



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



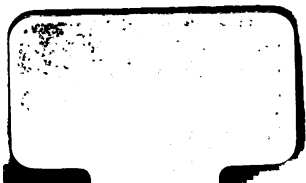
3

Per. 27/5



3

Per. 275 f. $\frac{12}{15, 16}$



**BIBLIOTHEQUE
FRANCOISE.**

OU

**HISTOIRE LITTERAIRE
DE LA FRANCE,**

T O M E X V.

PREMIERE PARTIE.



A A M S T E R D A M,

Chez H. D U S A U Z E T.

M. DCC. XXXI,

LIVRES NOUVEAUX,

Qui se trouvent chez H. DU SAUZET.

Histoire des Insectes de l'Europe & de l'Amerique ,
par Merian, fol.

Oeuvres de Fontenelle , in fol. & in 4. 3. vol.

Diction. de la Bible par Calmet, fol 4. vol.

Ausonii Opera in usum Delphini, 4. 2. vol. Paris.

Memoires de M. d'Aubigné , 12. 2. vol.

Voyages de M. Boyle, 12. 2. vol.

Lettres sur le choix des saignées par M. Morif-
son , 8. Paris.

Discours de M. Saurin sur l'Ecriture Ste. Tom. 3.
& 4.

Promenades d'Ariste & de Sophie , 12.

Dialogues Critiques & Philosophiques , 12.

Doctrine de la Trinité éclaircie & démontrée par
l'Ecriture, par M. Maty, 8. I. & II. Partie.

Vie de Mignard, Peintre du Roy, 12.

Histoire de la Fable comparée avec l'Ecriture Ste
12. 2. vol.

Journées Amusantes , 12. 6. vol. n. Edition.

Memoires du Comte de Fourbin, 12. 2. vol.

Histoire des Anciennes Monarchies par Rollin , 12.

Histoire de Dannemark, 12. 6. vol.

Virgile du P. Catrou, 12 4. vol. N. Edit.

Cassartii Carmina, 12. 2. vol.

Santolii Opera omnia, 12. 3. vol.

Abregé de l'Histoire d'Angleterre de M. Rapin
Toyras, 12. 10. vol.





T A B L E

D E S A R T I C L E S,

Contenus dans la I. Partie du Tome XV.

ARTICLE I. *Doctrine de la Trinité éclaircie, & démontrée par l'Ecriture, par M. MATT, Pag.*

ART. II. *Lettre Critique de M. SAURIN sur le Traité du P. Castell, &c.* 71

ART. III. *Lettre d'un Médecin à M. SYLVA.* 85

ART. IV. *Mémoires du Comte de FORBIN.* 96

ART.

T A B L E

ART. V. Réponse de M. PINGRE
à l'Anonyme des Lettres
Sérieuses & Badines. 119

ART. VI. Histoire des Insectes ,
par Mademoiselle ME-
RIAN. 159

ART. VII. Nouvelles Littéraires.

ART. VIII. Suite de l'ART. VII. 168

ART. IX. Suite de l'ART. VIII. 170

ART. X. Suite de l'ART. IX. 172



ART. XI. Suite de l'ART. X. 174

ART. XII. Suite de l'ART. XI. 176

ART. XIII. Suite de l'ART. XII. 178

ART. XIV. Suite de l'ART. XIII. 180

ART. XV.

BIB-



BIBLIOTHEQUE FRANCOISE.

9

ARTICLE I.

DOCTRINE DE LA TRINITE' E'-
CLAIRCIE. *Démontrée par l'Ecriture, &
défendue contre les Objections de Mr. DE LA
CHAPELLE, & de quelques autres Théolo-
giens, par PAUL MATY, Ministre du
St. Evangile, & Docteur en Philosophie.*
PREMIERE PARTIE, contenant les Ar-
ticles sur lesquels l'on est du même sentiment
avec les Orthodoxes, in 8. 1730. pag. 253.
sans la Préface & la Lettre d'un Inconnu.

C'Est ici le commencement du Traité an-
noncé au Public dans la Préface de la
*Lettre d'un Théologien à un autre Théologien
sur le Mystere de la Trinité.* Ce nouveau
système a fait tant de bruit dans ces Provin-
ces, & on a attribué à l'Auteur des erreurs si
Tom. XV. Part. I. A odieu-

odieuses, que nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs en leur exposant ses véritables sentimens. C'est dans le Livre même de Mr. Maty que nous croyons qu'on doit les chercher, plutôt que dans les déclamations de ses Adversaires, sur lesquelles on ne sauroit fonder un jugement solide. Elles peuvent en imposer aux esprits foibles, mais elles ne doivent pas nous empêcher d'examiner nous-mêmes la justice de leurs décisions ; le Livre dont nous allons faire l'analyse ne prouve que trop la nécessité de cet examen, que les Théologiens ne cessent de nous recommander, & qu'ils auroient mauvaise grace de désapprouver, quand même il leur seroit désavantageux.

L'Auteur de la *Lettre d'un Théologien*, &c. qui n'est plus anonyme à présent, avoit promis un Ouvrage plus étendu que cette Lettre, non pour ajouter quelque chose à la doctrine même, mais pour exposer avec plus de clarté & avec plus d'étendue, les raisons sur lesquelles ses sentimens sont fondez, dont quelques-unes, comme il dit, ne sont simplement qu'indiquées dans sa Lettre.

On ne doit pourtant pas s'attendre à trouver dans ce volume quelque chose de particulier au système de cet Auteur. Le titre n'annonce que les Articles sur lesquels les sentimens de ce Théologien sont les mêmes que ceux des Orthodoxes, & il a soin d'en avertir dans sa Préface. „ Il n'y a rien, *dit-il*, „ dans cette première Partie de mon Ouvrage, „ dont

„ dont qui que ce soit puisse être scandalizé
 „ le moins du monde. Je n'y traite que des
 „ points en quoi mes sentimens sont les mê-
 „ mes que ceux qui sont enseignez dans nos
 „ Eglises ; comme faisant l'essence de la doc-
 „ trine de la Trinité , & le fondement sur
 „ quoi tout le système de notre Religion s'ap-
 „ puye. Je ne fais qu'y proposer ; qu'y é-
 „ claircir , & qu'y établir notre croyance com-
 „ mune. En un mot cette première partie
 „ ne peut qu'avoir l'approbation des Ortho-
 „ doxes les plus rigides. Ceux qui ont été
 „ prévenus contre moi par les impressions
 „ qu'on leur a voulu donner , doivent voir
 „ avec satisfaction que je suis plus orthodo-
 „ xe qu'on n'a taché de leur faire accroire. “

En effet si l'on retranche la Préface de ce Livre , & toute la première section qui contient des *Reflexions préliminaires* , & qui n'est aussi qu'une Préface, tout le reste qui fait le propre sujet du Livre ; auroit pû être donné comme un Ouvrage complet & détaché , sous le titre de *Traité de l'Unité de Dieu , de la Divinité du Fils & du St. Esprit ; & de l'Incarnation ; dans lequel on éclaircit & on prouve , ce que l'Eglise Chrétienne , & en particulier l'Eglise Réformée fait profession de croire sur ces Article.*

La Préface de ce Livre ; ou plutôt de tout le Traité , a deux parties. La première sert à justifier l'Auteur sur ce qu'il rend public ce Traité. “ S'il y a , dit-il , des gens à qui je
 „ déplairait de donner cet Ouvrage , il y en

„ a d'autres à qui je déplairois si je ne le don-
„ nois pas. Il y a long-tems qu'il m'a été
„ demandé, & par des particuliers, & par
„ des Théologiens même de différens pais.
„ On m'a fait savoir à différentes reprises,
„ que beaucoup de personnes attendoient de
„ moi les Eclairciffemens que je puis donner
„ sur un sujet, qui n'a été qu'ébauché dans
„ mon premier Ecrit. “ Il avoue qu'il y a
„ d'autres personnes, qui lui ont témoigné sou-
„ haitter, qu'il gardât un silence éternel, & que
„ quelques-uns même ont employé des moyens
„ plus politiques qu'honnêtes & chrétiens, pour
„ le mettre dans l'impuissance de se défendre,
„ & de produire les raisons, par où il auroit
„ pu montrer la fausseté de leurs accusations.
„ On en est venu jusqu'à faire parler aux prin-
„ cipaux Libraires dans toutes les villes de ce
„ pais, pour les engager tous, s'il étoit pos-
„ sible, à me refuser leur ministère. Voilà
„ de quelle manière on en a usé à mon égard,
„ pendant que les Ecrits des Bayles, des Spi-
„ nosa, & d'autres Auteurs de cette trempe,
„ s'impriment & se débitent, sans opposition
„ de la part des Théologiens, & sans scrupu-
„ le du côté des Libraires. . . .
„ Mais, *dit-il ensuite*, quand ceux qui sou-
„ haitteroient que je supprimasse ce Livre, &
„ que le système que je prétens démontrer
„ par l'Ecriture, fût enseveli dans l'oubli,
„ composeroient le plus grand nombre dans
„ la Société, je ne dois pas avoir pour ces
„ gens-là une complaisance qui porte préju-
„ dice

„ dice à d'autres. S'ils ne veulent pas être
 „ éclaircis , à la bonne heure. Mais sous
 „ quel prétexte apparent entreprendroient-ils
 „ d'empêcher que ceux qui souhaitent d'être
 „ éclaircis ne le puissent être? Quoi, parce
 „ que je ne voudrai pas me donner la peine
 „ d'aprofondir une matiere , un autre n'aura
 „ pas la liberté de l'aprofondir ? Quand un
 „ Livre est donné au Public , personne n'est
 „ forcé à le lire. Vouloir donc empêcher
 „ qu'un Livre ne se publie, lorsque c'est un
 „ Livre qui tend à éclaircir des matières de
 „ Religion , c'est vouloir empêcher que nos
 „ prochains, sur qui nous n'avons aucun droit
 „ n'étudient des matières dont ils souhaite-
 „ roient de s'instruire , parce que nous ne
 „ sommes pas d'humeur à les étudier nous-
 „ mêmes. Qui est-ce qui ne sent pas l'in-
 „ justice & la tyrannie de ce procédé ? “

La seconde partie de la Préface , qui est
 aussi la plus étendue regarde M. de la Cha-
 pelle, qui fit un Livre l'année dernière, pour
 refuter la *Lettre d'un Théologien*. “ La refu-
 „ tation de ce Livre, dit notre Auteur, doit
 „ occuper une partie considérable de mon
 „ Ouvrage , & cette partie ne sauroit causer
 „ autant d'ennui à ceux qui la liront, qu'elle
 „ ne m'en a causé en la composant; puis-
 „ qu'il m'est impossible de répondre à ce Li-
 „ vre, sans en faire connoître l'Auteur par
 „ un côté qui ne lui est pas avantageux. Un
 „ homme attaqué avec autant de violence que
 „ je le suis, est dans la nécessité de se défen-

„ dre, s'il ne veut pas abandonner le soin de
 „ sa cause, avec celui de sa réputation. “

Pour justifier l'obligation où il est de parler de son Antagoniste d'une manière qui ne lui est pas avantageuse, il marque dans le reste de sa Préface, les deux grands sujets qu'il a de se plaindre de la manière dont celui-ci l'a attaqué. „ Qu'on ne s'attende pourtant
 „ pas, *dit-il*, à me voir faire le détail de
 „ toutes les injures sanglantes, qui par de
 „ fréquentes répétitions, font paroître à chaque page du Livre dont il s'agit la passion dont l'Auteur de ce Livre étoit transporté.
 „ Ce seroit un ouvrage long, ennuyant, infructueux. D'ailleurs cet Auteur s'est fait
 „ plus de tort qu'à moi par son style satirique. Autant qu'il m'est pu revenir, il n'y
 „ a point de particulier, même de ses meilleurs amis, qui ne blâme la manière indigne dont il m'a traité. Ceux, qui sont les
 „ plus portez pour lui, tachent de l'excuser sur son zèle pour la vérité, zèle dont il
 „ n'a pas été possible de ménager les transports. Mais ces gens me permettront de
 „ leur représenter, que faire servir le zèle à cet usage, c'est abuser de l'équivoque d'un
 „ terme. Qui pis est, c'est rendre la Religion même complice de ce que les hommes peuvent faire de plus opposé à ses
 „ préceptes.

Pour prouver ce qu'il avance, il remarque que l'Ecriture nous parle de deux zèles d'une nature bien opposée, & exprimez cependant

pendant par le même terme. Le premier est une vertu essentielle à tout véritable Chrétien. Ce zèle n'est autre chose que l'amour de Dieu porté à un degré fort haut. C'est un amour qui nous porte à sacrifier ce qui nous coûte le plus, pour maintenir les intérêts du Maître à qui nous sommes dévoués & pour avancer sa gloire. „ Qu'on ne s'y „ trompe pas, *poursuit-il*, ce n'est pas par „ l'atrocité des injures que l'on dit à quel- „ qu'un qui n'est pas de notre sentiment, que „ la véhémence du zèle Chrétien dont nous „ parlons se mesure. Il y a des gens à qui „ il en coûteroit bien davantage d'efforts, „ s'ils écrivoient avec modération, que lorsqu'ils écrivent avec fiel & avec emportement. “

L'Auteur passe ensuite à l'autre espèce de zèle. Il en tire la description d'un passage de St. Jaques Chap. III. v. 13--18. *Ta-t-il parmi nous quelque homme sage & entendu? Qu'il fasse voir ses actions par une bonne conduite, avec douceur & avec sagesse. Mais si vous avez un ZÈLE AMER, & de l'irritation dans vos cœurs, ne vous glorifiez point, & ne mentez point contre la vérité. Car ce n'est pas là la sagesse qui descend d'en haut: mais c'est une sagesse terrestre, sensuelle, & diabolique... Mais la sagesse qui vient d'en haut est premièrement pure, & ensuite pacifique, modérée, traitable, pleine de miséricorde & de bons fruits, ne faisant pas beaucoup de difficultez, & sans hypocrisie, &c.* Après avoir cité ce passage tout

du long, l'Auteur fait l'observation suivante.

„ Cette Sagesse qui vient d'enhaut, est le
 „ zèle Chrétien, opposé au *zèle amer*. C'est
 „ un zèle accompagné de connoissance, &
 „ inséparable de la douceur, de la charité,
 „ & des autres vertus. C'est à ces traits
 „ principalement que l'Apôtre veut que nous
 „ le reconnoissions. Cette autre sagesse que
 „ St. Jaques appelle un *ZE'LE AMER*, &
 „ qu'il qualifie par les épithetes odieuses de
 „ *sagesse terrestre, sensuelle, & diabolique*,
 „ c'est le faux zèle, autant opposé au pre-
 „ mier, que l'Esprit du Démon est opposé à
 „ celui de Jesus-Christ, seul principe du zèle
 „ saint. Donc, si la règle de St. Jaques peut
 „ être de quelque usage pour discerner ces
 „ deux zèles l'un de l'autre, on peut déter-
 „ miner à coup sûr dans quelle de ces deux
 „ classes on doit mettre un zèle, qui par ses
 „ effets donne des marques sensibles d'ani-
 „ mosité & de haine contre quelqu'un. Je ne
 „ pense pas aussi que quelqu'un soit du sen-
 „ timent, que le déguisement, la superche-
 „ rie, la falsification des sentimens de quel-
 „ qu'un, soient des fruits & des effets du
 „ zèle que l'amour de Dieu & celui de la
 „ vérité, sont capables de nous inspirer. Ces
 „ deux caractères, l'emportement & la mau-
 „ vaise foi, ont tant de rapport avec le na-
 „ turel de l'Esprit qui est qualifié *menteur &*
 „ *meurtrier dès le commencement*, que tout
 „ zèle qui les a ne peut être reconnu que
 „ pour

„ pour être la production de cet Esprit-là ,
„ supposé que l'on puisse raisonner ici comme
„ Jesus-Christ raisonneoit dans un cas tout
„ pareil: “

L'Auteur prétend montrer que ces deux caractères conviennent au zèle que M. de la Chapelle fait éclatter dans son Livre ; & il seroit fâcheux qu'il le prouvât. Nous n'avons garde de nous étendre sur toutes les preuves de M. Maty ; nous nous bornons à quelques traits que nous ne raportons qu'à regret, & que nous supprimerions même, si M. de la Chapelle ne se faisoit honneur de son zèle pour défendre la vérité. M. Maty est surpris que ce zèle ait trouvé des Approbateurs parmi les Théologiens, & qu'on lui ait donné les plus grands éloges ; on nous dispensera d'examiner si ses plaintes sont fondées, & une querelle de cette nature n'est point de notre ressort.

A l'égard de la douceur & de la charité, qui accompagnent toujours le vrai zèle, parce que ces vertus accompagnent toujours le vrai amour de Dieu ; il semble, dit l'Auteur, que M. de la Chapelle décide lui-même la question ; & qu'il l'a décidée d'une manière qui n'est pas trop à son avantage. Mrs. les Journalistes de la Haye, dans l'Extrait qu'ils donnèrent de la *Lettre d'un Théologien*, tâchèrent par leurs vœux à porter ceux qui liroient cet Ouvrage à le lire avec des dispositions de douceur & de charité. M. de la Chapelle qui travailloit à refuter le nouveau système,

A 5

prit

prit pour lui-même cette *censure anticipée*. Il ne jugea pas à propos d'appuyer une exhortation aussi chrétienne, & de son suffrage, & sur tout de son exemple; il dit que ces Journalistes sembloient avoir pris le nouveau système sous leur protection. Cette accusation ne demeura pas sans réponse; ces Messieurs se justifièrent avec force, & surtout avec la modération qu'ils avoient recommandée, & sur laquelle ce Ministre de l'Évangile fondeoit un soupçon d'hérésie, sans doute par un effet du zèle qui l'animoit alors. Il témoigne craindre à la page 71. de ses *Réflexions*, que ces Messieurs ne blament la manière dont il a traité l'Auteur du système. Par malheur, il n'y a personne, du moins parmi les Laïques, qui lisant son Livre ne trouve que sa crainte n'a été que trop bien fondée. Personne, dit M. Maty, ne s'imaginera que le zèle, qui lui dictoit toutes les injures, toutes les expressions choquantes qui sortent de sa plume, ait été un zèle dirigé par la douceur & par la charité.

Il y a une espece d'investives sur lesquelles, dit l'Auteur, ceux qui tachent d'excuser M. de la Chapelle, n'étendroient pas leur tolérance, s'ils se donnoient la peine de les examiner de près. „ Bien loin que le zèle au-
 „ quel ils veulent charitablement les attribuer,
 „ les leur fît paroître dignes de support, cet-
 „ te espece d'investives, dont je parle, leur
 „ rendroit suspect, ou je suis fort trompé,
 „ le

„ le zèle qui en a été la source. Bien sou-
„ vent, quand on dispute contre quelqu'un,
„ on lui dit des injures, sans aucun dessein
„ prémédité de lui nuire. C'est l'effet d'une
„ habitude qu'on a malheureusement contrac-
„ tée : ou bien on croit égayer son style,
„ & donner plus de poids à ses argumens.
„ La colère nous peut entraîner malgré nous,
„ & la véhémence de ses transports nous peut
„ faire lâcher des expressions, dont nous ne
„ voyons pas la conséquence, & que nous
„ effacerions, si de sens rassis nous revoyions
„ notre Ouvrage. Les injures & les investi-
„ ves les plus communes, dont tant de Li-
„ vres de Savans sont remplis, se peuvent,
„ à mon avis, mettre dans cette classe. Ceux
„ qui tâchent d'excuser celles de M. de la
„ Chapelle les y mettent apparemment. Mais,
„ s'il y en a de telles dans son Livre, on y
„ en trouve aussi, dans lesquelles il paroît un
„ choix & un dessein prémédité, & qui ne
„ semblent être amenées, que dans l'inten-
„ tion d'exterminer & d'ôter du monde celui,
„ dont on voudroit que la Société fût dé-
„ faite. “

Ce qui confirme notre Auteur dans cette
pensée, c'est que son Adversaire a eu l'hon-
nêteté de le mettre au rang de *Servet* & de
Toland, aux pages 5. & 75. de ses *Réflexions*.
Servet fut condamné à Geneve à être brûlé
vif, à cause de ses erreurs sur la Trinité ;
mais surtout à cause des expressions injurieu-
ses, & des termes blasphématoires, dont on
l'ac-

l'accuse de s'être servi , quand il a parlé de la Doctrine des Protestans. „ Quand mon Adversaire, *dit-il*, m'impute , avec autant , de bonne foi que de charité , d'avoir pour , le moins égalé dans ce style plein d'invectives contre nos sacrez mystères un homme , si détesté dans le monde , & qui a reçu un , traitement de cette nature , quel pense-t-on , que peut être son but ? Si ce n'est qu'il a , dessein de marquer à tous les Magistrats des , lieux où je pourrois fixer mon séjour , de , quelle manière ils doivent me reprimer , & , sur quel modèle ils doivent se régler par , rapport à ma personne. “ Nous n'oserions croire que M. de la Chapelle emporté par son zèle , ait été capable de se proposer un pareil but , qui seroit indigne & d'un Ministre de Jesus-Christ & d'un honnête homme ; mais on ne peut trop blâmer une comparaison aussi odieuse , qui ne sauroit produire que de finistres effets.

Toland étoit un vrai Spinosiste , suivant * M. de la Chapelle lui-même. Qui dit un Spinosiste , dit un Athée , mais un Athée qui cache son Athéisme sous des expressions équivoques. C'est un Athée , qui faisant semblant d'avouer qu'il y a un Dieu , nie son existence , & regarde comme une illusion , & comme une Comedie , toute la Religion , tant la naturelle que la révélée. Ce *Toland* , à qui

* Voir la *Bibliothèque Angloise* , Tom. VIII. 2. partie , pag. 285.

qui l'Auteur est comparé , non content d'avoir publié ces sentimens dans divers Livres, a bien osé mettre dans un de ses Ouvrages une Liturgie qu'il dit être en usage dans la Confrérie de ses pareils. Cette Liturgie, qui est faite à l'imitation de celle dont l'Eglise Anglicane se sert, ne peut avoir été composé que dans l'intention de se moquer de cette dernière , & d'en faire un sujet de farce. Par conséquent , dit M. Maty , la Liturgie de *Toland* n'est pas seulement une profanation de ce qu'il y a de plus sacré dans la Religion ; c'est aussi une insulte & une bravade que l'on fait à toutes les Sociétez qui font profession de servir Dieu , & la Nation Anglicane , dont on fait servir la Liturgie d'objet de risée , y est particulièrement intéressée. M. de la Chapelle n'a pas cru que de pareils Ecrits dussent être ensevelis dans l'oubli ; il a eu soin d'en donner l'Extrait dans sa *Bibliothèque Angloise*. Nous lui avons encore l'obligation de nous avoir donné cette Liturgie en Latin , avec une Traduction Française à côté du Latin , de peur que ceux qui n'entendent pas cette dernière langue ne fussent frustrés de l'édification que l'on peut tirer de la lecture d'une pièce si estimable.

„ On croiroit peut-être , dit M. Maty ,
 „ qu'au moins un Chrétien , surtout un Pasteur ,
 „ auroit fait paroître son zèle , en nous
 „ rapportant des expressions si injurieuses à
 „ Dieu & à la Religion , si contagieuses par
 „ les effets qu'elles produisent , & en particulier
 „ lier

„ lier si choquantes par rapport à l'Eglise ;
 „ de laquelle l'Auteur de cette Bibliotheque
 „ avoit l'honneur en ce tems-là d'être un des
 „ membres, & d'y exercer la fonction de Mi-
 „ nistre. Celui de M. de la Chapelle devoit
 „ éclater dans cette occasion ; plus qu'en au-
 „ cune autre. Lui qui , lorsque les vérités
 „ fondamentales sont attaquées , ne fait plus
 „ ce que c'est que l'esprit de douceur & de
 „ charité , qui ne dispute dans ces rencontres
 „ qu'à force d'invectives , par quelles expres-
 „ sions assez fortes & assez vives ne devoit-
 „ on pas s'attendre qu'il auroit relevé l'ou-
 „ trage fait à Dieu , à Jesus-Christ , à toute
 „ l'Eglise , & à toute la Société. Connoit-
 „ il de vérités qui soient plus fondamentales
 „ que l'Existence de Dieu , que la Divinité
 „ de l'Ecriture , que la certitude de la Reli-
 „ gion Chrétienne ? C'est-là que les termes
 „ d'*impiété* & de *blasphème* , dont il n'est pas
 „ chiche en d'autres occasions , auroient pu
 „ être tout-à-fait en leur place. Tout au
 „ moins devoit-on s'attendre à voir une Re-
 „ futation forte , sérieuse , & grave , qui mar-
 „ quât un Esprit pénétré de douleur , de voir
 „ que Dieu & que Jesus-Christ fussent ou-
 „ tragez d'une manière indigne à la face de
 „ toute la Société. Mais , qui le croiroit ?
 „ M. D. L. C. le zélé M. D. L. C. ne trou-
 „ ve là-dedans qu'une matière de railler &
 „ de turlupiner. Il se divertit , & il tâche de
 „ divertir le Lecteur , d'une chose que d'au-
 „ tres auroient crû , ou ne devoit pas toucher ,

„ ou

„ ou n'en devoir parler que d'une manière
 „ propre à la faire envisager avec toute l'hor-
 „ reur dont elle est digne. . . .

M. de la Chapelle après quelque trait de
 raillerie sur la Liturgie Spinoziste, se conten-
 te de la comparer à une autre espèce de For-
 mulaire, qu'il ne qualifie que comme un *di-*
vertissement badin, en usage, à ce qu'il dit,
 parmi quelques Etudians del'une de nos Uni-
 versitez. Ce Formulaire n'est autre chose
 que la cérémonie que l'Eglise Romaine ob-
 serve dans l'élévation de la Coupe, tournée
 en ridicule en la contrefaisant. Sur quoi no-
 „ tre Auteur fait les réflexions suivantes que
 les honnêtes gens approuveront. „ Voilà ce
 „ que M. D. L. C. nous donne sous le titre
 „ d'un *divertissement badin*, à quoi il compa-
 „ re la Liturgie mentionnée ci-dessus, &
 „ qu'il a daigné décrire & traduire en Fran-
 „ çois, de même que ladite Liturgie. D'au-
 „ tres appelleroient cet amusement une *pro-*
fanation & une *impiété*. Quoique l'on pren-
 „ ne pour matière de jeu, une Cérémonie re-
 „ ligieuse usitée dans une Eglise dont nous
 „ condamnons les superstitions, on ne laisse
 „ pas de violer en cela le respect que l'on doit
 „ à Dieu. La vûe d'un faux culte qu'on lui
 „ adresse, doit exciter en nous l'idée du vrai
 „ culte que nous devons lui rendre. Quand
 „ même ce seroient les Cérémonies religieu-
 „ ses des Payens que l'on s'attacheroit à con-
 „ trefaire, je n'appellerois pas ce jeu un *di-*
vertissement badin : je l'appellerois un di-

„ ver-

„ *vertissement impie & profane.* Je suis assuré que tous ceux qui ont tant soit peu de délicatesse à l'égard de ce qui touche l'honneur de Dieu, en formeront le même jugement. “

S'il y a, ajoute-t-il, quelque zèle dans l'Extrait du Livre impie de *Toland*, c'est un zèle bien modéré, & si on l'ose dire, bien flegmatique. C'est un zèle, qui laisse à M. de la Chapelle toute la liberté d'esprit nécessaire pour rire, pour badiner. Point de colére, point d'emportement, encore moins d'injure. „ Mais „ dans la Refutation de mon Livre, *dit M. Maty*, c'est un zèle si véhément, que rien „ n'est capable d'en arrêter ni d'en modérer „ les violens transports. Il n'y a rien d'assès „ fort, d'assès dur, d'assès choquant; contre „ l'Auteur & son système, que son zèle ne „ fasse revenir sur le tapis à chaque moment, „ sans que les repetitions l'ennuyent. Il s'em- „ porte, il se met en colére, il le sent, il l'avoue, il en demande pardon, & il ne s'en „ abstient pas; parce que, sans doute, la chose ne dépend pas de lui. Il trouve qu'on „ l'accusera de s'abandonner à un *zèle fougueux*; mais cette réflexion n'est pas suffisante de le retenir. --- Un système Athée trouve en lui un esprit plus tranquille. Quand on „ dispute sur un sujet où il s'agit de savoir s'il „ y a un Dieu, ou s'il n'y en a point; si toute la Religion & toute l'Ecriture est une vérité, ou si c'est une fable & une imposture; on „ peut disputer, non seulement sans aigreur &

„ & sans emportement , mais on peut faire
 „ d'une pareille Dispute une matière de ré-
 „ création , par la manière enjouée dont on
 „ la manie. Mais quand il s'agit d'un sys-
 „ tême dont l'Auteur ; en conservant à Dieu,
 „ à J. C. , au St. Esprit , toute leur dignité,
 „ & à la Religion & à l'Ecriture toute son
 „ autorité , se donne seulement la liberté de
 „ mettre en question & d'examiner , si les
 „ Docteurs qui ont vécu avant nous ne se
 „ sont point trompez dans quelques-unes de
 „ leurs décisions ; s'ils ont bien entendu l'E-
 „ criture dans tous ses Chefs , si , en l'expli-
 „ quant , ils n'ont point donné à gauche ,
 „ à l'égard de quelques points ; c'est dans
 „ ces occasions que le zèle ne peut plus gar-
 „ der de mesures. “

Cette difference de style a de quoi surpren-
 dre , voici ce que l'Auteur croit qu'on en
 doit juger. „ Les degrés du zèle doivent
 „ se mesurer par les degrés des transports
 „ qu'il excite. La plume suit les mouve-
 „ mens du cœur. Ne seroit-ce point qu'il
 „ (M. D. L. C.) s'accommoderoit beau-
 „ coup mieux de la Religion de *Toland* , que
 „ de la mienne ? Qui est-ce , au moins , qui
 „ ne le jugeroit , par des apparences si for-
 „ tes ? “

Le Lecteur nous dispensera de rapporter ici
 d'autres traits , qui selon M. Maty caractéri-
 sent le zèle de M. de la Chapelle , & qu'on
 pourra voir dans le Livre même. Il nous
 suffit que chacun puisse juger de la justice

des plaintes de l'Auteur contre son Adversaire. Qu'il nous soit permis de remarquer que ce ne sont pas là les armes Evangéliques, que le zèle Chrétien doit opposer à l'erreur. Le zèle amer n'est bon qu'à deshonorer la Religion, il scandalise les gens de bien, & il revolté toujours les errans : en un mot ce zèle furieux & anti-chrétien nous paroît moins digne de suport que l'erreur même.

M. Maty se plaint en finissant sa Préface, que son Adversaire a donné dans des excès encore plus blamables que ceux dont on vient de parler. „ Il y a, dit-il, un certain ordre de
 „ défauts, qui excite souverainement mon indignation, quand je le vois régner dans quelque Controverse, surtout lorsque c'est un
 „ Ministre de l'Evangile qui s'en rend coupable. Je m'assure que tout le monde entrera dans
 „ mes sentimens, quand il saura que c'est de la
 „ mauvaise foi que je veux parler. Les autres
 „ défauts peuvent trouver quelque espece d'excuse : mais je ne connois point d'honnête
 „ homme, qui osât plaider en faveur de la mauvaise foi. - - - Quelque passionné que soit
 „ un homme, on peut espérer que la raison
 „ trouvera entrée chez lui, pendant qu'il agit
 „ avec candeur & avec sincérité. Mais un homme, qui a recours à la fausseté pour se déguiser la vérité à lui-même, ou pour la déguiser
 „ aux autres, est un homme fur qui il y a peu
 „ d'apparence que la raison ait jamais aucun
 „ pouvoir. “ M. Maty prétend avoir convaincu son Adversaire de ces excès, dans son

Apo-

Apologie, & dans cette première partie de son **Traité** ; il promet d'en donner des exemples frapans dans les deux autres parties. „ Je laisse „ *dit-il*, au jugement de toutes les personnes „ équitables, de quelle nature est le zèle qui a „ dicté la Satyre qu'il a faite contre mon systé- „ me, & ce que l'on doit penser de ceux qui ont „ été capables de donner leur Approbation à un „ pareil Ouvrage, & d'en faire des Remerci- „ mens à l'Auteur. Dieu veuille lui pardon- „ ner ses égaremens, & lui inspirer des disposi- „ tions plus chrétiennes. “

La Préface est suivie de la Lettre qu'un In- connu écrivit à l'Auteur de ce système, environ deux mois après que la *Lettre d'un Théologien* eut été publiée. M. Maty déclare le but qui l'a engagé à faire imprimer cette Lettre. „ Je „ suis bien aise, *dit-il*, que toutes les Objec- „ tions que l'on peut faire contre mes senti- „ mens soient publiques. Mon but unique est „ de faire en sorte que chacun, après avoir con- „ fronté ce qui peut être allégué pour ou con- „ tre, puisse avec connoissance de cause se dé- „ terminer pour le parti qui lui paroîtra le „ mieux appuyé. “

Cette Lettre contient diverses Objections contre la *Lettre d'un Théologien*. Mais ces Objections sont proposées d'une manière civile & honnête, non seulement sans invective, mais même avec des éloges. L'Auteur inconnu bien loin de trouver mauvais que celui du systé- me se rende ses sentimens publics, le sollicite de donner son **Traité** étendu, & il finit ainsi la

Lettre : „ Voilà, Monsieur, les principaux
 „ Articles sur lesquels je vous conjure de me
 „ munir par de nouveaux éclaircissemens ; si
 „ vous ne jugez pas à propos de nous donner
 „ encore votre Traité complet. J'attens, avec
 „ cette impatience qu'on a pour les bonnes
 „ choses quand une fois on y a pris goût, ou
 „ votre Réponse, ou votre Ouvrage. “

Les Réflexions préliminaires qui composent la I. Section du Livre, dont nous donnons ici l'extrait, se rapportent à quatre chefs, qui forment autant de Chapitres. Dans le premier l'Auteur s'attache à montrer, que chaque Chrétien Réformé est dans l'obligation d'examiner de nouveau par l'Ecriture tous les Dogmes de la Religion, & que la Doctrine de la Trinité est une de celles qui doivent être l'objet de l'examen. Il appuie sa thèse générale sur les fondemens de la Réformation. Pour appliquer cette thèse à la Doctrine de la Trinité, il se fonde sur cinq raisons, dont nous nous contenterons de toucher les deux dernières.

La première de ces deux raisons est tirée des changemens que la Doctrine de la Trinité a pu essuyer en passant des Apôtres jusques à nous. Ceux qui rejettent sans examen tout ce qui s'écarte le moins du monde des sentimens ordinaires, se croient suffisamment autorisés à tenir cette conduite, en disant qu'ils croient ce qu'on a cru de tout tems ; que leur foi est celle de toute l'Eglise depuis les Apôtres ; & que faire quelque changement à leur

leur croyance, c'est introduire une Religion nouvelle. Là-dessus ils ne manquent pas d'appliquer ce passage de l'Épître aux Galates : *si quelqu'un vous évangélise*, &c. Quand le fondement seroit vrai, la conséquence seroit fautive. Soutenir le contraire, ce seroit renverser les fondemens de la Religion Chrétienne & de la Réformation. Mais l'Auteur soutient, que le fondement ou la supposition sur quoi l'on raisonne, est fautive ou du moins douteuse.

„ Nous rapporter à la foi de ceux qui nous
 „ ont précédé, ce seroit, selon l'Auteur, bâ-
 „ tir sur cette supposition que nos Ancêtres
 „ ont tous cru & enseigné la même chose ;
 „ supposition, non seulement incertaine, mais
 „ même contredite par des raisons fort pro-
 „ bables si elles ne sont pas démonstratives. “

M. Maty prouve de cette manière la fau-
 seté ou l'incertitude de cette supposition.
 „ Nous ne pouvons savoir ce qu'on a cru
 „ dans l'Eglise d'un siècle éloigné du notre ,
 „ que par les Ecrits des Docteurs d'un tel si-
 „ cle qui ont écrit , & dont les Ecrits sont
 „ parvenus jusques à nous. La manière dont
 „ ces Docteurs se sont exprimés dans leurs
 „ Ecrits peut seule nous instruire de ce qu'ils
 „ ont pensé, de ce qu'ils ont enseigné, & de
 „ ce que l'on a enseigné de leur tems. - - -
 „ Or à juger suivant cette règle, il nous pa-
 „ roîtra que l'Eglise dans les différens siècles
 „ qui nous ont précédé, a eu des idées fort
 „ différentes du Dogme de la Trinité. - - -

„ Pendant que l'Eglise a subsisté sous des
 „ Empereurs Payens , les Auteurs Ecclésiastiques de ces premiers siècles se sont exprimés d'une manière qu'on ne voit guère de différence entre leurs sentimens & ceux des Ariens. - - Dans le siècle de Constantin , & dans les deux siècles d'après , les expressions des Docteurs de l'Eglise nous donnent lieu de juger , que la Trinité que l'on croyoit communément , étoit un véritable Trithéisme , caché sous l'équivoque du mot *un*. - - Enfin depuis que les Docteurs Scholastiques se sont mis sur les rangs jusqu'à la Réformation , ils ont donné une face toute nouvelle à la Doctrine de la Trinité. Les distinctions dont ils se sont servis pour expliquer ce qu'ils pensoient sur cette doctrine , sont d'une telle nature , qu'il seroit difficile de marquer la différence qu'il peut y avoir entre des sentimens exprimez de cette manière , & le Sabellianisme. “

„ Là-dessus M. Maty propose cette question.
 „ S'il faut que nous réglions notre foi à l'égard de ce Dogme sur les décisions que les anciens Docteurs de l'Eglise en ont faites , quelles de toutes ces différentes idées seront celles à quoi nous nous attacherons ?
 „ Quelle question , me dira-t-on ! La foi de l'Eglise a toujours été uniforme. On y a toujours crû la même chose , quoiqu'on se soit quelquefois exprimé diversement. Si les expressions des anciens Pères ne paroissent
 „ pas

„ pas Orthodoxes , il faut croire charitable-
 „ ment que leurs pensées ont été Orthodo-
 „ xes , & qu'ils ne se sont pas bien exprimez.
 „ Je consens qu'on ait cette indulgence pour
 „ eux , & que contre les apparences les plus
 „ fortes , on suppose que ces Pères ont crû
 „ ce qu'il faut croire , pourvu qu'on me dise
 „ premièrement qu'est-ce que c'est qu'il faut
 „ croire , & en quoi consiste l'Orthodoxie ,
 „ afin que je sache par là ce qu'ils ont crû ,
 „ puisque leurs expressions mêmes ne peuvent
 „ pas m'en instruire. Mais qu'on se souvien-
 „ ne que ces Docteurs ne peuvent plus nous
 „ servir de rien , pour apprendre d'eux ce que
 „ nous devons croire sur la Trinité , puisque
 „ pour savoir ce qu'ils en ont crû eux-mêmes ,
 „ il faut que nous sachions auparavant ce qu'il
 „ en faut croire. “

La dernière des raisons que M. Maty allé-
 gue pour établir la nécessité de l'Examen , c'est
 qu'il n'y a point eu de Doctrine , sur laquelle
 on ait moins de liberté de penser & de dire
 ses sentimens que celle de la Trinité. De ce
 fait que personne n'ignore , l'Auteur tire une
 conséquence opposée à celle que l'on en tire
 communément. On prétend qu'il ne faut
 point approfondir ce sujet , de peur des'expo-
 ser à de fâcheuses oppositions , s'il se trouvoit
 par l'examen , que le sentiment suivi dans l'E-
 glise ne s'accorde pas avec l'Ecriture. L'Au-
 teur conclut au contraire , que toutes les dé-
 cisions des Théologiens sur cet Article , étant
 des décisions contraintes , doivent être des dé-

cisions suspectes. „ Tout homme, *dit-il*, qui
 „ aime la vérité, & qui ne veut pas être trompé,
 „ reconnoitra que de pareils Docteurs ne
 „ sont pas des guides fort sûrs; & que dans un
 „ sujet où les décisions sont contraintes, ces
 „ décisions ne sont pas la règle de la vérité.
 „ Chacun doit se servir de guide à lui-même.
 „ Chacun qui ne veut pas avoir une foi à la
 „ Romaine, s'il veut juger sûrement de toutes
 „ les Doctrines de la Religion, & particulièrement
 „ de celle de la Trinité, ne doit
 „ s'appuyer, ni sur l'Autorité, ni sur le nombre,
 „ ni sur la capacité de ceux qui ont décidé
 „ ces matières avant nous. Ce sont les
 „ raisons qu'il faut peser, & non pas les décisions.
 „ Il faut considérer, non pas ce qui
 „ a été jugé, mais de quelles raisons un tel
 „ jugement a été appuyé. Voilà ce qui doit
 „ déterminer le jugement de chaque particulier. “

Dans le II. Chapitre de cette I. Section, l'Auteur se justifie par rapport à la Doctrine de ce système qu'il a embrassée, & expose les raisons qui l'ont engagé à le publier, tant par la *Lettre d'un Théologien*, que par le présent Ouvrage.

Dans le III. Chapitre il justifie la méthode de l'un & de l'autre Ecrit. M. de la Chapelle a tâché de lui faire un crime, & de lui attirer la haine des Orthodoxes, sur ce qu'il s'est attaché à combattre ceux de leurs principes qui sont opposez aux siens. Il demande d'où vient que les Orthodoxes sont attaqués
 par

par préférence, ou plutôt qu'ils sont seuls attaqués. Et il s'efforce d'insinuer, que cela vient de ce que les Orthodoxes ont le malheur de déplaire à cet Auteur plus que tous les autres. L'Auteur repousse cette accusation, en montrant par le propre aveu de M. de la Chapelle, qu'il met en opposition avec lui-même, que le fait dont il l'accuse est faux à certains égards, puisque cet Auteur a soutenu expressément, que tous ceux des autres Sectes se sont écartés de l'Ecriture, aussi bien que les Orthodoxes, & par le même principe.

Son Adversaire lui prête ce ridicule raisonnement, qu'il dit être celui de tous les ennemis de la Religion, de tous les Hérétiques anciens & modernes : *Le système des Orthodoxes n'est pas soutenable, donc le mien est le véritable.* L'Auteur du système après s'être défendu de cette imputation, découvre le motif qui l'a porté à disputer contre les Orthodoxes, & à s'attacher principalement à les convaincre. Sur ce qu'il avoit dit dans la *Lettre d'un Théologien*, que *c'est des Orthodoxes qu'il est principalement question à présent*, M. de la Chapelle fait cette interrogation : *Et pourquoi cela, s'il vous plaît ? pourquoi est-il principalement question du système des Orthodoxes dans un Ouvrage, où l'on en veut substituer un nouveau ? Qu'est ce que les Orthodoxes y ont plus à démêler que les autres ?* Je lui répons en un mot, dit M. Maty, que *c'est par la raison que les Apôtres*

B 5.

pré-

prêcherent l'Evangile aux Juifs avant que de prêcher aux Gentils.

Le Chapitre IV. est destiné à justifier l'Auteur à l'égard de diverses expressions injurieuses, dont M. de la Chapelle l'accuse de s'être servi contre les Orthodoxes, & au sujet desquelles il soutient, que *les Servets & les Tolands ne se sont jamais exprimez d'une maniere plus forte, ni plus désobligeante, ni moins ménagée.*

M. Maty assure qu'il a pris toutes les précautions possibles, pour éviter qu'il y eût dans son Ecrit un seul terme injurieux & choquant.

„ Mais, ajoute-t-il, quelque précaution que
 „ l'on prenne, jamais aucun Ouvrage ne sera
 „ à couvert d'une critique maligne. Quand
 „ on prend à tâche d'exposer quelqu'un à la
 „ haine publique, on fera passer les propo-
 „ sitions les plus innocentes pour des invecti-
 „ ves & pour des injures. Et si l'on n'en
 „ trouve pas qu'on puisse faire passer pour tel-
 „ les, on en supposera à l'Auteur, dont on
 „ veut décrier l'Ouvrage. On lui imputera
 „ d'avoir dit ce qu'il n'a pas dit. On lui fera
 „ même dire le contraire de ce qu'il a dit. “

Nous ne rapporterons pas les preuves que l'Auteur employe pour faire voir, que son Antagoniste s'est rendu coupable de cet excès. Il prétend le convaincre d'un grand nombre de faussetez entassées dans un petit nombre de lignes. Comme il s'agit d'un fait, dont chacun peut s'éclaircir lui-même en confrontant les deux Ecrits, nous renvoyons là-dessus le Lecteur à son propre jugement, & nous nous dis-

dispensons volontiers d'entrer dans un détail aussi odieux.

A considérer cet Ouvrage en son tout, c'est-à-dire, en joignant cette première partie avec celles qui doivent la suivre, le but de l'Auteur est de prouver son système, en développant les Argumens contenus dans la *Lettre d'un Théologien*. „ Ces Argumens que j'ai en main, „ dit l'Auteur, tirent toute leur force de quatre principes que l'Ecriture enseigne avec toute la clarté possible. De ces principes il y en a deux qui me sont communs avec les Orthodoxes. L'un est l'*Unité de Dieu*, & l'autre la Divinité du Fils & du St. Esprit. Je diffère d'avec eux dans les deux autres, dans la *nature de la Distinction que les trois personnes ont entr'elles*, & dans la *subordination de l'une à l'autre*.

Comme cette première partie, suivant que le titre porte, ne doit contenir que des matières, à l'égard desquelles les sentimens de l'Auteur & ceux des Orthodoxes sont les mêmes, on n'y traite que les deux premiers de ces principes. „ Je tâcherai aussi, dit l'Auteur, de répandre quelque jour sur le Dogme de l'Incarnation. J'ai puisé ce Dogme dans le sein des Eglises Orthodoxes, & je le regarde comme le lien & le ciment qui unit toutes les parties du système que je donne au Public. C'est à la faveur de ces Dogmes, que je puis concilier les deux principes que les Orthodoxes admettent, avec les deux qu'ils n'admettent point : Je veux di-

„ &c

„ re l'*Unité* de Dieu & la *Divinité* des trois
 „ Personnes , avec leur *Distinction* & leur
 „ *Subordination*. C'est pourquoi je joindrai
 „ ce Dogme avec les deux autres , en quoi
 „ j'ai dit que mes sentimens s'accordent avec
 „ ceux des Orthodoxes. “

Cette première Partie du Traité de l'Au-
 teur n'est donc employée qu'à éclaircir & qu'à
 prouver chacun de ces trois Dogmes. L'Au-
 teur les avoit supposés dans sa *Lettre d'un*
Théologien. Il s'étoit contenté d'y marquer
 dans les termes les plus clairs , quels étoient
 là-dessus ses sentimens , sans s'attacher à en
 donner des preuves. „ J'ai toujours , *dit-il* ,
 „ regardé les deux premiers (l'*Unité* de Dieu
 „ & la *Divinité* du Fils & du St. Esprit)
 „ comme étant bien prouvez par tous nos
 „ Théologiens. Me fondant là-dessus , j'ai
 „ crû que j'étois en droit dans mon petit E-
 „ crit , de supposer la vérité de ces deux prin-
 „ cipes , comme ne pouvant pas m'être con-
 „ testez par les Orthodoxes , que je me pro-
 „ posois de convaincre , & comme pouvant
 „ être facilement prouvez à ceux dont les sen-
 „ timens , à cet égard , ne s'accordent pas avec
 „ ceux des Orthodoxes. “

L'Auteur s'étoit crû dispensé de donner des
 preuves de ces deux Dogmes , parce qu'à pro-
 prement parler , il n'avoit composé le petit
 Ecrit que pour des Théologiens , & pour les
 autres personnes d'étude qui sont de la Com-
 munion des Réformez. Mais comme le Trai-
 té qu'il publie , doit servir à l'usage de tous
 les

les Chrétiens, l'Auteur suivra une autre méthode; il tâchera de donner à chaque fidèle, qui veut connoître la Religion, des preuves qui servent à la confirmation de sa foi, par rapport à ces deux importans Articles. Il avouë qu'il ne peut être que Copiste à l'égard d'un sujet, qui a été épuisé depuis long-tems par tout ce qu'il y a de Docteurs éclairés; & qu'il ne peut alléguer d'autres preuves de l'Unité de Dieu, & de la Divinité du Fils & du St. Esprit, que celles qui se trouvent dans les Ecrits d'un grand nombre d'Auteurs. Il se bornera à choisir parmi toutes ces preuves que d'autres ont mis en usage, celles qui lui paroîtront les plus convaincantes.

Au reste, en traitant toutes les matières dont nous venons de parler, l'Auteur s'étudie à proposer nettement l'état de la question, à exposer son sentiment, celui des Orthodoxes, & celui des Adversaires qui sont en opposition avec les Orthodoxes & avec lui, avec toute la précision possible, à démêler tout ce qu'il peut y avoir d'équivoque dans les expressions dont on a accoutumé de se servir, & à expliquer tous les termes qui ne sont pas familiers aux personnes sans étude; en un mot il tâche de se rendre intelligible à toutes sortes de gens, afin de s'aquitter de ce qu'il avoit promis dans l'*Avertissement*, qui est à la tête de la *Lettre d'un Théologien*. L'instruction des Chrétiens étant la principale vûe que l'Auteur s'est proposée, il tachera de mettre en état tous ceux qui s'étudient à avoir une
Reli-

Religion & une foi éclairée , d'entendre ces matieres & d'en porter leur jugement.

Pour faire connoître au Public de quelle manière l'Auteur a observé les règles qu'il s'est prescrites , il faut entrer dans quelque détail. Pour établir l'Unité de Dieu , il commence par la définition des termes. L'idée qu'il attache à celui de *Dieu* , est celle d'un *Esprit infiniment parfait*. Il distingue l'unité de nombre de celle d'espèce ; & par cette distinction il empêche qu'on ne confonde les *Orthodoxes* avec les *Trithéïtes*. Il fixe aussi l'idée du terme de perfection. „ On appelle „ *perfection* , dit-il , toute qualité qui fait estimer un Etre qui la possède plus que l'on „ n'estimerait à cet égard , un Etre qui ne la „ posséderait pas. Quand donc on dit de „ quelque Etre qu'il est *infiniment parfait* , on „ fait monter cette idée de *perfection* au plus „ haut degré qu'on est capable de concevoir. „ Un Etre infiniment parfait est donc un „ Etre en qui toutes les perfections se trouvent , & qui les possède toutes au plus haut „ degré. “

Après avoir proposé son sentiment en des termes , dont il a exactement fixé le sens par ses définitions , il l'appuye sur la Raison & sur l'Ecriture. Celle que la Raison lui fournit , est fondée sur l'idée qu'il a donnée au mot de *Dieu* , qui est celle d'un *Esprit infiniment parfait*. „ Je soutiens , dit-il , que cette idée d'*infiniment parfait* exclut l'idée de la pluralité. „ Ces deux idées ne sauroient subsister ensemble , „ semble

„ semble. Il y a de la contradiction à dire
„ qu'il y a plus d'un Etre , plus d'un Esprit
„ qui est infiniment parfait. C'est un principe
„ qui me paroît incontestable , que plusieurs
„ ensemble valent d'avantage qu'un seul. Les
„ perfections de plusieurs Etres parfaits réunies ensemble , formeront une perfection
„ plus grande que celle d'aucun de ces Etres
„ en particulier , en vertu de cet Axiome ,
„ *le tout est plus grand que sa partie*. Si donc
„ on considère deux ou plusieurs Etres infiniment parfaits , joints & réunis ensemble ,
„ ils formeront un *Tout* , lequel unissant toutes les perfections de tous ces Etres séparés , sera quelque chose de plus parfait que
„ chacun de ces Etres pris à part. Or si
„ cette perfection que je conçois dans ce *Tout* ,
„ se rencontre dans un seul Etre , cet Etre
„ sera plus parfait qu'aucun de ceux que nous
„ venons de concevoir comme formant le
„ *Tout* que je viens de marquer. Il s'ensuit
„ de là qu'aucun de ces Etres égaux , auxquels on suppose que l'idée de Dieu peut
„ convenir , ne sauroit être cet *Etre infiniment parfait* , puisque l'on pourroit concevoir quelque chose de plus parfait qu'aucun d'eux. Qui dit donc , *deux ou plusieurs Etres infiniment parfaits* , dit une chose qui exclut l'idée que l'on attache à chacun de ces Etres ; & par conséquent dit
„ quelque chose de contradictoire.
1. Entre les preuves que l'Ecriture nous fournit pour établir cette même vérité , l'Auteur
se

se contente d'alléguer deux passages de l'Ecriture. L'un est celui de *Deuterom. IV. 39. Sache donc aujourd'hui que l'Eternel est celui qui est Dieu, dans les Cieux en haut, & sur la Terre ici bas, & qu'il n'y a point d'autre Dieu que lui.* L'autre est contenu dans *I. Corinth. VIII. 4-6.*

Pour ne point sortir des bornes d'un simple extrait ; je renvoye au Livre même ceux qui voudront savoir de quelle maniere il pousse ces deux preuves. Je me contenterai d'observer, qu'il fait consister toute la principale force de la première dans la signification du mot *Jehova*. Il soutient & il prouve, que ce n'est pas un simple nom de dignité, mais que ce nom tient la place d'un *nom propre*, qui désigne un *Etre singulier*, qui le distingue de tous les autres Etres singuliers. Il dit que ce nom de *Jehova* a eu le même usage par rapport à Dieu, que les noms propres ont eu de tout tems par rapport aux hommes. Le nom de *Pierre* est un nom propre, lequel est censé n'appartenir qu'à un seul homme, & le distingue de tous les autres hommes. Le nom de *Gabriel* est le nom d'un certain Ange, & le distingue de tous les autres Anges. Ainsi en est-il du nom de *Jehova*, que Dieu s'étoit donné lui-même pour caractériser sa personne, & pour se distinguer en qualité d'Etre singulier de tous les autres Etres que l'on auroit pu appeller Dieu.

Si M. Maty n'allégué que les deux Textes que nous venons d'indiquer, ce n'est pas qu'il

qu'il ne reconnoisse qu'il y en a un grand nombre d'autres que l'on pourroit faire servir de preuves ; mais c'est que les conséquences qu'on peut tirer de quelques Textes les plus exprez, sont les mêmes que celles que l'on peut tirer de tous les autres Textes, où l'Écriture s'exprime à peu près de la même manière, & chacun est en état de faire cette application lui-même.

Les Trithéïtes objectent à tous les Textes, dont on se sert pour prouver l'*Unité de Dieu* ; ceux qui distinguent le Pere, le Fils, & le St. Esprit, & qui attribuent la Divinité à chacun de ces trois. L'Auteur se réserve à répondre à cette Objection dans un autre endroit de son Traité, où il prétend faire voir, que les Textes que l'on prétend être opposés à l'*Unité de Dieu*, se peuvent très-bien concilier avec cette Doctrine.

La DIVINITE' du Fils & du St. Esprit est le second Principe que l'Auteur s'attache à établir, car pour ce qui regarde la Divinité du Pere, ce n'est pas un sujet que l'on conteste. Il commence à son ordinaire à poser l'état de la question. „ Il n'est pas question „ si l'Écriture donne au Fils & au St. Esprit „ le nom de Dieu. Personne ne le conteste. „ Personne aussi ne nie que ce nom ne convienne à ces deux personnes, & qu'il ne faille le leur donner. Pourroit-on disconvenir qu'il ne faille parler comme l'Écriture parle ?

„ Il s'agit uniquement du sens qu'il faut
Tom. XV. Part. I. C „ attâ

„ attacher au nom de *Dieu*, quand on l'ap-
 „ plique au Fils & au St. Esprit. Or on ne
 „ peut expliquer ce terme qu'en deux ma-
 „ nières. On peut le prendre ou dans le sens
 „ propre ou dans le sens figuré. Le *sens*
 „ *propre* est celui que j'ai fixé dans ma défi-
 „ nition, où j'ai dit que j'entens par le nom
 „ de *Dieu* un *Esprit infiniment parfait*. Tout
 „ sens qui diffère de celui-là est chez moi un
 „ *sens figuré*.

„ Si donc le nom de *Dieu* s'applique au
 „ Fils & au St. Esprit au premier sens, il
 „ emportera avec soi toutes les perfections
 „ imaginables, sans en excepter une seule,
 „ portées au degré le plus haut.

„ A prendre le nom de Dieu dans un sens
 „ figuré, il ne marquera plus que quelque
 „ degré fini de perfections & d'excellence, ou
 „ quelque degré fini de dignité, dans les E-
 „ tres à qui ce titre de *Dieu* sera donné. . . .
 „ Mais qu'on les élève aussi haut que l'on
 „ voudra, leurs perfections & leur grandeur
 „ seront toujours infiniment au-dessous des
 „ perfections & de la grandeur du *Dieu sou-*
 „ *verain*. Ils seront ses Créatures : Créatu-
 „ res plus excellentes, à la vérité, que les
 „ autres, mais qui seront toujours soumises
 „ à l'autorité de celui qui les aura faites ce
 „ qu'elles sont.

„ Le nom de *Dieu* pris dans ce second sens,
 „ sera un nom équivoque quand il sera don-
 „ né au Fils & au St. Esprit. Il exprimera
 „ deux idées très différentes. On entendra

„ toute

„ toute autre chose quand on dira qu'il n'y
 „ a qu'un Dieu , que quand on dira que le
 „ Fils & le St. Esprit sont Dieu. L'équivoque
 „ ne laissera pas de subsister , si avec le nom
 „ de Dieu , on attribue au Fils & au St. Esprit
 „ toutes les perfections infinies de Dieu , à
 „ la réserve d'une seule , qui est l'*Indépendan-*
 „ *ce absolue*. Un Etre qui n'a pas cette In-
 „ dépendance n'est pas Dieu , dans le sens pro-
 „ pre de ce nom ; quand même il auroit , si la
 „ chose étoit possible , toutes les autres per-
 „ fections dans le même degré auquel Dieu
 „ les possède. Il ne seroit Dieu que dans un
 „ sens équivoque. Voici une seconde con-
 „ séquence qui naîtra du sentiment de ceux
 „ qui attribuent la Divinité au Fils & au St.
 „ Esprit dans un sens figuré. Ils ne sauroient
 „ dire , à parler exactement , que le Fils &
 „ le St. Esprit sont le même Dieu que le Pé-
 „ re. Ce seront deux Dieux différens de lui :
 „ deux Dieux inégaux & subalternes , &c.

„ Des deux sentimens sur la Divinité du
 „ Fils & du St. Esprit , que je viens de dé-
 „ veloper , il s'agit de déterminer auquel il
 „ faut s'en tenir. Je suis persuadé que le pre-
 „ mier est celui de l'Ecriture. Quand elle
 „ attribue la Divinité au Fils & au St. Esprit,
 „ c'est dans le sens propre qu'elle le fait , &
 „ non pas dans le sens figuré. Je me range
 „ aussi de ce sentiment , qui est celui de nos
 „ Eglises Orthodoxes. Je reconnois avec el-
 „ les la Divinité du Fils & du St. Esprit , en
 „ donnant à ce terme de Divinité le même sens

„ qu'on y donne, quand on l'applique à l'Être
 „ infiniment parfait. Je fais de cette Doctrine
 „ un second principe de ce nouveau système. “

C'est en ces termes que l'Auteur expose sa croyance au sujet de ce Dogme. Qu'il nous soit permis d'avouer, que nous ne savons pas comment on pourroit marquer avec plus de précision, en quoi les sentimens des *Ariens* & des *Sabelliens* diffèrent de celui des *Orthodoxes*, ni comment on pourroit marquer d'une manière moins équivoque, que l'on préfère le sentiment de ces derniers à celui des deux premiers. Si malgré tous ces soins que M. Maty a pris de se déclarer pour la doctrine des *Orthodoxes* contre celle des *Ariens*, l'on veut à toute force soutenir qu'il est *Arien* & non pas *Orthodoxe*, on doit convenir qu'il n'y a plus moyen de juger du sentiment de personne par ses expressions. Il n'y a point d'Auteur *Orthodoxe*, qui soit à l'abri d'une pareille accusation, supposé qu'il ait un Adversaire qui veuille le faire passer malgré lui pour *Arien*, & que cet Adversaire soit soutenu & accredité. Mais revenons à notre sujet.

Après avoir établi l'état de la question de la manière qu'on vient de marquer, l'Auteur s'attache à prouver séparément la Divinité du Fils & celle du St. Esprit. Les Théologiens *Orthodoxes* réduisent ordinairement à quatre classes les preuves que l'Ecriture nous fournit de la première de ces deux vérités. „ Je ne dés-
 „ approuve pas cette méthode, dit M. Maty.
 „ Je m'en servirois même si je faisois mon
 „ plan.

„ plan de traiter ce sujet, comme on le traite
 „ dans les lieux communs, & dans tous les
 „ autres Traitez, où l'on se fait une Loi in-
 „ dispensable de n'omettre aucun de tous les
 „ Argumens connus, dont on peut faire usage
 „ pour établir le sujet qu'on a en main. Mais
 „ ce n'est pas le but que je me propose à pré-
 „ sent. Je n'ai dessein que de choisir, parmi
 „ le grand nombre de preuves de la Divinité du
 „ Fils que les Théologiens ont recueillies,
 „ celles que je trouve les plus fortes, sans pré-
 „ tendre rien diminuer de la solidité de celles
 „ que j'omettrai. Un petit nombre de preu-
 „ ves suffit à ce dessein; & le Lecteur sera
 „ mieux en état d'y donner toute l'attention
 „ convenable. “

M. Maty marque ensuite de quel ordre de
 preuves il a dessein de se servir. „ La Divini-
 „ té du Fils ne peut pas, à mon avis, être ap-
 „ puyée sur des preuves plus solides, & moins
 „ sujettes à équivoque, que celles par où l'on
 „ montre qu'*il est le même Dieu que le Pere* :
 „ ou ce qui revient à la même chose, qu'*il*
 „ *est le même Dieu que celui qui s'est manifesté*
 „ *sous l'Ancien Testament comme le seul vrai*
 „ *Dieu.* Car s'il est le même Dieu que lui,
 „ il est certain que le nom de *Dieu* n'est pas
 „ pris en deux sens différens, quand il est attri-
 „ bué au Pere, & quand il est attribué au Fils.
 „ Or personne ne doute en quel sens ce nom est
 „ attribué au Pere, & en quel sens il est attribué
 „ à celui qui s'est fait connoître comme le *seul*
 „ *vrai Dieu.* Chacun fait qu'en ces sortes d'en-
 „ droits

„ droits le nom de *Dieu* est employé dans le
 „ sens le plus propre. Il faut donc que l'on
 „ avouë, que c'est dans le sens le plus propre
 „ que ce nom est donné au Fils. “

Il employe ensuite quatre preuves pour établir la proposition précédente. Les trois premières sont fondées sur la confrontation de divers Textes de l'Ancien Testament, qui constamment parlent du Pere, ou de la Divinité Souveraine & Unique, avec d'autres Textes du Nouveau Testament, qui appliquent les premiers à Jesus-Christ ou au Fils, qu'il regarde comme étant la même personne. Ces Textes qu'il met en parallèle sont I. le *Pseaume* CII. v. 26--28. conféré avec *Hebr.* I. v. 10--12. II. Le *Pseaume* LXVIII. v. 19, conféré avec *Ephes.* IV. v. 8--10. III. *Esai.* VI. v. 1--3. conféré avec *Jean* XII. v. 37--41. Les preuves qu'on tire de ces passages sont assez connues.

Il y en a une quatrième, sur laquelle il s'étend d'avantage que sur les autres. L'Ecriture fait mention d'un *Ange* tout singulier, qui se manifesta plusieurs fois aux Patriarches, à Moïse, aux Israélites. L'Auteur soutient deux choses avec les Orthodoxes. L'une que cet Ange étoit Dieu même, ce qu'il établit entre autres preuves par le nom de *Jehova*, qui est un de ceux qui lui sont donnez. L'autre que cet Ange étoit la propre personne du Fils de Dieu. Ceux qui veulent savoir comment il le prouve, n'ont qu'à consulter l'Auteur même.

Il finit l'Article qui regarde la Divinité du Fils, en disant que la méthode qu'il a suivie pour établir cette Divinité, donne à toutes les autres preuves que l'on employe à ce même dessein une plus grande force qu'elles n'auroient, prises à part. „ Si l'on fait, *dit-il*, que „ le Fils est le même Dieu que le Pere, on ne „ sera plus surpris que tous les noms qui désignent la Divinité lui soient attribuez. On ne „ sera plus en peine aussi de savoir en quel sens „ ces noms lui conviennent. Quand le Fils „ nous est représenté comme celui qui possède les mêmes perfections que Dieu, on trouvera qu'il n'y a rien là qui ne soit dans les règles. „ Puisqu'il est Dieu, peut-il être privé d'aucune des perfections de Dieu? On saura aussi „ déterminer s'il possède toutes ces perfections „ dans le degré où Dieu le possède, ou si c'est „ dans un degré inférieur : comme lorsque „ quelques-unes de ces perfections sont attribuées aux hommes, à cause qu'ils en ont „ quelque image. On comprendra qu'en qualité de Dieu, toutes les Oeuvres de Dieu „ doivent lui être attribuées, non pas simplement en qualité de *cause ministérielle*, mais „ en qualité de *cause première*, agissant par sa propre vertu. Il ne paroîtra pas surprenant, „ qu'étant Dieu, il faille l'honorer comme „ Dieu, avoir pour lui la vénération, l'amour, la confiance, la soumission, que „ Dieu mérite qu'on ait pour lui. Quand „ donc nous verrons que l'Ecriture nous impose tous ces devoirs, nous nous persuade-

„ rons qu'elle nous veut engager à reconnoître par un culte digne de la Divinité, cette nature Divine qu'elle lui attribue. Et quand nous considererons combien tous ces Textes s'accordent avec ce Principe déjà établi, que le Fils a la même Divinité que le Pere, nous ne concevons plus qu'il soit possible de douter d'une vérité confirmée par tant de témoignages. “

De la Divinité du Fils l'Auteur passe à celle du St. Esprit. „ L'Ecriture à ce que l'Auteur reconnoît, ne nous parle pas de cette troisième personne, ni en autant d'endroits, ni d'une manière si circonstanciée, qu'elle fait à l'égard de la seconde personne. De là vient que nous n'avons pas, à beaucoup près, autant d'argumens pour établir la Divinité du St. Esprit, que de ceux qui établissent celle du Fils. Mais si le nombre des preuves rend la conviction plus forte, on ne laisseroit pas d'être convaincu d'une vérité, quand elle ne seroit appuyée que d'une seule preuve, pourvu que ce fût une preuve bonne & solide. Nous en avons assez de cet ordre, pour nous assurer que le St. Esprit est Dieu, aussi bien que le Pere & le Fils, & que la Divinité du St. Esprit est la même que celle de ces deux autres personnes. “

M. Maty ne s'arrête pas sur la preuve que l'on tire communément du V. des *Actes*, où le nom de Dieu paroît être donné au St. Esprit. Il laisse cette preuve à ceux qui trouveront à propos d'en faire usage. Il se contente de
proq-

proposer celles qui lui paroissent les plus fortes, & sur lesquelles il voudroit insister principalement.

Les paroles de *Matth. XXVIII. 19.* qui contiennent l'institution de notre Batême, sont le premier Argument qu'il fait valoir. „ Toute la force de cet Argument dépend de la nature de cette action religieuse. C'est ce qui l'engage à expliquer en quoi elle consiste. „ Le Batême est un Acte solennel, par lequel Dieu & le fidèle déclarent qu'ils entrent l'un avec l'autre dans cette Alliance du Salut, dont Jesus-Christ est le Médiateur & le Pleige. Dans toute Alliance il y a deux parties contractantes. Dans celle dont nous parlons il y en a aussi deux. Le fidèle qui y entre est une des deux parties. Dieu seul est l'autre partie : c'est avec Dieu seul que cette Alliance doit être contractée. “

L'Auteur établit cette Thèse sur ce qu'il n'y a que Dieu qui nous ait appellez à traiter avec lui une Alliance. Il se fonde encore sur la nature de cette Alliance, qui consiste en des promesses réciproques. Comme il n'y a que Dieu qui puisse nous faire de pareilles promesses, il n'y a aussi que Dieu, avec qui nous puissions entrer dans les engagements que nous contractons par cette Alliance. Or le Batême est un Acte solennel des deux parties contractantes, & une Ratification de leur Contrat mutuel. Quand donc nous sommes batizez au nom du Pere, du Fils, & du St. Esprit, nous ratifions par cette cérémonie, l'Alliance que nous a-

C 5

vous

vous contractée avec le Pere , le Fils & le St. Esprit.

L'Auteur tire de là cette conséquence :
 „ Le St. Esprit entre dans la Ratification de
 „ l'Alliance que nous avons faite avec Dieu,
 „ il y entre en qualité de partie contractante ,
 „ en qualité de partie qui s'engage à nous , & à
 „ qui nous nous engageons , il y entre en un
 „ mot de la même manière que le Pere & le
 „ Fils y entrent. Ainsi puisqu'il n'y a que
 „ Dieu qui puisse y entrer de cette manière ,
 „ comme nous venons de le montrer, il s'en-
 „ suit que le St. Esprit est Dieu , de même
 „ que le Pere & le Fils. Cet Argument est é-
 „ galement convainquant , & pour établir la
 „ Divinité du Fils , & pour établir celle du St.
 „ Esprit, “

L'Auteur joint cinq autres preuves à cette première ; nous ne ferons que les indiquer. II. PREUVE. L'une est ce souhait de St. Paul, 2. Corinth. XIII. 13. *La grace du Seigneur Jésus-Christ, & la charité de Dieu, & la communication du St. Esprit soit avec vous tous, Amen.* III. PREUVE. I. Corinth. XII. 11. *Mais ce seul & même Esprit fait toutes ces choses, distribuant ses dons à chacun en particulier selon qu'il veut.* IV. PREUVE. Le péché contre le St. Esprit dont il est fait mention, Matth. XII. 31. 32. V. PREUVE. Nos corps sont les Temples du St. Esprit. I. Corinth. VI. 19. VI. PREUVE. L'Esprit sonde toutes choses. I. Corinth. II. 11. 12.

Voilà de quelle manière un Auteur accusé
 d'avoir

d'avoir adopté l'hérésie des Ariens , combat cette hérésie en se servant des plus fortes preuves que les Orthodoxes emploient à cette même fin. Ne pourroit-il pas appliquer à cette occasion la réponse que fit Jésus-Christ à ceux qui l'accusoient de jeter les Diables dehors par Béełzebub , Prince des Diables. *Matth. XII. 25-27. Tout Royaume divisé contre soi-même se raréduit en désert , & toute ville ou toute maison divisée contre soi-même ne subsistera point. Or si Satan jette Satan dehors , il est divisé contre soi-même , comment donc son Royaume subsistera-t-il ? Et si je jette les Diables dehors par Béełzebub , par qui vos fils les jettent-ils dehors ? C'est pourquoi ils seront vos Juges.*

Le Dogme de l'Incarnation fait le sujet de la III. Section , dont nous allons rendre compte dans la suite de cet Extrait.

C'est ici le Dogme sur lequel M. Maty s'étend le plus , & qu'il s'attache particulièrement à éclaircir. Il expose d'abord le plan qu'il a dessein de suivre en traitant cette matière.

„ 1^o. Je puiserai , *dit-il* , les idées de l'In-
 „ carnation dans l'Ecriture Ste. Ce sera là le
 „ sujet de ce Chapitre & du suivant. 2^o. Je
 „ ferai voir l'accord de la Doctrina de nos Egli-
 „ ses avec ces idées , & je tâcherai d'éclaircir
 „ en même tems les termes dont nos Docteurs
 „ se servent pour exprimer cette Doctrina. Le
 „ troisième Chapitre sera destiné à cela. 3^o.
 „ Je ferai diverses réflexions , tant pour éclair-
 „ cir ce Dogme , que pour montrer qu'il n'y a
 „ rien qui doive nous empêcher de l'admettre.
 „ Ces

„ Ces réflexions me fourniront la matière de
 „ trois autres Chapitres. “

„ L'Auteur entame la première partie de cette
 division, en expliquant le terme d'Incarnation.

„ *L'Incarnation* est un terme dont l'Eglise Or-
 „ thodoxe se sert pour marquer, que la Divi-
 „ nité s'est unie à la Nature humaine en la per-
 „ sonne de Jésus - Christ. Le Fils de Dieu,
 „ qui étoit Dieu avant la naissance de ce Mes-
 „ sie, dont les Prophètes de l'Ancien Testa-
 „ ment avoient prédit la venue, s'unissant avec
 „ un homme, à qui la B. H. Vierge a donné la
 „ naissance d'une manière miraculeuse, est de-
 „ venu homme, sans cesser d'être Dieu. No-
 „ tre Eglise exprime cette Doctrine par le ter-
 „ me d'*Incarnation* : terme par où elle a voulu
 „ exprimer le contenu de ce passage, *cette pa-
 „ role a été faite chair.* “

L'Ecriture nous enseigne ces trois choses
 touchant Jésus-Christ. 1. Qu'il est Dieu. 2.
 Qu'il est homme. 3. Qu'il est Dieu & homme
 tout ensemble ; c'est-à-dire, que la Divinité
 & l'Humanité sont très-étroitement unies en
 lui. L'Auteur prouve chacune de ces trois
 choses à part. Pour la première il s'en raporte
 aux preuves qu'il a données de la Divinité du
 Fils, dans la Section précédente. Il prouve
 son Humanité par des preuves que chacun peut
 aisément concevoir.

Il répond ensuite à deux Objections que l'on
 a accoutumé de faire contre la réalité de cette
 nature humaine de Jésus-Christ. 1. S'il est vrai
 Dieu, dit-on, il ne sauroit être homme qu'en
 figure

figure. „ Pour montrer la fausseté d'un pareil
 „ Argument, il n'y a, dit l'Auteur, qu'à le
 „ retorquer contre ceux qui le font valoir, &
 „ leur dire ; Si Jésus-Christ est vrai homme, il
 „ ne sauroit être Dieu que d'une manière figu-
 „ rée. Qui ne voit que ce second Argument
 „ est tout aussi concluant que le premier ? Si
 „ donc le second est faux, comme il l'est très-
 „ sûrement, le premier est tout aussi faux.
 „ L'un & l'autre ont ce même principe pour
 „ baze, que Jésus-Christ ne sauroit être en
 „ même tems vrai Dieu & vrai homme. Nous
 „ soutenons qu'il est l'un & l'autre, & c'est là,
 „ comme je l'ai dit, en quoi consiste la Doc-
 „ trine de l'Incarnation. Or l'Incarnation é-
 „ tant supposée comme une chose vraie, & par
 „ conséquent comme une chose possible, on
 „ ne peut plus inférer que Jésus-Christ ne soit
 „ pas vrai homme, de ce qu'il est vrai Dieu ; de
 „ même qu'on ne peut point inférer non plus,
 „ que Jésus-Christ ne soit pas vrai Dieu, de ce
 „ qu'il est vrai homme. “

2. On objecte en second lieu le passage de
Philipp. II. 7. où il est dit que Jésus-Christ *a pris*
la forme de Serviteur, fait à la ressemblance des
hommes, & a été trouvé en figure comme un hom-
me. Sur quoi l'Auteur remarque, que le Tex-
 te dit bien que Jésus-Christ a eu la forme, la fi-
 gure, & l'apparence d'un homme : mais qu'il
 ne nous dit pas qu'avec la figure il n'ait eu aussi
 la réalité. Le premier n'exclut pas le second.
 Mais pourquoi l'Apôtre se sert-il de ce tour
 d'expression, qui pourroit donner lieu de croire
 que

que Jésus-Christ n'a eu qu'une humanité en figure? „ C'est, *dit notre Auteur*, que cet Apôtre a voulu nous faire sentir, non pas tant „ l'opposition qu'il y a eu entre l'état de Jésus-Christ avant sa venue au monde, & celui dans „ lequel il a été en venant au monde, qu'entre „ la gloire qui accompagnoit le premier de ces „ Etats, & l'opprobre qui a été attaché au second. St. Paul nous dit que Jésus-Christ a „ pris la forme de Serviteur, dans le même „ sens qu'il avoit dit auparavant que Jésus-Christ avoit la forme de Dieu. Or avant sa „ venue au monde, il n'avoit pas seulement la „ forme de Dieu, il étoit Dieu bien réellement. „ De même il n'a pas eu simplement la forme „ de Serviteur & d'homme, mais il a été bien „ & réellement Serviteur & homme. S'il étoit „ Dieu avant que d'être incarné, depuis son „ Incarnation il n'a pas cessé de l'être. Mais „ avant son Incarnation, non seulement il étoit Dieu, il étoit aussi *en forme de Dieu*. Sa „ Divinité se manifestoit avec tout l'éclat de sa „ Grandeur & de sa Majesté. Mais quand il „ est venu au monde, quoiqu'il fût Dieu, il „ n'a pas paru en forme de Dieu. Il n'a paru „ qu'en forme de Serviteur. Quand on le „ voyoit, on croyoit ne voir qu'un simple „ homme. “

L'Union des deux Natures se prouve; 1. par des Textes qui font mention à part de chacune des deux Natures, & qui les attribuent au même sujet. Car si le même qui est appelé *Dieu* est aussi appelé *Homme*, il faut qu'il soit Dieu

&

& Homme, & que ces deux Etres unis constituent un seul sujet.

2. On prouve cette même Union par des Textes qui attribuent à l'une des Natures ce qui convient à l'autre Nature, & par ceux qui attribuent en même tems au même sujet ce qui convient aux deux Natures. Quand Pierre tient à Jésus-Christ ce langage : *Seigneur tu fais toutes choses*, il parloit à celui qu'il avoit devant ses yeux, c'est-à-dire, à ce même Jésus qui avoit été mort & enterré, & qui étant ressuscité s'étoit rendu visible à ses yeux. Mais la perfection qu'il lui attribue de savoir toutes choses, est propre à la Divinité ; l'Humanité de Jésus-Christ quelque parfaite qu'elle soit, ne possède pas cette perfection là. St. Paul dit (*Actes XX. 28.*) *Dieu a racheté l'Eglise par son propre Sang, Par son Sang*, c'est-à-dire, par sa mort. Mais Dieu a-t-il du Sang ? Dieu peut-il mourir ? ce sont là des choses qui ne conviennent qu'à une Nature humaine.

3. Cette Union des deux Natures se prouve par des Textes qui attribuent à Jésus-Christ des choses qui seroient contradictoires, s'il n'y avoit en lui qu'une seule Nature. Par exemple, il dit qu'il s'en va d'avec ses Disciples, & qu'il est avec eux jusqu'à la fin du monde. Qu'il est Seigneur & Fils de David. Qu'il est ~~un~~ avec le Pere, & que le Pere est plus grand que lui. Ces choses ne peuvent s'accorder ensemble, qu'en tant qu'elles conviennent à Jésus-Christ sous des égards différens. Les uns doivent lui.

con-

convenir entant qu'il est Dieu, les autres entant qu'il est homme.

4. Enfin cette Union se prouve par les Textes où les deux Natures sont exprimées, tels que sont ces deux. *Jean I. 14. Et cette Parole a été faite chair. I. Timoth. III. 16. Dieu a été manifesté en chair.*

Dans le Chapitre II. M. Maty s'attache à éclaircir l'idée que l'Ecriture nous donne de l'Union des deux Natures. Après avoir rejeté quatre fausses suppositions ; il marque celle qui, selon lui, est la véritable, & qui en s'accordant avec l'Ecriture n'a rien qui s'oppose au bon sens, qui ne détruit ni la Nature de Dieu, ni la Nature de l'homme. Voici quelle est cette supposition.

„ Jésus-Christ Dieu & Homme est un composé de deux substances spirituelles : l'une
 „ qui est Dieu, l'autre qui est Homme. La
 „ première a tous les attributs de la Divinité,
 „ & n'a aucune des qualitez qui sont propres à
 „ la Nature humaine. L'autre a toutes les
 „ qualitez d'une Nature humaine semblable à
 „ la notre, & n'a aucun des attributs ni des
 „ perfections de la Divinité. Tout ce que l'E-
 „ criture attribué à Jésus-Christ de Divin,
 „ s'applique à cette Intelligence Divine qui
 „ est en lui. D'un autre côté tout ce que l'E-
 „ criture attribué à Jésus-Christ de propre à
 „ un homme, s'applique à ce qui constitué en
 „ lui l'homme, qui est une substance différente de celle qui constitué en lui la Divinité.

„ Mais

„ Mais l'Ecriture en nous parlant de Jé-
 „ sus-Christ, ne nous parle que d'un seul
 „ sujet & non pas de deux. Il ne faut pas con-
 „ clurre de là que ces deux substances différen-
 „ tes ne sont qu'une seule substance, & que ces
 „ deux Etres qui pensent ne sont qu'un seul E-
 „ tre qui pense. Ce seroit là une contradiction
 „ manifeste. Il faut seulement en conclurre,
 „ que ces deux Substances, que ces deux Etres
 „ qui pensent, dont l'une est Dieu & l'autre est
 „ homme, sont unis ensemble d'une Union
 „ assez étroite pour être considérez comme un
 „ seul & même sujet : mais comme un sujet
 „ qui est composé de deux sujets. Et que ces
 „ deux sujets par leur union forment le sujet
 „ total, qui est Dieu & Homme : Dieu à l'é-
 „ gard d'un des deux Etres qui le composent :
 „ Homme, à l'égard de l'autre Etre qui entre
 „ dans la même composition.

„ Cette Union de la Divinité avec l'Huma-
 „ nité mène à sa suite ce que les Théologiens
 „ appellent *Communisation d'idiomes*, ou de
 „ *propriétés*. Cela veut dire qu'en parlant de
 „ ce sujet composé de deux Etres qui pensent,
 „ unis ensemble de la manière que la Divinité
 „ & l'Humanité sont unies en Jesus-Christ, on
 „ peut affirmer de ce même sujet tout ce qui est
 „ propre à Dieu, & tout ce qui est propre à
 „ l'Homme. On peut dire de ce sujet, qu'il
 „ est éternel, & qu'il est né dans le tems ; qu'il
 „ n'a point eu de commencement, & qu'il en
 „ a eu un ; qu'il est indépendant, & qu'il est
 „ *Tem. XV. Part. I. D* „ dépen-

„ dépendant ; qu'il est Créateur, & qu'il est
 „ Créature. “

Ces qualitez opposées lui conviennent , & l'Ecriture les lui attribue , comme les Textes qui ont été allégués en font foi : mais elles ne lui conviennent pas à l'égard de ses différentes parties , & elles ne conviennent proprement qu'à celle des deux parties , à laquelle elles sont propres.

En vertu de la même Union , on peut aussi attribuer à l'une des parties du sujet composé les qualitez qui conviennent à l'autre partie. La pensée de l'Auteur est telle. Lorsque le sujet composé est nommé ou caractérisé par l'une des deux parties qui entrent dans la composition , on peut affirmer touchant ce sujet ainsi nommé , ou ainsi caractérisé , des choses qui ne conviennent proprement qu'à l'autre partie. „ On peut donc dire , ainsi que fait „ l'Ecriture , *Dieu a racheté l'Eglise par son Sang* , &c. Et puisque celui qui dit , *Je suis le premier & le dernier* , ce qui emporte autant que s'il eût dit , *Je suis Dieu* , *Je suis JEHOVA* , dit aussi en même tems ; & „ *je vis , mais j'ai été mort* , on peut bien en se conformant à son langage dire : *Celui qui est le premier & le dernier a été mort* , ce qui revient à la même chose que si l'on disoit ; *Celui qui est Homme est Dieu ; Celui qui est Dieu est Homme. Cet Homme est Dieu , ce Dieu est Homme.*

„ Mais quand on attribue à l'Homme ce
 „ qui est propre à Dieu , on ne le lui attri-
 „ buë

„ buë pas en qualité d'Homme, mais en qua-
 „ lité de Dieu. Quand on dit, *cet Homme est*
 „ *Dieu*, on ne veut pas dire qu'il est Dieu, en-
 „ tant qu'il est Homme, ou dans le même sens
 „ qu'il est Homme. Quand on s'exprime de la
 „ sorte, cet Homme est considéré autant qu'u-
 „ ni à l'Etre Divin. Et cette proposition bien
 „ entendue ne marque autre chose que si l'on di-
 „ soit, cet Homme forme avec la Divinité un
 „ Tout, dont les parties sont très-étroitement
 „ unies ensemble, en sorte que partout où est
 „ cet Homme, la Divinité y est présente. C'est
 „ dans ce sens que Thomas disoit à Jésus-
 „ Christ, *Mon Seigneur & mon Dieu*. Ces pa-
 „ roles s'adrescoient à cet Homme mort & en-
 „ suite ressuscité, qui lui monroit ses mains &
 „ ses piez pour le convaincre de sa résurrection.
 „ Mais ce n'étoit pas ce qu'il voyoit & qu'il
 „ touchoit qu'il pouvoit appeller Dieu; puis-
 „ que Dieu ne se peut ni voir ni toucher. Mais
 „ il considéroit que Dieu étoit présent dans
 „ cet objet qu'il voyoit & qu'il touchoit, &
 „ que Dieu & cet objet formoient un même
 „ Tout. C'est sur ce fondement qu'il appelle
 „ ce Jésus mort & ressuscité son *Dieu*.

C'est à quoi les Théologiens ont égard,
 quand ils distinguent la *Personne* de la *Nature*.
 Quand Jésus-Christ est nommé *Dieu* ou
Homme, ces deux noms désignent la Personne
 toute entière, ils désignent celui qui est *Dieu-
 Homme*, quoiqu'ils n'expriment actuellement
 que l'une des deux parties qui le composent, à
 laquelle on veut fixer ses idées. De là vient

qu'on ne doit pas confondre les noms qui désignent la Personne, avec ceux qui désignent la Nature, quelque rapport qu'il semble qu'il y ait entre ces noms. *Dieu & la Divinité de Jésus-Christ* marquent des choses différentes, de même *l'Homme & l'humanité de Jésus Christ* marquent aussi des idées différentes. „ Ainsi l'on „ peut dire sans scrupule, *Jésus-Christ homme.* „ *a créé les Cieux & la Terre. Jésus-Christ* „ *homme est éternel, tout-puissant, infini. Jé-* „ *sus-Christ homme mérite de recevoir des bon-* „ *neurs divins.* Mais on se gardera bien de dire, „ *L'Humanité de Jésus-Christ a créé les Cieux* „ *& la Terre ; l'Humanité de Jésus Christ est* „ *éternelle, l'Humanité de Jésus-Christ mérite* „ *de recevoir des honneurs Divins.*

„ Quand on ne fait pas cette distinction , „ on est sujet, non seulement à faire bien des „ faux raisonnemens : mais encore à tomber „ dans des erreurs très-préjudiciables. On se „ laisse facilement entraîner à rendre à l'Huma- „ nité qui n'est qu'une Créature, le culte qui „ n'est dû qu'à la Divinité. Jésus-Christ doit „ être l'objet de toutes nos adorations : mais „ ce n'est pas son Humanité qui en doit être „ l'objet, c'est sa Divinité. Il n'y a que Dieu „ que nous devons honorer comme Dieu. Or „ Jésus-Christ Homme est Dieu, mais l'Hu- „ manité n'est pas Dieu. Il s'ensuit donc que „ nous devons honorer comme Dieu Jésus- „ Christ Homme, mais non pas l'Humanité „ de Jésus-Christ.

„ Sur ce même fondement on peut donner

„ à

„ à Marie le titre de *Mere de Dieu*, puisqu'on
 „ veut seulement dire qu'elle est *Mere de celui*
 „ *qui est Dieu*. Il n'y a rien là que de vrai.
 „ Or on ne sauroit contester à Marie la qualité
 „ d'être *Mere de Jésus-Christ*. Or Jésus-
 „ *Christ n'est pas un simple Homme*, mais il
 „ *est Dieu-Homme*. N'est-il donc pas permis de
 „ dire, qu'elle est *Mere de celui qui est Dieu*,
 „ puisque *Jésus-Christ est celui qui est Dieu* ? “

Dans le III. Chapitre on expose la Doctrine des Orthodoxes sur cet Article. L'Auteur écarte d'abord les fausses idées que l'on pourroit avoir de cette Doctrine. Il remarque que les expressions consacrées parmi eux, qui sont le terme de *Personne* & celui de *Nature*, pourroient faire croire que le sentiment des Orthodoxes est celui des *Eutychiens*, qui ne font de la Divinité & de l'Humanité qu'un seul Etre intelligent, lequel participe également & aux perfections de la Divinité, & aux propriétés de l'Humanité. Mais en même tems il soutient que le sentiment que ces termes semblent emporter avec eux, n'est point celui des Orthodoxes, & il prouve en citant leurs propres Confessions de Foi, que leur sentiment est celui qu'il a établi dans les deux Chapitres précédens, comme étant celui de l'Ecriture.

Il explique en quel sens les Orthodoxes disent, qu'il n'y a qu'une *Personne* en Jésus-Christ. Ce n'est pas leur pensée que la Divinité & l'Humanité jointes ensemble ne forment par leur union qu'un seul Etre qui pense. Ils se contrediroient eux-mêmes, & de plus

l'Auteur dit qu'il n'a rien trouvé de semblable dans aucun Auteur Orthodoxe.

Ils condamnent ceux qui disent qu'il y a deux Personnes en Jésus-Christ, mais ce n'est pas en tant que le mot de *Personne* peut simplement signifier un Etre intelligent. Car c'est là ce qu'ils entendent eux-mêmes. „ On ne peut point „ être condamné pour les termes, dont on se „ sert quand on fait voir ces termes, que l'on n'y „ attache pas un sens qui soit condamnable. „ L'Orthodoxie n'est pas dans les termes, mais „ dans les sentimens : & comme l'on peut être „ Hérétique en se servant des termes Orthodo- „ xes, on peut être Orthodoxe en se servant „ de termes Hérétiques. “

Quand les Orthodoxes condamnent ceux qui disent qu'il y a deux personnes en Jésus-Christ, ils resserrent la signification générale du mot de *Personne*. Ils entendent à cette occasion par ce mot, un *Etre intelligent qui n'est ni une partie ni un Adjoint de quelque autre Etre*. L'Auteur explique le mot d'*Adjoint* par cette comparaison, „ Si j'achete un Jardin sans arbres, & que j'y „ plante des arbres dans la suite, quoique par „ là il arrive du changement au Jardin, on dira „ toujours que c'est le même Jardin. Les ar- „ bres que j'y aurai mis seront simplement re- „ gardez comme étant l'*Adjoint* ou l'*Accessoi-* „ re de ce Jardin.

„ Or on ne peut pas dire dans le sens qui „ vient d'être marqué, qu'il y a deux Person- „ nes en Jésus-Christ, sans anéantir l'Union „ personnelle de la Divinité & de la Nature hu- „ maine

„ maine, & ceux qui le diroient en ce sens se-
 „ roient condamnables. Mais si on entend par
 „ le mot de *Personne* un Etre qui pense, sans
 „ restreindre cette signification générale, il se-
 „ ra vrai de dire, selon cette idée, qu'il y a
 „ deux Personnes en Jésus-Christ, & il n'y au-
 „ ra qu'une dispute de mots entre ceux qui nie-
 „ ront cette proposition, en s'attachant à l'idée
 „ restreinte du mot de *Personne* & ceux qui l'af-
 „ firmeront, en prenant ce mot selon son idée
 „ générale. „

Après cet éclaircissement, l'Auteur exami-
 ne un différent qui partage les Docteurs Ortho-
 doxes. Ce différent consiste à savoir, si quand
 on parle de la *Personne* de Jésus-Christ, on doit
 entendre par ce mot tout le composé des deux
 Natures, ou la seule Nature Divine. L'Au-
 teur montre que ce différent qui a causé autre-
 fois bien des disputes, & fourni matière à de
 longs Ecrits, se réduit à une pure Dispute de
 mot ; que quand à la chose, les deux parties
 qui sont en différent ont les mêmes idées ; mais
 qu'ils définissent diversement le terme arbitraire
 de *Personne*.

Il examine aussi cette autre question, si Jé-
 sus-Christ est la même Personne dans l'Incar-
 nation qu'il étoit avant l'Incarnation ? Et il fait
 voir que selon les différentes idées que l'on at-
 tache au mot de *Personne*, on peut affirmer cet-
 te proposition ou bien la nier.

Après avoir établi la conformité de sa Doc-
 trine avec celle des Orthodoxes, M. Maty fi-
 nit ce Chapitre en faisant quatre remarques sur

les expressions usitées dans l'Eglise. Il dit donc
 1. qu'il ne fera jamais difficulté de se servir de
 ces expressions, en les entendant dans le même
 sens que l'Eglise les entend & les explique, par-
 ce que l'usage des mots est indifférent de lui-
 même. 2. Que ces expressions sont équivo-
 ques, particulièrement celles de *Nature* & de
Personne. Qu'elles ne sauroient servir de livrée
 sûre, qui distingue les Orthodoxes d'avec les
 Hérétiques; & qu'on ne doit pas faire consister
 l'Orthodoxie à se servir de ces mots, & l'Hé-
 résie à ne s'en pas servir. 3. Que quand ces
 expressions entrent dans quelque Dispute, il
 faut les définir si on veut agir de bonne foi, &
 être entendu de ceux avec qui l'on dispute. Et
 que s'il y a des gens qui affectent de ne pas les
 définir, ils montrent clairement qu'ils veulent
 cacher des Sophismes à la faveur de l'ambi-
 guité.

L'Auteur n'auroit-il point en égard à la Dis-
 pute qu'il a eue avec un certain Adversaire, en-
 nemi mortel des définitions, autant qu'on en
 peut juger par ses Ecrits?

„ 4. Que quand on dispute avec quelqu'un
 „ sur ces sortes de sujets, on pourroit fort bien
 „ se passer des mots en question, & surtout de
 „ celui de *Personne*, & exprimer sa pensée en
 „ d'autres termes qui ne fussent pas ambigus.
 „ Si l'on prend, dit-il, cette précaution là,
 „ au lieu d'être plus obscur, on seroit beaucoup
 „ plus clair; & on pourroit terminer en bien
 „ peu de tems des disputes qui sont éternelles,
 „ parce qu'on ne s'entend jamais, & que peut-
 „ être

„ Être bien souvent on ne travaille pas à s'en-
 „ tendre. “

Nous ne doutons pas qu'on ne s'aperçoive de l'utilité de cette observation, si on lit avec attention les *Réflexions en forme de Lettre de M. de la Chapelle*.

Dans le Chapitre IV. l'Auteur s'attache à faire ces trois considérations. 1. Quelle idée nous pouvons nous former de l'Union des deux Natures. 2. Que cette idée n'a rien qui doive la faire rejeter. 3. Que ces expressions dont l'Ecriture se sert quand elle nous parle des effets de cette union, sont autorisées par des exemples connus, où l'on s'exprime d'une manière à peu près pareille.

Il observe sur le premier de ces Articles, que nous ne pouvons point nous former d'autre idée de cette Union, que celle que l'Ecriture nous en donne. Or l'Ecriture ne nous instruit nulle part touchant la Nature de cette Union, Elle ne nous dit point en quoi cette Union consiste proprement. Elle se contente de nous en découvrir quelques effets & quelques conséquences. C'est de là que l'Auteur tire cette définition qu'il donne de cette Union, *C'est une Union qui fait que l'on peut attribuer au Tout que l'on nomme Personne, ce qui convient à chacune des deux Natures; & en vertu de laquelle celui qui voit la Nature humaine est censé voir la Divinité, comme si elle lui étoit présente.*

„ Puisque nous ne connoissons point d'U-
 „ nion entre deux Etres spirituels, qui produisè
 „ de semblables effets, nous nous portons à

„ juger que ce doit être une Union très-étroite,
 „ te, & d'une toute autre nature, que toute
 „ Union que nous concevons entre deux Etres
 „ quels qu'ils soient. Mais en disant que c'est
 „ une Union très-étroite, nous ne prétendons
 „ pas expliquer la Nature de cette Union.
 „ Nous ne marquons que le Genre de cette
 „ Union, & encore un Genre fort éloigné,
 „ parce qu'il n'y a que cela qui nous soit connu,
 „ outre les effets dont j'ai parlé. Mais
 „ nous entendons sous ce Genre une espèce
 „ particulière qui nous est inconnue, & que
 „ nous ne rapportons à aucune espèce d'Union
 „ qui nous soit connue. Ce seroit donc pécher
 „ contre les règles de la bonne Logique, que
 „ de nous opposer à cet Argument; ou quelque
 „ autre pareil. *Vous ne reconnoissez qu'une*
 „ *Union fort étroite entre les deux Natures :*
 „ *L'Union du St. Esprit avec les Prophètes est*
 „ *une Union fort étroite : Donc vous ne recon-*
 „ *noissez point d'autre Union entre les deux*
 „ *Natures, que celle du St. Esprit avec les*
 „ *Prophètes.* Je n'aurois pas, poursuit notre
 „ Auteur, rapporté un Sophisme si grossier, &
 „ dont il n'y a point d'Ecolier qui n'eût honte,
 „ si je n'avois pas par devers moi l'exemple de
 „ gens qui passent pour être fort éclairés, lesquels
 „ cependant, emportés par quelque passion,
 „ sont capables de donner de pareils
 „ Sophismes pour des preuves démonstratives. “

Cet endroit nous fournit l'occasion de faire
 une remarque, que nous soumettons au jugement

ment de nos Lecteurs. C'est que M. de la Chapelle prétend prouver à l'Auteur, dans ses *Réflexions en forme de Lettre*, pag. 49. que si le Ciel étoit intelligent, on diroit conformément à ses principes, que Dieu est uni personnellement au Ciel. Il y a tant de rapport entre l'Argument qui vient d'être indiqué, & celui d'où M. de la Chapelle veut tirer cette conséquence, qu'il semble que ce soit ce dernier que M. Maty ait eu en vûe.

L'Auteur fait voir 2. que cette idée de l'Union personnelle n'a rien qui doive la faire rejeter, puisque l'on ne sauroit prouver qu'elle est contradictoire, & qu'elle n'est opposée à aucune des perfections de Dieu qui nous sont connus.

Pour montrer 3. que le langage de l'Ecriture est autorisé par des exemples connus, où l'on s'exprime à peu près de la même manière, il fait valoir l'exemple connu pris de l'Union de l'Ame & du Corps. Il se sert à la même fin de celui de diverses Sociétez que les hommes forment entr'eux. „ Dans ces Socié-
 „ tez, *dit-il*, il arrive souvent que quelques
 „ personnes qui en sont membres, représen-
 „ tent toutes les autres : ce que ces personnes
 „ là ont fait est censé avoir été fait par tout le
 „ Corps, & par chacun des autres Membres.
 „ L'honneur, ou le déshonneur, que quel-
 „ ques-uns peuvent recevoir, est mis sur le
 „ compte de tous les autres, comme si chacun
 „ l'eût reçu en son particulier. „

L'Auteur avouë que tout cela n'approche
 que

que de fort loin de la communication qu'il y a entre la Divinité & l'Humanité de Jésus-Christ. Mais il soutient que cette même disproportion qu'il y a entre ces deux especes d'Union, autorize la manière dont l'Ecriture nous parle au sujet de l'Union personnelle. „ Si l'Union „ imparfaite qu'il y a entre les Membres de ces „ Sociétez est une raison valable pour attribuer „ les actions de quelques particuliers à tout „ le Corps, & si cette manière de parler, que „ l'usage a introduite, n'a rien qui choque, & „ que l'on n'entende aisément, ne concevrons- „ nous pas que l'on peut s'exprimer de cette „ manière à beaucoup plus juste titre, quand „ il est question de deux Êtres qui sont unis „ l'un avec l'autre d'une Union incomparable- „ ment plus étroite? “

Dans le Chapitre V. l'Auteur appuye & autorize la manière dont l'Ecriture s'exprime au sujet de l'Union des deux Natures, sur des exemples tirez de l'Ecriture, où elle employe un langage fort pareil à celui-là. C'est dans les apparitions de Dieu sous des objets sensibles, que ces exemples sont puisez. Quelquefois ces objets ont été des objets inanimez, c'étoit ou une flamme de feu, ou une Colonne de nuée, ou bien quelqu'autre objet. Souvent l'objet visible en quoi Dieu se manifestoit, étoit semblable à un homme; aussi est-il nommé homme.

Dieu se manifeste aux hommes par ses Ouvrages. Il s'est aussi manifesté par le ministère de quelques Envoyez, qui ont parlé de sa part
aux

aux hommes, & leur ont annoncé sa volonté.
„ Mais ces deux sortes de Manifestations de
„ Dieu sont d'une toute autre espece que
„ celle dont il s'agit à présent, & qui se fait
„ par le moyen de quelques objets sensibles,
„ dans lesquels Dieu se rend visible & présent.
„ Il y a autant de différence entre cette dernière
„ espece de manifestation de Dieu & les deux
„ autres, qu'il y a de différence entre voir un
„ homme, & voir un Ouvrage que cet homme
„ a composé, ou bien recevoir un message de
„ la part de cet homme, lorsqu'il est bien éloi-
„ gné de nous.

„ Quoique ceux qui voyoient ces objets visi-
„ bles pussent dire qu'ils voyoient Dieu, il est
„ pourtant indubitable qu'il faut distinguer le
„ Visage qu'on voit, de l'Ame qu'on ne voit
„ pas. En voyant ces objets on voyoit Dieu,
„ de même qu'en voyant le Visage de quel-
„ qu'un, on voit son Ame, encore que ce
„ Visage & cette Ame, soient des objets diffé-
„ rens. De même dans les Apparitions de la
„ Divinité, ce que l'on voyoit, & ce que l'on
„ ne voyoit pas étoient réellement des choses
„ différentes. Elles ne laissent pas d'être con-
„ fondues en quelque façon. L'Ecriture nous
„ en parle comme si c'étoit le même objet : &
„ cela, en vertu de la relation, que Dieu,
„ pour ce tems-là, avoit voulu avoir avec ces
„ objets dont nous parlons.

L'Auteur compare ces exemples avec l'In-
carnation. Il n'en connoit point qui appro-
chent davantage de ce mystère. Il s'appuye sur
le

le sentiment de feu M^r de la *Place*, qui a cru que lorsque Dieu, sous l'Ancien Testament s'est manifesté sous la forme visible d'un homme, c'étoit un véritable homme uni personnellement avec la Divinité, mais qui n'étoit uni avec elle que pour un tems.

Il tire quatre conséquences de tous ces exemples de l'Incarnation. „ 1. Ce Dogme n'est „ pas contradictoire, puisque nous ne trouvons „ rien de contradictoire dans tous ces exem- „ ples, qui cependant ont un raport si grand „ avec ce Dogme.

„ 2. Ce Dogme ne doit pas être regardé „ comme quelque chose qui fût tout-à-fait „ inouï. Dieu a fait voir quelque chose de „ pareil, ou du moins de fort approchant, dans „ les diverses occasions que l'on vient d'indi- „ quer.

„ 3. Les termes dont on se sert avec l'Ecri- „ ture, pour exprimer les effets & les consé- „ quences de l'Union des deux Natures, ne „ doivent pas passer pour des termes inusitez, „ puisque parmi les hommes, on peut marquer „ quantité d'exemples d'une façon de parler „ pareille à celle-ci, & que l'Ecriture nous „ met aussi divers exemples devant les yeux, „ où la manière de s'exprimer est incontestable- „ ment la même. Cela montre aussi que „ l'on ne peut point nous accuser avec quelque „ ombre de justice de donner une explication „ forcée à ces Textes de l'Ecriture qui re- „ gardent l'Incarnation. Il n'y a point de meil- „ leur Interprète de l'Ecriture que l'Ecriture „ même

„ même , & nous ne saurions avoir un plus sûr
 „ garant de la justesse de l'explication d'un
 „ Texte , que la conformité d'un Texte avec
 „ un autre Texte , qui n'est susceptible que
 „ d'une explication pareille. “

4. Enfin l'Auteur remarque , que le Dogme de l'Incarnation , s'il est bien conçu , c'est-à-dire , si l'on s'en tient aux idées que l'Auteur en a données , n'a rien qui doive scandalizer les Juifs , & qui les doive rebuter d'embrasser la Religion Chrétienne , sous ombre qu'elle leur propose Jésus-Christ comme un Dieu différent du Dieu de l'Ancien Testament.

Le Chapitre VI. finit cette matière par deux autres réflexions. La 1^{re}. est , que ces deux Etres intelligens , qui composent la personne de Jésus-Christ , puisqu'ils conservent dans leur Union toutes les propriétés qui leur sont essentielles , conservent aussi l'un au regard de l'autre , toutes les relations qui sont fondées sur la Nature , & sur les propriétés essentielles de ces deux Etres. „ Par exemple , la Nature humaine , quoiqu'unie à la Divinité , est ce-
 „ pendant la Créature de cette même Divinité.
 „ Jésus-Christ Homme & Serviteur , Sujet ,
 „ Envoyé de Jésus-Christ Dieu. Si la Divinité de Jésus-Christ est , aussi bien que celle
 „ du Pere , l'objet des adorations les plus
 „ profondes de toutes les Créatures , l'Humanité de Jésus-Christ n'est pas la seule de toutes les Créatures qui ne lui rende pas les mêmes hommages. Si Jésus-Christ homme ,
 „ pendant qu'il étoit sur la Terre , a été un
 „ très-

„ très-religieux Observateur du devoir de
 „ la prière , on ne peut point douter qu'il
 „ n'ait offert ses vœux à cet Etre intelligent ,
 „ infini , auquel il étoit uni personnellement ,
 „ & qu'il n'ait offert à ce même Etre Divin
 „ le sacrifice de ses actions de grâces & de ses
 „ prières. Si nous ne trouvons pas que l'Ecrit-
 „ ture fasse une mention expresse de tout ce
 „ que je viens d'observer , c'est à nous à exa-
 „ miner , s'il est vrai que l'Ecriture ait gardé le
 „ silence sur cet article , par des raisons qui
 „ nous sont inconnues , & qui n'empêchent
 „ pas que la chose ne soit vraie ; ou si elle
 „ nous en a parlé , quoique nous n'ayons pas
 „ entendu son langage. On saura peut-être
 „ dans la suite de ce Traité , ce que nous de-
 „ vons juger touchant ce silence vrai ou pré-
 „ tendu de l'Ecriture. Toutefois ce fait est
 „ certain , & personne ne peut le contester ,
 „ sans dépouiller ou la Divinité de Jésus-
 „ Christ , ou son Humanité , ou toutes les
 „ deux ensemble de leurs propriétés essen-
 „ tielles. “

Dans la seconde réflexion l'Auteur montre ,
 que puisque ces deux Natures unies conservent
 toutes les qualitez qui leur sont propres , elles
 ne peuvent en avoir d'opposées : & que l'opposi-
 tion , tant de ces qualitez , que des relations
 réciproques de ces deux Natures , pourroient
 donner lieu à diverses propositions , qui à les
 envisager superficiellement , auroient tout l'air
 de propositions contradictoires. Mais ce ne
 seroient

seroient là que des Sophismes & des jeux de mots.

L'Auteur indique trois Classes de contradictions apparentes. „ Il y en a qui naissent
 „ immédiatement de l'opposition qu'il y a entre
 „ les qualitez de Dieu & les qualitez de l'Homme :
 „ comme quand on dit de quelque Etre,
 „ qu'il est & n'est pas en même tems, &c. Tous
 „ les attributs de la Divinité, toutes les imperfections
 „ de la Nature humaine, peuvent être la matière
 „ d'autant de propositions de cet ordre. Il est encore naturel
 „ que des Etres qui possèdent des qualitez opposées,
 „ aient avec les mêmes objets des relations opposées.
 „ Ces relations opposées forment encore de nouvelles
 „ propositions qui paroissent contradictoires; comme si l'on
 „ disoit que Jésus-Christ est en même tems supérieur & inférieur
 „ à Joseph & à Marie. Une des propositions de cette
 „ espece fut le sujet de l'énigme que Jésus-Christ proposa
 „ aux Pharisiens, & que ceux-ci ne purent jamais résoudre :
 „ *Si David appelle le Christ son Seigneur, comment est-il son Fils?* “

Des difficultez de cette nature n'embarassent jamais une personne, qui n'aura que du bon sens & quelque idée de la Doctrine de l'Incarnation. Il n'est pas nécessaire d'avoir étudié la Logique pour savoir que deux propositions ne sont pas contradictoires, à moins que l'on n'y affirme, & que l'on n'y nie les mêmes choses *aux mêmes égards*. On ne croit pas choquer la raison, en attribuant au même sujet des

Tom. XV. Part. I. E qualitez

qualitez opposées , quand on les lui attribué sous des égards différens.

„ Mais si parmi ceux, *dit l'Auteur*, qui re-
 „ fusent d'admettre le Dogme de l'Incarna-
 „ tion, il se rencontre des gens du caractère du
 „ Censeur de ma *Lettre d'un Théologien*, ces
 „ oppositions apparentes leur fourniront un
 „ beau champ de déclamations. Rien ne
 „ leur sera si aisé que d'appliquer à l'Incarna-
 „ tion tous les éloges , que le zèle dont ce
 „ Théologien est transporté, lui a fait donner
 „ au nouveau système : * *Il n'est propre que*
 „ *pour les Esprits faux, pour éterniser les Dis-*
 „ *putes.* † *On y affirme qu'il n'y a qu'un Dieu,*
 „ *& qu'il y a trois Etres dont chacun est Dieu.*
 „ Ces mêmes raisonhemens reviennent en-
 „ d'autres ‡ endroits de son Livre. Si l'on
 „ objecte des difficultez de cette nature au
 „ Dogme de l'Incarnation, ces difficultez ne
 „ seront goûtées que par des Esprits Sophisti-
 „ qués, qui pour éterniser les disputes, se
 „ jouent continuellement sur l'équivoque de
 „ certains termes autorizés par l'usage, &
 „ sont ennemis déclarés de toutes les distinc-
 „ tions qui peuvent anéantir leurs Argumens
 „ captieux. “

Dans la seconde Classe de contradictions ap-
 parentes , que le Dogme de l'Incarnation ren-
 ferme , l'Auteur ne fait mention que de cette
 seule

* *Réflexions en forme de Lettre*, pag. 65.

† *Ibid.* p. 67.

‡ *Ibid.* p. 69, 70.

seule. „ Jésus-Christ homme est un Etre qui
 „ est Dieu. La Divinité unie à cet homme est
 „ aussi un Etre qui est Dieu. Voilà donc en
 „ la seule Personne de Jésus-Christ deux Etres
 „ qui sont Dieu. — Il y a donc là deux Dieux.
 „ Mais puisque celui qui dit de Jésus-Christ
 „ homme qu'il est Dieu, ne fait autre chose
 „ que marquer par cette expression, que
 „ l'Humanité de Jésus-Christ est partie d'un
 „ Composé, dont la Divinité est l'autre partie,
 „ il est clair que cette proposition, *Jésus-Christ*
 „ *est Dieu*, ou *Celui qui est né de Marie est*
 „ *Dieu*, n'établit pas un autre Dieu que celui
 „ auquel l'Humanité de Jésus-Christ est unie
 „ personnellement. Par conséquent cette pro-
 „ position ne pose pas deux Dieux en Jésus-
 „ Christ. Elle n'y en fait envisager qu'un seul. “

M. Maty range dans la troisième Classe l'op-
 position que les Relations réciproques qu'il y
 a entre la Divinité & l'Humanité de Jésus-
 Christ semblent avoir entr'elles. Puisque la Di-
 vinité de Jésus-Christ est le Créateur de son Hu-
 manité, il semble que l'on peut dire que Jésus-
 Christ s'est créé lui-même. Cependant cette
 proposition paroît contradictoire.

De même, puisque la Nature Humaine de
 Jésus-Christ est soumise à sa Nature Divine, il
 semble que l'on pourroit dire, que *Jésus-Christ*
se commande à lui-même, qu'il *s'obeit à lui-même*,
 qu'il *se prie lui-même*, qu'il *se rend grâces à lui-*
même.

„ Il peut y avoir entre la Nature Divine de
 „ Jésus-Christ, & sa Nature Humaine, la Ré-
 „ lation

„ lation d'un Père à un Fils. On ne sauroit
„ même nier que cette Rélation n'existe à cer-
„ tain égard. La Divinité qui est en Jésus-
„ Christ est Père de l'Humanité de Jésus-Christ
„ du moins au même titre (si ce n'est pas à un
„ plus excellent titre) que Dieu se dit être le
„ Père de toutes les Créatures intelligentes.
„ Dans le fonds , la Rélation de Père à Fils
„ entre ces deux Natures unies , n'est pas plus
„ difficile à concevoir , que celle de Créateur
„ à Créature , laquelle on doit nécessairement
„ reconnoître.

„ Ce qu'il paroît y avoir d'incompatible dans
„ toutes ces idées peut être concilié facile-
„ ment , aussi-tôt que l'on fait attention , que
„ le sujet auquel on les applique est considéré
„ sous des égards différens. Un tel sujet est
„ par manière de dire , décomposé , & l'on at-
„ tribuë à l'une des parties du sujet une qualité,
„ & à l'autre partie une qualité opposée. Les
„ parties du sujet sont unies : mais elles sont
„ distinctes : or dans cette sorte d'opposition ,
„ on les considère comme distinctes. En qua-
„ lité de deux Etres distincts , la Divinité de
„ Jésus-Christ & son Humanité possèdent des
„ qualitez opposées & des Relations opposées.
„ En qualité de deux Etres unis , encore qu'ils
„ soient distincts , ces qualitez opposées & ces
„ Relations opposées sont censées appartenir à
„ un seul sujet. Mais elles n'appartiennent à
„ ce sujet , composé de deux autres sujets ,
„ qu'entant qu'elles appartiennent aux deux
„ sujets simples qui sont unis. On ne dit rien
„ de

„ de plus quand on attribué à la personne de
 „ Jésus-Christ toutes ces choses opposées, que
 „ ce que l'on dit quand on attribué à la Divini-
 „ té ce qui convient à la Divinité, & à l'Hu-
 „ manité ce qui convient à l'Humanité, & en
 „ ajoutant que cette Divinité & cette Humanité
 „ sont unies très-étroitement, & qu'elles
 „ forment un certain Tout par leur Union.
 „ Il est donc évident qu'on ne dit rien de con-
 „ tradicatoire, quand on dit ce que je viens de
 „ rapporter. “

Il avoué que ces façons de s'exprimer, quand
 on parle des Relations que les deux Natures
 ont entr'elles, & qu'on attribué ces Relations
 à la Personne par rapport à elle-même, ont quel-
 que chose qui choque, & qui peut être un
 sujet d'achoppement. „ On peut, *selon l'Au-*
 „ *teur*, éviter cet inconvenient, sans que la
 „ Religion y perde rien. On peut exprimer la
 „ même chose, & s'exprimer en d'autres ter-
 „ mes qui soient plus clairs, & qui n'ayent rien
 „ qui puisse choquer. Si ces propositions é-
 „ toient couchées dans l'Ecriture en propres
 „ termes, il faudroit vaincre ces scrupules, &
 „ croire que comme le St. Esprit a eu de sages
 „ raisons de parler comme il a fait, il nous au-
 „ torize à parler comme lui. Mais hors de là,
 „ *dit-il*, quand même je trouverois dans l'E-
 „ criture des phrases à peu près pareilles, je ne
 „ voudrois pas me servir de celles-là, qu'en
 „ cas de nécessité, & je ne vois pas qu'il y en
 „ ait à les employer dans l'usage ordinaire. “

Il marque les deux raisons qu'il a eues d'en

toucher quelque chose. La première a été de munir les simples contre cette espèce d'Objections que des Adversaires peuvent mettre en avant pour répandre une espèce d'absurdité sur la Doctrine de l'Incarnation. Son second but est de répondre par anticipation aux Objections les plus frappantes qu'on a faites contre son système, en répondant à celles que l'on peut faire contre la Doctrine de l'Incarnation. „ Les „ contradictions que l'on a objectées audit „ système, se peuvent trouver également & „ dans ce système, & dans le Dogme de l'Incarnation. On fait donc également le métier de Sophiste, quand on s'en sert pour refuter soit l'un, soit l'autre de ces Dogmes.

„ Voilà, dit M. Maty dans la Conclusion „ de cette I. Partie, ce que j'ai cru être obligé „ de dire pour éclaircir & pour prouver ces „ Dogmes, à l'égard desquels ma croyance & „ celle de nos Eglises, sont dans une entière „ conformité.

„ En travaillant à la conviction de ceux qui „ errent sur le sujet de ces Dogmes, & en justifiant la Doctrine de nos Eglises, j'ai travaillé à ma propre justification. On m'a „ dénoncé à toute la Terre comme un homme „ qui nie la Divinité du Fils & du St. Esprit, „ laquelle il est certain on ne peut point nier, „ sans nier le Dogme de l'Incarnation. Je „ ne saurois montrer plus évidemment la fausseté de cette accusation, qu'en faisant voir „ à tout le monde, par une exposition claire „ de nos sentimens, que par rapport à ces Arti- „ cles

„ cles que l'on m'a accusé de nier, ma Doctrine est la même que celle des Orthodoxes ,
 „ & que j'appuie ma Doctrine sur des preuves
 „ aussi fortes, qu'aucun autre Théologien est
 „ capable d'appuyer la sienne. Il y auroit du
 „ ridicule à mettre d'avantage en question, si
 „ je crois ces Articles-là. On verra dans la
 „ suite de ce Traité, si les autres points de mon
 „ Système ne s'accordent pas parfaitement avec
 „ ceux que je viens d'établir comme étant mes
 „ véritables sentimens. “

A R T I C L E II.

LETTRE CRITIQUE de M***. à M***.
*sur le Traité de Mathématique du P. C. Et
 sur les Extraits qu'il a faits dans les Jour-
 naux de Trevoux des Mémoires de l'Acadé-
 mie des Sciences de l'année 1725. à Paris rue
 St. Jacques, chez Gabriel Martin, à l'E-
 toile, & Louis Guerin à St. Thomas d'Ac-
 quin, 1730. Brochure in 4^o. pp. 50.*

Cette Lettre, comme on le voit par le
 titre comprend deux parties, la première
 concerne le Traité de Mathématique du Pere
 Castel, & la seconde les Extraits que ce Pere
 a donné des Mémoires de l'Académie Royale
 des Sciences. Nous parlerons d'abord de ce
 qui régarde le Traité de Mathématique.

L'Auteur de la Lettre (Mr. Saurin) ayant

E 4

été

été prié par un Ami , de lui faire savoir ce que c'est que ce Traité , lui mande en général que l'Auteur est connu par différens Ouvrages plus singuliers les uns que les autres ; singuliers par les idées qui sont de lui , encore plus singuliers par le ton , & que tel est le Traité de Mathématique dont il s'agit. Puis s'expliquant plus en détail , il dit que le Traité en question est une confusion systématique , un cahos mal débrouillé de définitions , de divisions , de subdivisions , capable de rebuter le Lecteur le plus patient ; que cela est suivi d'un Traité de Géométrie , où le Pere Castel parle de tout sans rien approfondir , & où il ne fait qu'effleurer les matières , en sorte que c'est plutôt une table qu'un Traité , quoiqu'il se vante toujours de donner la *Clé* & l'*Esprit* de tout ; que ce Pere a prétendu au reste traiter la Géométrie en bel Esprit , mais que ni le bel Esprit ni le Géometre ne se trouve dans son Livre ; soit que le bel Esprit ait nui au Géometre , soit que le Géometre ait nui au bel Esprit , ou qu'ils se soient nui tous deux.

A l'occasion d'un Livre intitulé , les *Sciences dévoilées* , il a déjà été remarqué que comme Mr. de *Vallanges* Auteur de ce Livre , prétend rendre si faciles les Sciences même les plus profondes , que sans y apporter plus d'application qu'à un simple jeu , on pourra les posséder parfaitement ; le Pere Castel tout de même prétend rendre les Mathématiques si faciles , que sans apporter plus d'attention à les étudier qu'il n'est besoin d'en apporter à la lecture d'une Histoire
amu-

amusante , on aura non seulement une notion générale de cette Science , où il fait entrer l'Anatomie , la Botanique , la Morale , la Politique , la Théologie ; mais encore une connoissance particulière de ce qu'il y a de plus sublime dans la Géométrie. Cette facilité n'est pas oubliée par l'Auteur de la Lettre. „ Le „ Pere Castel , *dit-il* , a mis à la tête de son Livre , un Avertissement où il recommande à son Lecteur de lire sans beaucoup d'attention , sans se picquer d'entendre , cet Avertissement est repeté avec grand soin dans les endroits les plus obscurs du Livre. Point de Méditation , point d'étude : entendra-t-on ? tant mieux , n'entendra-t on pas ? tant mieux encore. *Il faut , dit le Pere Castel , lire tout ceci sans contention , sans effort d'Esprit , avec une attention médiocre , & sans se picquer d'entendre les choses ni de les retenir , le lire en un mot plutôt que l'étudier.*

L'Auteur de la Lettre trouve que *cela n'est pas mal adroit* ; les autres Auteurs , remarque-t-il , nous disent , la matière est abstraite , elle demande de l'attention : mais le Pere Castel s'y prend mieux ; il veut être lû de tout le monde , peut-être le sera-t-il. A la vérité l'ignorant restera ignorant , mais qu'importe , le Pere Castel sera lû , & puis ne dit-il pas lui-même qu'il a fait son Livre *avec cette attention qu'un Lecteur superficiel au bout de deux lectures , crût tout savoir , & qu'un profond au bout de vingt y trouvât encore à apprendre.*

Ce ne sont ici que les Préliminaires de la

E 5

Lettre

Lettre, l'Auteur vient ensuite au fond de l'ouvrage qu'il critique. Il remarque, que le Pere Castel divise son *Traité* en huit *developpemens* : puis pour donner une idée de ces *developpemens* : il dit ; „ Imaginez-vous . Monsieur , un ar-
 „ bre Genealogique , dont *Mathématique* est
 „ le tronc. Trois branches en sortent , sa-
 „ voir *Géometrie* , *Mécanique* , *Cosmogra-*
 „ *phie*. Voilà un premier *developpement*. Ces
 „ trois branches se divisent en neuf & forment
 „ un second *developpement*. De la division de
 „ neuf en naît un troisième , & ainsi des au-
 „ tres. Les sept premiers *developpemens* ne
 „ contiennent que des divisions , & des défini-
 „ tions de mots. Ils tiennent 200. pages in
 „ 4 . Je crois que vous sentez bien combien
 „ il est ennuyeux & fatigant pour un Lecteur,
 „ de ne trouver pendant 200. pages que divi-
 „ sions & définitions. Il en pourroit bien arri-
 „ ver que le Pere Castel ne fût pas lû, malgré
 „ toutes les précautions qu'il a prises pour l'é-
 „ tre ; promesses magnifiques , réflexions sin-
 „ gulieres , comparaisons originales , l'ennui
 „ sera plus fort que tout cela.

Dans le huitième *developpement* , il s'agit de la Géometrie, comme ce *developpement* paroît le plus propre à faire connoître le Pere Castel , c'est à celui-là que l'Auteur de la Lettre s'arrête ; mais avant qu'y venir , il ne laisse pas d'extraire des sept premiers , divers endroits très-propres à donner du Mathématicien dont il est question , l'idée qu'il en faut avoir. En
 voici

voici quelques-uns qui sont tirez de la proposition 27. du quatrième développement.

La Géometrie mesure, la Méchanique pèse & la Cosmographie compte; c'est ainsi que le Pere Castel caractérise ces trois Sciences.

L'Auteur de la Lettre dit à ce sujet, que cette grande découverte est le fruit de beaucoup de peine, & il cite là-dessus le témoignage du Pere Castel, qui dit, *l'Ecriture nous apprend que Dieu a fait ce monde avec mesure, poids & nombre. L'Univers n'est que cela en effet, suivons cette ouverture: la Géometrie roule précisément sur la mesure de l'Univers, la Méchanique roule aussi sur le poids des corps de l'Univers. Voilà donc la mesure & le poids affectez à la Géometrie & à la Méchanique; mais comment le nombre peut-il caractériser la Cosmographie? l'Ecriture nous apprend que Dieu a fait ce monde avec mesure poids & nombre.*

Le Pere Castel, selon la réflexion de l'Auteur de la Lettre, devine d'abord que ces paroles de l'Ecriture, Dieu a fait ce monde avec mesure, poids & nombre, veulent dire que la Géometrie mesure, que la Méchanique pèse & que la Cosmographie compte. Il faut bien deviner pour cela, remarque l'Auteur de la Lettre. „ Mais ce n'est pas tout, continuë-
 „ t-il, la Cosmographie compte, oui, voilà
 „ la chose prouvée par l'Ecriture, mais la difficulté est de le prouver par le raisonnement,
 „ car comment le nombre peut-il caractériser
 „ la Cosmographie? *C'est là, dit le Pere Castel, une des grandes difficultez que j'aie ren-*
 com-

„ contrées dans la formation de mon plan ; mais je
 „ puis dire aussi que hors du point de vue où elle
 „ s'est présentée, & à ne juger de ce détail qu'en
 „ détail, je ne fusse peut-être jamais venu à bout
 „ de la résoudre, quoique cependant la résolution
 „ en soit d'une conséquence infinie, pour avoir
 „ des idées justes & précises des Sciences Ma-
 „ thématiques.

Apprenez donc, dit ici l'Auteur de la Lettre, en interrompant pour un moment la citation des paroles du Pere Castel, apprenez comment ce Pere est venu à bout de résoudre une difficulté si importante; il va vous en instruire, lisez & admirez.

J'ouvre, dit le Pere Castel, un cours entier de Mathématique, j'ouvre des livres d'Arithmétique, d'Algèbre, de Calcul; j'ouvre des livres de Cosmographie, d'Astronomie & de Géographie, & tout d'un coup je remarque que ces derniers sont pleins de nombres & de calculs, tandis que les premiers en ont assez peu & de forts petits. . . . M'élevant même à l'idée des choses, je vois que toute description ne peut jamais être qu'une énumération des parties, ou détail de la chose qu'on décrit, &c. Voilà donc l'idée caractéristique de la chose : la Géométrie, l'Arithmétique, l'Algèbre & toutes les Sciences du Calcul, apprennent à compter, mais il n'y a que la Cosmographie qui compte en effet réellement.

On ne s'en tient pas dans la Lettre à la simple citation de ces paroles, on en prend occasion de s'égayer & d'égayer le Lecteur,
 „ Enfin, dit-on, le problème est résolu : la
 „ Cos-

„ Cosmographie compte : quelle Supériorité
 „ de genie ! quelle force d'invention ! des gens
 „ de mauvaise humeur ou envieux de la gloire
 „ du Pere Castel , trouveront peut-être &
 „ la difficulté & la solution , pueriles : peut-
 „ être aussi ne se rendront-ils pas aux excel-
 „ lentes raisons de ce Pere. C'est, comme il
 „ dit autre part , c'est que le droit de l'envie
 „ est de poursuivre à feu & à sang tout ce qui
 „ lui fait outrage ; mais leurs efforts seront
 „ vains , le Pere Castel n'en s'en élèvera que
 „ plus haut. *C'est bien pour quelques grenouilles*
 „ *les qui croacent au lever du soleil , que le soleil*
 „ *doit rentrer dans l'horison.*

Nous passons plusieurs citations du 5me. & du 7me. développement, lesquelles n'égayent pas moins la Lettre, nous nous contenterons d'en rapporter l'exemple qui suit ;

„ Voici , Monsieur , de solides réflexions
 „ sur la mode, qui sont bien dignes de l'Au-
 „ teur. *On accuse , dit le Pere Castel , les*
 „ *François de légèreté en ce point , mais la na-*
 „ *ture est-elle légère , lorsqu'elle varie encore*
 „ *plus que les François. Nous voilà bien dignes*
 „ *des reproches de toute l'Europe , parce que*
 „ *nos tabatières sont tantôt arrondies , tantôt*
 „ *quarrées , & tantôt ovales. Qu'on s'en prenne*
 „ *à la Géométrie dont l'Esprit nous anime , &*
 „ *qui nous fournit l'idée de toutes ces figures.*

L'Auteur de la Lettre fait de cette citation l'usage qu'il fait de toutes les autres, il s'en divertit & en divertit ses Lecteurs. „ He bien ,
 „ dit-il , les François ne sont-ils pas bien obli-
 „ gez

„gez au Pere Castel ? Ce changement de mo-
 „de est inspiré par la Géométrie. Voilà les
 „femmes Géometres & plus Géometres que
 „les hommes, quelle surprise pour elles !

Ce que le Pere Castel ajoute paroît à notre Auteur, n'avoir besoin que d'être simplement rapporté *si dans les figures sur quoi roulent nos modes, on remarquoit, dit ce Pere, des défauts d'irrégularité & des défauts de continuité & de proportion, je conviendrois sans peine de la justice de ces reproches; mais si le cercle, l'ovale & le quarré sont des figures proportionnées, géométriques & régulières, de quoi nous blame-t-on? des figures, sans doute mal dessinées sur le riva-ge, fi- rent dire à un Ancien que la tempête avoit jetté sur ce riva-ge, qu'il voyoit des pas d'hommes. En sommes-nous plus inconstants & moins hommes, pour donner à nos habits, & à tout ce qui nous en- vironne, tout ce que la Géométrie a de figures les plus recherchées & les plus profondes?*

Toute la réflexion que l'on fait là-dessus dans la Lettre, est que ce n'est point ici une plaisanterie du Pere Castel & qu'il parle très- sérieusement

On vient ensuite au Traité de Géométrie, en quoi consiste le 8me. developpement, c'est à quoi on s'arrête; mais nous renvoyons là- dessus à la Lettre même. Nous remarquerons seulement les Généralitez suivantes, savoir que dans cette Lettre on avertit : 1. Que le Traité de Géométrie du Pere Castel renferme d'un bout à l'autre un air de confiance & de bonne opinion qu'il est difficile de faire com-
 prendre

prendre au point qu'il est. 2. Que ce Pere divise la Géometrie en simple, en composée & en transcendante, ce qui fait 55. Traitez ; mais qu'il ne faut pas être la dupe de ce terme, ces Traitez n'étant guères que les titres des Chapitres, qui devoient composer les Traitez réels qu'il n'a point faits. 3. Qu'on verra par exemple qu'il a divisé dans le septième développement, la méthode d'invention en quatre parties, *collection*, *combinaison*, *généralisation*, *retour*. Que dans le huitième qui est de la Géometrie, il subdivise ces quatre branches en neuf, dont il donne la définition, & cela avec quelques réflexions sur les génies inventifs, que cela fait un Traité. 4. Que le Traité qui suit celui-là est encore très-peu considérable, qu'un arbre généalogique, dont *Méthode Mathématique de Doctrine* est le tronc, avec une très-courte explication en fait l'affaire. 5. Que ceux qui voudront juger des réflexions de l'Auteur sur les génies inventifs en pourront juger par celles que l'on rapporte dans la Lettre, & entre autres par la suivante : *Tout Esprit dûment instruit inventera tôt ou tard quelque chose, quelque façon, quelque pensée, & plutôt que de ne rien faire, quelque sottise ou quelque folie.* L'Auteur de la Lettre dit là-dessus. „ Oh ! sur ce „ pied-là le Pere Castel a inventé & beaucoup „ inventé. Mémoires de Trevoux, Mercur „ res, Traité de la Pésanteur, tout est plein „ de ses inventions. 6. Que de la Méthode Mathématique d'invention & de doctrine, le Pere Castel passe à la Géometrique d'invention

tion & l'a divisé en trois parties, Calcul, Analogie, Équation.

On examine dans la Lettre tous ces Articles & tout ce qui en dépend. Calcul, Analogie, Equation, composition des équations, résolution des équations, façon des équations, Géométrie naturelle, Géométrie démontrée, Géométrie pratiquée, Géométrie composée, Arithmétique, Algèbre, Sections coniques, Géométrie transcendante, on pose avec précision tous ces Articles, & après avoir relevé d'une manière sçavante & enjouée le grand nombre de fautes qu'on reproche au Pere Castel d'y avoir faites, on conclut qu'il n'y a de lui dans cet Ouvrage, que le ton & les erreurs, puis vient la seconde partie de la Lettre. C'est de quoi il nous reste à dire un mot.

Le mauvais succès du Livre du Pere Castel n'a, dit-on, point découragé cet Auteur, résolu à quelque prix que ce fût de faire parler de lui, il a attaqué dans les *Mémoires de Trevoux* du mois de Janvier 170. plusieurs Membres illustres de l'Académie Royale des Sciences; se flattant apparemment que par le mérite de ceux qu'il attaquoit, on jugeroit du sien, ou voulant peut-être se venger sur eux du mauvais succès de son Livre. Quoiqu'il en soit poursuit-on, il en avoit déjà maltraité quelques-uns avec le plus grand tort du monde dans des Mémoires précédens. On ne lui a pas répondu. Les Offensez ont sans doute méprisé ses attaques. Il y a des gens qui cherchent à faire du bruit, & qu'on ne peut
mieux

mieux punir qu'en ne prenant pas garde à eux. Nonobstant cette maxime, l'Auteur de la Lettre a crû devoir venger les Académiciens attaqués ; ils sont demeurez dans le silence, parce que c'étoit leur propre cause, mais un autre peut les défendre, & cela ne déroge en rien à la maxime que nous venons de rapporter, le mépris que les personnes attaquées ont fait de l'agresseur subsistant toujours

Notre Auteur remarque que dans les *Mémoires de Trevoux* on rend compte des Livres qui paroissent, & que là par un Extrait abrégé on met les Lecteurs en état d'en former une sorte de jugement, mais que le Pere Castel au lieu de suivre l'exemple de ses sages Confrères, a crû qu'ayant à parler des *Mémoires de l'Académie* de 1725. il pouvoit se donner la liberté d'attaquer Messieurs Nicole, Mairan & Pitot par des Réflexions sur leurs Morceaux sans en faire l'Extrait. Les Réflexions dont il s'agit sont-elles équitables ? vous en allez juger, dit l'Auteur de la Lettre, & appercevoir ici autant de bonne foi pour le moins qu'on apperçoit de science & de modestie dans le *Traité de Mathématique*.

Nous ne citerons point tous les exemples qui sont rapportez sur ce sujet dans la Lettre. Cela nous meneroit trop loin, nous nous contenterons du suivant.

Mr. Leibnitz un peu avant sa mort avoit proposé par défi aux Géometres Anglois ce Problème : *Trouver une courbe qui en coupe d'angles droits une infinité d'autres, ayant même*
Tom. XV. Part. I. F sommet ;

sommet, même axe, & dont le Rayon de la développée soit à la partie de ce Rayon, comprise entre la courbe & l'axe en raison donnée. Ce Problème a été résolu par les plus fameux Géomètres de l'Europe, comme le remarque Mr. Nicole, fameux Géometre lui-même, qui en a donné une nouvelle solution extrêmement sûre, & à laquelle il arrive par une route toute différente de celle que les autres ont suivie. Il y détermine les cas où les courbes & coupées & coupantes sont géométriques ou mécaniques par la nature des suites qui expriment leurs ordonnées.

Or le Pere Castel s'est avisé de faire sur cette nouvelle solution la remarque suivante; *quand on redonne ainsi au Public, des choses dont il est déjà saisi, il semble qu'on ne devoit plus viser qu'à lui en donner la Clé, pour lui en approprier de plus en plus la possession, en les mettant tout-à-fait à la portée de tout le monde.*

L'Auteur de la Lettre fait à ce sujet un double dilemme, auquel il seroit mortifiant pour le Pere Castel de ne pouvoir répondre. Ou le Pere Castel, dit-on, n'a lu que le titre du Mémoire de Mr. Nicole, ou il a lu le Mémoire tout entier; & en cas qu'il l'ait lu tout entier, ou il l'a entendu ou il ne l'a pas entendu; s'il n'en a lu que le titre, il y a peu de sagesse & peu d'équité dans son fait; peu de sagesse, de juger d'un Ouvrage sur le titre, peu d'équité d'en porter un jugement désavantageux. Il y a encore bien moins d'équité, si ayant lu le Mémoire, il l'a entendu, puisque dans ce cas

le Pere Castel n'a pû ignorer que Mr. Nicole donnoit la Clé demandée, & que la méthode joignoit à l'élégance de la résolution le mérite de perfectionner la doctrine des suites, & d'apprendre l'usage qu'on en pouvoit faire dans la résolution des Problèmes de la méthode inverse des tangentes. Enfin, continuë-t-on, s'il l'a lû sans l'entendre : Est-ce la faute de Mr. Nicole que le Pere Castel ne soit pas plus habile ? le Mémoire est écrit avec toute la netteté, toute la clarté dont la matière est susceptible ; mais il suppose nécessairement le Lecteur au fait de la Géometrie transcendante ; dont le Problème en question est un des plus sublimes & des plus difficiles, & qui par conséquent ne peut être mis à la portée que de ceux qui ont les connoissances nécessaires pour l'entendre.

Dans les autres exemples que l'on cite du Pere Castel ; on le reprend de manquer non seulement de lumière, mais de fidélité & de bonne foy. Nous souhaitons pour ce Pere que les reproches qu'on lui fait là-dessus, principalement à l'égard de la fidélité & de la bonne foy, soient tels qu'il les puisse détruire.

La Lettre finit par une remarque que l'impartialité où nous devons être ne nous permet pas de supprimer. C'est que le Pere Castel, dit-on, ne s'est pas contenté de maltraiter injustement MM. de Mairan, Nicole, & Pitot ; mais qu'il en a usé de même à l'égard de feu Mr. Varignon, dont la mémoire est si respectable. On cite sur cela les propres paroles

du Pere Castel, qui en parlant de la Méchanique de Mr. Varignon, dit que *si l'Ouvrage étoit moins étendu peut-être contiendrait-il plus de bonnes choses, parce qu'il n'en contiendrait pas un si grand nombre d'inutiles & de mauvaises.*

Croiroit-on, demande là-dessus l'Auteur de la Lettre, „ Qu'un homme comme le Pere „ Castel, osât parler en ces termes, d'un des „ plus savans Géometres qu'il y ait eu ? Est- „ ce Mr. Varignon qui est attaqué ? Est-ce „ le Pere Castel qui l'attaque ? Et comment „ l'attaque-t-il encore ? d'une manière aussi „ vague qu'injurieuse. Ne falloit-il pas au „ moins citer quelques-unes de ces choses „ mauvaises dont il parle ; s'il est vrai qu'il y en „ ait ? L'intérêt de la vérité, le mérite & le „ nom de l'Auteur ne demandoient-ils pas cela „ du Pere Castel ? ne le devoit-il pas même „ pour son propre intérêt ?

„ Oui, sans doute, poursuit-on, il le devoit, „ mais il auroit été bien empêché de le faire. „ Mr. de Varignon est célèbre, il a été de l'A- „ cadémie des Sciences ; ce sont là les seuls ti- „ tres sur lesquels le Pere Castel a attaqué un si „ habile homme. “

On finit la Lettre en disant : „ Qu'on ne „ parle point des autres Ouvrages du Pere Cas- „ tel, de son Clavecin oculaire, de son Trai- „ té de la Pesanteur, & de plusieurs Morceaux „ détachés, répandus dans différens Mercurès „ & Mémoires de Trevoux, lesquels sont fort „ marquez au même coin.

Au reste, l'illustre Approbateur de cette Let-
tre

trédit, qu'il croit qu'elle sera *utile au Public*; il est bien à souhaiter qu'elle puisse l'être de même à celui qui en fait le sujet.

ARTICLE III.

LETTRE d'un Médecin à Monsieur SYLVA,
Médecin de S. A. S. Monseigneur le Duc.

JE ne pense pas avoir l'honneur d'être connu de vous, Monsieur; je n'hésite pas cependant à m'adresser à vous pour vous demander des éclaircissémens sur certains doutes, que la lecture de votre *Traité de l'usage de différentes sortes de saignées* m'a laissé; mais permettez qu'avant de vous les proposer, je vous fasse part de l'occasion qui les a fait naître.

Il y a quelques jours que je fus appelé avec un de mes Confrères pour voir une Dame atteinte d'une perte de sang considérable, qui l'avoit déjà épuisée. Ce Médecin qui croit voir trop de sang par tout où il peut découvrir quelque maladie, insista dans cette occasion sur la plethore particulière de la matrice, qui ne pouvoit selon lui être plus efficacement combattue que par une saignée du pied; le remède me parut bisarre même dans ses principes; je le lui témoignai, & supposant comme un fait certain que la saignée du pied est constamment dérivative par rapport à la matrice, j'entrepris de le lui prouver.

prouver. Il dédaigna de m'entendre & me renvoya à votre Livre. Vous y puiserez, me dit-il, des idées plus saines de la dérivation, & vous reconnoîtrez que la saignée de la Jugulaire, qui est dérivative par rapport au Cerveau, quand les vaisseaux sont pleins, devient revulsive, & même nécessaire par cette raison dans les engorgemens du Cerveau, après qu'on a tiré la moitié du sang qui remplissoit auparavant les vaisseaux avec toute la limphe & les autres liquides qui ont coûtume de remplacer au moins une partie du sang perdu. Après cela, vous en ferez, ajouta-t-il, l'application à la saignée du pied pour le cas présent.

L'application m'eût paru juste, à cela près, que quoique notre Malade eût bien perdu la moitié de ce qu'on appelle proprement du sang, je croyois pourtant, qu'une partie de ce sang restoit remplacé par la limphe, sans quoi il me sembloit que les vaisseaux auroient dû perdre leur vertu systaltique, & que la Malade en seroit déjà morte. D'ailleurs, quoique peu attaché à mes sentimens, j'avois de la peine à croire, qu'une saignée faite par la même veine, fût tantôt dérivative & tantôt revulsive par rapport à la même partie. Je n'insistai pas longtems avec mon Collègue, & je me hâtai d'aller chercher dans votre Livre s'il avoit bien saisi votre pensée. Le respect que j'ai pour vous, Monsieur, & ma juste prévention pour vos lumières, m'auroient engagé à le lire plutôt, si mes occupations presque continuelles m'en avoient laissé le loisir. Je l'ai lu enfin & avec beau-

beaucoup de plaisir, j'y ai trouvé d'excellentes choses ou neuves ou autrement développées qu'elles ne le sont ailleurs ; mais je vous avouerai que tout ne m'y a pas paru également solide. Indépendamment de ce que m'avoit dit mon Confrère, sans me persuader, j'y ai trouvé quatre propositions fondamentales dont vous faites souvent usage, & que je ne crois pas suffisamment prouvées. Je les raporte avec leurs preuves à la suite de cette Lettre, & j'y joins quelques remarques que je vous prie de vouloir examiner. Je ne présume pas de leur exactitude, mais j'espère qu'elles donneront lieu à des éclaircissemens, qui me seront utiles. Ne me les refusez pas, Monsieur ; la recherche de la vérité est le seul motif qui me fait agir, & je sai combien vous pouvez m'y aider. Soyez aussi persuadé qu'on ne peut rien ajoûter à l'estime & à la considération que j'ai pour vous. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, Votre, &c.

I. PROPOSITION. *Tom. I. Chap. I. pag. 7.*

Si les résistances que le sang trouve à entrer dans les branches du tronc commun sont égales, & qu'il n'y ait d'inégalité que dans les calibres de ces branches, le sang qui passera du tronc de l'artere dans ces branches devra s'y partager, de telle manière que les quantitez, ou colonnes de sang, soient entr'elles en même raison que les calibres des branches, &c. La preuve de cette proposition est facile. Puisque les résistances sont égales par la supposition,

les vîtesſes avec leſquelles ces colonnes **avan-**
cent dans les vaiſſeaux où elles ſont entrées ,
doivent être égales auſſi , &c.

Cette preuve ne mérite-t-elle pas elle-même
une preuve ? Les colonnes de ſang qui entrent
dans l'aorte deſcendante , dans la ſouclaviere
droite , dans la ſouclaviere gauche , & dans la
carotide gauche , ſont à peu près comme 4 , 1 ,
 $\frac{2}{3}$, $\frac{1}{3}$, & les réſiſtances qui ſe trouvent dans
ces arteres ſont , par la ſuppoſition , égales ;
donc toutes ces colonnes perdront la même
quantité de mouvement ; donc les vîtesſes per-
duës de ces colonnes ſeront en raiſon récipro-
que des mêmes colonnes ; donc les vîtesſes
avec leſquelles ces colonnes avancent dans
les vaiſſeaux où elles ſont entrées avec d'égales
vîtesſes , ſont inégales , plus grandes celles des
plus grandes colonnes , & plus petites celles
des plus petites. Donc , &c.

II. PROPOSITION. *Chap. II. pag. 28. & 29.*

Quand les maſſes du ſang ſont égales , les dé-
rivations que les ſaignées produiſent ſont en-
tr'elles dans la même raiſon que les différen-
tes quantitez de ſang qu'on vuide par les ſai-
gnées. Suppoſons , par exemple , que dans
l'état ordinaire le ſang qui coule dans le canal
arteriel qui répond à la veine qu'on doit ſaigner ,
ſoit à celui qui coule dans le canal oppoſé com-
me 4 eſt à 4. Suppoſons que la ſaignée augmen-
te d'un degré la facilité qu'a le ſang à entrer
dans l'artere qui répond à la veine picquée ;
il

Il est évident que si la quantité de sang reste la même , le sang qui coulera alors dans cette artere , sera au sang qui coulera alors dans l'artere opposée comme 5 à 3. Ainsi la dérivation sera égale à $\frac{1}{3}$. Si l'on suppose que la saignée soit double , ou qu'elle augmente de deux degrés la facilité qu'a le sang à entrer dans l'artere qui répond à la veine qu'on ouvre ; alors la quantité de sang , qui y coulera , sera à celle qui coulera dans l'autre artere comme 6 à 2 , & par conséquent la dérivation sera alors de $\frac{1}{2}$, ou double de la précédente.

Vous dites donc , Monsieur , que la saignée augmentant d'un degré la facilité qu'a le sang à entrer dans l'artere qui répond à la veine piquée , le sang qui coulera alors dans cette artere sera au sang qui coulera alors dans l'artere opposée comme 5. est à 3 ; donc , selon vous (a) , les résistances seront comme 3 à 5 : Or comme la saignée n'aura point augmenté la résistance de l'artere opposée à celle qui répond à la veine ouverte , je conclus que si avant la saignée il y avoit cinq degrés de résistance dans chacune de ces arteres , on en aura retranché deux des cinq , qui étoient dans l'artere qui répond à la veine ouverte ; auquel cas si $8 = 8x$. $5x$ entreront dans l'artere qui répond à la veine ouverte , $3x$ dans l'artere opposée , & $1x = 1$ sera la dérivation. . Mais comme on diminue les résistances d'un vaisseau en même raison qu'on en tire du sang en tems donné ; il s'ensuit que si l'on fait une saignée double de la précédente dans un

F 5

tems

(a) Chap. I. p. 8.

tems égal, on réduira les cinq degrés de résistance de l'artere qui répond à la veine ouverte à 1. Ainsi si $8=6y$. $5y$ entreront dans l'artere qui répond à la veine ouverte. Or $\frac{1}{2}=y$. $6\frac{1}{2}=5y$. Donc la dérivation $=2\frac{1}{2}$, plus que double de la précédente. Donc, &c.

Il en seroit autrement si les saignées se faisoient en des tems proportionels aux qualitez de sang qu'on vuideroit ; car comme alors on retrancheroit toujours le même degré de résistance, les résistances des arteres opposées conserveroient entr'elles pendant tous les tems des saignées le même raport, & ainsi les dérivations se trouveroient comme les tems, ou comme les quantitez de sang qu'on vuideroit.

Ne pourroit-on pas conclurre, Monsieur, de ce que je viens de dire, que vous n'êtes pas fondé à soutenir (b) que la dérivation sera également grande de quelque manière que les saignées soient faites par une grande ou par une petite ouverture, & de quelque manière que le sang coule, vite ou lentement, pourvu que ces saignées soient d'ailleurs égales, &c.

Les Remarques que je viens de faire sur la seconde Proposition, supposent des saignées faites par la même veine ; mais c'est bien autre chose, quand on saigne des veines qui répondent à différentes arteres d'entre celles qui partent du tronc de l'aorte.

Soit la quantité, qui dans l'état naturel coule du tronc de l'aorte dans l'aorte descendante, dans

(b) Chap. II. pag. 34.

dans la fouclaviere droite, dans la fouclaviere gauche, & dans la carotide gauche, égale à 18. Les calibres de ces arteres sont à peu près comme 12, 3, 2, & 1. & les résistances y sont selon vous (c), à peu près égales; Ainsi je suis en droit de supposer quatre degrés de résistance dans chacune de ces arteres; donc, selon vous (d), les quantitez de sang qui entreront alors dans ces arteres seront 12, 3, 2, & 1. Or comme la facilité que le sang trouve à couler par le canal arteriel ou la saignée l'attire, qui est proportionnée aux degrés de résistance que la saignée en retranche, l'est aussi toujours selon vous (e), à la grandeur de la saignée; il s'en suit qu'en vidant en tems donné une certaine quantité de sang de quelque veine que ce soit, on retranchera toujours le même degré de résistance de l'artere à laquelle cette veine répond.

Qu'on ouvre donc dans le cas proposé la Saphene, & qu'on vuide par cette ouverture la quantité de sang nécessaire pour réduire la résistance 4 de l'aorte à 3, alors, selon vous (f), le sang de l'aorte = 18 se distribuera entre ses quatre branches, en sorte que si $18 = 22x$. $16x$ entreront dans l'aorte descendante, $3x$ dans la fouclaviere droite, $2x$ dans la fouclaviere gauche, & $1x$ dans la Carotide gauche. Or $\frac{11}{3} = x$.
Donc

(c) Chap. 7. pag. 189.

(d) Chap. I. p. 7.

(e) Chap. II. p. 30.

(f) Chap. I. pag. 10.

Donc $16x = \frac{100}{17} = 13\frac{1}{17}$. Donc il se fera dans l'aorte descendante une dérivation $= 1\frac{1}{17}$.

Mais si on fait une saignée égale à la précédente par quelqu'une des veines du bras droit, ou par la jugulaire droite, la résistance 4 de la souclaviere droite étant réduite à 3, il arrivera que si $18 = 19x$. $4y$ entreront dans la souclaviere droite : Or $4y = 3\frac{1}{3}$. Donc la dérivation sera égale à $\frac{1}{3}$.

Une semblable saignée faite par quelqu'une des veines du bras gauche attireroit dans la souclaviere gauche une dérivation $= \frac{1}{4}$. Et si on la faisoit par la jugulaire gauche, elle attireroit dans la Carotide gauche une dérivation $= \frac{1}{7}$.

III. PROPOSITION. Chap. II. p. 30. 31. & 32.

La dérivation sera plus ou moins grande, suivant qu'il y aura plus ou moins de sang dans le corps, les saignées étant supposées égales, &c. . . Supposons, par exemple, que dans l'ordre ordinaire le sang qui doit se partager entre deux arteres opposées se partage de telle manière que la quantité qui en passe dans le canal arteriel qui est continu à la veine piquée, soit à la quantité qui en va dans le canal opposée comme 4 est à 4. Supposons que la saignée étant égale augmente également, c'est-à-dire, d'un degré dans tous les cas la facilité qu'a le sang d'entrer dans le canal qui répond à la veine ouverte, & qu'ainsi la quantité qui coule alors dans ce canal, soit à la quantité qui coule dans le canal opposé, comme 5 est à 3; il suit de là que

que la dérivation sera également dans tous les cas d'un $\frac{1}{2}$ de la quantité du sang, qui se présentera pour être partagée entre ces deux canaux. Ainsi plus cette quantité de sang sera grande, c'est-à-dire, plus il y aura de sang dans le corps, plus aussi le $\frac{1}{2}$ de la dérivation sera grand, &c.

Vous supposez donc, Monsieur, que la saignée étant égale, augmente également dans tous les cas la facilité qu'a le sang d'entrer dans l'artère qui répond à la veine ouverte: ou ce qui revient au même, selon vous, que les nouveaux rapports de résistances, qui se trouvent dans les artères opposées en conséquence de saignées égales, sont égaux. . . Mais n'est-ce pas supposer ce qui est en question? Après cela, Monsieur; plus il y a du sang dans les mêmes artères, plus choses égales, les résistances y sont grandes, & qu'il y ait plus ou moins de sang dans le corps, en vidant en tems donné une égale quantité de sang par une même veine, on retranche toujours une égale résistance de l'artère à laquelle cette veine répond. Supposons donc deux cas, au premier desquels, la résistance de chacune des deux artères opposées $=4a$, & au second $=4x$. Supposons encore $4x=2a$. Supposons enfin que dans l'un & l'autre cas, on fait par la même veine une saignée égale, & qui retranche $1x$ de l'artère à laquelle cette veine répond: Il est constant que dans le premier cas les résistances seront pendant la saignée $4a$ dans une artère, & $3a$ dans l'autre; Donc ces résistances seront comme 8 à 7. Au lieu que dans le second cas les

résist.

votre Livre, parce qu'elles reviennent aux quatre que je viens de vous exposer.

A R T I C L E IV.

Mémoires du Comte de Forbin, Chef d'Escadre, Chevalier de l'Ordre Militaire de St. Louis. Grand in 12. deux tomes, tome I. pages 383. tome II. pages 344. à Amsterdam aux dépens de la Compagnie, 1730.

LES Lecteurs pardonneront deux choses avec peine à l'Editeur de ces Mémoires; la première de ne les avoir pas accompagnés d'un mot d'Avertissement pour les instruire de quelle manière ils lui étoient parvenus, & la seconde la négligence avec laquelle ils ont été corrigés. A ce dernier égard le Correcteur d'Amsterdam mérite également la réprobation. Ce n'est pas que nous approuvions ces Correcteurs téméraires & fausement délicats, qui s'ingèrent de changer le style des Ouvrages qui leur passent par les mains; sous le vain prétexte de le rendre plus exact. La manière dont un Auteur exprime ce qu'il pense, doit être une chose sacrée pour le Correcteur, mais il peut supposer avec raison, qu'un homme d'Esprit qui écrit fait au moins sa langue jusqu'au point de ne pas commettre les fautes les plus énormes. C'est sur ces sortes de fautes que s'étend l'Empire des Correcteurs d'Imprimerie, puisqu'elles

qu'elles ne peuvent provenir que de l'ignorance d'un Copiste, ou de l'inadvertance d'un Auteur. Si on avoit suivi cette règle, également dictée par l'équité & par le sens commun, les Lecteurs ne seroient pas exposez au dégoût de voir presque toutes les pages de ces Mémoires couvertes de solecismes affreux dans les conjugaisons des verbes

Pour en donner quelques exemples nous nous bornerons aux pages 75. & 124. du premier volume, parce que dans l'une la même faute revient deux fois, & dans l'autre trois fois, page 75. *Il n'étoit pas impossible que ce Prince (le Roi de Siam) EMBRASSA la Religion Chrétienne, &c. Cependant comme il pouvoit arriver que l'Ambassadeur mourut dans le cours d'un si pénible voyage, Et qu'il y avoit à craindre, en ce cas, que l'Ambassade ne TOMBA sur quelqu'un qui, &c. Embrassa est là pour embrassât, & tomba pour tombât. Page 124. Quoique je ne me DOUTA en aucune sorte. . . Je ne RUINA d'un seul mot - - appréhendait donc qu'en disant la vérité je ne GATA &c. douta pour doutasse, ruina pour ruinasse, & gata pour gataste.*

Les défauts que nous venons de marquer ne sont, si nous osons nous servir de cette expression, qu'extérieurs aux Mémoires de Mr. de Forbin, & sont amplement rachetez par un sty. le vif & animé, qui en rendent la lecture fort agréable.

M. de Forbin, cadet d'une nombreuse Famille, naquit le 6^e. du mois d'Août 1656.

Tom. XV. Part. I.

G

dans

dans un village de Provence appelé *Gardanne*. Il étoit encore fort jeune quand il perdit son Pere ; & lorsqu'il eut assez de raison pour s'en servir , il conclut que c'étoit à lui-même à chercher les moyens de joindre aux avantages de sa naissance ceux que la fortune lui avoit refusé. Comme il se sentoît un grand fond d'intrepidité, il résolut de prendre le parti des armes, sa Mere si opposa & le mit en pension chez un Prêtre du voisinage. Il n'y resta pas long-tems, & s'étant échappé pour éviter un châtiment qu'on vouloit lui infliger , il se réfugia à Marseille chez le Commandeur de Forbin Gardanne , qui commandoit une Galère. L'ayant reçu avec plaisir il le fit habiller en Cadet & le prit à son bord ; ce fut alors qu'il commença à paroître sous le nom de Chevalier de Forbin. Dès sa première campagne les Galères s'étant arrêtées à la Cioûtat , il y mit presque sans sujet l'épée à la main contre un autre Cadet , qu'il désarma. Le Maréchal de Vivonne qui commandoit, bien loin de lui en faire une affaire, le fit Garde de l'Etendart pour récompenser le courage qu'il avoit témoigné.

Le Chevalier de Forbin fit encore quelques campagnes sur les Galères , au détail desquelles il ne s'arrête point.

En l'année 1675. M. le Maréchal de Vivonne ayant eu ordre de commander l'Armée navale qui devoit aller au secours de Messine, mena la Compagnie des Gardes à Toulon. En attendant que tout se préparât , le Chevalier de Forbin y tira encore l'épée d'une manière qui n'eut

n'eut point de mauvaises suites. La campagne de Messine finie les Gardes de l'Etendart furent réformez. Craignant l'oïfiveté si funeste aux jeunes gens, notre Chevalier écrivit au Baillif de Forbin qui commandoit les Mousquetaires, pour le prier de le recevoir dans sa Compagnie, à quoi il consentit volontiers. Ce changement de service lui ayant attiré quelques avanies de la part de ses nouveaux camarades Mousquetaires, il s'en tira à son ordinaire en dégainant.

En 1676. il fit la campagne de Flandre, mais dès l'année suivante il rentra dans la Marine, fut fait Enseigne de Vaisseau & nommé au département de Brest. Avant de s'y rendre, il souhaita d'aller faire un tour en Provence, nous ne le suivrons point dans ce voyage. Un nouveau combat avec le Chevalier de Gourdon, que des gens mal-intentionnez voulurent faire passer pour un duël, lui causa bien de l'embaras, mais son ami Mr. Bontems premier Valet de Chambre du Roi, qui s'employoit si gracieusement pour tout le monde, se chargea de le faire rétablir dans son emploi, & de le faire nommer au département de Toulon. Il se préparoit à s'y rendre, lorsque sa famille qui vouloit faire plaisir au Pere du Chevalier de Gourdon, & lui donner quelque sorte de satisfaction en reconnoissance de ce qu'il en avoit si bien usé, jugea à propos de le faire passer à Brest à la place d'un de ses freres qui y étoit Enseigne de Marine, & que de fréquentes incommoditez avoient mis hors d'état de servir. Ils étoient à peu près tous,

deux de même âge & de même taille, de sorte qu'on ne prit pas garde au troc, & il fut reçu à la place de son frere sans difficulté.

Après avoir demeuré un peu plus de deux ans à Brest, il passa au département de Rochefort, où il s'embarqua sur l'Escadre que commandoit M. le Comte d'Etrées, pour visiter les côtes de l'Amerique. Cette campagne n'eut rien de fort singulier que la terreur causée à une trentaine d'officiers par une troupe de singes, qu'ils prirent pour des ennemis, auxquels ils ne se crurent pas en état de pouvoir résister. Les railleries d'un Officier Americain qui avoit reconnu ce que c'étoit que le bruit qu'ils prenoient pour celui de troupes ennemies, leur fit revenir le cœur, & les pauvres singes en pâtirent.

En l'année 1682. il s'embarqua avec le Marquis de la Porte sur la Flotte qui fut bombarder Alger. Ce premier bombardement ayant été sans succès, les François y retournèrent l'année suivante. M. le Chevalier de Forbin s'embarqua alors sur le Vaisseau de Mr. du Quesne fils du Général. Les cruautés que les Algériens exercèrent contre un grand nombre de Chrétiens qu'ils mettoient impitoyablement à la bouche des canons, donnèrent lieu à un Capitaine Turc de faire une action digne de l'immortalité. Ce Capitaine avoit autrefois été pris par M. le Chevalier de Levy, dont il avoit reçu beaucoup de caresses, de même que de tous les Officiers, du nombre desquels étoit un nommé Choiseuil. Celui-ci alloit subir le sort qu'a-

voient

voient déjà eu tant d'autres malheureux, lorsqu'à ce Capitaine Algérien le reconnut. Touché du malheur d'une personne qui lui avoit fait plaisir, il mit tout en usage pour lui sauver la vie, mais n'ayant pu obtenir la grâce, & voyant qu'on l'alloit attacher au canon, il courut à lui en désespéré, l'embrassa étroitement, & s'adressant au Canonier, *mettez feu*, lui dit-il, *puisque je ne puis sauver mon Bienfaiteur je veux mourir avec lui.* Le Roi, ou Dey, qui fut témoin de ce spectacle, en fut si attendri qu'il fit grâce à l'Officier. *Tant il est vrai*, ajoute M. le Chevalier de Forbin, *qu'il n'est point de climat où la vertu, sur tout quand elle est poussée au plus haut point, ne se fasse respecter & ne triomphe même avec éclat des cœurs les plus insensibles.* C'est sur le récit même de Mr. Choiseuil que Mr. le Chevalier de Forbin rapporte cet événement, *dont les nations les plus polies, continuë-t-il, se feroient certainement grand honneur.* En 1685. il accompagna Mr. de Chaumont & Mr. l'Abbé de Choisy à Siam, en qualité de Major de l'Ambassade, emploi qu'il avoit souhaité pour avoir l'occasion de mieux satisfaire sa curiosité. M. de Forbin mieux instruit ou plus sincère fait une Relation de ce pays-là, qui diffère extrêmement de celles qu'en ont données Mr. l'Abbé de Choisy & le P. Tachard; on la lira avec plaisir dans le Livre même.

De retour en France au mois de Juillet de l'année 1688. il se rendit à Paris, & s'étant présenté au dîné du Roi; „ Sa Majesté, *dit-il*,

„ me fit l'honneur de me questionner beaucoup
„ sur le Royaume de Siam ; elle me demanda
„ d'abord si le pays étoit riche ? Sire, lui ré-
„ pondis-je, le Royaume de Siam ne produit
„ rien, & ne consume rien. C'est beaucoup
„ dire en peu de mots, repliqua le Roi. “
Continuant à l'interroger, S. M. ajouta :
„ Parlons un peu de la Religion, y a-t-il beau-
„ coup de Chrétiens dans le Royaume de Siam,
„ & le Roi songe-t-il véritablement à se faire
„ Chrétien lui-même ? Sire, lui répondis-je,
„ ce Prince n'y a jamais pensé, & nul mortel
„ ne seroit assez hardi pour lui en faire la propo-
„ sition. Il est vrai que dans la harangue que
„ Mr. de Chaumont lui fit le jour de sa premiè-
„ re Audience, il fit mention de Religion ;
„ mais Mr. Constance qui faisoit l'office d'In-
„ terprète, obmit habilement cet Article ; le
„ Vicaire Apostolique qui étoit présent, & qui
„ entend parfaitement le Siamois, le remar-
„ qua fort bien : mais il n'osa jamais en rien
„ dire, crainte de s'attirer sur les bras Mr.
„ Constance, qui ne lui auroit pas pardonné,
„ s'il en avoit ouvert la bouche. . . J'ajoute-
„ rai que dans les Audiences particulières que
„ Mr. de Chaumont eut dans le cours de
„ son Ambassade, il s'épuisoit toujours à
„ parler de la Religion Chrétienne, & que
„ Constance, qui étoit toujours l'Interpré-
„ te, jouoit en homme d'esprit deux person-
„ nages, en disant au Roi de Siam ce qui
„ le flattoit & en répondant à Mr. de Chau-
„ mont, ce qui étoit convenable, sans que
„ de

„ de la part du Roi & de celle de Mr. l'Ambassa-
„ deur , il y eût rien de conclu que ce qu'il plai-
„ soit à Constance de faire entendre à l'un & à
„ l'autre. - - Enfin le Roi me demanda si les
„ Missionnaires faisoient beaucoup de fruit à
„ Siam , & en particulier s'ils avoient déjà con-
„ verti beaucoup de Siamois. Pas un seul , lui
„ répondis-je , &c. Le plus grand bien qu'ils
„ fassent est de baptizer les enfans des Siamois ,
„ qu'ils trouvent exposez dans les campagnes. .
„ C'est au baptême de ces enfans que se réduit
„ tout le fruit que les missions produisent dans
„ ce pays - là. “

Au commencement de la guerre de 1689. M. le Chevalier de Forbin eut le commandement d'une Fregatte de 16. pièces de canon , avec ordre de croiser dans la manche. Sa première expédition fut la prise de quatre petits bâtimens d'Ostende , qui ignorant que la guerre fût déclarée avec les Espagnols , se laissèrent conduire à Dunquerque , où ils furent confisquez au profit du Roi. Ayant remis à la mer peu de jours après avec le sieur *Jean Barth* , qui montoit une Fregatte de 24. canons , ils eurent ordre de convoyer à Brest quelques bâtimens chargez pour le compte du Roi ; outre l'équipage de Mr. de Forbin , qui étoit de cent vingt hommes , il avoit à son bord cent soldats qu'il devoit porter à Brest. Faisant route un Corsaire Hollandois de 14. canons eut la témérité de les aller reconnoître. M. le Chevalier de Forbin lui donna chasse & le joignit. L'imprudence du Hollandois lui couta cher , car voyant qu'il alloit

être abordé , il fit clouer ses écoutilles pour ôter à ses gens toute ressource que celle de vaincre ou de périr. L'abordage se fit , & M. le Chevalier de Forbin convient qu'il n'en aguère vû de plus sanglant. Jean Barth fut-il Spectateur tranquille de ce combat ? M. de Forbin n'en dit rien. Il ajoute seulement qu'ayant conduit à Brest les bâtimens qu'ils y devoient escorter , ils en partirent pour se rendre au Havre de Grace. Ils y apprirent que la guerre avoit été déclarée aux Anglois , & ils reçurent des ordres de prendre sur eux. Tel qui à la mer croit prendre est souvent pris , car ayant voulu aborder un Vaisseau de guerre Anglois de 50. canons , & l'abordage de Barth s'étant mal fait , l'Anglois les enleva tous deux. Il est vrai qu'il fut secondé d'un de ses camarades de même force , par la lâcheté de ceux qui commandoient deux Vaisseaux marchands , que Mrs. de Forbin & Barth avoient armez pour occuper ce second Vaisseau , pendant qu'ils devoient combattre l'autre.

Nous n'aurions pas rapporté cette petite disgrâce de ces deux Messieurs , si dans notre * Extrait des Mémoires de Mr. du Gué Trouin, nous n'avions fait mention de leurs Brevets trouvez dans le Vaisseau Anglois le *Sans pareil*, qu'on dit avoir été celui qui prit Messieurs Barth & de Forbin , & qui fut lui-même pris à son tour par Mr. du Gué Trouin. Mais nous avons crû qu'ayant rapporté cette circonstance

* *Biblioth. Franc. Tome XIV. seconde Partie , page 302.*

tance pour faire honneur à l'un, nous devons faire connoître l'inégalité des forces pour rendre justice aux autres. Pour consoler Mr. de Forbin de ce petit malheur le Roi le fit Capitaine de Vaisseau, & y ajouta quatre cens écus de gratification pour l'indemniser de la perte de ses hardes.

Nous remarquerons à cette occasion une petite différence dans le récit de ces deux Auteurs, c'est que M. de Forbin dit que le Capitaine du Vaisseau Anglois, qui les prit, fut tué dans le combat, & que M. du Gué Trouin le ressuscite. Cette diversité de récits nous engage d'en rapporter un autre un peu plus considérable, voici le fait.

En l'année 1707. Mr. de Forbin, qui venoit d'être fait Chef d'Escadre, & à qui le Roi avoit fait laisser le titre de Chevalier, pour prendre celui de Comte, étoit sorti de Brest, ayant sous ses ordres six Frégattes de Sa Majesté, dont il ne marque point la force. Mr. du Gué Trouin sortit en même tems du même Port, commandant les Vaisseaux du Roi, le *Lis* de 74. canons, l'*Achille* de 66. le *Jason* de 54. la *Gloire* de 40. & l'*Amazone* de 36. armez en course pour le compte de particuliers. A ces cinq vaisseaux se joignit un vaisseau de 54. canons, monté par M. de la Moinerie Miniac de St. Malo. * „ Le vent contraire, dit Mr. le Comte „ de Forbin, nous retint six jours dans l'entrée „ de la Manche, d'où nous découvrîmes une „ Flotte Angloise, escortée de cinq vaisseaux

G 5

„ de

* Tom. II. page 262.

„ de guerre , deux desquels étoient à trois
„ Ponts , & portoient quatre-vingt-dix ca-
„ nons. Le troisiéme en avoit soixante-seize ,
„ & les deux autres cinquante.

„ Je me joignis au sieur du Gué. Il est hors
„ de doute que nous aurions enlevé toute cette
„ Flotte , si nous avions agi de concert. A-
„ vant que de commencer l'attaque , je voulus
„ lui parler , pour convenir avec lui d'un ar-
„ rangement de combat ; mais vif comme il
„ étoit , & beaucoup plus qu'il n'auroit fallu ,
„ quoique d'ailleurs plein de courage & de
„ valeur , il ne voulut jamais m'attendre. Ses
„ vaisseaux étant espalmez de nouveau , il prit
„ les devans , & sans avoir convenu de rien ,
„ comme j'ai dit , suivi d'une des fregattes de
„ son Escadre pour le soutenir , il alla aborder
„ le Commandant. L'Anglois fut démâté de
„ tout mât , & se rendit. Le sieur Beauhar-
„ nois , Capitaine de l'Escadre de du Gué ,
„ aborda le vaisseau de soixante & seize , qu'il
„ ne prit point. Le sieur Courserat , autre
„ Capitaine de du Gué , aborda un de cinquan-
„ te qu'il prit. J'arrivai dans ce tems-là , &
„ j'abordai l'autre vaisseau de cinquante piéces
„ de canon , qui se rendit après un combat assés
„ opiniâtre , dans lequel je perdis d'Alonne ,
„ mon Capitaine en second , & trente soldats
„ ou matelots.

„ De ces cinq vaisseaux de guerre qui es-
„ cortotent la Flotte Angloise , il n'en restoit
„ plus qu'un qui n'eut pas été attaqué : C'étoit
„ le plus gros de tous. Il prit la fuite ; Tou-
„ rouvre

„ rouver-le suivit. Je laissai au sieur de la Moine-
„ nerie, Capitaine de l'Escadre de du Gué, le
„ soin d'enmariner le vaisseau que je venois de
„ prendre, & marchant sur la trace de Tourou-
„ vre, je donnai la chasse au gros Navire qui
„ fuyoit à toute voile. Le Chevalier de Nan-
„ gis, & Barth venoient après moi.

„ L'Anglois se battoit en retraite, & faisoit
„ grand feu, son canon, & sa mousqueterie
„ incommodèrent notablement le vaisseau de
„ Tourouvre, qui resta derrière. Barth qui
„ avoit gagné les devants sur moi, fut aussi fort
„ mal traité, il n'avança pas. J'étois prêt à
„ aborder, lorsque le feu prit tout à coup dans
„ le vaisseau ennemi, mais avec une telle vio-
„ lence que je faillis à être brûlé moi-même.
„ Je fis tout mon possible pour m'écarter. ---
„ La situation où je fus dans cette occasion est
„ l'une des plus embarrassantes où je me sois
„ jamais trouvé. La vivacité du sieur du
„ Gué, qui ne lui permit pas de m'attendre
„ pour convenir ensemble de quelque chose,
„ & le regret que j'aurois eu de l'abandonner
„ sans le soutenir, furent cause du danger que
„ je courus, & m'engagèrent à combattre,
„ par une mer si élevée, des Navires si supé-
„ rieurs aux miens. - -

„ La Flotte † que nous venions d'attaquer
„ étoit de 80. bâtimens de charge, elle alloit en
„ Portugal, où elle portoit des munitions de
„ guerre, des habits & des chevaux, pour ser-
„ vir aux troupes que les Anglois avoient dans

„ ce

† Page 267.

„ ce Royaume. De cinq vaisseaux qui l'escor-
„ toient , il y en eut trois de pris , un de brû-
„ lé , le cinquième se sauva avec toute la Flot-
„ te que nous aurions infailliblement enlevée ,
„ je le repete , si M. du Gué avoit agi avec un
„ peu plus de circonspection. “ Comme dans
ce récit Mr. du Gué Trouin est un peu chargé
du côté de la prudence , quoi que d'ailleurs on
rende justice à son courage , nos Lecteurs ne
seront vrai-semblablement pas fâchez de l'é-
couter lui-même , & nous sauront gré de ce que
nous allons transcrire pour leur éviter la peine
d'avoir recours à un autre volume.

„ Etant tous arrivez à l'ouverture de la
„ Manche * , j'allois me séparer de Mr. de
„ Forbin , & déjà j'en étois éloigné de quatre
„ lieues , quand je m'aperçus qu'il changeoit
„ de manœuvre & de route. Je compris qu'il
„ avoit fait quelque découverte & courant de
„ ce côté , j'eus connoissance d'une flotte de
„ 200. voiles qu'il poursuivoit. Je continuaï
„ de m'approcher de ce Général pour prendre
„ ses ordres : mais ayant vû qu'il avoit mis pa-
„ villon de chasse , je mis toutes mes voiles de-
„ hors & devançai son Escadre de plus d'une
„ lieue. Jen'étois plus qu'à une bonne por-
„ tée de canon de cette Flotte , quand M. de
„ Forbin s'avisa , au grand étonnement de tous ,
„ de mettre en travers & de prendre un ris dans
„ ses huniers d'un tems où nous aurions pû
„ porter perroquets. Un esprit de subordina-
tion

* *Mémoires de Mr. du Gué Trouin* , page 177. &
suivantes.

„ tion me fit malgré moi imiter cette manœu-
„ vre , qui seule étoit capable de nous empê-
„ cher de détruire cette importante Flotte ,
„ chargée de troupes & de munitions pour
„ les armées de Portugal , elle étoit rassemblée
„ dans un peloton sous le vent de cinq gros
„ vaisseaux de guerre , qui nous attendoient
„ rangez sur une ligne. Le vaisseau le *Cum-*
„ *berland* de 82. canons commandoit : il étoit
„ au milieu : le *Devonsbire* de 90. à la tête :
„ le *Royal Oak* de 76. à la queue , & le *Chester* &
„ le *Rubis* de 56. & de 54. canons étoient ma-
„ telots de l'avant & de l'arrière du *Cumberland*.
„ Impatient de ce que Mr. de Forbin ne se
„ pressoit pas d'arriver sur les ennemis , &
„ voyant qu'il étoit près de midi , j'eus le
„ vent dans mes voiles & fis signal à tous
„ les vaisseaux de mon Escadre de venir me par-
„ ler les uns après les autres. J'ordonnai au
„ Chevalier de *Beauharnois* d'aborder le vais-
„ seau le *Royal Oak* ; au Chevalier de *Coursorac*
„ d'aborder le *Chester* ; à la *Moinerie Miniac*
„ d'aborder le *Rubis* ; & comme je voulois a-
„ border le Commandant je donnai ordre à
„ la *Jaille* de venir avec sa fregatte la *Gloire* me
„ jeter une partie de son équipage , afin de me
„ mettre par ce renfort , en état de secourir
„ ceux qui oseroient attaquer le *Devonsbire*.
„ mais comme il n'étoit pas juste de négliger
„ entièrement l'intérêt de mes Armateurs , je
„ destinai la fregatte l'*Amazonne* , qui étoit la
„ meilleure de l'Escadre , pour donner au milieu
„ de la Flotte , à moins que quelqu'un de nos
„ vais-

„ vaisseaux ne se trouvât dans le cas d'avoir besoin de secours.

„ Ces ordres étant donnez , j'arrivai sur les ennemis. J'essuyai d'abord sans tirer la bordée du vaisseau le *Chester* , l'un des matelots du *Cumberland* , ensuite celle du *Cumberland* même , que j'eus le bonheur d'aborder avantageusement , je lui mis adroitement son Beupré dans mes grands Haubans & toute mon Artillerie le labourant de l'avant à l'arrière , ses ponts & ses gaillards furent dans un instant jonchez de corps morts : aussi-tôt la *Jaïlle* mon fidelle compagnon d'armes s'avança avec la *Gloire* pour m'aborder , & ne le pouvant faire que très-difficilement , à cause de la situation de mon abordage , il eut l'audace d'aborder le *Cumberland* même de long en long , il est vrai qu'il rompit son Beupré sur ma poupe , tandis que l'ennemi rompit le sien dans nos grands Haubans : alors ceux de mes gens que j'avois destiné à l'abordage s'efforcèrent de pénétrer à son bord & très peu y réussirent par rapport à son Beupré rompu qui en rendoit l'approche très-dangereuse , mais les sieurs de *Bloye* & du *Menas* , Officiers sur la fregatte la *Gloire* entrèrent des premiers dedans à la tête de quelques vaillans hommes , & m'ayant fait signe de ne plus tirer , le pavillon Anglois fut baissé : aussi-tôt je fis cesser le feu de ma mousqueterie , empêchant qu'il ne sautât un plus grand nombre de mes gens à bord , & faisant

„ faisant pousser vite au large pour aller secourir ceux qui en auroient besoin.

„ Le Chevalier de *Beaubarnois* aborda le *Royal Oak* avec son équipage : l'*Achille* s'étoit présenté pour sauter à l'abordage, il étoit prêt à l'enlever, si un malheureux accident n'eût pas mis le feu à ses Gargousses de poudre, qui firent sauter ses ponts & ses gaillards, & périr plus de cent hommes. Ce contretems le força de pousser au large, afin d'éteindre cet embrasement & de réparer ce désordre, & donna le tems au vaisseau le *Royal Oak* de s'enfuir avec son *Beaupré* rompu.

„ Le Chevalier de *Courserac* avec le *Jason* aborda aussi le *Chester*, & ses grapius ayant rompu, son abordage ne tint pas. Cela donna lieu au Chevalier de *Nesmond* de se présenter pour le remplacer, mais il ne put tenir à bord de l'ennemi qui le dépassa de même. Le Chevalier de *Courserac* revint dessus qui l'emporta au dernier abordage. Le Chevalier de *Nesmond* l'ayant vu prit le parti de donner dans le milieu de la Flotte, dont il prit plusieurs vaisseaux. Mr. de la *Moinerie Miniac* avec le vaisseau le *Maure* aborda en même tems le *Rubis*; & dans le tems même qu'il y étoit accroché, Mr. le Chevalier de l'Orbin vint à toute voile donner de son *Beaupré* sur la poupe de l'ennemi, & prétendit qu'il s'étoit rendu à lui, quoi qu'il n'eût pas jeté un seul homme dans son bord; cette prétension ne lui fit pas grand honneur.

„ Si-

„ Si-tôt que j'eus fait pousser au large du
 „ vaisseau le *Cumberland*, j'examinai la face
 „ du combat, & ma première idée fut de cou-
 „ rir sur le *Royal Oak*, qui s'enfuiroit en très-
 „ mauvais état, & dont je me serois rendu
 „ maître fort aisément. Mais je vis que le
 „ Chevalier de * *Toumoultre* avec son vaisseau
 „ le *Bloquac* de 50. canons osoit attaquer le
 „ *Devonshire* de 90. & suivi du vaisseau le *Salis-*
 „ *bury* monté par M. Barth s'avançoit pour l'a-
 „ border avec une intrepidité merveilleuse : Je
 „ remarquai même qu'il avoit déjà brisé son
 „ Beupré sur la poupe de ce gros vaisseau.
 „ dont le feu supérieur & l'Artillerie formida-
 „ ble hâchoit en pièces ces deux pauvres vais-
 „ seaux. Cet exemple de valeur me toucha,
 „ je volai sans tarder au secours de ce brave
 „ Chevalier, dans la résolution d'aborder de
 „ long en long le *Devonshire*. J'avois déjà
 „ prolongé ma civadiere, & j'étois sur le point
 „ de l'accrocher, quand il sortit de sa poupe
 „ une fumée si épaisse, que la crainte de brûler
 „ avec lui me le fit combattre à portée de pisto-
 „ let, jusqu'à ce qu'il eût éteint cet embrase-
 „ ment. Dans cette attente j'en essuyai pen-
 „ dant trois quarts d'heures un feu si terrible de
 „ canon & de mousqueterie, qu'il me mit près
 „ de 300. hommes sur le carreau ; enfin re-
 „ butté de voir tous mes gens périr l'un après
 „ l'autre, je me déterminai à l'aborder & fis en
 „ même tems pousser mon gouvernail à bord :
 „ déjà nos vergues commençoient à se croiser,
 „ lorsque

* de l'Escadre de M. de Forbin.

„ lorsque le sieur de *Brignon* l'un de mes Lieu-
„ tenants accourut & me fit remarquer que le
„ feu qui s'étoit fomenté dans la poupe du *De-*
„ *vonsbire*, se communiquoit à ses haubans &
„ à ses voiles. Je détachai aussi-tôt des Officiers
„ mariniers pour aller sur le bout des vergues
„ couper avec des haches mes manœuvres qui
„ s'embarrassoient avec celles de l'ennemi. A
„ peine étions nous éloignez de la portée d'un
„ pistolet que le feu prit de l'arrière à l'avant de
„ ce vaisseau avec tant de violence, qu'en
„ moins d'un quart d'heure, il fut consumé,
„ & tout son équipage périt au milieu des flam-
„ mes. - - Après ce sanglant combat mon
„ vaisseau resta en si pauvre état que je fus deux
„ jours sans pouvoir remuer. - - Je demurai
„ en cette situation; ignorant ce que tous les
„ autres vaisseaux étoient devenus : - - - Je
„ savois seulement que le vaisseau le *Royal Oak*
„ s'étoit échappé, ayant remarqué que Mr. de
„ Forbin n'avoit pas jugé cette conquête digne
„ de son attention. “

Nous laisserons à nos Lecteurs le plaisir de se déterminer par eux-mêmes sur le degré de vraisemblance qui doit faire préférer l'un de ces récits à l'autre. Et pour donner à notre Extrait une certaine variété, que M. de Forbin a soin de ménager à ses Mémoires, nous rapporterons après ce double narré de combat un événement qui paroîtroit incroyable, s'il n'avoit été raconté à notre Auteur par son parent Mr. le Cardinal de Janson, qui avoit été lui-même complice innocent de cette affreuse scène.

Tom. XV. Part. I.

H

Un

Un Seigneur Romain conservoit des cerfs dans un Parc, & avoit défendu à ses Domestiques d'en tuer, un d'eux eut le malheur de contrevenir à cet ordre, il tua un de ces cerfs caché dans des brossailles, en tirant sur une autre pièce de gibier qu'il manqua. Ce pauvre garçon apprehendant la colère de son maître s'enfuit à Genes, & s'y étant embarqué il fut pris par les Algériens. Ce Seigneur Italien ayant appris que son Domestique étoit esclave à Alger, s'adressa à Mr. le Cardinal de Janson, & le pria d'écrire au Consul François pour faire racheter ce malheureux, quoi qu'il en dût coûter pour l'arçon. Le Cardinal touché de cette générosité, fit racheter l'Esclave, qui fut renvoyé à Rome. Le Romain remercia le Cardinal, paya l'arçon, & quelques jours après fit assassiner ce pauvre valet, qu'il n'avoit voulu avoir que pour se vanger de sa désobéissance quelque involontaire qu'elle eût été.

Si l'on compare la tendre générosité, que nous avons rapportée d'un Turc, avec l'inhumanité barbare de cet Italien, pourra-t-on croire que l'un soit le Disciple de l'impitoyable Mahomet, & l'autre le Disciple de Jésus-Christ le plus miséricordieux de tous les Maîtres ? Quel contraste, Grand Dieu ! mais si peu de personnes peuvent lire sans horreur ce qu'a d'affreux une telle disposition d'ame, combien y en a-t-il pourtant, qui conservent chèrement & sans s'en douter une disposition plus affreuse encore. Ce sont toutes ces personnes qui ne pouvant damner pour l'éternité des créatures

créatures raisonnables , parce qu'elles ne pensent pas comme elles , quoi qu'il ne soit pas libre de penser comme on veut , se dédommagent de leur impuissance par le plaisir cruel qu'elles se font de les croire damnez : plaisir plus que barbare , que les honnêtes gens ne leur envient point , & que ces ames implacables ne partagent qu'avec les Démon.

Mr. de Forbin , qui dans l'année 1707. avoit fait une expédition à la mer blanche, rapporte une singularité qui trouvera aussi sa place ici. Une barque longue qu'il avoit dans son Escadre lui ayant amené un pêcheur Moscovite , manquant d'Interprètes il se crut dans l'impossibilité de s'en faire entendre , quand deux matelots *Ragusois* , qui se trouvèrent par hasard parmi ses gens , levèrent la difficulté. M. de Forbin fut surpris de voir que des *Ragusois* de la côte d'Albanie parloient à peu près le même langage que des Russes , qui sont par les 72. degrés de latitude nord , d'où il conclut avec beaucoup de raison , qu'il faut que la langue *Russienne* , ou l'*Esclavone* soit prodigieusement étendue. Comme nous ne pourrions suivre M. de Forbin dans toutes ses expéditions militaires sans nous jeter dans une excessive longueur , que notre dessein est d'éviter , contentons nous de renvoyer nos Lecteurs aux Mémoires mêmes , & finissons en indiquant quelques-unes des principales circonstances qui sont glorieuses à l'Auteur à différens égards.

On y lira avec plaisir ce qu'il exécuta pour le service de la France dans le Golfe Adriatique

H 2

pendant

pendant les années 1701. & 1702. le détail est un peu long, mais sûrement il n'ennuyera pas. Un autre détail que nous ne saurions non plus abrégér sans lui faire perdre son mérite, est celui de l'armement pour l'Ecosse en l'année 1708. M. de Forbin avoit prévu d'avance ce qui arriva, il en parla au Ministre & au Roi même avec beaucoup de vivacité, & une certaine liberté qui est rarement goûtée des Grands, quand elle s'oppose à ce qu'ils ont conçu, quoi qu'elle convienne toujours si bien à un honnête homme qui entend sa profession, & qui sent les difficultez, sans que l'éloignement les lui diminue, ni que le danger de l'entreprise les lui grossisse. Peut-être que la proposition qu'il fit, pour ne point aller en Ecosse, de venir plutôt brûler Amsterdam & tous les vaisseaux qui s'y trouveroient, paroîtra d'abord moins l'effet d'une réflexion sensée que la saillie d'une imagination Provençale. Mais ne pourroit-on point la justifier, en considérant, qu'on ne peut mieux faire remarquer l'absurdité d'un dessein qu'en lui en préférant un autre à peu près également absurde. On ne peut guère douter par la manière dont M. de Forbin s'exprime que ce n'ait été là sa vûë, il avoit trop d'esprit pour proposer sérieusement une semblable chimere.

A son retour d'Ecosse il eut à essuyer la mauvaise humeur de Mr. de Pontchartrain, qui étoit brouillé avec M. de Chamillard, ces deux Ministres rejetant l'un sur l'autre le mauvais succès du voyage. Mr. de Forbin conjointement avec l'Intendant de la Marine & celui du Port,

Port, avoient prié Mr. le Comte de Gacé de retarder de deux jours l'arrivée à Dunquerque des troupes de débarquement, & cela pour rendre l'expédition plus secrète. Mr. de Chamillard prétendant quoi qu'à tort que ce retardement l'avoit fait échouer, il exigeoit de ces Messieurs un Certificat de leur demande: Mr. de Pontchartrain leur défendit de le donner, les Intendans obéirent, mais Mr. de Forbin céda, troublé par la menace que lui fit Mr. le Comte de Gacé, devenu alors Maréchal de Matignon; de le faire arrêter sur le champ. M. de Forbin convient gaïamment que M. de Pontchartrain avoit raison d'être irrité, & que lui-même avoit tort, & dans le retardement des troupes demandé, quoi qu'à bon dessein, & pour avoir donné le Certificat contre un ordre précis. C'étoit, dit-il, à lui d'obéir sans s'embarrasser des suites. Sur cela il donne deux maximes que ne doivent jamais perdre de vûe ceux qui voudront s'avancer dans le service. La première, c'est de ne se mêler jamais que de ce qui est de son emploi, & la seconde d'obéir aveuglement aux ordres reçus, quelques opposez qu'ils puissent paroître au sens particulier de celui qui les reçoit.

Mr. de Pontchartrain, qui avoit promis à Mr. de Forbin de se ressouvenir qu'il avoit désobéi à ses ordres, lui tint exactement parole, & l'ayant mortifié en plusieurs rencontres, il lui fit enfin prendre le parti d'abandonner le service. Il écrivit donc pour la dernière fois à Mr. de Pontchartrain en 1719. pour le prier de

lui faire obtenir du Roi un congé absolu, n'en pouvant obtenir un tel qu'il auroit souhaité. *Ce Ministre qui ne m'aimoit pas*, ajoute-t-il, *ne me marchandait pas*. Mais comme il fit joindre au congé une pension de quatre mille livres, outre celle de trois mille dont jouissoit Mr. de Forbin depuis deux ans; les mortifications qui lui furent données, paroissent plutôt des leçons de la part du Ministre qu'un effet de sa haine. Quoiqu'il en soit, Mr. de Forbin âgé d'environ 56 ans, & en ayant passé 44. dans le service, se retira à une maison de Campagne auprès de Marseille, où il est, dit-il, toujours demeuré depuis. Ce genre de vie paisible dans un séjour où il n'est occupé que du soin de son salut, lui a rendu sa première vigueur, toutes ses incommoditez se sont entièrement dissipées, & quoi que dans un âge avancé il y jouit d'une santé parfaite. Ainsi ajoute-t-il, en finissant, „ bien loin de „ me plaindre des dégoûts que j'ai reçus de „ la Cour, je reconnois de bonne foi qu'ils „ m'ont été plus profitables que nuisibles, puis- „ que je leur dois un bonheur que je ne con- „ noissois pas auparavant, & que je n'aurois „ peut-être jamais goûté de ma vie. “ Il ne marque point l'année dans laquelle il a fini ses Mémoires, cela auroit cependant fait plaisir aux Lecteurs, qui ne sont pas à portée d'en être instruits. On assure qu'ils ont été imprimés à Avignon, quoi que la première édition, sur laquelle celle-ci a été faite, porte quelle a été imprimée en 1729. à Amsterdam chez François Girardi, nom supposé.

A R-

ARTICLE V.

REPONSE de Mr. le Docteur PINGRE' à
un Ecrit Satyrique, inseré dans la I. Partie du
Tome IV. des Lettres Sérieuses & Badines.

L'Ecrit satyrique qu'on a publié contre moi dans les *Lettres sérieuses & badines*, n'a pu surprendre que ceux qui ignorent les excès où l'envie est capable de porter certains gens, lorsqu'ils entreprennent de ruiner la réputation d'un homme qui leur fait ombrage. Leurs efforts sont trop grossiers pour en imposer, le mépris général est la juste récompense qu'ils en reçoivent; & bien loin de parvenir au but où dieux qu'ils se proposent, leur malignité contribue toujours à faire estimer de plus en plus celui qu'elle attaque, en violant toutes les loix de la bienséance & de l'honneur. Le Public est trop équitable pour entrer dans les vûes de ceux qui cherchent à lui en imposer; & trop éclairé pour ignorer que la jalousie excitée par la concurrence entre des gens d'une même profession, ne fait honneur qu'à celui qui en est l'objet. Ainsi bien loin de me plaindre de ceux qui ont cherché à me nuire, je dois leur savoir bon gré d'avoir fait éclatter la passion qui les anime; les effets n'en sont à craindre que pour eux.

J'ai méprisé les discours injurieux qu'ils ont employé pour en imposer, & s'il ne s'agissoit que de mon intérêt particulier, je mépriserois

également la Satyre, qui a pour Auteurs des gens obscurs, qui n'ont de l'esprit qu'autant que leur en donnent de malheureuses dispositions à l'imposture. Ils n'ont osé mettre leur nom à la tête de cet Ecrit, bien persuadés qu'il est tout propre à les deshonoré; leur crainte n'a été que trop bien fondée. Il me seroit facile de démasquer ces Anonymes, si il convenoit à un homme de mon caractère de se conduire par les motifs qui font agir ces âmes viles; j'aime mieux les laisser dans l'obscurité où ils se condamnent eux-mêmes. C'est donc l'intérêt du Public qui m'oblige à répondre; c'est l'intérêt de quelques personnes de mérite que l'on s'efforce de deshonoré à mon sujet.

Sans m'amuser à suivre mes Adversaires dans tous les Articles de leur Ecrit rempli de verbiage & d'inutilité, je m'attacherai à ce qui peut contribuer à l'avantage du Public, en détruisant tout ce qu'on a avancé avec autant de hardiesse que d'ignorance sur la Britannique, dont j'avois recommandé l'usage. Je montrerai ensuite la fausseté des faits, dont on se sert pour tâcher de me rendre odieux, & je me bornerai à ce qu'il y a d'essentiel pour ne pas fatiguer mes Lecteurs.

Lorsque j'ai publié ma *Dissertation sur la Britannique*, je ne me suis proposé d'autre but que de contribuer à l'utilité publique, & de satisfaire l'empressement des honnêtes gens qui m'en avoient sollicité. Plus de trente années d'expérience m'avoient convaincu des avantages de cette plante, connue de très-peu de gens,
&

& dont on ne faisoit presqu'aucun usage dans un pays qui la produit en abondance pour l'avantage de ses habitans. Je m'en suis servi avec succès à l'égard d'un grand nombre de personnes de cette ville, il n'en falloit pas d'avantage pour mettre de mauvaise humeur quelques Médecins sans nom, dont ma présence dérangeoit les espérances & les chimériques projets. Ces mêmes Médecins ont crû qu'une pièce satyrique pourroit me décréditer dans le Public, ils ont fourni leurs Mémoires, & un d'entr'eux s'est chargé de les mettre en œuvre. C'est à lui que cette Réponse s'adresse; & les Lecteurs jugeront s'il a sujet des'applaudir.

I. Je n'ai jamais prétendu être le seul dans Amsterdam qui connût la Britannique, comme il plait à l'Anonyme de l'avancer *. Deux savans Médecins de cette ville consultez sur cette plante la connoissoient très-bien, quoiqu'ils avoüassent qu'elle n'étoit point en usage; & quelques Apoticaire mieux instruits qu'on ne le croit, sçurent fort bien la distinguer sous son véritable nom de *Britannique*, sans qu'il fût besoin d'employer d'autres termes pour la désigner. Ainsi leur habileté s'étend plus loin que notre Critique ne le s' imagine, & j'en connois plusieurs qui seroient en état de lui donner de bonnes leçons. Il a mauvaise grace de desapprouver que je me serve du terme de *Britannique*, puisque c'est celui qu'ont toujours employé les Médecins qui ont connu cette plante, & qui ont voulu la distinguer des autres sortes de *Lapathum*.

H 5

II.

* Lettr. Ser. & Bad. Tom. IV. pag. 131.

II. Le reproche qu'on me fait † de n'avoir donné d'autres synonymes de la Britannique, que ceux que j'ai trouvé dans Munting, prouve l'habileté de l'Anonyme dans la Botanique. Les synonymes qu'il juge à propos de donner à la Britannique, montrent qu'il ne connoit ni cette plante, ni celles avec lesquelles il la confond ; & si j'ai suivi en cela Munting, c'est parce que je l'ai trouvé mieux instruit que les autres Auteurs. Voici l'avis que l'Anonyme juge à propos de me donner. „ Il étoit besoin, „ ce me semble, de bien faire connoître d'abord la plante en question, & pour cet effet „ il auroit fallu en exposer les synonymes. Pour „ suppléer à ce défaut, nous allons donner les „ différens noms sous lesquels cette plante est „ connue, tant en Latin qu'en François. On „ la nomme en Latin. 1. *Lapathum maximum* „ *aquaticum*, sive *hydrolapathum*. 2. *Lapathum* „ *sativum*. 3. *Lapathum longifolium nigrum* „ *palustre*, sive *Britannica Antiquorum vera*, vel „ *hydrolapathum nigrum Muntingii*. 4. *Lapathum* „ *aquaticum folio cubitali*. 5. *Lapathum palustre*. „ 6. *Hydrolapathum majus*. On lui donne en „ François les noms de *Patience-aquatique* & de „ *Pareille de Marais*. „

Cet assemblage de prétendus synonymes prouve parfaitement que l'Anonyme ne connoit absolument ni la Britannique, ni les diverses especes de *Lapathum*, ni les autres plantes que plusieurs Auteurs ont pris mal-à-propos pour la Britannique ; puisqu'il confond des choses

† Ibid. Pag. 139.

choses très-oppoſées entr'elles. S'il avoit lu Munting avec quelque attention, il ſauroit 1. que cet habile Botaniſte a ſolidement refuté les Auteurs d'où ces ſynonymes ſont tirez, excepté ceux que j'ai raportez; 2. que ces ſynonymes qu'il raporte avec tant de confiance, ne ſont que les noms de diverſes eſpeces de *Lapathum* & de quelques autres plantes priſes pour la Britannique par des gens qui ne l'ont jamais examinée. Il me ſera facile de le prouver par la figure & les différentes qualitez de la Britannique, qui la diſtinguent aſſez des autres eſpeces de *Lapathum*. 1. On ne peut diſconvenir que le *Lapathum maximum aquaticum* ou l'*Hydrolapathum* de * Gaſpar Bauhin, & le *Lapathum aquaticum folio cubitali* de Jean Bauhin, ſoient autre choſe que la Biſtorte. S'ils les ont confondus avec la Britannique, ils ont ſuivi en cela les erreurs de ceux qui les ont précédé, comme (a) Munting le fait voir. Il remarque à cette occaſion qu'il n'eſt pas ſurprenant que ces grands hommes n'aient pû connoître la Britannique; puisqu'ils ont vécu en Suisse, où il prétend que cette plante ne ſe trouve point. De plus, il eſt aisé de comprendre qu'ils ont été trompé par la reſſemblance des feuilles de la Biſtorte avec celles de la Britannique, par la couleur noirâtre de la racine, par quelques vertus qui leur ſont communes, & par la qualité des lieux humides & ombrageux où la Biſtorte croît.

M.

* *Bauh.* Tom. III. Part. II. Lib. XXXI. c. 25.

(a) *Munting.* cap. V. p. 67.

M. (b) Lemery marque aussi dans son Dictionnaire des Drogues qu'on l'appelloit *Britannica*, parce qu'il en croissoit beaucoup en Bretagne. C'est peut-être ce qui a fait croire à l'Anonyme que c'étoit la Britannique,

2. Le *Lapathum sativum* n'est autre chose que l'*Hyppolapathum sativum* de Jean Gerard (c), que *Hyppolapathum* sive *Rhabarbarum Monachorum* (d) d'Aloisius Anguillara & de Gesner (e), que le *Lapathum majus* ou *Rhabarbarum Monachorum* de Jean Bauhin (f), que le *Lapathum sativum* de (g) Rembertus Dodonæus, que le *Lapathum sativum* ou *patientia* de (h) Jean Parkinsonus, qu'on appelle en François Rhubarbe des Moines, ou Rapontic, ou grande Patience.

Cette espèce de Patience est plus grande que les autres; on la cultive par tout dans les Jardins. Elle croît sur les bords des fosses, aux lieux marécageux des montagnes. On la cultive dans le Jardin de Médecine d'Amsterdam, & on en trouve même aux environs de cette ville, au bas des digues. C'est le *Rumex sylvestris* que

(b) *Diction. des Drogues*, pag. 81.

(c) *Hist. Plant. Anglic.* Londin 1597. in fol.

(d) *Alois. Anguillara Horti Patavini tertius in ordine Prefectus, de Plantis, &c. Opera Joannis Marinelli.* Venetiis, 1561. in 8.

(e) *In Catalogo Plantarum quadrilingui.*

(f) *Hist. Plant.*

(g) *J. Rembert Dodon Mechl. Med. Cesar. stirpium Hist. pomptades sex sive libri XXX.* Antwerp. 1616.

(h) *Theatrum Botanic.* Lond. 1649.

que (a) Pline assure croître dans les Jardins. Il est vrai que cette plante qui vient dans les marais , a la forme extérieure de la Britannique ; mais pour peu qu'on l'examine en détail , on en voit la différence par la figure canelée de sa tige, par la grandeur, la couleur & la consistance de ses feuilles , par l'arrangement de ses fleurs, qui se trouvent attachées au fond d'un calice à six feuilles , par la couleur de sa semence qui est anguleuse , par la grandeur de sa racine qui est brune en dehors , jaune ou citrônée en dedans , enfin par son goût acré & amer.

Si néanmoins toutes ces circonstances ne suffisent pas pour convaincre l'Anonyme que cette plante n'est pas la Britannique , qu'il consulte (b) Munting ; cet Auteur lui apprendra qu'après un examen le plus exact de tous les especes de *Lapathum* il a trouvé que le *Lapathum sativum* est la véritable Rhubarbe des Moines.

3. Le *Lapathum Palustre*, que l'Anonyme confond avec la Britannique, est la même plante que le *Lapathum folio acuto plano* de Gaspar Bauhin (c) & de Piton Tournefort (d), que le *Lapathum sylvestre* de Gesner (e) & de Dodonæus (f), & que l'*Oxylapathum* de Dioscoride

(a) *Plin. Lib. XIX. c. 6. & 12.*

(b) *Munting. Cap. V. p. 39.*

(c) *C. & Jo. Bauhini Theat. Botan. Tom. III. Part. II. Lib. XXXI Cap. 25.*

(d) *P. Tournefort, Plant. des environs de Paris.*

(e) *In Libro de Hortis Germania.*

(f) *Hist. Belgica Remb, Dodonæi Mechl. Med. Cesar. Antuerp. 1616.*

de (a) & de Plinè (b), or rien de tout cela n'est la Britannique. C'est une espece de Patience fort commune, qui croît principalement dans les marais, sur les bords des étangs, & quelquefois dans les lieux secs. Elle a des feuilles semblables à celles de l'oseille ordinaire, d'un goût amer un peu astringent. Sa racine est longue, plus ou moins grosse suivant la bonté du terrain, sa couleur extérieure est plus ou moins brune, blanche en dedans, jaune un peu après qu'elle a été coupée, d'un goût un peu amer & pénétrant.

4. Il est encore facile de prouver que l'*Hydro-lapathum majus* de (c) Dalechamp n'est pas la Britannique, la description qu'il en fait le prouve avec évidence. Qu'on la compare avec celle que j'ai donné de la Britannique, & on sera convaincu que cet Auteur & l'Anonyme n'ont jamais vû ni connu cette plante.

On dit (pag. 140. & 141.) que je multiplie les êtres sans nécessité ; qu'on juge s'il convient à l'Anonyme de me faire un tel reproche. Je me suis contenté de rapporter les véritables synonymes de la Britannique après un Auteur qui l'a

par-

(a) *Descriptio Dioscoridis in acutum tendit, dura habens extrema, in palustribus nascens.*

(b) *Plin. Lib. XX Cap. 21.*

(c) *Radicem fibrosam plurimos caules valde nodosos, ac ad unius tantummodo pedis altitudinem ascendentes, folia verò longa, angusta & hirsuta, nec non flores plane luteos, calendulae per similes, tandemque per aërem evolantes Britannicam proferre narrat Jacob. Dalechamp. Hist. Plant. Lib. IX. c. 66. apud Munt.*

parfaitement connuë , & après l'avoir bien examinée moi-même ; & mon Adversaire en habile Botaniste a voulu lui en attribuer plusieurs autres , très-propres à tromper ceux qui voudroient s'en tenir à lui. Je demande s'il seroit bien sûr de s'en raporter à ses décisions ; si les Apoticairez seroient obligez de deviner qu'il s'agit de la Britannique en lisant des synonymes si peu convenables à cette plante ; & si enfin il lui convient de juger des choses , dont il est si peu instruit ? Je ne lui insulterais point sur ses bevuës , les Lecteurs lui rendront justice. J'ai dit qu'on *pourroit* appeller la Britannique *Rheum Hollandicum* , ou *Rubarbe de Hollande* , & ce n'est pas sans fondement. La ressemblance qu'elle a avec la véritable Rhubarbe , tant par la couleur de sa racine lorsqu'elle est séchée , que par ses vertus qui approchent de celles de la Rhubarbe , lorsqu'un Médecin exercé en fait un mélange convenable , comme je l'ai observé dans ma Dissertation , & l'employe méthodiquement , m'ont déterminé à lui attribuer ce nouveau nom. De plus toutes les espèces de *Lapathum* & de Rhubarbe sont comprises dans le même genre. Mais la modestie avec laquelle je me suis exprimé , en disant qu'on *pourroit* l'appeller *Rubarbe de Hollande* , sembloit devoir me mettre à couvert des traits satyriques d'un Médecin , qui ne se fera jamais estimer par de pareilles chicanes. Je m'en tiens par tout au nom de Britannique , fort connu des gens médiocrement habiles ; est-ce ma faute si ce terme est nouveau pour lui ? Et , s'il veut absolu-

ment

ment confondre cette plante avec d'autres toutes différentes, pourra-t-il en conclure que la Britannique n'a pas les vertus que je lui attribue dans ma Dissertation. J'ai souvent repeté que cette plante produira de bons effets dans certaines maladies, lorsqu'un Médecin éclairé voudra l'employer; mais si au lieu de la véritable Britannique, on fait usage de plantes d'un caractère différent, qu'il ne s'en prenne qu'à lui-même, si les effets ne répondent pas à ses espérances. Le détail dans lequel je suis entré devoit suffire pour un Médecin, puisqu'il suffit pour un grand nombre de gens sans étude qui savent l'employer utilement.

III. Pour prouver que la plupart des Praticiens se sont servis de la Patience tant devant qu'après Munting, l'Anonyme rapporte le témoignage de M. Tournefort*, qui dit qu'il y avoit de son tems des gens à Paris qui se servoient de l'infusion de cette plante pour se préserver de la goutte, & il donne la description d'un remède comme tiré de Munting. Il cite ensuite M. Chomel, qui a indiqué le même remède, en renvoyant au Traité de Munting sur les vertus de la Patience. Je répons d'abord qu'un exemple ou deux ne prouvent pas que la plupart des Praticiens se soient servis de la Britannique. De plus, ces deux Médecins ont employé la Patience, donc ils ont employé la Britannique; c'est ce que je ne saurois accorder, puisqu'ils n'ont pas connu cette dernière plante. Si on me dit qu'ils ont pu appeller Patience ce

que

* *Lett. Ser. & Bad.* Tom. IV. Pag. 142.

que j'appelle Britannique avec Munting ; l'Anonyme me fournit la réponse à la page 194. de son Ecrit ; car selon lui M. Tournefort dit que la racine de la Parelle de Marais , ou Patience , est fort *stiptique* & très amère ; or ce caractère ne convient pas à la Britannique , donc ces deux plantes ne sont pas une même chose , & M. Tournefort étoit trop habile pour les confondre s'il eût bien connu la Britannique. J'ajouterai ici que ce Botaniste a cherché inutilement cette plante aux environs de Paris , & que je me suis joint à lui pour la découvrir ; mais nous ne pûmes trouver que quelques sortes de Patience différentes de la Britannique. Pour ce qui est du remède qu'on prétend être tiré de Munting , on supprime une partie des drogues qui entrent dans sa composition , on substitue l'esprit de vin au vinaigre , & au lieu que cet Auteur l'indique (a) pour le Scorbut , on le donne pour la Goute.

On ne sera pas surpris que M. Tournefort se soit trompé au sujet de la Britannique , si on fait attention que parmi près de 150. Auteurs qui ont parlé de cette plante , il n'y en a que quelques-uns qui l'aient connue. La plupart l'ont confondue avec les espèces de Patience & avec plusieurs autres plantes. On n'a qu'à lire Munting pour se convaincre des erreurs où la plupart de ces Auteurs ont été ; quoique fort estimables d'ailleurs. Après tout il s'agit d'un fait ; nous avons dans ce Pais la plupart des espèces de *Lapathum* & la Britannique , & je suis en état de faire voir à ceux qui en seront curieux les dif-

Tom. XV. Part. I.

I

férences

(a) Voyez *Munting* p. 188.

férences qui distinguent la véritable Britannique des autres espèces de Lapathum. Je demande aux Lecteurs, si l'offre que je fais à l'Anonyme n'est pas un moyen plus sûr, que tous ses inutiles raisonnemens, pour connoître cette plante.

L'Anonyme cite aux pages 143. & 144. M. Boerrhave, qui place la Britannique au rang des Lapathum, qui reconnoît que cette plante est, selon Munting, la *Britannique* des Anciens, & qui s'en est servi plusieurs fois contre le Scorbut. Je ne suis nullement surpris que ce savant Médecin connoisse si bien la Britannique & ses vertus, mais parce qu'il s'en est servi plusieurs fois, peut-on en conclurre que la plupart des Praticiens l'emploient, & que cette plante soit d'un usage commun? Il seroit à souhaiter, je l'avouë, que la plupart des Médecins prissent pour modèle ce grand homme, & qu'ils se conduisissent par ses principes; mais en voit-on beaucoup qui y fassent toute l'attention qu'ils méritent? Si ce célèbre Professeur convient qu'une espèce de Lapathum est la Britannique, & qu'elle est bonne contre le Scorbut, convient-il à un jeune Ecolier de me chicaner si j'emploie le terme de Britannique pour désigner la même plante, & de prétendre que je dois lui donner un autre nom pour être entendu. Qu'il se rende justice, & qu'il soit du moins plus circonspect à l'égard de ceux qui sont d'accord avec un Maître aussi respectable que le sien. J'ai décrit la Britannique avec assez d'exactitude, pour qu'un homme médiocrement attentif puisse la distinguer de la Patience ou Parrelle

relle de marais. Les Garçons Apothicaires ne s'y trompent pas après avoir lu ma Dissertation; mais puisqu'elle ne suffit pas pour l'Anonyme, je lui conseille d'aller au Jardin de Médecine; le Jardinier lui pourra donner de bonnes leçons.

IV. J'ai dit dans ma Dissertation, *que la Britannique est aussi spécifique contre le Scorbut, que le Quinquina l'est contre la Fièvre.* Ce sentiment déplait à l'Anonyme *, parce qu'aucun Moderne n'a jamais eu cette pensée, & parce que les Anciens ne connoissoient pas le Quinquina. Ces raisons seroient fort bonnes, si un homme sans étude, sans connoissance de cause, hazardoit une pareille proposition; mais un vieux Médecin, qui aura donné toute l'application nécessaire aux études qui conviennent à sa profession, qui est fondé sur une longue expérience, sera-t-il obligé de s'en tenir en humble esclave aux pensées des Modernes, sans oser produire les siennes, lorsqu'il les croit utiles au Public? J'en laisse le jugement aux Lecteurs. Les Anciens n'ont pas connu le Quinquina, je l'avoué; cette raison m'ôte-t-elle le droit de lui comparer la Britannique, & d'avancer que cette plante est aussi spécifique contre le Scorbut que le Quinquina l'est contre la Fièvre?

Je n'ai jamais dit qu'il n'y a point d'autre plante parmi les Antiscorbutiques, qui dans certains cas doive être préférée à la Britannique. Mais cela ne diminue en rien le mérite de cette plante. Car comme il y a certaines fièvres, où

1 2

il

* Page 157.

il convient d'employer d'autres febrifuges que le Quinquina, de même il peut y avoir des cas particuliers où on sera obligé de se servir de diverses plantes préférablement à la Britannique. Cela n'empêche pas que la Britannique ne soit en général un spécifique aussi bien que le Quinquina. Les Médecins éclairés ont sans doute remarqué que j'ai averti dans ma Dissertation, que les spécifiques quels qu'ils soient, demandent une méthode pour être appliquez avec succès, & que j'ai expliqué cette méthode par rapport à la Britannique. Si l'Anonyme y avoit fait attention, il auroit supprimé une partie de son Ecrit. Mais il vouloit me dire des injures, qui lui feront plus de tort qu'à moi.

V. L'Anonyme prétend m'accabler par l'autorité de M. Boerrhave †, qui dit en parlant de l'*Acetosa*, que cette plante est préférable aux *Lapathum*, & par conséquent à la Britannique. Cet habile Professeur explique sa pensée, lorsqu'il dit, *in omnibus morbis, ubi nimia sanguinis ichorofitas adest*; il ne s'agit pas de toutes les maladies en général, mais d'une espèce particulière. Voyons si je m'éloigne beaucoup de son sentiment.

Je ne disconviens pas que l'Oseille, ou l'*Acetosa*, dont M. Boerrhave fait l'éloge, ne soit une admirable plante dans la Médecine. J'en suis si persuadé, que je l'ai recommandée à la page 127. de ma Dissertation en ces termes : *Dans les temperamens secs & bilieux, le suc d'Oseille est tout-à-fait NECESSAIRE. La dose*
doit

† Pag. 158.

doit être égale à celle de la Britannique dans leur mélange. Néanmoins fondé sur une infinité d'expériences & sur les principes qui composent la Britannique, je ne suis pas du sentiment que l'Oseille soit généralement aussi convenable que la Britannique. Il est vrai que le suc d'Oseille précipite les principes acres qui se rencontrent dans les humeurs; & comme ce caractère d'humeur se trouve ordinairement dans les gens bilieux & sanguins, c'est particulièrement dans cette occasion que le suc d'Oseille convient, en le mêlant, comme nous l'avons dit, avec celui de la Britannique. Autrement l'acidité de l'Oseille incommode l'estomac, en le picotant fortement. De plus, l'usage de l'Oseille donne de la consistance aux humeurs, ce qui est tout-à-fait contraire aux temperamens humides, pituiteux & mélancoliques, & à toutes les maladies causées par des humeurs trop épaisses, ce qui est ordinaire à la plupart des personnes qui sont attaquées du Scorbut dans ce pays-ci. Généralement la Britannique n'a pas besoin des mêmes précautions; elle convient à tout temperament, pourvu qu'on l'emploie avec les égards que j'ai marqué. Outre l'expérience, qui est d'un plus grand poids que tous les raisonnemens, on découvre au goût le caractère de la Britannique; qui paroît d'abord un peu acide, & aussi-tôt après d'un astringent assez fort, qui laisse une douceur sensible & suffisante pour la distinguer. La qualité astringente de la Britannique est fort pénétrante; ce qu'on ne trouve point dans celle de l'Oseille, ni dans les

autres astringens. La première est dessicative , deterfive & vulnenaire d'un ordre particulier. Toutes ces qualitez que l'Oseille n'a pas , conviennent pour guérir le Scorbut. Il est vrai que l'Oseille est un Antiscorbutique comme le Citron , mais elle ne convient que dans les cas que je viens de marquer , dans la Peste comme je l'ai vû pratiquer dans l'Arabie par d'habiles Médecins , & souvent dans toutes les fièvres où le fluide vital est en phlogose. Que l'Anonyme juge si l'Oseille m'est inconnue !

VI. Notre Ecolier Docteur croit que j'ai oublié ma Logique dans mes longs voyages ; il n'a jamais sans doute bien sçû la sienne , puisque récemment sorti du Collège il raisonne lui-même d'une manière pitoyable. J'avois dit , „ tous „ les Aneiens qui ont connu la Britannique , „ conviennent unanimement qu'elle est spéci- „ fique contre le Scorbut. Les Modernes lui „ ont trouvé les mêmes vertus. “ *Il est clair , selon cet habile homme , que je suis tombé en contradiction avec moi-même ** ; & pour le prouver , rare effort de son génie , il a imaginé que les Modernes qui ont connu la Britannique , sont les mêmes que ceux qui selon moi ne l'ont pas connue ; ce qui est conclure du particulier au général. Son Argument est tout pareil à celui-ci , *il y a un grand nombre de Médecins ignorans , on appliquez , donc ils le sont tous*. Avec le degré de bonne foi que fait paroître notre nouveau Docteur , & de semblables principes de raisonnement , je dois lui savoir gré de ne m'avoir

m'avoir pas fait tomber plus souvent en contradiction avec moi-même. C'est, sans doute, l'effet d'un reste de pudeur qu'il fera bien de ménager, ce fonds quelque petit qu'il soit, lui sera plus utile qu'il ne pense. S'il suit mon conseil, il s'en trouvera beaucoup mieux, que d'avoir écouté ses faux amis, qui l'ont engagé à me faire une insulte toute propre à le deshonor.

Voici une autre preuve de la solidité avec laquelle notre Docteur a appris à raisonner. J'ai dit que le Diabete se guérit avec le secours de la Britannique, mais que pour la rendre spécifique on doit la joindre à une certaine gomme. L'Anonyme n'en croit rien †, parce qu'il y a des cas où le Diabete est mortel. Mais s'ensuit-il que la Britannique n'est pas un spécifique contre le Diabete, parce que dans certains cas le Diabete est incurable & mortel? Il y a des fièvres contre lesquelles le Quinquina est inutile, donc cet excellent febrifuge n'est pas un spécifique. Un Médecin peut-il raisonner ainsi? L'Anonyme est embarrassé sur la Gomme que j'indique sans la nommer. Il faut qu'il soit bien peu instruit des vertus des Gommés de notre Europe, qui ne sont point aromatiques, dont l'usage donne de la consistance au fluide. Une chose de cette nature devoit-elle arrêter un Disciple de Mr. Boerrhave, qui connoit si bien les avantages qu'on peut retirer des Gommés, & qui en fait un si grand usage?

I 4

VII

† Pag. 180.

VII. Je ne m'amuserai pas à répondre à tout ce que l'Anonyme avance sur les diverses maladies dont j'ai parlé, ce détail m'entraîneroit dans un longueur excessive. Je me suis attaché surtout à ce qui regarde le Scorbut, pour lequel la Britannique est d'un usage général; je me suis contenté d'indiquer les autres maladies qui peuvent être guéries avec le secours de cette plante, pourvu qu'elle soit employée par un Médecin éclairé. Il me seroit facile de justifier ce que j'ai avancé; mais je me bornerai à ce qui paroît le plus incroyable à notre Docteur, qui devroit avoir assez de modestie pour ne pas décider sur les choses qu'il n'entend pas, sans maltraiter un homme qui est en état de les lui apprendre.

J'ai dit que la Britannique est bonne contre la rage, & contre les morsures des bêtes venimeuses*; sur quoi l'Anonyme assure avec confiance, que ce seul article suffit pour montrer ma *credulité*, ou ma *mauvaise foi*. Il ajoute, qu'il faudroit être bien peu au fait de la Médecine, pour ajouter foi à une telle proposition. Je ne suis pas surpris d'entendre parler ainsi un homme, qui ignore la cause des accidens, que la rage produit, les remèdes que les Praticiens emploient pour cette maladie, & le caractère particulier de la Britannique. J'ai employé plusieurs fois en Italie avec succès la racine de cette plante, donnée en poudre intérieurement, & appliquée extérieurement contre les morsures des chiens enragés. J'ai même observé avec étonnement que la poudre de cette racine appli-
quée

quée d'abord sur la partie mordue avoit prévenu tous les accidens de la rage, aussi bien que ceux de la piquûre du Scorpion. Seroit-il impossible qu'elle convint aussi contre la morsure de la vipère? Mais comme le nouveau Docteur pourroit s'inscrire en faux contre les expériences d'un homme qu'il ménage si peu, j'espère qu'il respectera du moins les autoritez que je vais alléguer, & qu'il avouera qu'il n'est pas *au fait de la Médecine*.

1. (a) Galien dans son second Livre des Antidotes, recommande la Britannique contre l'Hydrophobie, ou la rage.

2. Voici un passage de Munting, qui dit après Fernel que la Britannique est bonne dans diverses maladies; & il ajoute, qu'elle est propre pour toute sorte d'ulcères & de morsures vénimeuses, si on l'employe en poudre. *Valeat itaque faucium malis, Aphthis sive ulceribus in quamvis oris partem saepenumero serpentibus, ut scribit Clarissimus. (b) Joannes Fernelius, Dysenterii, Coeliacisque: Malignis omnibus medetur ulceribus, nec non venenatis ictibus universis, si pulveris modo inspergatur. Cap. XV. pag. 142.*

3. On recommande la même plante contre la rage dans les vers de Democrate, que Julianus Martianus Rota traduit ainsi.

*Hanc quoque ad eos qui timent aquam sibi
Dicebat Niceratus constare & simul*

L 5

Ami-

(a) Galen. Lib. II. de Antidot.

(b) Joan. Fernel. lib. V. de part. morib. cap. 8.

*Amicis, qui mirandas judicare
 Medicinarum proprietates queant.
 Titii Patricii optimi tres obolos
 Prestaret indicium si id adesset tibi.
 Dies jubebat viginti duos dare
 Jejuno ut dixi nuper morsis, & ex aqua
 Facere succus Britannicæ feratur idem
 Datus quo Liciam præcepimus modo.
 Hoc quidam etiam multum admirantur.*

4. Munting qui rapporte les vers qu'on vient de lire, dit page 143. qu'il paroît par le témoignage de Pline que l'Herbe Brit, qui est la même chose que la Britannique, est très efficace contre les venins & les morsures des serpens. Et il conclut ainsi : *Vorum hæc mea Herba contra venena, morsusque venenatos insignes habet effectus.* Il avoit dit auparavant pag. 118. *Herba contra Anginas & Serpentes valet.*

5. On voit à la page 122. du même Auteur, que le Cochlearia n'a pas la vertu que Dioscoride attribué à la Britannique contre la morsure des serpens. *Deinde nec Anginis opitulatur Cochlearia, nec vires contra serpentes habet peculiares, quæ pollere BRITANNICAM DIOSCORIDES tradit.*

6. Le même Munting pag. 153. en parlant des vertus de la Britannique dit : *Venena & serpentes abigere, ac ictus eorum sanare, quare jure inter Alexipharmaca numeratur.*

7. On trouve à la pag. 173. de ce savant Auteur la composition d'un Electuaire de Britannique, *ad Pestem serpentes, & rabidi canis morsum.*

8. Pline

8. Plineparle en divers endroits de la Britan-
nique ; il dit au Chap. 3. du Livre XXV.

*Non nervis modo & oris malis salutaris , sed
contra Anginas quoque serpentes , &c.*

Je pourrois produire d'autres autoritez , s'il
étoit nécessaire ; celles qu'on vient de lire suf-
fisent pour justifier ma bonne foi , que l'Ano-
nyme a taché de rendre suspecte avec tant de
hardiesse. Qu'il avouë qu'il n'est pas encore
aufait de la Médecine , qu'il se mêle d'exercer ;
que le Public juge qui de nous deux cherche à
lui en imposer , & si un Ancien n'étoit pas bien
fondé , lorsqu'il disoit , *quò quis indoctior eò im-
pudentior*.

De la manière dont l'Anonyme s'explique ,
on diroit que la morsure d'un chien enragé est
incurable , ou du moins qu'on n'en peut préve-
nir les effets par un remède aussi simple que la
racine d'une plante. Si ce Docteur avoit lu les
Anciens , & sur-tout Galien sur cette maladie ,
il auroit trouvé qu'ils avoient une méthode
pour la traiter , & il auroit démêlé la conduite
qu'on doit tenir lorsque les Topiques ont été
négligez. Galien veut qu'on ait recours aux
Alexipharmques , principalement aux cendres
des écrevisses de rivière , que tous les Anciens
assurent être les plus efficaces. Galien ajoute
même , qu'en pareil cas aucun malade n'a ja-
mais péri après avoir pris ce remède. Quelques
* Modernes ont aussi suivi cette méthode. Or
je demande si ce remède n'est pas aussi simple
que

1 Luc. Toxicopon Medica. de Rabd.

que celui que je propose, & s'il est si incroyable qu'une plante puisse avoir autant de vertu que les écrevisses?

Je ne sache pas, dit-il, *qu'on se soit jamais servi de la Britannique contre la morsure de la vipere.* Voilà qui est fort modeste. Ce qu'il ne fait pas, un autre ne peut le savoir; cela est très-bien conclu pour un nouveau Docteur, qui a une haute opinion de lui-même. Mais quand il sauroit en effet tout ce qu'il croit savoir, à qui en veut-il? Ai-je dit que la Britannique guérit la morsure de la vipere, & ai-je prétendu que cette plante guérit les morsures de toutes les bêtes venimeuses, ou prétend-il lui-même qu'il n'y en ait point d'autres que la vipere? Il auroit au moins pu y joindre la morsure des Ecrivains satyriques, contre laquelle, je l'avoue, la Britannique n'a point de vertu; il lui faut un topique bien plus puissant.

VIII. Il est tems de venir à quelques reproches qu'on me fait. L'Anonyme trouve mauvais que j'aie parlé contre la Chymie, quoiqu'il n'ait déclaré que je me contente de blâmer les excès, où elle a conduit certains gens, & les abus qu'elle a produits. Cette précaution devoit suffire, ce me semble, pour me mettre à couvert de la mauvaise humeur du Critique. J'ai parlé en général contre les abus de la Chymie, sans nommer ni désigner personne; n'ayant d'autre but que de faire voir au Public qu'on lui en impose souvent avec certains remèdes chimiques, dont tant de gens éprouvent les funestes effets. J'en ai vu de tristes exemples dans
tous

tous les lieux où j'ai pratiqué la Médecine ; j'en ai vu même dans Amsterdam qui étonneroient les Lecteurs, si je jugeois à propos de les rapporter. Je ne veux nuire à personne, non pas même à ceux qui ont fait d'inutiles efforts pour me décrediter ; il me suffit de donner au Public un avis qui peut lui être salutaire. Voilà le motif qui m'a engagé à parler de la Chymie, l'Anonyme n'a pu le deviner, parce que nous agissons l'un & l'autre par des principes bien différens. Il veut en imposer par toutes sortes de voyes. Les faussetez les plus grossières, l'imposture, tout est bon pour lui ; & je cherche à me rendre utile, sans mettre au jour des vérités mortifiantes, que je veux épargner à certaines gens. De plus, on a voulu tourner en ridicule le grand usage que je fais des plantes, sans négliger dans l'occasion les autres remèdes, comme si les remèdes chymiques m'étoient inconnus. Si j'en ordonne peu de cette dernière espèce, c'est parce que je les connois ; & c'est uniquement à ceux qui méprisent les plantes, parce qu'ils en ignorent les vertus, que je me suis adressé.

Y a-t-il de l'équité à m'accuser d'avoir pillé M. Hecquet, puisque je l'ai cité * honorablement, lorsque j'ai eu besoin d'une autorité aussi respectable ? Je me suis fait honneur de puiser dans les Ecrits de ce savant Médecin, un des grands Praticiens de notre tems, mais sans m'attribuer ce qu'il m'a fourni. J'ai de même cité

* *Biblioth. Franc.* Tom. XIV. I. P. pag. 108. 112. 114. &c.

cité Munting dès le commencement de ma Dissertation ; & si j'ai pris de bonnes choses dans son Livre , j'ai aussi fait voir que je connoissois la Britannique par moi-même. Munting a cru que cette plante ne croissoit que dans ces Provinces , & j'ai indiqué † les lieux où je l'ai trouvée. J'ai aussi remarqué dans la même page ; que cet habile homme malgré toutes ses recherches , paroît n'avoir pas connu l'étendue du caractère de cette plante , qu'il paroît même s'en défier par toutes les compositions qu'il en donne , chargées d'un grand nombre de Drogues , qui ne servent qu'à affoiblir ses vertus. J'ai parlé après une longue expérience.

IX. Qui a dit à notre Docteur que je n'admets point des aigres dans les premières voyes , * & même dans le sang ? N'a-t-il pas lu dans ma Dissertation page 132. que la Britannique est bonne pour détruire les aigres , qui sont *presque toujours l'origine des maladies chroniques*. Je ne conviens pas , à la vérité de l'existence de l'Acide & de l'Alkali , & je ne crois pas qu'on doive les admettre pour expliquer les causes des maladies ; persuadé qu'un Médecin doit raisonner & se conduire par les loix de l'Oeconomie animale & les Observations. Mais le nouveau Docteur s'imagine-t-il que ces deux sels se trouvent à point nommé dans l'estomac pour se livrer un rude combat ? S'il avoit quelques principes sur cette matière & un peu d'expérience , il sauroit qu'il suffit qu'un de ces deux sels

† *Ibid.* Pag. 115.

* *Lett. Ser. & Bad.* Pag. 147.

sels manque pour anéantir ce système, qui me paroît aussi ridicule que celui de ces Philosophes qui admettoient les qualitez occultes pour expliquer les choses les plus difficiles.

L'exemple tiré des *Actes de la Société Royale de Londres*, que l'Anonyme rapporte, ne suffit pas pour nous faire croire que les aigres fermentent dans l'estomac, & qu'ils furent positivement la cause de l'enflure de tous les intestins & principalement du *Colon* de ce jeune Anglois. Qu'il apprenne qu'on remarque souvent, que les parties se gonflent & s'enflent après la mort, & quelquefois dans le tems que le mouvement vital veut cesser, ou cesse en effet: Le système de la Mécanique du corps humain nous donne des règles plus certaines, qui nous développent que cette cause peut se trouver simplement dans la grande quantité de vin & de biere que ce jeune homme avoit avalé. Cette grande quantité de boissons ayant trop rempli la capacité des intestins & sur-tout du *Colon*, avoit interrompu par son volume, son poids & sa pression, 1. le mouvement péristaltique des intestins, 2. la circulation des fluides dans les vaisseaux qui composent ces viscères, 3. elle avoit bouché les excretoires de ces parties, & 4. enfin elle avoit arrêté le mouvement des fibres nerveuses, qui sont les puissances qui dirigent les fonctions de l'Oeconomie animale.

Jedemande à l'Anonyme s'il en faut davantage pour causer l'enflure de ces parties. De plus la froideur de ces boissons prises avec excès

no

ne peut-elle pas avoir éteint la chaleur naturelle, que nous savons être une des principales causes qui entretiennent les ressorts qui servent à la Mécanique du Corps humain ? Ne savons-nous pas, que suivant les loix ordinaires de la fermentation l'enflure devoit être diminuée après que la fermentation eut cessé ; & que si après cela les intestins se trouvèrent tendus, ce fut uniquement par le volume du vin & de la biere ? Après tout il ne s'agit pas ici de refuter ce système, dont nombre d'Auteurs habiles ont montré l'inutilité.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent me paroît suffire pour détruire ce que l'Anonyme a avancé contre ma Dissertation ; je ne m'arrêterai point à diverses chicanes qui ne méritent aucune réponse. Il est tems de venir aux faits publiez pour détruire ma réputation ; c'est à ma personne qu'on en veut plutôt qu'à la Britannique, & je suis forcé de répondre.

I. Il est faux que les personnes instruites aient fait courir le bruit que j'avois voyagé avec Mr. Tournesfort. Ce qu'il y a de vrai, c'est que nous fumes envoyez en Levant en même tems. Nous ne partîmes point ensemble ; mais nous nous vîmes à Constantinople, où Mr. de Feriol, Ambassadeur de France, nous fit expédier les Passeports nécessaires ; M. Tournesfort alla vers la Mer Noire, & j'allai vers l'Egypte. A mon retour en France, je fus nommé pour être Médecin de l'Armée du Roi en Italie.

II. Voici ce qu'il y a de réel dans la Conversation

versation que j'ai eu avec un *habile Botaniste*. C'est un Chirurgien qui étant allé aux Indes au service de la Compagnie Hollandoise , en a , dit-on , rapporté diverses plantes curieuses. Il a eu la modestie de se faire passer pour un savant Botaniste , & il étoit facile de le persuader à des gens qui n'ont aucun idée de la Botanique. Ce qu'on me dit de ce Chirurgien n'excita pas ma curiosité , sachant depuis long-tems combien il faut rabattre des louanges que ces Messieurs ne manquent pas de se donner , lorsqu'ils ont quelque petite connoissance. Il est faux qu'il m'ait rendu visite , un Chirurgien savant ne fait pas tant d'honneur à un Médecin. Le hasard nous fit rencontrer ensemble dans la maison où je logeois. Le Botaniste y étoit venu pour faire quelque emplette ; j'entrai , on me fit connoître qui il étoit , & après quelques civilitez , il m'assura qu'il avoit apporté des Indes un grand nombre de plantes inconnues , sans entrer dans aucun détail. Je lui répondis , que j'avois crû le Jardin de Médecine bien pourvu de tout ce qu'il y a de rare dans les Indes ; qu'il n'étoit pas cependant impossible de faire quelque nouvelle découverte dans un pays aussi éloigné , puisque j'en avois fait moi-même dans l'Arabie Déserte , & je lui parlai du *Fasair* , dont les Médecins Arabes font un grand usage contre la Peste. Un Chirurgien , habile Botaniste , ne doit rien ignorer ; celui-ci voulut me prouver qu'il connoissoit parfaitement la plante en question , par malheur il n'y réussit pas. Je lui fis voir en peu de mots qu'il se trompoit ,

en lui offrant de lui montrer la plante que j'ai destinée sur les lieux, & la description que j'en ai faite. Là-dessus je pris congé de lui, mes affaires m'appellant ailleurs, & je ne l'ai plus vu. Il est faux qu'il ait demandé depuis à me parler, je n'aurois pas manqué de lui rendre visite. On fabriqua un Roman sur notre conversation, & quelques Médecins eurent soin de publier le prétendu triomphe du Chirurgien, que l'Anonyme fait si bien valoir. Un homme capable d'en juger avoit entendu toute notre conversation, qui n'avoit pas duré un quart d'heure; on lui fit part il y a quelques mois du bruit qui couroit à ce sujet, & il raconta la chose d'une manière toute propre à désabuser des gens qui ne veulent pas être trompez. La capacité du Chirurgien m'est inconnue, ainsi je ne contesterai point là-dessus; mais sa probité me seroit fort suspecte, s'il étoit l'Auteur du Roman. Je n'oserois l'affirmer, & il vaut mieux laisser cette gloire toute entière à un Médecin qui m'a déjà donné des preuves de sa mauvaise foi. Je me contente d'ajouter, que ceux même qui ont taché de faire valoir l'Ecrit de l'Anonyme, comme une pièce à laquelle il m'étoit impossible de répondre, ont parlé assez peu avantageusement sur le compte du Chirurgien, pour ne pas donner une grande idée de son savoir & de sa modestie.

III. L'Histoire qu'on raporte page 179. est fautive dans toutes ses circonstances. Le particulier dont on parle, n'a point eu la maladie qu'on lui attribue mal-à-propos. Si son Médecin

decin l'a cru . il s'est trompé grossièrement ; & s'il l'a divulgué , il en a agi de mauvaise foi & avec imprudence. Quand la chose seroit vraie, un Médecin ne doit jamais trahir les secrets qu'on lui confie, il se déshonore en même tems qu'il expose la réputation d'un homme qui se met entre ses mains. Celui dont il s'agit étoit incommodé depuis plusieurs années , & lorsque je fus appelé , il étoit depuis huit mois entre les mains d'un Médecin , qu'on dit être un bon homme , & de plus , grand Admirateur de l'Anonyme qui m'a attaqué. Les apéritifs trop forts qu'il avoit employé inconsidérément , avoient beaucoup aigri le mal. Dans la consultation que nous fîmes ensemble , je lui représentai les inconvéniens d'une méthode aussi peu convenable ; mais comme il avoit plus de pouvoir que moi sur l'esprit du Malade , je fus obligé de consentir à la continuation d'une partie de ses remèdes. Deux jours après ils produisirent les accidens fâcheux que j'avois prédit , & ce fut à moi à suppléer à l'embarras du Médecin. Trois semaines se passèrent ainsi inutilement , alors le Médecin ordinaire proposa d'autres moyens , qui lui avoient , disoit-il , réussi depuis peu pour un cas tout pareil. Le Malade demanda d'abord le nouveau remède , qui n'eut pas plus de succès que ceux qu'il avoit employé depuis environ dix mois. Ennuyé de tant d'essais inutiles , je proposai une méthode connue des bons Médecins ; elle consiste à détourner l'humeur & à fortifier la partie malade. Notre Médecin fut témoin des bons effets de ma mé-

thode pendant environ dix-huit jours , comme l'Anonyme l'affure, fans doute après lui , & il jugea à propos de se retirer. Bientôt après le Malade se trouva considérablement soulagé , & en état de faire un voyage ; mais quelques accidens lui étant survenus , à son retour on l'engagea à rappeler son premier Médecin , qui le traita si bien , qu'au bout de deux mois il le laissa dans une situation fâcheuse , avouant qu'il n'y connoissoit plus rien. Je fus rappelé , & je trouvai un grand désordre , auquel je tâchai de remédier autant qu'il étoit possible. Le Malade fut satisfait de moi , & je le mis en état de ne rien craindre. Cet honnête homme est plein de vie , & il me rendra justice. Il n'a pas été question de Britannique dans cette maladie , comme on le dit dans cette Histoire ; mais on vouloit me rendre odieux. Toutes sortes de voyes sont bonnes pour des gens à un certain ordre.

IV. L'Anonyme * en parlant de la Fistule d'une jeune Demoiselle , au lieu d'inventer des faussetez , dont il me seroit facile de le convaincre , auroit dû dire , 1. qu'il y avoit un habile Chirurgien qui pensoit cette Demoiselle , 2. que le mal avoit commencé plus de dix-huit mois auparavant , & convenir qu'il n'est pas facile de remédier en peu de tems au désordre qu'il avoit causé. Je ne répons rien à l'indigne reproche qu'il me fait là-dessus ; les Parens de cette jeune personne savent à qui on doit attribuer le retardement de l'entière guérison , & tout ce qu'on a fait pour en empêcher le succès.

11

* Pag. 184.

Il y a une particularité que l'Anonyme n'auroit pas dû oublier, & que je tiens des Pères de la jeune Demoiselle. C'est que ce nouveau Docteur sans expérience, offrit d'entreprendre cette difficile cure, & pour agir avec précaution il consulta Mrs. les Professeurs de Leyde, en leur envoyant l'Histoire de la maladie. Elle étoit si mal circonstanciée, que ces habiles Professeurs n'y purent rien comprendre, & qu'ils jugèrent que le Médecin devoit connoître mieux le mal, avant que d'entreprendre de le guérir.

V. Il y a de l'injustice † à vouloir me rendre responsable de l'accident arrivé à la Dame dont on parle. Les circonstances qu'on me force de rapporter prouveront avec évidence la fausseté de la narration de l'Anonyme. Onze fausses couches arrivées la plupart au même terme, ne doivent-elles pas avoir été produites par une même cause toujours existante? Notre Docteur auroit dû faire attention à ce que je dis à la page 132. de ma Dissertation *Cette plante est souveraine pour prévenir les fausses couches qui proviennent de foiblesse; pourvu néanmoins qu'il n'y ait point de défaut de nature dans les parties qui servent à la génération.* Est-ce que je ne m'explique pas assez clairement par ces dernières paroles; *pourvu qu'il n'y ait pas de défaut de nature, &c.* Un accouchement prématuré annoncé par ses signes propres & naturels, effectué selon les loix de la nature, arrivé plusieurs fois dans le même terme, doit faire conjecturer que

K 3

la

† Pag. 189.

la cause vient de la matrice, qui ne peut s'étendre à mesure que l'enfant grossit. Les secousses fréquentes que l'enfant donnoit à la mere pendant les derniers quinze jours, marquoient assez qu'il n'étoit pas à son aise & qu'il cherchoit à se débarrasser. Pour convaincre l'Anonyme d'imposture, je me contenterai de rapporter une partie de la Consulté que je fis là-dessus, où je marquois mon sentiment avec assez de clarté. Elle fut envoyée à M. Boerhave; la Dame dont il s'agit en a la copie, & l'Anonyme l'a lue lui-même. Après avoir parlé des divers accidens, & exposé ce que j'en pensois, je m'exprimois ainsi : Néanmoins nous croions
 „ après plusieurs observations, que les petits
 „ orifices par où les purgations des femmes
 „ coulent, qui se trouvent relâchez, sur-tout
 „ dans le tems que le Placenta s'attache à la
 „ Matrice, sont la cause des fausses-couches,
 „ qui se font pendant les premiers trois mois;
 „ où il arrive que le sang qui doit être porté par
 „ les vaisseaux ombilicaux dans le petit corps
 „ du Fœtus, y est retenu, ou dans le Placenta,
 „ d'où vient sa perte : d'autant plus que la cir-
 „ culation du sang qui revient par les vaisseaux
 „ ombilicaux, se trouve interrompue. Le
 „ même accident a pû arriver dans les mois plus
 „ avancez par le défaut de l'étendue de la Ma-
 „ trice, qui ne se trouvoit point assez grande
 „ pour contenir le Fœtus à mesure qu'il crois-
 „ soit : d'autant que la plupart des accouche-
 „ mens sont arrivez à six mois & demi. Nous
 „ ne balancerions pas d'être de ce sentiment ,
 „ si

„ si le premier accouchement n'étoit arrivé
 „ au commencement du huitième mois. Mais
 „ malgré cela, selon toutes les apparences, ce
 „ vice y a beaucoup de part.

„ Tout bien considéré, suivant toutes les
 „ différentes circonstances que nous venons
 „ de rapporter, il nous paroît : 1. que la foiblesse
 „ y a beaucoup contribué ; 2. que le vice qui est
 „ propre à la Matrice de n'avoir pû s'étendre
 „ suffisamment à mesure que le Fœtus croîs-
 „ soit, y a eu aussi beaucoup de part. Cette
 „ dernière cause paroît d'autant plus probable,
 „ que la plupart des fausses couches sont arri-
 „ vées aux mêmes termes, avec les mêmes ac-
 „ cidens & les mêmes précautions. “

Ensuite je rendois compte du régime que j'avois prescrit à cette Dame, & de la méthode qu'il me paroissoit la plus convenable. Le célèbre Professeur approuva ma conduite, & conseilla un nouveau remède, qui étoit un vin médicamenteux propre pour conforter les parties foibles de la Matrice ; voici ses paroles, *Probans est, subsequens remedium tentandum erit*. L'accident arriva cependant comme auparavant, parce que, comme je l'ai dit dans ma Dissertation, tous les remèdes sont inutiles, lorsqu'il y a un défaut de nature. Qu'on compare ce que je viens de dire avec la belle Histoire que l'Anonyme a osé débiter après avoir vu ma Consultation & la Réponse de M. Boerhave, & on conviendra de sa mauvaise foi. La méthode que j'ai observée, m'a réussi dans plusieurs autres occasions, & même depuis peu à l'égard

de plusieurs autres Dames de cette ville, qui après diverses fausses-couches, arrivées au terme d'environ trois mois & demi, ont porté des enfans jusqu'à la fin du neuvième mois.

VI. Il est surprenant * qu'un homme qui a quelque teinture de la Médecine puisse raisonner comme a fait l'Anonyme au sujet du Rhumatisme Scorbutique guéri avec le secours de la Britannique. Je n'ai pas dit qu'on n'employa que ce seul remède, & j'ai souvent averti que cette plante exige non seulement une méthode aussi bien que les autres spécifiques; mais encore un mélange avec d'autres drogues suivant les cas particuliers. Je n'entre point dans le détail de cette cure, dont j'ai parlé avec toute la modestie convenable. Il s'agit d'un homme de mérite, respectable par son caractère; l'Anonyme peut s'adresser à lui, & il verra qu'il a travaillé sur des Mémoires infidèles. Je me contente de remarquer à cette occasion, qu'on m'accuse injustement dans quelques endroits de ce Libelle, d'avoir maltraité le Médecin de la personne qu'on désigne, sur ce qu'on suppose, qu'il ne connoissoit pas la Britannique, ou qu'il ne la connoissoit pas sous ce nom; comme si on ne pouvoit pas être habile homme sans connoître une plante particulière, ou tous ses synonymes. Mais voici de quoi il s'agit. Ce Médecin est un homme de mérite, qui dans peu d'années s'est acquis de la réputation dans cette ville. Il n'en falloit pas d'avantage pour exciter la jalousie de ceux qui n'ont pas autant de

capa

capacité que lui ; on a voulu le mortifier & nous décrediter tous deux ; on lui a prêté des discours désobligeans sur mon compte. on m'a fait parler aussi fort mal-à-propos ; mais comme je n'ai jamais ajouté foi à tout ce qu'on lui faisoit dire , j'espère qu'il aura eu la même équité à mon égard. Ce qu'il y a de certain , c'est que nous avons souvent consulté ensemble chez la même personne que nous avons traité de concert , & que nous en avons toujours usé l'un envers l'autre avec toute la politesse que les honnêtes gens se doivent , & que les véritables Médecins n'oublient jamais. Je rends volontiers justice à ceux qui le méritent autant que lui.

VII. La dernière Histoire que l'Anonyme raconte , est un tissu de faussetez. Il a la hardiesse de nommer le Marchand , qui étant mort ne peut plus dire la vérité : mais un grand nombre d'honnêtes gens se souviendront encore de l'avoir entendu parler sur la manière dont je l'avois traité , en me donnant des louanges excessives sans garder aucun ménagement pour les autres Médecins. On a même quelquefois blâmé son indiscretion à la Bourse , où il n'alloit , disoit-il , que pour me marquer sa reconnaissance. Je ne puis mieux faire connoître l'injustice de l'Anonyme qu'en rendant compte de la méthode que j'ai observée pour traiter le Marchand ; les Médecins en jugeront.

Il étoit à la Campagne au mois de Juin 1729. lorsque je fus appelé pour la première fois. Je le trouvais avec une grosse fièvre , la tête com-

mençoit à s'embarasser , & il souffroit de cruelles douleurs , causées par l'inflammation survenue à une jambe, extraordinairement enflée, d'une couleur de pourpre tirant sur le violet , & un peu livide. Je le fis saigner d'abord , & je fis appliquer sur sa jambe un Cataplasme de *Mica Paris* , qu'on continua pendant huit jours , en le renouvelant de quatre en quatre heures , & le malade fut bientôt soulagé. Après ce temps-là ayant remarqué plusieurs duretez à la jambe, j'ordonnai un nouveau Cataplasme composé avec la Mauve, les fleurs de Camomille Romaine, de Melilot, la farine de Millet , qu'on faisoit cuire dans du lait : on le continua avec succès pendant un mois entier. Dans cet intervalle la fièvre marqua en tierce, & on l'arrêta avec le Quinquina. Je demande à l'Anonyme, & surtout aux Médecins un peu expérimentez, si de pareils topiques ont la vertu de sécher un ulcere? La saine pratique nous apprend tous les jours au contraire, que c'est le seul moyen pour remettre un ulcere à suppuration, supposé qu'il y en eût un... Pour moi je déclare que je n'en ai jamais vu à la jambe de ce malade, qui me dit seulement qu'il s'y étoit fait une petite blessure dix-huit mois auparavant, en se heurtant contre un banc.

J'avois prescrit au malade un régime convenable. Le vin lui étoit nécessaire, & je le lui permettois à ses repas, mais je lui défendois d'en boire le matin, l'après-midi & la nuit comme il lui arrivoit souvent. Cette morale mit de mauvaise humeur certains personnages, tous
jours

jours altérez , fort exacts à le visiter , moins pour les charmes de sa conversation , que pour le plaisir de vider ses bouteilles. Ils éclatèrent contre moi en débitant mille contes ; c'est même un d'entr'eux , qui a le plus encouragé l'Anonyme à se faire un nom à mes dépens , assurant dans un Café qu'il importoit peu qu'il y employât des voyes peu honnêtes , pourvu qu'il réussit : maxime qu'il sait très-bien pratiquer lui-même. Pour revenir à notre Malade , son intempérance lui causa deux mois après une rechute ; ma première méthode arrêta la fièvre & les autres accidens. La même cause produisit plusieurs autres attaques , qui n'eurent point de suites , & dans le tems qu'on publioit qu'il se mouroit , on le vit paroître dans Amsterdam en bonne santé. Enfin le 6. Janvier dernier il me fit prier de l'aller voir. Il avoit paru à la Bourse ; & s'étoit trouvé assez bien pour aller à bord d'un vaisseau , qui lui portoit du vin d'Orléans. Il le gouta , & le trouva si bon , qu'il en but largement avec un de ses amis. Je le vis le soir même , la fièvre étoit survenue accompagnée d'une violente douleur de tête , & d'une grande oppression de poitrine. On avoit mis à côté de son lit une grande rotie au vin pour le fortifier , je lui conseillai de la faire ôter , & de se faire saigner au plutôt. Je revins le lendemain matin , je parlai encore inutilement de la saignée , on me paya , & je me retirai. On fit venir le jour suivant l'ancien Médecin , mais trop tard , puisque tous les remèdes furent inutiles , & que le Malade mourut dans

dans trois jours. Voilà l'Histoire fidèle du Marchand ; je ne crains pas que des gens d'honneur en contestent la vérité. On voit qu'il ne s'agit point là de la Britannique, qu'on met en jeu fort mal-à-propos, & que je n'étois plus Médecin de ce Marchand dans sa dernière maladie.

VIII. Après avoir montré la fausseté de tous les faits que l'Anonyme met en œuvre contre moi, on me permettra de dire un mot sur les Titres qu'il me reproche de m'être donnez, comme s'ils ne m'appartenoient point. S'il me connoissoit un peu mieux, il sauroit qu'ils sont dus à ma naissance & à mes emplois. Quoiqu'un honnête homme ne doive pas négliger les marques de distinction, dont un grand Roi l'a honoré, j'avoue que je n'aurois pas songé à les faire valoir, si mes amis ne m'y eussent été obligé pour détruire les faux bruits, que la calomnie répandoit de tous côtez. Pour confondre certains personnages, je n'aurois qu'à placer ici le Brevet que Louis XIV. m'accorda en 1702. en considération de mes services ; mais il me suffit de l'avoir produit devant les Magistrats de cette ville, au Collège de Médecine, & de l'avoir communiqué à plusieurs personnes de mérite. Si quelque honnête homme est curieux de le voir en original, je lui offre cette satisfaction.

L'Anonyme me traite d'Empirique & de Charlatan, à cause de l'usage que je fais de la Britannique. Ces titres me conviennent fort peu, du moins je ne puis être qu'un Charlatan

tan très-mal habile , puis qu'au lieu d'en faire un mystère lucratif , j'avertis que c'est une plante commune dans le país , j'enseigne à la connoître , & la manière dont on doit s'en servir. Ce qui prouve encore mieux que je ne suis qu'un Charlatan peu habile , c'est que je fais ramasser cette plante à mes dépens , pour la donner ensuite gratuitement à ceux qui en ont besoin ; & tel petit Apoticaire qui m'honore de ce beau titre , en a reçu de moi de cette manière & n'a pas manqué d'en faire son profit.

Après tout ce que j'ai dit jusqu'à présent , il me semble qu'on doit conclurre naturellement ; 1. que l'Anonyme ne connoît ni la figure de la Britannique , ni le caractère particulier , qui la distingue des autres espèces de *Lapathum* , qu'il a malignement tronqué ce que je dis dans ma Dissertation sur les cas , les conditions , les circonstances , la méthode générale & particulière pour employer cette plante avec succès ; 2. que les faits qu'il rapporte sont faux & calomnieux dans presque toutes leurs circonstances , & que c'est ma réputation qu'il attaque plutôt que ma Dissertation. Le Public lui rendra justice , & jugera en même tems ce qu'on doit penser de quelques Médecins qui ont donné leur approbation au Libelle de l'Anonyme , & qui n'ont pas rougi d'en parler comme d'une pièce admirable. J'espère qu'ils changeront de langage , & qu'ils seront les premiers à condamner eux-mêmes la précipitation de leurs jugemens , & la passion qu'ils ont fait éclatter. Pour l'Anonyme je n'employerai point les repro-

proches & les traits humilians , que la vérité pourroit me fournir contre lui. Il a cru sans raison que je serois homme à mettre en œuvre dans ma Réponse des personnalitez injurieuses, & comptant que je n'y manquerois pas, il a eu soin de m'envoyer un certain personnage de ses amis pour m'apprendre l'histoire de sa vie, qui me paroît fort peu intéressante pour le Public. Je n'ai eu garde de donner dans un piège aussi grossier, & je ne juge pas à propos de lui accorder la satisfaction qu'il attendoit de moi pour justifier ses excès. L'honneur & la Religion ne me permettent pas de fournir de pareils exemples. Je me contenterai de donner deux avis à l'Anonyme, dont je l'exhorte à faire son profit. Le premier, c'est que si la Critique est permise, elle est toujours odieuse lorsqu'elle dégénere en Satyre; & qu'un jeune homme se rend méprisable en sortant des bornes du respect qu'il doit aux personnes dont l'âge & l'expérience méritent quelque égard. Le second avis que j'ai à lui donner, c'est qu'il ne doit pas oublier que la probité d'un homme de sa sorte est fort suspecte même dans ce pais, & qu'il ne peut établir sa réputation que par une conduite irréprochable, soutenue pendant une longue suite d'années; il ne sauroit y réussir en se faisant connoître par des pièces satyriques, qui le rendront l'objet du mépris public.

Au reste, comme on débite de tous côtez qu'on prépare d'autres Ecrits contre moi, je déclare que je ne répondrai plus à des Anonymes, quoiqu'ils puissent avancer pour donner
atteinte

atteinte à mon honneur. Je les plains d'être réduits à faire un aussi mauvais usage de leur loisir ; mon tems m'est trop précieux pour l'employer à refuter des satyres. Le Public ne peut qu'approuver ma résolution.

A R T I C L E V I.

- * *HISTOIRE des Insectes de l'Europe, destinée d'après nature, & expliquée par Marie Sibille MERIAN ; où l'on traite de la génération & des différentes Métamorphoses des Insectes, &c. & des Plantes, dont ils se nourrissent. Ouvrage traduit du Hollandois en François par J. MARRET, Docteur en Médecine, & qui contient 93. planches, (c'est-à-dire 93. demi-feuilles de figures) & 84. pages d'impression, &c. in folio, papier Royal, à Amstérdam chez J. F. Bernard, 1730. Et se trouve à Paris chez Jean Tombert, rue de la Bucherie.*

AU jugement des Lecteurs d'une certaine portée, un Ouvrage de la nature de celui-ci ne paroîtra guères propre qu'à ceux qui se plaisent à voir des figures, ou à ce petit nombre de curieux, que l'on regarde ordinairement comme des gens oisifs & bizarres, qu'un mauvais goût porte à suivre la Nature dans ses ^{plus}

- * Cet Article a été communiqué au Libraire, qui imprime cette Bibliothèque.

plus viles opérations , & qui employent leur loisir à examiner *ses amusemens & ses caprices*, qu'un Ancien a appelé *errantis Naturæ ludibria*. C'est ainsi qu'on traite communément la manière dont la Nature se gouverne à l'égard d'une multitude infinie d'êtres , qui ne paroissent méprisables & peu dignes d'attention qu'à ceux qui n'ont que des lumières bornées. Les recherches de la Nature ne sont point pour les gens de cet ordre ; elle leur permet d'ignorer les merveilles de ses opérations , & d'être à plus juste titre dans la République des Lettres, ce que les Insectes leur paroissent dans la Nature.

Comme les Savans curieux seront vraisemblablement seuls capables de profiter des laborieuses recherches de Mademoiselle Merian , ils seront aussi les seuls qui rendront justice à des travaux , qui ne sont ni vains , ni inutiles , ni extravagans , comme se le persuadent ceux qui en jugent sur l'étiquette. Des idées si fausses se réfutent par les belles découvertes que Redi , Malpighii , Leuwenhoek , &c. ont faites dans le siècle passé sur les Insectes , & dans celui-ci M. Valisnieri , sans remonter à des tems plus éloignez où l'on avoit un nombre considérable de Savans travailler à ces découvertes , autant que leurs lumières pouvoient les guider dans une recherche très-imparfaite faute des secours , dont les habiles gens de nos jours ont si heureusement profité. C'est par ces excellens-moyens qu'on a découvert la structure admirable des plus petits animaux.

la

la circulation & la distribution des suc's qui les entretiennent en vie , le Méchanisme des nerfs , des veines & des autres organes de ces petits corps , les merveilleuses proportions de toutes les parties qui les composent , cet art avec lequel Dieu leur a multiplié les principes de la vie , en sorte que l'oeconomie de ces êtres si imparfaits à nos yeux est aussi ingénieuse , aussi excellente , aussi digne du suprême Créateur que celle des plus grands corps de l'Univers. S'il est même permis de le dire après un * Ancien : Il semble que le Créateur a voulu donner toute son attention à de si petits objets , & s'en faire une occupation plus particulière que des autres parties de la Nature.

On doit encore à ces recherches la ruine de ce ridicule préjugé , qui attribuoit à la pourriture des corps , & au limon de la terre échauffé par le soleil , la naissance des Insectes. On a crû long-tems , que cet Astre étoit capable de vivifier un certain nombre d'atomes assemblez fortuitement , & dont les parties s'entrelassant au hazard formoient des Insectes , & même des Animaux plus considérables. Si l'on est revenu de ces grossières-erreurs , si l'on s'est enfin convaincu que chaque être a son principe fixe , qui les fait naître , & les perpetue ; on en a l'obligation à ceux qui ont employé le Microscope pour suppléer à ce que les foiblesses de leurs yeux ne leur monstroient pas , & à ces Curieux , qui , comme Mademoiselle Merian ont passé

Tom. XV. Part. I. L leur

* *Rerum Natura nusquam magis quam in minimis
sita est* , dit Plin le Naturaliste.

leur vie à étudier l'origine, l'accroissement, & les divers changemens des Insectes. Mademoiselle *Marie Sibille Merian* publia la première partie de ses découvertes sur les Insectes à Nuremberg en 1679. & la seconde en 1683. Ces deux parties parurent en Allemand, qui étoit la langue naturelle de l'Auteur. Dans la suite s'étant établie en Hollande, elle les y fit imprimer, sous ses yeux dans la langue du Pais. A ces deux parties la fille de l'Auteur en ajouta long-tems après une troisième, qu'elle donna dans la même langue comme un Ouvrage posthume, après la mort de sa mere, & qui servit en quelque façon de Supplément aux deux précédens. Le volume *in folio*, que l'on publie maintenant sous le titre d'*Histoire des Insectes de l'Europe*, ne contient pas simplement ces trois parties, qui d'ailleurs n'ayant jamais paru en notre langue, auront en François tout le mérite de la nouveauté : à cet avantage on en doit ajouter un, qui est beaucoup plus considérable. Mr. *Marret*, Médecin établi à Amsterdam & Traducteur de l'Ouvrage, l'a augmenté d'une description de toutes les plantes, qui servent de nourriture aux Insectes, & que Mademoiselle *Merian*, qui n'avoit aucune connoissance de la Botanique, s'étoit contentée de dessiner, en y ajoutant leurs noms. On sent assez combien cette description étoit nécessaire.

On trouve de plus ici une augmentation de trente-six planches sur dix-huit demi feuilles, avec leurs explications. Ces planches furent vendues au Libraire Imprimeur de cette Histo-

re

re , avec les autres Ouvrages de Mademoiselle *Merian* , par les Sieurs Goffe & Neaulme , dans une vente que ces Libraires firent en public de leur fond de Librairie en 1728. Ils y assurèrent en même tems, que ces planches étoient des Ouvrages de cette Dame. Muni d'une telle assurance l'Editeur a pu les attribuer à cette illustre personne. Du reste , il renvoie à leur bonne foi. Nous ajouterons pourtant que nous avons reconnu dans la plupart de ces desseins , le goût & la manière de Mademoiselle *Merian*. Un habile Graveur a mis la dernière main à ces planches , parmi lesquelles il y en avoit une douzaine , qui n'étoient guères que des esquisses. Les explications des trente-six planches sont de la façon du Traducteur.

Ce Livre n'étant pas susceptible d'un extrait fort détaillé , il suffira d'apprendre ici au Lecteur la méthode que l'Auteur a suivie dans ses figures , & de donner le précis d'une ou deux histoires , qui mettront au fait de tout le reste de l'Ouvrage. Chaque demi-feuille de figures contient deux planches , dont chacune représente 1. une Chenille , ou tel autre ver que ce soit ; 2. l'*Aurèle* , ou ce que l'Auteur de la traduction appelle *Feve* ; & 3. le Papillon , ou la mouche qui en provient , & qui est la dernière Métamorphose du ver. L'Insecte y est ordinairement posé sur la plante , qui lui sert de nourriture , & l'histoire de ses Métamorphoses est presque toujours vis-à-vis de la planche , qui les représente. A l'Insecte , qui fait le principal sujet de la planche , Mademoiselle de Merian

en ajoute souvent plusieurs autres , qui pour
pour être moins remarquables par leurs petites-
ses , ne sont pas une diversion moins agréable
aux yeux du Lecteur. Par exemple , à la
planche 83. l'Auteur se propose de représenter
les Métamorphoses de la Chenille , qui se tient
communément sur l'herbe aux Vipères (*E-*
chium.) Voilà le sujet principal , qu'elle ac-
compagne sur la même planche des Métamor-
phoses d'une mite de fromage , & d'une autre
sorte d'Insecte.

Il ne nous reste plus qu'à présenter au Lec-
teur trois différentes Métamorphoses , pour le
mettre en état de juger du stile du Traducteur,
& de la matière qui fait le fond de l'Ouvrage.
Nous prenons la première Métamorphose à la
page 38. planche 73. Il s'y agit de deux Che-
nilles , qui se nourrissent de feuilles de vignes.

„ La différence , nous dit-on , de ces deux
„ Chenilles consiste dans la couleur , celle du
„ haut de la planche est brune , celle d'en bas
„ verte , toutes deux ornées de raies & taches
„ noires & blanches. Elles se nourrissent de
„ feuilles de vignes ; lorsqu'elles mangent ,
„ elles s'allongent de plus d'un tiers. Leurs
„ excréments sont d'un verd obscur , & repré-
„ sentent un pentagone , dont les côtez sont
„ néanmoins ronds , comme si de petits bâ-
„ tons d'appui étoient ajoutez ensemble. - - -
„ Quelques-unes des Chenilles vertes se posé-
„ rent à terre , & se retirèrent en un monceau ,
„ d'où sortirent peu de tems après six Mites ,
„ qui se transformèrent en fèves brunes , d'où
„ pro-

„ provint de chacune une mouche d'un bleu
 „ obscur raïé de noir , ayant les yeux rouges ,
 „ & des aïles transparentes comme le verre.

„ La Chenille brune se changea au milieu
 „ de Juillet en une feve d'un brun clair , & resta
 „ dans cet état jusqu'au mois de May de l'an-
 „ née suivante, qu'il en sortit un beau papil-
 „ lon , ayant la tête, le corps & les aïles su-
 „ périeures d'une belle couleur de rose , or-
 „ nées de raies & detaches d'un verd de perro-
 „ quet . les aïles inférieures marquetées cha-
 „ cune d'une tache noire , & les yeux d'un verd
 „ jaunâtre. Il a au devant de la tête entre les
 „ petites cornes , une trompe ou museau min-
 „ ce , long & jaune , dont il se sert pour pren-
 „ dre sa nourriture , & qu'il peut entortiller
 „ comme il lui plait , & même cacher sous sa
 „ tête.

Nous prenons les deux suivantes Métamor-
 phoses dans les additions.

Planche 156.

Chenille qu'on trouve sur la Jacinthe Orien-
 tale, & sur d'autres plantes.

„ Cette Chenille couvre sa graine (ses œufs)
 „ d'une espèce de poil ou duvet , pour la dé-
 „ fendre contre le froid : lorsqu'on ouvre ces
 „ feuilles (de Jacinthe , ou de quelqu'autre
 „ plante) entortillées , on y trouve de la grai-
 „ ne verte. - - - Tous les Naturalistes remar-
 „ quent que les oiseaux ne mangent pas de ces
 „ chenilles , & qu'elles se disposent à muër le

L 3

„ vingt-

„ vingt-deuxième de Juin - - - elles demeura-
 „ rent fèves jusqu'au treizième Juillet, - - -
 „ & pour lors il sort de ces fèves des papillons
 „ blancs tachetez de noir. - - - Ces animaux
 „ naissans (les Chemilles) n'excèdent pas la
 „ grandeur d'une puce - - - ils croissent en-
 „ suite à vûë d'œil. - - - On en trouve dans
 „ les fosses - - - & pour toute nourriture ,
 „ ils se mangent les uns les autres. - - - Un
 „ des plus grands eut bientôt dévoré les moin-
 „ dres de son espèce - - - aussi font-ils fort
 „ craintifs. - - - De l'un de ces Insectes pro-
 „ vint un animal bleu & ailé. “

Planche 175.

L'Insecte qu'on représente autour de quel-
 ques fleurs s'irrite facilement, quoi qu'il soit
 fort lent, & qu'on ne le chasse qu'avec peine
 de l'endroit où il s'attache, sa défense est une
 pointe visqueuse dont il est armé à l'extrémité
 de son corps, & qui lui sert aussi pour s'arrêter
 où il lui plaît. Au devant de la tête il a deux pe-
 tites pincés. On lui donna pour nourriture des
 escarbots qu'il vuida ; ensuite il s'y enferma,
 & s'y fit une espèce de loge. Il resta près de
 neuf mois dans cette retraite, & produisit en-
 suite un petit animal ailé, fort beau, dont les
 ailes étoient transparentes, & si délicates, qu'à
 peine fut-il possible de les dessiner. Il avoit deux
 yeux couleur d'or, le corps d'un verd tirant sur
 le bleu. Ses ailes étant trop foibles pour le
 soutenir, il voloit avec peine & pesamment. Il
 fut

fut impossible de le faire vivre plus de deux jours , & dans ce peu de tems il ne mangea point.

Par cet échantillon le Lecteur verra , que le livre est aussi amusant qu'utile. Ceux qui ne cherchent qu'à se défenpuier par la lecture , s'amuseront avec plaisir à cette agréable variété de Métamorphoses de toutes sortes d'Insectes , examinées & détaillées avec tant d'exactitude , sans parler de la délicatesse & de la propreté des figures , qui les représentent. S'il est permis de le dire , les figures ont aussi leur éloquence , & l'on sait assez avec quelle force elles parlent aux yeux des personnes d'une attention médiocre.

Mademoiselle Merian publia peu de tems après son retour de Surinam la description & les Métamorphoses des Insectes de Surinam. Cet Ouvrage si estimé des Connoisseurs en beaux desseins , fut imprimé d'abord en Flamand. Les Sieurs Goffe & Neaulme , qui le publièrent en François en 1726. l'ont vendu aussi à l'Imprimeur du volume , dont on vient de donner l'extrait : de sorte que ces deux volumes se trouvent à présent chez lui sous le titre d'*Histoire des Insectes de l'Europe & de l'Amérique*. Il a crû pouvoir en user ainsi , sans être coupable de supercherie , puisque ceux qui ont la moindre connoissance de l'Histoire Naturelle de l'Amérique , n'ignorent pas que les Insectes de Surinam se trouvent dans les autres Provinces de ce Continent. Cet avis est nécessaire pour fermer la bouche à certains Journalistes , dont

la capacité consiste moins à donner des idées justes d'un Livre, qu'à éplucher avec une attention vetilleuse les plus petites fautes d'un Libraire.

Au reste, le Libraire qui a publié ce grand Ouvrage en François, l'a aussi imprimé en Hollandois.

A R T I C L E VII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

DE GENEVE.

Bousquet a imprimé le commencement d'un Ouvrage qui sera bien reçu du Public, & qui ne peut être que fort avantageux à la Religion. En voici le titre : *Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne, tiré du Latin de Mr. J. Alphonse Turretin, Professeur en Théologie, & en Histoire Ecclesiastique à Geneve. Section I. & II. De la nécessité & des Caractères de la Révélation*, in 8. 1730. Le Traducteur a cru rendre un service considérable à l'Eglise, en rendant en notre langue les Dissertations Latines du célèbre Mr. Turretin, dans un tems, dit-il, où l'incrédulité a besoin d'être repoussée par les plus fortes armes. Ce premier morceau sera bientôt suivi d'un autre tout pareil sur la *Vérité de la Religion Judaïque*, les autres viendront peu à peu. On ne désespère pas de reprendre les choses de plus haut, & d'aller jusqu'à la *Théologie naturelle*, que M. Turretin a commencé de publier.

Perrachon & Craner ont entrepris un ouvrage considérable en 4. volumes *in folio*. C'est une

une Bibliothèque de tous les Auteurs Anciens & Modernes, qui ont écrit sur la Médecine, pour laquelle on demande des secours aux Savans, qui sont en état de contribuer à l'exécution d'un projet aussi utile. Voici le titre de l'Ouvrage : JOANNIS JACOBI MANGETI, *Medicinæ Doctoris & Sereniss. ac Potentiss. Regis Prussiæ Archiatri, Bibliotheca Scriptorum Medicorum, veterum & recentiorum. In quâ sub eorum omnium qui a Mundi primordiis ad usque Æræ Christianæ XVIII. sæculi initia vixerunt, nominibus ordine alphabetico adscriptis; vitæ compendio enarrantur; Opiniones & Scripta, modestâ subinde adjunctâ in præfatione recensentur; ac Sectæ præcipuæ, sed quarumque propriâ appellatione explicantur: sicque Historia Medica vere universalis exhibetur, Opus Doctis omnibus, maximèque Medicis utile, ac per jucundum. Pro quo concinnando, necessaria undique: sive ex Scriptoribus Medicis Antiquis, quorum Opera ad nostra usque tempora pervenerunt; aut aliis, tum iisdem contemporaneis, tum etiam subsequentibus, qui de illis verba fecerunt: sive variis Dictionariorum Compilatoribus, & Scriptorum Medicorum Catalogis, Miscellaneis, præterea, Germanorum Curiosis; Actis Bartholinianis; Actis Lipsiensibus; Ephemeridibus, per totam Europam jam à multis annis, variis linguis emissis, &c. &c. non mediocri labore ac curâ, sunt exquisita.*

DE PARIS.

On a réimprimé la *Vie du Duc d'Epemon* par Girard; c'est un Livre assez connu. On publiera bientôt un second volume d'Oeuvres diverses de Barbier d'Aucour; on y trouvera la réponse de l'Abbé de Villars à cet Académicien.

Cailleau imprime un *Traité de l'Esprit*, qu'on attribue faussement à feu M. Basnage le Journaliste. Cet ouvrage est, dit-on, d'un jeune homme, appelé *La Sarraz*, petit-fils de feu M. Basnage le Ministre.

L'Abbé des Fontaines fait imprimer sous le nom de M. d'An vigny, un Roman intitulé *Alfinoé*. On joue actuellement aux Italiens une jolie Pièce du même Abbé, sous le nom de ce jeune homme; elle est intitulée, le *Triomphe de l'Interêt*. C'est l'Histoire du Sieur ** Juif de la Haye avec la *Pellissier*, Actrice de l'Opera. Cette pièce a fait grand bruit. La Comédienne a obtenu du Lieutenant de Police, qu'on supprimât une Scene, où le Juif paroissoit à découvert. Je m'imagine que cette Pièce sera bien reçue en Hollande.

On imprime la suite de l'*Histoire Romaine* par Echard, dont les six premiers volumes ont été réimprimés chez vous.

Chaubert a imprimé une petite Brochure*, qui fera suivie de plusieurs autres, & qui contient *Onze Lettres sur le choix des saignées*, sous le nom de M. Julien Morisson, Médecin de Poitou, mais qu'on croit être d'un Médecin de Paris.

* Cette Brochure se trouve à Amsterdam, chez H. Du Sauzet.

Paris. Quoique l'Auteur paroisse d'abord avoir pour objet le *Traité de Bellini* sur les Saignées, on s'aperçoit facilement qu'il a d'autres vûes. Il propoie dans ses premières Lettres quelques doutes sur la dérivation & sur la revulsion. Ensuite il prétend que la saignée du pied ne détourne point le sang de la tête, pour l'attirer dans les parties inférieures. Enfin il veut établir une nouvelle espèce de revulsion. Ces Lettres font du bruit, mais elles ne plaisent pas à tous les Médecins.

On a publié l'avis suivant au sujet de la Grammaire Hébraïque & Chaldaïque de Dom Pierre Guarin, dont le second volume est achevé depuis quelques mois.

LE SIEUR COLLOMBAT, Premier Imprimeur ordinaire du Roi, avertit le Public qu'il fait distribuër aux Souscripteurs le second Volume de la Grammaire Hébraïque & Chaldaïque de Dom PIERRE GUARIN : le retardement qu'on a eu de satisfaire dans le temps marqué, à ceux qui ont souscrit pour ce Livre, vient de ce qu'on a voulu inserer dans ce second Tome une Tablature de la Musique usitée parmi les Juifs d'Espagne, d'Allemagne & d'Italie; & comme on n'a jamais imprimé en France des Caractères de Musique semblables, il a fallu du temps pour les graver & les faire fondre dans leur régularité : on se flate que le Public se trouvera dédommagé de ce retardement, Dom Guarin n'ayant rien omis de tout ce qui pouvoit contribuer à l'intelligence.

ce parfaite du Texte sacré; & l'Imprimeur de son côté y ayant apporté toute la régularité & l'exactitude qu'on peut souhaiter & attendre de son Art; c'est aux véritables Sçavans & Connoisseurs à juger de l'un & de l'autre.

Les Souscripteurs, en recevant le second Volume, payeront dix livres, sur celle de vingt livres qui reste à payer, suivant le *Prospectus*, & n'auront plus à payer que dix livres en recevant le troisième & dernier Tome, qui contiendra le Dictionnaire Hebraïque & Chaldaïque, que l'on a promis par le *Prospectus*.

Quoique la mort ait enlevé Dom Pierre Guarin, l'impression de ce Dictionnaire n'a point été interrompue, elle se continue toujours; & les Supérieurs de la Congrégation de S. Maur ont appelé à Paris, à Saint Germain des Prez, Dom Nicolas le Tournois (Eleve de feu Dom Guarin, & qui a été Professeur des Langues Orientales dans la susdite Congrégation pendant plus de dix ans), pour achever ce Dictionnaire, dont la moitié est déjà imprimée; & dans lequel on trouvera la même exactitude & régularité que dans les deux premiers Volumes: on assure le Public qu'il sera entièrement fini dans le courant de l'année mil sept cent trente-deux.

Ceux qui n'ont pas souscrit peuvent encore le faire: on leur délivrera les deux premiers Volumes, en payant la somme de trente livres, & celle de dix livres en recevant le susdit Dictionnaire, ou troisième & dernier Tome.

On

On recevra encore des Souscriptions pendant le cours de cette présente année mil sept cent trente, après laquelle on n'en recevra plus.

DE CAËN.

Le nouveau Breviaire de Rouën est fort estimé dans ce pais, & les Ecclésiastiques du Diocèse de Bayeux souhaitent qu'on leur en accorde l'usage. Voici une Requête sur ce sujet, elle mérite d'être conservée. M. Heurtault, Professeur de l'Université de Caën, en est l'Auteur. Cette Pièce fut présentée il y a quelques mois, au nom de tous les Professeurs à M. de Luynes, qui la reçut fort gracieusement.

Requête Burlesque des Professeurs, à Monseigneur PAUL D'ALBERT DE LUYNES, Evêque de Bayeux, au sujet du Breviaire nouveau.

PLAISE A VOTRE GRANDEUR;
D'ALBERT,

Après dîner vers le dessert,
Sans rire, ou détourner la tête;
Oùir la présente Requête.
La Nimphe qui dans l'Univers
Va publiant les bruits divers,
Et semant par tout la nouvele
Des fruits qu'opère votre zèle,
Aux habitans de notre Bois
Vint l'autre jour à haute voix
Proner qu'en Rochet, Croffe, & Mitre,

PAUL

PAUL à Bayeux tenoit Chapitre,
 Touchant un Breviaire nouveau :
 Ce dessein paroît bon & beau ;
 De fait nos antiques Prieres
 Depuis un tems ne plaisent gueres ;
 Le Latin en est suranné ;
 Le stile mal moriginé :
 Et leur caractère Gotique
 Nous lâche fort le nerf optique.
 Il n'est aucun ~~finalment~~
 Qui n'approuve un tel changement.
 Mais voici le point d'importance
 Où tend notre humble Remontrance :
 Trop de Pseaumes & de Leçons,
 Trop de Versets & de Répons
 Chargent tous les jours notre Office :
 D'où vient que maint défaut s'y glisse.
 Comment le dit-on ? c'est pitié !
 L'un n'en recite qu'à moitié,
 L'autre (il faut que ce mot m'échape)
 Met le tout au Grenier du Pape.
 Celui-ci le dit en baillant,
 Quelque-fois même en sommeillant ;
 Celui-là pressé, le marmote,
 Et court comme un Ane qui trotte,
 Bien mieux vaudroit en avoir peu ;
 Et le dire avec plus de feu.
 Mais sur-tout, nous Maîtres d'Ecole,
 Chargez d'une jeunesse folle,
 Et leçonnant le jour entier,
 Où trouver du temps pour prier ?
 Lorsque retournant à l'étude,
 J'ai sur l'Ame ce fardeau rude,
 J'explique à regret la Leçon.
 Alors & Ferule & Penfon
 Voltigent dru comme la grêle.

Si quelqu'un tourne la prunelle,
 Le pauvre enfant souffre un petit
 Du Breviaire qui n'est pas dit.
 Sombre & chagrin quand je compose,
 Je fais une insipide prose;
 Ou bien des rimes de travers,
 Telles qu'on en voit en ces vers.
 Dès que nos Classes sont finies,
 Sexte, None, Vêpres, Complices,
 Le tout se dit *ablativo*.

Ensuite ai-je pris un morceau,
 Et filé deux pauvres chopines,
 Il faut me remettre à Matines,
 Et du Samedi : quel chagrin !
 Nous y voilà jusqu'à demain.
 Oui, sans mentir, dans le Carême,
 Quand j'ai tout dit, je suis si blême,
 Que j'irois trouver mes ayeux,
 Sans l'espoir d'un tems plus heureux.
 Après Classe un si long Breviaire,
 Hélas, D'ALBERT, quelle misère !

Au reste en ce point les Régens
 Sont apuiez de bien des gons ;
 Car tous Prêtres, Curés, Chanoines,
 Sans même en excepter les Moines,
 Si ce n'est le Qu'en dira-t on,
 Nous donneroient ajonction.
 L'un administrant les Misteres.
 Se plaint qu'il a par trop d'affaires ;
 L'autre qu'au Chœur en ces tems-ci
 De froid il a le corps transi.
 Plusieurs, que je plains davantage,
 (Malgré Thé, Sucrins, & Potage,
 Qu'on glisse pour eux dans le Tour,)
 Disent qu'ils perdent tout le jour
 En écoutant mille vœtilles,

Qu'on

Qu'on leur conte au travers des Grilles ;
 Ou feüilletant les Livres Saints
 Pour lever les scrupules vains
 De quelque None Timorée
 Qui du Ciel se croit inspirée ;
 Au soir ils n'en sont tantya
 Qu'à leur *Domine labia*.

Si tant leur coûte un long office ,
 Jugez pour nous quel dur suplice.

CE CONSIDERE' , MONSEIGNEUR ;
 Nous suplions votre **GRANDEUR** ,
 (Moi seul adressant la parole
 Pour tous autres Maîtres d'Ecole ,)
 De vouloir adoucir nos maux ,
 Et dans vos Breviaires nouveaux
 De retrancher maintes Prieres
 Qui ne sont pas fort nécessaires ;
 Vous souvenant qu'un mot ou deux ,
 Bien dit , peut pénétrer les Cieux ;
 De plus qu'on prise en Rhetorique
 Un stile court & laconique.

Ordonnez que pour ces raisons ,
 Dix-huit Pseaumes & neuf Leçons ,
 Qui chagrinent le plus saint Prêtre ,
 Seront au-delà de Bifsêtre
 Proscrits à perpetuité.

Traitez de même *Attendite* ;
 C'est un grand corps long d'une lieüe ,
 Dont on ne peut trouver la queüe.
 Il est encor un *Diligam* ,
 Qu'il faut envoïer à Siam ,
 Ou le couper & le réduire
 De façon qu'il ne pourra nuire.

On pouroit dans un autre point
 Se tromper : ne l'oublions point.
 Car on ne peut sur tels ouvrages

Pren-

Prendre des mesures trop sages.
 Gardez-vous que par trahison
 L'auteur n'allonge la Leçon *
 D'autant que le Pseaume il abregé ;
 Peste d'un si rusé manège.
 C'est, dit-on, Monsieur Robinet ;
 Je lui promets un beau Sonnet,
 S'il fait ce Breviaire à ma guise
 Et plus court que dans son Eglise.
 Surquoui, daignez, Prélat discret,
 Sousscrire ce présent *Placet*.
 Que si raison petite ou grande
 S'oposoit à notre demande,
 Vous ferez comme il vous plaira :
 En tout on vous obéira.
 Mais nous ne voyons raison nulle,
 Qui doive causer du scrupule,
 Ou retarder aucunement
 De nos vœux l'accomplissement ;
 Hors ceci, que sans un Breviaire
 Force gens n'auroient rien à faire :
 Soit : occupez les fainéans ;
 Mais déchargez les Suplians ;
 Et pour telle munificence
 Nos cœurs pleins de reconnoissance
 Prieront la divine Bonté
 De vous donner Prosperité.

*Aux prodeffe volunt, aut delectare Poëta. Horat.
 art. poëtiq.*

Tom. XV. Part. I.

M

BRU-

* Il a dans le Breviaire de Roüen abrégé les Pseaumes ;
 mais allongé les Leçons.

Jean Leonard, Libraire de cette ville, doit imprimer par souscription, les *MEMOIRES de Messire Michel de CASTELNAU*, Seigneur de Mauvissiere, illustrez & augmentez de plusieurs Commentaires, & Manuscrits, tant Lettres, Instructions, Traitez, qu'autres piéces secrettes & originales, servant à donner la vérité de l'Histoire des Regnes de François II. Charles IX. & Henri III. & de la Régence & du Gouvernement de Catherine de Medisis. Avec les Eloges des Rois, Reines, Princes & autres personnes illustres de l'une & de l'autre Religion sous ces trois Regnes. - L'Histoire Généalogique de la Maison de Castelnau; & les Généalogies de plusieurs Maisons illustres alliées à celle de Castelnau, par J. LE LABOUREUR, Conseiller & Aumosnier du Roi, Prieur de Fuvigné. Nouvelle édition, revue avec soin, & augmentée de plusieurs Manuscrits. Avec près de 400. Armoiries, gravées en taille-douce, &c. in folio, 3. vol.

L'Edition faite en 1659. des Mémoires de M. de Castelnau étoit devenuë rare, & on en souhaitoit une nouvelle. Le sieur Leonard s'est chargé d'autant plus volontiers de cette entreprise, qu'il a eue le bonheur de trouver de quoi augmenter considérablement la première édition. Les RR. PP. Bénédictins de l'Abbaye de S. Germain des Prez, de la Congrégation de S. Maur, à Paris, lui ont permis de faire

faire copier un Manuscrit, qui se conserve dans leur Bibliothèque, & dans lequel se trouvent des pièces très-intéressantes, qui servent de preuves aux Mémoires, & assurent les faits qui y sont rapportez. Voici le détail de ces pièces.

I. Les Dépêches du Roi, de la Reine Mere, & du Duc d'Anjou à M. de la Mothe-Fenelon, Ambassadeur en Angleterre depuis 1572. jusqu'en Octobre 1575.

II. Des Lettres de Charles IX, de Henri III. & de la Reine leur Mere à la Reine d'Angleterre. On a joint ces Lettres & ces Dépêches aux Mémoires, parce qu'elles en sont en effet inséparables, puisque les Négociations de M. de Castelnau ne sont qu'une continuation de celles de M. de la Mothe-Fenelon.

III. L'Instruction donnée à M. de Castelnau nommé pour succéder à M. de la Mothe-Fenelon dans l'Ambassade d'Angleterre.

IV. Les Dépêches du Roi & de la Reine Mere à M. de Castelnau depuis le 23. de Novembre 1575. jusqu'au 6. d'Août 1578.

V. Les Lettres du Roi & de la Reine Mere à la Reine d'Angleterre pendant le même tems.

VI. Une Instruction donnée au mois de Decembre 1575. pour négocier le Mariage du Duc d'Alençon & de la Reine d'Angleterre, avec six Lettres du Roi & de la Reine Mere sur cette négociation.

Le Public verra sans doute avec plaisir des Ad-

M 2

ditions

ditions si intéressantes pour l'Histoire du tems , & les ressorts qu'on fit jouer pour ménager l'Angleterre , & excuser la journée de la S. Barthelemy.

Il y aura 3. volumes *in folio* d'une belle impression , chacun de 200. feuilles ou 800. pages. On payera par souscription 27. florins du petit papier , & 36. florins du grand papier. Ceux qui n'auront pas souscrit payeront un tiers davantage.

D'AMSTERDAM.

Z. Chatelain & H. Du Sauzet doivent donner par souscription une magnifique Edition de toutes les Oeuvres de Pierre Corneille. En voici le Projet que ces Libraires publieront incessamment avec les conditions de la souscription.

PROJET d'une nouvelle Edition des Oeuvres de PIERRE CORNEILLE, de l'Académie Française, en 8. volumes in 4°. avec des figures de B. Picart.

IL est étonnant qu'on ait négligé jusqu'à présent de recueillir toutes les Oeuvres de Pierre Corneille. Quel Poète a jamais été plus digne des soins d'un Editeur ! Sans essayer ici un foible éloge , je vais rapporter ce que M. Racine , ce Juge si éclairé , a dit de Corneille dans une Assemblée publique de l'Académie Française. Pour donner une juste idée du génie de son illustre Confrere , il rappelle l'état où

étoit le Théâtre François lorsqu'il commença à travailler. C'est en prenant ce point de vue, que Corneille paroît le grand Corneille.

„ Quel désordre ! *dit-il*, quelle irrégularité ! nul goût, nulle connoissance des véritables beautés du Théâtre. Les Auteurs aussi ignorans que les Spectateurs. La plupart des sujets extravagans & dénués de vraisemblance. Point de mœurs, point de caractères. La diction encore plus vicieuse que l'action, & dont les pointes & de misérables jeux de mots faisoient le principal ornement. En un mot toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté & de la bienfaisance par tout violées.

„ Dans cette enfance, ou pour mieux dire, dans ce cahos du Poème Dramatique parmi nous ; votre illustre * Frere, après avoir quelque temps cherché le bon chemin, & lutté, si je l'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle, enfin inspiré d'un génie extraordinaire, & aidé de la lecture des Anciens, fit voir sur la Scène la Raison, mais la Raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornemens, dont notre Langue est capable ; accorda heureusement le vraisemblable & le merveilleux, & laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avoit de rivaux, dont la plupart désespérant de l'atteindre, & n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, & essayèrent en vain

M 3

„ par

* Il adressoit la parole à M. Th. Corneille.

„ par leurs discours & par leurs frivoles critiques , de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvoient égaier.

„ La Scene retentit eneor des acclamations , qu'excitèrent à leur naissance le Cid , Horace , Cinna , Pompée , tous ces chefs-d'œuvres , représentez depuis sur tant de Théâtres , traduits en tant de Langues , & qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai , où trouvera-t-on un Poète qui ait possédé à la fois tant de grands talens , tant d'excellentes parties à l'art , la force , le jugement , l'esprit. Quelle noblesse , quelle œconomie dans les sujets ! Quelle vehémence dans les passions ! Quelle gravité dans les sentimens ! Quelle dignité , & en même temps quelle prodigieuse variété dans les caracteres ! Combien de Rois , de Princes , de Héros de toutes nations nous a-t-il représentez , toujours tels qu'ils doivent être , toujours uniformes avec eux-mêmes , & jamais ne se ressemblant les uns aux autres ! Parmi tout cela une magnificence d'expression proportionnée aux Maîtres du monde qu'il fait souvent parler , capable néanmoins de s'abaisser , quand il veut , & de descendre jusqu'aux plus simples naïvetez du Cornique , où il est encore inimitable. Enfin , ce qui lui est sur-tout particulier , une certaine force , une certaine élévation , qui surprend , qui enleve , & qui rend jusqu'à ses défauts ,

„ si on lui en peut reprocher quelques-uns,
; plus estimables que les vertus des autres. 4

Qu'il me soit permis d'ajouter, que Corneille dans ses Tragédies a jetté le sublime dans les passions; que l'ambition, la colère, la vengeance, la jalousie, l'amour même cette passion si ridicule, portent un caractère de grandeur qu'il a créé, & que nul autre n'a pu surpasser. Rien n'égale son ingénieuse adresse à disposer les Actes & les Scènes, & à placer les épisodes nécessaires pour remplir sa fable, & lui donner sa juste étendue. Enfin nul Poète n'a plus heureusement entremêlé les incidents pour en faire sortir de brillantes passions sans rien changer au sujet. Il est vrai que ces beautés ne sont pas si communes dans ses dernières Tragédies; mais aussi y trouve-t-on des Scènes que Corneille étoit seul capable de faire; le même génie se fait sentir; & l'on peut dire avec plus de vérité du Poète François, ce que Longin a dit d'Homère. que dans ses derniers Ouvrages, il est semblable au soleil quand il se couche, qui a toujours la même grandeur, mais n'a plus tant d'ardeur ni de force.

Pour juger de ses Comédies, il faut les comparer à celles qu'on jouoit, lorsque M. Corneille s'engagea dans la carrière du Théâtre. Elles sont fort au dessous de ce qu'il a fait depuis, mais fort au dessus de ce que le Théâtre avoit alors de plus beau.

A l'égard de ses Ouvrages en Prose, on trouve par tout un goût exquis & une raison épurée; nul trait de vanité poétique; il parle du succès

de la chute de ses Pièces avec une noble indifférence. On sent par tout cette grandeur Romaine, à laquelle il a donné lui-même tant d'éclat dans ses Tragédies.

Ce n'est pas seulement sur le Théâtre que Corneille a fait admirer son génie poétique. Il lui est échappé de temps en temps de petites pièces de vers, de très-beaux Poèmes, des Sonnets, des Epîtres, des Madrigaux, &c. & dans ces différents genres de Poësie, Corneille a toujours placé les beautés convenables. Tous ces morceaux, qui formeront un volume, n'ont point encore été rassemblés.

Quoique le Théâtre de Corneille ait été plusieurs fois réimprimé, souvent il n'a point paru avec les accompagnemens nécessaires. Dans toutes les éditions qui ont paru en ce siècle, le texte a beaucoup souffert de la témérité des Editeurs, qui ont fait plusieurs changemens considérables. C'est ce qui a déterminé à travailler à une édition entière & corrigée de toutes les Œuvres de Corneille, dont voici le plan.

I. L'Édition du Théâtre de Corneille revüe & corrigée par lui-même, qui parut en 1660. en 4. vol. in 8. servira pour l'impression de reste. Comme ce Poète a donné ensuite quelques autres pièces, on les joindra telles qu'il les a lui-même imprimées. On marquera au bas des pages, l'année de la première édition & de la première représentation.

II. On a pris soin de comparer toutes les différentes éditions; on trouvera au bas des pages

ges, le changement de vers, & quelquefois de Scènes entières.

III. Corneille dans la première édition du Cid a fait imprimer ce qu'il a imité de l'Espagnol; & dans la Mort de Pompée les vers qu'il a empruntez de Lucain. On retrouvera ici ces imitations. On a encore mis au bas de la Médée & d'Othon, ce qu'il a emprunté de Senèque & de Tacite. D'ailleurs il y aura plusieurs notes répandues dans tout le Recueil.

IV. Le Théâtre de Corneille composera cinq volumes. Les Pièces seront rangées suivant l'ordre des tems. Il y aura à la tête du premier une Préface raisonnée; ensuite la vie de ce Poëte par M. de Fontenelle, accompagnée de quelques remarques, son Eloge par M. Perrault, un autre Eloge inséré dans la République des Lettres de M. Bayle: on ajoutera quelques autres témoignages illustres, mais courts; enfin le Parallele de Corneille & de Racine par M. de Longepierre.

V. On a conservé dans cette édition les desfeins d'Andromède & de la Toison d'or, Tragedies en machines, les Epîtres Dédicatoires, & les Fragmens de différens Auteurs d'où Corneille a tiré les sujets de ses Pièces. Tous ces morceaux, qu'on ne trouve point dans les Recueils de Pièces de Corneille, avoient paru dans les premières éditions, qui sont aujourd'hui très-rares.

VI. Corneille dont la modestie & la candeur égaloient l'élévation de l'esprit, a fait lui-même l'Examen du plus grand nombre de ses Pièces.

& de la chute de ses Pièces avec une noble indifférence. On sent par tout cette grandeur Romaine, à laquelle il a donné lui-même tant d'éclat dans ses Tragédies.

Ce n'est pas seulement sur le Théâtre que Corneille a fait admirer son génie poétique. Il lui est échappé de tems en tems de petites pièces de vers, & de très-beaux Poèmes, des Sonnets, des Epîtres, des Madrigaux, &c. & dans ces différens genres de Poësie, Corneille a toujours placé les beautés convenables. Tous ces morceaux, qui formeront un volume, n'ont point encore été rassemblés.

Quoique le Théâtre de Corneille ait été souvent réimprimé, toutefois il n'a point encore paru avec les accompagnemens nécessaires. Dans toutes les éditions qui ont paru en ce siècle, le texte a beaucoup souffert de la témérité des Editeurs, qui ont fait plusieurs changemens considérables. C'est ce qui a déterminé à travailler à une édition entière & correcte de toutes les Oeuvres de Corneille, dont voici le plan.

I. L'Edition du Théâtre de Corneille revue & corrigée par lui-même, qui parut en 1660. en 4. vol. in 8. servira pour l'impression du texte. Comme ce Poète a donné ensuite quelques autres pièces, on les fournira telles qu'il les a lui-même imprimées. On marquera au bas des pages, l'année de la première édition & de la première représentation.

II. On a pris soin de comparer toutes les différentes éditions; on trouvera au bas des pages

ges, le changement de vers, & quelquefois de Scènes entières.

III. Corneille dans la première édition du Cid a fait imprimer ce qu'il a imité de l'Espagnol; & dans la Mort de Pompée les vers qu'il a empruntez de Lucain. On retrouvera ici ces imitations. On a encore mis au bas de la Médée & d'Othon, ce qu'il a emprunté de Seneque & de Tacite. D'ailleurs il y aura plusieurs notes répandues dans tout le Recueil.

IV. Le Théâtre de Corneille composera cinq volumes. Les Pièces seront rangées suivant l'ordre des tems. Il y aura à la tête du premier une Préface raisonnée; ensuite la vie de ce Poëte par M. de Fontenelle, accompagnée de quelques remarques, son Eloge par M. Perrault, un autre Eloge inseré dans la République des Lettres de M. Bayle: on ajoutera quelques autres témoignages illustres, mais courts; enfin le Parallele de Corneille & de Racine par M. de Longepierre.

V. On a conservé dans cette édition les desfeins d'Andromède & de la Toison d'or, Tragédies en machines, les Epîtres Dédicatoires, & les Fragmens de différens Auteurs d'où Corneille a tiré les sujets de ses Pièces. Tous ces morceaux, qu'on ne trouve point dans les Recueils de Pièces de Corneille, avoient paru dans les premières éditions, qui sont aujourd'hui très-rares.

VI. Corneille dont la modestie & la candeur égaloient l'élévation de l'esprit, a fait lui-même l'Examen du plus grand nombre de ses Pièces.

ces. On a pris la liberté de porter un semblable jugement sur quelques-unes que notre Poète n'a point examinées.

VII. Le sixième volume renfermera ses mélanges poétiques, ses Poèmes, Sonnets, Epîtres, Madrigaux, &c. imprimez dans plusieurs Recueils du tems de Corneille. On a même eu soin de parcourir toutes les pièces de Théâtre de différens Auteurs, publiées depuis 1630. jusqu'en 1660. d'où l'on a tiré plusieurs vers de Corneille à la louange de ces Poètes. On marquera l'année que chaque Pièce a paru, dans quel Ouvrage & à quelle occasion.

VIII. On trouvera dans le septième volume les Poësies de Dévotion; savoir, l'Imitation de Jésus-Christ, les Louanges de la Sainte Vierge, & l'Office de la Vierge, avec les sept Pseaumes Pénitentiâux, les Vespres & Complies, & tous les Hymnes du Breviaire Romain. On a aussi marqué les différens changemens qu'il a fait à son *Imitation de J. C.*

IX. Le huitième volume sera composé d'Ouvrages en prose, du Discours de Corneille à sa réception à l'Académie Française, de ses trois Discours sur le Poëme Dramatique, des Observations de Scuderi sur le Cid, de la Lettre Apologetique de Corneille, contenant sa réponse aux Observations de Scuderi, des Sentimens de l'Académie Française sur cette même Tragédie; enfin des Dissertations de l'Abbé d'Aubignac sur les dernières Pièces de Corneille. On s'est borné à ces Critiques, faites par des Auteurs célèbres. Tous ces différens morceaux

ceaux forment une espèce de Poétique pour l'intelligence du Théâtre.

X. On mettra à la tête du premier volume un beau Frontispice avec le portrait de Corneille. Il y aura aussi une belle figure à la tête des autres volumes. On les ornara encore de vignettes au commencement de chaque volume, & de culs de lampe à la fin : le tout dessiné & gravé par M. B. Picart.

DE LA HAYE.

Charles le Vicer à imprimé depuis peu, Réponse à M. Maynard, Ancien Chanoine de St. Sernin de Toulouse, au sujet d'une Conférence sur la Religion, qu'il a proposé par Lettre à un Protestant, par Armand de la Chapelle, Pasteur de l'Eglise Wallonne de la Haye, in 4. 1730. Quoique les matières de Controverse soient des sujets fort rebatus, que tant de grands hommes ont épuisé, la Brochure de M. de la Chapelle mérite d'être lue en entier. Si les preuves qu'il employe n'ont pas les grâces de la nouveauté, la modération & les égards que l'Auteur y témoigne à son Adversaire, ne peuvent que lui faire beaucoup d'honneur dans l'esprit d'un certain ordre de Lecteurs, qui regardent toujours le calme comme un titre de supériorité, & l'emportement au contraire comme une marque de foiblesse. Cette règle de jugement est rarement sujette à erreur, car à moins d'être dominé par un tempérament fougueux & indocile, qu'aucun frein ne peut retenir, pourquoi insulter & maltraiter un Antagoniste, qu'on peut convaincre par des bonnes raisons? Les injures & les

mau-

mauvais procédés ne prouvent que contre celui qui y a recours. Nous nous contenterons d'ajouter que l'intérêt du Libraire & celui des personnes à qui cet Ouvrage est destiné, sembloient exiger un volume moins embarrassant qu'un in 4. ; mais on a voulu sans doute imiter M. Maynard, qui a donné la même forme à son Ecrit.

On donna il y a quelques mois une Brochure intitulée, *Essay sur la manière de traiter la Controverse, en forme de Lettre adressée à M. de la Chapelle*, in 8. L'Auteur qui est un homme de mérite, a donné une suite de cet *Essay*, où il prétend que le nouveau Système de M. Maty sur la Trinité n'est pas tel qu'on a voulu le persuader. Il fait voir que cet habile Théologien croit tout ce qu'il y a d'essentiel dans le Dogme de la Trinité, tout ce qui dans ce Dogme influé sur le culte, sur les mœurs, & sur toute la conduite des hommes, tout ce qui y détermine le souverain respect, que nous devons à la Divinité & aux personnes divines. Ensuite il entreprend de prouver démonstrativement, que ce Théologien croit sur ce Dogme absolument tout ce que M. de la Chapelle croit lui-même.

M. Maty a publié la seconde partie de son Ouvrage intitulé, *Doctrine de la Trinité éclaircie, démontrée par l'Ecriture, & défendue contre les Objections de M. de la Chapelle & de quelques autres Théologiens*, in 8. 1730. L'Auteur expose dans ce vol. la Doctrine de l'Ecriture touchant la distinction & la subordination des personnes divines.

Si M. de la Chapelle répond à cet Ouvrage & à l'*Essay* sur la Controverse, comme bien de gens le souhaitent, nous ne manquerons pas de rendre compte de ses Réponses.

F. I. N.

**BIBLIOTHEQUE
FRANCOISE.**

O U

HISTOIRE LITTERAIRE.

DE LA FRANCE,

TOME XV.

SECONDE PARTIE.



A AMSTERDAM,

Chez H. DUSAUZET.

M. DCC. XXXI.

LIVRES NOUVEAUX

qui se trouvent chez H. Du Sauzet,

- Discours de M. Saurin, in 8 Tom 3. & 4.
Histoire de la Fable comparée avec l'Ecriture, 12. 2. vol.
Vie de Mignard, Peintre du Roi, 12.
Histoire des Anciennes Monarchies par Rollin, 12. 2. vol.
Oeuvres de Clement Marot, de Jean Marot son Pere &
de Michel Marot son Fils, &c. in 4. 2. vol. & in 12.
6. vol.
Suite des Memoires d'un Homme de Qualité, 12. 3. vol.
Journées Amusantes, 12. 6. vol. N. Edition.
Le Nouvelliste du Parnasse, 12. Paris
Elegies & autres Oeuvres de M. Le Blanc. 8. Paris.
Histoire de Geneve par Spon, N. Edit augmenté in 4. 2.
vol. & in 12. 4. vol. fig.
— de la Mere & du Fils, 12. 2. vol.
— de Dannemarc par des Roches, 12. 6. vol.
— de la Guerre des Hussites & du Concile de Basse
par Lenfant, in 4.
Memoires de M. d'Aubigné, 12. 2. vol.
— de Mad de la Fayette, 12.
Le Ministre Public dans les Cours Etrangères, 12.
Lettres d'une Turque à sa Sœur au Serrail, 12.
Doctrine de la Trinité démontrée par l'Ecriture, 8. 2. vol.
Oeuvres du Comte d'Hamilton, 12. 3. vol.
Histoire de la Fable Conferée avec l'Ecriture, 12.
— de Polybe avec le Commentaire du Chevalier
de Folard, 4. 6. vol.
— des Revolutions de l'Empire de Maroc, 12.
— des Insectes par Merian, fol. 2. vol.
Voyages de Boyle, 12. 2. vol.
Memoires d'Amelot de la Houssaye, 12. 2. vol. N. Edition.



T A B L E

D E S A R T I C L E S

Contenus dans la II. Partie du Tome XV.

ARTICLE. I. *Doctrine de la Trinité éclaircie, & démontrée par l'Ecriture, par M. MATY, pag. 189.*

ART. II. *Le Paradis Perdu de Milton. Poëme Heroïque traduit en François. 223*

ART. III. *Remarques sur la Critique du Poëme du Paradis Perdu de Milton. 260*

ART. IV. *Le Paradis Reconquis de Milton, traduit en François. 271*

ART. V. *Le Nouveau Gulliver, par Mr. l'Abbé D F. 286*

ART. VI. *LETTRE de Mr. G. M. à un de ses Amis de Paris sur les Ecrits publiés*

DES ARTICLES.

	<i>bliez contre Mr. le Doc-</i> <i>teur PINGRE.</i>	312
ART. VII.	<i>Eloge de Mr. le Préste-</i> <i>dent de VALBON-</i> <i>NAYS.</i>	349
ART. VIII.	Nouvelles Lit- TERAIRES.	357



Addition pour la I. Partie de ce volume.
A la page 127. ligne 25. après ces mots *sont compris* dans
le même Genre, ajoutez, *suivent plusieurs Auteurs.*

BIBLIOTHEQUE

FRANCOISE.

ARTICLE I.

DOCTRINE DE LA TRINITE *éclaircie, démontrée par l'Ecriture, & défendue contre les Objections de M. de la CHAPELLE, & de quelques autres Théologiens. Par PAUL MATY, Ministre du St. Evangile, & Docteur en Philosophie. SECONDE PARTIE &c. in 8°. Imprimé pour l'Auteur. 1739, pagg. 264.*

Cette seconde Partie contient deux Sections, dont la première traite de la Distinction que l'Ecriture établit entre les Personnes Divines, & la seconde roule sur leur Subordination. Cinq Chapitres composent la première de ces Sections, & la seconde renferme trois autres Chapitres.

Il est impossible de lire les Livres sacrez, *Chap. 4.* sans remarquer qu'ils distinguent le Pere, le Fils & le St. Esprit les uns des autres. Il
Tom. XV. Part. II. N. est

est tout aussi aisé d'y observer, que cette Distinction remonte tout au moins, jusques au commencement du monde. Aussi n'y a-t-il pas à cet égard la moindre différence entre le sentiment des Orthodoxes, & celui de L'Auteur. Il n'en est pas de même à l'égard de la nature de cette Distinction. Est-ce une Distinction de Substances, ou de Modes, ou bien d'êtres qui ne sont ni l'un ni l'autre? L'Auteur soutient qu'il faut absolument opter entre ces deux manières d'exister, qui nous sont connues. Il le prouve par les idées invariables, attachées aux termes de Substance & de Mode.

Une Substance est un Être, qui existe en lui-même, sans avoir besoin d'être enuevé à quelque autre Être. Un Ange, un Homme, un Arbre, sont des Substances. Un Mode, ou bien une manière d'être, est ce qui n'existeroit pas, s'il n'étoit dans quelque Substance. La rondeur d'une bague, la blancheur de la neige, sont des Modes des Corps, comme la sagesse, la vertu, sont des Modes des Esprits.

Cette division des Êtres est exacte; tout Être comme appartient à une de ces Classes; Dieu n'en sauroit être excepté. Tout ce qui n'est ni Substance, ni Mode, est de toute nécessité un pur néant. La raison en est, que les idées de Substance & de Mode sont contradictoirement opposées; l'affirmation de l'une est la négation de l'autre; il en est comme du fini & de l'infini, du droit & du

verbe. Quand on dit qu'un Etre peut exister en lui-même, sans être attaché à un autre Etre, on met entre ces deux choses la même opposition, qu'entre *ce qui est & ce qui n'est pas*. Affirmer par conséquent d'une chose qu'elle n'est ni Substance, ni Mode, c'est dire, qu'au même égard *elle est, & n'est pas*, qu'elle est vraie & fausse dans le même sens. Dire que l'Essence Divine, incompréhensible pour nous, pourroit bien être exceptée de cette règle générale, ou dire, que par rapport à cet Etre, une même chose pourroit être & n'être pas en même tems, c'est tomber dans deux absurditez également choquantes.

De ces idées il suit avec l'évidence la plus frappante, que toute Distinction entre les Etres, ou tout ce qui fait qu'un Etre differe d'un autre, doit être une Distinction *de Substance ou de Mode*, & que si souvent elle est *de Substance & de Mode en même tems*, il est contradictoire qu'elle ne soit ni de Substance ni de Mode.

Après ces éclaircissmens, l'Auteur s'ef- Pag. 16
 force de débrouiller les sentimens des Orthodoxes sur la Trinité. Ils reconnoissent unanimement, que les trois Personnes ont quelque chose qui les distingue. Elles sont *un & trois* à differens égards. *Un* par rapport à l'Essence Divine, qui leur est commune; *trois* par rapport à ce qu'elles ont de particulier, & qu'on nomme *Proprietez, Personnalitez,* ou *Proprietez Personnelles*. Par l'Essence Divi-

ne, à laquelle les trois Personnes participent, les Orthodoxes n'entendent pas seulement ce qu'on pourroit appeller la Substance même de Dieu, ou le sujet, où résident ses perfections. Ils y comprennent aussi toutes les perfections mêmes, toutes les opérations, & toutes les actions des trois Personnes, en tant qu'elles sont Dieu, & non en tant qu'elles sont des Personnes distinctes. Ils expriment cette Unité d'Essence par le terme de *Consubstantialité*; expression assez propre à désigner ce que les trois Personnes ont de commun, mais absolument incapable de donner une idée de ce qu'elles ont de distinct, quoique M. de la Chapelle soutienne, que ce terme exclut également les distinctions de Substance & de Mode, & qu'il est plus significatif, que tous les gros volumes qui ont été faits pour développer cette matière.

Page 24.

Voilà ce que les Orthodoxes admettent unanimement, par rapport à la Trinité; voici ce qu'ils rejettent. Premièrement ils abhorrent la *Distinction de Substances*, parce qu'ils craignent de tomber par là dans le Trithéisme, en posant trois Dieux distincts l'un de l'autre. En second lieu, ils se déclarent contre le Sabellianisme; c'est-à-dire, contre les sentimens de ceux, qui ne considèrent les Personnes, que comme trois noms, trois Attributs, ou trois Opérations, par lesquels la Divinité se manifeste. Jusques-ici ils sont d'accord. Mais ils ne le sont pas en déterminant plus particulièrement la nature de la

la distinction dont il s'agit. Quoiqu'ils l'expriment différemment, on peut cependant ranger leurs opinions sous deux classes. Plusieurs d'entr'eux sont pour la *Distinction Modale*. On le prouve invinciblement, en lisant M. Turretin, Calvin, & la Confession de Foy des Eglises Reformées des Pais-Bas. Il y a même des Docteurs Orthodoxes, qui ont voulu pénétrer dans la nature de ces Modes, ou de ces manières d'être. Ils les ont fait consister dans certaines relations de la Divinité avec elle-même. Ils ont avancé, que *Dieu se connoissant soi-même*, c'est le *Fils*, & que *s'aimant soi-même*, c'est le *St. Esprit*.

Envain objecteroit-on, qu'il ne faut pas Pag. 43. presser les termes des Théologiens, qui semblent établir une Distinction Modale : termes dont ils ne se servent, que faute d'autres plus propres à exprimer les choses qui sont en Dieu. Si en se servant du terme de Mode, ils en retranchent l'idée que l'usage y attache, ils ne nous enseignent rien. Dans un tel langage, avancer que la Distinction, dont il s'agit, est Modale, ou qu'elle n'est pas Modale, est absolument la même chose. D'ailleurs il y a un moyen parfaitement sûr pour démêler ce que les Orthodoxes pensent, sur la nature de cette Distinction. Ils disent tous qu'il y a quelque chose dans les Personnes, qui les distingue; ils nient tous que ce qui les distingue soient des Substances, il faut donc bien, indépendamment de

leurs manières de s'exprimer, que ce soient des *Modes*, ou des *manières d'être*. Nier qu'une chose soit une Substance, c'est affirmer qu'elle est un Mode. On l'a fait voir aussi clair que *deux & deux sont quatre*. La négation de ce qu'on appelle *Substance*, forme la définition de ce qu'on appelle *Mode*, comme la négation de ce qu'on appelle *Mode*, forme la définition de ce qu'on appelle *Substance*. Encore un coup, l'incompréhensibilité de Dieu ne fait rien ici. Ce qui est vrai par sa propre nature, doit être vrai par rapport à Dieu, comme par rapport aux Êtres créés. Sans cela Dieu nous est entièrement inconnu, & il nous est impossible d'affirmer, ou de nier rien concernant l'Être suprême.

La seconde Classe où nous avons rangé les Orthodoxes, est de ceux qui sans rien déterminer, se contentent de dire, que la Distinction entre les Personnes Divines est véritable, ou Réelle, comme M. de la Chapelle s'exprime. Ils nient qu'elle soit de *Substances*, sans vouloir affirmer qu'elle soit *Modale*. Mais on a vu que ce n'est rien dire du tout. Ce qui n'est ni Substance ni Mode, bien loin d'être réel, dans quelque sens qu'on prenne ce terme, est évidemment un pur rien. Il est vrai que certains Théologiens croient se mettre ici à l'abri des objections, en niant seulement sans rien affirmer. Ils s'imaginent que de ne rien poser, est un sûr moyen de ne pas tomber en con-

contradiction avec soi-même. Ils se trompent; lors qu'il s'agit de propositions diamétralement opposées l'une à l'autre, on ne se met à l'abri des objections, que par un doute parfait, que par le parti qu'on prend de n'affirmer, ni de nier. Mais dans le cas supposé, on ne sauroit nier, qu'en affirmant en même temps. Nier qu'une chose soit finie & infinie, n'est ce pas tomber dans une contradiction manifeste?

L'Auteur finit ce Chapitre en faisant voir, *pag. 54.* que l'accusation de Sabellianisme, que M. de la Chapelle lui a intentée, retombe sur les Orthodoxes; rien n'est plus clair. Ce Théologien traite l'Auteur de Sabellien, parce que, selon lui, l'Auteur dit *que les trois Personnes sont trois manières d'être.* Or on vient de voir, que directement c'est là où tend le langage des Orthodoxes. On les justifie pourtant ici contre cette accusation, en faisant voir, que quoiqu'ils trouvent les trois Personnes dans trois manières d'être, ce ne sont point les mêmes manières d'être, les mêmes Modes, que celles dont les Sabelliens font les Personnalités dans l'Essence Divine. L'Auteur plaide encore leur cause contre le même Théologien, qui soutient que, si la Distinction dont il s'agit, est de manière d'être à manière d'être, il pourroit y avoir deux cens millions de Personnes Divines. Selon lui, le nombre de Personnes ne sauroit aller au-delà de trois, & il en conclut qu'il est faux que la Distinction soit *Mutuelle.*

Mais qui a dit à M. de la Chapelle, qu'il ne sauroit y avoir en Dieu que précisément ce nombre de Personnalitez ? la raison ne sert ici de rien ; pour l'Ecriture, elle ne parle, il est vrai, que de trois Personnes, mais il ne s'ensuit pas qu'il soit impossible qu'il n'y en ait d'avantage. La conséquence d'ailleurs, qu'il tire de ce principe douteux, est fautive, ou douteuse tout au moins ; qui lui a dit, que toutes les manières d'être en Dieu sont des Personnes Divines ? Ne se peut-il pas, que ce qui constitue les Personnalitez en question, soient des Modes d'une espece toute singulière ?

Chap. II. Après s'être ainsi efforcé à développer les idées des Orthodoxes sur le sujet en question, l'Auteur propose les siennes. Il est d'opinion que la Distinction dont il s'agit est de Substances, & il se fonde d'abord sur le sens naturel de l'Ecriture Sainte. Selon lui, la vérité de son Système suit avec toute l'évidence possible de trois sortes de passages. Il met dans la première classe ceux, qui parlent des trois Personnes comme de trois sujets distincts, de trois Etres intelligens. A la seconde appartiennent ceux, où les trois Personnes sont représentées comme ayant différentes relations les unes avec les autres. Tels sont le nom de *Pere*, de *Fils*, de *St. Esprit*, de *Parole*, de *Sagesse*, d'*Ange*, ou d'*Envoyé*, & de *Serviteur* du Pere. La troisième classe comprend les passages, qui attribuent aux trois Personnes des actions ré-

latives,

latives, que l'une fait à l'égard de l'autre. Le Pere a engendré le Fils, le Fils est engendré du Pere. Le Pere envoie le Fils, le Pere & le Fils envoient le St. Esprit. Le Pere donne au Fils, le Fils reçoit du Pere. Le Fils prie le Pere, le Pere exauce le Fils, & celui-ci lui rend graces. Le Pere connoît & aime son Fils, est connu & aimé du Pere. Le Pere commande, le Fils obeit. Le St. Esprit prend quelque chose du Fils. Car il *prendra du mien*, dit J. Christ, & vous l'annoncera.

Il est à présent question de savoir le sens de ces passages & la doctrine qu'ils contiennent. Il faut par conséquent établir une règle, qu'il faille suivre en expliquant l'Ecriture sainte. S'il n'y a point une telle règle, cette explication est arbitraire, & les Livres sacrez ne nous enseignent rien. Il faut donc absolument qu'une telle règle existe, & ce ne sauroit être que l'usage, c'est-à-dire, cette convention tacite que les hommes ont faite entr'eux de se servir de certaines expressions pour signifier certaines idées. Or certainement cet usage, que les Théologiens font profession d'employer dans l'explication de la Bible, détermine clairement le sens des passages alleguez, comme établissant une *Distinction de Substances*, & non pas de *Modes*. L'usage autorise ce sens uniquement à l'exclusion de tout autre, & il n'est pas possible que cette *Distinction* soit exprimée en termes plus clairs. Qu'on applique des expressions

semblables à tout autres sujets, on jugera d'abord qu'il s'agit de trois Êtres distincts, & non pas de trois manières d'être d'un même sujet.

Il est vrai que M. de la Chapelle dit, que l'Écriture sainte ne s'est pas expliquée sur la Distinction des Personnes, avec autant de netteté, que sur les autres parties de ce Dogme; mais il rejette l'unique sens que ces passages offrent, pour y chercher une Distinction réelle, qui n'est ni de Substances, ni de manières d'être; Faut-il s'étonner de ce qu'il ne l'y trouve pas? On n'auroit qu'à se mettre dans l'esprit les plus grandes chimeres, & dire ensuite qu'elles ne se trouvent pas clairement dans les Livres sacrez, on auroit certainement raison.

Chap. III. La première raison qu'on allègue, pour ne pas admettre cette explication de ces passages, c'est qu'il ne faut pas toujours insister sur la propriété des termes. Mais c'est ce que l'Auteur avoue. Par un sens naturel, l'Auteur n'entend point un sens propre & literal. Il sait que le sens figuré peut être souvent le plus naturel, & qu'un sens literal & propre peut être forcé.

On objecte avec aussi peu de fondement, que quand Dieu nous parle de lui-même, la grande disproportion qu'il y a entre lui & les Êtres créez doit nous empêcher d'expliquer ce qu'il dit, selon les règles de l'usage. Il suivroit de cette supposition, qu'il ne faudroit point expliquer du tout ces passages.

Dieu

Dieu nous parleroit un langage absolument inintelligible, dont il nous seroit impossible d'avoir la moindre idée. & dont l'explication seroit purement arbitraire. Mais c'est qu'on Pag. 96. peut alléguer de plus plausible, c'est qu'il faut expliquer l'Ecriture par l'Ecriture. Ils prétendent suivre cette maxime à l'égard des passages qu'ils traitent d'obscurs, & qu'ils expliquent par d'autres, où l'unité de Dieu, & l'unité des trois Personnes sont clairement établies. Cette maxime est la principale raison, dont se servent ici les Orthodoxes, de peur de poser trois Dieux, en admettant une Distinction de Substances; crainte frappante, mais dont l'Auteur s'engage à montrer le foible dans la suite de son Ouvrage. Par rapport à cette maxime, que l'Auteur n'a garde de rejeter, il en débrouille parfaitement le sens véritable. Il soutient d'abord, qu'il faut de nécessité, qu'il y ait quelque équivoque, puisqu'elle est opposée à une autre, qui n'est pas moins véritable, & dont les Théologiens Orthodoxes font très-souvent usage; c'est que quand l'Ecriture nous enseigne clairement deux Dogmes, & que nous ne voyons pas le moyen de les concilier, il faut pourtant les recevoir tous deux sur l'autorité des Livres sacrez, & les croire d'accord malgré les apparences contraires. Ce qui fait que dans les controverses il arrive souvent que l'un des Partis se sert de la première de ces maximes, dans le tems que l'autre emploie la seconde, c'est que celle, qui nous

nous prescrit d'expliquer l'Ecriture par l'Ecriture, a un sens véritable & un sens faux. Le sens véritable a lieu, lorsque de deux passages, qui semblent être opposés, le premier est obscur & susceptible de deux sens, & que le second est clair sans la moindre ambiguïté; c'est alors qu'il faut expliquer le passage obscur par celui qui est clair, l'équivoque par celui qui ne l'est pas.

Il en est de même d'un passage ambigu, qu'on peut expliquer par la raison, source de lumières, qui vient de Dieu, comme la révélation, avec laquelle elle ne se trouve jamais en contradiction véritable. Si d'un autre côté la raison est en suspens sur des sujets, sur lesquels l'Ecriture s'exprime avec clarté, il faut *expliquer la raison par l'Ecriture*. Voilà le sens vrai de cette maxime. Mais elle est fautive, quand on veut l'employer par rapport à deux passages, qui paroissant opposés, sont ou semblent être également clairs. Ce n'est pas expliquer, c'est tordre l'Ecriture. Ce seroit en rejeter sans aucun droit une partie, pour sauver l'autre, qui favorise nos opinions. Ce seroit d'ailleurs autoriser un adversaire à rejeter de la même manière le passage, qui nous convient, pour établir sur sa ruine, celui qui appuie son sentiment. Il s'ensuit, que cette maxime ne sauroit avoir lieu ici, puisqu'il a été démontré que les passages qui fondent la *Distinction de Substances*, n'ont pas la moindre ambiguïté.

Chap. IV. Non content de prouver par le sens naturel

rel de l'Ecriture, que telle est la Distinction dont il s'agit, l'Auteur croit le démontrer encore en mettant en parallèle les preuves des Orthodoxes d'un côté, & celles des Trithéïtes & des Arriens de l'autre.

Quand on a embrassé quelque sentiment, un des plus sûrs moyens de savoir, s'il est bien ou mal fondé, c'est de comparer les raisons qui l'appuyent, avec celles dont on se sert pour établir le sentiment contraire. Cette méthode est fort souvent négligée; nos raisons occupent d'ordinaire toute notre attention. Nous les qualifions du nom de *preuves*, en nommant celles qu'on nous oppose, *difficultez* ou *objections*. Ces differens noms nous préviennent pour nos opinions. Quelques forts que puissent être les argumens dont nos Adversaires se servent, nous disons que ce sont des *difficultez* embarrassantes, mais qu'après tout ce ne sont que des *difficultez*, qui ne sauroient nous obliger de nous départir d'une doctrine, fondée sur de solides preuves. Par malheur nos Antagonistes sont en droit de tenir le même langage, & d'appeller leurs raisons *preuves*, & les notres *difficultez*. C'est là précisément le cas entre les Orthodoxes & les Trithéïtes. L'Auteur le fait voir dans une juste étendue, en mettant les preuves des deux parties dans tout le jour imaginable.

Voici l'essentiel de cette comparaison. L'Orthodoxe fonde son Système sur le sens clair & naturel des passages, qui établissent
un

un Dieu unique en nombre, & non point en espece. Il prétend ensuite, que c'est par ces passages qu'il faut expliquer ceux, qui pris dans leur sens naturel, donnent l'idée des trois Personnes, comme de trois Substances. Le Trithéïte au contraire pose pour basé de son Système la *Distinction Substantielle* des Personnes Divines; & comme il considère cette vérité comme fondamentale du Christianisme, il prétend que c'est par ces passages qu'il faut expliquer ceux, dont le sens frappant pose un Dieu unique en nombre. Quelque contraires que soient ces opinions, la méthode de les prouver est la même. Le Trithéïte raisonne juste, en se fiant au sens naturel des passages, qui établissent une *Distinction de Substances*. L'Orthodoxe raisonne juste, en se fiant à ceux, qui posent en Dieu une *unité numérique*. Mais ils raisonnent tous deux de travers, & ils ruinent leurs propres principes, en tordant le sens évident des passages qu'on leur oppose; & qui forment des *preuves*, & non des *difficultés*. Si le Trithéïte a tort de rejeter l'*unité numérique*, l'Orthodoxe a le même tort en rejetant la *Distinction de Substances*. S'il s'obstine à ne vouloir point avoir tort, il avoue par là nécessairement, que son Adversaire a raison aussi bien que lui; contradiction monstrueuse, s'il y en eut jamais.

Par rapport à l'Orthodoxe & à l'Arrien, le parallèle & l'argument que l'Auteur en tire, sont un peu différents, mais de la même nature.

ture. L'Arrien convient avec l'Orthodoxe touchant l'unité numérique de Dieu ; mais il pose trois Substances en niant la Divinité proprement dite du Fils & du Saint Esprit. Par les passages clairs , qui expriment la *Distinction de Substances*, il veut expliquer ceux , qui expriment tout aussi clairement la Divinité des trois Personnes ; & c'est sur la clarté de ces derniers passages que l'Orthodoxe se fonde , pour donner un sens peu naturel à ceux , qui établissent évidemment une Distinction Substantielle. On voit sans peine , que ce parallèle conduit à la même conclusion que l'Auteur tire du premier.

Pour faire mieux sentir le foible du *Système* Chap. V.
me Orthodoxe, M. Maty le compare encore avec celui des Sabelliens. Il s'y prend avec cette exactitude & cette impartialité , qui ornent toutes les parties de son Ouvrage , & qui paroissent le mettre à l'abri de la Réplique. En passant il se sert de cette occasion , pour se défendre contre un reproche de M. de la Chapelle qui prétend , que dans la *Lettre à un Théologien* , l'idée du Sabellianisme se trouve embrouillée par un Galimathias impénétrable. L'Auteur fait voir ici , que le Galimathias impénétrable vient de la manière , dont son Antagoniste cite cet endroit de la Lettre en question. Mais nous ne nous attacherons pas à ces sortes d'incidents , & nous trouvons plus convenable de suivre ce que les preuves de l'Auteur ont d'essentiel.

Il se propose de faire voir deux choses :
 1°. que les Orthodoxes ne distinguent pas d'avantage les Personnes, que les Sabelliens ne les distinguent, & 2°. que les Argumens des Orthodoxes contre les Sabelliens peuvent être efficacement retorquez contre les Orthodoxes mêmes.

Page. 149. Il importe peu de savoir les vrais sentimens de Sabellius & de ses Disciples; tout ce que nous en favons vient du canal suspect de leurs Adversaires. Il suffit de connoître l'idée générale de l'Hérésie, qu'on nomme Sabellianisme. On en fait consister l'essentiel, en ce qu'elle distingue les Personnes de la Divinité, par des Attributs & par des Opérations. Par tout où l'on trouve cette Distinction, on trouve le Sabellianisme. Il est vrai qu'on attribue encore à ces Hérétiques des sentimens accessoirs, mais dont il leur est aisé de se défendre. Les Orthodoxes leur reprochent en vain, qu'ils n'admettent en Dieu qu'une Personne; mais si par Personne ils entendent un Etre qui pense, le reproche retombe sur eux: si par Personne ils entendent un Etre qui pense, considéré avec une *Distinction particulière*, on n'a encore rien à leur dire. Ils sont les maîtres d'en reconnoître trois aussi bien, & dans le même sens, que leurs Antagonistes. Ce sont les Attributs & les Opérations Divines, qui selon les Sabelliens caractérisent les Personnes; & c'est par d'autres espèces de Distinctions qu'elles sont caractérisées par les

les Orthodoxes ; mais ils conviennent les uns & les autres , que le même *Etre qui pense* est le *Sujet* ou l'*Essence commune* , dans laquelle ces distinctions se trouvent. Dans ce sens les Sabelliens , tout comme les Orthodoxes , peuvent soutenir , qu'ils reconnoissent trois Personnes dans la Divinité. Accoutumez à confondre le terme de Personne avec celui de Substance , les premiers Sabelliens n'en voulurent admettre qu'une dans la Divinité. Le langage & les distinctions scolastiques leur étoient inconnus ; s'ils avoient su que l'Essence de Dieu jointe à une *Propriété incommunicable* constituoit une Personne &c. n'auroient-ils pas pu faire de leurs Attributs , ou Opérations Divines , des Propriétez Personnelles , qui residant dans la même Essence , caractérisent chacune des trois Personnes : *Mais tout le monde n'a pas assez d'esprit , pour être Orthodoxe.*

On a encore imputé aux Sabelliens d'a- Pag. 159i
voir enseigné , que le Pere a souffert la mort , aussi bien que le Fils. Apparemment qu'ils n'ont voulu dire autre chose , si non , que Dieu , qui est le même dans le Pere & dans le Fils , a souffert la mort , non pas sous la même idée , & avec le même Attribut , qui constitué la Personne du Pere , mais sous l'idée & avec l'Attribut , qui constitué la Personne du Fils. Mettez à la place d'*Attribut* , *Propriété Personnelle* , c'est la Doctrine Orthodoxe. De plus , il seroit contraire à l'équité de s'imaginer , que les Sabelliens con-

Tom. XV. Part. II. O fide-

siderent les Attributs, qui fondent leur *Distinction*, comme détachez de l'Essence Divine, & comme s'ils étoient en même tems Substances & Attributs. Il faut croire, qu'ils sont dans le même cas que les Orthodoxes, par rapport à ce qu'ils appellent Substances, & manières de subsister, qu'ils n'ont garde de séparer de leur sujet, savoir l'Essence Divine. Lorsque le Sabellien distingue en Dieu la Sagesse, & la Puissance, il parle de Dieu même, qui se manifeste comme Sage, & comme Puissant.

On en a vu déjà dans ce qui vient d'être dit, que la Distinction des Personnes Divines, selon les Orthodoxes, & selon les Sabelliens, est absolument de la même nature. Pour le faire voir évidemment, l'Auteur trouve bon d'entrer dans un plus grand détail. D'abord il y a entr'eux cette grande conformité, qu'ils rejettent également la *Distinction de Substances*, & qu'ils soutiennent, que le Pere le Fils & le Saint Esprit, sont un seul & unique Etre intelligent. En second lieu, ils réduisent les uns & les autres la Distinction des Personnes à une Distinction Modale. Ce qui distingue les Personnes, selon les Orthodoxes, sont des Modes, qu'ils appellent *Personalitez*, manières d'être. Ce qui les distingue, selon les Sabelliens, sont certains Attributs, & par conséquent des Modes, qu'il ne tient qu'à eux de nommer *Propriétez Personelles*, ou *Substances*, puisque leurs principes les autorisent à dire, tout comme leurs Adversaires, que le Fils n'est pas le Pere, & que le St. Esprit n'est ni le Pere, ni le Fils.

De

De leur côté les Orthodoxes ; s'ils le vou-
loient bien , pourroient sans choquer leurs
principes , parler comme leurs Antagonistes.
Les Propriétez Personelles, qui jointes à l'Es-
sence Divine constituent chaque Personne,
ne sont-ce pas des Attributs de Dieu ? Quoi-
que nous n'ayons pas la moindre idée de ces
Propriétez , n'est-il pas certain que les Pro-
priétez d'un Etre en sont les Attributs ? Si
l'on ôtoit du langage Théologique le mot
équivoque de Personne, pour y substituer
celui d'Etre qui pense , ils pourroient les uns &
les autres exprimer leur sentiment par cette
définition commune ; *Le Pere, le Fils & le*
St. Esprit est le même Etre qui pense, lequel
se manifeste par des Attributs differens. Les
Orthodoxes voudroient-ils dire *subsister* , au
lieu de *se manifester*. Mais on entend le
premier terme, & il n'en est pas ainsi du se-
cond . à moins qu'ils ne l'expliquent par d'au-
tres , comme on peut le faire toujours , lors
qu'on a véritablement quelque idée dans
l'esprit. La seule difference possible, qu'il
y a entre ces deux partis, c'est que l'un
place sa Distinction dans des Modes incon-
nus , & l'autre dans des Modes connus. La
question seroit de savoir, qu'elle de ces deux
especes de Modes peut former en Dieu la
plus grande & la plus réelle Distinction. La
décision en paroît un peu difficile.

De cette conformité entre ces deux Systê- Pag. 176;
mes il suit, que les plus forts Argumens
dont les Orthodoxes se servent pour com-
battre

battre les Sabelliens, ou ne prouvent rien, ou prouvent contre les Orthodoxes, comme ils prouvent contre leurs Adversaires. En effet les Sabelliens peuvent adopter tous les subterfuges dont les Orthodoxes ont besoin, quand on les attaque par les mêmes armes. La grande raison en est, que le sens naturel des passages, qu'on leur allegue, exprime trois Substances distinctes, & que les deux Partis s'obstinent également à n'en admettre qu'une. Les Orthodoxes se servent de ces passages pour prouver, que les Personnes ne sont pas des Attributs, & ils prouvent clairement, que ce ne sauroient être des Modes. De cette manière ils sont entraînez par la ruine de leurs Antagonistes. Lorsqu'ils veulent montrer, que l'Ecriture nous les représente comme des Personnes, tous leurs Argumens tendent à établir clairement, que l'Ecriture nous en parle comme de Substances qui pensent. Si ensuite ils prétendent, qu'il ne s'agit que du même Etre qui pense, & qui subsiste de trois différentes manières, le Sabellien y souscrira; ils n'auront rien prouvé; s'ils avoient que ces passages posent trois Etres qui pensent, ils prouvent trop, puisqu'ils font voir, que leur Système est également & de la même manière, contraire à l'Ecriture sainte, que celui que leurs Argumens ne réussissent que trop à renverser.

M. Maty applique ici ce raisonnement aux plus fortes preuves que les Orthodoxes
alle

alleguent contre les Sabelliens, & qu'on peut employer avec le même succès contre les uns & contre les autres. Il fait voir avec sa netteté d'esprit ordinaire, ou que dans la bouche des Orthodoxes elles ne signifient rien ; ou que si elles prouvent, elles les enveloppent dans la défaite de leurs ennemis. Il se croit en droit d'en conclurre, que puisque ce qui rend la cause des uns pareille à celle des autres, c'est qu'ils nient de concert la Distinction de Substances, il faut admettre comme un principe fondé sur l'Ecriture Sainte, que la Distinction dont il s'agit, est une véritable Distinction de Substances, & non pas de Proprietez ou de Modes.

S E C T I O N I I.

Subordination des Personnes Divines.

QUOIQUE bien souvent les Orthodoxes Chap. I. parlent d'une manière, qui semble marquer de la Subordination entre les Personnes de la Trinité, ils n'ont garde d'admettre les conséquences qu'on pourroit tirer de leurs expressions. Ils nient cette Subordination, & parce que toute dépendance leur paroît incompatible avec la Divinité, qu'ils reconnoissent dans chacune des trois Personnes, & parce que poser cette Subordination, c'est poser en même tems en Dieu une véritable

table Distinction de Substances. Pour l'Auteur il croit avoir trouvé un moyen de concilier en Dieu, non seulement l'*Unité* avec la *Trinité*, mais encore l'*égalité* avec l'*inégalité*. Selon lui, les Personnes Divines sont *un & trois*, mais sous differens égards, & sous differens égards, elles sont *égales & inégales*. L'éclaircissement de ces idées fera le principal sujet du troisième volume de cet Ouvrage.

Page 195. M. Maty s'attache d'abord à une espee particuliere de dépendance du Fils & du Saint Esprit, par rapport au Pere. C'est celle qui est fondée sur la *Génération* du premier, & sur la *Procession* du second. Si le mot *engendrer* n'est pas un vain son, il signifie donner l'existence à quelqu'un, comme *être engendré* signifie recevoir de quelqu'un l'existence. De même *proceder* ne dit rien, quand nous l'employons à l'égard du Saint Esprit, ou bien il dit la même chose qu'*engendrer*. Cette *Génération* & cette *Procession* consistent, selon les Théologiens Orthodoxes, en ce que de toute éternité le Pere a communiqué sa propre Essence au Fils & au Saint Esprit; or *communiquer* c'est *donner*, & posséder quelque chose en vertu de cette communication, c'est *recevoir*. Dira-t-on que celui qui reçoit ne dépend pas à cet égard de celui qui donne? Dira-t-on qu'une Personne engendrée par un autre, n'existe pas *dépendamment* de celui qui l'a engendrée? Si on se hazarde à le soutenir, comment répondra-t-on à quelqu'un qui s'aviserait d'avancer, qu'é-

qu'*être créé* n'emporte aucune dépendance par rapport au Créateur? Si l'on dit que les idées que l'usage a attachées au terme *être créé* sont les mêmes, que celles qu'il a jointes au mot de *dépendre*, on avouera tacitement, qu'il en est absolument de même du terme *être engendré*. Si l'on dit que la Génération étant incompréhensible, on ne doit point raisonner sur cette idée, comme sur nos idées vulgaires, que fera-t-on de l'incompréhensibilité de la Création? On ne la comprend pas mieux que la Génération, & si cette raison étoit bonne, on ne seroit pas plus en état de tirer des conséquences de l'une que de l'autre.

Pour ôter une bonne fois pour toutes de son chemin cette incompréhensibilité de Dieu, dont on fait un bouclier éternel contre les attaques de la Raison & de l'Écriture, l'Auteur fait voir ici assez au long, que cette incompréhensibilité du Dogme en question, ne dispense pas de répondre aux difficultés. Pour le prouver il se sert d'un raisonnement du respectable M. de La Placette. L'essentiel de ce que ce grand homme dit sur ce sujet, revient à ceci. Dans le Mystère, dont il s'agit il y a des choses que nous connoissons, & d'autres que nous ne connoissons pas. Lorsqu'on fait quelque objection, qui porte sur ce qui nous y est connu, ou que nous prétendons connoître, & lorsqu'on prétend faire voir qu'il s'y trouve de la contradiction, ce qui nous est in-

connu dans ce Dogme, ne nous dispense point de défendre ce qui nous y est connu. Autrement on seroit en droit de ne jamais répondre à aucune objection, puisqu'il n'y a point de matiere, qui nous soit comprehensible à tous égards. Si quelqu'un soutenoit que nous ne connoissons rien dans ce Mystère, ou du moins, qu'il nous est impossible d'en former aucune idée distincte, il s'ensuivroit, qu'il nous est impossible de rien affirmer sur ce sujet, ni d'avoir à cet égard la moindre foi explicite. Il faudroit se contenter de croire, que dans les passages, qui parlent de la Trinité, Dieu nous dit quelque chose de vrai, sans que nous sachions ce qu'il a voulu nous dire. Il est donc inutile d'opposer l'incomprehensibilité du Mystère à aucun des raisonnemens de l'Auteur, & il reste conclu, que le Fils & le Saint Esprit dépendent du Pere par raport à leur origine.

Pag. 207 Il en infere encore, que cette *Génération* & cette *Procession*, en marquant de la dépendance, marquent aussi de l'*imperfection*. C'est ce que les Orthodoxes sont bien éloignés de reconnoître. S'ils l'admettoient, ils seroient forcez d'avouer en même tems, que l'imperfection étant incompatible avec la Divinité, il faut admettre dans le Fils, & dans le Saint Esprit, l'un *engendré*, l'autre *procedé* du Pere, quelque chose qui n'est pas Dieu, quelque chose de fini & de créé. Pour éviter cet inconvenient, ils avancent hardiment, qu'être

qu'être Fils ou Saint Esprit, est quelque chose d'aussi parfait, qu'être Père; c'est-à-dire, que *recevoir l'existence ou la subsistance*, est une aussi grande perfection, que la *donner*, ou la communiquer. S'ils en sont crûs, *la qualité d'être engendré n'est pas une imperfection dans le Fils, parce que cette qualité consiste à recevoir toutes les perfections*:

Comme si recevoir toutes les perfections, n'étoit pas recevoir quelque chose, qu'on n'a pas de soi-même, & qu'on tient d'un autre; & comme si de toutes ces perfections, reçues, il ne falloit pas exclure celle de les posséder indépendamment, & pour ainsi dire, de son propre fonds. Mais on raisonnera envain là-dessus, si l'on ne convient d'une Règle, pour distinguer la *perfection* de l'*imperfection*. S'il n'y a pas une telle Règle, on peut attribuer à Dieu les qualitez les plus absurdes, sans pouvoir être réfuté; ou pour mieux dire, il faut se taire absolument sur la nature & sur les Attributs de Dieu, & on ne sauroit sans témérité en former aucune idée. Il est donc certain, qu'une telle Règle existe. L'Auteur nous la donne ici, avec autant de modestie que de netteté, voici ses propres paroles:

„ Lorsqu'en consultant nos idées, & notre
 „ sentiment interieur, il y a quelque qualité pag. 215.
 „ que nous ne pouvons pas nous empêcher
 „ d'estimer plus excellente, & plus digne de
 „ quelque Être, que la qualité opposée, & que
 „ tout Être fini nous paroît d'autant plus esti-
 „ mable, qu'il possède cette qualité dans un
 O 5 „ plus

„ plus haut degré ; quand d'ailleurs cette qua-
 „ lité ne suppose aucun défaut , & aucune im-
 „ perfection dans le sujet , auquel on l'attri-
 „ buë , nous devons regarder cette qualité
 „ comme une perfection , nous devons la faire
 „ entrer dans l'idée de l'Etre infiniment par-
 „ fait. En second lieu , nous devons regarder
 „ comme une imperfection indigne d'être
 „ attribuée au plus parfait de tous les Etres,
 „ & incompatible avec son essence , toute
 „ qualité , qui étant attribuée à quelque Etre,
 „ fini , suppose nécessairement quelque im-
 „ perfection dans cet Etre ; de telle sorte ,
 „ que si nous suivons nos idées & nos sen-
 „ timens , nous ne pouvons pas nous em-
 „ pêcher de juger , que tout Etre seroit plus
 „ parfait , plus excellent , & plus digne de
 „ notre estime , s'il en avoit une toute con-
 „ traire , ou s'il n'avoit pas le défaut , ou
 „ l'imperfection , que cette qualité sup-
 „ pose. “

C'est conformément à cette Règle , que
 tous les Théologiens raisonnent sur les per-
 fections qu'on doit exclure de son idée.
 C'est par elle qu'on se croit dans l'obliga-
 tion de donner un sens figuré aux passages ,
 dont le sens literal paroît exprimer quelque
 chose d'indigne de l'Etre suprême. Enfin
 c'est en consultant cette Règle , que nous
 ne saurions que juger , qu'*être engendré , pro-
 ceder , recevoir d'un autre son existence* , sup-
 posent de l'imperfection , dans tout sujet où
 ces qualitez se rencontrent. Par conséquent
 il

il faut tenir pour une chose certaine, que le sujet, qui est engendré, ou qui procède, ne sauroit être la Divinité même, mais un Etre fini & dépendant.

M. Maty trouve bon d'entrer dans un plus grand détail encore, pour prouver l'infériorité du Fils & du Saint Esprit. S'ils dépendent du Pere à l'égard de leur subsistance, il faut de nécessité, qu'ils en dépendent encore à l'égard de leur condition, qu'ils ne sauroient qu'être inférieure à la sienne. Supposé même que Dieu donnât l'être à un autre Dieu, qui lui fût parfaitement égal cette Divinité produite devrait pourtant se reconnoître inférieure, & sujette à la cause de son existence. L'idée de la *Sujettion*, il est vrai, est incompatible avec la Divinité; & c'est pour cela même qu'une pareille production l'est aussi. Le nom de Fils emprunté des hommes, désigne même cette subordination, cette infériorité. *Le Fils honore son Pere*, dit Dieu. Quoi! d'entre tous les Fils n'y auroit-il que le Fils de Dieu qui ne dût rien à son Pere, & qui ne fût pas tenu de l'honorer? S'ils n'est pas permis de tirer de ce nom de Fils une telle conséquence, il faut ôter de ce mot toutes les idées contenues dans la relation qu'il nous marque, & réduire ce mot à n'avoir absolument aucune signification.

L'Ecriture Sainte ne se contente pas de nous donner ce principe, elle nous en enseigne encore les conséquences: Le Fils a reçu du Pere

Chap. II.

Pere tout ce qu'il possède de bien, de dignité, de gloire. Le Pere nous est représenté comme étant celui qui donne les ordres, & les commissions au Fils & au Saint Esprit, & ces deux Personnes nous sont représentées, comme agissant selon l'ordre & le commandement, qu'elles ont reçu du Pere. De là le Fils reconnoit le Pere, comme plus grand que lui; il est appelé *Serviteur*, *Envoyé*, *Ange*, du Pere, qui envoie aussi le Saint Esprit *au nom de son Fils*, pour nous enseigner toutes choses. Tout ce que le Fils & le Saint Esprit font, & tous les hommages qu'ils reçoivent, se terminent à la gloire du Pere, comme à la dernière fin de toutes choses. *Si Dieu a souverainement élevé son Fils, en sorte que toute langue confesse que Jesus est le Seigneur, c'est à la gloire de Dieu le Pere*, dit St. Paul.

Ce que l'Auteur soutient ici, est fondé sur un grand nombre de passages de l'Ecriture. Il n'en choisit que ceux, qui le prouvent de la manière la plus frappante. Ils ne sauroient être inconnus à ceux qui lisent les Livres sacrez. Mais la maniere dont notre habile Philosophe en éclaircit, en applique & en presse le sens, mérite une attention particuliere. Il s'attache sur tout à faire valoir ceux, où le même St. Paul dit, qu'à la fin du monde le *Fils remettra le Royaume à son Pere*, & qu'alors il sera assujetti à celui, qui lui a assujetti toutes choses. Marque certaine, que ce n'est pas seulement en qua-
lité

lité de *Répondant* & de *Médiateur*, qu'il est assujetti à son Pere; puisque après avoir entièrement rempli ses devoirs en cette qualité, il paroitra plus assujetti que jamais. C'est par des passages tout aussi formels qu'on croit démontrer ici, que le Saint Esprit est inférieur au Fils, qui dit lui-même, que c'est le Saint Esprit, *qui le glorifiera, & qui prendra de ce qui est à lui, pour l'annoncer aux hommes.*

A des preuves de cette force, les Orthodoxes ne restent pas sans réplique. Parmi Pag. 244. leurs réponses l'Auteur en reconnoit trois, qui sont de quelque importance. Ils disent d'abord, que les passages qui marquent avec la plus grande force l'inégalité du Fils, & sa dépendance, par rapport au Pere, doivent être expliqués par la Nature Humaine du Fils, qui étant créée & finie, ne sauroit être que dépendante. Mais notre Philosophe prétend, que cette réponse même lui donne gain de cause. Elle est fondée sur ce principe, que tous les textes, qui marquent une inégalité, ou une dépendance du Fils, par rapport au Pere, ne peuvent point être rapportés à sa Nature Divine. Il s'ensuit que les passages, qui parlent de cette dépendance du Fils, avant sa venue au monde, doivent être interprétés de même, comme supposant en lui une Nature finie & créée. Il en est de même à l'égard du St. Esprit. Si ce passage seul, *je suis descendu du Ciel, non point pour faire ma volonté, mais la volonté de celui, qui m'a envoyé,* prouve qu'il y a en Jesus-Christ

Christ une Nature finie, ce passage, *le Pere vous enverra un autre Consolateur, pour demeurer avec vous éternellement, savoir l'Esprit de vérité*, prouve seul avec la même évidence, qu'il y a dans la Personne du Saint Esprit, aussi bien que dans celle du Fils, une Nature finie & dépendante.

Ajoutons, que dans les textes du Nouveau Testament, qui établissent l'inferiorité du Fils, par rapport au Pere, ce n'est pas tant sur la qualité d'*Homme*, que sur celle de *Fils*, que l'Ecriture fonde cette dépendance. Si dans ces endroits Jesus-Christ n'avoit eu en vûe, que la qualité d'*Homme*, n'auroit-il pas pû dire, *le Saint Esprit est plus grand que moi; Je suis descendu du Ciel, pour faire la volonté du Saint Esprit, qui m'a envoyé?* Il l'auroit pû sans doute, puisque selon les Orthodoxes, il n'y a dans le Saint Esprit qu'une *Nature Divine*, & qu'en cette qualité de simple Homme, Jesus-Christ étoit aussi inférieur au Saint Esprit qu'au Pere. On peut en inferer, 1. que puisqu'avant comme après son Incarnation il a eu la qualité de Fils, il a eu avant comme après son Incarnation, une Nature finie & dépendante. 2. Que puisqu'il n'est jamais insinué seulement, sous quelque égard que ce soit, que le Saint Esprit est plus grand que le Fils, & que toutes les fois qu'il est mis avec le Fils en comparaison, il est toujours représenté comme inférieur, il faut qu'il y ait dans le Saint Esprit comme dans le Fils, outre la Divinité, une Nature finie

finie ; & l'on doit juger , que c'est à l'égard de cette Nature finie de l'un & de l'autre , que le Fils & le Saint Esprit sont comparez ensemble.

Les Orthodoxes répondent en second lieu, Pag. 249
qu'il n'y a entre les Personnes Divines , qu'une priorité d'ordre , ou d'économie. Si ces termes signifient quelque chose , ils veulent exprimer ce qu'on appelle parmi les hommes , *être le premier entre des égaux* ; mais si le terme de *premier* a ici un sens , il marque indubitablement , une sorte de prérogative , & une certaine supériorité , sur ceux qui sont en quelque manière inférieurs. Or toute infériorité , toute dépendance , est incompatible avec l'Essence Divine. D'ailleurs ne s'agit-il ici , que d'une simple priorité d'ordre ? Est-ce n'établir qu'une priorité d'ordre , que de poser que le Fils & le Saint Esprit *existent* par le Pere , & *agissent* de par le Pere ? N'est-ce pas avouer une *dépendance* , qui est la suite d'une autre *dépendance*. Si les Orthodoxes s'obstinent à supprimer ce terme , la chose reste. Il vaudroit autant dire , que Dieu est composé de parties étendues & solides , & que pourtant il n'a point de corps. Est-il plus aisé de séparer l'idée de *dépendre* de celle d'*être produit par un autre* , & d'*agir de par un autre* , que de séparer l'idée d'*être un corps* , de celle d'*avoir des parties étendues & solides* ?

Pag. 253

Les Orthodoxes tachent encore de se sauver par une Subordination d'économie , qu'ils prétendent compatible avec l'égalité essentielle des *Personnes Divines*. Voici ce qu'ils

qu'ils entendent par cette *Subordination*. Les trois Personnes ayant formé dans leur Conseil éternel le dessein de sauver les Pécheurs, sont aussi convenües du caractère, que chacune devoit soutenir dans cet Ouvrage. Le Pere devoit représenter la Divinité, & en soutenir la Majesté & les Droits; le Fils, Comme *Plège, Répondant & Médiateur*, représentant la Personne des Pécheurs, devoit paroître devant le Pere, dans la posture d'un inférieur, soumis à la Justice Divine, & destiné à y satisfaire. Pour le Saint Esprit, il s'étoit chargé de perfectionner ce grand Ouvrage, en appliquant aux Pécheurs les fruits de la Redemtion, que le Fils devoit leur aquerir, & dans cette dispensation il devoit agir comme inférieur au Pere, & au Fils. Or les Orthodoxes soutiennent, que cette Subordination ne déroge rien à l'égalité naturelle des Personnes Divines, *parce qu'elle ne devoit être, que pour un tems; parce qu'elle devoit être infiniment glorieuse à la Trinité; & sur tout, parce que le Fils & le Saint Esprit se sont soumis volontairement à cette dépendance d'économie.*

Mais 1. la dépendance pour un tems n'en est pas moins dépendance; si la Divinité ne sauroit cesser pour un tems d'être Dieu, elle ne sauroit non plus renoncer pour un tems à son indépendance.

2. La question n'est pas, si cette Subordination étoit nécessaire à l'exécution d'un dessein, qui devoit être glorieux à la Trinité; mais si elle ne renferme pas une véritable dépendance, & si elle ne constitue pas le

le Fils & le Saint Esprit inferieurs au Pere. S'il en est ainsi, & si le Fils & le Saint Esprit n'ont que la Nature Divine toute pure, il faut admettre que l'indépendance n'est pas une perfection essentielle de la Divinité, & qu'elle s'en peut dépouiller par des motifs de sagesse, & pour se mettre en état d'exécuter ses desseins.

3. Dire que le Fils & le Saint Esprit ont consenti à cette inferiorité, ce n'est pas faire voir qu'ils ne dépendent pas; c'est donner la raison pourquoi ils dépendent. Mais *dépendre* par son propre choix, n'est-ce pas dépendre? Des hommes qui naissent tous égaux, restent-ils dans leur indépendance, après s'être librement soumis à quelqu'un d'entr'eux? D'ailleurs il suivroit encore de cette troisième réponse, que l'indépendance n'est pas une perfection essentielle de Dieu, puisqu'il y peut renoncer par un effet de son consentement: conséquence absurde s'il y en eut jamais.

L'Auteur convient avec les Orthodoxes que cette Subordination étoit nécessaire, mais il en tire une tout autre conclusion, en adoptant les principes qu'ils suivent eux-mêmes, en raisonnant sur la charge de Médiateur exercée par le Fils. Pour s'affujettir à la mort dans cette qualité, il avoit besoin d'une Nature humaine, puisque la mort est incompatible avec la Nature Divine. Notre Philosophe admet cette conséquence, & il se croit par là en droit d'inferer de la nécessité de la Sujettion du Fils & du Saint Esprit,

Tom. XV. Part. II. P qu'ils

qu'ils doivent avoir une Nature finie & dépendante, puisque la *Subjection* & la *dépendance* sont aussi contraires à l'Essence Divine, que la *mortalité*.

Mais que peuvent vouloir dire dans le Système des Orthodoxes, ces mots, *consentement*, *convention*, *accord*? Quand ils parlent ainsi, ils ne disent absolument rien; ou ils placent trois volontez dans un seul Être intelligent, ou bien ils font d'une volonté trois volontez. Le seul moyen qu'ils ont de se tirer d'une contradiction si palpable, c'est de concevoir le Père, le Fils & le Saint Esprit, sous l'idée de trois Êtres intelligens distincts, & de renverser leur propre Doctrine.

Il y a donc, selon l'Auteur, une *Subordination* entre les Personnes Divines, de même qu'il y a entre elles une *Distinction de Substance à Substance*. Les preuves lui en paroissent tout aussi convaincantes, que celles qui fondent l'*Unité de Dieu*, & la *Divinité du Fils & du Saint Esprit*. Il faut donc recevoir ces quatre articles avec une égale soumission de foi, puisqu'ils nous sont également revelez. Il reste à examiner, comment on peut accorder ces quatre articles entre eux, & en former un Système, dont les parties soient liées. C'est à quoi M. Maty s'engage à travailler dans la troisième Partie de cet Ouvrage.

AR-

ARTICLE II.

LE PARADIS PERDU DE MILTON. *Poëme Heroïque traduit en François. A Paris chez Rollin 1729 in 12 3. vol. pagg. 228. pour le T. 1. Sans la vie de MILTON ni les Remarques de M. ADDISSON. T. 2. pagg. 316. T. 3. pagg. 304.*

Ceux qui se plaisent à rechercher les Causes Physiques & Morales de la fortune des Ouvrages, trouveront de quoi exercer leur esprit, sur le *Paradis Perdu* de Milton. Ce Poëme a été long-tems négligé & même presque inconnu en Angleterre ; Ce fut Mylord Sommers qui apprit aux Anglois à l'admirer. Le Duc de Boukingam dans son Art Poétique donne la préférence à Spencer ; Mylord Rochester, selon l'Auteur de sa vie, ne connoissoit point de meilleur Poëte que Cowley. M. Dryden qui dans quelques vers égale & même préfère Milton à Homere & à Virgile, l'associe dans sa Préface sur l'Eneïde, à Chapelain & à le Moine, c'est-à-dire, aux deux plus impertinens Poëtes François. Quelle contradiction ! Milton n'est devenu célèbre que depuis que l'ingenieux M. Addison, a developpé dans son *Spektateur*, les beautés cachées du *Paradis Perdu*. M. Dûpré de St. Maur, Auteur de la Traduction Française de ce Poëme, n'a pas

pas oublié de l'orner de ces remarques si avantageuses au Poëte Anglois. Comme elles sont généralement connues, nous ne nous arrêtons point à en donner une Analyse. Dailleurs on accuse M. Addisson de trop admirer ce Poëme Epique. Aussi, quelques personnes choquées, d'entendre dire au Critique Anglois que, si on refuse au *Paradis Perdu*, le titre de Poëme héroïque l'on peut le nommer un Poëme divin, l'ont appelé un Poëme *Diabolique*, sur ce fondement que le Poëme Epique étant l'imitation d'une action d'un Héros, propre à inspirer la vertu, on ne trouve rien de semblable dans le Poëme de Milton; ces mêmes personnes s'opiniâtrent à soutenir, que Satan est le Héros du *Paradis Perdu*, & que l'action imitée, est la conduite artificieuse dont-il se sert pour séduire nos premiers Parens. Nous n'avons garde d'approuver de tels excès, mais ce sont là des nouveaux motifs pour nous dispenser de faire un précis du Commentaire de M. Addisson. Nous nous proposons de tracer le plan du Poëme, nous y joindrons de temps en temps des courtes remarques; c'est ainsi que nous en avons usé en donnant l'extrait du *Clouis* de M. de St. Didier, & comme cet extrait n'a pas déplu, nous avons lieu de croire que celui-ci se fera lire avec le même plaisir.

Liv. I.

L'action principale est la chute de l'homme & sa punition; après l'avoir exposée en peu de mots, Milton invoque le même ge-
nie

nie qui inspira Moÿse. pour aller délivrer son Peuple, & pour écrire la Loy. Il demande à l'Esprit Saint, quelle cause poussa nos premiers peres à violer l'unique Commandement de leur Créateur au milieu du Torrent de délices ? Quel séducteur les entraîna dans cette affreuse revolte ? il ajoute que ce fut Satan sous la figure du Serpent, qui vouloit se vanger de Dieu, dont la justice redoutable l'avoit chassé du Ciel & précipité dans l'abîme avec les compagnons de sa rebellion. Après avoir passé legerement sur cette action le Poëte entre en matiere. Il fait voir Satan & les compagnons au milieu des Enfers qu'il place dans le Cahos. La peinture qu'il fait de ces antres creusez par la justice divine pour ces rebelles, ne sauroit être plus terrible ; „ Les flammes, dit-il, „ en font une fournaie ; mais elles n'y produisent aucune lumiere. Elles répandent „ seulement une obscure lueur, qui ne sert „ qu'à découvrir un abîme de misere, des „ regions de tristesse, des ombres lugubres, „ lieux que la paix & le repos n'habiteront jamais. L'esperance ne s'y trouve jamais, „ elle qui se trouve par tout. “ Les Démons y paroissent ensevelis dans un tourbillon de flammes devorantes, Satan démêlant parmi eux Belzebuth son orgueilleux rival, lui fait une harangue digne du Prince des Démons, elle respire une opiniâtreté inflexible, c'est le langage d'un esprit inaccessible au repentir, & quidans les accès dans son

désespoir, brûle du desir/immortel de se venger de Dieu, qui l'a précipité dans l'abîme. Belzebuth contraste avec Satan & reconnoissant dans sa chute la toute-puissance de Dieu, il conclut que la force leur est inutile contre celui qui les a condamnés à une éternelle servitude. Satan combat ce sentiment, il relève les avantages de la force, soit pour agir, soit pour souffrir. Déterminé à goûter le plaisir de faire le mal, il propose de rassembler toutes les puissances, & de délibérer sur les moyens d'affliger leur ennemi commun par l'endroit le plus sensible. On ne peut nier que dans ces harangues, il n'y ait beaucoup d'art; mais les railons specieuses qu'on employe ne s'accordent point avec les idées que la Religion Chrétienne nous donne de la toute-puissance divine. Il y a des traits copiez de la description qu'Ovide nous a laissée de la guerre des Géants.

Satan & Belzebuth sortent du fleuve Stigien. Ce que dit le premier en comparant les Enfers avec le séjour des Anges bienheureux est très-bien tourné. Il y a quelques traits d'une beauté admirable, & placez fort ingénieusement. N'est-on pas charmé d'entendre dire à Satan, que la nature a fait Dieu notre égal & la force notre souverain? Ce sentiment est digne du Monarque des Enfers. Quoi de plus heureux que cette réflexion dont il se sert pour se consoler de sa disgrâce, & tournée cependant comme une sentence qui exprime une vérité générale:

„ L'es-

„ L'esprit n'a d'autre lieu que soi-même,
 „ & dans soi il peut faire d'un enfer un ciel, &
 „ d'un ciel un enfer. „ Satan de concert a-
 „ vec Belzebuth, convoque tous les Démons
 „ qui étoient encore dans le fond du fleuve. Il
 „ leur reproche leur lâcheté. A la voix de
 „ leur Général ils obeirent sur le champ.
 „ Ainsi quand la verge du fils d'Amram puis-
 „ sante en merveilles au jour funeste pour
 „ l'Egypte, eut décrit un cercle par les airs,
 „ on vit arrêter sur les ailes du vent d'orient,
 „ un nuage épais de sauterelles qui se répan-
 „ dirent comme la nuit sur le Royaume de
 „ l'impie Pharaon, & qui affligèrent toute
 „ la terre du Nil. Telle paroît cette multitu-
 „ de innombrable de ces mauvais Anges, lors-
 „ qu'en sortant de la voute infernale ils des-
 „ cendirent sur leurs terres de souffre brûlant
 „ & couvrirent la plaine. Milton après avoir
 „ décrit leur nombre prodigieux, leur ordre
 „ de bataille, fait les portraits de leurs princi-
 „ paux chefs sous les noms des Idoles, con-
 „ nues par la suite en Chanaan & dans les Pais
 „ voisins. On voit Moloch, Chamos, Baa-
 „ lim, Astaroth, Thammuz, Dagon, Rim-
 „ mon, Osiris, Isis, Orus, Belial. Les traits
 „ qu'il emploie pour les peindre sont principa-
 „ lement empruntez des Livres Saints ; il don-
 „ ne à chacun un caractère différent. Titan,
 „ Jupiter, Hercules entrent aussi dans cette
 „ liste des chefs ; Milton suppose que c'étoient
 „ des Démons adorez sous ces noms.

Le Portrait que le Poëte fait de Satan à

P 4

la

la tête de son armée, est peut-être un des plus beaux morceaux du Poëme. Qu'il nous soit permis d'en rapporter ici quelques traits.

„ Sa forme, *dit-il pag. 61*, n'avoit pas encore
 „ perdu tout le brillant de son origine, &
 „ représentoit noblement un Archange dont
 „ le mal avoit un peu obscurci la gloire, au-
 „ paravant excessive. Tel au point du jour
 „ le soleil se montre à travers le brouillard,
 „ ou dans une sombre éclipse, quand offus-
 „ qué par la Lune il répand un jour formi-
 „ dable sur la moitié des Nations, & laisse
 „ aux Monarques allarmez quelque revo-
 „ lution à craindre. Tel l'Archange obscur-
 „ ci brille encore par dessus les autres. Son
 „ visage est sillonné de cicatrices profondes
 „ que la foudre y a gravées : l'inquietude se
 „ découvre sur ses jouës flétries, mais son
 „ front plein d'audace & d'orgueil annonce
 „ la vengeance. Son oeil tout cruel qu'il est,
 „ donne pourtant des marques de remords
 „ & de compassion, en voyant ces Anges
 „ qui l'avoient égalé ou plutôt suivi dans le
 „ crime, ces Anges autrefois si distinguez
 „ dans la béatitude, aujourd'hui si humiliiez
 „ dans la misère. „ Mais du milieu de ses
 „ regrets, leur obeissance le console. Il les ha-
 „ rangue ensuite, & après avoir ranimé leur
 „ courage contre Dieu, par les motifs les plus
 „ séduisans, il les flatte de l'esperance de re-
 „ monter au Ciel. Le Poëte lui fait parler a-
 „ droitement d'un nouveau monde & d'une
 „ nouvelle créature. Satan propose d'examiner
 dans

dans un Conseil plénier, le sens d'une prophétie sur la création du monde & de l'homme. En même tems on voit Mammone le Dieu des Richesses avec les brigades ailées tirer du fonds de la terre de gros lingots dor; une seconde troupe d'esprits raffine l'or dans les creusets, d'autres enfin forment en terre des moules artistement façonnez, dans lesquels au sortir des creusets, la matiere liquide coule d'une façon surprenante. Au son d'une simphonie melodieuse de voix & d'instrumens s'éleve hors de terre comme une fumée; un immense édifice en forme de temple; c'est le Palais appellé Pandæmonie, où le Conseil doit se tenir; Le Poète prend plaisir à le bâtir dans l'ordre Dorique, avec des figures, des Corniches & un faite d'or; & comme s'il avoit été impossible de renfermer tous les Diables dans cette maison, il les métamorphose en nains, pendant que Satan & ses principaux ministres conservent leur forme monstrueuse. Rien n'est plus puerile que la construction de ce Palais, & la métamorphose de ces Diables.

Le Conseil assemblé, Satan fait voir qu'il *Liv. II.* n'est pas impossible de pouvoir rentrer dans le Ciel, il exagere sa force & celle de ses Compagnons; mais il veut qu'on examine si dans cette entreprise, il faut agir à force ouverte ou par des sourdes ruses. Moloch opina le premier, & soutenant le caractère de rival de la puissance du Très-haut, il dit que la ruse est le parti des lâches, qu'il faut

opposer le tonnerre infernal à la foudre du Ciel & braver ouvertement celui qui la tient dans ses mains & que la mort est préférable à une misère éternelle. Belial industrieux pour le vice & timide dans les grandes occasions, ne se déclare pas ouvertement pour la paix; mais se couvrant de l'apparence de la raison, il donne une haute idée de la puissance de Dieu, leur fait craindre les suites du désespoir, & peignant avec art leur premier malheur, il tache de faire naître l'espérance d'un changement heureux, au lieu qu'une nouvelle revolte leur préparera de plus grands châtimens. La Harangue de Mammon n'est pas moins belle; Après avoir discoursu sur la difficulté d'habiter encore le Ciel, de surmonter le grand Roi, il fait voir que leur perte est peu de chose; puisque toute l'occupation de ceux qui sont dans le celeste séjour est de rendre hommage au trône du Tout-puissant; Il s'écrie ensuite. „ Qu'une éternité employée
 „ à faire sa cour à l'objet de sa haine secrète, est
 „ longue & ennuyeuse; n'entreprenons point
 „ l'impossible; nous ne sçaurions forcer les
 „ portes éternelles, mais quand on voudroit
 „ nous les rouvrir, nous devrions rejeter
 „ une grace pareille. Ce que nous avons
 „ perdu n'étoit en soi qu'un pompeux esclavage, cherchons notre bonheur en nous-mêmes, & ne songeons qu'à vivre pour nous dans cette vaste retraite, indépendans, affranchis de toute tyrannie, & préferons une liberté pénible à l'éclat servile du

„ du joug le plus brillant. Notre grandeur
„ n'appartiendra qu'à nous.... Craignons-
„ nous l'obscurité de ces profondes régions?
„ Combien de fois le grand Souverain se
„ plaît-il à s'envelopper de nuages épais &
„ sombres? Les tonnerres cachez grondent
„ de toutes parts, & le Ciel paroît un En-
„ fer..... Comme il imite notre obscurité,
„ ne pouvons-nous pas quand il nous plaira
„ imiter sa lumière? „ Il ajoute ensuite quel-
ques autres motifs déjà alleguez par Belial.
Mammone invite ses compagnons à des con-
seils paisibles, & veut qu'on cherche des
moyens pour adoucir la misère commune.
L'avis de Mammone pour la paix fut goûté;
les Démons effrayez par la peinture du foudre
& de l'épée du vainqueur, se sentirent flat-
tez du projet de fonder un Empire pareil à
celui des Cieux.

La Harangue de Belzebuth combat en mê-
me tems les conseils de paix, & le projet
impossible d'envahir l'empirée. Il n'y a point
d'espérance de paix pour des esclaves; victi-
mes éternelles de la haine du vainqueur;
„ Rendons, *dit-il*, haine pour haine, hos-
„ tilité pour hostilité: Vengeons-nous
„ quoiqu'avec lenteur, puisque notre état
„ ne nous permet point une prompte ven-
„ geance. “ Il inspire aux Démons de tour-
ner ses efforts du côté de l'homme que le
Très-haut a placé dans un nouveau monde,
dans l'esperance que cette partie de la terre
dénudée de troupes & défendue seulement
par

par ses premiers habitans, ne sera pas inaccessible; „ Chassez du Ciel, ajoute-t-il, „ chassons de la terre ces nouveaux sujets, „ ou soulevons les contre Dieu, afin qu'il „ devienne leur ennemi, & que dans sa fureur il extermine son propre ouvrage. Ne „ sentez-vous pas tout le plaisir d'une telle „ vengeance? „ Ce projet audacieux fut applaudi, Belzebuth marqua la joye qu'il avoit de voir que ses raisons avoient prévalu; mais l'embarras est de savoir qui ils enverront à la découverte de ce monde. Satan après avoir exagéré la difficulté d'y pénétrer, s'offre pour cette périlleuse expedition: „ La royauté, dit-il, dont je suis revêtu, „ & le sceptre que je porte, m'avertissent „ que qui jouit de la gloire du trône, en „ doit essuier les périls. Les grands dangers „ sont pour les grandes places. „ Le Monarque s'étant levé rompit l'assemblée. La décision du Conseil fut publiée au son des trompettes. Les puissances infernales se séparèrent. Le Poëte trace ensuite aux Démons différentes occupations; ce qu'il y a de singulier, c'est que quelques-uns s'entretiennent de la Providence, de la prescience, de la liberté, des decrets fixes, du franc arbitre, de la détermination & le Poëte feint que ces sortes des speculations, source éternelle de guerre parmi les hommes, charmoient quelquefois les peines des Démons. Nous ne nous arrêtons pas non plus à la description du Styx, de

de l'Acheron, du Cocite, du Phlegeton, & du Lethé; fleuves de l'Enfer payen que Milton a transportez dans les Enfers du Christianisme, avec Meduse, Tantale, les Gorgonnes, l'Hydre & la Chimere; Mélange extrêmement ridicule, & qui ne peut servir qu'à diminuer l'horreur de l'Enfer véritable.

Après bien de tours Satan arrive aux extrémités de la voute infernale. Deux monstres en gardoient les horribles portes. L'un est la Mort & l'autre le Peché. Satan se querelle avec l'un des deux; mais il y a quelque obscurité dans cet endroit de la Traduction, peut-être aussi dans l'Original, en sorte qu'on ne fait si c'est avec la Mort ou avec le Peché. Il est probable que la querelle se passe entre la Mort & Satan. Le Peché est ici la fille de Satan, elle engendre la Mort, qui est appelée le fils du Peché. Ce fils barbare couche avec sa mere, comme elle avoit fait avec son pere; & de ce nouveau commerce il sort un essain de Serpens qui se glissent dans le sein de leur mere & qui déchirent les entrailles dont ils sont sortis. Il semble que le Peché sortant de la tête de Satan est une allegorie heureuse? Mais elle est gâtée par ce mélange d'incestes qui présentent à pure perte une idée sale & abominable. Le Peché portier de l'Enfer ouvrant les portes de l'Erebe & ne le fermant plus, est une fiction d'autant plus belle, qu'elle peint une vérité.

Satan annonce à ces deux monstres le projet

let qu'il a d'affranchir de leur prison tous les mauvais Anges ; il fait la même promesse au Peché & à la Mort. Nous passons ici sous silence les discours de ces monstres ; l'entrée de Satan dans les secrets du vieil abîme ; la description de la Nuit, du Cahos qui lui prescrit le chemin qu'il doit tenir pour pénétrer dans le nouveau monde. Il sert de communication aux Démon.

On trouvera peut-être que Satan ne prend pas le chemin le plus court, mais les différentes fictions que le Poëte présente, ne le font pas trouver trop long : Quoiqu'il en soit, après toutes ces traverses, Satan poursuit ardemment sa route.

Liv. III. Milton ouvre son troisième livre par invoquer la lumière éternelle, & la conjure de l'éclairer. Il déplore à cette occasion le malheur qu'il avoit eu de perdre la vue. Quoique selon les règles de l'Epopée, un Poëte ne doive point abandonner son sujet pour parler de lui-même ; il peint sa disgrâce d'une manière si patetique, qu'on lui pardonne avec plaisir, cette digression. L'Eternel du haut de son trône, voit Satan qui vole vers le monde nouvellement créé. Il le montre à son fils assis à sa droite, & lui prédit que l'homme se rendra coupable. Dieu le Pere prouve qu'il n'a aucune part à sa chute ; les Argumens dont il se sert sont si théologiques, que nous avons lieu de soupçonner que l'orthodoxe Approbateur, a travesti Milton en subtil Scholastique ; on croit lire une page d'un

d'un Traité sur la Grace tel qu'on l'enseigne dans l'Ecole. L'Eternel déclare en même temps, que l'homme n'étant pas tombé de lui-même, mais par séduction, il trouvera grace auprès de lui. Dieu le fils fut touché de tant de bonté, il excite de plus en plus la miséricorde de son Pere. Il y a dans le discours qu'on lui fait prononcer, une espede de contradiction; d'un côté il fait éclater sa joye sur la miséricorde promise à l'homme & de l'autre il s'écrie: ce pourroit-il que l'homme fût perdu sans ressource? Comment concilier ces divers sentimens? après-cela Dieu le Pere témoigne que la Justice divine veut une satisfaction, que l'homme ayant offensé la Majesté suprême, en voulant s'élever à son rang, il doit périr avec toute sa posterité, à moins qu'une victime capable de réparer son offense ne se livre volontairement. On trouve encore dans le même discours, une dose de Théologie Scholastique; nous ne savons si Milton a parlé avec tant de précision sur la volonté de Dieu de sauver tous les hommes, sur la distribution de la grace universelle. Le lecteur se trouvera-t-il agréablement surpris de lire des morceaux dogmatiques, lorsqu'il s'attend à une expression naturelle de sentimens?

Dieu le fils considerant l'impuissance où est l'homme de satisfaire à la justice divine, s'offre pour être la victime d'expiation. Rien n'est plus tendre ni plus patetique que les paroles dont il se sert. Dieu le Pere fait éclater

ter

ter l'amour qu'il a pour son fils; il l'accepte pour pacificateur du Ciel & de la terre, consent à son Incarnation, & déclare qu'il sera exalté au-dessus de tous sur la terre & dans le Ciel. Le discours qu'il fait est d'autant plus beau que toute l'économie des mystères de notre Religion, y est développée d'une manière simple, mais noble; rien ne sent la sécheresse de l'école; ce sont différens endroits de l'Écriture rapprochés avec art. Le Père Éternel ordonne aux Bienheureux d'adorer son Fils; nous voudrions pouvoir rapporter ici quelque traits de la peinture que fait Milton, de la joye qu'ils font éclater, de l'hommage qu'ils rendent à Dieu le Père & à son Fils: mais ces morceaux où brille une religieuse majesté, doivent être lus dans le Poëme.

Pendant que les Bienheureux chantent les louanges du Seigneur, Satan descend sur la surface extérieure de ce monde. Milton en faisant voyager Satan n'a pas manqué de le faire passer auprès de la Lune, & à l'imitation de l'Arioste il suppose que c'est là le rendez-vous de toutes nos folies. Il place dans les Planètes, des gens de différens caractères. M. Ramsay qui s'est si bien trouvé d'être plagiaire, a copié cette fiction dans ses *Voyages de Cyrus*. Nous passons sous silence tous les détails des Voyages de Satan; Milton le fait passer par différens endroits, comme à l'orbe du Soleil &c. pour avoir occasion de peindre toute sorte d'objets; mais il se jette quelquefois dans

dans des circonstances pueriles. Satan aiant joint Uriel le conducteur du Soleil, il lui demande où est la demeure fixe de l'homme, & pour le tromper il lui persuade que sa curiosité n'a pour objet que d'adorer le Créateur dans l'ouvrage de ses mains. L'Archange séduit par son hypocrisie, lui marque la route qu'il doit prendre pour arriver au Paradis terrestre la demeure d'Adam.

Ce quatrième Livre offre des nouvelles *Liv. IV.* beautez. Satan à la vûe d'Eden est agité de différentes passions, de crainte & de désespoir. La splendeur du Soleil lui rappelle le souvenir de sa première gloire. Il se reproche son ingratitude & son orgueil, il rassemble tout ce qui peut lui retracer toute l'atrocité de son crime. Ce flux & reflux de sentimens dicté par la douleur, & par l'orgueil, font un portrait achevé de cet esprit infernal. „ Renonçons, dit-il, à demander la „ paix à mon tyran, il a renoncé à me l'accorder. Plus de grace à espérer. Nous „ sommes bannis, exilez, tourmentez; nos „ places, il les a destinées à l'homme, nouvel objet de ses délices. Adieu donc „ esperance, adieu craintes, adieu remords. „ L'Eternel est le Dieu du Bien, soyons le „ Dieu du Mal; l'Empire sera ainsi partagé „ entre nous. J'aurai comme lui mes Autels dans le monde; l'homme sera ma „ victime. Satan s'avance ensuite dans les plaines d'Eden. Le Poëte décrit la montagne où il est situé. Le Prince des Démon

Tom. XV. Part. II. Q frau-

franchit d'un saut léger la contrescarpe de la montagne & retombe dans l'intérieur de ce lieu de délices. Il dirigea son vol sur l'arbre le plus élevé qui étoit celui de l'arbre de vie, & sous la forme d'un Vantour, il s'y arrêta. Occupé du projet d'introduire la mort, il ne considéra point que le fruit de cet arbre pouvoit lui donner une heureuse immortalité: „ Tant il est vrai, *ajoute Milton*, que „ souvent on ignore le juste prix d'un bien „ qui se présente, & que la passion convertit en poison, ce qu'il y a de plus excellent. “

Le Poète étale ici toutes les graces de son imagination, pour faire une description agréable du Paradis terrestre. On ne peut qu'admirer la souplesse de son esprit. Peint-il des objets sombres & terribles, on diroit que c'est son unique talent? Offre-t-il des peintures riantes, on croit qu'il n'a jamais été inspiré que par les grâces? Tout ce qui peut rendre un pais aimable se trouve réuni dans sa description du Paradis terrestre. Si l'on peut observer quelque tache, c'est qu'il a mis en parallèle certaines regions embellies par l'imagination des Poètes. Les portraits d'Adam & d'Eve sont au-dessus de tout éloge; nous nous contenterons de ce seul trait: „ Ils marchaient en se donnant la main: „ quel couple! l'amour n'en unira jamais de „ semblable. Adam le plus majestueux des „ hommes: Eve la plus belle des femmes: Quelle amenité dans leurs innocentes occupations!

pations! quelles chastes images dans la description de leur amour! Quelle douceur dans la peinture de la supériorité de l'homme sur la femme! On ne trouve nulle part tant de beautés de cette espèce. Au reste, Satan, joue dans le Paradis terrestre le rôle de Protée, tantôt il est Vantour, tantôt Lion. Mais nous ne savons si le Lecteur François ne trouvera pas basse & dégoûtante, la métamorphose du Prince des Démon's en Crapaud. Uriel qui l'avoit accompagné des yeux pendant quelque temps, avoit remarqué les transports furieux de Satan à la vue du Paradis terrestre; comme les saints Anges en sont incapables, il se douta que c'étoit un Ange de ténèbres; il communiqua ces soupçons à l'Archange Gabriel, qui détacha en même temps quelques Anges pour le découvrir; on le lui amena sous la figure de ce méprisable reptile. Le Poète prend de là occasion de faire parler Gabriel & Satan; peut-être trouvera-t-on que leur conversation est un peu longue; mais ce qu'on doit bien remarquer en même temps, c'est que Gabriel parle avec une dignité & une autorité digne d'un Archange, & que le Prince des Démon's y paroît extrêmement subtil & artificieux; il donne à ses discours les couleurs les plus séduisantes. Après ces harangues finies, Satan est chassé du Paradis terrestre. Nous observerons ici qu'un Lecteur judicieux ne seroit pas content de voir l'ancienne mythologie, mêlée avec certains traits trop

Q 2

beaux

beaux par eux-mêmes, pour avoir besoin d'un frivole embellissement.

Liv. V.

Le Livre précédent contient la première journée qu'Adam & Eve ont passée ensemble. Dans celui-ci Adam après s'être éveillé, fut surpris de voir qu'Eve dormoit encore, il l'éveilla en lui touchant légèrement la main. Eve lui raconta un songe qui l'avoit cruellement agitée pendant la nuit : Une voix, dit-elle, pleine de douceur, m'a invitée à la promenade, j'ai d'abord cru que c'étoit la tienne, je me suis levée pour te suivre, mais il m'a paru que j'étois seule : Je suis arrivée à l'arbre défendu de la science, je l'ai trouvé plus beau que jamais. Tandis que je l'admirois, j'ai vu à mes côtes une figure ailée, semblable à ces Anges que nous voyons souvent, elle s'extasioit sur les douceurs & les vertus de cet arbre, & ajoutoit que l'envie seule avoit défendu l'usage de son fruit. Cet Ange après l'avoir goûté, m'a prodigué les louanges : Il m'a invité ensuite à en manger. Je me suis rendue à ses sollicitations, & dans le moment, j'ai senti un changement étonnant. Tel est le précis de ce songe que le Poëte a orné de traits ingénieux. Adam soupçonne d'abord qu'il a été produit par quelque mauvais principe, mais ensuite il le peint à son épouse comme l'enfant de son imagination. Il lui explique comment leur dernier entretien a pu donner lieu à ce songe; mais il envisage avec peine certaines ombres, & l'exhorte à renoncer pendant la liberté de la

la raison à cette idée volontairement. Après ces éclaircissemens Adam & Eve viennent à la campagne pour reprendre leurs premières occupations. A la vue du Soleil, ils prononcent une priere qu'on peut regarder comme une sublime paraphrase du Cantique prononcé par les trois enfans Hébreux au milieu de la fournaise. Dans le Livre précédent on trouve aussi une priere; mais l'expression des sentimens est variée. En voici la fin qui fait allusion au songe d'Eve: „ Grand Dieu „ ne te lasse pas d'ouvrir sur nous tes mains „ liberales, mets le comble à tes bienfaits. „ Que ta bonté nous accorde toujours ce „ qui nous est avantageux, & si la nuit a „ produit ou caché quelque mal, disperse „ le comme la lumiere dissipe l'obscurité. „

Après cette priere ils goûterent leur premier calme. Le puissant Roi des Cieux touché du danger que couroient ses chers enfans, en dépêcha Raphaël, pour leur faire connoître qu'ils n'avoient point à craindre de la part de Satan, la violence ouverte; mais une séduction flatteuse. Le divin messager arrive. Adam & Eve lui offrent l'hospitalité; Milton a copié ce que l'Ecriture dit de l'accueil que Sara femme d'Abraham fit à un Ange; mais je ne sais si un Lecteur judicieux, approuvera le détail du repas qu'Eve prépare à Raphaël; & qu'on la compare à Junon, à Pallas, à Venus & à Diane: comparaison d'autant plus ridicule, que Milton suppose dans son Poëme que les Divinitez payennes étoient

étoient des Démon, qu'on adoroit sous ces noms fabuleux. Après le repas Adam fit naitre l'occasion de parler de ce qui est au dessus du monde, & de l'excellence des esprits bienheureux. Raphaël, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu du très-haut, satisfait la curiosité du premier homme. Il lui donne une idée sublime de l'Etre suprême, de l'immortalité de l'ame, lui assigne la difference qui se trouve entre la nature Angelique & les hommes : Il l'assure qu'un jour les enfans d'Adam participeront au sort des Anges : Mais „ il faut pour cela, *dit-il*, que vous „ perseveriez & que vous conserviez l'amour „ parfait, inalterable, de celui dont vous êtes les enfans. „ Ces dernières paroles allarment Adam. Raphaël lui dit que de son obeissance dépend la continuation de son bonheur ; & il déplore en passant le malheur des Anges rebelles. La curiosité d'Adam se trouve par là irritée ; Raphaël prend de là occasion de raconter en détail la tragique catastrophe arrivée dans le Ciel. Milton attribue la rebellion de Satan à l'ordre que le Pere éternel fit à tous les Anges d'adorer le Verbe son fils ; cette nouvelle dépendance le choqua, il entraîna dans sa rebellion une multitude infinie d'Anges. Ce sujet effleuré dans les deux premiers Livres, est ici épuisé & embelli. Raphaël ne se contente pas d'un recit historique, il rapporte les discours du Pere éternel, du Verbe son fils, les harangues séditionnes de Satan, & les réponses

ses généreuses d'Abdiel, Seraphin zélé qui l'abandonne.

Le fixième Livre est la suite de l'histoire de la Rébellion des Anges. Raphaël raconte non seulement les faits, mais recite encore les harangues des deux armées. Par là ce qui ne seroit qu'une simple description se tourne en action. On croit voir les Anges & les Démon, s'attaquer & combattre. Abdiel en recompense de sa fidélité est loué par le Très-Haut, qui ordonne à Michel & à Gabriel de marcher en nombre égal contre ces rebelles, & de les chasser du Ciel, afin qu'ils aillent gémir dans le Tartare. Les puissances qui soutenoient la cause de Dieu & du Messie s'unirent sous leurs divins chefs en un bataillon quarré, épais, impenétrable. Après avoir franchi tous les obstacles, l'armée sainte, joignit les Légions de Satan; Milton fait battre leurs armées, à peu près comme Homere fait battre les Grecs & les Troyens. On se harangue de part & d'autre avant le combat, & au milieu. Un défaut facile à remarquer, c'est l'uniformité qui regne dans les harangues de Satan dans le second Livre, il diminue la félicité des Saints Anges, en faisant voir qu'ils ne sont que de véritables esclaves; cette idée est le fondement de tous les discours du Prince des Démon. Abdiel après avoir écouté ses insolences, leve un bras fulminant & le renverse. Satan se releve, on en vient aux mains; la valeur brille dans les deux partis; Michel & Satan

se rencontrent, ce dernier fut blessé, il coula de la playe une liqueur subtile & dévorante, qui ne tenoit en rien de la grossièreté du sang humain. Telles sont les blessures que reçoivent les Dieux d'Homere. Les plus braves guerriers vinrent au secours des deux combatans & les séparèrent. D'un autre côté Gabriel mit en fuite Moloch, que le Poète représente *fendu depuis le sommet de la tête jusqu'à la ceinture*. Uriel & Raphaël mirent en déroute deux Trones armez d'un roc de diamant; l'un étoit Adramelec & l'autre Asmodée. Enfin après la plus vigoureuse résistance, l'armée des mauvais Anges affoiblie de tous côtez, & ruinée, prit la fuite; tandis que les bons Anges se conserverent sains & entiers. La nuit finit le combat. Milton fait ensuite haranguer Satan & Nisroc Chefs des Principautez rebelles, pour relever le courage de leurs Légions. Satan invente la poudre à canon & l'artillerie, & en fait fabriquer, pour se défendre avec succès contre les bons Anges. Ceux-ci s'étant présentés au combat ne purent tenir contre la nombreuse artillerie, ils furent rompus; mais sans prendre la fuite, ils jetterent leurs armes, & prenant des montagnes ils les lancerent à peu près comme les Geants de la fable, sur la maudite artillerie de Satan. Les Démons, à leur exemple, arracherent les rochers & les jetterent contre leurs ennemis, en sorte que les monts rencontroient au milieu des airs, les monts lancez avec une violence

lence terrible. Tout ce détail est peu intéressant.

Le Ciel courut risque d'être détruit. Dieu le Pere remit à son fils le soin de sa vengeance. Il lui fait une harangue, pour l'exhorter à punir les rebelles. Il lui ordonne de les précipiter dans l'abîme le plus profond, afin qu'ils éprouvent la puissance de Dieu & du Messie, l'oint du Seigneur. La réponse du fils de Dieu ne respire que l'amour & le desir de signaler la puissance divine. Milton a déployé toute la force de son esprit, pour étaler toute la majesté du Verbe divin, qui vient joindre les Légions Angeliques, accompagné de dix mille Saints. Il se chargea lui seul de l'honneur du combat, & comme il n'avoit pas dessein d'exterminer les Démons, il retint à demi son tonnerre, & se contenta de les chasser du celeste parvis. L'enfer s'entrouvrit, les reçut dans les plus profonds abîmes, & se referma sur eux. Le Messie après avoir dissipé ses ennemis retourna sur son char, les Saints vinrent à sa rencontre des palmes à la main, & le proclamèrent Fils héritier & Seigneur universel. Il vint ensuite se placer à la droite de son Pere & prit possession du Trône & de la gloire. Raphaël en finissant cette relation, avertit Adam de profiter de l'exemple des Anges rebelles, d'être en garde contre Satan qui cherche à le rendre le compagnon de son infortune. „Avertis souvent, ajoute-t-il, ta compagne de ce qu'elle doit au Tres-Haut ;

Q 5

son

„ son sexe est le plus foible, il a besoin de
 „ secours. N'oublie jamais ce que tu viens
 „ d'entendre. Tu vois par un exemple ter-
 „ rible, quel est le prix de la desobéissan-
 „ ce. Les Anges sont tombez, ils pouvoient
 „ se soutenir, souviens-toi de leur sort &
 „ crains de les imiter. “

Liv. VII.

Nous serons beaucoup plus courts dans ce septième Livre, qui contient l'histoire de la création du Monde. Milton invoque Uranie & la prie de le soutenir dans le vol sublime qu'il a pris. Il prend de là occasion de parler de ses malheurs. Adam frappé de la guerre & de la chute des Anges, entra dans une profonde rêverie, ne pouvant concilier ces desordres, avec la paix inalterable de la Beatitude celeste. Après quelques réflexions sur la nature du mal, ses doutes se dissipèrent. Le premier homme fut ensuite animé du louable desir de savoir les causes & l'histoire de la création du monde, il pressa Raphaël de le satisfaire. L'Ange après avoir dit que le Très-Haut l'a chargé de contenter sa curiosité jusqu'à un certain point, décrit l'histoire de la création du monde, selon l'ordre des jours exprimez dans la Genèse. Milton a réuni pour cela tout ce qu'il a trouvé dans les Livres saints, n'a pas négligé quelques traits des Poëtes, & a étalé toutes les richesses de son imagination. Rien n'est plus poétique que la peinture du Ciel, des astres, des plantes, des animaux &c, & pour l'animer, il tourne en action, tout

tout ce qui peut donner plus de force & plus de douceur aux objets. S'il peint la création du Lion, on le voit impatient, frapper du pied, s'élancer comme échappé de ses liens, & seconner en se cabrant sa crinière mêlée; le coq sonne avec son clairon les heures du silence; le cigne avec un col en arc, relève comme un manteau Royal ses ailes blanches, porte en avant son corps majestueux &c. D'autres oiseaux sur les lacs argentins & sur les rivières, baignent leur gorge pleine d'un tendre duvet. Nous avons pris au hasard; ces morceaux, c'est dans le Livre même qu'il faut lire toute cette description. Chaque jour de la création fournit un tableau admirable; l'imagination souple du Poëte peint tout conformément au sujet; l'on passe du genre sublime au simple, & du simple à l'orné, & les différentes beautés sont toujours placées avec graces. Au reste, c'est Dieu le Pere qui envoie le Verbe pour tirer le monde du cahos; Milton le fait agir avec cette majesté digne de celui qui est l'être par essence, & qui appelle les choses qui ne sont point, comme celles qui sont. Le Verbe après avoir créé le monde, remonta au Ciel des Cieux, accompagné de la Cour Sainte. Les Saints Anges l'adorerent comme créateur de ce vaste univers. Raphaël en décrivant la création d'Adam, n'oublie pas la défense que Dieu lui fit de toucher à l'arbre de la science: Il l'exhorte à ne point tomber dans les pièges de Satan.

Adam

Liv. VIII. Adam remercia l'Ange de la complaisance qu'il avoit eu de lui raconter l'histoire de la création: il en prit occasion de l'interroger, sur les mouvemens des corps celestes, ne pouvant imaginer comment la sage & économique nature les a créés si grands & si sublimes, pour servir à la terre qui est moins noble. Ce debut que nous abregons, fit connoître à Eve qu'on alloit se livrer à des speculations abstraites & profondes, elle se retira, non, dit Milton, qu'elle fût rebutée de ces sublimes discours, mais pour avoir le plaisir d'en entendre le recit de la bouche d'Adam quand elle seroit seule avec lui. Raphaël debite ensuite du Péripatetisme sur les doutes que lui a proposé Adam, & quoique Milton ait taché de donner à ses explications, un caractère de grandeur, il y a cependant je ne say quoi de trop didactique, qui déplaît dans un Poëme, où ces sortes de matières doivent être traitées d'une manière vive & courte. L'Ange y debite plusieurs opinions, dont quelques-unes sont aujourd'hui méprisées, telles que la stabilité de la terre, le mouvement du soleil; il insinue que les autres planetes peuvent être habitées ainsi que la terre. Après avoir calmé, l'inquiète curiosité d'Adam, il lui dit qu'il ne devoit point creuser d'avantage de semblables questions, mais se contenter de jouir de ce qu'il lui avoit donné & de sa belle Eve. Adam éclairé par Raphaël, promet de ne pas porter plus loin son desir de savoir, il lui marque la

sa reconnoissance & le conjure en même temps d'écrire son Histoire. Comme on pourroit dire que Raphaël aiant déjà décrit la création du monde, n'ignoroit point par conséquent, ce qui pouvoit regarder Adam, Milton suppose que le jour de la création du premier homme, Raphaël fut envoyé en détachement avec une Légion choisie, pour faire une excursion vers les portes de l'Enfer. Cette supposition est un peu forcée, & l'on ne peut croire que Raphaël ne sait rien de l'Histoire de la création du premier homme, après ce qu'il en dit à la fin du septième Livre. Quoiqu'il en soit, Adam peint l'admiration où il se trouve au moment de sa création, les actions & les sentimens qu'on lui prête sont ingénieusement imaginez. Après s'être endormi pour la première fois, il vit en songe une montagne couverte d'un bois charmant; il lui sembla qu'on l'y transportoit. A son réveil, il trouva réellement tout ce qu'il avoit vu en songe. Dieu vint ensuite l'instruire de ses volontez; Adam répète ce que l'Ange lui avoit déjà dit sur la défense de toucher à l'arbre de la science du bien & du mal, & sur les menaces de la mort que le Seigneur lui fit à ce sujet. Nous passons quelques autres détails, sur la souveraineté du monde accordée à l'homme, sur les noms imposez aux animaux. La conversation entre Dieu & Adam sur la solitude dont ce dernier se plaint, est finie & délicate; Le Seigneur paroît charmé qu'il sente son

ex.

excellence au dessus des animaux ; Milton a feint cet entretien pour établir en même temps la nécessité de donner une compagne à l'homme. Les transports d'Adam à la vue de la première femme, sont exprimez avec beaucoup de délicatesse ; L'Épithalame qu'il fait au moment de leur union, est d'une galanterie chaste & honnête : on sera encore charmé de la manière avec laquelle Adam représente les effets que la beauté fait sur le cœur humain. Raphaël lui prêche un amour conjugal plus réglé, & qui ne lui fasse point oublier qu'il est supérieur à la femme, lui recommandant de ne pas se laisser absorber dans une aveugle volupté. Adam fut déconcerté par ces remontrances, & répondit que dans son amour il conservoit toujours sa liberté. Il demanda à Raphaël, si les Anges aimoient & comment ils exprimoient leur amour. L'Ange lui répond qu'il n'est point de plaisir sans amour, & que les esprits s'unissent par des desirs purs, sans être obligez de s'approcher matériellement. Après cela il quitte Adam & l'exhorte à persévérer dans l'obéissance au Seigneur, & à ne rien aimer plus que lui. Le premier homme fait

Liv. IX. éclater les sentimens de sa reconnoissance.

La longueur de cet extrait nous avertit d'abréger encore d'avantage le plan historique de ce Poème, car c'est à quoi nous nous sommes bornés. Après le départ de Raphaël, Satan se glisse pendant la nuit dans le Paradis terrestre. A la vue de ce lieu de délices, il est pénétré de tristesse, envisage le bonheur

de

de l'homme, & jure sa perte. Il se détermine à s'insinuer dans le Serpent. Cette basse métamorphose si peu digne d'un rival de la majesté du Très-Haut, le choque d'abord; mais l'envie de faire du mal dissipe sa honte. Il se glisse donc dans le Serpent qui étoit endormi. Au point du jour nos premiers parens reprirent leurs occupations ordinaires; & voyant que la main de deux personnes ne pouvoit suffire pour la culture des arbres & des plantes, ils délibérèrent sur les moyens d'avancer l'ouvrage. Eve propose de se partager, parce qu'étant à côté l'un de l'autre, les regards, les sourires, & les nouveaux objets, les détournoient. Adam lui représente que le travail imposé par le Seigneur n'excluoit point une honnête recreation, & que Satan viendrait à bout de les séduire étant séparés, au lieu que leur force réunie seroit échoüer ses artifices. Eve fut fâchée de cette réponse, & la regarda comme une preuve qu'Adam ne comptoit ni sur sa soumission aux ordres de Dieu, ni sur son amour. Adam adoucit ses premiers avis, en représentant que le Tentateur n'oseroit les attaquer ensemble, & que si la présence d'Eve rendoit son époux plus vigilant & plus fort, il pouvoit conclurre que les regards d'un époux faisoient sur elle le même effet. Mais Eve croiant qu'il faisoit tort à la sincérité de sa foy, montre par des raisonnemens subtils, que leur état n'est point heureux s'ils peuvent être vaincus séparément par leur ennemi commun; qu'ils doivent se moquer de ses ruses,

&

& qu'une vertu qui n'a point combattu sans un surveillant ne mérite pas ce nom. Adam entre dans une sainte colere, parce qu'Eve semble attaquer la providence du Seigneur, il lui fait voir que son secours ne manque point à l'homme, que le sort de l'homme est entre ses mains, & que la tentation viendra assés-tôt sans être cherchée. Cependant pour ne pas contrister sa femme, il lui permet de se séparer de lui en l'exhortant à ne point démentir sa vertu. Il y a beaucoup d'art dans tout cet entretien. Eve part dans des sentimens de présomption; Milton déplore patétiquement les suites d'une si funeste séparation. Cependant le Prince des DémonS cherchoit nos premiers parens, il souhaitoit de trouver Eve séparée de son mari. Il l'appêrçut dans un nuage de parfum, exerçant ses mains à relever les foibles tiges des fleurs, à les étayer avec des baguettes de Mirte. Nous passons ici les sentimens successifs d'admiration, & de méchanceté que Milton prête si judicieusement à Satan, à la vue des charmes d'Eve, & des délices du Paradis terrestre. Satan s'avança vers Eve sous la figure d'un serpent, que le Poëte a taché de rendre la moins hideuse qu'il a pû. Le Tentateur lui donne des loüanges flatueuses, & la met au-dessus des Anges. Eve surprise d'entendre une brute parler, lui demande par quel prodige elle avoit acquis cette faculté particulière à l'homme. Satan répondit qu'ayant par hazard mangé d'un fruit très-beau & d'un goût exquis, il avoit senti en
lui

lui un changement extraordinaire, que sa raison s'étoit développée, qu'il avoit parlé, & s'étoit livré aux spéculations les plus profondes & les plus sublimes. Et pour flatter Eve, il ajoute que depuis qu'il jouissoit de ces privilèges, il n'avoit rien trouvé dans le Ciel ni sur la terre qui fût comparable à la beauté de celle qu'il interrogeoit. A ces mots la curiosité de la femme se réveille, elle veut voir cet arbre qui porte un fruit si singulier. Satan la conduit à l'arbre défendu. Alors Eve, dit au Prince des Démon, que le Seigneur avoit permis aux habitans du Paradis, de manger de tous les fruits, excepté de celui-ci; & que s'ils désobéissoient ils mourroient. Alors Satan redoublant ses ruses, exagéra la vertu de cette plante sacrée, insinua que ce qui étoit permis aux animaux ne pouvoit être interdit à leurs Rois, qu'il avoit mangé de ce fruit, & qu'il vivoit, qu'ils seroient changez en Dieux, puisque lui qui n'étoit d'abord qu'une bête, avoit acquis la faculté de parler & de penser comme l'homme; enfin que cette défense étoit l'effet de la jalousie du Très-Haut. Il faut avouer qu'on ne peut mieux concerter la séduction, mais il y quelques traits trop forts contre la Divinité dans le dernier discours de Satan; un Atheïsme si marqué auroit alarmé une créature aussi innocente qu'Eve. On voit bien que c'est le dernier coup que frappe le Tentateur, mais en réfléchissant sur le caractère de celle qu'on

Tom. XV. Part. II.

R veut

veut séduire, on sent que des raisonnemens ouvertement impies pouvoient faire échoüer le projet. Nous passons sous silence les suites de la séduction & tout ce qui se passe entre Adam & Eve. Ce flux & reflux de sentimens dicté par la douleur, par la tendresse, leurs reproches mutuels, tout cela forme un tableau admirable. On trouvera peut-être qu'Adam succombe trop-tôt & trop legerement.

Liv. X. Après la chute de l'homme les Anges monterent vers le Ciel pour justifier leur vigilance. Le Pere Tout-Puissant calme leur zèle, il leur apprend qu'il avoit prévu depuis long-temps ce qui venoit d'arriver, & que de son côté, il avoit donné à l'homme tous les secours convenables pour ne pas tomber dans les pièges du Prince des Démon: mais en même tems qu'il promet de faire éclater sa justice, il s'engage à la temperer par la clemence. Il s'adresse alors au Verbe son Fils, qui s'offre de nouveau pour la victime de propitiation. Celui-ci par ordre de son Pere s'en va au Paradis terrestre, & après avoir interrogé Adam & Eve, il prononça contre eux la sentence de condamnation. Comme Milton ne s'est point éloigné de ce qui est rapporté dans la Genese, nous ne nous y arrêtons pas. La Mort & le Péché sachant par une secret pressentiment, le succès de Satan dans ce nouveau monde, & le crime de ceux qui l'habitent, le déterminent de sortir des Enfers; & pour arriver sûrement à la demeure de l'homme, ils

ils suivirent la trace de Satan, & construisirent un pont qui s'étend depuis l'Enfer jusqu'à l'orbe le plus avancé de ce monde. Il sert de communication aux Démon pour venir tourmenter les pauvres mortels. Cette allegorie quoique juste, ne plait pas à toute sorte de lecteurs.

Satan à la vûe du Verbe avoit pris la fuite, mais il revint de huit, & ayant appris par les discours de nos premiers parens que sa propre condamnation étoit récusée au tems avenir, il en fut charmé, & retourna dans les Enfers. Il rencontra près du pont merveilleux la Mort & le Péché. On peut lire dans le Poëme les discours des deux monstres, & la réponse de Satan. Ce fut par ce pont que celui-ci descendit aux portes des Enfers, où il fut reçu en Souverain. Mais nous ne savons si la métamorphose des Démon en serpens, pendant qu'ils sont assemblez, n'est pas puerile. Plusieurs personnes en ont jugé ainsi. Milton fait entrer ensuite le Péché, & la Mort dans le Paradis, & répandre de là un germe de destruction sur toutes les Créatures. Dieu le Pere rend les Anges spectateurs du ravage de ces monstres, mais il prédit que son Fils les anéantira un jour. Il commande en même tems à ses Anges de faire diverses altérations dans les Cieux & parmi les Elemens. Adam ayant remarqué ces changemens se répand en larmes, & se refuse aux consolations de sa femme, qui après avoir redoublé ses efforts, a-

R a

païse

païse enfin la douleur de son malheureux époux. Pour éviter la malédiction prononcée contre eux, elle conseille à son mari de se donner la mort. Adam rejette cette proposition & inspire à Eve des sentimens d'une sainte componction. Ils vont dans le lieu où ils ont été condamnez, & là dans une humble posture, ils adorent avec soumission le decret du Tout-puissant, & demandent pardon de leur faute. Peut-être qu'on trouvera que le désespoir d'Eve tient un peu trop de la ferocité Angloise.

Liv. XI.

Les prières de nos premiers Parens furent présentées au Pere par le Verbe, qui commença deslors les fonctions d'intercesseur. Le discours qu'il fait est patetique & plein de tendresse pour le Salut des hommes. Dieu le Pere exauce ces prières, mais il déclare qu'Adam & Eve seront bannis du Paradis terrestre. Après avoir rendu les saints Anges, témoins de la punition exercée sur les Démons, il les rassemble pour leur montrer de quelle maniere il va juger le genre humain. Il touche en peu de mots la chute de l'homme, ses sentimens de douleur, & le condamne à sortir du Paradis des délices. Michel est envoyé avec une Légion de Cherubins pour executer cette triste commission. Dans ce tems Adam aperçoit dans toute la nature des signes funestes; il en est allarmé. A la vûe des Hierarchies, il sent une frayeur mêlée de quelque agréable esperance. L'Archange sous la figure humaine s'avance
vers

vers Adam & lui annonce que la mort qu'il devoit subir au moment de sa desobeissance, a été reculée pour un nombre de jours, afin qu'il aye le tems d'expier son crime par des bonnes œuvres, mais en même tems il lui déclare qu'il ne lui est plus permis d'habiter le Paradis terrestre. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Adam, il ne pût parler : Mais Eve qui avoit tout entendu sans se faire voir, découvrit ses lamentations; Rien n'est plus touchant que sa douleur. Adam revenu à lui, représente à l'Archange qu'en sortant de ce lieu de délices, ils ne trouveront plus d'azile; Michel lui apprend que la terre n'est point renfermée dans ce seul endroit, & que Dieu l'a créée pour l'homme, & que dans tous les pais du monde, il sera environné de la bonté divine toujours prête à écouter ses prières. Après avoir achevé ce discours consolant, il endormit Eve & fit monter Adam sur la plus haute montagne du Paradis. Là avec un Collyre il lui enleva la taye dont le fruit séducteur avoit offusqué sa vue, & lui découvrit dans une vision tout ce qui est rapporté dans les livres saints, depuis la chute de l'homme jusqu'au déluge; l'Ange en prend occasion d'instruire Adam, qui à son tour raisonne sur les événemens futurs.

Le dernier Livre est la suite de ce même *Liv. XII* entretien; L'Ange rend présent à Adam tout ce que l'Ecriture sainte dit être arrivé depuis la fin du déluge jusqu'à David. Il

R 3

prend

prend de là occasion d'expliquer toute l'économie de la Religion Chrétienne, l'Incarnation de Jesus Christ, sa mort, sa Resurrection, son Ascension, l'état de l'Eglise, jusqu'au second avènement du fils de Dieu. Tant de faits si pressés, ne peuvent point être transportés dans un extrait, ainsi nous nous contentons de les indiquer d'une manière générale. Adam devenu plus tranquille descend de la montagne avec Michel. Il éveille Eve, qui pendant tout ce tems avoit dormi, mais qui avoit été consolée par des songes heureux. Michel les conduisit hors du Paradis, & plaça ensuite les Cherubins pour en garder les avenues.

Tel est le plan historique du Poëme. On ne peut disputer à Milton une imagination féconde, qui embellit tout ce qu'elle touche, les graces aimables & austeres sont judicieusement distribuées, son esprit souple peint les differens objets, avec les couleurs qui leur sont propres; les sentimens sont toujours heureusement placez. Il possède dans un souverain degré l'invention, & dans les endroits où il imite Homere, on sent qu'il auroit lui-même inventé les fictions qu'il emprunte, tant il excelle dans l'art de se les rendre propres. Il est vrai qu'il est quelquefois sombre, mais de cette espede d'obscurité il en sort non une vaine fumée, mais une lumiere pure, il vous transporte tout d'un coup dans les miracles & les prodiges. Les caractères de ses Héros sont finis. Dieu
le

le Pere parle toujours avec majesté, le Verbe fait éclater la douceur, & l'on voit dans Satan un tableau parfait de la plus noire & de la plus ingenieuse malice. Ce qu'on peut seulement reprocher à Milton, c'est qu'il n'intéresse point en quelques endroits. La description de la guerre invisible des Anges dans le Ciel ne sauroit nous affecter, mais c'est moins la faute de Milton que celle de son sujet. L'ouvrage sans défaut est encore à naître. Le plus solide reproche qu'on puisse faire au Poëte est le mélange monstrueux de la Mythologie Payenne, & d'étendre trop ses comparaisons.

Ceux qui prendront la peine de lire l'original s'appercevront bien-tôt qu'on a fait des retranchemens, quelques-uns se feront peu regretter. Rendons maintenant justice au Traducteur, si estimable par sa politesse & par ses talens, ce qu'on peut dire de moins avantageux, c'est qu'il a fait voir par cette traduction, que notre langue peut atteindre l'énergie & le sublime de la langue Angloise.

ARTICLE III.

REMARQUES Sur la Critique du Poëme du
Paradis Perdu, de MILTON.

MONSIEUR.

Vous me demandez mon jugement sur la Critique du Poëme du *Paradis Perdu* de Milton, mais pour me mettre en état de vous en pouvoir rendre un compte bien exact, il me faudroit relire avec grande attention le Poëme en entier, qu'il y a quatre à cinq mois que je n'ai lû, & peser avec réflexion tous les endroits qu'attaque la Critique: Je n'ai gueres le tems à présent de faire toutes ces choses, cependant je ne puis vous rien refuser. Pour acorder donc à la fois & l'envie que j'ai de vous contenter, & mes occupations qui s'y opposent, vous permettrez que je ne porte pas un jugement décisif, & que je ne fasse que hasarder quelques conjectures.

Je vais écrire en parcourant le Livre, & vous faire part de ce qui me touche le plus, en marquant la page où se trouvera chaque endroit de la Critique auquel je répondrai.

Page 4.

L'impression que la première lecture du Poëme de Milton a faite sur le cœur, & sur l'esprit du Critique est la même que j'ai sentie, & nous ne differons qu'en ce que je
n'ai

n'ai rien cherché de plus dans la seconde & que l'Auteur de la Dissertation a fait à la seconde lecture un examen rigoureux d'une chose qui par sa nature n'y est pas soumise. Je suis toujours surpris qu'en fait d'ouvrages d'esprit on discute tant, & qu'on veuille sur la Poësie, qui ne consiste que dans son feu & dans son entousiasme, porter l'exactitude & la glace geometrique. Je ne veux pas dire par là, qu'on ne puisse remarquer les défauts d'un Poëme, & qu'il ne faille pas qu'il soit raisonnable, je sais qu'un Poëme en qui on n'en pourroit trouver seroit encor plus excellent, mais vû l'impossibilité qu'il y a qu'il sorte quelque chose d'absolument parfait de la main des hommes, je dis qu'il ne faut presque pas s'arrêter sur de legeres fautes, quand elles sont rachetées par de grandes beautez ; je dis qu'il suffit qu'un Poëme soit raisonnable, & que pourvû qu'il soit d'ailleurs plein du feu & d'Images, il peut passer pour beau ; & qu'il n'en est point d'un ouvrage en vers comme d'un ouvrage de raisonnement ou de metaphysique, à qui on ne passe rien, & que du commencement à la fin on doit suivre l'équerre & le niveau à la main. Faisons donc difference entre ouvrages *d'Esprit de Raisonnement*, & ouvrages *d'Esprit de goût*. Dans les premiers, l'Auteur parle purement à l'esprit, dans les seconds, c'est au cœur qu'il s'adresse. L'esprit a besoin de réfléchir sur ce qu'on lui dit, il l'examine, il y revient à plusieurs fois ; le cœur n'a point besoin

R 5

de

de réflexion, ou plutôt ne réfléchit jamais, quand on lui parle son langage, quand on le touche, on le saisit, on l'émue, on l'enlève, & on l'enlève sans qu'il puisse jamais s'en repentir. Et en cela, ce qui s'appelle *le goût*, figurément pris, me paroît parfaitement ressembler *au goût* pris dans son sens naturel. Ce dernier dans les gens sains, & bien affectés n'est-il pas juge sans apel des mets qu'on présente au palais, & dans l'autre *le goût* doit être aussi selon moi le juge, & le juge sans apel des choses qui sont soumises à son jugement. Cela seul mériteroit une longue Dissertation, que je ne me sens ni la capacité, ni la patience d'aprofondir. De là donc, pour reprendre, de là j'inferé & je conclus, qu'une seule lecture faite avec attention d'un ouvrage de goût, suffit pour en faire décider les gens qui ont le goût bon, & que la sensation agréable ou désagréable qu'elle excite en eux est décisive. Je blame donc le Critique de ce qu'il dit, que le Poëme de Milton l'a charmé à la première lecture, & de ce qu'il en a porté un jugement différent à la seconde. Il y a deux mille ans que l'Iliade est le plus beau de tous les Poëmes, quoi qu'elle soit pleine de défauts, ce ne sont donc pas quelques défauts qui font la décision qu'on doit porter d'un Poëme; mais ce qui doit frapper, c'est le tout ensemble. S'il brille, s'il éclaire; qu'il serve de flambeau & de modèle; s'il est obscur, sans élévation, fût-il le plus exact, qu'il soit en oubli, qu'il aille
chez

chez l'Epicier avec la Puçelle de Chapelain
& tant d'autres.

*Atque ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis &c.*

dit notre maitre Horace dans sa Poétique.

Après vous avoir exposé ce que je pense en général sur la façon dont on doit juger des ouvrages de goût, je pourrois me dispenser d'entrer dans aucun détail, & puisque je pense que le Poëme de Milton, est le meilleur que j'aye vu depuis l'Iliade, & l'Eneide, puisque je l'ai senti en le lisant, ce ne seront pas quelques petits défauts qu'on me fera remarquer, & que j'avois peut-être aperçus, qui me feront changer d'avis; mais comme il s'agit de critiquer la Critique même, j'en vais continuer la lecture la plume à la main, & vous marquer les principaux endroits où il me semble que l'Auteur de la Critique s'est trompé.

Je trouve la difficulté qu'on fait à Milton Pag. 6.
sur le Titre de son Poëme, une pure équivoque; car de l'intituler le *Paradis Perdu*, en sousentendant comme il l'a fait, *par l'homme à cause de sa desobeissance*, ou de l'intituler: *La chute de l'homme*, comme l'aime mieux le Critique, n'est-ce pas toujours la même chose? Et la chute de l'homme du *Paradis pour sa desobeissance*, peut-elle être jamais bien différente, du *Paradis Perdu par l'homme pour sa desobeissance*? Ce n'est donc

donc qu'une chicane sur les mots, & quand on la fera, j'aimerai mieux le titre de *Paradis Perdu*, parce qu'il est plus précis & plus noble & me donne en même tems l'idée de la chose précieuse que l'homme a perdu par sa faute, que le titre de *la chute de l'homme* qui est trop vague & qui ne contient pas comme l'autre la peine, la privation qui a suivi le crime de l'homme.

Pag. 8.

Le Critique paroît embarrassé de décider, si cet ouvrage en vers est un Poëme Héroïque; que veut-il donc que ce soit? L'élevation du sujet, la dignité du stile, la pompe des figures, la foule des grandes images ne le caractérisent-ils donc pas assez? Le châtiment de l'homme par son Dieu pour sa desobéissance envers ce Dieu, qui l'avoit élevé au plus haut degré de bonheur, me paroît à moi un plus grand sujet, & plus digne d'attention & plus intéressant pour toute la race des hommes, que la *Colere d'Achille* de l'Iliade, & la *Pieté d'Enée* de l'Eneïde.

Pag. 10.

Le Critique après avoir quasi douté, comme je viens de le lui reprocher, que le *Paradis Perdu* soit un Poëme Héroïque, le trouve ici trop Héroïque. Il prétend que si le sujet avoit été moins sublime, Milton auroit dû donner plus d'effort à son imagination: Je ne crois pas qu'on puisse rien dire de plus déraisonnable. Et quand veut-il donc qu'on puisse plus déraisonnablement se livrer à son feu, à son Enthousiasme, que quand le sujet est d'une telle élévation par lui-même, qu'on ne peut jamais le surpasser.

C'est

C'est précisément dans cette occasion qu'il n'y a point à craindre de s'y trop livrer ; ce qu'il faut craindre quand le sujet est moins élevé , parce qu'il faut toujours que le ton de la voix soit proportionné à ce qu'on a à chanter, & que ce n'est que dans le cas où l'on veut dire de petites choses trop pompeusement, qu'on ressemble à l'homme à qui Horace reproche *d'ouvrir une grande bouche & d'employer des mots de six pieds* pour dire des bagatelles. *Proicit ampullas, & sesquipedalia verba.*

Le Critique regarde ensuite Milton avec pitié de s'être réduit à être obligé de peindre des Puissances spirituelles ; & moi je le regarde avec admiration d'avoir peint si admirablement de si grands personnages. Si j'avois le tems, je crois que je viendrois à bout de prouver que Dieu, les Anges, Satan & les Démons sont bien au-dessus, pour le merveilleux, des Divinitez de la Fable.

Le Critique reproche à Milton la facilité Pag. 123 qu'il a eue à imaginer son sujet : Je crois qu'il ne se méprend pas moins, que ceux qui séduits par la naïveté des Fables de la Fontaine, croient qu'il étoit aisé de les faire. Pour moi je m'étois persuadé jusqu'ici & je le crois encore avec les plus grands connoisseurs dont je le tiens, que l'air de facilité qui paroît dans les ouvrages, est la marque la plus infallible de leur bonté. Toutes les découvertes les plus précieuses ne sont-elles pas dans le même cas par leur simplicité ? n'est-ce pas le caractère des vérités,
des

des axiomes, & de ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes? Je vais suivre notre Critique dans l'examen qu'il fait du I. Livre.

Page 16. On fait un crime à Milton de commencer son Poëme par : *Je chante &c.* Il est vrai que Virgile a commencé par : *Arma virumque cano &c.* Homere avoit commencé auparavant son Iliade par : *Je Chanté la colere d'Achille* : ainsi dans le procès qu'on fait à Milton, il faut mettre Virgile en Cause.

Dans la même page, l'accusation devient plus sérieuse & on lui impute de dire dans son exposition en ces termes : *Jusqu'à ce qu'un Dieu-homme vienne jager les nations* ; & de n'avoir pas parlé du Jugement particulier qui arrive à la mort de chaque homme : Voila ce que c'est encore un coup que de lire un ouvrage en vers, comme si on lisoit un livre-Dogmatique. Le Critique ne veut donc pas prendre garde, que le Poëte n'a parlé là du Jugement général, que comme du plus pompeux, & du plus propre à retracer une grande image, & que c'étoit entrer dans la minutie pour un Poëte, & traîner en longueur que de parler du Jugement particulier. Il auroit dû faire attention, que ce n'est pas nier le jugement particulier que de n'en pas faire mention, & c'étoit cependant à le nier qu'étoit la faute inexusable.

Page 18. Je ne vois point, comme le Critique, l'éternel mélange que fait Milton du Prophane & du Sacré, & s'il tombe quelquefois dans ce défaut c'est bien rarement.

Je passe bien des choses qui me paroissent aisées

aisées à refuter, & que vous sentirez aussi bien
& mieux que moi.

L'objection qu'on fait à Milton, ne me Pag. 23.
paroît point bien fondée. *Beelzebuth*, dit-on,
après l'épouvantable épreuve qu'il a fait du
pouvoir de Dieu, doit-il douter de l'arrêt de
Dieu? En vérité toutes ces querelles par-
tent du même principe? & il en faut tou-
jours & de par tout revenir à dire que le
Critique lit un Poème comme un Livre
exact.... Je lui repete encore, ... qu'un
Poète est un Ecrivain d'un tout autre ordre
que les autres; qu'il lui lussit d'avoir choisi
une vérité pour fonder, & qu'il se reserve tou-
jours le droit de l'orner & qu'on n'a rien à
lui reprocher, pourvu qu'il ne blesse en rien
la vraisemblance. Je prétens, bien éloigné
du sentiment du Critique, que l'endroit qu'il
blame est un des plus hardis coups de Pin-
ceau que pût employer Milton, pour pein-
dre la Rage & l'Impiété du plus enragé &
du plus impie de tous les êtres. N'est-ce
pas donner une grande idée de la fureur qui
ronge le cœur de Satan, que de la porter
jusqu'à douter même de la vérité des arrêts
du Dieu de vérité, & dont il n'avoit déjà
que trop éprouvé la sévérité & la justice, &
n'y auroit-il pas au contraire un défaut à
faire le Prince des Diables résigné à la vo-
lonté de Dieu? Horace veut dans sa Poéti-
que que si on peint Achille, on le représen-
te *Iracundus* & *Audax*.... *Sit Medea Fe-
rox*.... Il veut qu'on prenne précisément
le

caractère des personages qu'on introduit. Ainsi quand on peint le Prince des Démons, l'être qui renferme tous les vices, il faut les lui donner tous, il faut le peindre incrédule, impie, enragé, furieux, & on ne sauroit jamais sur ce ton lui en faire tant dire, qu'on ne soit bien au-dessous de ce qu'il est capable de dire ou de penser.

Pag. 25. Je ne vois point d'où vient que le Critique est choqué dans un Poème, qu'on prête des yeux, une tête, un corps enfin à Satan. A-t-il oublié que nos Prophètes ont tout personifié, que l'Apocalypse est pleine de figures, que nos Eglises sont pleines de Tableaux & d'Images, qui représentent le Pere Eternel sous la figure d'un Vieillard vénérable, les Anges sous celles d'enfans aîlés, & ce Diable dont la figure lui déplaît tant, ne l'a-t-il jamais vu sous les pieds de l'Arcange S. Michel, & sous mille & mille figures dans la Tentation de S. Antoine &c. Et même sans recourir à toutes ces autoritez; je soutiens qu'un Poète parlant d'un Démon & de tout autre Etre invisible, en peut faire l'image, pourvu qu'elle réponde à l'idée que nous en avons : *ut Pictura Poësis erit*. L'une & l'autre ne consiste qu'en représentation; Et il est en vérité un peu fort, de vouloir de la poésie & de la peinture sans images &c.

Pag. 29. Le Critique trouve-t-il que Milton n'ait damné Satan qu'à demi? Il a fait une si belle & si terrible enumeration de ses souffrances; il a peint son châtiment avec des couleurs si vives, qu'il semble que la grandeur

deur de Dieu même paroisse dans l'énormité du châtement.

Je suis de l'avis du Critique sur le ridicule qu'il y a de faire dormir les Démons. *Ibid.* Assurément qu'ils ne doivent point dormir. Ils ne seroient plus toujours malheureux ; ce qui implique avec l'idée qu'on a de leur destinée. Peut-être aussi que le Traducteur aura rendu par *Dormir* une expression Angloise qui dans cet endroit du Poëme, pourroit ne signifier qu'*être dans l'inaction*. En tout cas si la faute est de Milton, c'en est une à la bonne heure, & ce n'est pas la seule, *peccare humanum est*. N'y en a-t-il pas dans Homere & dans Virgile ? aussi ne prétens-je pas que le Paradis Perdu, soit un Poëme sans défaut, mais un des plus beaux Poëmes qui aient été faits.

Je serois bien tenté de croire que le Critique se méprend en blamant l'air de joye *Pag. 34.* qui se répand sur le visage des Démons quand ils marchent en troupe & qu'ils croient qu'ils vont nuire. Rien ne me paroît plus beau que cette expression ; & c'est de cela même qu'elle est incompatible cette joye, avec leur état, que nait la hardiesse de la figure ; car c'est comme si Milton disoit ; Il est si naturel & si précieux aux Démons de nuire que l'espoir prochain de le faire, suspendit autant que cela se peut, leurs tourmens, & les rendit presque capables de joye.

Quand j'ai lu cet endroit, je n'ai jamais senti autre chose que cela. Je n'ai jamais

Tom. XV. Part. II.

S

regar-

regardé le mot de joye comme une expression qu'il falut prendre dans le sens ordinaire, mais comme une figure hardie, comme une hyperbole. Ces sortes de choses se sentent mieux qu'elles ne s'expriment; mais ceux qui ne sont point nez pour les sentir ne doivent jamais lire de Poësies.

P42. 39. L'Idée que nous donne Milton de Mammon, avant sa chute, me paroît insoutenable. Il est ridicule de placer dans le lieu de bonheur & de perfection, dans le Paradis en un mot, un Etre aussi vicieux & aussi tourmenté que celui qui préside aux richesses.

Vous voyez que je suis de bonne foi; & que je ne soutiens pas aveuglement Milton; je conviens de ses fautes; mais il faut, comme le Critique le fait aussi, convenir de ses beautez qui l'emportent de beaucoup sur ses fautes, & qui, à mon gré, en dissipent au point les taches, par leur éclat, que ce n'étoit pas la peine d'en faire une Critique; ou par ce que ces mêmes fautes ont été aisément aperçues par les yeux un peu connoisseurs, ou parce que il est peu intéressant, & même contre la société, de les faire apercevoir à ceux qui n'étoient pas capables de les découvrir, puis que cela ne les mène qu'à leur ôter du plaisir.

Adhuc supersunt multa qua possim loqui,

Sed moderata suaves sunt argutia.

Immodica offundunt, PHADR.

AR.

ARTICLE IV.

* LE PARADIS RECONQUIS, *traduit de l'Anglois de MILTON avec quelques autres pieces de Poësies.* A Paris chez Gaillean, &c. 1730. in-12. pagg. 253. sans la Préface.

Je vous ai promis, Monsieur, un Extrait du *Paradis Reconquis*, & quelques réflexions Critiques sur ce Poëme du fameux Milton; Je viens aujourd'hui m'aquiter avec vous, & je commence par vous tracer une idée de l'ordonnance de cet Ouvrage, que Milton a renfermé en quatre Chants.

Rien de plus simple que le debut du Poëte: „ *Je chantois*, dit-il, *n'agnères le Paradis Perdu par la desobeissance d'Adam Prévaricateur, aujourd'hui je chante le Paradis Reconquis pour le salut du genre humain, & reconquis par la constante obeissance du nouvel Adam* „ Voilà, comme vous voyez, l'*Ille ego qui quondam* de Virgile, & cette imitation, n'est certainement pas un défaut. Après cette exposition du sujet, le Poëte invoque l'Esprit St. & le prie d'animer sa voix, afin de chanter dignement les exploits plus que Heroïques du Verbe Incarné: puis entrant en matiere il représente Satan, le jaloux Satan, qui justement allarmé de la déclara-

S 2

tion

* Cet Extrait a été envoyé par l'Auteur des Réflexions contenues dans l'Article précédent.

tion autentique que le Pere Eternel vient de faire sur les bords du Jourdain en faveur de Jesus, que Jean-Baptiste a reconnu pour Sauveur du monde, „ *Se retire écumant de rage & convoque les Princes de sa Cour au milieu de l'air dans une nuée dix fois plus épaisses que les nuages ordinaires.* „ Là le Senat Infernal délibère, & concerté avec son Chef les moyens de prévenir la ruine de son Empire. *Ce Christ favori est un mystère qu'il faut pénétrer, il faut découvrir quel est ce Messie: Satan que ses anciens exploits, & la victoire autrefois remportée sur Eve rendent fier & acrédité parmi ses consors, est chargé tout d'une voix de cette expedition.* „ *La chute d'Adam, dit le Poëte, sembloit décider en sa faveur, d'ailleurs le danger pressoit, & il ne s'agissoit pas de contester mais d'agir...* Il part donc tout occupé de sa commission, & d'une aile légère, il se rend sur les bords du Jourdain, dans la persuasion que vraisemblablement il y trouveroit l'Elu de Dieu dont il machinoit la ruine. Cependant Dieu le Pere déclare à ses Anges le dessein où il est d'exposer Jesus aux embûches du Tentateur. „ *Que Satan, leur dit-il, se mesure avec ce nouveau champion dans la lice où je l'envoie faire ses premières armes, afin de le disposer à l'importante guerre qu'il aura à soutenir dans la suite...* Ce discours du Pere des lumieres remplit l'Empirée d'admiration, & les Anges après un silence extatique de quelque tems, éclatent tout à coup en chants d'allégresse. *Et for-*

forment un concert dont l'Harmonie divine-
ment cadencée, & animée de gestes gracieux
exprime l'ardeur de leur amour pour Dieu. “
Tandis qu'au Ciel tout retentit de mélodieux
cantiques, Jesus plein du divin projet de la
Redemption de l'Homme, quitte le Jour-
dain, guidé par l'Esprit St. il s'avance *com-
me insensiblement* le long de la Vallée de
Bethara jusqu'au Desert, & la profondeur
de sa méditation suspendant en lui l'exerci-
ce des sens, il s'enfonce peu à peu dans la
solitude. Là, après un assés long monolo-
gue, dans lequel il se rapelle ce qui s'est pas-
sé à sa naissance, & pendant les premières
années de sa vie mortelle, après un séjour
de 40. jours consacré au jeûne & à la contem-
plation; Voilà que tout à coup Satân sous
la forme d'un Vieillard habitant du Desert,
se présente au Sauveur, & tache d'une ma-
nière captieuse de l'engager à changer des pier-
res en pain: „ Parlez, lui dit-il, & les plus durs
Rochers vous serviront de nourriture; vous aurez
de plus de quoi exercer la charité à notre égard,
car le pain est un mets dont nous usons rare-
ment. „ J. C. répond à cela par les paroles
de l'Evangile: *non in solo pane vivit homo.*
Et après avoir fait sentir à Satan qu'il le con-
noit pour le Pere du mensonge; celui-ci en
prend occasion de parler de soi-même; il
rapelle sa Rebellion contre Dieu, se plaint
de son sort, puis se console à la vûe du
pouvoir qu'il exerce dans l'Univers; enfin
il tache de justifier sa conduite à l'égard des

hommes, d'attirer l'attention du fils de Dieu & d'en obtenir la permission de venir le voir & l'entendre. Le Sauveur répond à tous les chefs du discours de Satan, & finit par ces paroles : *Viens ici, n'y viens pas, peu m'importe... fais ce que le Ciel te permettra, tu ne peux rien davantage..* A ces mots Satan dispaçoit, la nuit vient, & le premier Chant finit.

II. *Chant.* Pendant que J. C. seul dans le Desert se trace à lui-même le plan de la Redemtion du Genre Humain; quelques Disciples de Jean-Baptiste, qui avoient cru en J. C. sur le témoignage de son Précurseur, s'allarment & sont connoître leurs inquiétudes touchant l'absence du Sauveur. Marie surtout sa divine mere en paroît inconsolable, & témoigne ses regrets sur la perte de son fils. Satan de son côté honteux de sa première défaite, retourne vers son Conseil, lui représente l'inutilité de cette démarche, & résolu de revenir à la charge, il demande à ses consors des lumières & du secours. Tous lui jurent un attachement inviolable, puis on en vient aux avis. Celui de Belial est de tacher de séduire J. C. par l'attrait du plaisir sensuel. L'avis étoit digne de son auteur Belial, le plus lubrique & le plus dissolu de tous les Esprits immondes, si on en excepte Asmodée. Cet avis est reproché avec assés de hauteur par Satan, qui sans recourir d'avantage aux opinions, expose lui-même le genre de tentation propre selon lui,

lui, pour ébranler la vertu de l'ennemi qu'ils ont à combattre. „ *Il faut, dit-il, lui présenter des objets capables de piquer une grande ame, tels sont les honneurs, la gloire, l'estime des hommes; brillans écueils où tant de Héros viennent briser. On pourroit encore offrir à ses yeux des objets propres à satisfaire les desirs légitimes de la nature, sans aller d'abord au delà. Je sais même, ajoute-t-il, qu'à l'heure qu'il est il se sent pressé de la faim dans le Desert...* Je vas mettre sa vertu à plus d'une épreuve, & comptez que Satan ne laissera passer aucune occasion de l'assaillir... La Replique fut aplandie, & le Conseil s'écria plus d'une fois: *Vive Satan.* „ Le voilà donc qui part escorté d'une troupe choisie d'Esprits malins: ils arrivent au Desert, où le Fils de Dieu après un jeûne de 40. jours & quelques heures de sommeil commençoit à ressentir les atteintes de la faim: Satan se présente à lui, non plus en Païsan, mais en homme de condition, bien mis, de bonne mine, gracieux & poli. Malgré ce déguisement, il ne cherche plus à se cacher à J. C., il l'aborde d'un air aisé; Je viens, lui dit-il, pour avoir le bonheur de vous entretenir; vous eutes hier la bonté de m'en donner la permission, & j'en avois garde de me priver d'une faveur si signalée. Mais une chose m'étonne, c'est que le Ciel & la Terre semblent vous oublier dans le besoin pressant où vous êtes de réparer vos forces par quelque nourriture. A peine Satan a-t-il parlé, que le Sauveur a-

perçoit (une table richement ornée servie à la Royale... Vendison, petits pieds, ragoûts, pâtisserie, poisson de mer, poisson d'eau douce ce qu'il y a de plus fin & de plus friand en coquillage, rien n'y manque, & tout y répand l'odeur la plus suave... Autour d'un Buffet magnifique paroît en bel ordre une brillante jeunesse d'un air leste & noble, dont l'éclat ravissant auroit effacé tous les charmes d'un Ganymede & d'un Hylas : un peu plus loin s'offroient à la vue des troupes de Nymphes tantôt couchées, tantôt debout... En un mot on diroit que les beautés Romanesques s'étoient assemblées dans le bois pour y célébrer quelque fête avec le Chevalier des Lions. (On ne s'attendoit pas de trouver ici le Chevalier des Lions) La symphonie ne fut pas oubliée, ni les parfums les plus précieux... (Telle étoit la splendeur & les accompagnemens du Festin séducteur de l'ordonnance de Satan, qui d'un air engageant sollicitoit, pressoit avec les dernières instances le Sauveur de faire honneur à son repas ; de grace, disoit-il, asseïez-vous, mangez.) J. C. ne répond à toutes ces civilités que d'un air très sec ; ce qui met enfin Satan de mauvaise humeur. Qu'on desserve, dit-il, & (dans l'instant Buffet, tables, viandes, fruits, fleurs, Nymphes, Officiers, tout disparoit. Le Séducteur demeure seul avec Jésus, & lui dit, je vois bien que votre grande ame toute absorbée dans la méditation des projets, qui l'occupent, dédaigne d'accorder aux sens la satisfaction qu'ils demandent. Mais pour excuter de grandes choses, vous n'avez ni

c redit

credit ni naissance... Quels moyens avez-vous de vous pousser?... où sont vos finances; car il faut faire figure pour s'accréditer dans le monde... L'argent vient à bout de tout... Ainsi croiez moi, commencez par vous enrichir, & si vous voulez m'écrire, vous n'aurez pas grand-peine... la Fortune est à ma discrétion.) J. C. dissipe les vains sophismes de Satan, en montrant l'inutilité, & le danger des richesses, & il conclut par cette belle maxime; *Heureux donc celui qui sait s'en passer; il a dans sa pauvreté le plus précieux de tous les trésors.*

III Chant. Satan quoique confondu, ne se rebute point, il se flatte d'être plus heureux en attaquant J. C. du côté de l'ambition. (*Pourquoi, lui dit-il, cacher les talents tout divins qui brillent en vous? Pourquoi priver la Terre du plaisir d'admirer vos exploits; & vous priver vous-même de la gloire qui vous en reviendrait? N'est-elle pas cette gloire; la passion des esprits les plus épurez de la matière, de ces belles âmes, sur qui l'amour du plaisir n'a point de prise, & qui regardent les richesses comme de la boue?*) Satan poursuit & propose à J. C. l'exemple d'Alexandre, de Scipion l'Africain, de Pompée, de Jules César, qui dans un âge peu avancé avoient rempli tout l'Univers du bruit de leurs exploits. Le Sauveur réplique & fait voir la foiblesse de ses raisons, en montrant en quoi consiste la vraie gloire.) *Celle dont tu me flates, lui dit-il, n'a pour moi qu'un vain éclat*

S 5

éclat incapable de m'ebloir... Car enfin qu'est-
 ce que le bruit frivole de la Renommée ? Qu'est-
 ce que ce Peuple dont on brigue si fort les suf-
 frages ? Un assemblage confus de personnes qui
 parlent au bazar d sans discernement , sans bien
 connoître ce qu'elles laient , ou ce qu'elles ad-
 mirent... La vraie gloire est d'avoir Dieu pour
 approbateur , d'être juste à ses yeux , de mériter
 d'en être applaudi. Son jugement , comme dit
 ailleurs Milton , décide du mérite de chaque
 action (& du degré de gloire dont elle doit être
 récompensée.) Pour moi oubliant absolument les
 intérêts de la mienne , je ne pense qu'à faire
 glorifier celui qui m'a envoyé.) Mais , reprend
 Satan , prenez garde qu'en dédaignant la gloi-
 re , vous n'affaiblissiez les traits de ressemblan-
 ce que vous avez avec Dieu votre Pere. Tout
 jusqu'à l'Enfer , tout n'est-il pas pour la gloire
 du Créateur... Oui sans doute , repart vive-
 ment le Sauveur , & rien n'est plus légitime
 que le tribut de gloire que Dieu exige de ses
 créatures... Mais à quel titre la créature ose-
 roit-elle se l'arruger , elle qui de son fonds est
 le néant même , & qui n'a rien qu'elle n'ait
 reçu. Le Démon frémit en s'entendant repro-
 cher indirectement son orgueil , cause funes-
 te de tous ses maux. Mais incapable de se
 démentir , il ne songe qu'à ourdir une nou-
 velle trame. Il remonte à J. C. que sorti du
 sang de David & appelé de Dieu pour rem-
 plir son Trône , il ne peut entrer dans les vûes
 que le Ciel a sur lui , qu'en prenant des me-
 sures pour affranchir sa Patrie de l'opression

où

où les Païens la retiennent. (*En épuisant les intérêts de Dieu & ceux de vos frères, vous vérifierez par vos exploits les Prédications des anciens Prophètes sur l'éternité de votre Règne: Règne heureux, qui ne sauroit trop tôt commencer.... Chaque chose a son tems, repique le Sauveur... s'il est écrit, que mon Règne ne doit point avoir de fin, Dieu dispensateur de tous les tems, a déterminé celui auquel il doit commencer.... Mais de quoi se mêle Satan? Quel intérêt a-t-il à voir bien tôt le commencement de mon Règne?... Qu'il tremble plutôt, si je monte sur le Trône...* Ce dernier trait humiliant pour Satan, ne le réduit point encore au silence; il revient à la charge, & pour venir à bout, s'il est possible, d'entamer le cœur du Fils de Dieu du côté de l'ambition, il le porte sur la cime d'une haute montagne que le Traducteur croit avec raison avoir été le mont Niphate; de là il lui fait voir l'Empire du monde & l'éclat qui l'environne. Cette description est animée, & fait à mon avis une des plus grandes beautés du Poème. D'ailleurs on ne peut nier, qu'il n'y ait beaucoup d'art dans le piège que Satan veut tendre à l'humilité du Sauveur; tous les motifs d'ambition, qu'il lui avoit proposés, se trouvent ici puissamment soutenus par le pompeux étalage qu'il lui fait de toutes les grandeurs, qu'il fait pour ainsi dire, passer en revue devant J. C; c'est comme on voit, aller au cœur par les yeux; & la séduction devient bien plus dangereuse, quand l'objet

l'objet même se présente revêtu de tout l'airait, dont il est susceptible. Mais toutes les ruses du vieux serpent ne peuvent tenir contre les vives & pures lumières du Sauveur. Il paie d'un généreux mépris l'offre captieuse que lui fait Satan de l'alliance ou de la conquête des Parthes; docile à la voix de son Pere, J. C. attendra tranquillement que le Ciel déclare sa volonté; *Alors, dit-il à Satan, Je saurai agir de la manière qu'il conviendra, & je te ferai sentir jusqu'où va mon courage... Tel est, ajoute le Poëte, le sort de l'imposture, lorsqu'elle veut faire illusion à la vérité.*

IV. *Chant.* Satan ne sait ce que c'est que de se rebuter des résistances qu'on lui fait, il redouble ses tentations importunes. Le voilà qui transporte J. C. au côté septentrional de la Montagne où il étoit : ici le spectacle change; ce n'est plus l'Empire de Parthes, c'est l'Empire Romain, c'est la Capitale de cet Empire, que J. C. aperçoit, c'est une multitude de Temples, de Théâtres, de Portiques, d'Aqueducs, de Trophées, qui frappent la vue des spectateurs, c'est le Palais Imperial de Tibere, ce chef d'œuvre d'Architecture & des plus excellens Maîtres de l'Art; c'est le dedans même de ce Palais que Satan fait voir au Sauveur, & cela par le moyen d'un *Microscope* de sa façon, *qui n'est composé que d'air...* Il faut encore convenir que l'on reconnoit ici Milton, & que Rome trouve en lui un digne Peintre

tre de toutes ses beautés. La noble indifférence avec laquelle le Sauveur envisage toute cette pompe, & l'air de dédain, le ton menaçant, dont il reçoit l'offre que lui fait Satan de le mettre sur le Trône de Tibère à titre de Vasselage, engage le Tentateur à détourner les regards du Sauveur sur la fameuse Athènes, dont il lui fait un portrait superbe; *Laissons là, lui dit le rusé séducteur, les Potentats de la terre tels qu'ils sont, leur Règne, je l'avoue, est passager & leur grandeur fragile. Les douceurs de la Contemplation, & les disputes savantes de l'Ecole ont sans doute plus d'attraits pour vous; j'en juge par ce qui vous arriva à l'âge de douze ans, lorsque trompant la vigilance de votre Mère, vous allâtes seul au Temple.... Rendez-vous donc célèbre par la splendeur de votre sagesse, soyez la lumière du Monde.... sauf meilleur avis je crois qu'il seroit à propos que vous liassiez commerce avec les Savans de la Gentilité.... La sagesse du Sauveur a bientôt anéanti cette nouvelle ruse du vieux serpent, qui le prend enfin sur le haut ton. Que faites-vous donc dans le Monde. s'écrie-t-il, si ni les richesses, ni les dignitez, ni la gloire des armes, ni celle des lettres ne vous piquent point? ... A quoi êtes-vous donc propre? sans doute à demeurer caché dans le fond d'un Desert....* A ces mots il prend l'Homme-Dieu, le rapporte au Desert, & le laisse là faisant semblant d'être rebuté de sa résistance. La nuit & les fatigues de cette journée invitent le Sauveur à prendre du repos. Mais Satan que tant de disgr-

disgraces remplissent de honte & de dépit, excite avec ses consors une tempête affreuse, capable d'intimider tout autre que le Fils de Dieu. Description de cette tempête. Satan reparoit à la pointe du jour, & trouve le Sauveur tranquille, il le sollicite tout denouveau, & lui représente que cet ouragan est un avertissement que le Ciel lui donne pour le presser d'aller au devant des faveurs, qu'il lui présente; *Et si vous ne le faites*, ajoute-t-il, *j'ose vous prédire que vous aurez de terribles épreuves à soutenir avant que de régner paisiblement sur Israël.* Mais comme il voit le Sauveur inébranlable & à l'épreuve de toutes ses impostures, il met en usage un dernier trait de fureur & de malice. Il porte le Fils de Dieu sur le Pinacle du Temple de Jerusalem, & après l'y avoir placé : *Fais voir maintenant*, lui dit-il, *de qui tu tires ton origine, tu n'as qu'à te précipiter hardiment, les Anges te recevront entre leurs bras...* L'Ecriture fait foi de ce que je dis Il est aussi écrit, repartit Jesus, *tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu.* Satan s'enfuit à ces mots, & va porter au Conseil de ses Pairs la nouvelle de son entière défaite. Alors une troupe d'Esprit célestes s'aprochent de Jesus. Ils le prennent avec une respectueuse allegresse, & tous en groupe lui forment de leurs bras comme un Char de Triomphe, ils le transportent dans un Vallon émaillé de fleurs... Lui servent à manger... Et entonnent un Cantique à la gloire du Triom-

Triomphateur de Satan... Jésus ensuite s'en retourna rejoindre sa Mère à Nazareth.

Le Plan, que je viens de tracer, suffit pour vous faire comprendre l'ordonnance de ce Poëme, & peut-être même pour vous faire juger du mérite de la Traduction, dont j'ai presque toujours emprunté les termes. Mais pour vous mettre au fait des beautés de détail, que renferme cette Épopée, il faut lire l'Ouvrage en entier. Je ne sais si c'est en moi préjugé, mais je trouve le *Paradis Reconquis* bien inférieur au *Paradis Perdu*, & en pensant de la sorte, je ne m'éloigne qu'en partie du sentiment du Traducteur, puisqu'il avoue qu'il a fallu à Milton (*Préface p. v.*) plus de force d'esprit, plus de feu, plus de fécondité d'imagination pour soutenir dignement ce dernier Poëme, que pour conduire heureusement l'autre. Il est vrai que malgré cet aveu, il paroît aussi bien que Milton, donner la préférence dans son estime (*1^{re} Préf. p. 111.*) au *Paradis Reconquis* sur le *Paradis Perdu*. Mais je ne saurois me rendre aux raisons que le Traducteur apporte pour justifier cette préférence. Il reproche à l'Auteur du *Paradis Perdu*, un merveilleux outré que la belle nature & le bon sens desavoient... Il ne convenoit pas, dit-il, à un Poëte Chrétien de représenter des Anges sous des idées payennes dans une Poésie sainte... de purs Esprits qui se mettent en sang à coups de sabre, qui se traînent le corps fendant depuis la tête jusqu'aux hanches, menant à leur suite des trains d'Artillerie contre

tre d'autres Esprits leurs Adversaires, & qui dans l'Empirée se jettent des rochers, des montagnes, des forêts à la tête les uns des autres. . . tout cela & cent autres images de même nature n'annonce pas un Poète judicieux.

L'objection, comme vous voïez, n'est pas neuve; M. de Magny, qui n'en est pas lui-même l'inventeur, l'avoit fait valoir de toutes ses forces contre M. Addisson, qui l'avoit prévû, & y avoit, ce me semble, solidement répondu. J'en dis autant des soupçons odieux que le Traducteur semble vouloir jeter sur la Religion du Poète; Mr. de Magny & Addisson avoient assés discuté ce point. On sait que Milton étoit Protestant: il a dû par conséquent adopter le Systême Protestant touchant la Foi Justificative &c, & lui en faire un crime, c'est comme si on reprochoit à un Jacobin d'être Prédéterminant, ou à un Jesuite de soutenir la Science moïenne. Mais sur quelques expressions échappées à l'imagination d'un Poète tout plein de feu, fonder l'injurieuse dénomination d'Esprit fort & irreligieux, en vérité le seul soupçon m'en paroît & peu judicieux & nullement charitable; & certes ne faut-il pas être plus que credule, pour se persuader qu'un homme qui passe sa vie à composer deux Poëmes comme le *Paradis Perdu*, & le *Paradis Reconquis*, est un homme sans Religion.

Mais jereviens au *Paradis Reconquis*: Quoique j'y trouve des beautez sur tout dans les deux

deux derniers Chants, je n'y trouve pourtant plus cette étendue de Genie, ce beau feu, ces caractères neufs, variez & si bien soutenus, qui m'ont toujours frappé dans le *Paradis Perdu*; ce n'est à proprement parler qu'une Paraphrase assés unied'un morceau de l'Evangile: presque rien n'y décèle le Genie inventif du Poëte; à le bien prendre c'est un espece de sermon sur la vanité des Richesses, des Plaisirs & des Honneurs, ou si vous voulez, c'est une dispute de Morale assés bien soutenüe entre J. C. & Satan. On ne dira certainement pas que l'unité d'action & de tems n'y soit point scrupuleusement observée. Tout se passe en 24. heures ou environ, car il faut compter pour rien les 40. jours de jeüne de J. C. avant la Tentation, puisque cet intervalle n'est rempli que par un Monologue assés long, & si j'ose le dire, assés froid que le Poëte met dans la bouche du Sauveur. D'ailleurs on ne peut nier qu'en général la Traduction ne soit élégante, si on en excepte quelques négligences, & un peu de Neologisme. Je n'ai point ici l'Original Anglois, & je ne saurois par conséquent assurer qu'elle soit literale: Peut-être sera-t-il arrivé à ce Poëme, ce qui arriva à son frere aîné le *Paradis Perdu*; il fut un peu chapitré par le Censeur François; & graces à la Presse Hollandoise nous le revoions en entier. S'il en est ainsi du *Paradis Reconquis*, nous pouvons aussi trouver quel-

Tom. XV. Part. II. T que

que hérésie dans cette dernière production du Poëte Anglois ; & ce sera matière à Récrimination.

ARTICLE V.

LE NOUVEAU GULLIVER, *ou Voyage de*
 JEAN GULLIVER fils du Capitaine GULLIVER. *Traduit d'un manuscrit Anglois, par*
 Mr. l'Abbé D. F. deux tomes grand in-12. tome I. pagg. 204. sans l'Épître & la Préface, & tome II. pagg. 190. à Amsterdam aux dépens de la Compagnie M. D. CC. XXX.

CE n'est point ici une traduction & on en doit moins croire le titre que la Préface de l'Éditeur, que l'on peut sans inconvénient confondre avec l'Auteur lui-même. Celui-ci par une précaution qui sera regardée sans doute comme inutile, a eu soin d'avertir que la personne qui lui a fait l'honneur de le charger de la publication de cet Ouvrage lui a laissé entrevoir qu'elle en pourroit bien elle-même être l'Auteur. Cet Auteur est Mr. l'Abbé D. F. connu par quelques traductions estimées & par divers autres Ouvrages. Il reconnoît dans sa Préface que le Public est justement prévenu contre les continuateurs des livres estimez. Il a raison. Le titre d'un livre est très-souvent un garant in-

infidelle , un Ecrivain du bas étage croit d'ordinaire par son titre se mettre à coté d'un Ecrivain du premier ordre ; combien le burlesque enjoué de Scarron a-t-il produit de faux plaisans à grossieres turlupinades , & les Caractères de la Bruyere de Caractères insipides. Notre dessein n'est point de former un préjugé qu'il y ait la même difference entre le nouveau & l'ancien Gulliver , il y a même bien des Lecteurs qui d'ailleurs ne manquent pas d'esprit , qui s'accommodent mieux des idées de Mr. l'Abbé D. F. que de celles du Docteur Swift. A s'en rapporter même à quelques Anglois , leur compatriote auroit moins été l'objet des éloges des François , s'ils l'avoient mieux compris. Leur amour propre, disent-ils , les a séduits , ils ont été charmez de ce qu'ils ont cru deviner , & le mépris enveloppé que le Docteur leur a témoigné , s'est tourné en admiration pour lui. Des Lecteurs fortement prévenus de l'étendue de leurs lumieres ont revêtu le caractère Commentateur & se sont enthousiasmés d'eux-mêmes , ne le croyant être que de l'Allegoriste.

On verra sans peine , dit l'Auteur de la Préface , qu'il n'a été aisé de donner tout autre nom au Héros de cet Ouvrage ; bien des gens ont cru y voir avec la même facilité , que cela en effet auroit mieux convenu , & que dans un titre la triple repetition d'un nom étranger , qui par soi-même n'excite aucune idée nette , en excitoit une assez bizarre. Le roman de Gulliver , ou Voyage de Jean Gulli-

ver, fils du Capitaine Gulliver. „ Si, conti-
 „ nuë Mr. l'Abbé D. F. l'on a choisi ce
 „ nom préféablement à un autre, c'est par-
 „ ce qu'on a cru que le Public familiarisé
 „ avec les idées philosophiques & hardies du
 „ premier Gulliver, seroit moins surpris de
 „ celles du second, lorsqu'il les verroit en
 „ quelque sorte réunies sous un titre sem-
 „ blable. „ Cetteraison qui semble supposer
 quelque parité entre les aventures du pere &
 celles du fils paroît anéantie par un autre en-
 droit de la Préface, où on lit, „ Les aventures
 „ du fils n'ont rien de commun avec celles du
 „ pere, elles n'en dépendent en aucune for-
 „ te; & elles n'en sont la suite (qu'on me
 „ permette cette comparaison) que comme
 „ les aventures de Telemaque sont la suite
 „ de l'Odyssée. „ On n'a pas tort de dire qu'il
 ne faut pas trop presser les sujets de comparai-
 son, celle-ci surtout y perdrait trop. Dans
 l'Ouvrage de Mr. de Fenelon, c'est un fils
 qui en cherchant son pere a des aventures
 différentes; dans celui de Mr. l'Abbé D. F.
 c'est un prétendu fils qui n'a rien de commun
 que le nom avec son pere, non pas même
 le caractère national; le pere est Anglois, le
 fils est Parisien, comme on le verra par la
 suite de nôtre extrait. Une autre remarque
 qu'on peut faire contre un pareil titre,
 c'est qu'il faut supposer pour y trouver
 quelque raison, que ceux qui liront l'Ou-
 vrage de Mr. l'Abbé D. F. auront déjà
 lu celui du Docteur Swift. En voilà assez sur-
 le

letitre & sur la Préface, venons au corps de l'Ouvrage.

Les voyages du Capitaine Gulliver, dont il racontoit les circonstances à sa famille, firent bien-tôt naître dans l'esprit du jeune Gulliver un ardent desir de courir le monde. Son pere lui avoit même promis de le prendre avec lui à son quatrième voyage, cependant il partit sans lui ; & quoiqu'il eût déjà quatorze ans, il le laissa auprès de sa mere. Cette bonne femme chargée d'enfans & n'ayant qu'un revenu mediocre, excitoit sans cesse son fils à rechercher quelque petit emploi de finance. „ Elle me mettoit, dit il, „ devant les yeux l'exemple d'un grand nom-Pag. 6.
 „ bre d'opulens & superbes Financiers, dont
 „ la modestie prudente avoit d'abord accepté
 „ les plus minces & les plus humiliantes com-
 „ missions. „ A ce debut les Lecteurs tant
 soit peu instruits commencent à perdre de vûë
 l'Angleterre pour ne la fixer que sur le
 Royaume voisin, & ils y sont confirmez
 par les réflexions du jeune Gulliver, ou plû-
 tôt de Mr. l'Abbé D. F. qui ne peuvent
 convenir qu'à la France & par dessus lesquel-
 le nous passons.

L'exemple du pere prévalut dans l'esprit du fils sur les conseils de la mere, rien en effet de plus ordinaire que de voir les plus admirables préceptes détruits par le mauvais exemple. Notre jeune homme ayant atteint l'âge de dix-huit ans, âge dangereux pour la séduction, fit un paquet de toutes

Pag. 8, ses hardes, & avec quelques livres, & de l'argent emprunté à des amis, partit sans prendre congé de personne & se rendit à Bristol ayant appris qu'un vaisseau devoit de là faire voile pour la Chine. Le Capitaine *Harrington*, à qui il demanda la place de second Ecrivain, la lui accorda volontiers, après lui avoir fait quelques questions auxquelles il avoit répondu *judicieusement & avec grace*, en sorte qu'on parut content de son esprit, de sa figure, & de ses manieres. Il se trouva au comble de la joye le 3. Octobre 1714. qu'ils leverent l'ancre. Nous passerons legerement sur le pompeux éloge qu'il fait de son mérite, & nous dirons seulement qu'il se trouvoit, *beau, bien fait, plein d'agrement, les manieres polies, l'humeur douce, égale, complaisante, de l'esprit & de la vertu*; en un mot n'ayant ni ignorance ni vice à cacher.

L'Auteur mérite toutes nos félicitations & nous les lui accordons de bon cœur, si ce portrait lui ressemble. Nos voyageurs avoient navigé heureusement jusqu'au deuxième d'Août 1715. & ils étoient environ à 30. lieues d'*Emou* lorsqu'ils furent assaillis par un de ces redoutables coups de vent appelez *Tifons*, leur grand mâit fut emporté & la plupart de leurs voiles déchirées &c. A cette description de tempête, on reconnoit aisément un marinier d'eau douce; les voiles, les vergues, les huniers, les perroquets peuvent être emportez & le grand mâit rompu & jeté hors

hors de bord , auquel cas on coupe les hautbans qui le retiennent pour ne pas tourner , mais un grand mât ne peut être emporté par la tempête. Enfin après quarante quatre heures de ténèbres le jour ayant paru , ils se crurent par leur estime dans l'Océan Oriental au delà de l'Isle de Nippon , & ils jugerent à propos de faire voile au sud-ouest pour se rendre à Emonî. On ne sauroit deviner quels tems ils prirent pour se remettre en état de faire voile , ni de quel secret ils se servirent pour être si-tôt prêts. Un aussi beau secret méritoit d'être communiqué au Public ; mais quoi qu'il en soit ils firent voile dès que le jour parut. Au bout de huit jours ayant découvert une Isle, qu'ils prirent mal à propos pour l'Isle Formose , „ Nous cinglions „ vers cette Isle , dit l'Auteur , lorsque nous „ vîmes venir à nous un gros vaisseau , qui „ nous parut un Corsaire & dans la disposition de nous attaquer. „ La prudence sembloit exiger qu'ils se missent en état de se défendre , mais il n'en est point fait mention. „ Il nous atteignoit , continuë-t-on , & „ lorsqu'il fut à la portée du canon il nous „ salua de plusieurs bordées , qui nous contraignirent de nous rendre. „ Cela étoit dans l'ordre , mais ce qu'on ajoute que ce fut après une heure & demie de combat , ne peut passer que pour une fanfaronade hors de saison , puisqu'ils ne paroissent pas donner le moindre signe de vie & qu'ils se laissent tous lier comme des agneaux.

Ces barbares qui leur avoient paru si terribles le sabre à la main, leur parurent alors avoir un air poli & humain, aucun d'eux n'avoit de barbe; ils avoient de longs cheveux, & la plupart paroissoient jeunes & très-beaux.

Le jeune Gulliver parut sans doute aussi plein de charmes aux yeux du Capitaine Corsaire, car après l'avoir considéré, il s'approcha de lui, lui baïsa la main & le conduisit dans la chambre de poupe, où il me fit, dit-il, *des caresses qui me surprirent extrêmement. J'ignorois que ce Capitaine étoit une femme.* Sans cette ignorance la chose l'auroit moins surpris apparemment, quoiqu'elle n'ait guère été moins surprenante dans le fonds, puisqu'il ne devoit pas encore connoître la coutume regnante chès les peuples de *Babilary*, comme il la connut dans la suite.

Nôtre dessein n'est pas de suivre l'Auteur par tout où il tombe en deffaut, comme nous l'avons suivi jusqu'ici, cela nous meneroit trop loin & il faudroit faire un volume au lieu d'un extrait: nous nous contenterons donc dans le reste de cet article, de faire quelques remarques qui établiront chemin faisant que Mr. l'Abbé D. F. a autant lieu de redouter la critique que de l'aimer, quoiqu'il en fasse sa principale occupation.

Babilary; nom de l'Isle où nos Voyageurs furent menez prisonniers, signifie en la langue du pais *la gloire des femmes*. En effet les femmes seules y regnent & les hommes n'y ont aucun droit au trône. Cela parut étrange à Gul-

Gul-

Gulliver, cependant il se ressouvint qu'une femme étoit actuellement sur le trône d'Angleterre, & afin qu'on ne s'y méprenne pas, l'Editeur a mis en note *Anne Stuart*, regnoit alors. Ce n'est là qu'un Anacronisme qui ne mériteroit pas d'être remarqué, s'il n'avoit été aussi aisé de l'éviter. Il ne falloit pour cela que changer une date inutile & faire partir Gulliver au commencement d'Août 1714. la Reine Anne étant morte le 10. au lieu de le faire partir le 3. octobre. Quand on veut paroître exact, il faudroit au moins l'être jusqu'à un certain point.

La gloire des femmes Babilariennes consiste, non seulement à être le sexe dominant comme chès les Amazones, mais à faire tout ce que font ailleurs les hommes. L'Auteur a imaginé fort heureusement cette métamorphose des femmes en hommes & des hommes en femmes, pour prouver combien nos mœurs & nos usages sont éloignez de la raison, puisque nous ne pouvons nous empêcher d'être choquez, quand nous voyons faire à un sexe, ce que fait d'ordinaire l'autre, sans se croire deshonoré, parce qu'une coutume vicieuse & criminelle, l'a en quelque sorte consacré. On voit les femmes à *Babily* non seulement occuper toutes les charges de l'Epée & de la Robe, mais aussi la Reine y entretenir un ferrail d'hommes, animez entr'eux des mêmes jalousies sur la beauté, qui agitent communément les femmes par tout ailleurs. Notre Auteur qui n'a pu résister à

la tentation de se faire partout où il se trou-
ve le personnage notable, ne tarda guere par
ses charmes à porter le trouble dans le cœur
de ceux de ses compagnons du ferrail, qui se
croyoient les plus près d'obtenir les faveurs
de leur Souveraine. En effet elle le préféra
à celui qui paroissoit destiné à son lit dans
quelques mois, l'usage établi dans cette Cour
n'étant de changer d'époux qu'une fois
chaque année.

Tout se dispoisoit aux nouvelles nûces de
la Reine de Babilary, quand *Mejax*, Gouver-
nante du principal port de l'Île, déclara à
Gulliver de la manière la plus respectueuse
& en même tems la plus tendre tout l'amour
qu'elle ressentoit pour lui. Cette Dame étoit
*d'une très haute naissance, riche, jeune, vive
spirituelle, d'une beauté parfaite & d'un ca-
ractère très-aimable.* Le moyen de résister à
tant de charmes; aussi Gulliver avoit déjà
pris pour elle d'avance des sentimens qui
l'avoient rendu insensible à la gloire d'épou-
ser la Reine. Il ne put donc se résoudre à
faire tout à fait le cruel, il lui avoua même
qu'il sentoit tout le prix des sentimens qu'el-
le lui témoignoit, & il lui prenoit même de
tems en tems envie de suivre les mœurs de
sa patrie & de se comporter avec elle en ga-
lant homme & en Européen. Cependant
l'air Babilarien qu'il avoit respiré lui faisoit
oublier quelquefois ce qu'il étoit. „ Si Sa
„ Majesté, lui disoit-il, ne m'avoit pas desti-
„ né à la gloire d'être son époux, je me fe-
rois

Pag. 77.

„ rois cru très-heureux d'être à vous & de
„ pouvoir vous épouser, d'autant plus que
„ cet établissement, quoique moins glo-
„ rieux, auroit été peut-être plus solide &
„ plus durable. Mais il n'y faut plus penser,
„ étouffez des desirs qui offensent magloi-
„ re, & qui peuvent vous devenir funestes. „
L'excès de douleur où cette tendre amante
se laissoit aller, fit enfin venir dans l'esprit à
notre pudique Jouvenceau *de profiter de la*
disposition de Mejax & de sa passion violente ;
non pour la satisfaire & contenter la femme
propre, mais pour reconquerir sa liberté s'il étoit
possible. Il proposa donc la fuite à cette belle & y
mit pour condition la liberté de tous ses com-
pagnons Anglois. Le marché ne tarda pas
à se conclure, la passion de Mejax *ne con-*
noissant ni politique, ni intérêt, ni dangers.
L'autorité qu'elle avoit dans le port la mit
bientôt en état d'exécuter leur dessein. Ils
partirent, mais le vent ne leur étant pas fort
favorable, le lendemain de leur départ ils
n'étoient encore qu'à six lieues du port,
lors qu'ils se virent poursuivis par deux vais-
seaux ; c'étoient des vaisseaux Babilariens que
la Reine avoit envoyé après eux pour les
ramener dans le port. Cet ordre leur fut sig-
nifié avec menace de les y contraindre en cas
de refus. Pour cette fois-ci voyant venir sur
eux ces deux vaisseaux, ils s'étoient mis en
état de deffense, & il semble qu'il ait fallu
des femmes marinières pour apprendre à des
Anglois les loix de la mer. Le combat fut
très

très vif, particulièrement entre les femmes sur qui tomba presque tout le choc. Pour défendre son cher Gulliver l'amoureuse Mejax fit des prodiges de valeur qui lui coûtèrent la vie. Les vaisseaux de la Reine craignant d'être pris se retirèrent. Huit jours après nos déserteurs de Babilary étant descendus à terre dans une fort petite Ile pour y faire aigade, le Capitaine Harington alla d'un côté avec dix ou douze Anglois, & les Babilariennes qui avoient *un extrême* attachement pour Gulliver, ne voulurent point le laisser aller avec les Anglois, le croyant plus en sûreté avec elles. À peine cette petite troupe eut fait un quart de lieuë le long d'un bois, qu'elle fut attaquée par une centaine d'hommes rouges sans barbe ni poil, armez de flèches, & ils avoient la plupart plus de six pieds de hauteur. Quoique nos chercheurs d'eau fussent *tous bien armez & en état de se défendre*, la partie ne leur parut point égale; ils se laisserent prendre & dépouiller. Gulliver fut attaché à un arbre avec de l'osier, & dans cet état il vit succomber ses compagnes sous un genre de supplice, qui paroitra indecent à plus d'un Lecteur. Il profita de la brutalité de ces Insulaires pour se détacher & pour rejoindre le Capitaine Harington & ses gens, à qui il raconta le danger qu'il avoit couru. S'étant rendus à leur vaisseau ils tinrent conseil avec les Babilariennes qui y étoient restées, & n'ayant pu faire eau il fut résolu de mettre à terre au nombre de
cent

cent trente, dont il y avoit quarante femmes & quatre vingt dix hommes tous armez de sabres, de fuzils & de bayonnettes. Les barbares qui parurent furent exterminés & les Babilariennes trouvées liées les unes aux autres ayant été mises en liberté, reprirent leurs habits & leurs armes & se joignirent à leur compagnes pour tirer vengeance des indignitez où elles avoient été exposées. Plusieurs tonneaux d'eau ayant ensuite été transportez à bord on leva les ancres &c.

Mais, dit l'Auteur, *comme, toute fiction Preface.*
est méprisable si elle n'est utile & si elle ne sert
à représenter la vérité, il est prié bien sérieusement de développer l'Allegorie de tout ce qu'il a raconté depuis son départ de Babilary. Tous les Lecteurs n'ayant pas une pénétration égale à la sienne, le plus grand nombre n'y trouve que de ce Romanesque, *qui*
a coûtume de gâter le cœur, & quelquefois
l'esprit, ce qu'il dit pourtant à Madame la Comtesse De *** qu'on ne trouvera point *Epître De-*
dans son livre. *dicatoire.*

Le dessein du Capitaine Harington, à qui Gulliver avoit fait part des pierreries qu'il lui avoit laissées *Mejax*, étant de retourner en Angleterre, Gulliver fut de même avis, & ils firent route pour l'Europe.

Au bout de six semaines d'une navigation, pendant laquelle ils avoient eu le vent assez favorable, étant à environ douze degrez de latitude septentrionale & cent quatre de longitude, ils furent accueillis d'une tempête violente,

te, dans la description de laquelle nous ne nous engagerons point. Il nous suffira de dire que tout l'Equipage se jettadans la chaloupe, excepté Gulliver qui voulant aller chercher sa boîte de pierreries fut abandonné seul dans le vaisseau, qui se brisa sur un rocher par la violence des vagues. Le péril étoit extrême, aussi sans délibérer il se jetta dans un des canots qui se trouva heureusement tout prêt, & dont il n'eut qu'à couper le cable. Après avoir ramé cinq heures il prit terre avant le coucher du soleil. Il mangea quelques fruits & monta sur un arbre où il passa une assez mauvaise nuit. Il dormit pourtant ainsi perché, puisqu'il ne se reveilla le lendemain qu'au bruit de plusieurs chiens qui entouroient son arbre.

Comme ce que nous avons dit jusqu'ici pourroit suffire pour donner une idée assez juste de la manière dont cet Ouvrage est exécuté, & que d'ailleurs nous ne voudrions pas tomber dans l'inconvénient de faire un long extrait d'un livre qui n'est pas long, nous ne ferons plus qu'indiquer les mœurs de chaque pays dont parle Gulliver.

Dans l'Isle de Tilibet où il se trouvoit alors, les enfans chantent, rient, & marchent en naissant. Dès leur premier jour on leur donne un maître de langue, & leur étude finit au bout de quinze jours. A trois mois ils savent danser & la musique & ont au moins quatre pieds de haut. La fleur de leur âge est à quatre ans leur vieillesse à dix-sept ou

ou dix-huit, & on n'y vit jamais au delà de vint-quatre. On n'y dort qu'une heure par nuit. *Que vous profitez mal*, disoit Furofo-
lo à Gulliver, *de la longue vie que le ciel vous a accordée. Je vois que quoique vous viviez qua-* Pag. 118.
tre fois plus longtems que nous, vous ne vivez pas d'avantage, puisque les trois quarts de vô-
tre vie sont perdus.

On sent aillès que la moralité cachée sous cette enveloppe est contre le vain usage que l'on fait d'ordinaire de la vie. Pour se convaincre de cette triste vérité, la plus grande partie du genre humain n'auroit qu'à faire l'essai d'un registre exact de l'emploi de son tems sur le plan de celui qu'on trouve dans le Spectateur, ou Socrate moderne tome III. Discours LXIV. Cet essai pourroit produire une honte salutaire.

Gulliver avec sa boîte de pierreries se sauve de cette Isle sur un vaisseau Portugais, qui y étoit abordé pour y chercher de l'eau. Après environ trois mois de navigation étant dans la mer du Paraguai vers les 35. degrez de latitude meridionale, leur vaisseau faisant eau par deux endroits ils mettent à terre dans une Isle, où ils furent attaqués par des sauvages. Se battant en retraite tous leurs gens se sauverent dans la chaloupe, execepté quatre qui se laisserent prendre dont Gulliver fut du nombre.

Nous n'avons rien trouvé d'utile ni qui soit propre à représenter la vérité, dans toutes les fictions contenues depuis la page 127. jus-

Pag. 134.

jusqu'à la page 158. & conséquemment il n'y a rien *que de méprisable* suivant le principe établi dans la Préface. Car nous ne saurions regarder comme utile l'affectation de marquer la latitude d'une Isle imaginaire, comme une représentation de la vérité, la description d'un combat chimerique, dans lequel des sauvages *armez d'arcs & de flèches* ne peuvent atteindre des Portugais, parce que ceux-ci *se tenoient serrez*, & leur présentoient toujours *la bayonnette*. Enfin, dit Gulliver, *nous regagnâmes nôtre chaloupe avec beaucoup de peine. Comme je fus des derniers à y entrer &c.* Cette maniere de s'exprimer suppose qu'il y entra quoique des derniers, cependant il n'y entra point, & il continuë, *& que les sauvages quoique toujours repoussez ne cessent de nous poursuivre, je fus malheureusement pris, &c.*

Ceux qui s'étoient sauvez dans la chaloupe, ayant porté cette nouvelle au vaisseau, le Capitaine fit mettre à terre cent hommes bien armez, & s'étant lui-même mis à leur tête il délivra les quatre prisonniers du nombre desquels étoit son neveu.

Pendant cette expedition trente hommes restez au vaisseau, sans se mettre en peine *des voyes d'eau qui s'y ouvrent tous les jours*, résolurent de se l'approprier, tentez par la richesse de la cargaison & par la boîte aux pierreries de Gulliver, qui avoit eu l'imprudence de la faire voir pour s'attirer plus de considération.

Le

Le Capitaine avec les gens qu'il avoit mis à terre apprirent cette fâcheuse nouvelle par deux hommes de l'Equipage resté à bord, qui n'ayant pas voulu tremper dans un crime si horrible, s'étoient jettés dans le canot. Quel parti prendre? ce fut celui de tuer & de boucaner autant de gibier qu'ils purent, & de se mettre *tous dans la chaloupe* (qui apparemment devoit être assez grande pour contenir 107. hommes) & de cotoyer l'Isle pour y chercher un endroit plus sûr, en attendant quelque moyen de pouvoir retourner en Europe. Ce dessein leur réussit, & dès le soir même ils prirent terre dans un autre endroit de l'Isle où ils trouverent des sauvages qui les accueillirent avec toute sorte d'amitié.

Gulliver devenu amoureux en peu de tems d'une jolie sauvagesse l'auroit épousée, si le Capitaine & ses autres amis ne l'en avoient détourné. Ses entretiens avec cette jeune personne ne font pas honneur à certaines femmes d'Europe, qui changent de tein tous les jours. Mais l'Auteur n'a pas sçu ou a oublié deux choses. La première, c'est que faisant peindre le corps des sauvages de cette Isle de diverses couleurs, il n'auroit pas dû en faire des noirs, cependant il louë sa maitresse sur la noirceur de sa peau. La seconde, c'est qu'il a mal choisi les Dames Angloises pour leur faire *couvrir le visage d'un rouge très foncé*. Dailleurs si on se peint de diverses couleurs dans cette Isle, ce n'étoit pas le moyen de rendre l'usage des femmes Européennes dont il parle, aussi ridicule qu'il l'est.

Tom. XV. Part. II.

V

en

Page. 139.

en effet. Ses conversations avec le père de sa maîtresse, sauvage de bon sens, étant plus générales, n'ont pas les mêmes deffauts. Sur la description que Gulliver lui faisoit des coutumes de son païs, le bon *Abenousaqui*,
Pag. 167. en paroïssoit étonné. „ On n'est heureux „ *disoit il avec raison*, qu'autant qu'on ne „ desire rien ; & cependant toute votre vie „ se passe à desirer. Pour nous, nous avons „ tout, parceque rien de ce que nous desirons ne nous manque. „

Tome II. Quelque agréablement que se trouvaient nos Européens dans cette Île, ils ne pouvoient perdre le desir si naturel à tous les hommes, de retourner dans leur patrie ; pour y parvenir ils envoyoient tous les jours fix d'entr'eux à la découverte. Ceux-ci apprirent à leurs compagnons qu'ayant aperçu à environ trois lieues de là un vaisseau, ils avoient ramé vers lui & que lui voyant porter Pavillon Hollandois ils n'avoient fait aucune difficulté de s'y rendre, qu'on vouloit bien les y recevoir tous, à condition qu'ils y apporteroient des vivres, dont ils commençoient à manquer.

Le départ résolu ils firent une chasse générale dans laquelle les sauvages leur aidèrent, quoiqu'ils ne virent partir leurs nouveaux hôtes qu'à regret. La tendre sauvagesse surtout en fut au désespoir, & voyant embarquer l'objet que cherissoit son cœur, elle se précipita dans la mer où elle se noya. La douleur, qu'en eut Gulliver lui auroit,
dit-

dit-il, peut-être coûté la vie, s'il n'avoit pas eu le bonheur de trouver son cher Harrington dans le vaisseau Hollandois. Après les premiers transports de leur joye ils se raconterent tout ce qui leur étoit arrivé depuis leur naufrage. Harrington sauvé seul sur une planche aborda à l'Île des Bossus où il excita la risée de quelques Païsans qu'il rencontra dans la campagne. Lors qu'ils eurent bien ri, ils lui indiquèrent un village qui n'étoit pas fort éloigné où il se rendit. Là il excita de nouveaux éclats de rire de tous les habitans qui s'empressoient de le venir considérer. Harrington alors remarqua qu'ils étoient tous bossus, & il eut de la peine lui-même à s'empêcher d'en rire, ce qui lui fit conjecturer qu'on feroit de le voir sans bosse.

Un homme grave & prudent, mais plus bossu que tous les autres, le retint chés lui, & fit entendre à ceux de sa maison qu'il ne falloit point insulte à un pauvre Étranger disgracié de la nature. La description de toutes ces bosses a quelque chose de comique, Pag. 141 voici du moral. La seule maltresse du Logis n'avoit point si, aussi n'étoit-elle point bossuë, les bosses qui lui couvroient le dos & la poitrine étant artificielles, ce que Harrington remarqua, l'ayant aperçue à sa toilette un jour qu'elle s'ajustoit pour les nœces de sa fille. La conformité de figure auroit touché l'amour propre de cette femme, qui pria sa compagne de ménager l'Étranger & de ne lui point témoigner de mépris. *Nous aimons*

toujours, dit-il, ceux, qui nous ressemblent même par les deffauts.

Le grave bossu qui avoit si généreusement usé d'hospitalité envers le Capitaine Anglois, lui fit entendre qu'il avoit appris qu'à l'extrémité de l'Isle vers le Sud, il y avoit des Etrangers à qui il ressembloit. S'y étant rendu après sept jours de marche & des fatigues infinies, il y trouva 150. Hollandois qu'une tempête y avoit jetté depuis environ six mois, & qui le reçurent avec beaucoup d'honnêteté. Cette rencontre fut également heureuse pour les uns & pour les autres. Les Hollandois auroient voulu pouvoir racommoder leur chaloupe, ils ne manquoient pas de bons charpentiers, mais il leur manquoit des outils & du fer. Harington étant à la chasse eut le bonheur d'en découvrir une mine, ils bâtirent auprès un fourneau & une forge, d'où à l'aide d'un ferrurier il sortit toutes les utenciles qu'il leur falloit pour construire un vaisseau.

Page. 21. Mais voici quelque chose de singulier, sur quoi il est à propos d'entendre parler l'Auteur lui-même. „ Notre vaisseau étant entièrement construit, dit-il, nous le gondonnâmes parfaitement, aussi bien que nos cordages dont nous fîmes des cables de toute grosseur. Nous plantâmes les mâts avec leurs hunes & leurs haubans, & y attachâmes les vergues, les voiles & tous les cordages ordinaires. Enfin après un travail de plus d'une année, nous lançâmes

„ mes à la mer le navire que nous appellâ-
 „ mes le Vulcain &c.

Un Voyageur qui n'a jamais vû d'autres Isles que l'Isle du Palais, ou l'Isle Nôtre-Dame, peut croire bonnement que tout cela se fait comme il le décrit, mais ce qui doit exciter plus de risée que la figure plate d'Harrington n'en excita dans tous les bossus de l'Isle, c'est d'avoir choisi un Capitaine Anglois pour lui faire lancer à l'eau un vaisseau tout prêt à faire voile. Il n'auroit fallu pour mettre le comble au ridicule que d'avoir attendu pour une telle manœuvre que le vent eût été favorable pour enfler leurs voiles.

Nous renvoyons au Livre même ceux de nos lecteurs qui voudront être instruits du Cérémonial observé envers *Dossogroboskow* LXXVII. du nom, Empereur de l'Isle, qui eut envie de voir le *grand canot*.

Les titres *d'affabilité* donnez aux Ministres *Pag. 27.* de cette Cour, *d'humanité* aux gens de guerre, de *desintéressement* aux Financiers, *d'intégrité* aux Magistrats, de *science* aux Bracmanes, de *rigueur* aux Dames, de *modestie* aux jeunes Seigneurs, & de *sincérité* aux Courtisans en général font un contraste assés ingénieux avec les mœurs Européennes. Le malheur est qu'ils ne cadrent pas non plus avec le caractère des habitans de cette Isle, que les Hollandois avoient reconnu *page 16.* être *présomptueux, méprisant, railleur & malin: qualitez ordinaires aux hommes d'une figure telle que la leur.*

Etant partis de cette Isle pour retourner en Europe, il y avoit environ deux mois qu'ils navigeoient lors qu'ils furent attaquez par un Corsaire d'*Achem*. Cette attaque leur fut heureuse, puis qu'ayant abordé & enlevé ce Corsaire ils y trouverent 24. pieces de canon, de la poudre, & quantité de marchandises précieuses de l'Orient, ce qui leur fit prendre la resolution d'aller commercer à la mer du Sud avant de se rendre dans leur patrie.

Il y avoit environ deux mois que cette action s'étoit passée, lors que ces Hollandois reçurent dans leur vaisseau Gulliver & ses compagnons. Ils firent route vers le Détroit de Magellan où ils entrèrent au bout de six semaines. L'envie les ayant pris de s'approcher de la terre des États, pour voir si comme on le disoit elle étoit sterile & inhabitée, ils furent agréablement surpris de trouver un país très fertile, & peuplé de gens habillez à l'Européenne. C'étoit une Colonie Hollandoise formée de l'Equipage d'un vaisseau qui y étoit abordé en 1673. & qui ayant trouvé des habitans honnêtes & polis & des femmes douces & charmantes, l'amour les y avoit retenus ne pouvant se résoudre d'abandonner un país aussi délicieux.

Un jeune Hollandois nommé *Wanones*, né dans le país, apprend à Gulliver qu'autour de cette Isle il y en a plusieurs autres habitées par des gens de differens caractères; l'Isle des Poëtes, des Geometres, des Philosophes, des Musiciens, des Comediens

diens, une Isle de Médecins & une autre de Gourmands, à la description desquelles l'Auteur se rejouit aux dépens du prochain; car on ne sauroit mettre sur le compte de Gulliver & moins encore de Wanouef ce qu'il lui fait dire des Prêtres du *Dieu Ventre* en l'Isle des Gourmands, c'est que par leur embon-^{Page 57.} point, leur épaisseur & leur menton à triple étage, ils ressembloient assez aux Chanoines d'Europe, puis qu'il faut avoir au moins quelque idée de deux choses que l'on compare.

Dans l'Isle de *Foolik* habitée par les Poètes se tient toutes les années une foire fameuse. Les denrées qui s'y débitent sont des Poèmes Epiques, des Tragedies; des Comedies, des paroles d'Opera, des Cantates, des Satyres, des Epitres, des Epigrammes, des Vaudevilles, des Fables, des Chançons; des Contes &c.

On aura peut-être de la peine à comprendre les raisons qu'a eu l'Auteur pour faire habiter les Poètes dans la terre de feu, pendant qu'on en trouve un aussi grand nombre qui semblent plutôt nez en Groenland. S'il avoit introduit sur la Scene un Hollandois pour parler allegoriquement de ce commerce de chimeres qui rendit presque toute l'Europe folle il y a dix ans, la fiction auroit été mieux assortie au genie national de celui qui auroit raconté d'aussi étranges extravagances. Mais si nous ne pouvons approuver le discernement de l'Auteur dans le choix de ses Acteurs, rendons au moins justice à sa

sincérité. A la foire de *Foolick* il y a, dit-il, des manufactures à toute sorte de prix, & sur tout des *Cantiques* à bon marché. Il a peu, dit-on, en parler sagement, puis qu'il fait par l'expérience de son Libraire le peu que valent les siens.

Ayant pris congé des Hollandois qui les avoient si bien reçus & promis de les revoir à leur retour de la mer du Sud, nos voyageurs partirent de l'Isle des Etats le 17. Août 1718. Etant par le 45. degré de latitude meridionale, & le 269. de longitude ils découvrirent une grande Isle qui leur parut digne de leur curiosité. Quelques Officiers Hollandois, plusieurs Portugais, Harington & Gulliver descendirent à terre, ils trouverent d'abord un país desert & couvert d'épaisses forêts, cependant voyant un petit chemin battu ils jugerent l'Isle habitée, ce qui les fit avancer dans le país. Gulliver & un jeune Portugais fort brave, nommé Silva, précédoient tous les autres & étant même montez sur une montagne assés escarpée pour découvrir de plus loin, pendant que leurs gens étoient restez dans le vallon, à peine avoient-ils atteint le sommet qu'ils virent plusieurs ours d'une grandeur démesurée, descendre de la montagne. Leurs gens les ayant aperçus de la vallée, n'osèrent ni avancer ni les attendre, & jugerent à propos de se retirer. Gulliver & Silva auroient bien voulu en faire autant, mais les ours leur couperent chemin. Toute leur ressource alors fut d'imiter l'homme.

me de la fable, de se coucher sur le ventre & de contrefaire les morts. Pendant ce tems-là le brave Harington & ceux qui étoient avec lui, *fuyoient de toute leur force*, & voyant de loin leur amis couchés au milieu de ces bêtes cruelles, ils crurent que c'en étoit fait, & ne songerent qu'à se rembarquer. Gulliver & Silva laissez par les ours n'eurent rien de plus pressé à faire que de quitter un lieu si dangereux, & de se jeter dans le chemin battu. Ils l'avoient suivi pendant cinq heures, quand sur la fin du jour ils rencontrèrent un homme d'environ 28. ans qui à leurs habits les reconnut pour Européens & leur parla Espagnol, langue que cet Insulaire avoit appris dans un voyage fait au Chili soixante-dix ans auparavant. On ne peut rien de plus gracieux que l'accueil qu'ils en reçurent, il les mena chès lui, les présenta au père de sa femme qui leur parut âgé de 10. ou 12. ans & qui en avoit 109. *Taisaco* leur montra ensuite sa femme qui leur sembla âgée de 30. ans, il fit ensuite venir sa fille qui paroïssoit en avoir 45. qui à son tour leur présenta aussi ses enfans, dont l'ainé leur parut aussi âgé que son grand père & moins jeune que son bisayeul.

Gulliver & Silva ne pouvoient comprendre cet ordre généalogique & Silva dit à l'oreille de Gulliver, on veut se divertir à nos dépens, on nous prend pour des Etrangers imbecilles & sottement credules, & il faut voir si cette comédie sera longue. Le généreux

V 5

Tai-

Taïfaco leur en donna le denouëment dans la suite, en leur apprenant que les *Latalispons* vivent d'ordinaire cent vingt ans, dont ils ne vieillissent que jusqu'à soixante, après quoi ils retrogradent & meurent de jeunesse.

Nous avouons ingenuement que s'il y a quelque moralité cachée là dessous, l'enveloppe est trop épaisse pour nous. Le reste est plus transparent & il est aisé de s'apercevoir que l'extrême attention de ce peuple à conserver sa santé & sa vie, est une leçon pour ceux qui prodiguent sans ménagement, par intemperance ou de quelque autre manière le plus précieux de tous les biens. On pourra s'instruire dans le livre même des loix de santé établies chès les *Latalispons*, on y verra aussi quelles sont leurs mœurs, quel est le goût de leur littérature, & ce qu'ils pensent de la souveraineté &c.

Quelque agrément que pût procurer à nos deux Européens un hôte aussi gracieux & aussi spirituel que *Taïfaco*, il ne pouvoit éteindre en eux le desir de revoir leur patrie. D'ailleurs peu accoutumés aux legumes, nourriture ordinaire des habitans de cette Isle, environ trois mois d'un noviciat aussi rude les en avoit extrêmement dégoûtés. Ce dégoût les fit penser de proposer à *Taïfaco* de leur laisser au moins prendre du poisson. Il eut cette complaisance pour eux, à condition qu'ils se serviroient de son canot pour s'éloigner du rivage, de peur que quelqu'un ne les vît & n'en fût scandalisé : Tolerance si rai-

raisonnable & si peu imitée en Europe. Ils profiterent de la permission dès le lendemain, & comme ils étoient sur le point de jeter un Epervier qu'ils avoient fait la veille, ils aperçurent un vaisseau. C'étoit un François qui venoit de la mer du Sud & qui s'en retournoit à St. Malo. Le Capitaine les reçut avec politesse suivant, l'usage de sa nation à l'égard des Etrangers. Depuis ce jour-là les aventures cessèrent, ils arrivèrent à St. Malo le 18. Novembre 1720. & Gulliver en partit le 20. pour se rendre à Portsmouth.

Ce Volume finit par une lettre du Docteur Ferruginer, il ne seroit pas impossible que le but de l'Auteur n'ait été de faire parade de ses lectures, mais nous n'y en trouvons point de plus marqué que celui de fournir l'exemple d'une érudition mal employée, & de la manière dont les Savans savent quelquefois perdre leur tems.

Nous avons moins consulté dans cet article notre inclination particulière, que celle de l'Auteur du voyage. La nôtre nous porte toujours volontiers à excuser les imperfections inséparables de l'humanité; celle de Mr. l'Abbé D. F. l'ontraine sans cesse à blâmer tout ce qui lui paroît reprehensible, que cela le soit ou non. Nous avons tâché de lui faire voir, qu'il est plus facile de reprendre les autres qu'il n'est aisé de faire mieux. Heureux si par cet essay nous pouvions l'engager de faire un plus légitime

* Voyez
Lettres à
M. l'Abbé
Houteville, let-
tre X. page
163.

me usage de ses talens , dont nous recon-
noissons d'ailleurs avec plaisir toute l'étendue.

ARTICLE VI.

*LETTRE de Mr. G. M. à un de ses Amis de Paris
sur les Ecrits publiez contre Mr. le Docteur PINGRÉ.*

MONSIEUR,

Vous me mandez qu'ayant connu en France M. Pingré sur le pied d'honnête homme & d'habile Médecin, vous apprenez avec surprise qu'on lui dispute en Hollande l'une & l'autre de ces qualitez; & que même on a publié contre lui des Dissertations polemiques d'une force tout à fait victorieuse. Vous me demandez agréablement, si l'air de Hollande a si fort changé M. Pingré, qu'il mérite d'être traité avec aussi peu de ménagement; & vous souhaitez que je vous instruisse de ce qu'on pense dans ce pays de cette Dispute. Si je m'étois hâté de répondre à votre Lettre, je n'aurois pû vous dire que ce qu'un petit nombre d'amis & moi en pensons; mais des affaires m'ayant obligé de faire un voyage à Amsterdam, je suis plus en état de répondre à votre question. J'y ai vû un grand nombre de personnes qui estiment fort M. Pingré, & bien instruites des faits; & une marque qu'on y rend justice à ses talens, c'est que quoique nouveau venu il a aquis une réputation capable d'exciter l'envie.

Je connois, Monsieur, & M. Pingré & son Adversaire, j'ai lû tout ce qui a été écrit sur ce sujet; & me trouvant dans une parfaite impartialité,

lité, je suis en état de vous mettre au fait. N'attendez pourtant pas que j'entre dans tous les détails vetilleux, où l'on donne d'ordinaire dans ces sortes de disputes; je me contenterai de quelques réflexions essentielles. J'entre en matière.

M. Pingré persuadé avec raison, que le Scorbut est une maladie générale dans ce pays, & qu'une plante qu'il nomme la *Britannique*, est spécifique contre ce mal, a trouvé bon de faire une * Dissertation pour la faire connoître. Il y décrit cette plante avec toute la précision possible, & d'une manière à la faire distinguer par ceux-là même, qui n'ont aucune notion de la Botanique. Il donne une description tout aussi exacte de la maladie même, & il indique plusieurs manières de se servir utilement de cette plante. Il entre encore dans un certain détail sur la Botanique, pour faire voir que l'usage des plantes est plus convenable que les remèdes chymiques, à la disposition naturelle du corps humain. La soif de la réputation ne paroît point l'animer; & sans s'embarrasser des ornemens du style, il s'exprime simplement, & semble n'avoir en vûe que l'utilité publique. Bien loin de faire le mystérieux sur cette plante, il en donne généreusement à tous ceux qui en souhaitent.

Au reste, non content d'affurer & de prouver par des autoritez vérifiées par une longue expérience, que cette plante est souveraine contre le Scorbut, il prétend qu'on peut s'en servir très utilement dans un grand nombre d'autres maladies. Il parle sur tout cela d'un ton ferme, & comme un homme bien convaincu. Il n'en falloit pas d'avantage pour irriter certaines gens, qui ne cherchoient qu'une occasion d'éclatter contre un nou-

veau

* Voyez la *Biblioth. Française*. Tom. XIV. l. P.

veau venu. N'ont-ils pas raison ? Ce nouveau venu paroît tout d'un coup à un haut degré de réputation, fondé sur d'excellentes cures; degré où d'autres ne parviennent que lentement, ou point du tout.

Il n'est pas étonnant, Monsieur, qu'on ait écrit contre cette Dissertation. Non seulement ces combats Littéraires sont permis; ils sont même d'une grande utilité, quand leur but se borne à la recherche de la vérité. Mais ils deviennent odieux, & contraires à ce but, quand on ne songe qu'à décrier celui, qu'on prétend convaincre d'erreur. C'est alors qu'au lieu de vouloir éclairer, on ne cherche qu'à éblouir. Celui qui est tombé sur M. Pingré, comme Anonyme, & qui s'est ensuite dévoilé, est M. Massuet. Il étoit peu connu auparavant; & quoiqu'il n'ait commencé l'étude de la Médecine que dans un âge où les autres la pratiquent déjà, on prétend qu'il y a fait des progrès; on peut en juger par ses écrits. D'ailleurs il a l'imagination vive, il se feroit lire avec plaisir s'il gardoit un peu mieux les bienséances, & il fait donner un air plausible aux plus faux raisonnemens, comme j'espère de vous en convaincre. Son dessein est de faire voir au Public que M. Pingré se trompe, en s'imaginant que sa plante est peu connue & peu employée par les Médecins; qu'il a tort de lui donner le nom de *Britannique*, puisque ce n'est autre chose que la *Patiente aquatique*, ou la *Paraselle des marais*, connue de tous les Botanistes; enfin que ce n'est pas le remède le plus spécifique contre le Scorbut, bien loin d'être efficace contre un grand nombre d'autres maladies, que M. Pingré en suivant Munting, croit pouvoir être

* Voyez les *Lettres Sérieuses & Badines*. Tom. IV. I. P.

être guéries par le secours de cette plante. Pour prouver son sentiment M. Massuet se sert des autorités respectables de Tournefort, de Chomel, & du célèbre M. Boerhaave, & il étale de l'érudition pour en accabler son Adversaire. Jusques-là tout va le mieux du monde. Il se sert de ses droits; il n'est blamable en rien. On n'en sauroit dire autant de sa manière d'écrire, & des attaques personnelles qu'il porte à M. Pingré. C'est une arrogance, une hauteur, des airs de mépris, qui ne font rien du tout au sujet, & qui ne paroissent destinez qu'à décrediter son Adversaire; & à lui ôter sa réputation. Voici par où il debute: *Vous n'êtes pas le seul, qui ait été charmé des magnifiques promesses de M. Pingré. Mais voici de quoi vous desabuser pleinement; c'est rendre service aux hommes, que de leur apprendre à ne pas se livrer indiscrettement à des gens, qui abuseroient de leur confiance.* Cet honnête prélude est suivi du caractère prétendu de M. Pingré. C'est un Charlatan, s'il y en eut jamais. On ne lui donne pas ce nom, mais on en réunit en lui tous les traits. Dispensez moi d'entrer dans un détail aussi odieux, & qui n'est propre qu'à exciter l'indignation des honnêtes gens contre celui qui a eu la hardiesse de le publier. Mais une chose que je ne dois pas oublier, c'est que M. Pingré ayant traité en général de *téméraires & d'ignorans, certains Médecins sans principes & sans étude, qui condamnent l'usage des plantes, & font un abus pernicieux des remèdes chymiques. M. Massuet insinue avec une malignité inexcusable, que par ces Médecins si méprisables, M. Pingré entend les Médecins d'Amsterdam. Un de mes Amis me disoit, il y a quelque temps, que les personnages que M. Pingré a ici en vûe, sont les Médecins d'Amsterdam; qu'il étoit*
faux

faux que ces Messieurs eussent condamné le bon usage des plantes, mais qu'ils desaprouvent seulement la pratique de M. Pingré, qui fait de la Britannique.... une selle à tous chevaux.

Avoüez moi, Monsieur, que ces sortes d'insinuations, fondées sur un *on-dis*, frisent bien la calomnie. M. Pingré n'a dit nulle part, que ceux qui n'admettent pas sa pratique à l'égard de sa plante favorite, étoient des Médecins méprisables; je suis sûr qu'il ne le pense pas. S'il est faux, qu'ils ne méprisent pas le bon usage des plantes, il est faux aussi que M. Pingré les ait eus en vûe. Pourquoi appliquer malicieusement aux Médecins d'une ville, ce qui concerne tous les Médecins de l'univers, qui sont dans le cas en question? Enfin, M. Massuet joint à ses preuves & à ses airs de huteur, certaines Histoires touchant les cures entreprises par M. Pingré: Histoires fausses en elles-mêmes, & tournées d'une manière à décréditer également la Britannique, & celui qui en a une si haute opinion. M. Massuet fait trouver par tout cette plante, lors même que son Adversaire n'a pas eu la pensée de l'employer.

M. Pingré n'a pas jugé à propos de laisser une telle Lettre sans réponse. * Il se justifie avec force tant sur ce qu'il a avancé sur la Britannique, que sur les Faits alleguez pour donner atteinte à son honneur. Quelques personnes ont cru qu'il auroit mieux fait de se défendre sans employer les termes durs d'*Ecolier*, d'*Auteur satyrique*, *envieux*, *malin*, &c. Mais on doit faire attention, qu'un homme qui se voit attaqué avec violence par un Inconnu, par un Anonyme, n'est pas obligé aux égards qu'on doit à un Adversaire qui écrit à face découverte, & qui garde quelque ménagement. Mais si quelqu'un le desaprouve, il me semble que

M. Mas-

* *Biblioth.*
Franç.
Tom. XV.
I. P.

M. Massuet auroit mauvaise grace de s'en plaindre. Dans ces sortes d'occasions, la grande faute est à l'agresseur. Il doit être poli & se modérer lui-même, s'il veut s'autoriser à s'attendre à de bonnes manières. Est-ce ainsi qu'un jeune homme qui ne fait que sortir de l'Ecole, doit attaquer un Médecin expérimenté, un homme qui peut avoir appris une infinité de choses curieuses dans ses voyages, & dans les Hôpitaux d'une armée soumis à ses soins & à sa direction? Il est vrai que M. Massuet tourne en ridicule d'une manière puerile, les emplois dont M. Pingré a été honoré; mais de si fades railleries retombent sur leur Auteur.

Au reste, l'essentiel de la Réponse de M. Pingré consiste à défendre le nom de *Britannique*, qu'il donne à la Plante en question après tous les Auteurs qui en ont parlé; à prouver que son Antagoniste ne connoit point la *Britannique*, & qu'elle n'a point été connue ni de Tournefort, ni de Ghomel; enfin à rectifier les Histoires alléguées contre lui, & auxquelles il prétend qu'on a donné un tour aussi faux que malin. Pour vous donner une idée de cette Réponse, je me hâte d'en venir à la * Replique de M. Massuet, que ses amis regardent comme la dernière pièce du procès.

D'abord M. Massuet s'attache aux termes odieux qu'on a employé contre lui. Il prétend qu'il ne les a point mérités, & qu'il est à tort accusé de jalousie ou de haine. Il le prouve ainsi: *Un Médecin n'est point de votre avis (sur la Britannique) il examine vos raisons, il vous démontre que cette Plante n'a pas toutes les vertus que vous lui attribuez..... il conclut de là, ou que vous êtes trop credule, ou que vous agissez de mauvaise foi. Certes ce n'est pas là en vouloir à votre personne. Le compliment*

Tom. XV. Part II.

X

n'est

* Lettres Sérieuses & Badines Tom. IV. P. II.

n'est-il pas doux, Monsieur? L'Auteur s'en étoit déjà galamment servi dans sa première Lettre. Quoi! ce n'est pas en vouloir à la personne de quelqu'un, que de le rendre suspect de mauvaise foi! L'alternative ne sauroit sauver ici la politesse & le bon naturel de M. Massuet. S'il démontre tout ce qu'il avance, il prouvera fort bien l'excessive crédulité de son Adversaire; mais jamais il ne le rendra suspect d'une mauvaise foi, qui ne sauroit avoir lieu ici. Pour en agir honnêtement il falloit écarter ce terme inutile, à moins que de vouloir de gayeté de cœur, se faire soupçonner de haine ou de jalousie. Vous verrez par toute la suite de cet examen, que M. Massuet maltraite cruellement son Antagoniste, sans faire semblant de s'en apercevoir lui-même. Il se fait encore un grand plaisir de lui faire dire *des sottises*, lorsque sans donner dans un excès de charité, on peut trouver un sens raisonnable dans ses paroles.

P. 403.

P. 390.

*Quelques Apoticaire*s, dit M. Pingré, *surent fort bien distinguer cette Plante sous son véritable nom de Britannique, sans qu'il fût besoin d'autres termes pour la désigner.* Par là il donne à entendre, selon M. Massuet, *qu'il suffit de prononcer le nom de Britannique, pour faire connoître la Plante même.* Ce n'est pas là vraisemblablement ce que veut dire M. Pingré. Il veut dire apparemment, que ces Apoticaires, voyant cette Plante, l'ont nommée *Britannique*, sans qu'il fût nécessaire de les mettre au fait par d'autres synonymes; ou qu'entendant parler de la *Britannica Muntingii*, ils ont su distinguer cette espèce de *Lapathum*. Par cet éclaircissement si naturel, on voit tomber cet amas d'érudition, par lequel on prouve ici que le nom de *Britannique* a été donné à quantité de Plantes très-différentes entre elles. Au reste, il est appa-
rent

ibid.

rent que ces Apoticaire ont appris la Botanique dans les Auteurs Latins, qui donnent constamment ce nom à la Plante dont il s'agit, & M. Massuet a tort de croire que ces Messieurs soient tous aussi peu instruits que le *petit Apoticaire* qui s'est ligué avec lui pour décrier M. Pingré; & qui a eu soin de promener la première Lettre manuscrite de M. Massuet chez les Libraires d'Amsterdam. M. P. 392: Massuet s'obstine à ne pas permettre qu'on donne en François le nom de *Britannique* à la Plante dont il s'agit. Mais comment veut-il que M. Pingré la nomme, puisque Munting qui a écrit un Livre sur cette Plante, de *vera Antiquorum Herba Britannica*, lui donne le même nom? On verra dans la suite qu'il nie, que *Paralle de marais*, & *Pasience aquatique* soient des synonymes de cette Plante; il faut bien pourtant qu'en François elle ait un nom.

Par là tombe encore un autre fatras savant, produit avec ostentation, pour prouver qu'il ne faut pas rendre en François sans nécessité les synonymes des Plantes. Il s'agit de soixante huit especes de *Geranium*, qui ont l'une portant l'autre trois synonymes en latin. Effectivement il seroit ridicule de les franciser; mais vous voyez, Monsieur, que cela ne fait rien au sujet. L'Auteur s'efforce ensuite à défendre les synonymes qu'il a donnez à cette Plante, & que M. Pingré rejette. Mais quand même son Adversaire, faute d'avoir tous les Auteurs qui ont écrit sur la *Britannique* présens à son esprit, eût fait quelque bevûë là-dessus, le mal n'est pas grand. Il reste toujours vrai selon lui, que quand tous ces synonymes conviendroient à la *Paralle de marais*, ils ne conviennnent pas à la *Britannique de Munting*. Une de ces bevûës c'est d'avoir confondu Jean

Bauhin & Gaspard Bauhin. *Une telle faute*, dit M. Massuet, *ruine entièrement tout ce que vous avancez contre moi*. En effet le moyen de raisonner juste, quand on prend un nom pour un autre, & qu'on cite *Jean* au lieu de *Gaspard Bauhin* !

P. 299. M. Pingré fait, dit-on, une faute d'une bien plus grande importance, par rapport aux Bauhins, & il la fait *par une lâche respect* pour Munting qui dit, qu'il n'étoit point surpris que les Bauhins n'eussent peut-être pas trouvé la véritable Britannique en Suisse, puisqu'elle ne croît qu'en Frise, en Transylvanie, en Gueldre & en Hollande. Mais M. Pingré n'adopte point *par un lâche respect* ce sentiment, puis qu'il soutient qu'il a trouvé cette Plante en plusieurs autres endroits. D'ailleurs ce n'est pas de là qu'il infere qu'ils ne l'ont pas connue; il en conclut seulement, que s'ils ne l'ont pas connue, il n'y a rien là de surprenant, & cette conclusion est juste. Est-il surprenant, qu'on ne connoisse pas en Hollande les Plantes, que M. Garcin a apportées des Indes ?

Si jusques ici M. Massuet ne remporte pas de grands avantages sur son Adversaire, ne se bat-il pas un peu sur le nom de Rhubarbe de Hollande ? Eh bien soit, c'est renverser un bataillon, au lieu de défaire une armée. Que de bruit sur ce pauvre mot : *On pourroit l'appeller aujourd'hui Rhubarbe de Hollande* ; M. Pingré a allégué plusieurs raisons pour justifier cette audace. Il peut dire après Munting & d'autres Auteurs, que ces Plantes sont du même genre, comme il est permis à M. Massuet de croire le contraire avec Tournefort. Mais que M. Massuet se tranquillise, on ne donnera point à cette Plante le nom de *Rhubarbe de Hollande*, on ne l'appellera plus que *Britannique*, & qu'il n'en soit plus parlé.

Mais

Mais le moyen d'excuser l'audace inouïe de M. Pingré sur un point d'une plus grande importancel C'est sur tout ici que M. Massuet se donne, avec beaucoup de justice, des airs triomphans. Il tient son Adversaire pour le coup, & bien fin s'il lui échape. Quoi! M. Pingré pour se tirer d'affaires est assés hardi pour soutenir, que ni Chomel, ni Tournefort n'ont point connu la véritable Britannique; a-t-on jamais vû une pareille audace! Quel attentat! Mais nous allons voir beau jeu, M. Massuet va démontrer, que rien au monde n'est moins soutenable.

M. Chomel nous dit, que la Plante dont il P. 413.
nous parle, est le *Lapathum longifolium nigrum palustre*, sive *Britannica Antiquorum vera*, vel *Hydrolapathum nigrum Muntingii*. Il dit aussi bien que M. Tournefort que cette Plante est la même, qui est proposée dans Munting, comme un *Antiscorbutique des plus assurez*. Or M. Pingré & Munting avoient, que ce sont là les véritables synonymes de la Plante en question. Donc il est démontré, que ces savans Botanistes ont connu la Britannique; Il ne reste ici au pauvre M. Pingré, suivant son Adversaire, que d'adresser à ces illustres le *Mentiris impudentissime* du Pere Capucin. Voilà le sujet du triomphe de M. Massuet. Je ne sai si je me trompe, mais je ne vois pas trop bien, que M. Pingré soit réduit par cette démonstration à un parti si violent, & à un démenti si injurieux. Il n'a qu'à répondre tout doucement, qu'en soutenant que Chomel & Tournefort n'ont point connu la *Britannique*, il a soutenu par cela même, qu'ils n'ont pas connu le *Lapathum longifolium nigrum palustre*, ni l'*Hydrolapathum nigrum Muntingii*; en un mot qu'ils n'ont point connu la Plante même, qu'on la nomme comme on voudra.

P. 417.

dra. Ici comme ailleurs, le nom ne fait rien à la chose. Pour prouver que ces Botanistes, d'ailleurs respectables, ne l'ont point connuë, notre Auteur n'a qu'à repeter l'argument que voici ; *M. Tournefort dit que la racine de la Parelle de marais est fort stiptique & très amere ; or ce caractère ne convient point à la Britannique ; donc ces deux Plantes ne sont pas la même chose.* Ce n'est-là qu'un argument digne de quelque jeune Ecolier, selon M. Massuet. Il nie la mineure de cet argument. Il va prouver que la Britannique est stiptique & très-amere, & il va le prouver par Munting même : autorité terrassante pour M. Pingré, s'il en fut jamais. Mais, qu'est-ce que Munting dit de plus fort à cet égard ? Il dit par tout, que la Britannique est astringente ; M. Pingré en dit autant. Mais dans un endroit décisif, Munting dit, *qu'elle est un peu. acide au goût ; & qu'elle a une vertu très-astringente avec une douceur mêlée d'amertume.* Quoi ! Une Plante qui a une douceur mêlée d'amertume, est-elle une Plante très amere ? L'une de ces expressions signifie-t-elle tout ce que signifie l'autre ? D'ailleurs, M. Tournefort ne dit rien de cette *douceur*, sur laquelle il ne devoit pas naturellement se faire, s'il vouloit donner une idée exacte de cette Plante. Ce silence fournit à M. Pingré un nouvel argument plus que vraisemblable. La Plante dont parle M. Tournefort, n'est qu'*astringente & très amere* ; la Britannique est *acide & astringente*, avec une *douceur* mêlée d'amertume ; donc ces deux Plantes ne sont pas les mêmes. Il me semble que tout ce que le Docteur Massuet peut répondre, c'est d'offrir à en venir à l'épreuve. Il s'agit d'un fait, & un fait tient bon contre toutes les autoritez les plus respectables. Cette affaire peut être éclaircie en moins de rien ; une conference entre M. Pingré & M.

Massuet

Massuet devant des témoins impartiaux, décidera mieux cette affaire, que les raisonnemens les plus longs & les plus ingénieux. M. Pingré prétend avoir trouvé la Plante que Munting appelle la *Britannique des Anciens*, qu'on compare cette Plante en tout à la description, qu'on en trouve dans Munting. Si elle y répond avec justesse, qu'on prenne la peine d'en goûter la racine; si elle n'est qu'*astringente & très-amère*, sans acidité & sans aucun mélange de douceur, M. Pingré a tort, il ne possède pas la *Britannique* de Munting; si elle est acide & astringente, avec une douceur mêlée d'amertume, M. Pingré a évidemment raison.

La *Parelle de marais* peut être fort semblable à la *Britannique*, mais ce n'est point la *Britannique*; du moins ce n'est pas la *Britannique* de Munting dont il s'agit. Des choses qui ont des caractères différens, ne sont pas les mêmes. Il me semble que cela ressemble assés à ce qu'on appelle un Principe. N'est-il pas surprenant qu'on gâte tant de papier touchant un examen, qui est si facile à faire, & si décisif? Que devient à présent la formidable démonstration du Docteur Massuet? Il est étonnant, en vérité, que la passion soit si capable de faire raisonner de travers, & de joindre aux sophismes les plus puerils, les airs de victoire les plus insolens. Il faut que je vous en donne ici, Monsieur, un exemple frappant, tiré de la Replique même de M. Massuet. Voici ses belles & dignes paroles.

„ Ce n'est jamais fait avec vous, tant vous p. 420.
 „ êtes fécond en mauvais raisonnemens. Voici
 „ le quatrième, qui se présente dans la même
 „ page, & tout à l'heure viendra le cinquième.

X 4

„ Ci-

„ Citons vos propres paroles, afin que vous ne
 „ me reprochiez plus d'avoir malignement tron-
 „ qué ce que vous dites. *On ne sera pas surpris,*
 „ *que M. Tournesfort se soit trompé au sujet de*
 „ *la Britannique, si l'on fait attention, que parmi*
 „ *près de cent cinquante Auteurs, qui ont parlé*
 „ *de cette Plante, il n'y en a que quelques-uns*
 „ *qui l'ayent connue.* Belle raison ! *il n'y a que*
 „ *quelques Auteurs qui ont connu la Britannique ;*
 „ *donc M. Tournesfort ne l'a point connue.* Faut-il
 „ que je vous trouve toujours en flagrant delit ?
 „ Que ne concluez-vous aussi, que vous ne la
 „ connoissez pas vous-même ? “

Se peut-il qu'on employe un si pitoyable raisonnement, pour prouver qu'un autre raisonne de travers, & pour avoir un prétexte de le traiter comme le plus impertinent des Raisonneurs ? A-t-on jamais changé plus lourdement l'état d'une question ? Quoi ! M. Pingré veut-il prouver ici, que M. Tournesfort se trompe ? Point du tout, il croit avoir déjà prouvé, qu'il se trompe, & ici il veut prouver, qu'il n'y a rien là d'étonnant. La raison qu'il en donne est solide ; *Un très-grand nombre d'Auteurs se sont trompez par rapport à la Britannique ; donc il n'est pas surprenant que M. Tournesfort se soit trompé au sujet de la même Plante.* Si M. Pingré réussit à convaincre son Adversaire, par le goût de la Britannique, & que pour le consoler de sa défaite, il ait la bonté de lui dire, *qu'il n'est pas surprenant qu'il se soit trompé sur cette Plante, puisqu'il a cela de commun avec un grand nombre d'habiles gens ;* M. Pingré raisonnera-t-il de travers ? Prétendra-t-il employer une nouvelle preuve, pour convaincre M. Massuet de son ignorance au sujet de la Britannique ; & méritera-t-il que son Antagoniste lui dise de grossières im-
 per-

pertinences? Encore un coup, quelle source d'aveuglement que la passion!

Voici, Monsieur, quelque chose de plus extraordinaire encore. M. Pingré s'offre réellement à en venir à l'épreuve en question, & c'est précisément là-dessus que M. Massuet veut le tourner en ridicule, comme si cette proposition portoit le caractère de l'extravagance la plus marquée. Voici les paroles de M. Pingré citées par son Antagoniste: *Après tout il s'agit d'un fait..... & je suis en état de faire voir à ceux qui en seront curieux les différences, qui distinguent la véritable Britannique des autres especes de Lapathum. Je demande aux Lecteurs, si l'offre que je fais à l'Anonyme, n'est pas un moyen plus sûr, que tous ses inutiles raisonnemens, pour connoître cette Plante. Il n'y a point de Lecteur sensé, qui ne prenne ici l'affirmative. Le moyen proposé est infallible pour décider la dispute; rien n'est plus évident. M. Massuet pourtant n'est pas homme à donner dans des sortes d'évidences, qui ne laissent aucun lieu à un verbiage vis, animé, spirituel. Il se met ici de la meilleure humeur du monde, & il jaze plus joliment que jamais; il faut avouer même que ce qu'il dit, est tout ce qu'on peut imaginer de plus surprenant. Cela est hors de la sphere de la conjecture même: „ Qu'avancez-vous par cette „ preuve de fait? Oublierez-vous toujours l'état de „ la question, & faut-il que je sois encore obligé de „ vous ramener sur vos pas? Vous allez sans cesse „ d'Orient à l'Occident, & au bout d'un moment vous „ ne savez plus où vous en êtes. Possédez-vous.... „ Mettons votre raisonnement dans tout son jour. „ M. Pingré est en état de faire voir à ceux qui „ en seront curieux les différences, qui distin- „ guent la véritable Britannique des autres espe-*

P. 422.

P. 423.

„ ces de Lapathum. Donc Messieurs Chomel &
 „ Tournefort n'ont pas connu la véritable Bri-
 „ tannique. *Vous voyez bien que vous n'y êtes pas*
 „ & *que vous vous perdez. Car supposé que vous*
 „ *connoissiez la véritable Britannique, il ne s'ensui-*
 „ *vra pas que ces Messieurs ne l'ont point connue.*

Arrêtez-vous-là, mon pauvre Docteur Massuet; c'est vous, mon ami, qui vous perdez, vous n'allez pas seulement d'Orient en Occident, vous vous égarez dans les espaces imaginaires. Un peu d'attention, s'il vous plaît, dissipons ces ténèbres, qui de votre esprit, ou pour mieux dire de votre passion, se répandent sur l'argument de M. Pingré. Raisonne-t-il de la manière que voici? *Je serai voir que je connois la Britannique, & par là je prouverai que Chomel & Tournefort ne l'ont point connue.* Eh si donc, mon cher Docteur, il n'y songe pas. Voici comment il faut mettre dans tout son jour sa preuve, qui frappe assés sans être soigneusement développée. *Je me fais fort de découvrir aux curieux les différences, qui distinguent la Britannique des autres especes de Lapathum; & comme la Parelle de marais est une espece de Lapathum, si je fais toucher au doigt & à l'œil, ce qui distingue la Britannique de la Parelle de marais, j'aurai cause gagnée.* Voulez-vous l'argument dans une plus grande netteté? Supposez que M. Pingré raisonne ainsi: *Faire voir que la Britannique est distinguée des autres Lapathum, c'est faire voir aussi qu'elle est distinguée du Lapathum, que Chomel & Tournefort confondent avec elle; Or je prétends faire voir que la Britannique est distinguée des autres especes de Lapathum; donc je prétends faire voir aussi, que la Britannique est distinguée du Lapathum, que Chomel & Tournefort confondent avec elle.*

Tout ce qui pourroit manquer à cette preuve,

ce

ce seroit l'incapacité de M. Pingré à tenir parole; mais s'il la tient, voila qui est fait; l'autorité d'un Tournefort, d'un Chomel, d'un Boerhaave même n'y font rien. Il semble que M. Massuet ait une idée bien particuliere de ce grand homme, dont la modestie surpasse encore la souveraine habileté. Croit on lui faire la Cour en l'idolâtrant? Ne suffit-il pas de lui trouver un genie transcendant, une rare attention, un esprit de réflexion très-singulier, une érudition d'une prodigieuse étendue, une très grande experience? Faut-il encore lui attribuer une absolue infailibilité? Seroit-il si étonnant dans le fond, qu'en suivant Chomel & Tournefort, il se fût trompé sur une seule Plante? Est-il bien possible, que dans la Botanique il ait tout vu de ses propres yeux, & qu'il ait tout examiné avec un soin égal? N'est-il pas probable qu'avec moins de lumières, une attention fixée sur un objet particulier, peut y avoir découvert des caractères, qui ont échappé aux recherches de cet homme incomparable? Si parmi les Antiscorbutiques il préfere l'*Acerosa*, ou l'Ozeille, à tous les Lappathum, s'ensuit-il qu'il soit deffendu d'être d'un autre sentiment à un Medecin, qui fondé sur une grande experience, préfere dans la plupart des cas la Britannique à l'Ozeille, & qui ose soutenir, que cette *sanguinisichorosis*, ce sang trop dissous, n'a pas lieu dans toutes sortes de Scorbut. Certainement l'illustre M. Boerhaave est bien éloigné de former des prétentions si orgueilleuses. Si la dispute dont il s'agit, subsistoit entre lui & M. Pingré, elle seroit bientôt terminée. Il prendroit M. Pingré au mot; il entreroit avec lui dans l'examen proposé. Il le convaincroit de sa méprise, ou il conviendrait de sa propre erreur. M. Pingré auroit tort de biaiser à l'égard de cet habile Professeur;

feffeur; s'il a suivi Chomel & Tournefort, & que ceux-ci se soient mépris, M. Boerhaave s'est mépris aussi, & il a assés de vrai mérite, pour qu'il ne soit pas nécessaire de le ménager mal à propos. Je le repete, M. Pingré n'a qu'à remplir sa promesse; c'est là le point essentiel. Il remportera à coup sûr la victoire, malgré tous les Docteurs Massuet de l'univers, & malgré toutes les expressions insultantes dont ils tâcheront d'accabler leur vainqueur.

Qu'importe, dira peut-être M. Massuet, que je me sois trompé sur la Britannique, j'ai soutenu, & je soutiens encore, que ce n'est pas un spécifique contre le Scorbut, comme le Quinquina l'est contre la Fièvre. *Elle est excellente, j'en conviens, mais en diverses occasions d'autres Plantes font la même effet.* Cela se peut; mais M. Pingré prétend avec raison, qu'il en est de même du Quinquina, & il lui suffit que dans la plupart des occasions, la Britannique l'emporte sur les autres Plantes. Il en est convaincu par une longue expérience, & il croit pouvoir se fonder sur elle; pour être en droit de produire ses propres pensées, au lieu de s'asservir à celles des Auteurs modernes.

P. 426. M. Massuet se donne la torture, pour tourner cette période en ridicule, en changeant encore absolument l'état de la question. Au lieu que M. Pingré allègue ses études, & sa longue expérience pour appuyer son droit de *produire ses propres pensées* touchant les vertus de la Britannique, son Antagoniste feint de croire, que M. Pingré veut faire de son expérience, une démonstration des vertus mêmes de cette Plante. Ce n'est point là son but; il prétend seulement prouver, que son autorité vaut celle d'un autre Médecin, qui a de l'étude & de l'expérience, & qu'elle est supérieure.

rière à celle d'un jeune homme, qui n'a ni l'une ni l'autre.

Une chicane bien plus misérable encore, est celle que M. Massuet lui fait sur une prétendue contradiction. M. Pingré dit dans un endroit, qu'après Munting. la Britannique est tombée dans l'oubli; & dans un autre que les Modernes ont eu sur ses vertus les mêmes idées que les Anciens. Donc il dit, *que les Modernes ne l'ont pas connue, & que les Modernes l'ont connue.* Mais où est le lecteur qui n'entende pas ce que veut dire M. Pingré, voyant sur tout, qu'il avance ailleurs, que parmi environ cent cinquante Auteurs qui en ont parlé, un très-petit nombre a connu la Britannique? N'est-il pas clair que M. Pingré veut dire, que peu de Modernes l'ont connue, mais que ceux-là ont eu sur ce sujet les mêmes idées que les Anciens: Il est presque honteux de répondre à des fadaïses, qui sentent réellement l'Ecolier. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il attribue la manière naturelle dont M. Pingré excuse cette prétendue inexactitude de style, à une criminelle subtilité. Il le traite comme atteint & convaincu d'adopter la Doctrine de l'Equivoque. *Des p. 433: principes pareils ne se trouvent point chez les Turcs, parmi lesquels vous avez vécu quelque tems; je crois que vous avez puisé cette Doctrine ailleurs.*

Est-il soit injuste de soupçonner un homme d'esprit d'une terrible passion, lorsqu'il extravague de cette force-là? Mais voici un autre sujet, sur lequel il va briller comme il faut: *La rage ne peut p. 436: résister à l'usage de cette Plante, qui en prévient même les symptômes; premier paradoxe de M. Pingré. Elle aussi souveraine contre les morsures des Bêtes venimeuses; second paradoxe.* Pour les prouver il allègue, dit M. Massuet, l'autorité de Galien, de

de Pline, de Dioscoride, de Munting, de Fernel, & la sienne. Il a tort assurément, Pline debite assés souvent des fables: Dioscoride en fait quelquefois autant, & Galien a été un peu trop credule, sur tout à l'égard des songes. Cette raison employée pour décrediter l'autorité de Galien en matière de Plantes, n'est-elle pas bouffonne? Galien étoit credule par raport aux songes; donc il n'est pas croyable sur les vertus de la Britannique. *Enfin il y a dans les Livres de ces trois Auteurs bien des choses auxquelles on ne doit point ajouter foi.* Je le veux; mais y a-t-il bien des Livres dans le monde, où tout soit digne de foi. Je veux encore que ces trois Auteurs se distinguent à cet égard, très desavantageusement de tous les autres, s'ensuit-il que parlant de la même manière sur le même sujet, ils doivent être suspects tous trois, malgré cet accord de leurs sentimens, soutenu d'ailleurs du témoignage respectable d'un Fernel & d'un Munting; & par un bon nombre d'experiences faites par un Médecin attentif & éclairé?

M. Massuet donne encore dans le merveilleux en cette occasion, & il fait tous ses efforts pour prouver, qu'il est hors d'état de jamais oublier sa Logique. Sa maxime par raport à la citation des Auteurs est un énigme, qui seroit impénétrable, s'il n'avoit lui-même la bonté de nous en donner le mot. Il avance, Monsieur, qu'il n'est jamais permis de citer un Auteur, à moins que d'en admettre tous les sentimens. Je ne vous en impose point, voici ses propres paroles. *Si vous voulez me prouver par Pline, que la Britannique guérit de la Rage. ... Vous ne pouvez vous dispenser de recevoir les autres absurditez, qui se trouvent dans les ouvrages de ce Naturaliste, il vous faut sous-*
crits.

P. 437.

crire à tout cela, Monsieur, si non il vous sied mal de m'alloquer Plin^e & Munting. Si vous recevez l'autorité de Fernel, vous devez convenir que la Britannique guérit toutes cas morſures. Si vous me répondez, que vous n'êtes pas de l'avis de Fernel, (à cet égard s'entend) il est alors inutile de m'alloquer son autorité pour preuve de ce que vous avancez ailleurs contre moi. Quelle bénédiction, Monsieur, si une maxime si s^{en}sée devient à la mode. On ne verra plus alleguer aucun Auteur, de crainte de passer pour adopter tous ses sentimens. Gallien n'appuiera plus les opinions des Médecins, & je crains fort pour l'autorité d'Hypocrate & de M. Boerhaave lui-même. Je m'app^{er}çois, Monsieur, d'une bevûë bien grossière de M. Massuet au sujet de Fernel, & qui détruit ses raisonnemens de la page 439. Il prétend que M. Pingré lui cite un passage de Fernel, qui dit que la Britannique guérit toutes les morſures venimeuses. Qui ne le croiroit sur la parole d'un grave Docteur tel que M. Massuet? Il est fâcheux pour lui que M. Pingré n'ait pas pensé à alleguer une pareille citation; & je ne sai de quel droit M. Massuet veut faire dire à Fernel, ce qui doit être uniquement attribué à Munting. Il n'y a point d'équivoque, M. Pingré s'est expliqué fort nettement, & il avertit positivement que le passage est de Munting. Vous en jugerez par ses propres paroles. „ * Voici un passage de Mun-

„ ting, qui dit après Fernel, que la Britannique

„ est bonne dans diverses maladies; & il ajoute,

„ qu'elle est propre pour toutes sortes d'ulceres &

„ de morſures venimeuses, si on l'employe en

„ poudre. *Valeat itaque sautum malis, Aphthis sive*

„ *ulceribus in quamvis oris partem saepenumero ser-*

„ *pensibus, ut scribit Clarissimus Joannes Fernelius;*

* *Biblioth. Françoisse*, Tom. XV. P. 137.

„ *lius, Dysenterii, Cæliacisque*: Cela regardé Fernel, cité par Munting, mais ce qui suit ne doit être attribué qu'à Munting seul. *Malignis omnibus medetur ulceribus, nec non venenatis ictibus universis, si pulveris modo inspergatur.* Cap. XV. pag. 142. Jugez par une pareille erreur de l'attention de M. Massuet; la passion qui l'emporte l'empêche de faire les réflexions les plus communes, & peut lui servir d'excuse; mais tout le monde aura-t-il pour lui la même indulgence?

Vous voilà, Monsieur, suffisamment instruit par rapport au fond de la matière, & je crois que ce que j'ai dit sauve à M. Pingré le caractère d'habile Médecin. Il s'agit encore de le soutenir dans sa qualité d'homme d'honneur, en entrant dans quelque détail des faits dont on le charge. Je les distingue en deux classes. Les uns sont tellement embrouillez, qu'il est impossible à un homme impartial, & qui n'en a pas été témoin oculaire, d'en former un jugement propre à le contenter; les autres sont clairs & absolument à l'avantage de M. Pingré.

Du nombre des premiers est la manière de traiter un jeune Cavalier d'une maladie, qu'on a fait passer pour infamante. Un Médecin, qui passe pour homme de probité, & qui a soigné ce malade de concert avec M. Pingré pendant quelque tems, raconte tout le détail de cette cure d'une certaine manière. M. Pingré, qui est tout aussi digne de foi, l'expose d'une manière très-différente. Il nie que ce jeune homme ait eu la maladie en question, assurant que *si le Médecin l'a cru il s'est trompé grossièrement; & s'il l'a divulgué, il en a agi de mauvaise foi & avec imprudence.* Il n'y a par conséquent rien à faire ici que de suspendre son jugement sur quelques particularitez de cette

His-

Histoire. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le Médecin en question convient dans une Lettre que P. 449.
 M. Massuet a publiée, 1^o. qu'il a communiqué cette Histoire à un autre Médecin aussi peu discret que lui, ce qu'on ne sauroit pardonner à un homme qui se vante de plus de 30. années d'expérience. 2^o. Qu'ayant traité seul le malade & n'ayant pû réussir, M. Pingré fut rapellé & soulagea réellement le malade; ce qui prouve, ce me semble, la fausseté du recit que M. Massuet a osé publier, & la vérité de celui de M. Pingré. 3^o. Que ce Médecin a donné à ce mal le nom de Gonorrhée; mais il soutient, ce me semble, mal à propos, que ce nom sans épithete n'indique pas une maladie qui deshonne. Je crois que l'usage est formel là-dessus, & qu'il faudroit une épithete pour mettre le mal en question à l'abri de l'infamie. Mais je veux que ce soit une infirmité naturelle, à laquelle le Cavalier n'ait point contribué par sa faute; un Médecin, sage, discret, doit-il confier ce secret à des étourdis, & en instruire lui-même toute une ville? Ne devoit il pas, ou se taire, ou imiter la discretion de M. Pingré, qui étant forcé de répondre à un Anonyme, n'a pas négligé l'honneur du Cavalier? Je vous en laisse le juge. Le Médecin Anonyme se plaint que M. Pingré l'accable d'injures, pour moi je n'ai pû les trouver dans sa Réponse. Si l'exposition simple d'un fait est une injure, ce Médecin a grand sujet de se plaindre. Cependant n'est-ce pas lui qui a obligé M. Pingré d'exposer ce fait, par ses confidences indiscrètes; n'en avoit-il pas l'essentiel? & méritoit-il même d'être tant ménagé, lui qui tâchoit de détruire à petit bruit M. Pingré?

L'Histoire d'une Fistule qu'une jeune Demoiselle

Tome XV. Part. II.

Y

fr

selle avoit à la cuisse, paroît bien difficile à démêler. M. Pingré fut appelé; long-tems après que d'autres eurent fait d'inutiles efforts pour en venir à bout, & eurent rendue la cure plus difficile. Pour savoir toutes les circonstances de ce mal & de la guérison, il faudroit faire subir à ceux qui s'en sont mêlez, un interrogatoire juridique, aussi bien qu'à la Demoiselle même & à ses Parens. Tout ce qu'il y a de certain, & qui me paroît décisif, c'est que le Pere & la Mere de cette Demoiselle, gens de bien & d'honneur, disent hautement qu'ils doivent la conservation de leur fille aux soins de M. Pingré, témoignent en toute occasion l'estime qu'ils ont pour cet habile Médecin, & leur mépris pour M. Massuet. Si ce dernier en doute; il lui est facile de s'éclaircir par une petite visite, & on le convaincra de la fausseté de tout ce qu'il a avancé. Si M. Pingré rapporte quelques circonstances qui déplaisent à M. Massuet, il a eu soin d'avertir qu'il les tient des Parens même de la Demoiselle; ainsi ce n'est pas à lui qu'on doit s'en prendre. M. Pingré pourroit s'être trompé sur la promittude de la cure; par là il ne mérite nullement le titre d'ignorant & d'homme de mauvaise foi; la même chose arrive aux plus habiles Médecins. Le contraire leur arrive aussi. Souvent ils pensent qu'un malade ne sauroit en rechaper, & ils ne laissent pas de le guérir. On m'a assuré d'un fait qui, s'il est certain, doit rendre fort suspect le témoignage du premier Chirurgien qui avoit travaillé à cette cure, & qu'on fut obligé de renvoyer. Il soutenoit que l'os de la cuisse étoit carié, & qu'il falloit y porter le feu. M. Pingré le convainquit qu'il n'y avoit point de carie & qu'il n'y en avoit jamais eu. Cependant on prétend a-

voir

voir vu sur le $\frac{1}{2}$ compte livré par ce Chirurgien, les mots suivans, pour avoir traité un *us caris*.

Pour ce qui regarde la Dame que M. Pingré s'est efforcé de garantir d'une fausse couche, il est sûr qu'on fait un crime à ce Médecin de ce qui arrive à tous les Médecins du monde. Hâtons nous de prévenir ces sortes de malheurs, à moins qu'il n'y ait un défaut de nature; il trouve probable, à cause du nombre de fausses couches consécutives arrivées à cette Dame, que le défaut de nature par rapport à elle, consiste en ce que sa Matrice ne peut s'étendre à mesure que le Fœtus croît; il fait & il déclare, que si cette conjecture est juste, tous les remèdes seront inutiles. Mais considérant les conjectures les plus probables ne sont pas des Démonstrations, il emploie des remèdes, qui, si la conjecture est fautive, peuvent avoir un bon effet, & qui en ont eu fort souvent sous la direction. Encore un coup, n'est ce pas là la conduite des plus sages Médecins en pareilles? Veut-on que M. Pingré, touchant sa conjecture en certitude, ait abandonné cette Dame à la providence, ou bien à M. Massuet, sous la direction duquel la même Dame a depuis pu faire une autre fausse couche, après une grossesse plus courte qu'à l'ordinaire? M. Massuet disoit hautement que la conjecture étoit fautive, & qu'il

le

Il paroît par le compte de ce Chirurgien, qu'il a commencé à traiter cette Demoiselle le 4. Décembre 1728. lequel finit le 10. Mars 1729.

On assure que M. Boerhaave a fait la même conjecture, & qu'en persistant à la Dancoq remède contraire, il a été obligé de le retirer. Mais alors du moins, pourvu qu'il n'y eût point de défaut de nature;

le feroit bien voir. La Dame accoucha à six mois & demi comme auparavant, pendant que M. Pingré la soignoit; mais sous la conduite de M. Massuet bien plus habile, la fausse couche est arrivée après le quatrième mois. M. Pingré n'a rapporté une partie de la Consulte envoyée à M. Boerhaave, que pour montrer qu'il n'avoit rien promis, puisqu'il étoit persuadé qu'il y avoit *un défaut de nature*. Est-ce la faute, si le Mari de cette Dame n'a pu comprendre le sens de ce qu'il lisoit, quoique exprimé fort clairement en François?

Pour ce qui concerne le Marchand sur lequel M. Massuet avoit débité une Histoire peu vraisemblable, le silence de cet Ecrivain dans sa Réplique, fait voir clairement que ce fait a été déguisé dans la première Lettre, & qu'il est réellement tel que M. Pingré l'a exposé dans sa Réponse. Son recit m'a d'ailleurs été confirmé par des personnes bien instruites & dignes de foi. Il nie que ce Marchand eût un ulcère à la jambe; il détaille la méthode qu'il employa avec succès pour le guérir, & pour le tirer d'affaires dans plusieurs rechutes arrivées dans la suite; & il assure qu'il n'étoit plus son Médecin dans la dernière maladie qui l'emporta dans peu de jours, s'étant retiré lorsqu'il vit qu'on s'obstinoit à ne point suivre ses avis. S'il y avoit dans tout ce détail la moindre circonstance propre à donner prise sur M. Pingré, son Antagoniste n'auroit pas manqué de s'en saisir; car on n'ignore pas les perquisitions qui ont été faites sur ce sujet. M. Massuet ne trouvant point à mordre sur la conduite de son Adversaire, se contente de le blâmer de ce qu'il accuse le Doffant d'intemperance. Mais qu'il s'en prenne à lui-même, & à la nécessité où il a réduit M. Pingré de se défendre.

D'ail-

D'ailleurs M. Massuet ayant informé le premier le Public, que ce Marchand aimoit trop le vin, il peut réserver pour lui tout ce qu'il debite sur le respect qu'on doit aux morts. Etoit-il fort important qu'il divulgât, que M. Pingré recommandoit à son malade de ne pas tant boire? C'est le vin & non la Britannique qui a tué le Marchand, & sans la rare prudence de M. Massuet, cette circonstance auroit été fort inconnue au Public, pour qui elle étoit d'ailleurs très-peu intéressante.

Je laisse là les malignes remarques que l'Auteur P. 441. fait sur les voyages de M. Pingré; c'est un fait 442. qui ne sauroit être détruit par des minces probabilités. Je ne m'étendrai guères d'avantage sur l'indigne charlatanerie que M. Massuet attribue à son Adversaire. Il le fait parler & agir à sa fantaisie, & il ne néglige rien pour lui prêter un personnage ridicule, qui est très étranger à cet honnête homme. M. Pingré nie positivement tout ce qu'on lui impute à cet égard; & tant de gens d'honneur déposent en sa faveur, que sa réputation est fort à l'abri des soupçons injurieux. Il nie sur tout, qu'il ait taxé d'ignorance les Médecins d'Amsterdam. Il honore ceux qui le méritent, & il fait garder le silence sur les autres, lors même qu'ils font de vains efforts pour lui nuire. Avoïons le ingenuement, si M. Massuet ne produit pas l'Ami qui lui a fait une si belle confidence, il aura bien de la peine à prouver qu'il ne mérite pas les titres odieux d'Ecrivain satyrique & d'Impositeur. D'ordinaire alléguer sur des accusations si atroces des *on dit*, un *Ami m'a dit*, c'est se préparer des échappatoires, & c'est avec prudence enfoncer le poignard.

Il me reste à examiner un démêlé qu'il y a eu entre M. Pingré & le Sr. Garcin Chirurgien & Bo-

taute; & mêlé dont on croit tirer de grands avantages contre M. Pingré. Le fait est exposé de trois différentes manières, par M. Massuet, M. Pingré & le Sr. Garcin. Ce dernier * curieux de savoir si l'habileté de M. Pingré en matière de Botanique égale sa réputation, lui rend visite. La conversation tombe sur les Plantes. M. Pingré décline un tel discours, & pour se dérober à quelques questions qui l'embarrassent, il feint d'être pressé d'aller voir un malade. Il marque pourtant au Sr. Garcin une heure pour renouer la conversation. Celui-ci revient à l'heure marquée, mais en vain. Il y retourne encore deux ou trois fois, mais sans le trouver; & il déclare à quelque Ami, qu'il a été surpris de trouver M. Pingré si peu Botaniste. Voilà l'exposé de M. Massuet.

* *Biblioth. Franç.* Pour M. Pingré, il déclare * que ce Chirurgien ne lui a jamais fait l'honneur de lui rendre visite; il parle de sa conversation avec le Sr. Garcin comme d'un effet du hazard. Ce Botaniste lui parle en général des Plantes inconnues qu'il avoit apportées des Indes; M. Pingré à son tour lui parle de celles qu'il avoit trouvées dans l'Arabie deserte, & entr'autres du *Fasâir*, dont les Médecins Arabes se servent contre la peste. Le Sr. Garcin étoit connoître cette Plante; on lui montre qu'il se méprend, on lui offre de la lui faire voir, aussi bien que la description qu'on en a faite. M. Pingré prend congé de lui après une conversation d'un quart d'heure.

* *Lettres Sérieuses & Badinnes*, T. IV. P. II. Le Sr. Garcin * convient, soit mal à propos pour M. Massuet, & qu'il n'a jamais été chez M. Pingré pour lui rendre visite. Son récit est essentiellement le même que celui de M. Pingré, excepté qu'il soutient, que s'il n'a pas connu le *Fasâir*; c'est que ce Médecin n'a su lui répondre sur les questions qu'il lui a faites au sujet de cette Plante, ni sur d'autres questions qui n'auroient pas dû

em-

embarrasser un Botaniste. Dans cet exposé le Sr. Garcin ne fait pas le personnage d'un homme qui cherche à rompre une lance, & qui victorieux s'acharne sur le vaincu, & le poursuit sans relâche. M. Massuet cependant se fait un boulevard imprenable de ce témoignage du Sr. Garcin, qui diffère tant du sien. De quoi, lui sert pourtant ce témoignage ? M. Pingré n'est-il pas du moins aussi croyable que le Sr. Garcin ? Il y a plus ici. Malheureusement pour M. Massuet, cette courte conversation a eu pour témoin un tiers, homme d'esprit & honnête homme, qui déclare & qui proteste, que les questions adressées à M. Pingré sont supposées, & qui l'a soutenu en face au Sr. Garcin lui-même devant témoins. J'ajoute que la chose n'est pas même vraisemblable, sur tout pour ce qui concerne le Fatale. M. Pingré a dessiné lui-même cette Plante, & il en a fait la description ; quand il ne seroit nullement Botaniste, il auroit pu certainement donner des idées justes & exactes d'une Plante, qui lui est si bien conquise. En tout cas, il n'avoit qu'à l'aller chercher, pour satisfaire pleinement la curiosité du Sr. Garcin, comme il la lui a montrée depuis devant témoins, & plus d'un mois avant que la Lettre de ce Chirurgien Botaniste ait été publiée. Le Sr. Garcin pourtant a continué de dire, fondé principalement sur cette conversation, que M. Pingré n'entendoit pas la Botanique. Mais n'y a-t-il pas une témérité excessive à juger de la capacité de quelqu'un, sur un entretien d'un quart d'heure. Un homme ne peut-il pas être distrait pendant un si court espace de tems, & avoir l'esprit occupé d'autres affaires importantes ? Supposons même que M. Pingré n'eût pas parlé le langage des Botanistes à Système, ne l'est-il pas réellement si par d'assidues re-

cherches il connoit la structure & les vertus des Plantes? On en pourra juger dans la suite par la Relation de son Voyage, dans laquelle il entre dans un détail curieux sur les Plantes qu'il a découvertes.

Mais M. Pingré ne seroit-il pas même Botaniste à Sytème? Il y a bien de l'apparence. Il a fait lui-même un Sytème de Botanique, ou si l'on veut, un arrangement qu'il croit très-propre à faciliter l'étude de cette science. Il ne s'est pas contenté de me convaincre dans quelques conversations, qu'il s'est beaucoup attaché à la Botanique, il m'a aussi montré son Sytème, dont il a bien voulu me permettre de faire un précis, que je suis bien aise de vous communiquer. Par là vous jugerez, Monsieur, si le Sr. Garcin, M. Masfuet & leurs semblables, sont en droit de rayer cet habile homme du Catalogue des Botanistes. Au reste, il ne vous seroit pas difficile de voir le Sytème en entier dans la Bibliothèque d'un Seigneur de Paris, à qui M. Pingré le donna à son retour d'Italie, avec un beau Recueil des Plantes les plus curieuses qu'on trouve dans les Alpes.

M. le Docteur Pingré prétend qu'on doit la connoissance des Plantes à la Médecine, celle de leurs principes à l'Analyse Chymique, & celle de leurs vertus à ces mêmes principes, à l'usage & à l'expérience. Il assure même qu'il n'y a que ces moyens pour porter cette science à sa perfection. Il remarque ensuite que pour faciliter l'étude de la Botanique & en augmenter les progrès, la plupart des Médecins Botanistes ont donné des Sytèmes, & les autres se sont contentez de suivre un simple arrangement sans Sytème.

Il observe que M. Tournefort a été plus loin que ceux

ceux qui l'ont précédé. Au-dessus des Genres il a mis des Classes, qui ne se régient que par les différentes figures des fleurs. Il ajoute que ce savant homme a même prétendu, qu'il n'y avoit que quatorze figures différentes dans toutes les fleurs. Il faut avouer que ce seroit un grand soulagement pour la mémoire, s'il n'y avoit pas plusieurs différences très distinctes dans une de ces mêmes figures, & s'il n'y avoit pas outre cela plusieurs Plantes, dont la figure ne suffit pas pour établir leur arrangement. Ces différences sont plus ou moins régulières ou irrégulières dans les fleurs d'une même figure. C'en est assez pour produire des difficultez capables d'embarrasser les jeunes Botanistes, si on n'a recours à quelques autres marques pour distinguer ces différences. Néanmoins la méthode de cet excellent homme est celle qui a paru la plus aisée, & qui a été la plus suivie jusqu'à ce jour. Il est le premier qui a trouvé ces différentes figures.

Pour appplanir ces difficultez, M. Pingré a établi un autre arrangement plus étendu & beaucoup plus circonstancié, qui fournit une méthode plus claire, plus solide & beaucoup moins sujette à l'erreur, sans cependant perdre de vûe ces différentes figures. Il avertit qu'après avoir pratiqué la méthode de M. Tournefort, il a fait cet essai, qui lui a donné beaucoup d'aisance, tant pour connoître les Plantes & les arranger en Genres & en Espèces, que pour en connoître les vertus & la manière d'en faire usage.

Pour mettre de l'ordre dans cet arrangement, il prétend que la science des Plantes doit comprendre deux méthodes. La première consiste à les faire connoître & à les distinguer les unes

des autres par leurs parties particulières; & le seconde à connoître leurs vertus, & à savoir en faire usage à propos & avec utilité.

M. Pingré soutient ici que la seconde rend la première utile & tout-à-fait nécessaire par rapport à la santé des hommes; & par ce moyen elles sont dépendantes l'une de l'autre. C'est, selon lui, l'union de ces deux méthodes qui caractérise le véritable Botaniste. L'expérience journalière en fournit la preuve, & suffit pour nous convaincre que cette science s'étend plus loin que certains Botanistes ne se l'imaginent.

Avant d'expliquer ces deux méthodes, il expose le sujet de cette science, qui n'est autre que la prodigieuse quantité de Plantes répandues sans ordre sur la surface de la terre & sous les eaux de la mer. Néanmoins il reconnoît, que malgré cette grande confusion, plusieurs Auteurs ont su y mettre de l'ordre pour faciliter la connoissance, soit des Genres des Plantes, soit de leurs Espèces, soit des vertus des unes & des autres, soit de leurs usages. Il fait remarquer, à cette occasion, que les uns l'ont fait par leurs Systèmes particuliers, & les autres sans aucun Système.

Mais après avoir examiné l'arrangement de ceux, la méthode de quelques autres, l'obscurité & les termes fastueux de plusieurs, il a préféré une méthode simple & intelligible, qui fût à la portée de tout le monde, & facile à mettre en pratique. En effet cette méthode n'a besoin d'autre chose pour s'établir, que des parties qui composent les Plantes.

Pour y parvenir, il établit 25. Colonies, dont une partie se règle par le nombre des feuilles de la fleur, qu'il appelle *Petales*, pour les distinguer des feuilles de la Plante. Quelques autres se règlent par la différence de ces *Petales*, des *Racalins*, des

des *Demi-Petalins*, & des *Etamines*, soit ensemble, soit séparément, soit par les autres parties qui les accompagnent, ou qui sont de leur dépendance.

Il y en a qui se réglient par l'arrangement particulier des divers *Pétales*, qui se trouvent compris dans la composition de la même fleur. Il y en a aussi qui se réglient par les autres parties qui composent la fleur, & en même tems par la figure différente de la feuille de la Plante.

On comprend dans quelques Colonies les Plantes qui n'ont point de fleurs, celles qui portent des fleurs sans fruits, & celles qui ne produisent ni fleurs ni fruits. Les dernières enfin se réglient par la différente disposition des fleurs à *Pétales*, à *Petalins*, à *Demi-Petalins* & à *Etamines*, & par leur arrangement, séparément ou ensemble.

Chaque Colonie comprend plusieurs Classes. Les premières se réglient par les figures différentes que forment les fleurs, soit simples, soit composées, soit régulières, soit irrégulières. On observe les mêmes règles pour former les Classes des fleurs *Radiées*, qui exigent encore des égards pour la composition, la figure, la couleur du Disque couronné ou non couronné: ce qui donne des marques certaines pour les distinguer.

La même méthode s'observe encore pour distinguer les Classes des fleurs à *Pétales*, à *Petalins*, à *Demi-Petalins*, à *Etamines*, & de celles qui sont composées des uns & des autres, soit également, soit inégalement, soit par nombre ou autrement.

Les Classes des Plantes qui ne portent pas de fleurs, se réglient par les parties différentes qui les composent. Les dernières enfin, qui contiennent les fleurs disposées en manière d'ombelle ou autrement, se réglient comme les fleurs à *Pétales*, à *Petalins*, à *demi-Petalins*, à *Etamines*, soit

soit simples, soit composées, séparément ou ensemble. Chaque Classe enfin comprend plusieurs ordres de Genres, qui se réglient par la figure différente du fruit.

Outre ces règles M. Pingré fait voir encore, qu'il y a une infinité de Plantes, qui ont besoin d'autres marques qui leur sont particulières, soit qu'elles appartiennent à la fleur, soit au fruit, ou aux autres parties de la Plante. Il ajoute que c'est le véritable moyen pour ne pas confondre un Genre avec un autre. Ce détail demanderoit encore quelques éclaircissémens, qu'on donnera dans un Catalogue des Plantes, suivant cet arrangement méthodique.

Par cet arrangement circonstancié, quoique simple, M. Pingré prétend qu'on peut aisément descendre à la connoissance des Genres & des Espèces. Il ajoute que le moyen le plus connu pour y parvenir, consiste dans la ressemblance tant des fleurs, que des fruits & des graines: en sorte que toutes les Plantes qui sont semblables par ces parties, seront du même Genre. Néanmoins il fait observer qu'il est souvent nécessaire d'avoir recours aux autres parties de la fleur & de la Plante même, pour pouvoir caractériser un grand nombre de Genres. Il avertit aussi que si malgré cela on se trouve encore dans le doute, l'anatomie de la Plante suffira pour lever les difficultez.

Ce réglement est d'autant plus intelligible, qu'il est déjà observé dans les Classes des Colonies. Il comprend à la vérité beaucoup plus de Classes; mais il applaudit les principales difficultez de la Botanique.

Par ce même arrangement on distingue les Espèces de chaque Genre, par la difference des feuilles de la Plante, des tiges & des racines.

Pour

Pour rendre cet ordre plus facile & plus intelligible, M. Pingré a donné un nom à chaque Genre, & deux ou trois mots ajoutez en distinguent les Especes qui lui sont propres.

Il paroît par cette méthode & l'arrangement des Plantes qui sont contenues dans le Catalogue de M. Pingré, qu'il est parvenu à connoître 714. Genres, qui comprennent sous eux environ 10344. Especes de Plantes, soit de terre, soit de mer : en sorte qu'il a augmenté les Genres de 16. & les Especes de 167. plus que M. Tournefort. Cette augmentation ne contient que des Plantes, qui n'ont point encore été décrites.

Il est tems de passer à la seconde méthode. M. Pingré n'a pas crû devoir se borner à ce que la Botanique renferme de curieux, un Médecin doit s'attacher sur tout à ce qu'il y a d'utile dans cette science. Il s'est appliqué à connoître les vertus des Plantes, par le moyen de l'Analyse Chymique. Il déclare que c'est cette Analyse qui lui a développé leurs principes, & que c'est par ces principes qu'on distingue leurs qualitez, & qu'on peut juger à quelles maladies chaque Plante est propre. Il observe touchant cette méthode, que comme on pourroit lui objecter l'incertitude de l'Analyse Chymique pour connoître les vertus des Plantes, il n'a rien voulu décider sans avoir été convaincu auparavant par l'usage & l'expérience, si leurs effets répondoient aux principes que l'Analyse Chymique lui avoit fait connoître.

Outré cette assurance qui devoit applanir la plupart des difficultez, M. Pingré a encore voulu examiner les saveurs différentes des Plantes, aussi bien que leurs odeurs & leurs substances, pour juger si les unes & les autres avoient quelque rapport, séparément ou ensemble, aux princi-

n'existe que dans l'imagination échauffée de ce Chirurgien. Il est mortifiant pour lui de faire voir qu'il n'a pas assez d'esprit pour comprendre le sens de ce qu'il lit, en même tems qu'il apprend au Public avec tant de modestie que M. Boerhaave le traite d'*excellent Homme*, que M. de Fontenelle lui a permis, au nom de l'Académie des Sciences, en le gratifiant d'un morceau de parchemin, de correspondre avec cette illustre Compagnie; & qu'enfin il a été fait Membre de la Société Royale de Londres. M. Pingré a dit seulement, que les Bauhins ont confondu la Bistorte avec le *Lapathum aquaticum folio cubitali*, qui est très-différent de la Britannique, avec laquelle ils l'ont aussi confondu mal à propos, ainsi cette *faute grossière* ne regarde en aucune manière M. Pingré. 2. Si M. Pingré dit que toutes les espèces de *Lapathum* & de *Rhubarbe* sont comprises dans le même genre, il n'a pas erré après le seul Munting, comme le dit le Sr. Garcin, il a suivi en cela plusieurs grands Botanistes qui ont appelé la *Rhubarbe* *Lapathum prustansissimum*; & s'il s'éloignoit en cela de l'opinion de Tournefort, on doit croire qu'il en a de bonnes raisons, sans qu'on soit en droit d'en conclure qu'il n'entend pas la Botanique.

Au reste, le Sr. Garcin avance une chose très-fausse au commencement de sa Lettre; c'est que la Personne qui lui parla de M. Pingré, lui dit que ce Médecin étoit de la *Faculté de Paris*. C'est une vision de ce Botaniste; on lui dit seulement que M. Pingré après son retour de l'Armée avoit passé plusieurs années à Paris, d'où il étoit venu en Hollande. Si le Sr. Garcin a cru que demeurer dans Paris & être de la *Faculté de Paris* sont une même chose, tant pis pour lui, ce-
lui

lui qui lui parloit n'avoit garde d'en penser de même. Il étoit d'ailleurs trop bien instruit de tout ce qui regarde M. Pingré. Cette remarque est d'autant plus importante que le Sr. Garcin a écrit & débité de tous côtez, que ce Médecin se disoit de la Faculté de Paris, & qu'il n'en étoit point, s'en étant informé avec soin.

Il est tems, Monsieur, de donner des bornes à cette Lettre; vous êtes en état de juger de cette Dispute, & des motifs qui ont animé M. Massuet à maltraiter M. Pingré d'une manière si outrageante, mais qui ne diminuë en rien l'estime du Public pour cet habile Médecin. M. Massuet est à plaindre de s'être porté à un excès capable de le couvrir lui-même de confusion; je souhaite qu'elle soit salutaire pour lui, en le rendant plus réservé dans la suite. Je ne pense sur son compte que ce que vous en penserez vous-même en lisant cette Lettre.

Je suis &c.

A Utrecht ce 26. Mars 1731.

ARTICLE VII.

ELOGE de Mr. le Président de VALBONNAYS.

J Ean Pierre Moret de Bourchenu, Marquis de Valbonnays, Premier Président de la Chambre des Comptes de Dauphiné, & fils de Pierre de Bourchenu, Doyen du Parlement de la même Province, naquit à Grenoble le 22. de Juin 1651. & fit ses études à Notre-Dame de Grace en Forest, où les Peres de l'Oratoire ont un College,
Tom. XV. Pars II. Z dont

dont il augmenta beaucoup la réputation , par l'éclat avec lequel , il y soutint des Thèses générales de Philosophie à l'âge de 14. ans.

Quelqu'envie qu'eût M. de Valbonnays le Père, de former promptement dans son fils un Magistrat digne de le remplacer , il ne crut pas devoir le livrer de si bonne heure à l'étude de la Jurisprudence ; & comme il marquoit une grande passion pour les voyages , il le mit en état de faire agréablement celui d'Italie. Il n'y porta d'un jeune homme , que l'ardeur & l'empressement de tout voir. A cela près , il vit tout en homme sensé , qui ne chargeoit point son Journal de bagatelles , mais qui n'y omettant rien de singulier , l'accompagnoit presque toujours de remarques si judicieuses , qu'il s'en est utilement servi , jusques dans ses dernières productions.

Il demeura environ six mois à Rome , & un peu plus à Venise , parce que nous y avions alors pour Ambassadeur , M. de Saint André , Premier Président du Parlement de Grenoble , qui se fit un plaisir de le retenir , & qu'il le menoit avec lui dans toutes les Cérémonies publiques. Il se trouva entr'autres à celle , où ce Ministre , quoiqu'homme de Robe , prit avec autant de courage que de dignité , le pas sur le Marquis de la Fuente , Ambassadeur d'Espagne , qui vouloit s'arroger la prefféance dans cette occasion.

Le Sieur Amelot de la Houffaye , qui a extrêmement détaillé ce fait dans ses Mémoires , l'a égayé de quelques traits qu'il attribue à un jeune François qui accompagnoit l'Ambassadeur ; & ce François qu'il ne nomme point , dans ses Mémoires , étoit à ce qu'on prétend M. de Valbonnays.

Il s'étoit flatté qu'à son retour d'Italie , l'on lui per-

permettoit d'entreprendre quelque autre voyage. Voyant son espérance trompée, il partit un jour sans rien dire, sur un cheval d'emprunt, sans autre fonds que le peu qu'il avoit pû épargner sur ses plaisirs, & ne donna de ses nouvelles que quand il fut arrivé à Paris. Il n'étoit plus possible de lui refuser des secours, aussi lui en envoya-t-on, mais sous la condition expresse, que dans trois mois au plus tard, il reviendrait à Grenoble se rendre à sa famille.

L'argent fut reçu, & la condition mal exécutée. Le Voyageur suivant toujours son premier objet, passa en Hollande, & de là en Angleterre, où il trouva heureusement M. le Comte de Canaples, dernier Duc de Lesdiguières, qui charmé d'accueillir un Gentilhomme de sa Province, prit de lui un soin tout particulier, & le produisit avec un air de distinction à la Cour de Charles II. Un succès si peu attendu lui enfla le courage à tel point, qu'il s'étant trouvé à la suite du Roi d'Angleterre, lorsque S. M. B. alla visiter à la Rade de Portsmouth sa flotte, qui jointe à celle de France, avoit ordre d'aller chercher les Hollandois jusques sur leurs côtes, il n'oublia rien pour obtenir la permission de passer sur l'Amiral, ou le Vice-Amiral, & être spectateur du combat. Le Duc d'Yorck, qui commandoit la flotte, s'excusa de le recevoir sur son bord, parce qu'il y seroit trop exposé. Mylord Sandwich, qui montoit le Vice-Amiral, s'en défendit par la même raison, mais il lui procura une place sur un des vaisseaux qui le suivoient immédiatement, & où effectivement il courut bien moins de danger; car le jour de l'action (27. de Juin 1672.) qui commença dès sept heures du matin, & ne finit qu'à neuf du soir, Ruyter Amiral de Hollan-

de, profitant de l'avantage du vent, fondit avec tant d'impetuosité sur l'Escadre Rouge, qu'il y mit d'abord un grand désordre. Le Duc d'Yorck fut obligé de changer trois fois de vaisseau, & Mylord Sandwich, après en avoir pris deux à l'abordage, eut le sien accroché par un Brûlot, qui le fit sauter en l'air avec tout son équipage; & quoiqu'à la fin la victoire se déclarât hautement en faveur des deux Couronnes, ce spectacle qui n'étoit rien moins qu'amusant, pour un simple curieux, fit une telle impression sur M. de Valbonnays, qu'il ne songea plus qu'à remplir les vûes de sa famille. Il revint à Paris, & ayant obtenu de son pere qu'il y feroit son cours de Droit, & qu'il y suivroit quelque tems le Barreau, il y fut très-exact, & il ne s'y présentoit point de Causes importantes, dont il ne lui envoyât le précis. Ce n'étoit pourtant pas là son unique, ou même sa plus chere occupation, il fréquentoit assidûment les Bibliothèques & les Gens de Lettres; il s'adonnoit encore très particulièrement à l'étude des Mathématiques, & il s'étoit logé à la porte de M. Ozanam, pour mieux profiter de ses leçons & de son loisir.

Le séjour de la Province n'étouffa pas un goût si naturel & si déclaré; & dès que son pere lui eût remis sa charge de Conseiller au Parlement, il commença à tenir chez lui des Conférences d'Histoire, & de Litterature; & s'étant joint à un de ses amis, qui n'avoit pas moins d'inclination pour les Mathématiques, ils firent venir à Grenoble à fraix communs, M. Ozanam, & le retinrent deux ans en cette ville.

A quelque tems de là M. de Valbonnays eut l'agrément du Roi, pour la Charge de Premier Président de la Chambre des Comptes de Dauphiné;

il

il y fut reçu en 1690. & les services qu'il y rendit, lui valurent en 1696. un Brevet d'honneur de Conseiller d'Etat. Mais une disgrâce personnelle suivit de près cet avantage; sa vue s'affoiblit insensiblement, & il devint tout-à-fait aveugle, presque en une nuit.

Cet accident le toucha, sans doute; mais loin de troubler sa raison, il ne servit qu'à découvrir en lui les ressources du Sage dans les adversitez. M. de Valbonnays commença dès lors à faire par des organes étrangers plus de lecture, que ses propres yeux n'en pouvoient faire dans ses plus beaux jours. Il orna sa mémoire d'une infinité de choses essentielles, qu'il s'étoit contenté de savoir qu'il trouveroit au besoin en tels & tels livres. De là, une imagination plus vive & plus féconde; des réflexions plus étendues, & plus solides; des projets utiles & suivis; une conversation pleine, soutenue, toujours variée, & qui faisoit d'abord sentir, à quiconque avoit du goût, l'extrême différence d'un homme d'esprit à ces Compilateurs, qui pour en montrer un peu, font sans cesse des incursions violentes dans le travail d'autrui, & qui, semblables à ces Corps mal disciplinez, qui ne se signalent que par des grands dégâts, loin d'enrichir jamais personne, ont eux-mêmes peine à vivre de leur butin & de leur proie.

Les Conférences que M. de Valbonnays tenoit chez lui, devinrent aussi plus régulières & plus fréquentes; & quoique tous les honnêtes gens y fussent volontiers admis; il se proposa de rendre ce bien plus général, en se chargeant lui-même d'un Ouvrage, dont la seule idée avoit son mérite dans une personne de son nom & de son rang, mais dont l'exécution ne sembloit pas possible, dans la situation où le réduisoit la perte de ses yeux.

Cependant l'étude qu'il avoit toujours faite de l'Histoire de son païs, jointe à une connoissance particuliere des Titres, conservez dans les Archives de la Chambre des Comptes, & dans les divers Cartulaires de la Province, lui suffirent pour composer, sous le titre modeste de *Mémoires*, l'Histoire la plus exacte & la plus circonstanciée, que l'on eût encore vûe des Dauphins de Viennois, de la troisième Race, & descendus des Barons de la Tour Dupin, depuis celui qui épousa la Dauphine Anne, seul rejetton des Dauphins, de la Maison de Bourgogne, jusqu'à celui qui fit le transport de ses Etats à la Maison de France.

A la tête de cette Histoire, ou de ses Mémoires, dont la première édition se fit à Paris en 1711. en un volume *in folio*, se trouvent cinq Discours préliminaires; l'un sur l'origine des Dauphins; trois autres sur la forme du Gouvernement, introduite par ceux de la troisième Race, dans l'administration de la Justice, dans la régie des Finances, & la manière de faire la Guerre; un cinquième sur le nom & les fonctions de plusieurs sortes de Magistrature, que nous ne connoissons plus; & à la suite de chacun de ces Discours, des Actes de toute espèce, servant à justifier les différens faits qui y sont raportez. On trouve de même à la suite de l'Histoire des Dauphins, près de 300. autres Actes, qui en font la preuve & l'ornement & qui accompagnent de savantes Notes, sur l'établissement des familles, sur les mœurs, & les loix & les usages du païs, répandent un grand jour sur l'Histoire générale de tous ces tems-là.

Cet Ouvrage, tout étonnant qu'il étoit déjà, quand l'Auteur le publia pour la première fois, fut si considérablement entre ses mains, que quel-

quelques années après il se trouva porté au double, & pour l'étendue de l'Histoire, & pour le travail des Notes, dont la plupart formoient en leur genre de curieuses Dissertations, & pour le nombre des Titres qui passoit 500. Il fut donc réimprimé en 1722. en 2. volumes *in-folio*, & cette seconde édition, quoique munie comme la première, d'un privilège du Roi, se fit à Geneve, à cause de la proximité du lieu, qui lui rendoit plus faciles la correction & le renvoi des épreuves, dans le cours de l'impression.

Il ne s'en tint pas encore là; remontant de proche en proche de ces derniers Dauphins, jusqu'à la naissance des Royaumes d'Arles & de Bourgogne, formez du débris des partages des enfans de Lothaire, dont le Dauphiné faisoit partie, il composa un troisième volume *in-folio*, de l'Histoire de ses premiers Souverains, depuis Bozon & Louïson fils, qui le devinrent sur la fin du IX. siècle. Il se dispoisoit à le publier, & il avoit déjà demandé à l'Académie des Commissaires pour l'examen de son Ouvrage, quand la mort nous l'a enlevé.

Une telle occupation pouvoit remplir honorablement le loisir de tout autre Magistrat que M. de Valbonnays, même sans être aveugle. Cependant il fournissoit à beaucoup d'autres choses; les Journaux de France & ceux des pays étrangers, contiennent plusieurs de ses recherches, sur divers points de Litterature ancienne & moderne; & long tems avant que d'être dans une correspondance réglée avec cette * Académie, où il fut admis en 1729. sous le titre unique de Correspondant honoraire, il lui avoit adressé des Dissertations sur des Monumens singuliers, découverts dans la Province ou aux environs; d'autres sur des points de

* L'Académie des Belles Lettres & Inscriptions.

la Géographie du moyen âge, qu'on a présentement peine à fixer, comme, par exemple, sur le lieu d'*Epaune*, où Sigismond, Roi de Bourgogne, assembla un Concile national, au commencement du sixième siècle; d'autres sur l'origine, la famille, & les actions de quelques hommes illustres, que le tems a presque fait oublier: tels, par exemple, que Raymond du Puy, premier Grand-Maitre de l'Ordre de St. Jean de Jerusalem. Il avoit encore fait depuis quelques années, pour l'usage particulier de M. le Duc d'Orléans & par ses ordres, un Nobiliaire de Dauphiné, composé de près de quarante généalogies des meilleures maisons du pays, toutes fondées sur Titres authentiques, & accompagnées de notes, comme son Histoire même des Dauphins.

L'attention qu'il donnoit à l'exercice des fonctions de la charge de Premier Président, ne lui permettoit pas non plus de confier à d'autres mains que les siennes, le soin d'en défendre les prérogatives, quand il en étoit question; & c'est à ce soin que nous devons un Mémoire qu'il fit imprimer en 1715. pour établir la juridiction du Parlement, & de la Chambre des Comptes de Grenoble, sur la Principauté d'Orange.

Enfin, le seul commerce littéraire, qu'il entretenoit avec les principaux Savans de l'Europe, eût été capable de distinguer un homme de Lettres ordinaire; & le témoignage qu'ils rendoient tous de sa politesse & de son érudition, justifie l'espece d'étonnement avec lequel feu M. Huet en a parlé dans ses Commentaires.

Comme il n'étoit pas marié quand il perdit la vue, il se persuada que ce malheur lui seroit toujours plus aisé à soutenir dans le célibat, & rien ne pût lui faire changer de sentiment; mais dans la crainte que l'intérieur de sa maison n'en devînt moins

moins agréable, il y rassembla avec art tout ce qui pouvoit y retenir des amis de goût & de confiance, & trois fois la semaine, il y donnoit des concerts, qui y attiroient les personnes de la ville les plus distinguées : généreux d'ailleurs, tendre, compatissant, il s'intéressoit dans tous les soulagemens publics & particuliers. Déjà de son vivant, il avoit constitué une somme de 2000. livres pour la fourniture d'une certaine quantité de pain, aux pauvres honteux de chaque paroisse, & il n'y a dans Grenoble aucun Hôpital, aucune Maison Religieuse, qui n'ait trouvé dans son testament quelque marque utile de son souvenir. Pour ce qui est de ses proches, il y avoit long-tems que, suivant le degré de proximité & d'attachement, il les avoit associez à la jouissance d'une partie de la fortune, qu'il devoit leur laisser un jour.

Il mourut d'une retention d'urine le 2. du mois de Mars 1730. âgé de 79. ans presque révolus. M. de Valbonnays étoit Académicien honoraire de l'Académie de Lyon ; circonstance qui a échappé à M. de Boze, Auteur de l'Eloge de cet illustre Magistrat.

ARTICLE VIII.

NOUVELLES LITTÉRAIRES

DE GENÈVE.

Fabri & Barillot, Bousquet & Compagnie, travaillent à une belle Edition de toutes les Oeuvres du fameux Launoy, dont ils ont publié le Projet, ils distribuent les deux premiers volumes à ceux qui voudront souscrire pour cet important Ouvrage: JOANNIS LAUNOII, Constantiensis, Parisiensis Theologi, Socii Navarrai, Opera omnia, ad selectum ordinem revocata. Ineditis opusculis aliquot, notis nonnullis Dogmaticis, Historicis & Criticis, Auctoris vita, variis Monumentis tum ad Launoium tum ad

Z 5

scripta

scripta ipsius pertinentibus, præfationibus cuique Volumini affixis, Indicibus locuplesissimis, aucta & illustrata. Accessit Tractatus de varia Launoii Librorum fortuna. Editio distributa in Tomos quinque, volumina decem, in folio. Coloniae Allobrogum 1711. Nous infererions volontiers dans ce Journal le Projet de cette Edition, qui mérite l'attention des Savans, s'il nous restoit assez de place pour cela. Nous nous contentons d'indiquer les principales matières contenues dans cet Ouvrage, nous réservant à donner dans la suite la liste de toutes les pièces qu'on trouvera dans cette Edition. Le Tome I. renferme les Traitez de *Concursu Dei, de Conceptu B. Mariæ Virginis*, & ce que M. de Launoy a écrit sur les Sacremens. On a renvoyé à la fin le Traité François sur la *Prédestination & sur la Grace*; & on trouvera dans ce Tome, quatre pièces curieuses, de *Regia in Matrimonium Potestate*, qui n'avoient pas encore vû le jour, & qui méritent l'attention des Savans.

Le Tome II. contient le Traité de *Auctoritate negantis Argumenti*, qui est comme la baze & le fondement de tout le Systême de M. de Launoy; divers Opuscules de *Tempore quo præmunt in Gallis Fides suscepta est*; de *MAGDALENÆ & LAZARI in Provinciam appulsu*; de *Atheniensi & Parisiensi Dionysiis, aliisque sanctis*; & plusieurs Dissertations sur le Concile *Plénier* dont a parlé S. Augustin en disputant contre les Donatistes, & sur quelques points de la Discipline Ecclesiastique. On y verra aussi une pièce nouvelle sur l'*Usure*.

Dans le Tome III. on trouvera tout ce que l'Auteur a écrit contre les privilèges des Moines, qu'il a examinez à fond.

Tout ce qui regarde l'Histoire Litteraire se trouve dans le Tome IV. comme les Traitez de *Scho-*
lis

lis celebrioribus, de variâ Aristotelis Fortuna in Academia Parisiensis, &c. Son Histoire du College de Navarre, & les considerations sur l'Histoire des Hospitaliers du S. Esprit. Ce dernier Ouvrage n'avoit pas encore paru, & fait honneur à M. de Launoy. On a aussi placé dans ce Tome le *Launoiana*, qui contient la vie de l'Auteur, son Testament, son Epitaphe, les Jugemens des Savans pour ou contre Launoy, la liste de ses Ouvrages, leur sort, & de tout ce qui a été écrit pour ou contre lui; enfin les divers Eloges qui ont été faits de ce fameux Docteur.

On a rassemblé dans le V. Tome toutes les Lettres de Launoy, parmi lesquelles il y en a huit qui n'ont jamais paru, & qui sont dignes de la réputation de l'Auteur. La 1. regarde le Concile de Trente & les avantages qu'il a procurez à l'Eglise. Dans la 2. il fait voir que du tems du Concile de Constance, il n'y a point eu de Pape qui ne fût douteux. Dans la 3. il prouve qu'il doit être permis de traduire l'Ecriture Sainte en François & que la lecture n'en est point défendue aux Laïques. Les cinq Lettres suivantes contiennent de nouvelles preuves de ce qu'il a avancé dans son Traité sur la puissance des Princes Temporels sur les Empêchemens du Mariage.

Nous n'en dirons pas d'avantage sur cette nouvelle Edition des Oeuvres de Launoy, pour laquelle on s'est donné tous les soins qu'elle méritoit. Les Souscripteurs payeront 75. livres argent de Geneve, & ceux qui n'auront pas souscrit ne pourront avoir cette Collection à moins de 100. livres. On peut souscrire chez tous les principaux Libraires de l'Europe.

Fabri & Barrillet ont donné une nouvelle Edition

tion de * l'*Histoire de Geneve*, par M. Spon, *révisée & considérablement augmentée par d'amples Notes Avec les Actes & autres Pièces, servant de Preuves à cette Histoire*, in 4 2. vol & in 12. 4. vol. 1730. On a ajouté dans cette quatrième Edition plusieurs Faits importants, & on en a rectifié d'autres par des Notes amples & curieuses, tirées des Actes originaux & des Registres publics. Ce que l'on trouve dans ces Notes sur *Bolsac*, *Servus*, *Gentilis*, *Alciat*, *Gallo*, *Blandrata*, *Spisame*, *Nicolas Antoine*, & autres, est tiré de leurs procès criminels originaux. & de quelques-uns de leurs Ecrits qui y sont joints. On en parle sans partialité, & l'on condamne les procédures faites contre eux, lorsqu'on les trouve peu équitables. La vérité des principaux Faits contenus dans cette Histoire, est justifiée par divers Actes copiez exactement sur les Originaux, conservez dans les Archives de la Republique. Pour éclaircir un point de l'Histoire ancienne, on a joint à l'ouvrage une Dissertation sur les Lignes que Jules Cesar fit faire pour arrêter les courses des Helvétiens, une petite carte qui fixe l'endroit où étoit ce Retranchement; & une autre Dissertation sur le lieu où étoit la Colonie Equestre. On trouve aussi dans cette Edition quelques Inscriptions Antiques inconnues à M. Spon, avec des explications, suivies de trois Dissertations sur quelques-unes, dont on prétend que M. Spon n'avoit pas bien compris le sens. On y a aussi inséré quelques autres pièces nouvelles. On y verra des Remarques curieuses & exactes sur l'Histoire naturelle des pays qui environnent le Lac de Geneve, dont on donne une nouvelle Carte faite avec un soin extraordinaire; aucun Geographe n'avoit jusques

* On la trouve chez *H. Du Saunay*.

ques ici bien marqué la figure & les sinuositéz de ce Lac, d'où suivoit une fausse position des Lieux. On donne aussi deux vûes de la ville de Geneve, telle qu'elle est aujourd'hui; L'une du côté du Midi, & l'autre du Septentrion; & un Plan de Geneve ancienne, très-different de celui de M. Spon.

Les mêmes Libraires ont donné une belle Edition des *Satyres & autres Oeuvres de Regnier, avec des Remarques.* In-4. 1730. On a corrigé exactement le Texte de l'Auteur, qui avoit beaucoup souffert dans toutes les Editions précédentes; & on a recueilli dans les Notes tout ce qui peut avoir raport à ce Poëte satirique, soit pour les faits personnels, soit pour la critique: on a aussi marqué avec soin toutes les Imitations des Poëtes Latins, & ce que Regnier a pris des Poëtes Italiens, dont il a emprunté des Pièces presque entières: larcins, dit l'Editeur, qui ne sont connus presque de personne, puis qu'on a parlé de Regnier comme d'un Poëte original, qui ne devoit rien qu'à son génie, & qui avoit tout trouvé dans son propre fonds. Tout les ouvrages de Regnier sont distribuez en six Classes différentes, sous les titres de Satires, Epîtres, Elégies, Poësies mêlées, Epigrammes, & Poësies spirituelles. Tel est le plan qu'on a suivi. Voici ce que l'Editeur a pû recueillir touchant la vie de ce Poëte, les particularitez suivantes sont tirées des papiers journaliers de sa famille, dont on a communiqué des extraits.

„ MATURIN REGNIER nâquit dans la ville de
 „ Chartres, le 21. de Décembre, 1573. & fut
 „ bap̄isé dans l'Eglise paroissiale de Saint Saturnin.
 „ Il étoit fils aîné de Jacques Regnier, Bour-
 „ geois de la même ville, & de Simonne Des-
 „ por-

„ portes, sœur de l'Abbé Desportes, fameux Poë-
 „ te: tous deux enfans de Philippe Desportes,
 „ & de Marie Edeline, Jacques Regnier, dans
 „ son contrat de mariage, passé le 5. de Jan-
 „ vier, 1573. fut qualifié *honorable Homme*, titre
 „ qui, dans ce tems-là, ne se donnoit qu'aux
 „ plus notables Bourgeois. Il eut trois enfans de
 „ ce mariage: Maturin, qui est notre Poëte;
 „ Antoine, qui épousa Anne Godier, & Marie
 „ Regnier, qui fut mariée à Abdénago de la Pal-
 „ me, Officier de le Maison du Roi.

„ Antoine Regnier fut Conseiller-Elu dans
 „ l'Election de Chartres; & Madame de Nemours
 „ (Anne d'Est) Duchesse de Chartres, le gratifia
 „ de la remise du quart-denier de sa charge.

„ Jacques Regnier leur pere, qui étoit un hom-
 „ me de plaisir, fit bâtir, en 1573. dans la place
 „ des Halles, un Jeu de paume, des démolitions
 „ de la Citadelle de Chartres, qui lui furent don-
 „ nées par le credit de l'Abbé Desportes son beau
 „ frere; & comme ce Tripot a porté le nom de
 „ *Tripot-Regnier*, tant qu'il a subsisté, c'est appa-
 „ remment ce qui a donné lieu de dire que Reg-
 „ nier le Satirique étoit fils d'un *Tripotier*.

„ Jacques Regnier & Simonne Desportes mou-
 „ rurent de la Contagion, mais non pas en mê-
 „ me tems, ni en même lieu. Le mari mourut
 „ le 14. de Février 1597. à Paris, où il avoit été
 „ député pour les interêts de la ville de Chartres,
 „ dont il étoit actuellement Echevin, & enterré
 „ dans l'Eglise de Saint Hilaire. Simonne Des-
 „ portes sa femme, morte le 20. de Septembre,
 „ 1629. fut enterrée au Cimetiere de Saint Satuf-
 „ nin, hors de la ville de Chartres.

„ Maturin Regnier leur fils aîné, fut tonsuré le
 „ 31. de Mars, 1582. par Nicolas de Thou, Evê-

„ que

„ que de Chartres. Quelques années après, il
 „ obtint par dévolut un Canoniat dans l'Eglise
 „ de Notre-Dame de la même ville: ayant prou-
 „ vé que le Resignataire de ce Bénéfice, pour
 „ avoir le tems de faire admettre sa Resignation
 „ à Rome, avoit caché pendant plus de quin-
 „ ze jours, la mort du dernier Titulaire, dans le
 „ lit duquel on avoit mis une bûche, qui fut de-
 „ puis portée en terre, à la place du corps qu'on
 „ avoit fait enterrer secrettement. Regnier prit
 „ possession de ce Canoniat, le 30. de Juillet
 „ 1604.

„ Il eut encore d'autres Bénéfices, & une pen-
 „ sion de deux mille livres, qu'Henri IV. lui don-
 „ na en 1606. sur l'Abbaye des Vaux de Cernay;
 „ après la mort de l'Abbé Desportes, qui en étoit
 „ revêtu.

„ La tradition à Chartres est, que Regnier, dès
 „ sa première jeunesse, marqua son inclination à
 „ la Satire. Les vers qu'il faisoit contre divers
 „ particuliers, obligerent son pere à l'en châtier
 „ plus d'une fois, en lui recommandant de ne
 „ point écrire, ou du moins d'imiter son oncle,
 „ & de fuir la médifance.

„ Le dérèglement dans lequel il vécut, ne le
 „ laissa pas jouir d'une longue vie. Il mourut à
 „ Rouën, dans sa quarantième année, le 22.
 „ d'Octobre, 1613. en l'hôtellerie de l'Ecu d'Or-
 „ leans, où il étoit logé. Ses entrailles furent por-
 „ tées en l'Eglise paroissiale de Sainte Marie de
 „ Rouën; & son corps ayant été mis dans un
 „ cercueil de plomb; fut transporté à l'Abbaye
 „ de Royaumont, lieu qu'il aimoit beaucoup, &
 „ où il voulut être enterré.

„ Le P. Garasse, dans sa *Recherche des Recher-*
 „ *ches*, P. 648. dit que Regnier se hâstia jadis così

„ 16

„ *te Epitaphe à soy-mesme ; en sa jeunesse débauchée ;*
 „ *ayant désespéré de sa Santé , & étant , comme il*
 „ *pensoit , sur le point de rendre l'ame.*

J'ay vécu sans nul peusement,
 Me laissant aller doucement
 A la bonne Loy naturelle :
 Et si m'étonne fort pourquoi ,
 La Mort oia longer à moy
 Qui ne longcay jamais à elle.

„ Au reste, ce n'est ni cette Epitaphe, ni quel-
 „ ques autres Poësies licentieuses de notre Au-
 „ teur, qui doivent servir de règle, pour porter
 „ un Jugement décisif sur les sentimens & sur les
 „ mœurs.

„ Il est peu de Poëtes dont la jeunesse n'ait été
 „ infectée de cette malheureuse contagion ; mais
 „ on pardonne aisément, on oublie même, leurs
 „ égaremens passagers, quand ces Auteurs ont
 „ mérité l'indulgence du Public par des ouvrages
 „ sérieux, & une conduite plus régulière.

„ Les Poësies Spirituelles de Regnier, dont
 „ quelques-unes furent composées long-tems a-
 „ vant sa mort, portent des marques édifiantes de
 „ son repentir. Il y fait paroître des sentimens vé-
 „ tablement dignes d'un Chrétien, & d'un Chré-
 „ tien pénitent.

DE PARIS.

On a fait une traduction élégante de l'Ouvrage
 Anglois de M. Okley sur la Conquête de la Syrie,
 de la Perse &c. par les Sarasins, imprimé à Lon-
 dres en 2. Tomes in-8. 1708. Le Traducteur est
 un Seigneur d'un goût rare pour toutes les sciences.

Chaubert a imprimé un petit Recueil intitulé: *Elé-
 gies*

gues de M. le Blanc avec un Discours sur ce Genre de Poësie, & quelques autres Pièces du même Auteur, in-8. 1731. Le Discours sur l'Élégie est fort estimé; l'Auteur y développe la véritable nature de l'Elegie qui n'étoit pas assés connue. Si M. le Blanc pense autrement que ceux qui l'ont précédé, il en donne de bonnes raisons. Le sentiment universel est que l'Élégie doit être une plainte, & M. le Blanc croit qu'elle n'est autre chose que la plainte d'un amour méconstruit. Ce discours qui est de 66. pages mérite d'être lu avec attention. On ne trouve dans ce volume que 12. Elégies, qui sont suivies de plusieurs Odes, Sonnets, Epigrammes, &c. L'Auteur en donnera un plus grand nombre dans la suite.

Le même Libraire a commencé cette année à publier un Ouvrage periodique intitulé: *Le Nouvelliste du Parnasse*, in-12. C'est une feuille qu'on donne tous les Lundis de chaque semaine, & qu'on continuera exactement. Elle contient des Lettres où l'on parle des Ouvrages nouveaux. On s'y étend particulièrement sur les nouvelles Pièces de Théâtre, & sur les petits Livres qui ont le plus de cours dans le monde. On nés'attache pas à en faire des extraits, on se borne à des réflexions critiques, sur le mérite des Ouvrages. Quatre personnes ont entrepris ce *Nouvelliste*, où l'on croit que M. l'Abbé des Fontaines a la meilleure part.

Voici une Epigramme sur le *Brutus* de M. de Voltaire, par M. de la Grange Auteur de la Tragedie d'Amasis, qui n'avoit pas été représentée depuis 28. ans & qu'on a remise au Théâtre François. Amasis a eu un succès d'autant plus grand, que cete Pièce a paru très-intéressante, & qu'elle a été jouée immédiatement après le *Brutus* de M. de Voltaire; dans lesquelles Spectateurs n'ont rien trouvé de propre à les intéresser, quoique

Tom. XV. Part. II.

A a

les

connoisseurs trouvent de grandes beautés dans cette Pièce.

On disutoit naguères dans Paris,
 Sur le Brutus que Voltaire avoit pris
 Pour le Heros de la nouvelle piece.
 C'est disoit-on, celui qui de Lucrèce
 Vengea la mort & fit perir les fils.
 L'autre disoit, je gage cent louis
 Que c'est celui dont le mauvais genie
 S'offrit à lui devant qu'il fût occis.
 Hé doucement, Messieurs les beaux Esprits,
 Par le public la dispute est finie,
 C'est un Brutus tué par Annius

La Pièce suivante sur les Voyages de Cyrus mérite d'être conservée.

Idee des Voyages de Cyrus.

Cyrus Voyage pour faire des visites, il prend avec lui un Compagnon pour avoir soin du portemanteau, & va ainsi rendre ses très-humbles respects à tous les Coqs de village de la Grèce.

Il est attendu par tout avec un grand discours d'Eloquence bien préparé; dès qu'il arrive, on le lui depite; au dernier mot de la peroraison, il part.

Cyrus a du courage & de la bravoure de reste pour surmonter tous les dangers de la route, mais il est mieux que tout cela lui soit inutile; il y a bonne police dans la Grèce, on n'y rencontre jamais ni Geant ni Enchanteur.

Il ne me paroît point qu'on ait pourvu à la commodité de la marche; mais à voir la bonté des gîtes & la cordialité des hôtes, je comprends d'abord que Cyrus avoit le secret de l'oration de S. Julien.

Pour un Curieux comme Cyrus, c'est une bonne affaire d'avoir rencontré Zoroastre; il apprend là tout d'un coup bien des choses.

A

A quelques monosyllabes près qu'en deux ou trois occasions Araspé lâche par repletion à Cyrus, il est pour l'ordinaire fort religieux au silence.

Pythagore est bienheureux d'avoir trouvé deux auditeurs aussi benevoles pour leur raconter la journée mémorable dans laquelle, soit en public, soit en particulier, il mit au sac le Philosophe Anaximandre. Si la dispute n'étoit sérieuse, on diroit que ce sont deux Ecolliers qui ergotent, à condition que l'un sera toujours battu.

Il faut avouer que l'Ambassade de Cyrus est bien édifiante; il écoute la Confession publique de Nabuchodonosor, il fait un Cours de Théologie sous Eléazar, s'y perfectionne sous Daniel qui lui fait un abrégé de Roysumont, & on ne le voit guère perdre de tems à des intrigues d'Etat.

Cyrus doit conquérir le monde entier, & pour remplir sa haute destinée, il fait une campagne, entend des Aventures romanesques, des Concerts de musique, fait des méditations pieuses, pleure sa femme, fait le bel Esprit, apprend toute la Physique Angloise & Françoisse, toute la Métaphysique & toute la Morale, toute la Mythologie, & tout l'art du Théâtre. Après quoi il ne trouve plus de difficulté à conquérir les Lydiens, à soumettre les peuples de l'Asie Mineure, à rendre tributaires la Cappadoce, l'Arménie, l'Irlande, à réduire la haute Asie sous sa puissance, à prendre Babylone & à se rendre ainsi maître de l'Orient, depuis le fleuve Indus jusqu'aux extrémités de l'Egypte. On voit bien que tout cela devoit aller de même; cependant il y a toujours une sorte de merveilleux dans l'événement: car à en juger par les pratiques journalières de Cyrus, on s'attend qu'à son retour il se fera Galme ou Académicien.

AA T . . . D'AM

H. DU SAUZET debitera dans peu une nouvelle Edition du *Maitre Italien de Veneroni*, augmentée & corrigée avec soin par un homme habile dans la Langue Italienne.

On trouve chez le même Libraire la *Suite des Mémoires d'un Homme de Qualité*, 12. 3. vol. aux dépens de la Compagnie, qui réimprime les 4. premiers volumes de ces Mémoires. Les nouveaux volumes sont encore plus intéressans que ceux qui ont paru d'abord.

La Compagnie donnera bientôt les Tomes V. & VI du *Polybe de M. le Chevalier de Folard*, in 4. les *Voyages du Chevalier des Marchais en Guinée, Isles voisines & à Cayenne*, in 12. 4. vol. avec un grand nombre de Cartes & de figures; & les *Voyages du P. Labat en Espagne & en Italie*, in 12. 8. vol. Elle vient d'imprimer le second volume de l'*Histoire des Anciennes Monarchies* par M. Rollin, in 11.

La même Compagnie a mis sous la presse le *Théâtre des Grecs* par le R. P. Brumoy en 6. vol. in 12. Cette Edition sera plus commode & moins chère que celle de Paris, qui est en 3. vol. in 4. Cet Ouvrage est estimé & mérite qu'on le réimprime pour la commodité du Public.

La N. Edition du *Dictionnaire de Richelot* en 2. vol. in 4. que cette Compagnie a entrepris, est fort avancée. Elle est augmentée de plus de 6000. articles sur la Langue Française, sur les Arts, le Commerce, la Botanique & la Guerre; ces derniers sont tirés du *Polybe de M. de Folard*.

J. F. Bernard a imprimé les *Mémoires de la Cour de France, pour les années 1688. par Madame de La Fayette*, in 12. Ce petit volume contient plusieurs particularitez curieuses, qui feront souhaiter le reste de ces Mémoires. Le même Libraire nous donna il y quelque tems les *Mémoires de M. D'Aubigné*, in 12. 2. vol. dont on parlera dans la suite.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

*Contenues dans le Tome XV. de
cette Bibliothèque.*

A

- A**bbé D. F. son nouveau Gulliver, 286. Doit redouter la Critique, 292. Travaille au *Neveu de Parnasse*. 365
Académiciens illustres maltraitez par le P. Castiel, 80.
Acetosa, vertus de cette plante, ce que Mrs Boerhaave & Pingré en disent, 132.
Addison (M) rend celebre le *Paradis Perdu* de Milton, 223.
Alfonsé; Roman de l'Abbé des Fontaines, 170.
Amasis de M. de la Grange, succès de cette pièce, 365
Analyse du Système de M. Maréchal sur la Trinité, 1. & 190.
Anonyme (Ecrit) publié contre M. Pingré, & réfuté. 19.
L'Auteur raisonne sur la Britannique sans la connoître, 122.
Faux raisonnemens qu'on y trouve, 134. Les postures qu'il convient, 245. Médecin anonyme son indiscretion, 333.
Apoticaire (petit) la hardiesse à parler des autres, 157. Peu instruit sur les Plantes, tache de décrier M. Pingré, & produit un Ecrit de M. Massuet, 319.
Ariens, leur sentiment comparé avec celui des Orthodoxes sur la Trinité, 202.

B.

- B**abylony, Isle où les femmes dominent, 292.
Bibliothèque des Auteurs de Médecine, 169.
Biferte, Plante différente de la Britannique, 123.
Blanc, (M. Le) ses Elegies & autres Oeuvres, 365
Boerhaave (M) Eloge de ce Savant, 130. 327. ce qu'il dit sur la Britannique, *ibid.* sur l'*Acetosa*, 132. 327. Fausse idée que M. Massuet le forme de ce Savant, 327.
Bosus, Isle dont tous les habitans étoient boissus, 303.

T A B L E

<i>Britannique</i> (M. Garcin) sa conversation avec M. Pingré,	145. 338. & suiv.
<i>Britannique</i> , Dissertation sur cette plante défendue par M. Pingré contre un Anonyme, 120. Comme de peu de gens, <i>ibid.</i> confondue avec la Patience aquatique & d'autres especes de <i>Lapathum</i> par divers Auteurs, 122. Faux Synonymes de cette plante, <i>ibid.</i> Confondue mal à propos avec la Bistorte, 123. & avec la patience aquatique, 128. 321. vertus de cette Plante, 130. & suiv.	
<i>Brutus</i> de M. de Voltaire, Epigramme sur cette pièce,	156

C <i>Art.</i> (LeP.) son Traité de Mathématique & ses Extraits critiqués par M. Sédun, 71. Idée de ce Traité, 72. Génie inventif de cet Auteur, 79. Attaque divers membres de l'Académie des Sciences par ses Extraits, 80.	
<i>Casselman</i> , N. Edit. de ses Mémoires,	178.
<i>Cavalier</i> , à qui un Médecin attribue une Gonorrhée, défendue par M. Pingré,	310. & suiv.
<i>Cérémonies Religieuses</i> , respect qu'on leur doit,	15.
<i>Chapelle</i> , (M. de la) attaque avec violence M. Maty, 5. ne peut mépriser les transports de son zèle, 6. Caractères de son zèle contre M. Maty, 9. les investitures odieuses contre le même, 10. & suiv. le compare à Socrate & à Toland, 11. Ses railleries sur la Liturgie impie de Toland, 13. Censuré vivement par M. Maty, 14. Traité de divertissement badin un divertissement impie de quelques Etudiens, 15. différence de son zèle & de son style à l'égard de Toland & de M. Maty, 19. Est accusé de mauvaise foi, 18. 26. Veut rendre M. Maty odieux aux Orthodoxes, 24. Sophismes qu'il emploie contre lui, 58. 66. Sa modération en répondant à un Catholique Romain, 187. Lettre qu'on lui adresse, 188. On l'invite à répondre à M. Maty, <i>ibid.</i> Rectifié sur la Distinction des Personnes Divines, 194.	
<i>Chirurgien</i> savant, vanité de ces sortes de gens,	105.
<i>Chomel</i> , (M.) n'a pas connu la Britannique, 128. La confond avec la Paxelle de merain,	322.
<i>Contradictions</i> apparentes dans le Dogme de l'Incarnation, 65.	
<i>Converser</i> , manière de l'arrêter,	122.
<i>Cornuille</i> (Pierre) projet d'une Edition de ses œuvres, 120.	
<i>Critique</i> du <i>Paradis Perdu</i> de Milton réfutée,	269.
<i>Criminelle</i> d'un Seigneur Italien,	114.
<i>Crus</i> , Idée de ses voyages,	166.

DES MATIERES.

D.

D écisions des Théologiens, nécessité de les examiner, 2.	21.
Distinction des Personnes Divines,	139.
Distinction morale, enseignée par divers Théologiens.	192.
Distinction réelle des Orthodoxes, est une chimère.	190.
Divinité du Fils & du S. Esprit, prouvée par M. Maty,	33.
Doctrines de la Trinité par M. Mary. <i>Extrait de ce Livre.</i>	
1. Second Extrait; 190. Justification de cette Doctrin	ne, <i>ibid.</i> & 70.
Dupre de S. Maur, (M.) traduit le <i>Paradis Perdu</i> de Mil-	
ton, 223. son éloge,	239.

E.

E loges de M. Le Blanc,	365.
Eloge de M. de Valbonnays.	349.
Epernon, (Le Duc d') la vie par Girard,	170.
Esprit, (Saint) preuves de la Divinité,	33. 40.
Essay, sur la manière de traiter la controverse,	188.
Examen, la nécessité.	2. 20. & <i>suiv.</i>

F.

F aisir, Plante de l'Arabie, inconnue en Europe,	145.
Faussetés couchées arrivées à une Dame & leur suite,	149.
Fermentation, ridicule de ce Système,	142.
Fernet, Bevuë de M. Maillart sur cet Auteur,	331.
Fils de Dieu, la Divinité prouvée par M. Maty,	31. 37.
Foinaines (M. l'Abbe Des) son <i>Alfons</i> , & son <i>Triomphe</i>	
de <i>Plutarque</i> ,	170.
Forsin, (le Comte de) ses Mémoires, 96. Ses aventures	
& ses campagnes, 98. & <i>suiv.</i> Son voyage à Siam &c.	
ce qu'il dit de ce Pays, 101. Est pris avec Jean Barth	
par un Anglois, 104. Recit qu'il fait opposé à celui de	
M. du Gue Trequin, 105. Son expédition dans le Gol-	
fe Adriatique, 115. En Ecosse, 116. Mortifications	
qu'il reçoit de la Cour & la retraite,	117.

G.

Garcin, (M) vanité de ce Chirurgien Botaniste & la con-	
version avec M. Pingré, 145. Examen de son démen-	
te avec ce Médecin, 338. Sa témérité & sa mauva-	
ise, 339. 347. Ses bevuës, 348. Fausseté qu'il avance	
de son peu de jugement,	164.
Généralité du Fils, preuve de la dépendance & de son	
impérfection,	210.
Généralité d'un Turc envers un Chrétien,	105.
Girard, la vie du Duc d'Epernon,	170.
Glossaire Hébreu de Dom Guatin,	171.
	Gne.

T A B L E

Garin, (Dom Pierre) la Grammaire Hebraïque & Chaldaïque, 171.

Gulliver (Nouveau) Extraît de ce Livre, 286. & *suiv.*

H

Hervault (M.) la Requête burlesque, 173.

Histoire des Insectes par Merian, 159. de Geneve par Spon, N. Edition de la Conquête de la Syrie, de la Perle & par les Sarrazins, par Okley, 364

I.

J *Aques* (S.) ce qu'il dit sur le zèle Amer, 7
Idee des Voyages de Cyrus, 366

Incarnation. Ce Dogme éclairci par M. Maty, 43. Objections contre ce Dogme, 44. Reflexions sur ce sujet, 62.

Contradictions apparentes dans ce dogme, 65.

Incompréhensibilité de Dieu, bouclier inutile contre la Raison & l'Ecriture, 211. Raisonnement de M. de la Placette sur ce sujet, 211.

Injures, les Livres des Savans en sont remplis, 11. M. de la Chapelle en est liberal envers M. Maty, *ibid.* Ne prouvent que contre ceux qui les emploient, 128.

Insectes de l'Europe par Merian, 159.

Invektives de M. de la Chapelle contre M. Maty, 10.

Italian (Seigneur) la cruauté barbare envers un de ses Domestiques, 114.

L.

L *A Grange*, (M. de) Son Epigramme sur le Brutus de M. de Voltaire, 366

La Sarraz (M.) son Traité de l'Esprit, 170.

Launoy, (M. de) Edition de ses Oeuvres, 362

Lettre d'un Inconnu à M. Maty sur son Systeme, 19.

Lettre critique de M. Saurin contre le P. Castel, 71. d'un Medecin à M. Syva. 85. Lettres sur le choix des Saignées, 176. Lettre à M. de la Chapelle, 128. sur les Ecrits publiez contre M. Pingré, 212.

M.

M *Angot*, (M.) la Bibliotheque des Medecins, 168.
Marrat (M.) traduit l'Histoire des Insectes par Merian, 159.

Massuet (M.) les Ecrits contre M. Pingré, 214. Son arrogance & sa malignité, 315. & *suiv.* son érudition inutile. 319. les sophismes & la mauvaïse foi à l'égard de M. Pingré, 321. & *suiv.* Sa maxime ridicule sur la Citation des Auteurs, 330. Sa bevûë grossière sur Fernel, 331. les faussetez qu'il avance le tout mépriser, 334. les reproches qu'il fait

DES MATIÈRES.

à M. Pingsré retombent sur lui-même, 337	Fauteté de son	
Histoire touchant M. Garcin,		338.
<i>Mary</i> (M. Paul) la doctrine de la Trinité, Extrait de cet Ou-		
vrage, 1. & 190. se justifie avec force contre l'ennemi,		
4. & suiv. Répond à M. de la Chapelle, 5. accable d'inju-		
res & d'invectives par cet Adversaire, 11 compare à Servet		
& à Toland, 17. & suiv. ses réflexions sur les railleries peu		
édifiantes de M. de la Chapelle, 13 sur le respect qu'on		
doit aux Cérémonies Religieuses, 15. les plaintes sur la		
mauvaise foi de son Adversaire, 18. Objections que lui fait un		
Inconnu, 19. Ses Réflexions préliminaires, 20. Justifie la		
Doctrine & la publication de ses Ecrits, 24. Ses Preuves de		
l'Unité de Dieu. 30 de la Divinité du Fils & du Saint Es-		
prit, 33. & suiv. Eclaircir le Dogme de l'Incarnation, 43.		
Prouve l'Union des deux Natures en J. C. 46. Releve les		
Sophismes de M. de la Chapelle, 58 66. Ses réflexions sur		
le Dogme de l'Incarnation, 62. Justifie la Doctrine contre ses		
accusateurs, 70. Idée véritable de son Système, 188. Son		
sentiment sur la Distinction des Personnes Divines, 190.		
196. sur la Subordination de ces Personnes, 209. Sur la		
Generation du Fils & la Procession du S. Esprit, 210.		
Regle qu'il donne pour distinguer la <i>Perfection</i> de l' <i>Imper-</i>		
<i>fection</i> . 213. Répond aux objections des Orthodoxes, 217.		
<i>Mauvaise foi</i> , ostense dans les disputes, 22.		
<i>Medecin</i> , sur quels principes il doit raisonner, 142. Impruden-		
ce d'un Medecin & son peu d'habileté, 147.		
<i>Medecin</i> anonyme, son ignorance & sa mauvaise foi à l'é-		
gard d'un de ses malades, 332. les confidences indis-		
crettes & ses plaintes mal fondées, 333.		
<i>Mémoires</i> du Comte de Forbin, Extrait de ce Livre, 96. de		
Castelnau, 178.		
<i>Merian</i> (Marie Sibille) son Histoire des Insectes, 159.		
<i>Métamorphoses</i> des Insectes, 159. 163.		
<i>Milton</i> , son <i>Paradis Perdu</i> , 223. son éloge, 258. défendu		
contre la critique de M. de Magny, 260. Son <i>Paradis Re-</i>		
conquis, 271. Justifie sur la Religion, 284.		
<i>Mots</i> , Idée qu'on doit attacher à ce terme, 290.		
<i>Moderation</i> , fait honneur à ceux qui en témoignent dans		
les disputes, 287.		
<i>Morisson</i> , (M.) ses Lettres sur le choix des Saignées, 170.		
<i>Muming</i> , refute les Auteurs qui ont parlé de la Britannique		
sans la connoître, 123. ce qu'il dit sur ses vertus, 137.		

T A B L E

N.

N *Atres*, (les deux) leur union en J. C. prouvée par M. Mary, 46.
Newellin, du Parnasse, ce que c'est, 365.

O.

O *Bjémons*, contre le Dogme de l'Incarnation, 44 des Orthodoxes refutées, 217.

Okley (M.) Traduction de son Histoire des Conquêtes des Sarrasins, 217.

Orthodoxes, on les anime contre M. Mary par de fausses imputations, 24. Leur sentiment sur l'union des deux Natures en J. C. 113. Sur la Distinction des Personnes Divines, 191. donnent dans le Sabellianisme suivant M. de la Chapelle, & sont justifiés par M. Mary, 195. leur sentiment compare à ceux des Trithéistes, des Ariens & des Sabelliens, 201. & suiv. leurs objections contre le Système de M. Mary, 217.

Orthodoxes, considérés dans les sentimens & non dans les terminations, 217.

P.

P *Atimes aquatiques*, ou *Pareille de Marais*, confondue mal à propos avec la Britannique, 128. 327.

Paradis Perdu de Milton, Extrait & plan de ce Poëme, 229. Ce que d'habiles gens en ont pensé, 234. Critique, 234. 235. 239. 241. 243. 248. défendu contre la Critique de M. de Magny, 260. Jugement sur ce Poëme, 258.

Paradis Terrestre, la Description par Milton, 238.

Pareille de Marais de Milton, Extrait de ce livre, 271.

Perfection, règle pour la distinguer de l'imperfection, 213.

Personne, comment se sçavoir si elle doit être entendue, 213.

Personnes Divines, leur Distinction, 189. & suiv. Leur Subordination, 209. En quel sens elles sont égales ou inégales entre elles, 207.

Pingré (M. le Docteur), la Réponse à lui, Anonyme, 119.

On défend ce qu'il a avancé sur la Britannique & détruit les faits calomnieux publiés contre lui, 128. & suiv. Pro-
 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 841. 842. 843. 844. 845. 846. 847. 848. 849. 850. 851. 852. 853. 854. 855. 856. 857. 858. 859. 860. 861. 862. 863. 864. 865. 866. 867. 868. 869. 870. 871. 872. 873. 874. 875. 876. 877. 878. 879. 880. 881. 882. 883. 884. 885. 886. 887. 888. 889. 890. 891. 892. 893. 894. 895. 896. 897. 898. 899. 900. 901. 902. 903. 904. 905. 906. 907. 908. 909. 910. 911. 912. 913. 914. 915. 916. 917. 918. 919. 920. 921. 922. 923. 924. 925. 926. 927. 928. 929. 930. 931. 932. 933. 934. 935. 936. 937. 938. 939. 940. 941. 942. 943. 944. 945. 946. 947. 948. 949. 950. 951. 952. 953. 954. 955. 956. 957. 958. 959. 960. 961. 962. 963. 964. 965. 966. 967. 968. 969. 970. 971. 972. 973. 974. 975. 976. 977. 978. 979. 980. 981. 982. 983. 984. 985. 986. 987. 988. 989. 990. 991. 992. 993. 994. 995. 996. 997. 998. 999. 1000.

128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840. 841. 842. 843. 844. 845. 846. 847. 848. 849. 850. 851. 852. 853. 854. 855. 856. 857. 858. 859. 860. 861. 862. 863. 864. 865. 866. 867. 868. 869. 870. 871. 872. 873. 874. 875. 876. 877. 878. 879. 880. 881. 882. 883. 884. 885. 886. 887. 888. 889. 890. 891. 892. 893. 894. 895. 896. 897. 898. 899. 900. 901. 902. 903. 904. 905. 906. 907. 908. 909. 910. 911. 912. 913. 914. 915. 916. 917. 918. 919. 920. 921. 922. 923. 924. 925. 926. 927. 928. 929. 930. 931. 932. 933. 934. 935. 936. 937. 938. 939. 940. 941. 942. 943. 944. 945. 946. 947. 948. 949. 950. 951. 952. 953. 954. 955. 956. 957. 958. 959. 960. 961. 962. 963. 964. 965. 966. 967. 968. 969. 970. 971. 972. 973. 974. 975. 976. 977. 978. 979. 980. 981. 982. 983. 984. 985. 986. 987. 988. 989. 990. 991. 992. 993. 994. 995. 996. 997. 998. 999. 1000.

128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 57

DES MATIERES

donne à l'Ancoyne, 138. Lettre sur les Ecrits publiés contre lui, 312. & *suiv.* Défense contre la malignité de la mauvaise foi de M. Massieu, 321. Justifié sur divers faits avancés par M. Massieu, 332. & *suiv.* Reproche qu'il fait à un Médecin qui attribue à un malade un mal qu'il n'a pas eu, 332. Son démêlé avec le St. Garçon, 338. son Système de Botanique, 340. Plante, (M. de la) son raisonnement sur l'incompréhensibilité de Dieu, 341. Portrait de Satan par Milton, 228. 237. d'Adam & d'Eve, 238. Précession du S. Esprit, preuve de la dépendance & de son imperfection, 210. Propriété Personnelle des Orthodoxes, de quel c'est, 231.

R.

Rage, la Britannique est bonne pour cette maladie, 136. Réflexions de M. Maty sur le zèle de M. de la Chapelle, sur les invectives & les railleries, 9. & *suiv.* Reflexions préliminaires de M. Maty, 10. sur le Dogme de l'immortalité, 62. Renier, Edition de ses Satyres & autres Oeuvres, 361. Particularitez de la Vie de ce Poète, 362. Remarques sur la Critique du Paradis Perdu de Milton, 260. & *suiv.* Réponse de M. Pingré à un Ecrit satyrique publié contre lui, 119 de M. de la Chapelle à M. Maynard, 187. Requête burlesque sur le Breviaire de Rouen, 173.

S.

Sabellianisme, idée de cette Hérésie, 204. Sabellians, leur sentiment comparé avec celui des Orthodoxes, 203. & *suiv.* Saen, portrait qu'en fait Milton, 228. 237. les artifices pour séduire Eve, 252. Tente J. G. dans le desert, 273. & *suiv.* Salsaber, Mée qu'on doit s'en former, 190. Sarcot, remède contre cette maladie, 136. Sarnet, brûlé vif à Genève pour les erreurs & les blasphèmes, 11. On lui compare M. Maty, 214. Siam, relation qu'en donne M. de Forbin, 101. Sophismes grossiers de l'Adversaire de M. Maty, 38. 36. Spés, N. Edition augmentée de son Histoire de Genève, 160. Spurin (M.) sa Lettre Critique contre le P. Cassel, 71. Défend divers Académiciens contre ce Jésuite, 81. Subordination des Personnes divines, 209.

574

TABLE DES MATIERES.

| | |
|---|--------------|
| <i>Sylva</i> , (M.) Lettre Critique sur son Traité des Saignées, | 87. |
| 85. Propositions qu'on y combat, | 87. |
| <i>Synonymes</i> donnez mal à propos à la Britannique, | 122. |
| <i>Système</i> de M. Maty sur la Triaké, 1. On en doit juger par son Livre, 2. de la Fermentation, 142. Idée qu'on doit se former du <i>Système</i> de M. Maty, 188. de Botanique de M. Pingré, | 340. & suiv. |

T.

| | |
|---|------|
| T ermes, ne constituent pas l'essence de l'Orthodoxie, | 54. |
| On doit les définir quand on veut agir de bonne foi, | 65. |
| <i>Toland</i> , vrai Spinoziste, se moque de la Religion, 12. Sa Liturgie publiée par M. de La Chapelle, 13. On compare M. Maty à cet impie, | 12. |
| <i>Townesfort</i> (M.) n'a pas connu la Britannique, 128. Il l'a confondue avec la Patience aquatique, <i>ibid.</i> & 321. | |
| <i>Traité</i> de Mathématique du P. Castel, idée de cet Ouvrage, 72. de la vérité de la Religion Chrétienne, 168. de l'Esprit, | 170. |
| <i>Trinité</i> , <i>Système</i> de M. Maty sur ce dogme 1. 190. s'il faut s'en rapporter sur ce Dogme aux décisions de ceux qui nous ont précédé, | 20. |
| <i>Triomphe de l'Intérêt</i> , Comédie, | 170. |
| <i>Trithèmes</i> , leur sentiment comparé avec celui des Orthodoxes, | 261. |
| <i>Turc</i> . Belle action d'un Capitaine Turc envers un Chrétien, | 101. |
| <i>Turretin</i> , (M. J. Alph.) son Traité de la Religion Chrétienne, | 168. |

V.

| | |
|---|------|
| V alennais, (M. de) son Eloge, | 149. |
| <i>Variques</i> (M.) maltraité par le P. Castel & défendu par M. Saurin, | 83. |
| <i>Vie</i> du Duc d'Eperron par Girard, | 170. |
| <i>Union</i> des deux Natures en J. C. comment M. Maty la prouve, 46. Idée que l'Ecriture en donne, 48. sentiment des Orthodoxes sur cette Union, | 53. |
| <i>Unité de Dieu</i> , preuves qu'en donne M. Maty, | 30. |
| <i>Vekaire</i> , (M. de) mauvais succès de son Bréviaire, | 165. |

Z.

| | |
|---|------|
| Z èle, différence du zèle Chrétien & du zèle Amer, 6. Caractères du zèle Amer, 7. Quel est celui de M. de la Chapelle, 9. Transports qu'il excite en lui, 87. Zèle Amer deshonne la Religion, & ne mérite aucun support, | 161. |
|---|------|

**BIBLIOTHEQUE
FRANCOISE.**

**O U
HISTOIRE LITTERAIRE
DE LA FRANCE,**

**TOME XVI.
PREMIERE PARTIE.**



**A AMSTERDAM,
Chez H. DUSAUZET.
M. DCC. XXXI.**

LIVRES NOUVEAUX

Qui se trouvent chez H. Du Sauzet.

- D**ictionnaire de Richelet, N. Edition augmentée, in-4.
2 vol.
- Histoire de Polybe avec le Commentaire Militaire du Chevalier de Folard, in 4. 6 vol. fig.
- Oeuvres de Bayle, fol. 4 vol.
- Voyages du P. Labat en Espagne & en Italie, 12. 8 vol.
- Du Chevalier des Marchais en Guinée & à Cayenne, 12. 4 vol. fig.
- Mémoires d'un Homme de Qualité avec la suite, 12. 7 vol.
- Histoire de la Fable conférée avec l'Ecriture, 2 vol.
- La Vie de Mignard Peintre du Roi, 12.
- Histoire des Anciennes Monarchies par Rollin, 12. 2 vol.
- Parodies du N. Théâtre Italien, 12. 3 vol.
- Méthode pour étudier les Belles Lettres par Rollin, 12. 4 vol.
- Doctrine de la Trinité démontrée par l'Ecriture, par M. Maty, 3. Partie, & tout l'Ouvrage complet, 8. 3 vol.
- Histoire des Insectes de l'Europe & de Surinam, par Merian, fol. 2 vol.
- Journées Amusantes, 12. 6 vol.
- Vest ad Pandectas*, fol. 2 vol. Edit. Nov.
- Maître Italien de Veneroni, N. Edit. augmentée, 8.
- Recueil de Discours sur diverses matières importantes par M. Barbeyrac, 12. 2 vol.
- Le Nouvelliste du Parnasse, 12. 2 vol. Paris.
- Elegies & autres Oeuvres de M. le Blanc, 8. Paris.
- Recueil de Pièces d'Histoire & de Littérature, 12. Paris.
- Excellence de la Religion par Bernard, 12. 2 vol. N. Edit.
- Galanteries des Rois de France, 8. 2 vol.
- Vita & res gesta Saladini*, Arabe & Latine, fol.
- Tentamina Experimentorum naturalium Captorum in Academia del Cimento &c.* in-4.
- Le Christianisme Raisonné par Locke, N. Edit. 12. 2 vol.



T A B L E

DES ARTICLES

*Contenus dans la I. Partie du
Tome XVI.*

AR T I C L E I. *Oedipe Tragedie de Sophocle & les Oiseaux Comedie d'Aristophane. Traduites par M. BOIVIN.*
Pag. 1

AR T. II. *Observations Critiques de M. de VALINCOUR, sur l'Oedipe de Sophocle.* 20

AR T. III. *Réponse de M. le Chevalier de FOLARD aux Critiques publiées contre son Système par deux Officiers Hollandois.* 27

AR T. IV. *Lettre de DOM LE CERF de la Vieville, Bénédictin, sur la Bibliothèque des Auteurs du Richelet de Lyon par M. le CLERC,* 86

AR T.

TABLE DES ARTICLES.

ART. V. *Description de la Ville de Lisbonne.* 107

ART. VI. *Mémoires de la Cour de France pour les années 1688. & 1689. par la Comtesse de LA FAYETTE.* 117

ART. VII. *Defensio Declarationis celeberrimæ Cleri Gallicani ann. 1682. Aut. JAC. BEN. BOSSUET Meldenfi Episcopo.* 118

ART. VIII. *Recueil de Discours sur diverses Matières importantes, traduits ou composez par M. JEAN BARBEYRAC.* 172

ART. IX. NOUVELLES LITTÉRAIRES. 173



BIBLIOTHEQUE

FRANCOISE.

3

ARTICLE I.

OEDIPE *Tragedie de Sophocle & les Oiseaux*
Comédie d'Aristophane. Traduites par feu
M. BOLVIN de l'Académie Française. A
Paris chez Didot. 1729. in-12. pagg. 405.

VOici deux morceaux de deux Poètes anciens, traduits par un des plus passionnés admirateurs de l'Antiquité. Comme il connoissoit parfaitement le génie des deux langues ; il ne faut point douter qu'il n'ait conservé avec soin les traits de ses Originaux : mais quelque travaillée que soit une Traduction, elle n'est jamais qu'une Copie ; ainsi il y auroit de l'injustice à juger du tour & des finesses de la langue Gréque ; par les expressions Françaises. C'est un principe des Partisans de l'Antiquité, à quoi l'on ne peut se refuser ; mais en même tems ils doivent reconnoître, que par la lecture des

Tom. XVI. Part. I. A Tra-

Traductions faites par des mains habiles, on peut sûrement exercer la critique sur le plan d'une Tragedie, sur les situations, sur les caracteres, sur le dialogue, sur les suppositions, & si l'on découvre des contradictions, des absurditez, des défauts de vraisemblance, il est alors ridicule d'en appeler à l'originat; parce que la Traduction ne change rien ni à l'ordre ni au fonds de l'ouvrage.

Il y a longtems que l'Oedipe de Sophocle a trouvé des Censeurs; M. Boivin a entrepris de le justifier; & afin qu'on ne l'accuse pas d'une admiration aveugle, il donne une Analyse exacte de cette Tragedie, qui selon lui l'emporte sur toutes celles qui nous restent des anciens Tragiques. Il commence par une idée générale de cette pièce, & descend ensuite dans détail de chaque Acte; nous nous contenterons ici de ce premier plan.

Le Sujet de cette Tragedie, dit M. B. est la chose du monde la plus singulière & la plus intéressante. C'est un Roi qui s'est cru jusqu'ici le plus vertueux de tous les hommes, & qui se trouve être le plus grand de tous les criminels. Après avoir été l'amour de ses Sujets, il en devient tout d'un coup l'horreur; appliqué à venger un meurtre, il s'en reconnoît l'Auteur, & les terribles imprecations qu'il lance contre les coupables, retombent sur lui. Témoin de la mort de Jocaste, qu'il a épousée, & qui est déclarée la

la mère, il s'arrache les yeux. Quel sujet plus capable d'exciter la terreur & la compassion !

Rien n'est plus ingénieux que la disposition de ce Sujet, Action, incidens, nœud, tout court à un rapide dénouement, préparé avec d'autant plus d'art, qu'il paroît être amené sans art & sans préparation. L'unité de lieu est parfaitement observée, elle se passe toujours dans le même endroit, c'est-à-dire, dans une place publique sur laquelle s'ouvrent les portes du Palais d'Oedipe, l'action elle-même est une & simple, & n'est autre chose que le renversement imprévu de la fortune de ce Roi qui se creve les yeux, après avoir reconnu qu'il est le fils & le meurtrier de Laius. Toutes les circonstances ne servent qu'à développer l'action principale, & les autres Episodes tendent au même but & n'empêchent pas son unité. C'est ainsi que pense M. Boivin.

Comme le sujet de cette Tragedie est généralement connu, nous ne détaillerons point ici l'économie de toute la pièce. Passons aux fautes contre la vrai-semblance que des connoisseurs y ont découvertes. M. B. les représente avec sincérité & tache d'y répondre.

On attaque d'abord la supposition de Sophocle qui donne à entendre que les Thebains n'ont eu aucune connoissance ni du meurtre ni des assassins, qu'ils n'ont fait aucune perquisition pour connoître l'auteur de

A 2.

l'as-

l'affassinat, & pour le punir ; qu'Oedipe après avoir épousé Jocaste, ait ignoré le meurtre de Laius son premier mari, & que s'il la sçut, il a négligé de venger sa mort. Voilà des suppositions peu vrai-semblables. Outre ces objections, on trouve que la querelle d'Oedipe & de Créon dans le troisiéme Acte, allonge l'action & en interrompt inutilement la rapidité, & que les lamentations du dernier Acte sont indignes d'Oedipe ; mais l'on critique sur tout les deux dernieres Scenes, où Créon qui survient après avoir disparu depuis le troisiéme Acte, permet à Oedipe de parler encore une fois à ses enfans, & l'empêche de sortir de Thebes avant que l'Oracle ait déclaré ce qui reste à faire.

M. B. reconnoit d'un côté qu'il y auroit de l'entêtement à soutenir que cette pièce est sans défaut, & de l'autre qu'il y auroit de l'injustice à faire passer pour défaut ce qu'on ne condamne qu'avec opiniâtreté ou qu'on n'a pas bien pris d'abord.

Le Traducteur prétend qu'il n'est pas contre la vrai-semblance, que les Thebains n'aient pû savoir qui avoit tué Laius, ni comment il avoit été tué, les Romains ayant été dans la même ignorance à l'égard du meurtre de Romulus. Le bruit qui se répandit que Laius avoit été tué par des voleurs, empêcha qu'on ne découvrit le véritable meurtrier qui étoit Oedipe lui-même. D'ailleurs Laius étant un Prince détesté, pour sa fureur, son orgueil, ses cruautés,

tel

tel que Neron, Caligula, il n'est pas étonnant que ses Sujets aient négligé de venger sa mort.' Mais je veux bien, ajoute M. B. qu'il soit incroyable que les Sujets aient négligé d'informer contre les meurtriers de leur Roi ; Sophocle a prévu l'objection. Dans la seconde Scene du premier Acte, Oedipe demande à Créon Frere de Jocaste, pourquoi les Thebains n'ont pas poursuivi les meurtriers de Laius ; Créon répond qu'unique-
 ment occupez des maux dont le Sphinx les affligeoit , ils ne pouvoient penser à autre chose. Quoique cette réponse donne à la supposition de Sophocle autant de vraisemblance qu'on en peut désirer , le Poète détruit dans un autre endroit cette accusation de négligence en assurant, que les Thebains avoient fait tout leur possible pour découvrir les coupables. Mais n'est-ce pas sauver une absurdité par une contradiction ? Point du tout, répond M. B. , pour concilier la contradiction, il suffit de distinguer les tems. Les Thebains ne firent aucune recherche tant que le Sphinx les obligea de se renfermer dans leurs maisons : mais délivrez du monstre ils firent toutes les recherches nécessaires sans rien découvrir.

A l'égard de l'ignorance que Sophocle prête à Oedipe , M. B. dit qu'on peut s'en tenir à la savante remarque de M. Dacier & à ce qu'il cite de la Poétique d'Aristote. Il ajoute qu'il est très-probable, non pas qu'Oedipe ait ignoré l'assassinat de Laius, ce

que Sophocle n'a jamais supposé, mais qu'il a fait peu d'attention à ce qu'on disoit de la mort de ce Prince & ne se soit pas mis en devoir de découvrir les assassins. M. B. conjecture que Sophocle a supposé cette négligence inexcusable pour justifier la vengeance divine qui poursuit Oedipe comme coupable; les autres crimes tels que le Parricide & l'Inceste étant des crimes involontaires, ne méritoient pas une si rigoureuse punition, elle étoit dûë à la négligence volontaire de Jocaste & d'Oedipe. Mais ne pourroit-on pas répondre, que cette négligence n'est pas un assés grand crime, pour justifier la vengeance des Dieux, à moins qu'on ne veuille mettre Sophocle au nombre des Stoïciens qui croyoient tous les péchez égaux? M. B. soupçonne encore que cette ignorance peut être une feinte, de la part d'Oedipe, pour faire parler les témoins, pour se disculper, ou pour prévenir le reproche qu'on lui pourroit faire d'avoir négligé jusqu'ici la vengeance du Roi son Prédécesseur.

Enfin M. B. demande pour toutes ces fautes de vraisemblance, la même indulgence qu'on accorde à l'interprétation de l'Enigme du Sphinx, aux Dieux qui exaucent les injustes prières de Laïus, à la severe punition qu'ils exercent sur Oedipe pour un crime involontaire. On ne conteste point à Oedipe, ni le merveilleux de l'explication d'une Enigme si facile, ni l'injustice des Dieux

&

de Laius. Pourquoi être plus difficile pour le reste ? D'ailleurs Sophocle n'a pas inventé la Fable d'Oedipe, qui contient si l'on veut, des absurditez. Il s'est conformé à l'opinion du Peuple, & cela suffit à un Poète ; mais en même tems il s'est attaché à suivre la vraisemblance, dans l'Action même, & dans la supposition des faits qui l'avoient précédée, assez habile pour avoir dérobbé aux yeux du Public les absurditez qui se trouvent dans le sujet de sa pièce.

On excuse la dispute de Créon & d'Oedipe en soutenant que cet Episode est lié à l'action dont il interrompt seulement la rapidité ; c'est un nœud qui doit précéder le dénouement & qui en quelque façon le prépare en l'éloignant. Ce qui choque le plus dans cette dispute est le procédé bizarre d'Oedipe qui ne veut entendre aucune justification & le phlégréen du second qui se défend non pas en Héros, mais en Philosophe & en vrai dialecticien : „ Manière entièrement „ Grecque & pour mieux dire Athenienne, „ du siècle de Socrate & non pas du siècle „ de Roland ou d'Amadis.”

Pour faire voir que les larmes d'Oedipe ne jurent point avec son caractère, M. B. réunit différens traits qui ne donnent pas une haute idée de ce Prince ; d'où il conclut qu'il n'y a point d'indécence à le faire pleurer. En supposant même qu'Oedipe est un grand homme, il soutient que les larmes ne

le dégradent point , & s'appuye sur les exemples de Job , d'Achille & d'Enée. Mais ne pourroit-on pas dire que ce qui est supportable dans le Poëme Epique , peut déplaire sur le Théâtre? Ces exemples me paroissent peu décisifs. Ce qu'ajoute M. B. est plus incontestable ; que les larmes produites par une cause frivole ou injuste, sont blamables , mais que lorsqu'elles sont l'expression d'une grande & juste douleur , elles sont alors bien placées ; cette sensibilité fait alors partie du caractère de l'homme ; & comme dans une Tragédie toutes les images doivent être naturelles , on a tort de trouver à redire qu'un homme dans la disgrâce s'abandonne à sa douleur : Il reste toujours à examiner si cette douleur qui se manifeste par tant d'autres signes , peut dans la Scene, se peindre par les larmes. Ces deux Vers de M. Boileau citez par M. B.

Pour nous charmer , la Tragédie en pleurs
D'Oedipe tout sanglant fit pâties les douleurs ,

ne paroissent pas décider la question. Le disciple & le rival d'Horace a voulu seulement représenter en général le caractère de la Tragédie, lequel est fondé sur la terreur & la compassion ; mais il ne paroît pas qu'il ait voulu louer Sophocle pour avoir fait pleurer Oedipe.

Voici à quoi se réduit la critique des deux dernières Scenes ; Créon Beaufrere d'Oedipe

pe

pe qui affecte un caractère de modération dit ensuite à Oedipe les choses les plus dures ; & par une contradiction inexcusable, il lui montre ensuite beaucoup d'indulgence. Oedipe s'en sert pour faire un long discours à ses filles, dans lequel il repete qu'il a tué son pere, épousé sa mere ; Creon après avoir patiemment entendu ce prolix & inutile discours, insulte encore ce malheureux Prince. Est-ce là le caractère d'un homme qu'on représente comme bon, humain & compatissant ? M. B. en avouant que ces deux Scenes sont de Sophocle, croit que les derniers feuillets du manuscrit original, qui étoit apparemment un exemplaire unique, ont été endommagés par la poussière, par les vers ou par l'humidité, de manière qu'on n'y pouvoit plus lire qu'une partie de ce qui y avoit été écrit, & qu'un homme de mauvais goût ayant voulu remplir les lacunes, a substitué ses pensées à celles d'un si grand maître. M. B. remarque en passant qu'il y a peu de manuscrits qui n'aient été altérés par l'injure du tems & par la hardiesse des mauvais Critiques, & que c'est-là l'origine de tant de mauvaises leçons, & de tant de phrases équivoques, obscures, inintelligibles. Ce qui justifie ce soupçon de corruption des deux dernières Scenes de l'Oedipe, c'est la moralité qui termine la Tragédie, & qui certainement n'est pas de Sophocle. Outre qu'elle est fade, usée, & un lieu commun qui convient indifferemment à tous les sujets

Tragiques ; des sept vers qui la composent, les deux premiers ont été empruntez de l'Épilogue des Phéniciennes d'Euripide en y changeant très-peu de chose : le cinquième, le sixième & le septième ne sont qu'un lambeau mal cousu de l'Andromaque du même Auteur. Les deux autres vers qui sont le troisième & le quatrième ont été faits pour lier les deux premiers avec les trois derniers ; & l'un de ces deux vers est presque inintelligible.

Telle est l'apologie que M. B. a fait de Sophocle ; il ne nomme point la personne qui a reproché tous ces défauts au Poète Grec. On apprendra par la Lettre suivante, que c'est M. de Valincour qui ne paroît pas convaincu qu'il n'y ait dans l'Oedipe aucune faute contre la vraisemblance. M. B. ne s'est pas soucié des objections de M. Arrouet de Voltaire, puisqu'il n'en dit rien ; dans le fond elles se réduisent à ce que M. de Valincour a trouvé de reprehensible dans Sophocle. M. de Voltaire après avoir imprimé dans la première & seconde édition de son Oedipe, la Critique de celui de Sophocle, l'a supprimée dans la troisième qu'il a publiée en 1730. Peut-être qu'un peu plus de réflexion lui a appris, que ce Poète Grec ne méritoit pas une censure si sévère.

Au reste la Traduction de M. Boivin est digne des plus grands éloges ; outre la fidélité, le style en est noble & élevé, on y

sent

sent l'audace poétique , & ce sublime dont Sophocle est en possession. Pour mieux connoître le prix de son travail , il suffit de comparer sa Traduction avec celle que M. Dacier a donnée de la même Tragedie. Un autre avantage c'est qu'on trouve les Intermedes traduits en vers , & tout ce qui est en style distychambique ; comme entre ce style & les vers jambés , il y a autant de différence , qu'entre notre prose & nos vers, M. B. a cru devoir la marquer par le passage sensible de la prose à la versification.

A la fin de la Tragedie on trouve une courte dissertation ; il s'agit de décider si dans l'Oedipe de Sophocle le Chœur est une troupe de vieux Sacrificateurs , ou si c'est tout le peuple représenté par les principaux Citoyens. M. Dacier s'est déclaré pour la première opinion contre l'ancien Scholiaste , qui trouve un Apologiste dans la personne de M. Boivin.

La Comédie des Oiseaux est d'un goût tout-à-fait original. Aristophane s'est proposé principalement de tourner les Dieux en ridicule ; de les dégrader & d'établir la prééminence des Oiseaux sur Jupiter même. Voici en peu de mots le plan de cette Comédie : Deux Atheniens , Pisthétérus & Ewelpis tous deux ennemis des procès , sont conduits par un Geai & une Corneille au lieu où demeure Térée Roi de Trace, gendre de Pandion Roi d'Athènes , & métamorphosé en Huppe. Les deux Atheniens lui deman-

Acte I.

dent

dent si depuis qu'il est Oiseau, il n'a pas découvert un lieu où l'on ne plaide point. Térée après leur avoir fait un favorable accueil, leur peint agréablement la vie des Oiseaux. Pisthétérus enchanté demande

Acte II.

qu'on les assemble. Les Oiseaux assemblez apprennent de Térée que deux hommes ont un avis important à leur donner; ils se croient trahis & menacent de mettre en pièces les deux Atheniens. Mais enfin ils se laissent appaiser. Pisthétérus leur persuade dans une harangue de reprendre le Pouvoir Suprême usurpé par les Dieux, de bâtir une Ville, & de se regarder comme Dieux à l'avenir. Les Oiseaux instruits de leur dignité font un concert, invitent les Spectateurs à révéler leurs nouveaux Dieux & of-

Acte III.

frent un azyle aux Criminels. Après plusieurs délibérations, on convient de donner à la nouvelle Ville le nom de Nephelococugie, c'est-à-dire de Ville des Coucous, dans la région des Nuées. Nous observerons ici que l'invention de cette Ville bâtie dans les airs, a été ingénieusement imitée par le Docteur Swift dans sa troisième partie de *Voyages de Gulliver*. Pisthétérus sacrifie un Bouc aux nouveaux Dieux. Le sacrifice est interrompu par des importuns; cinq paroissent sur le théâtre, un Poète, un Imposateur qui débite des Oracles, un Géomètre, un Magistrat & un Crieur d'Edits. Pendant le sacrifice les Oiseaux chantent leurs louanges, publient un Edit contre l'Oi-

l'Oïseleur Philocrate & briguent les suffrages des Juges. Après le sacrifice on annonce à Pisthétérus que la Ville est achevée. La Déesse Iris s'étant avisée de passer à travers sans passeport est arrêtée & chassée ignominieusement de la Ville aérienne. Alors les Dieux déclarent la guerre aux Dieux, & se rejouissent de ce que leur Ville s'est déjà rendue célèbre par toute la terre. On fait provision d'âles pour les hommes qui en viennent demander. On voit paroître d'abord un fils ennuyé de ce que son père vit trop long-tems ; ensuite un Poëte Dithyrambique, & enfin un Chicaneur. Les Oiseaux après plusieurs courses racontent ce qu'ils ont vu de plus merveilleux, ces relations sont des Satyres énigmatiques. Prométhée s'étant échappé du Ciel vient annoncer à Pisthétérus, que les Dieux meurent de faim depuis qu'on ne leur fait plus de sacrifice, qu'ils vont envoyer des Ambassadeurs ; mais qu'il ne faut signer aucun traité, s'ils ne promettent de donner en mariage à Pisthétérus la Déesse nommée Souveraineté, & de restituer aux Oiseaux le Sceptre qui leur appartient. Tandis que les Oiseaux étoient occupez à chanter leurs louanges, trois Ambassadeurs, Neptune, Hercule & un Dieu Triballe arrivent. Pisthétérus pour insulter ces Dieux tous trois fort affamez, les reçoit dans une cuisine pleine d'excellent gibier ; ce sont des Oiseaux qu'on a tuez parce qu'ils avoient attenté sur la liberté de la

Acte IV;

Acte V

nou-

nouvelle République. Après plusieurs contestations les Députés accordent à Pisthétérus, tout ce qu'il demande ; il monte au Ciel pour s'emparer du sceptre & de la Déesse qu'il doit épouser. Les Oiseaux attendant son retour, racontent ce qu'ils ont vu de plus étrange dans Athenes. Pisthétérus descend du Ciel avec sa nouvelle épouse sur un Char magnifique. Les Oiseaux célèbrent son triomphe & chantent son Epithalame.

Tel est à peu près le plan que M. B. donne dans sa Préface de la Comédie des *Oiseaux*. Il justifie le choix du sujet, parce que les Oiseaux étoient regardez des Payens comme quelque chose de divin, & qu'on croyoit qu'ils avoient commerce avec les Dieux. Le Peuple d'Athenes plus superstitieux qu'aucun autre, ne pouvoit pas manquer de goûter de tels personnages ; mais ce respect que le vulgaire des Payens accordoit aux Oiseaux, il le refusoit aux Dieux, il les insultoit sans ménagement ; c'est d'après ces idées populaires, qu'Aristophane représente les Oiseaux comme supérieurs aux Dieux. Au reste cette pièce n'est pas précisément un badinage d'esprit, c'est une ingénieuse Allegorie pour peindre plus vivement la Religion & le Gouvernement d'Athenes. Le Théâtre des Grecs, entroitoit dans leur Système de Politique ; les Poètes, sur tout les Comiques, se servoient utilement de la liberté qu'ils avoient de censurer ceux qui gouvernoient. Pour bien juger

ger de la pièce d'Aristophane il faut donc se transporter au siècle où il écrivoit , & l'on trouvera une peinture Allegorique qui donnera une idée avantageuse de l'esprit du Poëte. Il fit représenter cette pièce pendant le tems d'une guerre à l'occasion de la Ville de Decelie ; alors la direction des affaires tomba en de mauvaises mains ; Athènes fut sur le penchant de sa ruine. Aristophane pour faire voir la nécessité d'une autre forme de République imagine une Ville aérienne toute céleste & séparée de la terre. Il tourne en ridicule les deliberations des Athéniens , en se moquant de celles des Oiseaux ; le Magistrat , le Crieur d'Edits , & tous les autres ne sont pas de personnages chimeriques ; le Poëte peint les Citoyens d'Athènes qui ne se proposoient que leur intérêt particulier. Ce qui est dit contre les Dieux est une ingénieuse Satyre de la Religion des Athéniens. Ces circonstances sont tirées d'une Préface Gréque, que M. B. a traduite dans sa Préface. Il est certain que ces éclaircissemens servent infiniment à développer le caractère de cette Comédie. Nous y renvoyons le Lecteur qui voudra sentir toutes les finesses de la pièce , aussi bien qu'aux réflexions dont M. B. a accompagné cette Préface. Nous nous contenterons de dire quelque chose sur la Traduction ; on ne la donne pas comme une version littérale & d'une fidélité scrupuleuse ; mais avec le secours de quelques notes ;
elle

elle fait entendre suffisamment le texte Grec; on s'étend ensuite sur la difficulté de conserver le son, le nombre, la composition & les choix des mots; ce sont des beautés originales qu'une traduction ne peut conserver. Combien de traits perdus! Combien d'allusions impénétrables dont la finesse étoit sentie par les Athéniens! Enfin combien de choses exprimées à demi-mot, que nous n'entendons plus! L'équité ne demande-t-elle pas qu'en faveur des traits d'esprit que nous démêlons, nous ayons de l'indulgence pour ce que l'éloignement des tems nous dérobe.

M. B. paroît justifier les obscenitez d'Aristophane, par la corruption du siècle où il vivoit, mais n'eût-il pas mieux fait de s'élever au dessus de ce préjugé commun aux Partisans des Anciens? M. Racine le fils conduit par les principes d'une morale sévère, a jugé bien autrement d'Aristophane dans son Épître à M. de Valincour,

Ce funeste censeur, sous le masque comique
Joignant à ses bons mots la liberté cinique,
Paré du beau dessein de reformer les mœurs,
Par des tableaux trop nuds exposoit leurs horreurs.
Satyrique implacable immoloit à sa haine,
Les noms les plus fameux que respectoit Athènes,
La vertu de Socrate irritant son courroux,
Le Héros des Payens expira sous ses coups.
Enfin contre le Ciel portant sa raillerie,
Il jetoit hardiment les Dieux de sa Patrie;

Et

Et tout le peuple en foule au Théâtre accouroit
Pour tire de ces Dieux qu'au Temple il adoroit.

Ceux qui n'aiment point les Auteurs tronquez ou mutilez s'accommoderont-ils de ce qu'on dit, que les Traductions ont un grand avantage sur les Originaux, soit en retranchant ces endroits contraires à la pudeur, soit en les réformant. L'Auteur de la Préface prétend que la Comédie des *Oiseaux* est une des moins licencieuses ; parce que les trois femmes qu'on y introduit, sont presque des personnages muets. Cette raison est-elle solide ?

A l'égard du style d'Aristophane M. B. soutient que sa versification en beaucoup d'endroits ne le cède point à celle des excellens Tragiques ; ses iambes & ses anapestes sont travaillez avec tout le soin possible. Les Chœurs d'Euripide ne sont pas écrits avec plus d'art que ceux de ce Poète Comique. Au reste on ne doit pas lui faire un crime de ce que le style des Chœurs paroit un peu guindé ; parce que l'usage étoit d'employer le style noble & élevé de la Poësie Dithyrambique, que l'extravagance des mauvais Poètes avoit fait dégénérer en galy-matias intelligible. Ce sont leurs ouvrages qu'Aristophane parodie ordinairement dans ses Chœurs ; mais quelquefois il tourne en ridicule Sophocle & Euripide. Pour donner une idée de la Poësie du Traducteur qui a mis en vers les Chœurs de cette pièce, &

Tom. XVI. Part. 1.

B

tout

tout ce qui est écrit en style Dithyrambique, nous allons rapporter, un morceau qui fera connoître l'esprit d'Aristophane, on le trouve dans le second Acte ; c'est la fiction la plus ingénieuse de la pièce ; Philomele invite les Spectateurs à révéler les Oiseaux, comme leurs nouveaux Dieux ; & relève ainsi leur origine.

Avant l'Air, la Terre & les Mers,
 Et ces brillans flambeaux dont l'Olympe se pare ;
 Le Chaos & la Nuit, l'Erébe & le Tartare,
 Occupoient seuls tout l'univers.
 Enfin la Nuit aux ailes sombres,
 Enfante un œuf léger, l'Erébe dans son sein
 Le reçoit, l'échauffe, & soudain,
 De cet œuf naît l'Amour. Il dissipa les Ombres.
 Deux ailes d'or qui brilloient sur son dos,
 Percèrent de la Nuit l'obscurité profonde.
 Plus léger que les Vents, actif, & sans repos,
 Ce Dieu par sa vertu féconde
 Pour donner notre race au monde,
 Dans le sein de l'Erébe anima le Chaos.
 Avant donc que l'Amour, père de nos Ancêtres
 Par de doux nœuds alliât tous les êtres,
 Il n'étoit point encor d'Olympe ni de Cieux.
 Quand tout fut assorti par sa toute puissance,
 En divers tems prirent naissance,
 Le Ciel & l'Océan, la Terre, & tous les Dieux.
 Ainsi des Immortels l'orgueilleuse noblesse,
 Doit nous céder les droits d'ainesse.
 Nous venons de l'Amour : comme lui nous volons ;
 Revêtus de légères ailes
 A des bandes d'Amours souvent nous nous mêlons ;

Avec

Avec eux nous charmons
Les cœurs les plus rebelles.

Au reste, on a supprimé dans les Chœurs un certain refrain dont s'étoit servi Aristophane pour exprimer le ramage des Oiseaux : „ Ce „ qui est bon en Grec , dit M. B. , peut „ paroître puérile en François : & ce qui pourroit faire plaisir dans l'action , ne plairait pas toujours sur le papier.

On trouve à la fin de cette Comédie un Dialogue adressé à M. de Valincour. L'Auteur feint que l'ombre de l'Abbé Maffieu lui a apparu, & lui a déclaré qu'il vient de l'autre monde pour lui faire part de l'entretien qu'eurent dernièrement Aristophane & l'Abbé des Dialogues de M. Perrault au sujet de la Comédie des *Oiseaux*, l'ombre ajoute qu'elle tient cette conversation, d'Aristophane qui la représenta en sa présence, jouant alternativement les deux rôles qu'elle a retenus mot pour mot. Cet Abbé est aussi ridicule dans ce Dialogue, que dans ceux de M. Perrault, il dit cent extravagances, contre Aristophane, & sur tout contre sa Comédie des *Oiseaux*; comme les raisons dont on accable ce panegyriste des Modernes, sont copiées de la Préface; nous ne nous y arrêterons pas. Il y a dans ce Dialogue quelques traits assez plaisans, & où regne la raillerie Attique.

ARTICLE II.

OBSERVATIONS * *Critiques de M. de VALINCOUR, sur l'Oedipe de Sophocle. A M. l'Abbé D'OLIVET.*

Quelque envie que j'aye de concourir avec vous, Monsieur, à honorer la mémoire de notre ami M. Boivin, il ne m'est pourtant pas possible de mettre, comme vous le desirez, une Préface à la tête de ses Traductions. Car lui-même, dans les Préfaces qu'il a faites, & sur l'Oedipe de Sophocle, & sur les Oiseaux d'Aristophane, il a dit à peu près tout ce qui se pouvoit dire. Ainsi ce n'est pas la peine de prendre la plume, pour ne faire que ce qui est fait.

Je vous dirai seulement que les objections auxquelles il tâche de répondre sur l'Oedipe, viennent originairement de moi. Il fait à l'égard de Sophocle, ce qu'il faisoit à l'égard des absens, dont on parloit peu avantageusement en sa présence. Vous vous en souvenez, il étoit toujours prêt à les excuser, quand il ne pouvoit les justifier.

Mais c'est pousser trop loin la charité pour le prochain. Il pouvoit, sans la blesser, con-

* Elles n'ont point été imprimées à la tête de l'Oedipe traduit par M. Boivin, & dont nous avons parlé dans l'Article précédent de cette Bibliothèque.

convenir que Sophocle a fait des fautes : & il le pouvoit avec d'autant moins de scrupule , que ces fautes ne détruisent ni la réputation du Poète , ni le mérite de ses Tragédies.

Je vous répète donc ce que je disois à M. Boivin , que Sophocle a fait une faute , & une faute grossière , en supposant Oedipe aussi peu instruit qu'il le paroît , du meurtre de Laius. La seule exposition du fait va vous en convaincre. Laius , Roi de Thèbes , est tué dans un grand chemin , en revenant de Delphes. Immédiatement après ce meurtre , Oedipe vient à Thèbes. Il explique l'énigme proposée par le Sphinx , & pour récompense de sa grande pénétration , il est mis sur le Thrône de Laius , dont il épouse la veuve. Plusieurs années après , l'Oracle déclare que la peste qui afflige les Thébains , ne cessera point qu'ils n'ayent vengé la mort de leur Roi , en punissant son meurtrier. Oedipe se croit chargé du soin de cette vengeance. Que dit-il pour y parvenir ? *Où donc * ce Prince a-t-il été si malheureusement assassiné ? Fut-ce dans son propre Palais , ou dans une maison de campagne , ou sur les grands chemins ?*

Que vous semble , Monsieur , de toutes ces questions , faites avec tant de chaleur & de véhémence , par un homme qui aussitôt après la mort de Laius , en a épou-

B 3

sé

* Acte I. Scène II.

sé la veuve , & qui est monté sur son Trône ?

Jamais , dit M. Boivin , Sophocle n'a supposé qu'Oedipe ait ignoré l'assassinat de Laius. Mais Oedipe dit lui-même le contraire en termes formels , dans le quatrième vers de l'Acte second.

Pour me donner une pleine satisfaction, M. Boivin me renvoye à la *savante Remarque* de M. Dacier sur le chap. 16. de la Poétique d'Aristote. Mais vous savez aussi bien que moi , que le premier homme du monde pour entreprendre d'expliquer aux autres ce qu'il n'entendoit pas lui-même, c'étoit M. Dacier. Et pour ce qui est d'Aristote ; ce qu'il dit à ce sujet est plus déraisonnable cent fois , que la faute qu'il veut excuser. J'en fais juges ceux qui liront Aristote dans M. Dacier ; & je demande à tout homme sensé, s'il y a rien qui soit plus *dans la Tragédie* , & moins *hors de la Tragédie*, que cette ignorance d'Oedipe , qui est le fondement de toute la Tragédie ?

Il faut cependant pour excuser Sophocle, selon Aristote, supposer que cette ignorance est hors de la Tragédie ; ce qui est ridicule ; ou supposer que Sophocle n'a pû se passer de cette ignorance : ce qui est plus ridicule encore. Car qu'y avoit-il de plus aisé que de lui faire tenir ce discours ? *Je n'ai que trop , & trop souvent entendu parler de ce meurtre , & je me reproche de n'en avoir pas recherché les Auteurs. Mais puisque l'O-*
racle

raële me l'ordonne, je vais en faire une exacte perquisition. Je vais commencer par en examiner les moindres indices, comme si je n'en avois jamais entendu parler. Qu'on me dise donc en quel temps, en quel lieu &c. Tout étoit sauvé par là, & l'on eût épargné à Aristote la peine de faire deux règles aussi frivoles que celles qu'on peut lire à ce sujet dans sa Poétique.

Je ne parlerai plus des autres objections que j'avois faites à M. Boivin contre cette Tragédie. Car en vérité je n'en ai pas le loisir, & je sens bien que si ce qu'il me reste à vous écrire ce matin, n'est achevé avant midi, je jetterai au feu mon papier, au lieu de vous l'envoyer.

Ajoutons pourtant qu'avec des fautes de cette espèce, Sophocle n'en est pas moins grand Poète, & l'Oedipe n'en est pas moins la plus belle Tragédie, qui ait peut-être jamais été mise sur le Théâtre.

Il n'y a guère de grands écrivains, en quelque genre que ce soit, à qui l'on ne puisse reprocher quelque pareille négligence. Et pour vous en donner un exemple, que je crois avoir remarqué le premier : du moins je ne connois ni Traducteur, ni Commentateur, qui paroisse y avoir fait attention : y a-t-il rien de plus mal imaginé que ce que l'on voit dans la première Scène de l'Andrienne de Térence, & qui fait le fondement de toute la pièce ? C'est le bon-homme Simon qui parle avec un Affranchi élé-

vé depuis l'enfance dans la maison de son maître, d'où il n'étoit jamais sorti, & par conséquent n'ignoroit rien de tout ce qui s'y étoit passé. Simon lui conte en détail, & l'enfance de son fils, & l'arrivée de Chrylès, & sa mort, & Glycerium qui veut se jeter dans le feu, & Pamphile qui l'en empêche, & cent autres choses que Sosie savoit mieux que lui. Cela se pouvoit sauver aisément, en supposant que Sosie revenoit d'un pais éloigné, où il avoit été employé douze ou quinze ans pour les affaires de son maître; & que ce maître ayant une entière confiance en lui, s'empresse de lui conter au moment de son arrivée tout ce qui s'est passé durant son absence, & l'état de l'affaire pour laquelle actuellement il avoit besoin de lui. Tout étoit sauvé par là. Mais cette faute ou cette négligence n'empêche pas que ce récit, tout mal placé qu'il est, ne soit un chef-d'œuvre, & que l'Andrienne en son genre ne soit aussi admirable que l'Oedipe dans le sien.

Vous avez lu souvent ces deux vers de M. Racine:

*Tout reconnut mon père; & ses heureux vaisseaux.
N'eurent plus d'ennemis que les vents & les eaux.*

Il n'y eut peut-être jamais une plus bizarre imagination. Car que deviendroît un vaisseau, si l'on avoit détruit ses prétendus ennemis; & qu'il se trouvât sans vents & sans

eaux,

caux , au milieu d'une grande plaine de sable mouvant ? Croira-t-on que l'Auteur d'Athalie n'a pas eu assez d'esprit pour faire cette réflexion , ou pour changer ces deux vers , s'il avoit voulu s'en donner la peine ?

Quand M. le Brun eut fait placer à Versailles le beau Tableau de la famille de Darius , je lui fis observer qu'Alexandre , au lieu de relever la mere de Darius , qui est à ses pieds , ne la regarde seulement pas , & porte ses yeux sur la femme & les filles de Darius , qui sont derrière elle : il en convint ; comme je convins aussi que ce Tableau ne pouvoit jamais avoir été fait que par un très-grand Peintre. Dans celui des Pèlerins d'Emaüs , Paul Véronèse a mis la femme en habit de Vénitienne , qui les vient voir dîner : l'anachronisme est grand ; mais cela ne diminue rien du mérite du Tableau. Les enfans du Laocoon sont trop petits par rapport à la principale figure. L'Amour qui est aux pieds de la Venus de Médicis est encore plus disproportionné. Toutes ces légères fautes échappées à de grands hommes , n'empêchent pas qu'ils ne soient de grands hommes.

Mais des fautes qu'on ne doit pardonner à personne , c'est quand de dessein formé , & avec une attention méditée , un Auteur ôrant du Sujet qu'il traite ce qui pourroit l'embellir , il y substitue des choses qui l'avilissent. C'est ce qui est arrivé à Corneille dans son Oedipe. Il pouvoit traduire la

B. 5

pre-

première Scène de Sophocle , la plus belle & la plus touchante qui ait jamais paru sur le Théâtre : il la supprime pour nous donner un grand benêt de Thésée , & une folle comme Dircé , qui se disent des tendresses si fades , qu'elles ne feroient pas supportables même dans un Opéra. Et c'est au milieu de ces tendresses , que Dircé laisse échapper ces beaux vers , qui ne marquent pas beaucoup d'humanité ; lorsqu'au fujet de la peste qui ravageoit Thèbes , elle dit à son cher Thésée :

*Ah , Seigneur , quand l'amour tient une ame alarmée,
Il l'attache aux périls de la personne aimée.
Je vois aux pieds du Roi chaque jour des mourans ,
J'y vois tomber du Ciel des Oiseaux expirans ,
Je me vois exposée à ces vastes misères ,
J'y vois mes sœurs , la Reine , & les Princes mes frères,
Je sais qu'en ce moment je puis les perdre tous ,
Et mon cœur toutefois ne tremble que pour vous ,
Tant de cette frayeur les profondes atteintes
Repoussent fortement toutes les autres craintes.*

Voilà de ces fautes qu'on ne peut excuser dans les grands Poètes. Car pour celles que nous avons rapportées , on ne doit les remarquer que pour les éviter. Ce ne sont que des négligences dans les ouvrages admirables où elles se trouvent. Ce feroient de véritables fautes dans un écrivain médiocre , qui doit se dire à lui-même ;

Un

*Un long amas d'honneurs rend Thésée excusable.
Aucuns monstres par moi domptez jusqu'aujourd'hui,
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.*

Je me laisse insensiblement aller plus avant que je ne voulois. Voyez , Monsieur , si l'on peut faire usage de ces observations ; car elles contiennent à peu près tout ce que j'aurois pu dire dans un Préface. Mais il faudroit leur donner un autre tour : & vous savez que je n'en ai pas le tems. Publiez ce petit écrit , brûlez-le , je vous l'abandonne , pourvu que je n'en entende plus parler.

A Versailles , ce 23. Janv. 1729.

A R T I C L E III.

REPOSE de Mr. le Chevalier de FOLARD
*aux Critiques publiées contre son Système par
deux Officiers Hollandois.*

IL n'est pas surprenant qu'un Ouvrage tel que celui de Mr. de Folard ait essuyé des contradictions. Vouloir réformer des abus & de préjugés autorisés par la coutume, montrer à des gens qu'une longue expérience de la Guerre semble avoir perfectionné dans cette Science , qu'ils n'en sont encore qu'aux

qu'aux premiers élemens , c'est une entreprise qui revolte d'abord ceux , qui sans examiner les raisons de l'Auteur se laissent éblouir par des apparences, & aiment à se faire perpétuellement illusion. Les esprits timides & les courages communs regardent les choses nouvelles comme des hétéries militaires , parce qu'ils ne les ont ni vûes ni pratiquées. Mais la vérité triomphe toujours , & les obstacles qu'on oppose à son établissement ne servent qu'à en assurer & à en augmenter les progrès. Mr. de Folard a essuyé un grand nombre de Critiques , la plupart très-méprisables , soit par l'ignorance , soit par la malignité de leurs Auteurs. Nous ne dirons rien de celles qu'on a publié en France ; pour celle qui a paru dans la *Bibliothèque Raisonnée*, l'Auteur ne doit pas s'attendre que ses mauvaises manieres lui procurent jamais aucune réponse. Mr. de Folard s'est contenté de répondre dans son *Polybe* , à deux Officiers Hollandois qui l'ont critiqué , & dont il paroît faire une estime particulière. Comme cette Réponse mérite d'être connue d'un grand nombre de personnes qui n'ont pas le *Polybe* , & qui ont lû les Journaux où ces Critiques ont été publiées , on a souhaité qu'elle fût inserée dans cette Bibliothèque ; la voici.

* Qu'il me soit permis de dire ici, qu'il me semble que les découvertes & les principes qui se trouvent répandus dans mes ouvrages, ont eu le bon-

* Voyez la Préface du Tome VI. du *Polybe*.

bonheur d'être approuvez, non seulement par tout ce qu'il y a d'habiles Guerriers & d'hommes de Lettres dans le Royaume, mais encore par les Allemans, les Anglois & les Hollandois. Il y a deux sçavantes Critiques imprimées de deux Officiers de ces derniers. Je souhaitois ardemment de connoître ces deux Auteurs ; tant je suis satisfait de leur manière d'attaquer un Ouvrage. Rien de plus poli, de plus civil, de plus honnête & de plus judicieux ; mes amis se sont si bien remuez en Hollande, que j'ai enfin appris que l'Auteur de la Critique, à laquelle je vais d'abord répondre, est M. Terfon, Lieutenant Colonel du Régiment du Prince de Nassau Siégen, & on attribue l'autre à M. de Savornin, Général Major des Armées de Hollande, qui est un sçavant Officier d'Infanterie, que j'ai l'honneur de connoître pour avoir été son prisonnier.

C'eût été une espèce de merveille, si ces deux habiles hommes écrivant avec politesse, n'eussent pas été versez dans l'Infanterie & les grandes parties de la guerre : car l'ignorance seule peut substituer aux raisons, des malhonnêtetez grossières & des termes offensans. Il faut que je l'avouë, les remarques de ces deux Messieurs sont bonnes, solides & sçavantes, quoi qu'ils n'aient pas toujours bien pris garde aux objections qu'ils me font, que je m'étois faites moi-même, & que j'avois réfutées. Rien ne me fait plus d'honneur que d'avoir à me défendre contre de tels Adversaires. *Quand on est bien réfuté, dit le sçavant M. le Clerc très-judicieusement dans son Extrait du Livre des Observations de Gottfredi Oceralius, on en doit être bien aise, parce qu'on en peut profiter, & que le public en profite*

site aussi : quand on l'est mal , on ne doit pas non plus en être fâché , puisqu'on voit par - là qu'on ne s'étoit point trompé , & que le public ne manque pas de le reconnoître tôt ou tard. Ce n'est que la vérité que l'on doit rechercher , quel'on est toujours obligé de suivre , & qu'il faut sans doute préférer à sa réputation , si néanmoins la réputation en souffre , ce que je ne crois point. C'est plutôt l'augmenter que de la diminuer , quand on reconnoît de bonne foi qu'on s'étoit trompé : comme elle doit diminuer au contraire si l'on témoigne de l'opiniâtreté. Rien ne peut fâcher que les expressions malbonnêtes & de mépris ; encore retombent - elles plutôt sur ceux qui les emploient que sur ceux qui les souffrent.

La première de ces deux Critiques contre mon *Système des Colonnes*, est inserée dans les *Lettres Sérieuses & Badines sur les Ouvrages des Sçavans*, &c. elle compose deux Lettres à un ami, dont l'une a pour titre : *Qu'il n'appartient qu'à un homme de guerre de décider du nouveau Polybe*. Apparemment qu'il a cru par ce titre , que ceux qui m'ont réfuté dans les Brochures qui ont paru, n'étoient pas gens de guerre : ils l'étoient pourtant , & ils l'avoient faite toute leur vie. Le titre de l'autre, qui s'adresse à la même personne, le voici : *Sensiment d'un homme de guerre sur le Système du Chevalier de Folard*, ainsi qu'il l'expose dans les quatre premiers Volumes de ses *Commentaires de l'Histoire de Polybe*. Cet Ouvrage à moins l'air d'une réfutation de mon *Système*, bien qu'il soit attaqué, que d'une apologie de ma Colonne & de ma méthode de combattre. Ce sçavant Officier général embrassant & approuvant pres-

* Imprimées à la Haye chez Van Duxen , Tom. II, 1. part. 1729.

presque tout, & dans ce qu'il trouve digne d'être censuré, n'a pas fait assez d'attention à mes preuves & à mes raisonnemens, & il ne s'est pas souvenu que dans ma Préface du second Tome de mon Commentaire page vj. j'ai répondu à ses objections, que j'avois très-bien prévues.

Le dernier qui m'a censuré est M. Terson, tous les deux habiles & consommez dans la science des armes, & tous les deux sont tombez dans le même défaut d'avoir oublié que je me suis fait les mêmes objections & que j'y ai répondu dans mon Traité de la Colonne, dans les Préfaces, & en différens endroits des cinq Volumes qui paroissent; ce qui m'obligera de suivre dans ces deux réponses la même loi que je me suis imposée en plusieurs endroits, de ramener selon le besoin certains principes, certaines maximes déjà répétées, j'en ai vu la nécessité. Pour revenir à mes deux sçavans Hollandois, quels qu'ils puissent être, ils méritent une particulière attention de leurs Maîtres. On n'en a jamais manqué en Hollande à l'égard des Officiers de mérite; on l'a, le mérite, en trop grande considération dans ce païs-la, pour ne pas l'encourager, on y sçait reconnoître les services rendus & ceux qu'on peut rendre. On y gouverne sur de trop grandes pensées. On n'accusera jamais ces habiles Républicains du défaut des Carthaginois, qui laissoient les Officiers dans l'oubli & dans le mépris sans aucune reconnoissance: ils sont trop grands politiques pour ne pas reconnoître dans les autres les vertus qu'ils pratiquent si bien eux-mêmes.

M. Terson porte ses Objections sur l'insertion de mes colonnes dans mes lignes; si cette Lettre, qui se trouve dans la *Bibliothèque Française*,
Tome

Tome XIV. n'étoit remplie d'éloges de mes Ecrits militaires, que je ne crois pas mériter, je l'eusse inserée toute entière dans cette Préface, je m'en dispenserais donc, & je m'arrêterai seulement à ce qui est purement critique, & j'en tiserai de même à l'égard de l'autre.

L'Auteur entre d'abord en matière. *Son Traité de la Colonne*, dit-il, *qui est sa production favorite, est selon mes connoissances en général admirable, plein d'une grande fécondité, de combinaisons invincibles pour l'attaque, sur lesquelles peu de Généraux du bas âge ont fait des réflexions & les ont peu pratiquées. il a pourtant trouvé beaucoup de Critiques, & la plupart de nos Officiers Hollandois ne sçauroient encore l'approuver en tout & par tout, comme dans tous ses ordres de bataille. Les peuples & les nations ne se défont pas aisément des coutumes de leurs pères & de leurs manières ordinaires.*

J'avouë à l'Auteur que j'ai beaucoup trouvé de Critiques en mon chemin, & très-pitoyables. Je m'en suis assez plaint, & ceux-mêmes que j'ai réfutez étoient très-peu dignes de l'être, puisqu'ils n'ont pas touché à mes principes & à ma méthode, & je doute que ces misérables Brochures, toutes calomnieuses, ayent jamais paru en Hollande, & passé même les environs des endroits où elles ont été imprimées. Car si je n'avois pris la peine de répondre à quelques-unes, on ignoreroit encore leur existence. Si Messieurs les Officiers Hollandois, dont je fais très-grand cas, ne m'approuvent pas en tout, je leur répondrai qu'il n'y a personne sur la terre qui ne prête le flanc à la censure par quelque côté, & je n'ai garde de me fâcher. Ce seroit un prodige si un Ouvrage tel que le mien en étoit exempt. M. Deidier, qui est un sçavant Officier

ficier & Ingenieur du Roi, m'a fait appercevoir bien des fautes d'omission & de commission sur bien des choses qui ne touchent en rien mes principes, je lui ferai honneur de ses judicieux avis, comme je suis prêt à faire un semblable compliment de docilité à mes deux Censeurs, lorsqu'ils me donneront & me fourniront de bonnes raisons & de bonnes preuves contre mon Système; mais il ne m'a pas paru que celles qu'ils alléguent soient assez solides, puisqu'il me fera aisé de les réfuter: & quant à mes ordres de bataille, dont je produis un assez bon nombre de ma façon, est-ce qu'ils n'ont pas pris garde que je les accompagne d'observations, & qu'en un mot je les démontre? Tant qu'on me laissera si bien remparé, il ne faut pas espérer de réussir & de me forcer dans un tel poste, qui est celui de la vérité. Inutilement m'attaquera-t-on, tant cette vérité me frappe: & si ces deux habiles Hollandois, qui raisonnent avec une très-grande intelligence des choses, n'ont attaqué mon Système que dans certains défauts ou certains foibles qui leur sembloient remarquables, pour ne l'avoir pas examiné aussi pleinement que la chose le méritoit, que devois-je attendre des autres dont l'ignorance est à peine concevable, rejetant tout sans m'entendre & sans rien prouver? Car je ne vois pas que mes deux Censeurs rejettent rien, ils adoptent & embrassent au contraire mon Système & en reconnoissent la force, puisqu'ils conviennent du défaut que je remarque dans nos bataillons minces; & pour une plus grande perfection dans mes Colonnes, ils ont cru qu'il falloit y ajouter leurs divers feux par pelotons, sans pourtant nous expliquer par quelle méthode ils pourroient les y introduire. Je

ne les empêche pas , quoique persuadé que les miens sont plus redoutables par leur simplicité.

Je vois par-là que les Colonnes dans ma Tactique sont de leur goût , & je m'assûre qu'après avoir satisfait à toutes leurs Objections, ils n'y trouveront d'autre inconvénient que ce que l'Auteur de la Lettre dit , que *les peuples & les nations ne se défont pas aisément des coutumes de leurs pères & de leurs manières ordinaires.* Rien n'est plus vrai que ce qu'il dit là, & rien ne me paroît plus important que de m'arrêter un peu sur ce texte , qui a un extrême besoin de commentaire.

Nous sçavons assez quelle est la force de la coutume, ou des usages généralement reçus, & son autorité dans les armées comme par tout, quoique le plus souvent elles ne choquent pas moins les lumières naturelles que les lumières militaires. Ce n'est pas là le merveilleux de l'affaire, c'est que malgré l'expérience, qui nous la représente extravagante & sans aucune ombre de raison , par les mauvais effets qui en naissent, on ne laisse pas que de la suivre sans en démordre, tant la pièce est de résistance, & on aime mieux risquer de se faire battre honteusement toutes les campagnes deux ou trois fois plutôt que de la quitter, & suivre une autre façon de combattre. Les Romains ont dû à cette bêtise des autres nations la gloire de leur Empire. Témoins les Gaulois , les Allemands , les Bataves , les Anglois & les Grecs eux-mêmes , pour n'avoir rien voulu changer dans leurs armes offensives , & dans les défensives, comme Polybe nous le fait assez remarquer , ils furent perpétuellement vaincus , ce qui ne pouvoit arriver, s'ils eussent imité leurs

en;

ennemis. Cela n'est-il pas bien plaisant ? Je trouve Bayle très-judicieux & très-vrai dans ses réflexions sur cette matière. Je ne les ai pas oubliées, mais je ne sçai où les chercher maintenant. Je les débiterai à peu près. Il dit que la coùtume, lorsqu'elle est longue & généralement suivie, émouffe réellement le bon sens, l'esprit, dérange toute notre cervelle & nous ôte toute voye d'examen. Sans doute qu'il a raison : de bonne foi peut-on en être surpris ? Puisque la multitude des gens de guerre, grands & petits, ne s'appliquant & n'étudiant point les sciences nécessaires à leur profession & vivant sans aucune défiance sur les usages & les pratiques reçues, il est impossible qu'ils puissent jamais en découvrir le faux. Encore une fois, il ne faut pas être surpris si cette coùtume émouffe l'esprit à la longue. Les traces qu'elle fait d'abord dans le cerveau dans notre plus grande jeunesse, s'approfondissent toujours davantage par les fréquentes répétitions, toujours sur les mêmes lignes, l'opinion que nous avons du mérite de nos Chefs, qui nous instruisent, n'y aide pas peu, ce qui fait que l'esprit & la raison s'affoiblissent & diminuent, & cette diminution ôtant l'une & l'autre, nous ôte toute volonté à la recherche du vrai ; sans qu'il nous vienne le moins du monde en la pensée de voir si ceux, qui sont les auteurs & les inventeurs de cette coùtume, ou ceux qui la suivent, ne se sont point égarés de la route du sens commun. Ce qui la rend encore plus forte & plus redoutable ; c'est, comme je l'ai déjà dit plus haut, l'opinion où l'on est du mérite de ceux qui l'ont établie, & des grands hommes qui l'ont suivie & qui ont fait de grandes actions, sans l'avoir jamais abandonnée pour

en prendre une autre , comme si on ne pouvoit rien imaginer de meilleur. Belles raisons , en vérité ! comme si les grands emplois où l'on est élevé , de longs services , des victoires remportées , donnoient du poids à la fausseté & à des usages contraires aux règles de la guerre & du bon sens. Est - ce que les usages & les pratiques généralement reçues & aussi anciennes , si l'on veut , que le monde , sont une marque de vérité & de perfection ? Rien de plus faux que cela : je l'ai fait assez voir en mille endroits de mes Ouvrages. Ecoutons Morus dans son Utopie , où il se moque de ces dévots extravagans de l'usage , & s'égaye à merveille sur cette matière comme sur bien d'autres.

Ceux qui sont les admirateurs zélés de la vénérable coutume , dit - il , *manquent - ils de bonnes raisons pour la défendre ? voici leur dernier retranchement , leur Hercule. Nos ancêtres , répondent - ils gravement , ont jugé que cet usage étoit le meilleur , & plutôt au ciel que nous les égalassions en prudence : après cela , comme s'ils avoient admirablement plaidé une bonne cause , & non pas une sottise , ils se remettent tout glorieux en leur place.*

Sur ce pied - là il faudroit se conduire , non par la voye de l'examen , mais par la voye de l'autorité qui radote. Si ces grands hommes ont réussi , c'est qu'ils ont eu affaire à des Antagonistes qui alloient le même chemin & tout devant eux. Dans ce cas - là le hazard est par tout le maître , mais les Héros de routine ne sont rien moins que des Héros. L'on verra dans peu que les vérités à l'égard de mon Système des Colonnes & de ma Tactique , sont du nombre de celles dont les hommes les plus prévenus & les plus passionnez en faveur de la coutume ne disputent point.

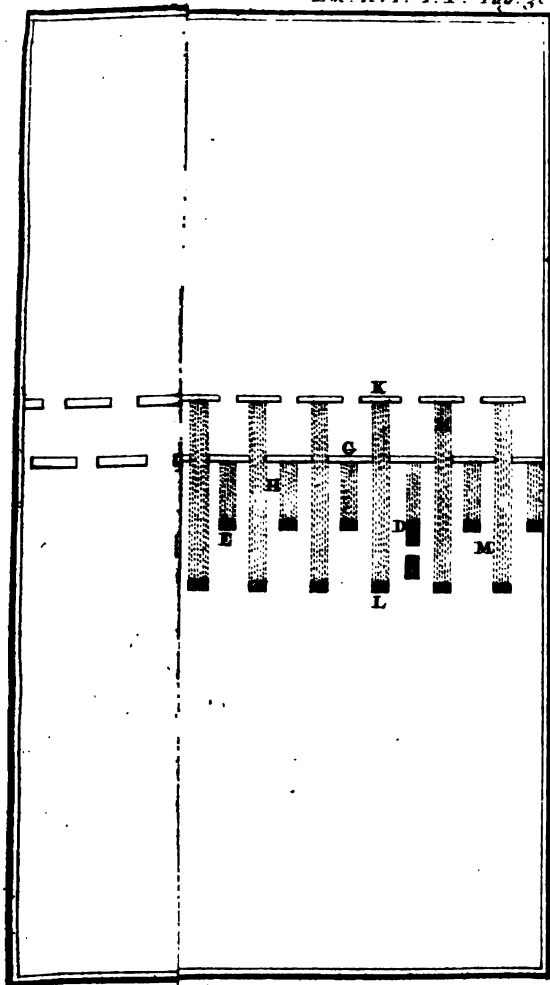
L'Au-

L'Auteur nous assure dans le second Article. que cette manière de se ranger & d'attaquer est ordinairement sujette à de fâcheux & dangereux inconvéniens, & toujours au débordement de l'armée opposée, supposant que les deux armées sont à peu près également nombreuses, & même de plus d'un grand tiers. Si la cavalerie est rangée en seconde & troisième ligne derrière l'Infanterie, comme M. de Folard la pose dans quelque plan, en effet quel front lui peut-il rester après ses Colonnes formées & ses bataillons sur dix de hauteur ?

Je doute que l'Auteur de la Critique ait bien pris garde à ce qu'il avance ici. Du moins je ne croyois pas que qui que ce fût s'avisât de me combattre dans un défilé si embarrassant, sans être obligé d'en sortir, & de convenir qu'on s'y étoit engagé sans aucun examen. Ma façon de combattre & la distribution de mes armes dans mes ordres de bataille, & particulièrement dans celui dont il s'agit ici, est à l'abri de tout fâcheux & dangereux inconvénient. Le débordement ou les surpassemens des aîles, qui me sont opposées, ne me causent aucune inquiétude, je ne m'en mets nullement en peine, c'est la raison, l'évidence & l'ordre qui m'obligent à parler ainsi, quelque surpassé que je sois, peu m'importe ; est-ce qu'on ne voit pas que mes aîles sont égales en force, & même plus fortes que mon front ? Cela saute aux yeux. M. le Marquis de Santa - Cruz, Ambassadeur Plénipotentiaire d'Espagne au Congrez de Soissons, si célèbre par ses beaux Ouvrages sur la guerre, l'a très-bien remarqué, je fais soutenir une arme par l'autre ; cela est dans les règles & ne peut être contesté, & véritablement ce n'est pas là ce que l'on conteste, & ce seroit renoncer à la raison que de le

faire. Mais c'est faute d'attention, qu'en me supposant aussi fort que mon ennemi, & même supérieur d'un tiers en me rangeant comme je fais, on doute quel front peut me rester, après mes Colonnes formées & mes bataillons sur dix de hauteur. Bien que je m'embarasse fort peu d'être surpassé à mes aîles ou de combattre sur un front égal en belle plaine, il est pourtant visible que mes Colonnes & mes bataillons ne raccourcissent & ne diminuent presque point le front de mes lignes. Donnons une portion d'un ordre de bataille de ma façon, & celui qui fait le sujet des objections que l'on me fait, supposant un plus grand nombre de bataillons & d'escadrons dans cette portion. Cela m'a paru nécessaire pour un plus grand éclaircissement.

J'appuye mes aîles à une grosse Colonne A. de deux sections, j'en fais autant à la seconde ligne B. je place une autre Colonne D. au centre. Dix bataillons sont-ils bien capables de réduire mon front à rien, & de me faire déborder de mon ennemi si étrangement ? Mais je vois bien que ce n'est pas là la question, ce sont mes bataillons à dix & quelquefois à huit de profondeur ; & malheureusement cette épaisseur dans les files ne diminue pas d'un ponce le front de mes lignes. C'est à quoi l'habile Critique n'a pas pris garde. Bien que j'accourcisse de plus de la moitié le front des corps de mon infanterie, on auroit dû voir dans les Figures de mes ordres de bataille, que les espaces d'entre mes bataillons E. sont presque au double plus larges que ceux de mon ennemi, comme on peut voir en F. Il me suffit d'opposer bataillons à bataillons. Dira-t-on que ces espaces sont trop grands ? A-t-on quelque bon argument à produire contre



PORTIONEVALIER DE FOLARD .

tre ma méthode ? Aucun , qui ne puisse être renversé en un instant. Les bataillons de ma première ligne seront infailliblement débordés par les corps de l'ennemi G , diront peut-être ceux qui se mêlent de parler de ce qu'ils n'ont pas compris , & qu'ils auroient pu comprendre s'ils l'avoient bien examiné. Je n'ai pas d'autre dessein que d'aborder & d'en venir aux mains ; il me suffit de percer les bataillons H. de sa première ; dira-t-on que des files de dix ou de huit de hauteur ne passeront pas sur le ventre , & ne se feront pas faire large à des corps sur quatre de file ? Mais , répondra-t-on , ce qui déborde de ces bataillons se repliera sur les flancs de ceux qui ont percé. Cette objection n'est-elle pas bien redoutable ? Un bataillon coupé en deux & tout débiffé se repliera sur un autre victorieux , qui fait front de toutes parts , & à qui il ne restera plus rien à faire , que d'achever ces misérables restes étonnez de la prompte défaite du gros. Où sont les soldats capables d'une telle résolution ? Mais du moins , repliquera-t-on , les bataillons K. de la seconde ligne voyant de si grands vuides entre les vôtres , passeront entre deux. Quoi , ces gens-là seront-ils assez imprudens & assez braves pour s'enchasser & s'engager entre les distances de mes Colonnes ou de mes bataillons E. sur une telle profondeur & plus près-à-près qu'on ne pense par rapport à l'étendue de leurs bataillons minces ? Ils seroient défaits infailliblement. Il y a plus que cela , indépendamment de ce que je viens de dire , quoique très-convaincant , oseroient-ils tenter de passer par ces intervalles , puisque je songe à leur en faire passer l'envie en m'enchâssant dans les leurs ? Car je prétens , & je parle peut-être

en homme qui sçait son métier, que mes corps L. de ma seconde, en même tems que ceux de ma première E. en viendront aux mains, passeront à travers les intervalles, & courront la ligne ponctuée M. pour tomber tout de leur poids sur la seconde K. de mon ennemi. J'ai proposé cette ruse en différens endroits de mon Commentaire, elle est nouvelle & de ma façon, & je crois à n'en point douter, que tout Général qui la mettra en pratique fera une œuvre très-méritoire, & ne s'ennuyera pas dans le combat qui sera bientôt décidé.

On remarque, dit-on, que M. de Folard blâme, en toute occasion, les Généraux qui se sont laissez déborder par leurs ennemis, & que c'est à cela qu'il attribue presque toujours la perte des batailles, & la victoire à ceux qui ont replié à propos sur les flancs débordés; il fait même l'éloge de quelques-uns qui ont sçu profiter de ces avantages. Cependant on voit qu'il tombe lui-même dans la même faute de gayeté de cœur, & qu'il déclare même qu'il ne se soucie pas d'être débordé, ce qu'on regarde comme une espèce de contradiction.

J'aurois fort souhaité, par l'estime que je fais de l'Auteur de cette Lettre, qu'il se fût dispensé de faire de telles objections que celles-ci, tant elles me paroissent peu fortes. Il faut pourtant y répondre, puisqu'elles font le sujet de deux grands articles, où il lui est échappé quelques fautes.

Ce n'est pas sans de grandes raisons que je blâme les Généraux qui se sont laissez déborder, le nombre des errans sur ce point-là est tel que l'Histoire ancienne & moderne en est toute remplie. Des fautes si souvent & si fréquemment répétées, méritant sans doute d'être

tre blâmées , puisqu'on a fait voir qu'il étoit aisé de les éviter. On ne trouve pas toujours des terrains propres à couvrir ses ailes , mais il dépend de nous lorsque nous sommes les plus foibles & que nous craignons d'être débordés de recourir aux moyens de l'art , & ces moyens sont en très-grand nombre dans mes Ouvrages. Les plus-grands Capitaines parmi les Anciens formoient l'ordre oblique , qui est de tous le plus admirable , le plus sçavant & le plus rusé , il n'est connu que des plus habiles militaires ; mais comme ceux-là ne sont pas toujours à la tête des armées , il ne faut pas être surpris si ce merveilleux ordre de bataille n'a encore été pratiqué que très-imparfaitement. Il faut des troupes excellemment disciplinées pour les mouvemens généraux , auxquels on ne les exerce jamais en campagne , & de très-habiles Officiers Majors : avec cela le foible contre le fort sera peu en peine , & il pourra dire tout comme moi , *je ne me soucie pas d'être débordé*. J'ai fait l'éloge de ceux qui ont replié , ou après la déroute d'une aile , ou lorsqu'ils ont débordé leur ennemi & profité de leur avantage. Ces derniers ne méritent pas autant de gloire que les premiers. J'en loue quelques-uns de ceux-ci , & entre autres M. le Marquis d'Avarey à Almanza , dont l'action est célèbre parmi nous , comme parmi nos ennemis mêmes. M. Dillon fit une manœuvre à peu près semblable en Italie à la bataille de Castillon ; mais peut-on conclure de ces éloges que je tombe dans la même faute de gayeté de cœur dans mes ordres de bataille , en disant que *je ne me soucie pas d'être débordé* ? Rien n'est plus vrai que cela ; mais le cas est bien différent ,

c'est que les aîles de ceux qui ne connoissent que leur routine sont en l'air , très- aisées à être doublées & sans force ; mais les miennes ne montrent pas le flanc , puisqu'elles sont aussi fortes, & plus même que mon front. On a donc tort de dire que je tombe dans une espèce de contradiction , & c'est la une méprise de mon Critique , qui ne tire pourtant point à conséquence contre sa capacité & son expérience.

On use d'un petit correctif dans l'article suivant , où les objections n'ont guères plus de force que les autres. „ il est vrai , dit- on ,
 „ que M. de Folard met une grosse Colonne sur
 „ les flancs , & qu'il croit les assurer par là ;
 „ mais on doute que cette Colonne soit suffisante
 „ pour les couvrir. On dit que les troupes
 „ de l'ennemi , qui débordent de beaucoup , se
 „ recourberont sur les flancs , & qu'alors il arrivera
 „ de deux choses l'une ; ou bien que la
 „ Colonne continuera sa marche , ou qu'elle
 „ s'arrêtera pour faire face à ce recourbement.
 „ Si elle continue de marcher , on prétend &
 „ on soutient qu'elle sera enfoncée infailliblement
 „ par le recourbement , & cette Colonne ,
 „ étant enfoncée , que deviendra le reste de la
 „ ligne ? Si au contraire elle s'arrête pour faire
 „ face & pour se défendre contre les troupes du
 „ recourbement , il faut par la même raison que
 „ toute la ligne s'arrête aussi où elle pourra être
 „ prise en flanc. La Colonne , qui la couvroit
 „ s'étant arrêtée , & restant dans cette situation ,
 „ comment pourra M. de Folard parvenir à son
 „ but ? Puisque , comme il le dit si souvent ,
 „ toute la force de la Colonne git dans l'action
 „ & le mouvement. Ce qui fait illusion à M.
 „ de Folard , est ce principe , où il est , que sa
 „ Co-

„ Colonne ne pouvant être entamée, il n'a rien
 „ à craindre pour ses flancs ; mais quand cela
 „ seroit , ce qu'on ne lui accorde pas tout - à-
 „ fait ; il faut qu'il convienne qu'il est de toute
 „ nécessité , que la Colonne s'arrête pour faire
 „ face aux troupes qui recourbent sur elle , sans
 „ quoi elle seroit infailliblement entamée & ren-
 „ versée. Or qu'importe , dit-on , qu'elle ne
 „ puisse point être entamée , si elle est forcée
 „ de s'arrêter & de faire face ? N'est-elle pas
 „ en échec , & ne devient-elle pas inutile ? On
 „ croit que c'est ici l'endroit foible du Système
 „ de M. de Folard. On ne trouve point dans
 „ sa Préface du second Tome , ni dans son Li-
 „ vre , qu'il lève cette difficulté , à moins qu'il
 „ ne veuille qu'on prenne un , *je ne me soucie pas*
 „ *d'être débordé* , pour une démonstration qu'il n'a
 „ rien à craindre. ”

L'instruction demande que je m'arrête un peu plus sur cet article que sur les autres , & qu'en réfutant les objections qu'on m'y fait , j'y ajoute quelques observations , que j'abrègerai autant qu'il sera possible.

L'Auteur ne prend pas garde que les ailes de ma première & de ma seconde ligne sont également flanquées de mes Colonnes , & que la queue de A. n'est séparée de celle de la seconde B. que de la longueur de six halebardes , & l'on peut voir par la Figure que mon armée marche à l'instant que je suis prêt d'en venir aux mains, sur un carré long , & les deux ailes fermées par les Colonnes. Je n'ai donc rien à craindre de ce recourbement , qui lui paroît si considérable , & qui ne l'est que dans l'imagination de ceux qui ignorent encore la force de l'infanterie & l'art sur lequel je la range comme ma cavalerie. Re-
 mar-

marque-t-on cet art dans la manière dont nous rangeons aujourd'hui l'une & l'autre? Que l'on considère qu'une armée étant un corps composé de tant de diverses pièces, il est certainement impossible dans la chaleur de l'action, & même un peu avant, qu'elle n'altère ou ne rompe son ordre, & que les corps ne flottent par l'étendue de leur front & le peu de hauteur de leurs files, & se soutiennent tous également sur une ligne parallèle, & c'est ce que nous ne saurions éviter; au lieu que mes ordres de bataille, mes corps ne sont point sujets à ces défauts-là par la profondeur de leurs files. Si l'on ajoute encore que la force de mes corps est indépendante de celle des autres, on verra que ma ligne est également forte par tout, & mes aîles toujours assurées, bien que débordées.

D'ailleurs ce recourbement ou cette conversion d'une aîle sur une autre, ou sur toutes les deux, n'est pas une affaire d'un moment contre des troupes & des corps, qui n'étant pas sujets à flotter comme ceux que l'on m'oppose, ont un mouvement si léger & si rapide, qu'on sera aux mains & l'ennemi ouvert de toutes parts avant que les troupes, qui replient, aient joint & doublé mes aîles, où il n'y aura sans doute rien à gagner.

Je demande au sçavant Critique, s'il connoît la méthode des armées Allemandes contre les Turcs dans les actions générales, c'est-à-dire, dans les plaines rases & pelées, où les aîles sont en l'air, c'est-à-dire, appuyées à rien. Cela empêche-t-il que les Allemans n'attaquent l'ennemi, qui déborde toujours, & souvent aux deux aîles, de plus de la moitié du front des Chrétiennes? Qu'il consulte M. le Prince Eugène,

ne, la gloire de son siècle, il lui fera bien l'honneur de lui répondre, & il lui répondra comme je fais sans blesser sa modestie, qu'il se met peu en peine d'être débordé. La raison de cela, est, qu'il couvre ses flancs & forme un carré long sur deux phalanges, & le recourbement ne l'empêche pas de faire la moitié du chemin pour joindre son ennemi. Il ne s'appuye pas à des Colonnes, & cependant il résiste & marche, il a assez de ce qu'il a contre des Turcs, & moi je fortifie mes aîles contre des Chrétiens mieux disciplinez & plus entendus.

Je veux que le recourbement, qu'on me fait si terrible, & qui n'est rien moins que cela contre mon Système, m'attaque, il ne viendra jamais à bout de m'arrêter dans ma marche. Il ne faut pas dire qu'il arrivera de deux choses l'une ; ou bien que la Colonne continuera sa marche, ou qu'elle s'arrêtera pour faire face au recourbement. Je répons à cette objection, qu'il n'arrivera qu'une seule de ces deux choses, c'est qu'elle continuera son chemin avec un mépris digne d'elle : car cette aile ennemie qui déborde ne peut être composée que de cavalerie, on n'a pas accoutumé de mettre la cavalerie autre part qu'au lieu que ma méthode est bien différente, connaissant parfaitement la force de ces deux fortes d'armes. Que fera cette cavalerie contre deux si puissantes Colonnes ? Les abordera-t-elle l'épée à la main, s'abandonnera-t-elle dessus ? Et quand elle seroit assez déterminée pour cela, ce qu'il faut bien se garder de croire, si ce n'est la Maison d'un Roi de France, elle rejailiroit sur elles comme contre un roq, sans pouvoir même l'approcher à la longueur de ses pertuisances. On se souviendra de la Colonne, bien

bien qu'imparfaite, du sçavant & célèbre Général Schoulembourg dans les plaines de Pologne. J'ai rapporté l'exemple. Il sçut marcher en Colonne & aller son chemin malgré les attaques furieuses & redoublées du grand Roi de Suède Charles XII. à la tête de sept à huit mille chevaux contre quatre à cinq mille hommes d'infanterie bien ferrez & bien armez de feux & de pertuisannes. Il fut très-bien chauffé & très-bien allongé, & se vit enfin obligé de laisser là une infanterie si incommode. S'il eût eu affaire à tout autre qu'à M. de Schoulembourg, qui entendoit son infanterie, il se seroit peu arrêté & ennuyé, & l'ennemi eût été obligé de se rendre.

Je suis donc en état de marcher avec mes Colonnes sans abandonner les flancs de mon armée, sans craindre d'être enfoncé & brisé : par qui le serois-je, je vous prie ? Par des cavaliers l'épée à la main, contre une masse de soldats hérissée de pertuisannes, d'espontons, de halebardes & bayonnettes au bout du fusil, & de quatre rangs, qui nous voyent tout à découvert à cause de la hauteur des chevaux, qui donne lieu à une tempête horrible de coups de fusil. Mon Critique me fournira-t-il quelque fait qui nous fasse juger de la vigueur de la cavalerie contre l'infanterie, même depuis la suppression des piques & l'introduction de la bayonnette au bout du fusil, me montrera-t-il qu'elle en ait été attaquée, qu'on ait même osé l'aborder ? Sans doute qu'il n'en trouvera aucun exemple, & si elle ne l'a pas fait, sera-t-elle assez déterminée pour s'abandonner sur une Colonne qu'on ne sçait par où prendre ? A cela on n'a pas le mot à répondre, & je le crois bien,

bien. Ceci n'est cependant qu'une simple escarmouche, je l'attendrai au débouché dans la réponse aux objections du second Critique. Je doute qu'il puisse jamais se tirer d'affaire. Je demande après ce que je viens de dire, si le recourbement dont il fait son Milon ou son Achille, obligera mes deux grosses Colonnes A. B. à rester dans le repos & à faire alte pour se défendre, & s'il est bien certain qu'elles seront enfoncées? Cela n'est pas concevable.

L'Auteur me permettra de lui dire, qu'il n'a pas raison de tirer avantage de ce que j'ai dit si souvent dans mes Ouvrages, que *toute la force de la Colonne git dans le mouvement & l'action*. Il n'est rien de plus véritable, mais il n'est pas moins vrai que je l'ai démontrée aussi redoutable dans le repos, lorsqu'il y a des obstacles qui se présentent: car pour marcher & percer, rien ne m'en empêche; seront-ce des files de quatre contre une hauteur dont on ne voit point le fonds?

Serois-je dans l'illusion, je vous prie, quand je crois que ma Colonne ne peut être entamée? Non, puisque le Critique, auquel je dois répondre, en convient. Elle n'en sauroit même être inutile, comme il l'avance, puisqu'il me suffit avec quatre bataillons d'occuper toutes les troupes du recourbement, pour ne pas craindre le moins du monde d'être entamé & ensuite renversé. Une action si vigoureuse n'appartient pas à la cavalerie, & moins encore à l'infanterie rangée selon la coutume contre des armes dont elle est privée, & sur des files réduites à rien. Quand même je serois obligé de m'arrêter, ou s'il me plaisoit ainsi; cela empêcheroit-il que mes lignes n'allassent leur train & que

que je ne conservasse un avantage indépendantment de mes deux Colonnes d'appui, puisque j'oppose des bataillons à dix de hauteur contre d'autres à quatre de file, très-débiles & très-flottans? Nous ne nous sommes pas donnez le mot avec le célèbre Marquis de Santa-Cruz, & cependant les bataillons sont les mêmes dans mes lignes. Que si mes Colonnes couvrent ma cavalerie, je ne me trouve pas pourtant à deux de jeu avec mon ennemi; je lui oppose mes escadrons N. entrelassez des pelotons P. aux siens Q. dont il manque: car quant à mes bataillons, il faut qu'il prenne la peine d'y faire large sans nulle difficulté. *On croit*, dit le Critique, *que c'est ici l'endroit foible du Système de M. de Folard.* Je le prie de bien examiner cette décision avant que d'y souscrire, puisque je ne raisonne que sur des principes qui me paroissent démontrez; au lieu que mon Censeur n'est fondé que sur des argumens qui n'ont aucune apparence de vérité, puisqu'ils sont contraires à des faits dont l'évidence consiste dans leur continuation constante jusqu'à nous, ou bien près. On ne sçauroit encore payer l'article qui suit. Il n'a pas fait attention à mon Traité de la Colonne, où il y a grand nombre d'objections qu'il fait & que j'ai prévues, que je réfute pleinement & d'une manière où la chicanerie ne sçauroit trouver aucun avantage pour se couvrir.

Autre illusion, dit-il, *de M. de Folard*, *c'est qu'il dit que la Colonne pourra joindre l'ennemi avant qu'elle puisse être arrêtée & enveloppée.* Mais peut-il s'imaginer, dit-on, que celui qui déborde le verra venir tranquillement jusqu'à trente & quarante pas sans recourir? N'est-il pas plus apparent, & même certain, que dès qu'on verra de loin la

la Colonne en mouvement, en s'avancera pour la prendre en flanc?

On peut retorquer sur mon Censeur la seconde illusion dont il m'accuse. Je suis toujours dans le même sentiment, & j'y demeure inébranlable, que la Colonne *pourra joindre l'ennemi avant qu'elle puisse être arrêtée & enveloppée*. La raison de cela est évidente, c'est que je suis en état de paroître en présence de l'ennemi, mes bataillons sur un aussi grand front que ceux qu'il m'oppose, sans l'imiter pourtant dans l'ordre sur lequel l'on combat aujourd'hui: car je ne le laisse guères en repos dans mon Livre, tant il choque la raison & les règles de la guerre. Je puis donc paroître en cet état jusqu'à quarante ou cinquante pas de l'ennemi, alors la scène change, mes bataillons minces disparaissent dans un instant, leurs files doublent, une partie se trouve à huit ou dix de hauteur, & les autres quadruplent ou quintuplent selon la force des corps, & deviennent Colonnes parfaites, fraisées de leurs pertuisannes, ainsi que mes bataillons, & ce mouvement est si léger, si subit & si simple, qu'à peine a-t-on le tems de s'appercevoir comme tout cela s'y fait, & par cette manœuvre je rends inutile ce recourbement dont mon Critique s'est fait si fort fête, & que je crains aussi peu de loin que de près.

Je m'apperçois par les Critiques imprimées, & par les Lettres que je reçois des païs étrangers, que l'on souhaite que je m'explique sur une évolution si sçavante & si légère; il semble que cela devrait être ainsi; mais j'ai de grandes raisons de ne pas le faire. N'y auroit-il pas des Newtons militaires en Europe, de ces génies méditatifs, inventifs & heureux dans leurs dé-

Tome XVI. Part. I.

D

cou-

couvertes , qui puissent avoir le bonheur de trouver cette évolution qu'on me demande avec tant d'empressement ? Nous leur en ferions honneur : car peut-être se pourroit-il rencontrer avec celui que j'avois prié de travailler à cette découverte. Il a réussi au-dejà même de mon attente , car ce que j'avois fait ne me satisfaisoit point. J'en avois dit quelque chose dans une de mes Préfaces , je n'en suis donc point l'auteur ni l'inventeur. Rendons justice. Mr de Robert , mon neveu , Capitaine au Régiment de Picardie , que j'ai élevé depuis l'âge de huit ans , & qui passa avec moi en Suède sous le règne de Charles XII. découvrit le premier la manière de former & de fraiser ma Colonne ; mais comme il se trouvoit embarrassé de fraiser le dernier rang , M. de Vadicourt , Officier habile & Mousquetaire dans la première Compagnie du Roi , le tira d'embarras ; de sorte que cette découverte est due à ces deux Messieurs. Depuis ce tems-là M. de Robert a tout changé , & il m'a paru plus de simplicité , plus de légèreté & de promptitude dans cette dernière. Les Sçavans en jugeront lorsqu'il sera tems de la donner au Public , & je crois que le tems d'une guerre sera le meilleur. Voilà les raisons bonnes ou mauvaises qui me dispensent de donner ce qu'on me demande de toutes parts. Passons maintenant à l'article , où mon Critique semble s'être plu davantage ; mais je ne vois pas que le terrain lui soit plus favorable , & que sa poudre soit plus sèche que celle dont il use ailleurs.

On convient , dit-il , que les Colonnes peuvent être d'un grand usage dans l'attaque. On tombe même d'accord qu'elles conviennent parfaitement bien au
tem-

temperamment fongueux des François, & que M. de Solard ne pouvoit rien inventer de plus conforme à leur génie; mais de l'autre côté on croit qu'il y a de l'inconvénient de ranger son armée en Colonnes & en des bataillons sur dix de hauteur. On se prive presque entièrement de l'usage du feu. n'ayant en vûe que d'enfoncer l'armée ennemie; mais l'ennemi ayant connoissance de cette disposition, n'aura-t-il pas le soin de s'y préparer, & d'apporter des obstacles à cette impétuosité? Quel carnage! quelle déconfiture ne fera-t-il pas, s'il met seulement une rangée de chevaux de frise bien enchaînez les uns aux autres devant son front? Ses canons chargés à cartouches, le feu continuél de ses pelotons, & une grêle de grenades & d'autres feux d'artifices, ne mettront-ils pas le désordre & la confusion parmi les attaquans, avant qu'ils puissent percer? Et puis ne sera-t-on pas encore à deux de jeu aux armes blanches, où naturellement le parti qui aura le moins souffert d'ura rester victorieux? On croit qu'on peut faire un meilleur usage des Colonnes, & qu'il seroit mieux de les faire naître ou former dans l'occasion suivant les circonstances, & quand on est à portée de les faire agir. C'est là se peut aisément pratiquer avec la Tactique de nos pelotons, en chargeant continuellement, on peut en avançant les former en même tems en Colonne pour enfoncer & rompre ceux qui sont face.

Si cet article de mon Critique ne me fournissoit un sujet de trop longue digression pour un discours comme celui-ci; je l'épuiserois sans doute, & je répéterois les mêmes objections que je me suis faites pour prévenir les chicanes de mes Adversaires dans tout mon Ouvrage, & particulièrement dans mes Nouvelles Découvertes & dans mon Traité de la Colombie: car j'ai lieu de me plaindre qu'on n'y ait pas pris gat-

de , & qu'on s'opiniâtre à revenir sur un terrain déjà perdu , & dont je suis le maître : on feroit mieux de convenir que la pièce est de trop grande résistance , & que l'on perd à l'attaquer sa poudre & son plomb. Car de combattre contre l'évidence & les faits , c'est une entreprise trop hardie , & l'on a très-grande raison d'y trouver à redire. Je n'ai garde de ne pas demeurer d'accord avec mon Critique , que *les Colonnes peuvent être d'un grand usage dans l'attaque*, il me permettra d'ajouter la défense aussi , & *qu'elles conviennent parfaitement bien au tempéramment foudroyant des François* , & que je ne pouvois rien imaginer de plus conforme à leur génie. On peut bien être assuré que je ne chicanerai pas là-dessus. Quel que puisse être l'Auteur de la Lettre , François ou Hollandois , il paroît qu'il connoît parfaitement la nation François & son humeur vive & impétueuse , & son ardeur après les combats ; elle n'a pas dégénéré à cet égard-là , il n'y a qu'à la mener selon cette humeur. Je remarque assez que le Critique connoît combien mon Système est avantageux pour nous , car il est certain qu'on ne sçauroit me résister qu'en embrassant le même Sytème , sans qu'il soit possible , en suivant un ordre semblable , de rencontrer ce qui est le plus favorable aux François. On n'en viendra jamais à bout , on ne change & on ne corrige pas le flegme & la pesanteur d'une nation en esprit & en feu. On ne me chicanera pas là-dessus peut-être , mais on ne trouvera pas que je convienne jamais qu'il y ait de l'inconvénient *de ranger son armée en Colonnes & en des bataillons sur dix de hauteur*. La défaite de cette objection se trouve par tout dans mon Commentaire & dans mes Nouvelles Décou-

cou-

couvertes , & j'y ai répondu plus haut : car je ne propose rien dans mes ordres de bataille que je ne le démontre tout aussi-tôt , & que je ne fasse voir qu'ils sont fondez sur des mesures & des sûretés dont il est aisé de reconnoître le vrai & l'excellence par celle de mes principes ; encore ai-je trouvé le secret de les confirmer invinciblement par des faits qui sont infinis. Que l'on marque donc un peu moins de surprise dans ce qu'il y a de si hardi & de si délicat dans mes ordres de bataille , il n'y a rien que de très-sage & de très-prudent. On y trouve ce qui ne se rencontre nulle part dans notre Tactique , qui est la chose du monde la plus foible & la plus contraire aux règles de la guerre ; y remarque-t-on que la distribution des armes y soit fort sensée ? Quelle pitié , la plus foible ferme celle qui devoit la couvrir , comme si la cavalerie étoit plus forte que l'infanterie. Quelle erreur ! Au lieu que dans mon Système chaque espèce d'arme se trouve en lieu où elle puisse agir dans son avantage , & soutient en même tems l'autre , sans qu'aucune puisse demeurer inutile ; & ce qu'il y a de plus remarquable , c'est que mon Système , s'accommode à toutes sortes de situations. Je vais encore plus loin , puisque je fais trouver chaque espèce d'armes sous la main dans un instant , par la découverte que j'ai faite pour faciliter les mouvemens généraux. Aussi l'on peut tout oser par mon Système , & je l'ai fait assez voir dans mes Ouvrages , ce que la témérité la plus audacieuse regarderoit comme impraticable dans notre façon de combattre & de se ranger. Mon Critique est assez équitable pour ne pas contester un Système comme le mien , & si pourtant je n'ai pas tout découvert des gran-

des parties de la guerre ; combien m'en suis-je réservé , & que je n'ai apprises qu'à M. de Robert , qui sçaura bien un jour les mettre en pratique ?

Voici l'article où l'erreur ou la prévention peut être objectée , si je ne trompe , & j'aurois de la peine d'arrêter mon Critique sur un tel penchant. Il trouve de l'inconvénient dans l'engagement de mes bataillons & de mes Colonnes , à cause de leur extrême profondeur , contre des corps qui sont la faiblesse même , & qui deviennent méprisables contre les miens par la violence de leur choc. *On se prive presque entièrement*, dit-il , *de l'usage du feu , n'ayant en vûe que d'enfoncer l'armée ennemie.* Cela est fâcheux de n'avoir autre vûe que de vaincre par la voye la plus sûre & la plus courte , je ne croyois pas que cette vûe offrit une objection , qu'elle dût paroître sur ce pied-là , & qu'il fût nécessaire de tirer lorsqu'on a quelque chose de mieux à faire pour la victoire. Le François n'a que faire d'employer des feux d'artifice , cela est bon aux nations qui en manquent du naturel. Cela ne prouve pourtant pas que le peu de dépense , que nous faisons à brûler de la poudre pour exercer les soldats aux divers feux , ne soit très-blamable , puisqu'il y a mille cas à la guerre où les feux font presque tout , & où les Colonnes ne sçauroient être d'aucun usage dans certains momens.

Les autres nations , qui ont leurs pelotons en si grande vénération , sans que je prétende troubler ce culte , ne sont pas si bien fondez qu'ils s'imaginent sur cette pratique. Je pourrois leur faire voir , si c'étoit ici le lieu , combien il y a souvent à décompter dans les choses les plus ad-

admirées & les usages les plus communément reçus ? Je pourrois même citer des expériences dans le plus grand sang froid , que ces feux par pelotons ne sont pas redoutables qu'on diroit bien , & encore moins lorsque de part & d'autre , chacun selon sa méthode , se passe par les armes. Bien que je convienne de l'avantage qu'il y a de pouvoir concilier ces feux avec mon principe des Colonnes , c'est un bien qu'il ne faut point négliger ; mais je doute qu'il puisse réussir , aussi suis-je plus que résigné à le perdre. Si les oiseaux tiroient contre les chasseurs , quelque braves que ceux-ci fussent, ils s'en retourneroient souvent sans dîner. A dire vrai , pour être bien imaginé , il n'est pas pour cela plus redoutable & de plus grande exécution , & lorsqu'on marche droit à ces gens-là , on leur donne bien à penser & un très-grand sujet de se taire ou de mal tirer , & qui plus est , on ne tire pas longtems. Je suis très-persuadé , si la guerre revenoit , qu'il arrivera des bataillons minces & des feux des pelotons contre mes Colonnes , ce qui est arrivé aux tourbillons de Descartes , que le mouvement des Comètes , qui se fait souvent contre le cours qu'il donne à la matière étherée , a fait évanouir de telle sorte , qu'il est impossible de les prouver.

J'ai tellement épuisé la matière qu'on remet encore en campagne , en tant d'endroits de mes Ouvrages , que ce seroit abuser un peu trop de la patience de mes lecteurs , que d'y revenir ; il auroit fallu y répondre , avant que de me faire appercevoir du grand avantage de ces feux. Je les ai condamnés , parce que la plus grande partie des gens de guerre est gâtée de

cette erreur , & je les condamne encore plus dans la nation Françoisè , outre qu'ils sont peu redoutables contre mon Systéme. Je regarde le tiraillement des deux armées sans se joindre, comme une coûtume, qui est plutôt une preuve du défaut de hardiesse & de courage dans les deux partis, qu'une chose fondée sur le bon sens & les règles de la guerre: car on perd beaucoup moins de monde en se joignant & en s'abordant au plutôt, la bayonnette au bout du fusil, sans tirer un seul coup, que de se passer par les armes plusieurs heures entières. Nos marins en usent de même, je l'ai déjà dit dans mon Commentaire, & le Critique auroit dû s'en souvenir. Ils se canonnent toute une journée dans une action générale pour se couler à fond, l'on s'approche même à la portée des coups de fusil, où l'on perd bien du monde: tout au contraire de nos Corsaires, qui cherchent d'abord à aborder. Je crois ceux-ci plus braves & plus sensés. Je parle de la sorte après l'expérience & de multiples observations. Cassano & Malpaquet m'en ont beaucoup fourni. Mon Critique revient pourtant toujours à ses feux, & je lui réitère que je n'en fais nul cas dans mon Systéme & sous des Généraux braves, & entreprenans, & qui raisonneront au moment d'une action générale. On prétend que mes pertuisannes diminuent beaucoup les feux des corps, sans sçavoir que j'ai dit que j'en avois un peu moins d'un septième. Je ne puis me dispenser de le répéter. Je regarde comme une faute considérable d'avoir supprimé les armes de longueur. J'apprens que l'on commence à ouvrir les yeux dans le Nord, que ma secte s'y établit, & qu'elle fait

fait de très-grands progrès : aussi y a-t-il beaucoup de gens très-capables de la prêcher.

L'habile Critique n'y prend pas assez garde, lorsqu'il dit que l'ennemi ayant connoissance de ma disposition , aura le soin de s'y préparer & d'apporter des obstacles à la pesanteur & au choc impétueux des mes Colonnes & des mes bataillons. Je répons à cela , que mon Système & mes ordres de bataille sont tellement rusez & les mouvemens si prompts , si légers & si subits, que je doute qu'il puisse jamais prévoir sur quel ordre je veux combattre , bien qu'il lui paroisse que je marche à lui dans une disposition semblable à la sienne; puisque j'ai dit en mille endroits de mon Livre , que j'en débrouille & change mon ordre & la distribution même de mes armes si près de l'ennemi , qu'il ne sçauroit jamais remédier aux embarras que je lui présente. Est-ce que mon Adversaire auroit oublié que j'ai pris tous les devants imaginables contre toutes les attaques qu'on pourroit me faire ? En cela j'ai tout lieu de me plaindre de sa mémoire , & me loue infiniment de son habileté & de sa politesse à me redresser.

Je ne sçai comment on a pû trouver à redire à mes ordres de bataille , je doute qu'ils aient été examinez avec assez de précision : car je ne me contente pas de les expliquer, je les prouve d'une manière incontestable , comme je l'ai dit ailleurs , je fais plus , je les démontre , pourquoi n'en pas faire autant pour les combattre ?

L'Auteur nous apprend en peu de mots les mesures & les précautions que l'on peut prendre contre mes ordres & la violence de mes Colonnes & de mes bataillons , cela fait clairement entendre que ma façon de combattre & de me

ranger lui paroît très-sérieuse & très-respectable, & qu'il n'est guères possible d'y résister. La preuve se trouve toute entière dans les précautions qu'il propose pour être en état de soutenir le choc & la pesanteur de cette masse de soldats rangés avec tout l'art qu'il m'a été possible d'y mettre, qui perce tout ce qui s'oppose à son passage. C'est un torrent contre lequel il n'y a point de digue qu'il n'ouvre & qu'il ne renverse, & cependant notre Auteur en propose un contre sa violence. Il s' imagine un très grand carnage que l'ennemi fera, *s'il met seulement une rangée de chevaux de frise bien enchaînés les uns aux autres devant son front, ses canons chargés à cartouche, le feu continu de ses pelotons & une grêle de grenades avec d'autres feux d'artifices.* On fait beaucoup d'honneur à mes Colonnes & à son Auteur de les recevoir avec tant de cérémonies. Voilà donc les chevaux de frise ressuscitez en faveur de mon Système : ne vaudroit-il pas mieux céder que de se distiller l'esprit à chercher des moyens pour lui résister ? Mais d'où vient qu'on ne se sert plus de chevaux de frise comme auparavant ? C'est qu'on s'est aperçu que les bataillons minces des François en faisoient si peu de cas, que ces obstacles ne les arrêtoient pas un petit moment. C'est ce que j'ai vu. Je laisse à penser si mes Colonnes se feront une affaire de respecter une barrière si peu redoutable ? Il ne faut que cela pour arrêter tout d'un coup ces machines & leurs chaînes, qu'il pose pour les grenades & les feux d'artifices, cela est nouveau, sans qu'on en fasse plus grande estime que de ses chevaux hérissés de pointes : car pour les canons chargés à cartouche, il s'en trouve des deux côtés dans les batailles ; mais

mais ils n'ont plus lieu lorsqu'on est aux prises, & les feux des pelotons ne sont pas moins imaginaires. Comment charger & tirer, lorsqu'on est arrivé à des cheveux de trise qu'il faut défendre ? Cela est-il bien possible ? Quant aux armes blanches, qu'il m'oppose aussi, mon Critique auroit pû se dispenser d'en faire mention, puisqu'il ne peut m'opposer que des bayonnettes, rejetant mes armes de longueur pour de plus grands feux ; au lieu que je rends inutiles les siennes par mes pertuisannes, dont l'allongement va bien au delà : car pour son feu, on ne pourroit le proposer qu'à des gens qui n'ont jamais vû de combats ni de batailles.

Ce qu'il dit qu'on peut faire un meilleur usage des Colonnes, ne se trouve point. On n'eût point mal fait de nous le donner, peut-être que l'inventeur m'auroit satisfait sans le recevoir, ne souhaitant d'autre feu que celui que j'ai proposé contre un autre qui n'est que de passage. J'ai assez expliqué ma méthode sans rien laisser à gâner là-dessus, les pelotons, qu'il y voudroit introduire, seroient bons si je voulois toujours paroître en Colonnes ; mais je ne les veux former que dans les cas où elles peuvent être d'usage, & lorsque l'on peut se joindre. Ce qu'il y a de singulier dans cette Critique, c'est que l'Auteur se trouve obligé de reconnoître la vérité & l'excellence de mon Système, & ne le combat que dans le seul cas où je suis débordé, & qui plus est ses objections se trouvent ruinées par avance dans mon Commentaire & dans mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre* : car outre les raisons & les exemples que je fournis contre mes Critiques, je propose de plus l'ordre oblique, il faut

faut en parler encore , qui me sauve absolument du débordement , dont on est si fort entêté. Pourquoi n'en pas parler ? Un ordre si admirable s'oublie-t-il ? Est-il bien possible d'y pouvoir parer ? Je ne le crois point : c'est le grand secret de se moquer & de se jouer de ses ennemis. J'en ai donné la méthode , & ce n'est autre chose que d'affoiblir une aîle , & même au-delà , autant qu'il vous plaît , & de fortifier l'autre de tout ce que l'on a de troupes d'élite & de vigoureux , & avancer celle-ci sur l'aîle opposée , pendant qu'on recule l'autre , ou qu'on la laisse en repos. Je donne encore la double oblique , que j'ai inventée , beaucoup plus dangereuse , parce que par-là je fais tout mon effort au centre , que j'ouvre par la violence de mes Colonnes redoublées , & par ce moyen je sépare mon ennemi de ses aîles. J'ai donné les plans de ces deux ordres , & je crois que dans une Critique dans toutes les formes , on devoit s'attacher à ruiner ces deux ordres & les autres qui donnent au foible tout l'avantage de la supériorité : car l'on ne peut ignorer que le nombre ne fait rien contre une disposition plus rusée & plus sçavante que celle que l'ennemi nous oppose ; attaque-t-on le corps de la place avant les dehors ? Je propose encore les attaques nocturnes sur les mêmes principes. Il falloit nettoyer d'abord ces sentimens-là , ce qu'on n'a pas fait. Ne pourroit-on pas attribuer ce silence à la peur de trop affoiblir la censure , ou à l'impuissance de combattre ce qui se trouve hors de prise ?

Finissons cette réponse par un article de l'Auteur , qui m'engage à une réflexion qui peut servir de leçon à la jeune Noblesse. *Le Traité*

de

de l'Attaque & de la Défense des places, dit-il, prouve que M. de Folard connoît & entend bien le détail de cette science, en nous faisant remarquer que nous n'avons rien inventé sur ce sujet, & que tout ce que nous pratiquons vient des anciens guerriers. Il tâche à nous porter de les imiter & de suivre leurs exemples dans la fermeté & dans le courage, absolument nécessaires dans ces sortes d'entreprises, comme dans toutes les autres. Commençons ce dernier article.

Je n'ai point d'autre but dans mes Ecrits comme j'en ai dit si souvent, que celui de marquer à la jeune Noblesse & aux Grands du monde le chemin de la gloire qu'ils doivent suivre, & celui de l'infamie qu'ils doivent fuir, les porter tous aux actions vertueuses, & à imiter les guerriers les plus célèbres anciens & modernes dans tout ce qu'ils ont fait de grand & de mémorable. Je n'oublie rien, je travaille de tout mon pouvoir à tout ce qui est capable de nous faire aimer cette vertu, si digne de l'être, élever l'ame & les sentimens de ceux qui me lisent, & de donner de l'horreur pour les vices qui deshonnorent les armes : c'est l'unique fin que je me suis proposée dans mes Ouvrages, s'il m'est possible d'y atteindre dans un siècle aussi corrompu que celui-ci.

Je vais maintenant répondre à la Lettre critique de l'Auteur anonyme, insérée dans la première Partie du Tome II. des *Lettres Sérieuses & Badines des Ouvrages des Sçavans*. Il paroît qu'il a très-bien lu mon Livre, & qu'il a eu presque tout présent à l'esprit. Quelque habile que soit cet Officier Général, il est pourtant tombé dans le défaut où se sont perdus la plupart de mes Critiques : c'est de ne m'avoir pas

pas toujours bien compris , & de n'avoir pas assez médité la matière , bien que j'aye traité tout ce qui regarde la guerre avec tout le soin , la simplicité & la clarté qu'il m'a été possible d'y répandre. Je rends pourtant justice à ces deux sçavans Hollandois , & j'avoue qu'ils ont très-bien raisonné dans les choses où ils ont donné le plus d'attention. Quant aux autres , bien qu'ils les aient examinées & tournées de tous les côtez pour tâcher d'en trouver le foible , il ne m'a pas paru qu'ils aient réussi : ils ont plutôt travaillé à les fortifier qu'à les affoiblir. Les plus éclairés ouvrent enfin les yeux , & reconnoissent par tant d'attaques inutiles qu'il n'y a rien à faire , & qu'on dispute sur les choses les plus évidentes ; & qu'on met en question la vérité démontrée.

Le dernier Critique ne s'écarte presque point de mes sentimens , se contentant seulement de me faire ses objections sur quelques points de ma Colonne , qu'il tire du Livre de mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*. Mais pourquoi puiser dans cette source ? Puisqu'il est visible que j'ai corrigé dans mon Commentaire au Traité de la Colonne & dans mes Préfaces , ce qui me paroïssoit foible & sujet à reprehension dans les *Nouvelles Découvertes* ; c'est à quoi il falloit prendre garde. C'est là que je suis campé avec toutes mes forces , & c'est m'éviter , ce me semble ; que de vouloir me chercher sur un terrain où je ne suis plus. Quoiqu'il en soit , je vais tâcher de satisfaire aux objections de cet Officier , pour remplir le devoir que je me suis fait de ne répondre qu'à celles des plus habiles Maîtres dans l'art de la guerre , tels que je reconnois être celui-ci , parce qu'elles se sentent toujours de l'habileté de ceux qui les font : semblables aux fautes

tes des grands Capitaines, qui sont toujours sçavantes, & qui feroient honneur à un Général médiocre.

L'Auteur de la Lettre se plaint dans la page 92. que je ne fais *aucune mention du déplacement de la pique* ou pertuisanno, j'en ai donné la raison dans la Préface du troisième Tome de mon Commentaire : c'est à quoi il n'a pas pris garde.

Il m'attaque encore dans la même page à l'égard de la compagnie de grenadiers, dont je fermois ma Colonne ; mais j'ai changé depuis : il l'eût pû voir encore, s'il eût pû s'en souvenir, dans mon Traité de la Colonne, qui est à la tête de mon premier Volume.

Pourquoi le Critique s'attache-t-il encore dans la page 98 à attaquer les défauts des angles de ma Colonne, puisque j'ai prouvé qu'ils ne donnent aucune prise, si ce n'est ceux d'un bataillon carré ? Il falloit commencer par ruiner mes preuves, ce que ni l'un ni l'autre n'ont fait : car en s'y prenant autrement on fait le panégyrique d'un Livre, bien loin de le critiquer. D'ailleurs il n'a pas pris garde que ma Colonne n'est composée que de 24 à 26. files de tête à queue. A la vérité il suppose une Colonne isolée de retraite & seule sans nul appui, & nullement lorsqu'elle se trouve placée dans une ligne où il ne trouve rien à reprendre ; mais cela ne prouve pas que les angles soient plus foibles, se trouvant soutenus du feu des faces, & quand même cela ne seroit pas, l'attaque de ces angles n'est pas praticable, à cause de leur petitesse, il n'y auroit qu'un seul cheval qui pût tenter cet endroit-là ; & quand il y en auroit dix, ils seroient dans un instant passés par les armes

&c

& allongez en même tems par les pertuisannes ; & si l'escadron se replie , je laisse à penser s'il tiendra un instant sans y laisser la moitié de son monde. Je ne sçai si en rapportant simplement cette objection , sans autrement la réfuter , ce ne seroit pas assez pour en faire connoître la foiblesse : car de quelque manière qu'on s'y prenne , on ne sçauroit éviter de former des angles , puisque tous les corps de cavalerie ou d'infanterie sont angulaires , & ils ne sont défectueux ou foibles que lorsqu'on les range sur une carré parfait. On verra qu'en bien des endroits le Critique ne s'accorde pas toujours avec lui-même dans les objections suivantes. A l'égard du choc des deux armes contre ma Colonne , elles fortifient plutôt mon Système , & en font connoître la force insurmontable , bien loin de l'affoiblir. L'oserons-nous avancer ? En vain cherchera-t-on des raisons contre mon principe , je doute que personne les trouve jamais , parce qu'il n'y en a point contre le vrai.

Je ne touche point à ses autres remarques , qui prêtent un peu le flanc , il faut nécessairement que je me borne à une très-petite partie : je laisse ce champ à M. de Vadicourt , ancien Mousquetaire de la première Compagnie du Roi , & à M. de Robert , tous les deux formez de ma main dans la science des armes : car sans que je m'en mêle , ils ont tous les deux travaillé à une réponse à cette Critique , qu'ils donneront au Public , s'ils le jugent à propos ; supposé que le sçavant Officier Hollandois ne soit pas satisfait de la mienne , dont je serois très-fâché , ne desirant rien davantage que de mériter son estime par une bonne défense , & rien ne fait plus d'honneur que d'avoir affaire à d'habiles gens.

Tout

Tout ce qu'il allégué dans la page 104. a été ruiné & réduit à rien dans mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre* & dans mon Commentaire, & cependant il supprime univérſellement mes preuves & mes raisons qui le combattent ; ce qui eſt contraire , ce me ſemble , aux règles & à l'exactitude critique. Il ne produit ma Colonne que ſeule , ſans nul appui , au milieu d'une rafe campagne , la trouvant trop forte & trop reſpectable enchaſſée & flanquée de mes bataillons. En cela il a raiſon , & la fait attaquer ainſi iſolée par un ou deux bataillons & eſcadrons , & il leur fait beaucoup d'honneur pendant que je les fais retirer avec honte. Il prétend , ſans prendre garde à une manœuvre très-difficile & impraticable à la cavalerie , qu'elle embrafſera ou ſe repliera ſur la Colonne de toutes parts en tête & ſur les deux faces , qu'il appelle *flancs*. Je le prie de ſouffrir que je lui demande ſi ce repliement eſt une manœuvre qui ſe puiſſe faire en un inſtant ? Et quand même les eſcadrons & ces bataillons auroient le tems de le faire , les mouvemens en tous ſens de la Colonne ſont ſi légers , ſi rapides & ſi ſubits , qu'elle aura percé ce qui attaque en tête avant qu'on y ait pris garde. Je laiſſe à juger ſi les deux ailes qui auront replié ſe trouveront à leur aïſe , & ſi tous ces gens-là ſeront aſſez fermes contre le feu prodigieux de ma Colonne , dont quatre rangs voyent les cavaliers tout à leur aïſe ? & il ne ſ'en trouve pas un ſeul qui ne ſoit expoſé au feu de ſix hommes , ſans compter les pertuiſſannes , qu'on ne ſçauroit aborder. Ma Colonne n'a point de flancs. Je prie mon Cenſeur de ſ'en ſouvenir , puisqu'elle eſt également forte à mes faces & au front , ou à la tête par

Tom. XVI. Part. I,

E

ou

où elle choque, sans compter mille autres avantages; au lieu que celui, qui attaque, n'en a aucun dans l'ordre comme dans les armes: car pour les feux on en fait un très-grand mépris, je parle ici de celui de l'infanterie qu'il me fait opposer selon la méthode Hollandoise. A l'égard de celui de la cavalerie, il ne mérite pas qu'on en parle, il le sçait bien lui-même.

Qu'on remarque bien que pour me combattre isolé, il me fait attaquer par la cavalerie & par l'infanterie, ne trouvant pas qu'il soit bien aisé de prendre ma Colonne dans une ligne, & en cela je le tiens très-raisonnable, mais il l'est moins, ce me semble, de vouloir m'accabler par tant de diverses sortes d'armes: car ce n'est pas vaincre un ennemi que de l'environner, que de se refuser à lui & de le combattre au loin, par le nombre des feux & extrêmement supérieurs. Il percera deux, quatre fois; mais enfin il faudra bien qu'il succombe, sans qu'on puisse se glorifier de l'avoir vaincu. Ce qu'il y a de certain dans cette Critique, c'est que l'Auteur convient par tout de la supériorité & de la force de ma Colonne, & par conséquent de celle de l'infanterie qu'on ignoroit auparavant. C'est là le but que je m'étois proposé, & que j'ai enfin atteint; M. le Marquis de Santa-Cruz a de même réussi dans cette recherche, ce qui paroît dans ses Ouvrages, sans que nous ayons pris des mesures ensemble pour délivrer les gens de guerre de l'erreur où ils se trouvoient à l'égard de la force de l'infanterie. Nos Systèmes sont assez différens, mais les principes sont les mêmes. Cet habile Auteur militaire convient que toute sa force consiste dans la profondeur de ses files, & des armes de longueur mêlées avec les courtes

Le

Le Critique demeure d'accord de tout cela, & du mélange de mes armes, puis on voit visiblement par tout ce qu'il dit qu'il est forcé de convenir qu'en effet cette profondeur & mes armes sont tout ce qu'on peut opposer de plus redoutable au nombre & à la valeur. Comme il sçait parfaitement son infanterie, il embrasse ce sentiment, & en même tems la Colonne. Je conseille aux gens de guerre de lire cette Critique; où je renvoye mon lecteur: elle mérite son attention & fait honneur à son Auteur. Voici comme il parle dans la page 106.

„ Quoi, direz-vous ! cette cavalerie & cette
 „ infanterie que vous venez d'opposer à un ba-
 „ taillon, qui ne fait qu'une section de la Co-
 „ lonne, n'y trouve nulle prise ! Ce bataillon
 „ est donc invincible, & par conséquent la Co-
 „ lonne l'est aussi. Non sans doute, mais pour
 „ en venir à bout, je crois qu'on sera obligé
 „ de s'y prendre comme le fameux Prince de
 „ Condé s'y prit à la bataille de Rocroi ; où ne
 „ pouvant avec sa cavalerie victorieuse tirer au-
 „ cune raison de ce fameux corps d'infanterie
 „ Espagnole qui faisoit front par tout, il lui
 „ opposa de plus son infanterie. Ces deux armes
 „ étant jointes ensemble, réduisirent à une ca-
 „ pitulation honorable ce brave corps, qui mal-
 „ heureusement s'enterra, dans cette occasion,
 „ avec cette haute réputation que l'infanterie
 „ Espagnole s'étoit acquise depuis longtems ; &
 „ qu'elle s'étoit toujours conservée. Il l'auroit
 „ obtenue de la générosité de ce Prince, cette
 „ capitulation, sans le hazard, qui s'y opposa.
 „ Aussi n'y avoit-il pour ce corps, quelque bien
 „ armé & disposé qu'il pût être ; que ce seul
 „ parti à prendre pour se tirer heureusement
 E 2 „ d'af-

„ d'affaire. A la vérité d'infanterie à cavalerie,
 „ il s'étoit trouvé supérieur en armes : d'infan-
 „ terie à infanterie , il auroit pû se trouver é-
 „ gal ; mais d'infanterie à cavalerie & infanterie
 „ jointes ensemble , il jugeoit bien qu'il ne pou-
 „ voit que se trouver inférieur. Car si l'épée
 „ de la cavalerie & ses autres armes n'avoient pas
 „ été capables de faire ouverture dans ce corps
 „ pour le rompre , les mousquets de l'infanterie
 „ l'étoient. Ne feignons pas. La Colonne en-
 „ tière ou une de ses sections , se trouvant dans
 „ la nécessité de combattre tout à la fois , & la
 „ cavalerie & l'infanterie agissant de concert,
 „ elle ne se tireroit pas mieux d'affaire que ne
 „ fit le corps Espagnol. C'est bien assez que de
 „ seul à seul , elle puisse avec raison se vanter
 „ de quelque chose.”

Lorsqu'on a entrepris de réfuter un Système dans ce qu'on nous paroît défectueux , & de louer ce qui mérite de l'être , il est bon de l'examiner avec toute l'attention possible , & plutôt trois fois qu'une. Les objections que l'Auteur me fait n'ont rien de démonstratif. Je me les suis faites à moi-même , n'en trouvant point de faites par d'autres. Je l'ai déjà dit plus haut , il falloit donc les transporter dans la Critique , & les considérer placées dans leur Système , liées avec leurs principes généraux & avec leurs conséquences & dépendances. L'exactitude exigeoit cela , mais je crois que dans cet état on n'auroit sçu comment s'y prendre , la vérité ne donnant aucune prise : faute d'avoir embrassé ce parti , mon Censeur me donne un très-grand avantage sur lui : il eût été forcé d'avouer que ma Colonne est invincible. Il veut pourtant qu'elle ne le soit pas , & se met à grands frais de raison-
 né :

nement pour cela *Non sans doute*, dit-il, & tire ses preuves de l'exemple du bataillon carré des Espagnols à la bataille de Rocroi. Ni cet exemple, qui n'est pas unique, ni ses raisons ne lui sont pas plus favorables. Il eût été à souhaiter qu'il eût un peu plus médité sur ce bataillon si fameux dans l'Histoire, qui ne prouve rien contre ma Colonne, & par-là il me met en état de rétorquer son bataillon contre lui. Il y a même une espèce de contradiction dans ce qu'il avance, parce que ce bataillon & ma Colonne sont deux choses bien différentes. Celle-ci est un corps parfait & sans nul défaut & fraisé de ses pertuisannes; mais le carré, comme il le dit lui-même ailleurs, en est tout couvert; & les piques en ce tems-là, comme dans le notre, lorsqu'elles étoient en usage, étoient défectueuses, comme je l'ai prouvé, & il en demeure d'accord, & avoue en même tems que mes pertuisannes sont plus avantageuses & plus parfaites, & en plus petit nombre. D'ailleurs ce bataillon carré étoit à centre vuide, mais ses files étoient sur plus de profondeur que les nôtres, qui ne sont que de quatre. On peut juger de là si ceux qui ont proposé de combattre de la sorte, entendoient bien l'infanterie : le Critique habile s'en moque.

Je suis grandement surpris qu'il n'ait pas pris garde qu'il n'y a point de conformité entre ce bataillon carré & ma Colonne. C'est opposer un corps parfait à un autre qui ne l'est pas, & dont la manière de combattre & de se ranger est toute différente. Je le supplie de bien examiner cela, pour voir si je pense juste. Ma Colonne est en état de se rompre, de se partager & de se défendre en tous sens, & pour ainsi dire, par

E 3

pièces;

pièces; au lieu que le bataillon carré ne sçauroit le faire sans se perdre. Il ne peut combattre qu'en défensive & fixe dans son terrain; c'est opposer la lenteur & la pesanteur à un corps léger, actif, violent dans le choc, & capable d'attaquer sur toutes sortes de faces, & d'achever son œuvre avec bien plus de vitesse & se replier sur elle. Rien de tout cela ne se rencontre dans le bataillon carré vuide.

Je vais faire voir qu'il se contredit manifestement, en accordant à ma Colonne attaquée les mêmes avantages qu'au bataillon Espagnol, quoiqu'il s'en faille de beaucoup que celui-ci en ait tant. *A la vérité*, dit-il, *d'infanterie à cavalerie, il s'étoit trouvé supérieur en armes: d'infanterie à infanterie, il eût pu se trouver égal; mais d'infanterie à cavalerie & infanterie jointes ensemble, il jugeoit bien qu'il ne pouvoit que se trouver inférieur.* Voici la contradiction toute visible, si je ne me trompe dans mon jugement. Il déclare dans ce qu'il répond à une demande, qu'il suppose qu'on lui fait, que l'infanterie toute seule ne feroit que blanchir, que reboucher contre un corps aussi bien ordonné que ma Colonne, & contre des armes trop redoutables pour oser jamais les aborder, & finit ainsi après en avoir fait voir tous les avantages, *ce bataillon est donc invincible?* On lui avoue qu'on l'entend au pied de la lettre. La cavalerie, dit-il plus bas, ne sçauroit l'attaquer non plus toute seule, & prouve très-bien que celle-ci comme l'autre réfléchira contre ce bataillon, & que toutes ces attaques iront à rien, quelque effort qu'on fasse. On ne le lui conteste pas: on va voir dans un moment qu'il sera forcé de convenir qu'en effet elle est *invincible*. Mais si la cavalerie & l'infanterie sont, dit-il, jointes en-

ensemble , qu'elles attaquent de concert , l'union de ces deux armes fera ce qu'une seule ne peut faire. Qui ne croiroit que cet expédient est des plus efficaces pour détruire , pénétrer & anéantir ce corps ? Je veux qu'un bataillon se replie & attaque une partie de ma Colonne , & que la cavalerie en fasse autant de son côté , la voilà enveloppée de toutes parts , le mal n'est pas grand : n'est-il pas vrai que par tout où l'infanterie attaque , elle trouve la même résistance , les mêmes difficultez , les mêmes obstacles , les mêmes armes & la même profondeur dans les files ; enfin tous les mêmes avantages que le Censeur m'accorde ? N'attaque-t-elle pas seule de son côté ? La cavalerie trouve les mêmes difficultez & les mêmes dangers du sien , & encore plus grands & plus insurmontables. Est-ce que ma Colonne se trouve dénuée de quelqu'un de ces avantages pour être attaquée de la sorte ? Je ne le vois pas : il nous fait très-bien comprendre , & en homme qui entend aussi bien la cavalerie que l'infanterie , les desavantages de toutes les deux contre mes Colonnes , & les prouve admirablement bien. Il trouvera bon que je lui retorque ses preuves , & que je m'en serve contre lui-même ; ainsi ma Colonne ne perd aucun de ses avantages en se défendant contre l'une & l'autre de ces deux armes. Je conclus de là que toutes les deux agissant de concert n'avanceront pas davantage.

Il me vient dans la pensée quelque chose de plus fort encore que ce que je viens de dire. La supériorité du nombre n'y fait rien , si elle est obligée de s'arrêter & de soutenir l'effort des deux armes , ou d'une seule. Mettons qu'il

faillie plus d'un bataillon pour envelopper totalement ma Colonne, bien entendu que l'on me combattra selon la methode d'aujourd'hui, sur quatre de file, ou six si l'on veut, il faut le supposer ainsi, que peut-il arriver de cela? sinon qu'on l'attaquera & qu'on l'embrassera entièrement. On ne scauroit la combattre, ni lui opposer un plus grand nombre de monde que la grandeur de l'espace ou du carré qu'elle contient, & de deux corps qui combattent sur un front égal, aucun ne déborde. Il faut que le mieux ordonné l'emporte, & dans l'attaque environnante je n'ai aucun côté foible. Or ce ne seront pas des files de quatre qui perceront des files de douze, & qui manqueront de pertuisannes, dont l'autre se trouve très-bien fourni Alléguer le feu de ces bataillons minces, ce n'est pas, ce me semble, bien raisonner, ce feu n'a plus lieu lorsqu'on en vient aux mains. Et à l'égard de la cavalerie, ni ses épées, ni la vigueur de ses chevaux ne servent de rien, & c'est ce que j'ai prouvé plus haut en vingt endroits de mon Commentaire. Qu'il m'oppose, s'il veut, deux bataillons & autant d'escadrons, & c'est beaucoup contre une seule Colonne, & que, pour ne pas me donner le tems de m'ouvrir un passage au centre par la célérité de mes mouvemens, il fasse recourber les deux aîles à moitié pour mettre moins de tems à m'environner & à m'ôter celui de percer. Je lui déclare qu'il ne gagnera rien, & qu'il me fournira même un bon coup à faire : car bien loin d'avancer au centre, je tournerai ma Colonne sur l'une des aîles qui s'est avancée & qui s'est recourbée à moitié sur les flancs : manœuvre aussi aisée

fége qu'on puisse faire, & en présentant une de mes faces au centre de ces deux bataillons. Je les romprai à l'une de leurs ailes, & la prendrai ensuite en flanc par la face opposée; & quand l'ennemi diminueroit ce mouvement, il n'y trouveroit pas pour cela le remède; & s'il m'attend en ligne pour éviter ce malheur, je le percerai au centre sans qu'il puisse avoir le tems de se recourber: car quant à les escadrons, ils ne m'empêcheront pas d'aller. Je l'ai démontré en mille endroits de mon Commentaire.

Je serois fort surpris, si l'habile Officier Général Hollandois trouvoit quelque moyen pour échapper aux embarras que je lui propose, & qu'il révoque en doute des vérités si palpables.

Voici une autre objection du Critique, qui n'est pas nouvelle, non plus que toutes les autres qui m'ont été faites, dont les débris & les ruïnes se trouvent par tout dans mon Commentaire. Cela m'empêcheroit de répondre à tout autre qu'à mon Censeur, dont j'estime infiniment le sçavoir, & qui ne pêche quelquefois que pour n'avoir pas pris la peine d'examiner très-attentivement ce qui méritoit certainement de l'être.

Je conviens encore, dit-il, que tant qu'il agira de pied ferme, (notez qu'il ne se borne qu'à l'attaque environnante de ma Colonne,) il ne peut pas lui revenir un grand avantage de son feu, ni sur de l'infanterie qui agira sur un grand front, ni sur la cavalerie, qui laissant là les faces, s'attachera uniquement aux angles. La raison est qu'il ne peut tirer qu'en ligne perpendiculaire sur son front, qui étant déjà fort petit, ne sçauroit toucher que ce

qui lui est directement opposé en ce sens. Il me pardonnera si je lui dis qu'il ne prend pas garde que nous sommes à deux de jeu à l'égard du feu, & que l'ennemi ne m'en sçauroit fournir une amorce de plus que je lui en donne. N'ai-je pas donné une Figure dans mon Traité de la Colonne qui fait voir clairement que les feux de mes faces sont obliques? S'il suppose que le bataillon mince & à grand front n'en viendra pas aux mains, qu'il m'évitera, & qu'il me servira de tout son feu à une certaine distance, je me trouve alors dans mon avantage, & je lui fais connoître l'activité & la légèreté de ma Colonne dans ses mouvemens, & la pesanteur de son bataillon mince dans les siens, ou à grand front. Je marche droit à ce bataillon flottant & chancelant, je le joins sans peine & je l'ouvre par le choc du mien : car d'échapper à sa sphère d'activité, cela ne peut arriver. S'il y en a deux & de la cavalerie, car il met de tout contre ma Colonne, je me partagerai en deux, & je leur opposerai des files de douze contre d'autres de quatre.

Le Censeur devoit un peu mieux développer ses autres raisonnemens, qui sans ce défaut paroîtroient plus solides. J'ai déjà dit que son feu alloit à rien par ma méthode & par la rapidité des manœuvres de ma Colonne. Quant à sa cavalerie qui m'aborde & s'abandonne sur moi, non aux faces, mais aux angles ; ces angles, qu'il allègue, sont, selon moi, une imagination, puisqu'ils n'offrent aucune prise par leur petitesse, & il le fait voir lui-même : car il dit que si mon front, c'est-à-dire, la tête de ma Colonne, est petit, les angles le sont aussi. Ils échappent donc à la cavalerie : comment s'y prendra-

dra-t-on pour les attaquer ? Il ajoute que le feu de mon front est fort peu redoutable , par la raison que je ne puis tirer qu'en ligne perpendiculaire , & que ce front étant fort petit , je ne sçaurois *toucher que ce qui lui est directement opposé en ce sens*. Prend-on bien garde à cette objection ? Attendrai-je qu'ils me passent par les armes , s'ils se plaisent à ce jeu ? J'irai à eux , s'ils n'ont pas envie de venir à moi : mon feu est-il perpendiculaire ? Du moins celui de mes faces ne sçauroit l'être : & ne voyent-elles pas le bataillon à grand front qui me canarde ? Elles le voyent tout entier , & par un feu oblique. Ma compagnie de grenadiers , qui me sert de réserve , est-elle comptée pour rien ? J'avoue que mon feu est par rangs ; mais il n'est pas moins fourni , moins vif & moins uni que celui des pelotons : car tous mes rangs tirent les uns après les autres par la méthode que j'ai donnée. Si l'on m'aborde , les pelotons demeurent dans le silence , qui peut en disconvenir ?

Écoutons encore notre Critique éclairé. *Une autre raison* , dit-il , *c'est que son feu étant par rangs , & rarement un feu d'ordre , ne peut pas l'être ici , à cause de l'éloignement des Officiers distribués presque tous au front & à la queue , de sorte qu'il ne peut y en avoir assez aux rangs pour les gouverner , chose qui seroit pourtant nécessaire pour les faire tirer à propos & en bon ordre*. Le Censeur ne prend pas garde que mes Officiers sont beaucoup plus près les uns des autres qu'ils ne le sont dans un bataillon à grand front ou rarefié , qu'on me passe cette expression , à cause de la grande profondeur de mes files. Est-il bien difficile aux soldats d'entendre le commandement de leurs Officiers qu'ils ont devant eux , & dont
on

on peut partager à chacun un certain nombre de files ? On pourroit bien plutôt retorquer ce défaut au bataillon à grand front qu'à ma Colonne. Cette distribution de files à chaque Officier se pratiquoit chez les Grecs dans leur phalange, qui étoit de seize de profondeur, & les Officiers étoient à la tête comme les miens, qui bordent toute ma Colonne. Il n'a pas pris garde que mes Officiers sont presque tous distribués au front & à la queue, & qu'ils bordent toute ma Colonne comme un mur qui couvre tout. Ce qu'on remarque de plus admirable dans ma manière de la former, c'est que tout ce qu'il y a de vieux soldats & de plus brave borde ma Colonne, & enferme en dedans ce qu'il y a de plus mauvais & de moins expérimenté : il n'a pas coûté davantage à M. de Robert, qui a découvert cette belle & sçavante évolution, de la former de la sorte, que s'il l'avoit fait autrement. Suppose-t-on que ma Colonne n'est composée que de soldats de recrue, qu'ils ne sont ni aguerris ni disciplinés, & qu'ils ne sçavent pas ce qu'ils ont à faire en présence de l'ennemi, & qu'ils aient oublié par un fréquent exercice à tirer par rang ? Faut-il la voix de Stentor pour se faire entendre dans un si petit espace, pour avertir les soldats de ce qu'ils doivent faire ? Ces objections sur de telles suppositions me paroissent bien faibles : après avoir très-bien prouvé la force & l'excellence de ma Colonne, mon Censeur ne peut pas avoir oublié qu'elle est couverte & fraisée par tout de mes pertuisannes, & cependant il raisonne comme s'il n'y en avoit qu'un seul rang, & revient sans cesse à ses feux qui sont la chose du monde qui m'inquiète le moins. Il prétend que mon premier rang sera détruit,

&c

& parmi les morts ou blesez, avant qu'il puisse joindre son roble & mince bataillon, qui ne sçauroit résister un instant contre la violence de mon choc. Il faudroit pour cela que mes soldats ne tirassent qu'avec de la poudre mouillée contre de la sèche, & qu'ils ne chargeassent qu'avec de menu plomb, comme s'ils n'avoient à combattre que contre des alouettes ou des étourneaux, & véritablement on ne sçauroit en faire guères plus de cas, lorsqu'on combat selon la méthode que nous suivons. Je crois l'avoir démontré dans mes Ouvrages, & contre tous mes Censeurs, en repoussant toutes les attaques qu'on a livrées contre mes principes. Il me semble qu'il n'y a guères d'apparence que l'on parvienne à une connoissance plus exacte de la force de l'infanterie, & que l'on trouve une méthode plus excellente que la mienne pour résister à toutes sortes d'efforts, puisque jusques ici on n'a rien trouvé ni pû découvrir qui puisse attaquer solidement mon Système.

Malgré toutes les attaques que mon Critique m'a fait essuyer de la manière du monde la plus honnête & la plus civile, où il paroît même que les préjugés de la coutume n'ont aucun pouvoir sur lui, & qu'il se moque de la vénérable routine; malgré tout cela, dis-je, il avoue qu'on ne sçauroit combattre sur des principes plus certains que ceux que je propose. Voici ce qu'il dit des avantages de la Colonne.

Je ne sçai si ces remarques ne suffisent pas, dit-il, pour nous faire juger des avantages qu'on pourroit tirer d'une infanterie formée à tous égards sur le modèle de ce bataillon (la Colonne) qui fait notre sujet. En voici au moins quelques-uns qui, selon moi, se présentent naturellement, & dont le premier

premier pourra servir de fondement aux autres. Cet avantage est que ce bataillon est impénétrable à la cavalerie, qu'en même tems il est en état de rompre tout autre bataillon qui ne sera pas armé comme lui & qui ne combattra pas sur les mêmes principes, & qu'un tel bataillon est en état de passer par tout, soit plaine, soit pays fourré. Si c'est plaine, il n'a qu'à marcher sur la cavalerie qu'il trouve sur son chemin, couvert de ses armes de longueur. Son feu servi avec modération & à propos est seul capable de l'écarter. Si l'infanterie y tient ferme, il ne faut que la joindre pour la rompre. Si c'est pays fourré, où l'infanterie ennemie se servant de ses avantages, se couvre d'une haie ou autre chose semblable, pourvu qu'elle soit accessible, il ne s'agit que d'avancer à grands pas, à quoi l'ordonnance de ce bataillon semble être destinée. Après avoir essuyé une seule décharge, dont il n'y a qu'une petite partie qui puisse faire du mal, obligeant ainsi l'ennemi à quitter son poste, il le franchira aussitôt, & tombera brusquement sur tous ceux qui tiennent ferme. S'il s'agit d'un retranchement, en prenant quelques précautions de plus, il n'a qu'à agir de même pour atteindre au même but.

Je ne le chicanerai donc pas dans ce qu'il dit à l'égard de la cavalerie, il n'y a que ce soit des habiles gens qui ne lui applaudisse, comme ils ont fait dans ce que j'en ai dit dans mon Commentaire, ses réflexions sont très-judicieuses & très-solides. Je ne sçaurois mieux terminer cette Préface qu'en copiant le passage tout entier; il est long, mais très-instructif & très-nécessaire.

„ Malgré le respect, que la cavalerie de nos
 „ jours a marqué pour le feu, la pique ou la
 „ bayonnette de l'infanterie, dit cet habile Offi-
 „ cier, comme cette dernière combattoit tou-
 „ jours

„ jours sur un grand front & sur peu de hauteur,
 „ incommode dans les mouvemens faciles à
 „ rompre , on n'a pas laissé de tenir constam-
 „ ment pour maxime , qu'une armée de beau-
 „ coup inférieure en cavalerie , bien que supé-
 „ rieure en infanterie , doit éviter les plaines,
 „ & qu'ainsi pour remédier à cet inconvénient,
 „ il faut tâcher d'avoir non seulement une bon-
 „ ne cavalerie , mais de l'avoir surtout égale , si
 „ ce n'est pas supérieure , à celle de l'ennemi.
 „ De là cette attention de préférence sur cette
 „ arme , la grande quantité qu'on en a voulu
 „ avoir , & les dépenses excessives , tant pour
 „ sa levée , que pour son entretien. De là cet-
 „ te grande consommation de fourage , qui faute
 „ de magasins suffisans décide du succès de tou-
 „ te une campagne , & souvent de toute une
 „ guerre. De là la nécessité de décamper , faute
 „ de subsistance , en quittant un poste impor-
 „ tant. De là l'impuissance d'entreprendre un
 „ siège , d'en tenter la levée , de fournir am-
 „ plement les places attaquées ou menacées , &
 „ d'attaquer ou de soutenir un poste de pays four-
 „ ré ou d'un retranchement , faute d'une nom-
 „ breuse infanterie.

„ Voulez-vous remédier à tout cela ? Vou- *Ce qu'il*
 „ lez-vous ne pas être obligé de vous cacher *fait faire*
 „ dans des pays fourrez ou derrière des retran- *pour se pas-*
 „ chemens ? Voulez-vous avec confiance vous *ser d'en ar-*
 „ produire en rase campagne ? Ayez de cette *voir tant.*
 „ infanterie qui passe par tout. Ayez sur elle
 „ cette attention de préférence , diminuez le
 „ nombre excessif de cette cavalerie qu'on a vu
 „ paroître , fixez-le hardiment à la moitié.
 „ Quand ce seroit moins encore , vous en aurez
 „ suffisamment pour votre usage. Vous trouve-
 „ rez

„ rez par-là le moyen d'augmenter considéra-
 „ blement votre infanterie & le nombre de vos
 „ combattans, sans qu'il vous en coûte davan-
 „ tage. Deux escadrons de moins, faisant en-
 „ semble trois cens combattans, qui ne peu-
 „ vent vous servir que dans certaines occasions,
 „ vous donneront un bataillon de six cens combat-
 „ tans, qui pourront vous servir par tout. Cette di-
 „ minution de votre cavalerie vous épargnera
 „ des sommes considérables, bien des peines &
 „ un tems infini, qu'il faut pour l'établissement
 „ de vos magasins, à l'entrée de la campagne.
 „ Elle vous donnera la facilité de prévenir l'en-
 „ nemi & de vous saisir d'un poste, dont le suc-
 „ cès de la campagne dépendra. Par-là vous
 „ serez en état pendant le cours de la campagne
 „ d'obliger l'ennemi, manque de fourrage, à
 „ décamper le premier, chose dont vous pou-
 „ vez tirer souvent de très-grands avantages,
 „ tant pour l'offensive que pour la défensive. Il
 „ y a plus. Cette augmentation de votre in-
 „ fanterie vous rendant si considérablement su-
 „ périeur en infanterie à votre ennemi, vous
 „ serez le maître d'entreprendre plus facilement
 „ des sièges, d'en tenter la levée, de fournir
 „ amplement vos places attaquées ou menacées,
 „ de conserver sûrement vos postes, & de faire
 „ quitter facilement à l'ennemi ceux qu'il occupe.

Il eût été à souhaiter pour l'instruction de
 ceux auxquels les gros Livres font peur, qu'il
 n'eût pas été si laconique en cette rencontre : il
 eût trouvé encore d'excellentes choses à dire
 sur cette matière, du moins eût-il pu renvoyer
 son lecteur à mon Commentaire, & citer les
 endroits où se trouvent les raisons dont il se sert,
 & desquelles il a profité en faveur de mon sen-
 timent

timent, n'en ayant extrait que la moindre partie : car rien n'importe plus aux Princes & aux hommes d'Etat , comme aux gens de guerre, que de mettre toute leur attention à lire & à bien méditer ce que je dis du trop grand nombre de cavalerie. S'ils prennent cette peine, ils ne seront pas un moment en suspens à l'égard de l'erreur où toutes les Puissances de l'Europe sont encore sur ce prodigieux nombre de cavalerie : car qui est-ce qui ne voit pas, par les deux longues guerres dont nous avons été les témoins , que ce nombre exorbitant de cavalerie étoit inutile ? Il n'y a guères plus de soixante ans qu'elle étoit plus foible de plus de la moitié , & M. de Turenne trouvoit encore qu'il y en avoit trop , ne se souciant pas trop de la supériorité de cette arme , la faisant même attaquer par son infanterie , & suppléant à sa foiblesse par des pelotons de mousquetaires entrelazés parmi elle pour la soutenir, tant il mettoit de confiance en son infanterie, qu'il mettoit à tout.

Qu'on ne s'avise pas de me citer la Maison du Roi, si brave , si ferme & si intrépide , la seule peut-être au monde , tranchons le mot, l'unique , qui puisse se vanter d'être pure & nette en son honneur & sans nul reproche. Ce sont sans doute les plus braves & les plus valeureux hommes du monde , & si pleins d'honneur, que je ne pense pas que depuis les Anciens il se soit rien vu de semblable. Je prens le mot d'honneur dans toute son étendue , c'est-à-dire , dans tout ce que le militaire a de vertueux & de digne d'être estimé. Qui est-ce de toutes les nations de l'Europe qui ne souscrive à tout ce que je dis ? Qu'on

Tome XVI. Part. I.

F

ng

ne me la cite pas, encore une fois, cela ne prouveroit rien contre moi.

Seroit-il impossible de former, de discipliner & d'inspirer un semblable & même honneur dans tout ce qu'il y a de cavalerie au monde? Non sans doute il ne le seroit pas: est-ce que ces hommes qui la composent sont paîtris d'un autre limon que nous ne le sommes? il est donc possible de former des hommes semblables, & de leur influencer le même esprit & le même honneur. Il en est ainsi de l'infanterie, & il est même plus aisé de la rendre encore plus redoutable, par de bonnes loix & une discipline mieux entendue que celle qui est en usage, qui ne consiste uniquement qu'au maniement des armes, comme si cela suffisoit. Celle des Prussiens, dont on parle tant, est plutôt une discipline de corps que d'esprit, comme celle de tous les autres. Nous avons rejeté tout cela, nous en avons ôté, pour ainsi dire, tout le mécanisme, & formé un Système tout nouveau de discipline militaire sur des principes & une méthode plus simple & plus aisée à pratiquer, & infiniment plus assurée pour former de braves soldats & des Officiers capables de les commander, & d'inspirer aux uns & aux autres cet esprit & cet honneur qui nous portent aux grandes actions & à fuir les mauvaises: car par ma discipline on va de soi-même à la connoissance des grandes parties de la guerre.

Il ne me seroit peut-être pas difficile d'expliquer pourquoi certains régimens, qui ne sont pas mieux disciplinez ni mieux dressez que les autres, conservent depuis très-longtems je ne sçai quel esprit & quel honneur qui les porte à s'exposer aux plus grands dangers, & à ne rien crain-

craindre , & sur tout en France , comme entre autres le régiment de Navarre & la Vieille Marine , qui semblables à la Maison du Roi , sont sans peur & sans reproche & d'une hardiesse inconcevable , qui attaquent tout sans délibérer , quelque nombre qu'il se présente , & en viennent toujours à bout. C'est un esprit particulier , diront quelques-uns , & je suis de leur avis , & le souvenir de tant de belles actions qu'ils ont faites qui les anime , & les Officiers comme les soldats se les transmettent les uns aux autres , & pensent toujours à bien faire pour ne point perdre une réputation si précieuse & si digne d'être conservée. Le souvenir de ces actions , & l'estime comme la confiance que les Généraux ont en eux dans les affaires qui sont dans leur crise , tout cela fait un effet surprenant dans leur esprit & leur élève tellement l'ame , qu'il n'y a rien qu'ils ne surmontent , sans qu'on puisse dire que la discipline & les loix militaires y aient la moindre part ; mais s'il ne restoit plus aucun des vieux Officiers qui entretiennent ces braves hommes dans cet esprit , il seroit à craindre qu'ils ne le perdissent absolument. Je l'ai déjà dit , & j'ose le répéter. Je crois avoir heureusement découvert & tiré de l'oubli , après tant de siècles , cette admirable discipline , ce bel art de former des braves soldats & des armées obéissantes , pleines d'honneur , & capables de tout oser & de tout entreprendre. Il me seroit aisé de prouver par une infinité d'exemples anciens & modernes , qu'il n'est rien de plus facile que d'introduire dans les troupes & dans les armées la discipline la plus sévère & les remèdes les plus amers pour les porter aux vertus guerrières , sans craindre les suites d'une trop grande

févérité, qui est toujours moins dangereuse que celles qui naissent d'une trop grande mollesse à ne point changer ce qui est capable de tout perdre.

L'Empereur Aurélien , sans remonter plus haut , manqua- t- il son coup lorsqu'il pensa à rétablir la discipline Romaine dans ses armées, dans un tems où la corruption , la désobéissance, l'esprit séditieux, le luxe, la mollesse & l'ignorance des armes étoient montées au plus haut degré d'oubli & de mépris, & cependant il en vint heureusement à bout par la rigueur des châtimens ; ce qui ne fit que leur donner une crainte qui les empêcha de sortir de leur devoir, & les porta aux actions les plus extraordinaires par l'espérance de monter à tous les degrez de la milice & aux biens de fortune , qui doivent les suivre , & sur lesquels on comptoit aussi sûrement , qu'on étoit assuré de la grandeur des châtimens. Cet habile Guerrier, comparable aux plus grands de l'antiquité, conçut tres- bien qu'on ne pouvoit être trop excessif à châtier les fautes comme à récompenser les belles actions. Où trouver des hommes comme celui- là , & qui aient autant de capacité, de courage & de fermeté pour introduire une telle discipline dans des armées aussi corrompues & aussi mutines que celles de ce tems- là ? Cela tient presque du prodige, mais ce n'en seroit pas un dans ce tems- ci. Ce grand homme eut pourtant le bonheur de réussir dans un si grand dessein. Il n'étoit alors que Général des armées de l'Empereur Valérien , & devint ensuite Empereur lui- même par sa vertu & ses grandes actions, dont sa vie est toute remplie.

Peut- être conviendrait- on , si j'avois produit
ma

ma discipline , que par mes loix militaires j'empêche qu'elle ne se relâche jamais, pour peu d'attention que le Prince y veuille donner. Je l'ai accommodée au tems où nous vivons , aux mœurs , à l'humeur de la nation & à la nature de nos armes , auxquelles j'ai fait quelque changement, comme dans la manière de se ranger & de combattre pour une plus grande perfection.

Une discipline imparfaite sans principes & sans méthode, fait que les corps , qui sont braves aujourd'hui , comme disent les Espagnols , fuiront demain comme des lâches & des misérables qui mériteroient d'être décimés, & s'ils ne le sont pas, on peut compter qu'une autre fois ils seront très-dignes de l'être , & pour ne l'avoir été, la mode en étant perdue , ils sauteront à une troisième faute semblable ; ce qui fait qu'ils dégènerent peu - à - peu , & s'accoutument aux mauvaises actions , & oublient les bonnes par l'impunité.

La paix , ce bien si justement désiré par tous les peuples , deviendrait un mal infiniment plus grand que ne l'est la guerre , si l'on ne faisoit observer la discipline avec la dernière sévérité par tous les moyens que les Romains mettoient en usage ; c'est dans la paix qu'on doit animer les vieux Officiers par des caresses & des récompenses , pour tâcher de les retenir & empêcher qu'ils ne se retirent , & enflammer l'émulation par les graces accordées à ceux qui s'y opposent , & par-là on conserve les Officiers de mérite & l'on en forme d'excellens qui leur succèdent. Sans cet expédient , on doit être assuré que tout se trouvera être tombé en décadence lorsque la guerre recommencera.

ARTICLE IV.

*LETTRE d'un Religieux Bénédictin à Monfr.
P. DE LA R * * *. où il examine les Re-
marques de Mr. LE CLERC sur quelques
endroits de la Bibliothèque Historique & Cri-
tique des Auteurs de la Congregation de St.
Maur.*

MONSIEUR.

IL faut avoir autant d'autorité que vous en avez sur moi pour m'engager à réfuter les remarques qu'a fait Mr. le Clerc Ecclesiastique du Seminaire de St. Sulpice, sur quelques endroits de la Bibliothèque de nos Auteurs. Si le Christianisme permettoit le moindre retour sur soi-même, on pourroit compter au nombre de ses vertus celle de ne regarder qu'avec indifférence un Ouvrage dans lequel on ne remarque ni solidité dans le raisonnement ni justesse dans la Critique, où notre langue souffre souvent des expressions de l'Auteur, où les phrases n'ont ni suite ni liaison, où l'on rapporte mille petites particularitez pueriles & inutiles qui n'entrent ni dans le plaisir, ni dans l'instruction d'un Lecteur, & où enfin on donne aux Auteurs des sentimens qui n'ont d'existence que dans l'imagination vicieuse du Critique. Le seul examen de ce qui a rapport à mon Ouvrage vous fortifiera, Monsieur, dans le sen-

sentiment où vous êtes, que la Bibliothèque du Richelet est une de ces productions monstrueuses que l'Auteur auroit dû conserver dans l'obscurité de son Cabinet, s'il avoit été sensible à sa réputation.

Son premier reproche concerne l'Article du Pere d'Elfau, dans lequel j'ai donné à Mr. d'Aucour l'entretien d'un Abbé & d'un Religieux sur les Commendes. Mr. le Clerc me demande des preuves d'un sentiment que je n'ai avancé que sur le témoignage des Historiens qui ont parlé de cette contestation, & il remarque que ce Livre est peut-être de Mr. Cholier. Est-il permis à un Critique de cette espèce d'exiger des autres des preuves qu'il refuse de donner ? Ce terme *peut-être* fait assez voir qu'il n'en a pas lui-même une connoissance certaine, & je ne suis dans l'obligation de citer mes garans que lorsqu'il aura produit les siens. Notre Sulpicien pense avec la même justesse, lorsqu'il prétend qu'un Capucin étoit plus en état d'écrire sur les Commendes qu'un Bénédictin. Quelle imagination ! quelle fantaisie ! Les Bénédictins qui ont été pendant tant de siècles en possession des biens qui sont maintenant entre les mains des Abbez Commendataires ne doivent-ils pas être plus éclairés sur leurs droits qu'un Capucin, qui ayant fait profession par sa règle de la pauvreté la plus sévère, pourroit donner un autre exercice à sa plume que celui d'autoriser les Commendes. Ce n'est pas avec plus de

fondement que M. le Clerc me prête l'anec-
 dote qui regarde le Pere Tixier ; j'ai obser-
 vé que Dom Victor Tixier ayant découvert
 que le Pere d'Elfau étoit Auteur de l'Abbé
 Commendataire , „ le fit exiler par Lettre
 „ de cachet. Cette action (ai-je ajouté)
 „ qui n'étoit pas glorieuse au Pere Tixier
 „ fut suivie de sa propre disgrâce. Il fut
 „ contraint de quitter Paris & fut envoyé
 „ Prieur dans l'Abbaye de St. Melaine de
 „ Rennes. Son esprit fertile en ressources
 „ lui en ménagea bientôt une dans la pro-
 „ tection que lui avoit accordée le grand
 „ Prince de Condé , par son credit il fut
 „ nommé Gouverneur de Mr. l'Abbé de
 „ Longueville, qui fit d'abord sa résidence
 „ dans l'Abbaye de Bourgueuil , & ensuite
 „ dans celle de St. George près de Roüen.
 „ Après la mort de ce Prince arrivée en
 „ 1694. le Pere Tixier se retira dans
 „ l'Abbaye de St. Oüen de Roüen. ” Il
 est aisé de remarquer par la suite de ce dis-
 cours que je n'ai pas mis un grand interval-
 le entre la disgrâce de Dom d'Elfau & cel-
 le de Dom Tixier , qui en effet fut relegué
 peu de tems après dans l'Abbaye de St. Me-
 laine de Rennes. Comment donc Mr. le
 Clerc peut-il assurer que je raconte fort in-
 genûement que les Confreres du Pere Tixier
la lui garderent un peu longtems ? (noble ex-
 pression familiere à l'Auteur & dont il se
 sert fort souvent) & le confinerent enfin
 en 1694. en l'Abbaye de S. Oüen de Roüen.

On

On n'est point confiné dans un Monastère qu'en choisit de son propre mouvement. Le Pere Tixier immédiatement après la mort du Prince dont il étoit Gouverneur, prit le parti de la retraite , parce qu'il étoit alors âgé de 75. ans , & il préfera l'Abbaye de St. Oüen qui n'est éloignée que de deux lieues du Monastere de St. George. Est-ce défaut d'attention ou défaut d'esprit dans Mr. le Clerc , que de rendre les Auteurs garands de ses visions & de citer l'endroit de leurs Ouvrages où ils disent précisément le contraire de ce qu'il leur impute. Il auroit pu se dispenser de faire mention dans l'article de Dom d'Elfau du Pere Chapes, qui selon Mr. Thiers se dechaina fort contre ses Confreres dans ses avertissemens du Droit de Sa Majesté sur les cinq Abbayes de Chefal-Benoît. *J'ai lu*, dit Mr. le Clerc, *le premier de ces avertissemens* , preuve certaine de son talent pour la Critique & du grand progres qu'il a fait dans les Lettres humaines , si la Bibliotheque du Richelet ne donnoit de lui une idée qui n'est pas favorable à son amour propre. *J'ai lu le premier de ces avertissemens* , & qu'en conclut-il de cette lecture ? Que le Droit de nos Peres étoit mal fondé. Préoccupation injurieuse à une Congregation célèbre , puisque le Roi a reconnu lui-même la validité de la possession des Bénédictins. Le reproche que me fait Mr. le Clerc d'avoir omis le Pere Chapes dans ma Bibliotheque n'est pas plus judi-

cieux que ses autres réflexions ; auroit-il voulu que j'en eusse réglé le plan sur son goût & sur son imagination. Des factums où l'on prétend éclaircir un Droit litigieux assurent-ils à celui qui les compose la prérogative d'Auteur ? Il auroit donc fallu que j'eusse rangé au nombre de nos Auteurs ceux de nos Procureurs qui ont composé tant de factums pour justifier les differens droits de nos Abbayes.

Je ne m'arrêterai pas , Monsieur , à la remarque qu'il fait sur la naissance du Pere Lamy ; je ne sai si j'ai trop dit lorsque j'ai avancé qu'il étoit d'une famille illustre ; mais il est certain que Mr. le Clerc ne dit pas assez en le qualifiant de *Gentilhomme tout simple* , car ce célèbre Religieux avoit d'illustres alliances , & sa sœur avoit épousé le Marquis d'Angene.

Je n'aurai pas non plus la facilité de reformer sur ses lumieres ce que j'ai dit que le Pere Billouet Bibliotequaire de Bonne-nouvelle d'Orleans, est Auteur d'un petit Ecrit qui , selon Mr. le Clerc , appartient au Pere Meri , puis qu'un homme d'esprit de nos Peres né à Orleans , qui avoit été en grande relation avec le Pere Billouet m'a assuré que le Pere Meri avoit trouvé le cannevas de cet Ecrit dans ses mémoires , & qu'il lui avoit donné une forme que ne lui auroit point certainement donnée son premier Auteur. Le premier Ecrit du Pere Meri, remarque Mr. le Clerc , est une discussion

eussion Critique & Théologique , on des remarques sur l'Edition de Morery de 1718. quand on s'exprime ainsi on suppose que l'Auteur a publié plusieurs Ouvrages , & néanmoins c'est le seul Ouvrage , qu'ait fait imprimer le Pere Meri , qui pour la matiere & la forme ne pouvoit avoir rang que dans une Bibliotheque aussi mal digerée que celle du Richelet, puisque ce n'est qu'une brochure in douze de 96. pages. C'est néanmoins un article des plus longs & des plus ennuyeux de cette rare Bibliotheque, d'ailleurs étranger au dessein de l'Auteur, qui s'est seulement proposé de faire l'Éloge des Ecrivains citez dans le Dictionnaire de Richelet. Vous pouvez juger, Monsieur, par ces remarques du goût & de la critique de Mr. le Clerc , qui soutient son caractère dans l'article du Pere Millet. Les reproches qu'il me fait se reduisent à trois. Le premier de ce que j'ai prêté à ce Religieux quelque ardeur pour les sciences. Le second de ce que la Congregation de St. Maur encore dans son berceau en 1632. ne faisoit point une profession singuliere de cultiver les belles lettres, comme je l'ai avancé ; & le troisième enfin de ce que j'ai donné à un même Auteur des Ouvrages qui ont été l'objet de l'application de deux Auteurs differens.

Il faut se livrer sans reserve aux accès d'une humeur chagrine pour contester au Pere Millet le titre de Sçavant, que les plus en-
vieux

viens de sa gloire lui ont facilement accordé. Elevé dans l'ancienne règle de St. Benoît où l'on se prêtoit plus à l'inclination & au plaisir qu'à l'utilité publique, il surmonta les préjugés de sa première Education, & il composa des Ouvrages considérables étant ancien Religieux de St. Denis. Son goût pour l'étude se perpétua dans la Congregation de St. Maur où il publia plusieurs Dissertations sçavantes, dans lesquelles il se mesura avec les plus habiles Critiques de son siècle. Son inclination pour les Sciences n'est donc pas du pur Pannegyrisme.

Je n'aurai pas plus d'embarras à refuter l'objection que me fait Mr. le Clerc sur l'indifférence de nos Peres à cultiver les Lettres humaines dans les premiers tems de la réforme. Est-il nécessaire qu'un Ordre soit entierement formé pour engager les Religieux à s'occuper saintement & utilement dans leur solitude, & cette inclination précieuse qui bannit l'oisiveté & l'ignorance, ne peut-elle pas se déclarer dès la naissance de l'Institut. On peut dire que ça été la prérogative de la Congregation de S. Maur. Nos sages Réformateurs véritablement éclairés sur les causes de la décadence de l'Ordre de St. Benoît, n'eurent pas moins d'attention à former des Sçavans que des Saints. Dom Gregoire Tarisse premier Général de la Congregation a été aussi l'Instituteur des Études; cet homme célèbre en-
voya

voya des Lettres circulaires dans tous les Monasteres pour donner un nouveau feu à cet amour pour l'étude qu'il remarquoit dans nos premiers Religieux , & il choisit les plus habiles d'entr'eux pour deterrer dans toutes nos Bibliothèques des monumens qui pussent servir à l'Histoire de l'Ordre & de l'Eglise, qu'il méditoit déjà. Preuve certaine qu'avant l'an 1632. on faisoit une profession singuliere de cultiver les belles Lettres dans la Congregation de St. Maur. D'ailleurs Dom Laurent Benard , qu'on peut regarder comme un Religieux de la Congregation (quoiqu'il n'y fût réellement associé que les derniers jours de sa vie) par tous les soins qu'il se donna pour établir la réforme de St. Maur en France & par la liaison qu'il eut toujours avec nos premiers Peres , * Dom Anselme

* *Dom Anselme Rolle* fit profession au Monastere de St. Vannes le 23 Mai 1612. dans la suite il entra dans la Congregation de St. Maur , où il remplit les Superioritez , & il mourut à Ste. Croix de Bourdeaux le 13. Août 1627. Il a publié plusieurs petits Ouvrages qu'on a faussement attribués à St. Benoît , & les a entichés de notes. C'est le premier Auteur de la Congregation. *Dom Athanasz de Mon-gin* fit aussi profession à St. Vannes en 1612. Il a été Prieur de St. Germain des Près , où il mourut en 1633. Nous avons de lui un Ouvrage intitulé , *Flammes Eucharistiques* ; & quoi qu'il n'ait été imprimé qu'après sa mort, on peut assurer qu'il l'avoit composé avant 1632. *Dom Firmin Rabissant* fut Profes de St. Vannes en 1613. son Livre de *Méditations* fut imprimé en 1633. *Dom. Hugues Menard* publia son *Martyrologe des Saints de l'Ordre de St. Benoît* en 1629. *Dom Hilarion la Feuvre* fit profession à Jamieges en 1626. & mourut à Corbie en 1663. Nous avons

selme Rolle , Dom Athanaze de Mongin, Dom Firmin Rainfant & Dom Hugues Menard , avoient déjà fait imprimer des Ouvrages. Dom Hilarion le Febvre un des plus fameux Théologiens de son siècle , Dom Raymond Odon de la Motte célèbre par son érudition , Dom Placide Duchemin , Dom George Viole , Dom François le Sueur, Dom

vons de lui un Ouvrage qui a pour titre , *Tabula Categoriarum seu pradicamentorum Aristotelis, in quibus universa propemodum quæ in tota Philosophia pertractantur, ordine quaque sua clare & distincte referuntur : accessit pradicamentorum & præcipuarum cujusque specierum definitiones ad mentem triplicis scholæ cum opus fuit, nominalium nempe Thomistarum & Scotistarum* ; imprimé à Paris chez Louïs Billaine en 1664. Dom Anselme Rolle & lui sont les deux seuls Auteurs que j'ai omis dans ma *Bibliothèque*. Dom Raymond Odon de la Motte avoit fait profession à St. Louis de Toulouse le 29. de Juin de l'an 1624. Mr. de Sponde , Mr. du Saussay, Evêque de Tulle , Mrs. de Ste. Marthe, & le P. Mabillon ont profité de ses lumières & de ses mémoires. Dom Placide Duchemin de Rouën , fut sacré Evêque de Babylone à Rome par le Pape Alexandre VII. à la sollicitation de Mr. de Marca, nommé à l'Archevêché de Paris. Il a publié un Traité contre les Athées. Je n'en ai point fait mention dans ma *Bibliothèque*, parce qu'il sortit de la Congregation sans l'agrément de ses Supérieurs , & d'une manière qui ne lui étoit point honorable. Il avoit pris l'habit de Religieux en l'Abbaye de Jumieges en 1628. Dom George Viole professeur du Monastere des Blancs Manteaux au mois de Decembre 1642. a publié plusieurs Ouvrages. Dom François le Sueur prit l'habit Religieux au Monastere de Jumieges en 1624. Il a éclairci par des Notes critiques & savantes, plusieurs Vies des Saints du Recueil du P. Mabillon, & a composé d'autres Ouvrages. Dom Simon Genoux entra dans la Congregation de St. Maur en 1629. Il a composé un Ouvrage in 4o. qui a pour titre, *Casa Dei Benedictina, seu incubatio Chronologica inclitis Monasterii Casa Dei*, conservé manuscrit dans l'Abbaye de la Chaize-Dieu,

Dom Simon Genoux & beaucoup d'autres s'y distinguoient par leur esprit & par leur science. L'inclination des Peres de St. Maur pour les Lettres est donc une vérité qui n'emprunte rien du zèle que l'Historien a pour son Ordre, & son origine est constamment plus ancienne que ne le prétend Mr. le Clerc,

En ce qui regarde la distinction qu'il veut qu'on fasse de deux Millets, tout autre que lui avant que de hazarder une réflexion si peu judicieuse, auroit demandé cet éclaircissement à quelque Religieux de la Congregation de St. Maur qui lui auroit appris, que c'étoit anciennement l'usage de la Congregation de changer le nom des Religieux à leur profession. Le Pere Millet avoit reçu au Baptême celui de Simon qu'il portoit étant ancien Religieux de St. Denis. C'est pourquoi il n'est pas surprenant qu'il se soit fait connoître sous ce nom dans l'Ouvrage qu'il publia en 1624. il le changea en celui de Germain lorsqu'il embrassa la réforme, nouvelle circonstance qui peut endormir toute la petite Rhétorique du Censeur & lui faire comprendre que Dom Germain Millet Religieux de St. Maur n'est point différent de Dom Simon Millet Religieux non réformé de St. Denis. En effet ces deux noms lui ont été conservez dans nos mémoires, d'ailleurs si Mr. le Clerc n'étoit point dans l'habitude d'écrire sans réflexion, il auroit pu corriger son erreur sur ma Bibliothèque où il a
dû

dû remarquer beaucoup d'Auteurs que j'ai fait connoître sous differens noms , & qui néanmoins ne sont pas des personnes distinctes ; voila sa difficulté résolue d'une manière qui doit satisfaire toute personne équitable, mais qui ne donne pas une fort grande idée d'un Ecrivain qui n'occupera pas certainement les premiers rangs entre les Critiques de ces derniers siècles. L'examen de ce qui regarde le Livre de la Diplomatie & de la Préface qu'on voit à la tête de l'onzième Tome des Ouvrages de St. Augustin de l'Edition de nos Pères , contribuera encore davantage à faire connoître cet Auteur.

En parlant des contestations sur la Diplomatie j'ai rapporté un texte de Mr. Bayle qui observe , que ce n'a point été par des raisons prises de l'intérêt commun des Sciences que les Jesuites ont attaqué le Pere Mabillon ; & que le Pere Papebroch ayant inferé dans l'un des trois Tomes du mois d'Avril publiez en 1675. une Dissertation fort longue sur la manière de discerner les fausses pièces d'avec les véritables dans les chartulaires , & le Pere Mabillon l'ayant réfuté , la Société s'en trouva offensée & lâcha le Pere Germon sur sa Diplomatie pour venger le Pere Papebroch.

Quoique je n'aye aucun intérêt à défendre Mr. Bayle, je crois néanmoins devoir observer que la réflexion que fait notre

Cen.

Censeur sur la remarque de célèbre Ecrivain n'a pas une forme plus heureuse que ses autres raisonnemens. Si le Jésuite, dit-il, avoit écrit peu après le docte Bénédictin cela pourroit avoir quelque petite vraisemblance, on auroit dit que le Jésuite venoit au secours de son Confrere, mais rien de moins raisonnable que de croire que la Société *l'eût si longtems gardé aux Bénédictins*. Il est aisé de remarquer que Mr. le Clerc n'a pas une connoissance exacte de tous les replis du cœur humain. Les droits de l'amour propre ne sont jamais plus assurés que quand le tems lui donne plus de vivacité. Les Jésuites ont été quarante ans sans répondre aux Provinciales; leur ressentiment en étoit-il moins marqué contre l'Auteur de ces Lettres. Le silence si long qu'il puisse être, n'éloigne donc pas l'idée de l'animosité & du ressentiment, & la contestation qui regarde la Diplomatique justifie la vérité de cette réflexion: car il n'est pas aisé de former des Scavans qui puissent éclaircir les ténèbres de l'antiquité la plus reculée & débrouiller tant de titres, tant de chartres, tant de diplômes & de monumens anciens, le dernier siècle n'a pu produire que le Pere Mabillon qui ait donné à cette matière tout l'ornement qu'elle pouvoit emprunter de sa plume, & qui lui a mérité l'estime de tous les Scavans de l'Europe *.

Tom. XVI. Part. I.

G

Mr.

* Je ne prétends pas néanmoins me rendre garant de
la

Mr. le Clerc a la discretion de reconnoître qu'il avoit d'abord pris parti pour le Pere Mabillon, parce que son grand nom lui en avoit imposé, mais qu'il est à présent dans la persuasion qu'on ne peut disputer la victoire au Pere Germon. Une autorité aussi peu respectable que la sienne dans la République des Lettres devoit au moins être fortifiée de preuves qui pussent changer nos idées. Ce grand nombre d'Ecrivains tant en France que dans les Pais Etrangers, qui ont publié des Ecrits pour la défense du Pere Mabillon, insinuent assez le prix des règles qu'il a proposées pour discerner les titres véritables de ceux qui sont faux ou supposez. Et son nouvel art doit être à l'épreuve de la Critique la plus sévère, puisque le Pere Germon a reconnu lui-même la foiblesse de ses raisons, & qu'il s'est vû dans l'impuissance de répondre à celles du Pere Coutant. J'ai sçu même d'un Superieur de mérite, que le Pere Coutant lui avoit montré dans son portefeuille plusieurs mémoires qu'il n'avoit pas voulu employer dans sa dernière réponse, dans la crainte de pulveriser le Pere Germon. Qu'il est édifiant de voir un Religieux qui n'a pas moins de modestie que de

la réflexion de Mr Bayle, ignorant les motifs qui ont engagé les Jesuites à refuter le P. Mabillon, je veux croire que leurs intentions ont été plus pures. Je prétends seulement prouver que n'ayant point encore d'Ecrivain qui pût éclaircir ces matières, on n'a pas lieu d'être surpris d'un silence de 23. ans.

de science , épargner ses propres forces pour ménager la réputation de son adversaire Je n'ai donc pas lieu de me reprocher d'avoir assuré la victoire au Pere Mabillon & d'avoir rempli les devoirs d'un Historien fidele ; lorsque j'ai dit qu'il refuta les raisons du Pere Germon sans qu'il lui fît l'honneur de le nommer ; un Critique plus discret & plus éclairé que Mr. le Clerc ne m'auroit pas prêté des vûes. qui me sont aussi étrangères que celles d'avoir voulu flétrir la réputation du Pere Mabillon en le traitant selon l'interprétation obligeante de Mr. le Clerc , d'*Auteur fier, bantain, & dédaigneux*, puisque c'est un sentiment répandu dans le Public , que le Bénédictin avoit fort mortifié le Jesuite de ne l'avoir pas nommé. J'ignore quelles étoient les intentions du Pere Mabillon , lorsqu'il répondit avec cette reserve au Pere Germon ; je ne puis néanmoins me dispenser de remarquer qu'un Ecrivain de son âge & de sa réputation a droit de ne pas se commettre si facilement avec un Auteur aussi jeune que l'étoit le Pere Germon , sans renoncer aux sentimens de la modestie Chrétienne dont il a fait profession toute sa vie.

Il me reste, Monsieur ; à éclaircir ce qui regarde la Préface de l'onzième Tome des Ouvrages de St. Augustin. On n'a pas lieu d'être surpris que Mr. le Clerc élevé au Seminaire de St. Sulpice ait des sentimens particuliers sur la Grace. Mais ils ne sont

pas tellement liez avec ceux de nos habiles Théologiens, qu'on ne puisse sans altérer la pureté du Dogme, & sans danger pour son salut, expliquer plus judicieusement les vérités de l'Evangile. Pour moi indépendant de tout parti, je condamne les cinq propositions dans le sens que les Papes les ont condamnées, sans ressource pour l'équivoque; ni pour la dissimulation, mais plus j'ai d'inclination à proscrire ces propositions téméraires & injurieuses à la Religion, plus je dois éloigner tout soupçon d'erreur de nos Peres qui ont des sentimens très-Orthodoxes sur les matières de la Grâce. J'aurois parlé avec plus de ménagement du Pere Mabillon, s'il avoit publié sa Préface en son propre nom; mais parlant au nom de la Congregation, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de faire ceder l'estime respectueuse dont j'ai toujours été pénétré pour ce célèbre Ecrivain, à l'envie que j'avois d'effacer les sinistres impressions qu'il a données de la Doctrine de nos Peres. Il faut n'avoir aucune connoissance de ce qui se passa dans la contestation touchant l'Edition de St. Augustin, pour ignorer que la Préface du P. Mabillon souleva tous les Religieux de la Congregation de St. Maur & tous les Sçavans de l'Europe, qui étoient sensibles aux intérêts de l'Eglise. Le P. Blampin tout modéré qu'il fut pensa sacrifier sa modération au desir qu'il avoit d'écrire contre le P. Mabillon, & son seul
nom

nom retint le juste ressentiment que lui donnoit sa Préface. On prétend même que le P. de la Chaîse après l'avoir lûe dit fort agréablement, qu'il avoit toujours bien cru que les Bénédictins n'étoient pas Jansenistes comme le publioient leurs ennemis. En effet s'ils avoient adopté cette Préface, ils auroient pris une nouvelle teinture de doctrine, qui changeant les idées de leurs ennemis, auroit obscurci leur gloire & leur réputation. Sans entrer dans le détail de toutes les circonstances de cette Histoire, je dois répondre plus particulièrement à Mr. le Clerc; je ne le suivrai pas néanmoins dans ses raisonnemens, & je ne rapporterai pas les expressions triviales dont il se sert pour rendre ma conduite suspecte. Jamais la succession de Mathieu Gareau ne fut plus embrouillée que tout son galimatias. Ainsi sans attention à ses invectives & à tout ce qu'il peut y avoir de confus & de superflu dans son discours & dans ses raisonnemens, je réfuterai précisément ses objections.

Mr. le Clerc prétend en premier lieu que je me suis contredit lorsque j'ai assuré que les sentimens du P. Mabillon sur la Grâce lui sont particuliers, puisque je reconnois dans la suite qu'il a écrit contre ses propres sentimens. Il n'est rien de si aisé que de concilier ces caractères; ce sont en quelque sorte les sentimens du P. Mabillon puisqu'il les a exprimés dans un Ouvrage de sa composition, & néanmoins ce ne sont pas ses

véritables sentimens , puisqu'il les a sacrifiés à la politique & à l'intérêt ; & on admettra facilement cette interprétation pour peu qu'on soit instruit du mystère de cette Préface. Les Jésuites humiliés par les écrits des Bénédictins & par le jugement du Public qui ne leur étoit pas favorable , eurent recours à l'autorité du Roi qui imposa silence à l'un & à l'autre parti , & ils songèrent à éloigner l'idée d'une reconciliation qui leur étoit honteuse. Ils en trouverent bientôt un prétexte favorable à leur préoccupation. Les Bénédictins avoient publié en 1690. le dixième Tome des Ouvrages de St. Augustin , & il ne restoit plus que l'onzième Tome qui devoit contenir la Vie du Saint & la table générale de ses Ouvrages , qu'ils publièrent en 1700. Il devoit être orné d'une Préface , on confia au P. Mabillon le soin de la composer , & comme on éclaira sa conduite dans cette circonstance , il ne lui fut pas libre de suivre ses propres lumières.

Le respect que j'ai toujours eu pour les Puissances dont les Jésuites ménagerent si habilement le crédit , ne me permet pas de développer le nœud de cette intrigue. J'observerai seulement que les sçavantes Dissertations que le P. Mabillon avoit publié sur différens sujets , ne lui donnerent jamais tant d'embarras que cette Préface , il la refit jusques à trois fois , parce qu'on ne fut pas satisfait des deux premières : Preuve évidente

vidente que la vérité étoit moins l'objet de sa conduite que la complaisance. Mais, dira-t-on, comment faire *quadrer* cela, c'est l'expression de Mr. le Clerc, avec ce que j'ai dit qu'il a toujours sacrifié à l'amour du vrai les intérêts de son Ordre. M. le Clerc répond obligeamment pour moi à cette objection, puisqu'il remarque *que quand on défend un grand corps il n'est nullement nécessaire que ce que l'on en dit de bien s'étende sans aucune exception sur chaque particulier*. Il en est ainsi du P. Mabillon, s'il a eu une seule fois en sa vie la facilité d'agir par des motifs humains. un Ecrivain qui représente son caractère doit-il être retenu à le fonder sur l'amour du vrai? N'est-il pas agréable de voir un Auteur qui se donne le relief d'un grand Critique, fournir à son adversaire les armes dont il a besoin pour le combattre? Je n'ai donc pas traité durement le P. Mabillon, comme le suppose Mr. le Clerc. Sa réputation ne peut être flétrie que par une apologie aussi plate que celle du Sulpicien, qui ne peut concevoir que j'aye été tant alarmé de ces expressions, *furtivæ in utraque parte velitationes*, en parlant des écrits des Jésuites & des Bénédictins. N'est-il pas vrai, (remarque Mr. le Clerc) que ces Livres, ces petits écrits dont parle le P. Mabillon, étoient sous de part & d'autre sans nom, sans privilège, sans aven des Supérieurs, & qu'étoit-ce donc autre chose que tout cela, *furtivæ velitationes*. Peut-on parler ainsi quand on

fait le moindre usage de sa raison ? Les Supérieurs , assemblez au Chapitre général en 1699. ordonnerent au P. Lamy de répondre à la lettre de l'Abbé Allemand. Cet Auteur publia son écrit par ordre du Cardinal de Noailles ; le P. de Montfaucon étant à Rome fit imprimer avec la permission du Maître du Sacré Palais sa refutation de la lettre de l'Abbé Allemand ; lorsqu'on publie des Ouvrages avec cette circonspection, écrit-on sans l'aveu de ses Supérieurs ? D'ailleurs les écrits des Jesuites ont été condamnés à Rome par un decret donné le 2. Juin 1700. les écrits des Bénédictins ont-ils été jamais flétris d'une pareille censure ? Il faut donc se livrer à l'erreur & à l'extravagance pour confondre des écrits marquez par des caracteres si differens. C'est ici où finit la Critique de Mr. le Clerc & c'est par où je terminerai mes réflexions.

Si sans interesser sa réputation on pouvoit refuter exactement un Ecrivain de cet ordre, on feroit une revûe de sa Bibliotheque qui ne lui seroit pas glorieuse. Il dit par exemple que le Cardinal du Perron est né à St. Lo en Basse-Normandie, quoiqu'il ait pris naissance dans le Canton de Berne, où son Pere s'étoit retiré durant les troubles de la Religion ; il n'est pas plus éclairé sur le tems de sa mort qu'il rapporte au 4. Octobre 1621. quoiqu'il soit mort le 5. Septembre 1618. Il n'est pas plus exact sur le lieu de la naissance de Mr. des Lyons né à Pontoise

toise & mort à Senlis comme le prétend Mr. le Clerc. Dans le Catalogue qu'il donne de ses Ouvrages, il a omis ceux qu'il a publiez au sujet du Vicariat de Pontoise. Mr. de Launoy n'est point né à Valognes, mais dans le Valdeſis à deux lieues de cette Ville. Mr. de Larrey n'est point né à Montivilliers, mais à Lintot près de Bolbec; je tiens cette particularité de Mademoiselle ſa fille, qui fait à préſent ſa réſidence à Montivilliers. Iſaac Benſerade, remarque Mr. le Clerc, eſt né à Lions près de Roüen; la petite Ville de Lions eſt éloignée de ſix lieues de celle de Roüen; il ajoute qu'il mourut agé d'un peu plus de 80. ans, cependant tous les Auteurs aſſurent qu'il n'en avoit que 78. Cet Auteur compoſa un Sonnet ſur Job, qui comparé avec celui de Voiture ſur Uranie excita un grand trouble ſur le Parnaffe: on a toujours attribué au grand Corneille ces Vers faits à ce ſujet,

L'un eſt plus grand, plus achevé,
Mais je voudrois avoir fait l'autre.

Cependant Mr. le Clerc les donne libéralement au Prince de Condé? S'il n'eſt pas exact dans les faits qu'il rapporte, ſes réflexions ne ſont pas plus judicieuſes. Il prétend que le P. Nicéron s'eſt contredit lorsqu'il a avancé que Mr. Simon entra dans l'Oratoire vers la fin de 1662. peu avant la mort du P. Bourgoin, d'où il conclut que

G 5

Mr.

Mr. Simon rentra dans l'Oratoire en 1660. ou 1661. il faut donner une étrange torture à son raisonnement pour parler ainsi. Supposons que Mr. Simon rentra dans l'Oratoire au mois de Septembre de l'année 1662. & que le P. Bourgoïn mourut au mois de Novembre de la même année. Ne sera-t-il pas vrai de dire que Mr. Simon rentra dans l'Oratoire vers la fin de 1662. peu avant la mort du P. Bourgoïn. Il y a dans l'article très succinct d'Helvetius un Brouillamini que je m'assure que l'Auteur ne comprend pas lui-même. Le P. Lobineau forme un des articles des plus curieux de la Bibliothèque. *Lobineau, mal éc. it Loubineau au mot Bandement, est Auteur de deux Volumes de l'Histoire de Bretagne publiez en 1707.* c'est toute l'instruction qu'il nous donne. *Disons quelque chose*, poursuit-il, *du mot Bandement*, & il consacre tout l'article à Mr. Bandement.

Ce sont, Monsieur, quelques Articles que j'ai parcourus fort superficiellement. Au reste, Mr. le Clerc ne prétend pas donner ses décisions comme des Oracles, car c'est toujours à ce qu'il croit, à ce qu'il pense, & ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il s'exprime ainsi en citant le Dictionnaire de Richelet qu'il avoit entre les mains, lorsqu'il composoit son Ouvrage.

Ces réflexions font assez voir que notre Auteur est un pauvre Clerc en fait de critique & de littérature & justifient la conduite de Messieurs les Libraires d'Amsterdam, qui
dans

dans la nouvelle édition qu'ils préparent du Dictionnaire de Richelet, en retranchent la Bibliothèque qui défigure si étrangement un Ouvrage d'ailleurs estimable. J'ai l'honneur d'être avec bien du respect.

MONSIEUR,

De l'Abbaye de Fe-
camp, ce 21. A-
vrii 1731.

Votre très-humble &
très-obéissant Servi-
teur, *Philippe le Cerf*
de la Vieville, R. B.

ARTICLE V.

DESCRPTION de la Ville de Lisbonne où
l'on Traite de la Cour, de la Langue Por-
tugaise, & des Mœurs des habitants, du Gou-
vernement, des Revenus du Roi, & de ses
forces par mer & par terre; des Co'lonies
Portugaises & du Commerce d' cette Ca-
pitale. In-12. gros caractère, page 268.
sans la Préface & les Tables. À Paris
chès Pierre Prault, Quay de Gevres, au
Paradis 1730..

Cette description contient sept Chapitres
dont les titres particuliers sont réunis
dans le titre général qu'on vient de lire.
On peut aisément comprendre par le peu
d'étendue de l'Ouvrage que tout doit y être
aisés

allès en abrégé, cependant l'Auteur qui n'a pas jugé à propos de se nommer & qui dit avoir fait un allès long séjour dans le País pour s'être instruit de ce qu'il traite dans son Livre, se flatte d'en avoir dit suffisamment pour que ceux qui n'auront pas lû la grande Histoire du Portugal, puissent dire *par son moyen n'être pas tout à fait ignorans* de ce qui concerne ce País.

Ulysse à son retour du siège de Troye, jeta dit-on, les premiers fondemens de Lisbonne, nom formé de celui d'*Ulyssip* que les Latins ont donné à cette Capitale du Portugal. Elle est bâtie sur sept montagnes à trois lieües de l'Océan sur les bords du Tage. L'entrée de ce fleuve, qui a environ une lieüe de large regarde le Nord à sa gauche & à le Sud à sa droite, elle est séparée en deux passes par des rochers sous l'eau. On peut dire que la barre ou l'entrée de Lisbonne, est gardée par la nature & par l'art; car les Pilotes les plus exercez ont dans les mauvais tems allès de peine à garantir les vaisseaux de ces écueils. D'ailleurs aucun navire ne peut entrer ni sortir, qu'il ne passe sous le canon de l'une de ces deux forteresses, *Torre do Bugio* qui est à la droite de la passe du Sud, ou *Sam Jiam*, à la passe du Nord.

En avançant environ deux lieües on rencontre plusieurs Villages, le dernier qu'on nomme *Belem* donne au rivage un air tout-à-fait riant, y ayant de belles maisons de plaisan-

tance que les Portugais appellent *Quintas*, & de magnifiques Couvents, parmi lesquels est un Monastere de l'Ordre des Jeronimites d'une grandeur prodigieuse &c.

C'est de ce même Couvent dont le Prieur se plaignoit à Mr. le Chevalier de Forbin en l'année 1683. que les Religieux avoient extrêmement dégénéré, puisqu'à peine s'en trouvoit-il alors dix ou douze qui sortissent le soir armez de dagues & d'épées pour chercher des aventures; au lieu que lors que ce même Prieur étoit encore jeune Religieux, il étoit établi sans qu'on y manquât jamais qu'il en sortoit chaque soir une trentaine: Ferveur guerriere dont la diminution faisoit gémir ce bon Prieur, qui avoit des idées si Chrétiennes de l'Etat monastique.

A mesure qu'on monte le Tage il s'élargit & on le trouve bordé de divers Forts de distance en distance jusqu'aux approches de la Ville, & du premier endroit destiné pour le mouillage des vaisseaux. De là on découvre Lisbonne, qui s'élevant comme un superbe Amphitéatre offre à la vûe, par son élévation, par son étendue, & par une espèce de simetrie naturelle, un des plus beaux aspects du monde. Le Tage forme aussi devant cette Capitale, un Port très-considérable qui a trois lieues de large & est toujours rempli d'un très-grand nombre de vaisseaux, mais ils y sont fort exposez au vent de Sud-Est.

La Ville est longue d'environ une lieue
de



de France, elle a dans le centre près d'un quart de lieue de large, & aux extrémités elle n'a qu'une ou deux rues en toute sa longueur. On y compte quarante Paroisses, plus de vingt mille maisons, & environ trente-cinq mille familles qu'on estime composer deux cent cinquante mille âmes. Les rues voisines de la rivière sont unies, bien pavées & d'une longueur raisonnable, mais elle sont fort mal propres. Dans le *Bairro Alto*, qui veut dire la Ville haute, il y a quelques rues montueuses, les autres sont à pente douce, plus larges & plus nettes. On y voit de beaux Palais & généralement toutes les maisons de Lisbonne sont assez jolies. Celles du premier ordre sont bâties de belles pierres de taille, & quelques-unes d'une sorte de pierre quasi marbre &c. Les maisons ordinaires sont de moilon, ou de bois & de briques. Les dedans sont incrustez de petits carreaux de fayance jusqu'à hauteur d'appui, ce qui leur est commun avec celles du premier ordre & rend les appartemens très gais.

Vers l'année 1716. Lisbonne fut divisée en deux sous le nom de partie Orientale & partie Occidentale. Cette division se fit à l'occasion de la création du Patriarche, dont le Diocèse consiste dans la partie Occidentale, & l'Archevêque a conservé la partie Orientale. Depuis ce partage on est obligé sous peine de nullité de marquer dans tous
les

les actes la partie de la Ville dans laquelle ils ont été passez.

Par l'état détaillé que donne l'Auteur des revenus du Portugal, il les fait monter à seize millions quarante mille Croisades, qu'il évalue à vingt-six millions de livres de France valeur intrinsèque. Quoique cet état, dit-il, soit confirmé par l'aveu de presque tout le monde, il y a toutefois des personnes qui assurent qu'ils doivent monter aujourd'hui à vingt millions de Croisades, à cause des nouvelles mines que les Portugais découvrent tous les jours au Bresil, qui fournissent, dit-on, toutes les années au Portugal douze à quinze millions de Croisades en or monnoyé & en poudre.

Le Roi entretient un corps de treize mille hommes de troupes, savoir dix mille d'infanterie, & trois mille de cavalerie. L'infanterie consiste en vingt Regimens d'un bataillon de cinq cens hommes chacun : Elle passe pour être bonne; cependant le service n'en est pas fort estimé, & on voit très peu de Gentilshommes ou autres personnes riches servir dans l'infanterie, dont une partie des emplois ne sont remplis que par des domestiques des grands Seigneurs. La cavalerie consiste en dix Regimens, elle est belle à l'égard des hommes, mais mal montée, parce que les chevaux de Portugal y sont peu propres & qu'il y a défense sous peine de la vie d'en sortir d'Espagne.

Quinze à vingt vaisseaux depuis cinquante jusqu'à

jusqu'à quatre-vingt dix canons composent les forces navales de la Couronne. Leur emploi le plus utile, est de convoier les flottes du Brésil. Dans la dernière guerre lorsqu'il fut question de donner aux troupes Portugaises un Chef de leur nation, l'embarras fut grand. Enfin après bien d'inutiles recherches n'en pouvant trouver dans ce monde, ils s'aviserent d'en chercher un dans l'autre & choisirent St. Anthoine Patron de la Ville de Lisbonne, qu'ils regardent toujours depuis ce tems-là comme leur Généralissime. Le Roi Dom Pedro expédia la commission en forme, & fit porter l'Image du Saint à l'armée dans une superbe litiere, où la nation lui rendit tous les honneurs dus à cette dignité. Le Roi selon la coutume qui s'est observée depuis ce tems-là, va toutes les années la veille de la fête de ce saint Généralissime, entendre Vêpres à son Eglise & porte avec lui trois cens mille Rez pour le paiement de ses appointemens.

Les personnes qui ne connoissent pas cette espèce de monnoye croiront sans doute que cela doit faire une grosse somme, ainsi il est bon de les avertir que trois cens mille Rez ne produisent qu'environ quarante-un marc & un quart d'argent, qui compté à trente livres tournois le marc ne fait que la somme de douze cent trente-sept livres dix sols. C'est de cette manière qu'on doit fixer le prix des espèces en France lorsqu'on évalue une somme étrangère, pour parvenir à quel-

quelque chose de juste, car tant qu'on dira valeur intrinseque, comme dit partout l'Auteur, on se servira, il est vrai, d'un mot fort à la mode que tout le monde prononce & dont fort peu de gens ont une idée bien distincte. L'argent & l'or n'ayant de valeur intrinseque, que celle que les hommes sont convenus de lui donner, & qui varie selon les Pais ou à proportion que la quantité en est rare ou abondante.

Ces appointemens du Généralissime des troupes de Portugal ainsi fixez paroîtront peut-être bien modiques chès un Prince aussi magnifique en tout que Sa Majesté Portugaise, mais apparemment elle ne paye ses Officiers qu'à proportion du service qu'ils lui rendent, & cette seule considération peut justifier son Economie à cet égard.

Ce que nous venons de dire de ce petit Ouvrage pourroit peut-être suffire pour donner envie de le lire aux personnes qui voudront connoître jusqu'à un certain point le Portugal & on ne le lira pas sans plaisir. Nous aurions donc mis ici des bornes à cet article, si nous n'avions été frappez nous-mêmes, d'une particularité trop singuliere pour l'envier à nos Lecteurs: on la trouve à la page 49. & quelques suivantes, & nous allons la donner dans les propres paroles de l'Auteur, pour qu'elle puisse servir en même tems à faire juger de son style.

„ Je finirai, *dit-il*, cette description (c'est la description de la Ville de Lisbonne)
Tom. XVI. Part. I. H par

„ par le recit d'un don extraordinaire qu'a
„ une jeune Dame Portugaise qui est à Lis-
„ bonne mariée à un Négociant François
„ natif de Bayonne. Cette jeune personne
„ qui fait l'étonnement de tous ceux qui
„ la connoissent, est née avec des yeux que
„ l'on peut dire être de Linc ; leur proprie-
„ té qui s'est manifestée dès son plus bas â-
„ ge, consiste à voir dans le corps humain
„ & au dedans de la terre , sans que son
„ regard montre rien au dehors qui la dis-
„ tingue des autres , ayant seulement les
„ yeux fort fendus & parfaitement beaux.
„ Elle voit , dis-je, dans le corps humain les
„ abscez & autres incommoditez , sa vûe
„ même a été quelquefois incommodée,
„ pour avoir regardé dans les corps des per-
„ sonnes attaquées de maladies vénériennes.
„ Elle voit la formation du chile, sa distri-
„ bution & la circulation du sang , & ne se
„ trompe jamais dans les femmes, lorsqu'el-
„ les sont grosses de sept mois , sur la qua-
„ lité du sexe qu'elles portent. Sa vûe
„ pénètre dans la terre aux endroits où il y
„ a des sources , qu'elle découvre à trente
„ & quarante brasses de profondeur sans au-
„ cun secours de baguettes ; elle dit précé-
„ sivement la route que fait l'eau , la pro-
„ fondeur qu'il y a jusqu'à sa source , &
„ distingue les différentes couleurs & qua-
„ litez des terres qu'on doit trouver depuis
„ sa surface.

„ Elle ne jouit de cet avantage merveil-
„ leux

„ leux que dans le tems qu'elle est à jeun ;
 „ cependant il lui est arrivé après avoir fait
 „ la *sexta* ou la *meridienne* , d'avoir la vûë
 „ pendant un moment encore plus péné-
 „ trante que le matin , & de voir dans le
 „ corps par dessus les habits , ce qu'elle ne
 „ découvre ordinairement qu'à travers la
 „ peau : mais ces momens heureux sont fort
 „ rares. Dans tous les changemens de quar-
 „ tiers de lune , sa vûë est troublée par
 „ quantité de petits atomes qui lui paroîs-
 „ sent jaunes , & lui causent un picotement
 „ dans les yeux , ce qui l'oblige d'y porter
 „ les mains ; ensuite de quoi elle se trouve
 „ privée de leur propriété pendant un peu
 „ de tems. Voilà une belle matière pour
 „ les Philosophes ; mais quelque extraordi-
 „ naire qu'elle paroisse , il ne m'est pas per-
 „ mis de douter de ce que j'ai vû. D'ail-
 „ leurs il est notoire dans le Païs , que cet-
 „ te Dame a découvert de l'eau en plusieurs
 „ endroits pour le Roi & pour les particu-
 „ liers ; enfin le Roi , le Ministre & tout
 „ ce qu'il y a de Savans sont persuadés
 „ que cette propriété est réelle : Cela est si
 „ vrai que Sa Majesté lui accorda avant
 „ qu'elle fût mariée la qualité de *Dona*
 „ &c. “

Cette matière , comme le remarque l'Au-
 teur , est digne de l'attention des Philoso-
 phes , mais avant de s'en occuper il ne se-
 roit pas inutile de se bien assurer du fait. Il
 est si extraordinaire & le Païs d'où il vient

est si suspect de credulité sur tout ce qui a quelque air de merveilleux , que quoique nous ne soubçonnions point la bonne foi de l'Auteur , nous ne saurions nous empêcher de croire qu'il y a bien de la différence entre voir comme il a vû , & voir comme verroit un Philosophe François ou Anglois.

Pour se former quelque idée de la vûe de cette Dame Portugaise , il faut supposer que les corps les plus opaques lui deviennent aussi transparans que le verre le plus clair ; & c'en seroit assés pour lui faire voir ce qu'elle voit dans le corps humain. Mais c'en seroit pourtant encore beaucoup trop peu pour lui faire voir ce qu'on dit qu'elle voit dans la terre à 30 ou 40 brasses de profondeur , c'est en cela que la difficulté grossit presque jusqu'à l'impossibilité. Pour s'en convaincre il ne faut faire qu'une espérance fort aisée. Qu'on mette seulement trois ou quatre verres diversement colorez les uns sur les autres , il en resultera un mélange confus de couleurs , au travers duquel il sera non seulement impossible de distinguer ces couleurs entr'elles , mais même d'appercevoir quelle sera celle des objets exposez à la plus grande lumière. On peut donc assés légitimement conclure , que pour avoir voulu pousser le merveilleux trop loin on l'a détruit. Car si le Soleil que les Poëtes appellent l'œil de la Nature ne peut pénétrer jusqu'à cent pieds dans la terre , com-
ment

ment un œil mortel pourra-t-il y pénétrer
au delà du double ?

ARTICLE VI.

MEMOIRES de la Cour de France pour les années 1688. & 1689. par la Comtesse de LA FAYETTE. Amsterdam chez Jean-Frederic Bernard 1731. In-12. pagg. 234.

CES Mémoires ne sont guères que des fragmens d'un Ouvrage plus confiderable que Madame la Comtesse de la Fayette avoit écrit avec soin , & dans lequel , sans perdre de vûë les événemens généraux de son tems, elle paroît avoir eu principalement dessein de conserver le souvenir de certains faits anecdotes, de quelques intrigues particulieres qui arrivent journellement à la Cour, & qui ont souvent une si grande influence sur les affaires les plus importantes. La facilité de M. l'Abbé de la Fayette à prêter les Manuscrits de Madame sa Mere , est cause que la plus grande partie de ces Mémoires est ou perduë ou égarée ; & que l'on n'a pû en publier à présent que ce qui regarde les années 1688. & 1689. L'Auteur du petit Avertissement qui est à la tête, nous dit que cette Dame y avoit écrit tout ce qui s'étoit passé à la Cour de France depuis sa première jeunesse : Cependant le

H 3

mor-

morceau que nous annonçons paroît être le commencement de l'Ouvrage entier ; il présente une exposition naïve de l'état où étoit le Royaume en 1688. & cette façon d'entrer en matière est celle de tous les Ecrivains qui par là s'épargnent l'embarras des repetitions , qui autrement sont inevitables. Une autre raison qui nous fait pencher à croire que c'est ici le commencement de l'Ouvrage de Madame de la Fayette est , que le tour du préambule y est le même que dans celui de Zayde. On sent aisément la même manière de débiter dans les deux livres.

Ce n'est pas à cela seul qu'on peut reconnoître dans ces Mémoires l'illustre & charmant Auteur de la Princesse de Cleves , de Zayde & de quelques autres Ouvrages qu'on relit toujours avec un nouveau plaisir. On y retrouve la même exactitude de style , la même rapidité de narration , le même goût des bienseances , & c'est ce goût , que Madame de la Fayette possédoit dans toute son étendue , qui lui a fait éviter l'usage de ces ornemens , & cette élévation qui sont essentiels à la grande Histoire , mais qui seroient hors de leur place dans des Mémoires Historiques , où il ne faut qu'une noble simplicité & un certain art d'attacher les Lecteurs par le point de vûe dans lequel on met les événemens qu'on leur raconte.

En voilà assez sur la forme des Mémoires,

res , qui est excellente dans ceux de Madame de la Fayette. La plupart des choses dont elle y parle ne sont pas moins dignes de l'attention du Public. Nous oserons cependant remarquer qu'il y regne en général un très - grand défaut , qui est que les faits quoique parfaitement bien liez par des transitions délicates & imperceptibles, ne forment point un tableau où l'on puisse prendre l'idée de l'esprit du tems dont elle a écrit l'Histoire. Ce sont des matériaux précieux , mais par lesquels il n'est pas possible de juger du plan de l'Architecte qui les a si curieusement ramassez , & polis avec tant d'adresse.

La Paix de Nimegue étoit l'Ouvrage de la modération de Louis XIV. il y avoit tout lieu de croire que malgré la jalousie des ennemis de la France , elle seroit de longue durée. La Guerre des Imperiaux contre les Turcs ne paroissoit pas prête à finir : l'abbatement de l'Espagne ne permettoit pas d'imaginer qu'elle osât rien entreprendre : les Hollandois étoient encore plus interessez que tous les autres à entretenir la tranquillité publique, dont leur commerce dépend principalement : l'alliance avec l'Angleterre plus solidement cimentée par l'amitié des deux Rois, que par l'intérêt & l'inclination des deux Royaumes, ôtoit tout sujet de crainte de ce côté - là ; enfin Louis XIV. lui-même ne paroissoit occupé que du soin de faire fleurir les Arts & de forcer la Riviere d'Eure à apporter contre son cours naturel des Eaux

à Versailles. Cependant ni la foiblesse de ses ennemis ni le soin de ses plaisirs ne l'empêchoient pas de prévoir que l'animosité de toutes les Puissances de l'Europe étoit trop grande, pour qu'elle ne leur donnât pas des forces & ne leur inspirât pas le dessein de se réunir contre lui à la première occasion. L'unique précaution qu'il y avoit à prendre étoit de s'assurer de l'Electorat de Cologne, l'Alsace & Landau d'un côté, Luxembourg & le Mont-Royal de l'autre couvrant non seulement les frontieres de France, mais rendant les François Maîtres du haut Rhin, des Electorats de Mayence & de Treves, & de tout le Palatinat. A la vérité l'Electeur de Cologne étoit dans une dépendance entière de Louis XIV. mais il étoit vieux, & la prudence demandoit qu'on s'assurât de son Pais. L'expedient le plus propre à réussir, sans trop exciter la jalousie des voisins, étoit de faire élire un Coadjuteur sur lequel on pût compter. Tel étoit le Cardinal de Furstemberg attaché à la France par les bienfaits du Roi & par les établissemens que son frere & lui y possedoient. L'Electeur se prêta facilement à ses vûes. Furstemberg fut déclaré Coadjuteur, mais l'Empereur ne voulut jamais accorder l'investiture, & le Pape sourd à toutes les voyes de conciliation qu'on lui offrit, refusa opiniâtement des Bulles, en quoi Madame de la Fayette le blâme beaucoup. L'Electeur de Cologne vint à mourir sur ces en-

trefaites & l'on trouve ici assez en détail toutes les intrigues qui se firent pour traverser l'Election de Furstemberg, qui eut pourtant malgré toutes les manœuvres du Comte de Launitz & l'argent que le Comte de Benting & Isac homme de confiance du Prince d'Orange, répandirent en abondance, quatorze voix contre huit qui furent pour le Prince Clement de Baviere. Le dessein de faire tomber l'Evêché de Liège à Furstemberg n'eut pas un meilleur succès, & l'on en a toujours attribué la faute au Cardinal de Bouillon, qui loin de servir son Maître comme il devoit, traversa autant qu'il pût ses intentions ; ainsi toute l'utilité qu'on retira des démarches que l'on avoit faites en faveur du Cardinal de Furstemberg, fut qu'il se servit du pouvoir que lui donnoit l'administration de l'Electorat pendant la vacance, pour introduire les François dans toutes les places de ce Pais. On ne doutoit point que les choses ne se terminassent à une rupture ouverte, & chacun raisonnoit à sa fantaisie ou selon ses passions, lorsqu'on eut des nouvelles certaines de l'armement du Prince d'Orange. Louis XIV. en donna avis au Roi Jacques, qui resta toujours dans une sécurité merveilleuse & crût, malgré ce qu'on lui pût dire, que ces apprêts regardoient les côtes de France. Enfin quelques jours avant le départ du Roi pour Fontainebleau, il déclara que Monseigneur partiroit incessamment pour aller prendre Phi-

H 5

lis-

lisbourg. L'Histoire de ce siège & des actions qui se firent dans le Palatinat durant le reste de l'année occupe depuis la 29. jusqu'à la 69. pages. Comme nous n'y avons rien remarqué de particulier, nous reviendrons tout à coup à la Cour de France où ce Prince fut parfaitement reçu à son retour. „ Le Roi „ lui fit une infinité de caresses, dit Madame de la Fayette, & l'accabla de douceurs. Il avoit été si content de toutes les lettres qu'il lui avoit écrites, & tout le monde avoit mandé tant de bien de Monseigneur à quoi ni le Roi ni le Public ne s'attendoient pas, parce qu'il étoit peu connu, que le Roi avoit peur de ne lui pas faire assez honneur. “

P. 77. A peine Monsieur le Dauphin fût-il de retour, qu'on apprit la descente du Prince d'Orange en Angleterre. Madame de la Fayette raconte en deux mots la desertion d'une grande partie des troupes du Roi Jacques & la trahison de Churchill, depuis Mylord Marlborough, qu'il avoit élevé d'une très petite Noblesse à de grandes dignitez, & qui l'auroit livré, dit-elle, au Prince d'Orange si un saignement de nez qui prit au Roi n'eût paré le coup. Certainement toute l'Europe est persuadée que loin de servir par là son nouveau maître, Churchill n'eût fait que le mettre dans l'embarras. Quoiqu'il en soit, Jacques fut obligé de revenir à Londres, pour prévenir par sa présence l'émeute que la nouvelle de l'in-

l'infidélité de son armée y eût pu causer. Cette révolution étonna la Cour de France & rendit Louis XIV. assez chagrin. Madame de la Fayette infinuë malignement qu'il avoit sujet de l'être. L'Allemagne entière où il n'avoit ménagé aucun Prince ; elle pouvoit ajouter , où l'établissement de la Chambre de Justice à Metz & la hauteur de M. de Louvois les avoient mis au désespoir, étoit contre lui ; on avoit déclaré la guerre aux Hollandois , les affaires d'Angleterre alloient mal , & elles étoient dans une crise qui de quelque façon qu'elle finît devoit nous être préjudiciable ; les Suedois autrefois nos bons amis avoient changé , le Roi d'Espagne vouloit garder la neutralité , & l'on sentoît bien qu'il la romproit au moindre revers que nous essuyérons. Le dedans du Royaume causoit pour le moins autant d'inquietude que les ennemis étrangers. On se défioit avec raison des nouveaux Convertis, c'est-à-dire , de gens qui étoient Protestans au fonds du cœur , & que leurs Ministres ne cessoient d'entretenir dans la flatteuse espérance d'une révolution prochaine, qui rétablirait l'exercice de la Religion Réformée. Combien d'autres gens inquiets qui ne demandoient qu'une occasion favorable de brouiller pour rendre leur fortune plus supportable. Voilà ce qu'il y avoit à craindre, & que le Roi ne pouvoit pas se diffimuler. Il fit cependant une promotion de Cordons bleus , & comme on avoit besoin des gens de

de guerre , ils y eurent la principale part. On voit ici les tracasseries qu'elle produisit à la Cour, les mécontents qu'elle fit , & la ridicule vanité des Rohans & des Bouillons, qui ne vouloient accepter l'Ordre qu'à condition de passer avant les Ducs, ce qui leur fut refusé avec d'autant plus de raison, que leurs ancêtres l'avoient reçu comme un grand honneur , & n'avoient eu garde de former une prétention si chimerique. Madame de la Fayette dit cruëment , que les Bouillons ne sont que des Gentilshommes de très-bonne maison d'Auvergne. Elle parle d'une promotion qui se fit quelque tems après , & qui lui donne lieu de faire une digression un peu burlesque , comme elle l'appelle elle-même. Voici ce que c'est dans ses propres termes. „ Je ne puis m'em-
„ pêcher de dire ici la manière dont cet
„ honneur fut reçu par deux personnes de
„ différent caractère, dont l'une étoit M.
„ de Boufflers & l'autre le Marquis d'Huxel-
„ les. Le premier le reçût en remerciant
„ bien humblement Dieu & le Roi des gra-
„ ces continuelles dont ils le combloient,
„ & dans ses actions de graces il cherchoit
„ les termes de la plus profonde reconnois-
„ sance pour le Roi & M. de Louvois :
„ l'autre ne remercia que M. de Louvois
„ & recommanda au Courier de lui dire en
„ même tems , que si l'Ordre l'empêchoit
„ d'aller au Cabaret & tels autres lieux , il
„ le lui renvoyeroit. “ C'est par des voyes

si différentes que ces deux Messieurs sont parvenus l'un & l'autre à la plus haute fortune. Celle que suivoit M. de Boufflers est cependant la plus propre en général à faire un grand chemin, & les remerciemens cavaliers du Marquis ne réussiroient pas à tout le monde.

Nous passerons légèrement sur les mesures que prit Louis XIV. pour résister à tant d'ennemis, sur les succès du Prince d'Orange en Angleterre & sur la fuite du Roi Jacques & de la Reine son Epouse. Ils furent reçus en France avec générosité, & le Roi n'oublia rien pour adoucir leurs malheurs. Le détail de cette réception vaut la peine d'être lu, on verra jusqu'où le Roi Jacques pouvoit son entêtement pour les Jésuites, & l'expédient bizarre qu'il prit pour embarasser les Anglois superstitieusement attachés à la lettre de leurs loix. Cet expédient fut de jeter les Sceaux dans la mer, *Et on en rit beaucoup en France.* En un mot toute la narration de Madame de la Fayette n'est point honorable à ce pauvre Prince, qu'elle peint par tout comme un stupide & un opiniâtre. La Reine s'attira en récompense autant de considération par son esprit & par ses manières que le Roi Jacques en eut peu. C'est tout dire; ses malheurs n'auroient trouvé personne qui les plaignit, si le contre-coup n'en étoit pas retombé sur elle.

Avant que de s'engager dans la campagne de 1689, Madame de la Fayette parle de la fon-
da-

dation de S. Cyr comme d'un établissement digne de la grandeur de Louis XIV. & de l'esprit de Madame de Maintenon, qui en a conçu le dessein ; mais elle ne dissimule pas ses craintes sur ce qu'on doit apprehender de cette maison, lorsque la regularité commencera à se refroidir. Madame de Maintenon toujours occupée du dessein d'amuser le Roi, y fit représenter alors par les jeunes Demoiselles que l'on y élève, la Tragedie d'Esther que M. Racine avoit composée par son ordre. Cet endroit est un des plus interessans des Mémoires de Madame de la Fayette, non par l'importance de l'événement en lui-même ; mais par les couleurs dont elle peint la complaisance servile de la Cour pour le goût de ceux qui sont en faveur. Les Ministres quittant les affaires les plus pressées pour se mêler dans la foule des Spectateurs, la pièce même préférée à tout ce qu'on avoit fait jusqu'alors de plus beau dans le genre dramatique, les petites actrices mises au dessus des Chamamelés & des Barons ; le P. Confesseur, & dix ou douze autres Jesuites, Madame de Miramion & quantité de dévotes qui vont joindre leurs applaudissemens à ceux des gens de la Cour, tout cela forme un tableau si ressemblant à ce qui arrive dans le monde, & les traits en sont si vifs, qu'il est impossible de n'en être pas frappé. Madame de la Fayette ajoute que le Public demeura persuadé que cette pièce étoit toute
al-

allegorique, & qu'il n'y avoit que M. de Louvois qui fût manqué, apparemment parce que Racine ne crut pas devoir le rendre si reconnoissable ; qu'il ne pût nier le fait, si ce Ministre hautain & violent en étoit venu à une explication.

Il s'en faut beaucoup que le reste des Mémoires de Madame de la Fayette soit écrit avec autant d'ordre que ce que nous en avons vu jusqu'ici, & nous croirions volontiers que c'est plutôt un Journal où elle écrivoit les choses à mesure qu'elles venoient à sa connoissance, qu'un Ouvrage qu'elle ait revû, & dont la disposition des matières lui ait coûté aucun soin. Elle passe d'une aventure à une autre sans suite & sans liaison ; les intrigues de la Cour, les affaires du Ministère, les événemens de la guerre, tout est entassé confusément, ce qui est désagréable & empêchera bien des gens de sentir la beauté de chaque morceau particulier, car il n'y en a pas un qui ne soit fini ; tels sont entr'autres celui des bals de Monseigneur, le Voyage du Roi Jacques en Irlande & son retour, la mort de la Reine d'Espagne fille de Monsieur, la distribution des Commandemens, & le voyage de M. de Seignelay à Brest. Enfin on est sûr de trouver par tout de ces traits fins qui caractérisent un homme en deux mots, & l'on ne peut s'empêcher de souhaiter que ceux qui ont le reste de ces Mémoires entre les mains, ne souffrent pas que le Public en soit privé plus longtems.

AR-

ARTICLE VII.

DEFENSIO Declarationis celeberrimæ , quam de Potestate Ecclesiastica sanxit Clerus Gallicanus 19. Martii 1682. ab Illustrissimo ac Reverend. JACOBO BENIGNO BOSSUET, Meldensi. Episcopo ex speciali jussu Ludovici Magni Christianissimi Regis scripta , & elaborata , nunc primum in lucem edita; summoque studio ad fidem Autographi Codicis exacta. Luxemburgi, sumptibus Andree Ghevalier Bibliopolæ.

C'est - à - dire ,

DEFENSE de la célèbre Déclaration du Clergé de France de 1682. sur la Puissance Ecclesiastique , composée de l'ordre exprès de Louis XIV. par l'Illust. & Reverend. JACQUES BENIGNE BOSSUET Evêque de Meaux &c. A Luxembourg. 2 Tom. in 4°. 1730. Tom. I. pag. 344. Avertiss. 3 pag. Préface 8. p. Lettre circulaire 10 pag. Déclarat. 6. p. Table des Titres 14. pag. Errata 2. pag. Tom. II. pag. 418. Table des Titres 15. pag. Errata 2. pag.

à Mond.
du 30 Sept.
1729 P. 37.

C Et Ouvrage, dit M. Bossuet , Evêque de Troyes, digne neveu de Illustre Evêque de Meaux, cet Ouvrage que l'Auteur a revû plusieurs fois & peu de tems avant sa mort, doit

doit être regardé comme un des plus précieux Monumens de sa profonde érudition, de sa sagesse, de sa modération & de sa piété, de son attachement à la Chaire de S. Pierre & à l'Unité, & de son amour pour l'Eglise, pour la Vérité, & pour la Paix... Mr. de Meaux y démontre avec la dernière évidence, que la *Doctrine de l'Eglise Gallicane sur la Puissance Ecclesiastique & sur la Puissance Temporelle* renfermée en abrégé & avec précision dans les IV. Articles de la *Déclaration du Clergé*, n'est que la Doctrine même des Ecritures & de la Tradition; & que bien loin d'affoiblir & de diminuer la Primauté & l'Autorité des Souverains Pontifes, & du St. Siège, elle lui rend toute sa force, tout son éclat & son ancienne Majesté, en écartant les prérogatives fausses, dangereuses, incommodes, odieuses, vaines & inutiles, dont l'ignorance & la flatterie se sont efforcées dans les derniers tems de la charger, & de l'obscurcir, comme d'un nuage épais. ^{a Tom. II} Doctrine que M. de ^{Pag. 417.} Meaux a jugé si pure & si certaine, qu'il ne fait point difficulté de protester, qu'il la portera avec assurance au Tribunal de J. C.

M. de Meaux est un Auteur, dont la réputation est si générale, qu'il semble déjà le disputer pour l'autorité avec les plus savans des Anciens Peres de l'Eglise. Les ennemis de la Vérité aussi bien que ses Défenseurs, font gloire de separer de ses sentimens & de l'attirer dans leur parti: mais le

Tom. XVI. Part. I.

I

Pu-

Public instruit voit avec plaisir ses armes victorieuses se remettre comme d'elles-mêmes dans les mains de ces derniers. On doit faire une grosse différence entre les Ouvrages d'un même Auteur ; ce qu'il écrit dans sa jeunesse se ressent ordinairement de l'imperfection de ces fruits précoces, qui n'ont point encore atteint leur maturité : Ainsi c'est avec bien peu de discernement, ou par le desir de jeter de la poudre aux yeux que pour prouver que c'est l'Eglise même qui exige la signature pure & simple du Formulaire, on prétend s'autoriser de la Lettre de M. Bossuet aux Religieuses de Port-Royal, fruit prématuré d'un jeune Théologien, tout plein encore des mauvaises impressions que lui avoit données le fameux M. Cornet, & encore peu aguerri contre les artifices des ennemis de la Vérité. Il n'en est pas de même de *la défense de la Déclaration* : c'est un Ouvrage, ou tout est pesé, examiné & médité avec tout le soin & toute l'exactitude possible ; c'est un excellent fruit des dernières & plus précieuses veilles de notre illustre Auteur, qui avoit longtems auparavant su se débarrasser des faux préjugés de l'Education. Et on peut dire sans craindre de trop s'avancer, que la lumière & la solidité en sont plus que suffisantes pour faire plier dans un combat réglé toutes les forces Ultramontaines.

Préface.

La Déclaration du Clergé de 1682. n'eut pas plutôt paru, qu'elle fut attaquée par plusieurs Ecrits, dont les Auteurs Anonymes se

se donnerent la liberté non seulement de la combattre, mais de la condamner ^a comme ^a *Disq.*
favorisant les Hérétiques, dépouillant le Pape *Lev. Pizf.*
& le S. Siège de ses Droits, renouvelant les
erreurs ^b *de Wiclef prosrites par le Concile* ^b *Disq.*
de Constance; chose étonnante, dit notre il-
 lustre Auteur, & qui tient du merveilleux,
 que le Concile de Constance ait condamné
 dans Wiclef les Decrets mêmes, qu'il a
 portez sur l'Autorité Suprême des Conciles!

Le premier Ecrit est intitulé; *Ad Illustriss. &*
RR. Gallie Episcopos Disquisitio Theologico-
Juridica super Declaratione &c. Le second;
Doctrina quam de Primatu, Auctoritate &
Infalibilitate Romanorum Pontificum tradide-
runt Lovanienses Sacrae Facultatis Magistri &c.
Declarationi &c. nuper editae opposita. Ni-
 colas Dubois premier Professeur de la Fa-
 culté de Louvain s'étant donné dans la sui-
 te pour l'Auteur de la *Disquisition*; répandit
 encore d'autres Libelles, & sembloit vou-
 loir plutôt accabler par le nombre que par
 le poids & la force des raisonnemens. Un
 des Adversaires de la *Déclaration* les plus il-
 lustres fut George Archevêque de Strigonie,
 Primat de Hongrie. Il se mit à la tête de
 cinq ou six Evêques pour dresser une Cen-
 sure, où faisant d'abord sonner bien haut l'au-
 torité d'un Concile National, qu'il disoit
 devoir assembler, il ne craint point de se me-
 surer avec tout le célèbre Corps de nos Evê-
 ques François, & d'en proscrire les sages

Decrets avec les notes les plus injurieuses & les plus infamantes.

Ce sont ces Adversaires aussi bien qu'Emmanuel Schellstrat, qui se vantoit de pouvoir produire de nouveaux Actes capables de renverser les Decrets de Constance & de Basle, que l'illustre Auteur entreprend de refuter. Comme ces nouveaux Théologiens ne faisoient que répéter les Sophismes usés de *Turrecremata*, de *Cajetan* & de *Bellarmin*, notre Prélat qui avoit toujours fait une étude particulière des sources pures & anciennes de l'Ecriture & de la Tradition, & qui dans l'Assemblée de 1682. avoit eu tant de part aux profondes recherches, qu'on en avoit fait, n'a pas de peine à faire voir combien leurs opinions sont nouvelles & fausses, & combien au contraire la Doctrine de la *Déclaration* est conforme non seulement aux anciens sentimens de l'Eglise Gallicane, mais à ceux de toute l'Antiquité & de l'Eglise Universelle.

L'Auteur après avoir rapporté la Lettre circulaire de l'Assemblée à tous les Prélats de l'Eglise de France, & l'Edit du Roi pour l'enregistrement de la *Déclaration*, transcrit la *Déclaration* même, dont voici les IV. Articles.

I.

Que S. Pierre & ses Successeurs Vicaires de J. C. & que toute l'Eglise même n'ont reçu de puissance de Dieu que sur les choses spirituelles, & qui concernent le salut, & non
poin

point sur les choses temporelles & civiles ; J. Christ nous apprenant lui-même que son *Royaume n'est pas de ce monde* ; & en un autre endroit , *qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César , & à Dieu ce qui appartient à Dieu*. Qu'il faut s'en tenir à ce précepte de l'Apôtre S. Paul ; *Que toute personne soit soumise aux Puissances Supérieures ; car il n'y a point de Puissance qui ne vienne de Dieu ; & c'est lui qui ordonne celles qui sont sur la Terre , c'est pourquoi celui qui s'oppose aux Puissances , résiste à l'ordre de Dieu*. En conséquence nous déclarons que les Rois ne sont soumis à aucune Puissance Ecclesiastique par l'ordre de Dieu dans les choses qui concernent le temporel ; qu'ils ne peuvent être déposés directement , ni indirectement par l'autorité des Clefs de l'Eglise ; que leurs sujets ne peuvent être exemtez de la soumission & de l'obéissance qu'ils leur doivent , ou dispensés du serment de fidélité que cette Doctrine nécessaire pour la paix publique , & autant avantageuse à l'Eglise qu'à l'Etat, doit être tenue comme conforme à l'Ecriture Sainte & à la Tradition des Peres de l'Eglise , & aux exemples des Saints.

II.

Que la plénitude de Puissance que le S. Siège Apostolique & les Successeurs de S. Pierre , Vicaires de J. C., ont sur les choses spirituelles, est telle néanmoins que les Decrets du S. Concile Oecuménique de Constance, contenus dans les Sessions 4. &

5. approuvez par le S. Siège Apostolique, & confirmez par la pratique de toute l'Eglise & des Pontifes Romains, & observez de tout tems religieusement par l'Eglise Gallicane, demeurent dans leur force & vertu ; & que l'Eglise de France n'approuve pas l'opinion de ceux qui donnent atteinte à ces Decrets, ou les affoiblissent , en disant que leur autorité n'est pas bien établie , qu'ils ne sont point approuvez , ou que leur disposition ne regarde que les tems de Schisme.

III.

Qu'ainsi il faut régler l'usage de la Puissance Apostolique par les Canons faits par l'esprit de Dieu, & consacrez par le respect général de tout le monde : Que les Régles, les Mœurs & les Constitutions reçues dans le Royaume , & dans l'Eglise Gallicane, doivent avoir leur force & vertu, & que les usages de nos Peres doivent demeurer inébranlables : Qu'il est même de la grandeur du S. Siège Apostolique, que les loix & les coutumes établies du consentement de ce Siège & des Eglises , aient l'autorité qu'elles doivent avoir.

IV.

Que quoique le Pape ait la principale part dans les questions de Foi , & que ses Decrets regardent toutes les Eglises , & chaque Eglise en particulier , son jugement n'est pas irréformable , si le consentement de l'Eglise n'intervient.

Le corps de l'Ouvrage est divisé en deux
par-

parties, qui comprennent en tout 15. Livres terminez par un Corollaire. Dans la I. Partie, qui contient trois Livres Préliminaires, dont le 1. est distribué en 18. le 2. en 15. le 3. en 13. Chapitres, l'Auteur prouve, que la *Déclaration* ne peut être notée d'aucune censure, & ne donne atteinte en rien à l'autorité du Pape. C'est ce qu'il fait voir dans le I. Livre par la Profession de Foi & l'autorité des Docteurs Catholiques qui sont dans les mêmes sentimens.

10. La Profession de Foi de Pie IV. qui renferme tous les Articles combattus par les Hérétiques ennemis des Droits du S. Siège, ne demande autre chose sur cette matière, sinon, *que l'on reconnoisse la Ste. Eglise Catholique, Apostolique & Romaine pour la Mere & la Maîtresse de toutes les Eglises; & qu'on promette une vraie obéissance au Souverain Pontife comme étant Successeur de S. Pierre & Vicaire de J. Christ.* Suivant cette règle tout ce qu'on peut proposer au delà, n'appartient point à la Foi: Ce point n'est contesté par aucun Catholique; il est sincèrement reconnu par le ^a Clergé de France; *quis hæc non fateatur? Quis pro his non fundat sanguinem?* En 1524. les Docteurs de la Faculté de Paris dans leurs Articles 18., 22., & 23. contre les Lutheriens, font profession de la même Doctrine, & savent très-bien distinguer entre ce qui est dû à l'Eglise & aux Conciles, qui ne peuvent errer, & l'o-
a *Déclar.*
Art. 1, 2.

béissance qu'on doit au Pape, & qui a ses justes bornes:

2. Pie IV. ayant fait sa Profession de Foi, selon l'esprit du Concile de Trente, y a omis exprès les prétendues Prerogatives du Pape contestées parmi les Catholiques, suivant en cela ^a l'exemple du Concile, qui s'abstenoit de prononcer sur les questions controversées, & qui pour ne pas blesser les sentimens des Théologiens François, ne voulut pas qu'on employât ces termes du Concile de Florence, ^b *in esse potestatem summo Pontifici regendi Ecclesiam Universalem*, contraires au sentiment de la Supériorité du Concile sur le Pape, quoique les Légats l'eussent demandé; les François voulant au contraire, qu'on mît à la place d'*Universalem Ecclesiam*, *omnes fideles & omnes Ecclesias*: & ^c Pie IV. consulté sur cela récrit qu'il ne faut définir comme de Foi, que les vérités, sur lesquelles tous les Peres du Concile se réunissent par un consentement unanime.

3. ^d André Duval, le premier de la Faculté de Paris qui ait osé en abandonner les anciens sentimens, convient lui-même que la formule du Concile de Florence ne touche en rien les Défenseurs de la Supériorité du Concile, & que l'expression *Universalis Ecclesiae* se prend *distributive*, & non pas *collective*; distinction fondée sur le ^e Concile de Constance, & sur la Bulle *Inter cunctas* de Martin V. où il est marqué que la Primauté du

^a Palav. cin. Hister. L. 19 c. 11. p. 313.

^b Eod. Lib. c. 13. p. 327.

^c Ibid. c. 15. p. 336.

^d Traët. de Sup. R. P. p. 4. p. 11.

^e Ibid. 2.

du Pape s'étend, non sur l'Eglise réunie en corps, mais sur les Eglises particulières.

4°. Envain *Bellarmin* & *Suarez* prétendent-ils, que la Superiorité sur le Concile ait été décidée par *Leon X.* & le Concile de *Latran*, comme on le verra dans la suite; parce que si cela étoit, pourquoi le Concile de *Trente* & *Pie IV.*, qui savoient que *Luther* avoit reveillé cette contestation en appelant du Pape au Concile, ne l'ont-ils point terminée dans la condamnation qu'ils ont faite de ses erreurs?

5°. Sans parler présentement des premiers siècles de l'Eglise, combien du tems des Conciles de *Constance* & de *Pise*, où les matières ont été agitées, examinées, décidées avec tout le soin & toute la maturité possibles, voyons-nous de grands hommes soutenir la Superiorité du Concile comme le seul sentiment appuyé clairement sur l'Ecriture & la Tradition: entre autres le célèbre Cardinal d'*Ailli* & le savant *Gerson* surnommez les Aigles de la France, & les fleaux des Hérétiques, dont l'érudition, la piété, & le desintéressement, si fort au dessus des extravagantes calomnies d'un *Nicolas Du Bois*, ont été relevez avec des éloges si justes & si magnifiques; & par qui? Par des Conciles, par leurs Adversaires mêmes, par les ^a *Labbes*, les ^b *Bellarmins*, les ^c *Theophiles Raynands*.

6°. Les questions sur la Superiorité & l'Infaillibilité ne peuvent être séparées l'une de l'autre;

I 5

a. b. *De Script. Eccl.*
c. *Manifesta de Piss quibusd. Lugd. non vindic.*
P. 391.

a Bellarm.
de Conc.
aus. Lib.
20. c. 14.

b Legimus.
dist. 93.
Dist. 19.
num. 7.
caus. 32.
q. 7. §. 17.
18. Sed.
illud. cap.
Ante
triennium
dist. 37.

l'autre ; c'est ce que font très-bien voir le Cardinal d'Ailli, Gerson & les autres Théologiens François, qui ne a prouvent principalement la Superiorité du Concile sur le Pape, que parce que celui-ci même comme Pape est faillible, *deviabilis*, & le Concile infaillible *indeviabile*, expressions tirées du Decret de Gratien, c. *si Papa*, distinct. 40. ; où il paroît que la distinction de Pape comme particulier, & comme Pape n'étoit point encore inventée, & qu'on disoit simplement, sans exception ni restriction, que le b Pape peut errer dans la Foi, a *Fide devium*, même dans ses Bulles ou Decreets : La Glose sur ces paroles prises de S. Jérôme (*si autoritas queritur, orbis major est urbe*) ne permet pas d'en douter ; *est hic argumentum*, dit-elle, *quod statuta Concilii prejudicant statuto Papæ, si contradicant*. Nos Théologiens sans avoir besoin de remonter plus haut, trouvoient ce sentiment établi dans le Droit Commun, dans les Gloses, dans Gratien Canoniste, qui étoit en vogue dans toutes les Ecoles.

7°. Ils n'étoient nullement embarrassés de ces paroles de J. C. (*Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua*) l'Achille de nos Ultramontains Modernes : La commune explication de cetems-là étoit, qu'elles se rapportoient, non à la foi particulière de Pierre, ou du Pape décidant une chose comme de Foi, mais à la Foi de l'Eglise universelle, ou selon quelques-uns de l'Eglise Romaine, appel-

peillée la Foi de Pierre , parce qu'il eut la
 gloire d'en rendre témoignage le premier, &
 au nom de tous les autres Disciples, en di-
 sant, (*Tu es Christus &c.*) Cette interpré-
 tation se trouvoit marquée dans la Glose sur
 le Chap. *a* *Recta* du Decret caus. 24. 9. 1.
 dans *S. Thomas* *a*, *S. Bonaventure* *b*, *Nico-* *a 2 2: 9 2.*
las de Lyre *c*. Ainsi le Cardinal *d'Ailli* *a b ad 3.*
 & *d Gerson* l'adoptèrent de même, en sou- *(om. in*
 tenant toujours que le privilège de l'indesc- *Matth. 16.*
 ribilité dans la Foi ne peut appartenir qu'à *& 17.*
 l'Eglise, & non au Pape, de quelque ma- *b In Cap.*
 nière qu'on le regarde; & qu'on peut ap- *22. Luc.*
 peller du Pape au Concile en bien des occa- *c 1. Aprs*
 sions, comme le premier témoigna à Cle- *Gerson.*
 ment VII. lui-même. Ce sentiment étoit *pag 921.*
 si commun & si universellement reçu, qu'il *Tract. de*
 servit de fondement aux Decrets de Con- *Ans. Ecol.*
 stance. *3 p. c. 1.*
d De
Exam.
Decl. 1. p.
conf. 1,

8. L'Université de Paris n'est pas la seu-
 le qui ait persisté dans la Doctrine du Car-
 dinal *d'Ailli* & de *Gerson*; on fera voir que
 ça été aussi la Doctrine des Universitez de
 Cologne, d'Erford, de Vienne, de Craco-
 vie, de Bologne, & même de celle de Lou-
 vain; & que loin d'être suspecte. elle a eu
 dans toutes les Eglises de célèbres Défен-
 seurs. Mais il faut dire à la gloire de l'U-
 niversité de Paris, qu'elle est celle de tou-
 tes qui s'y soit maintenue avec le plus de
 fermeté & d'érudition; *e* *Jaques Almain*, *e Lib. de*
Jean Major en sont de fideles témoins, qui *pot. Ecol.*
 nous assurent aussi que depuis le Concile de *& Lat. in*
 nous assurent aussi que depuis le Concile de *ter Opera*
 Con- *Gerson.*

Constance il n'a point été permis dans cette Faculté, non plus que dans toute l'Eglise Gallicane, d'y tenir d'autres sentimens; & qu'on y a toujours regardé comme des Déréguliers de l'ancienne Tradition ceux qui les

a Lib. 6.
Hier. Eccl.
c. 2.
b In c.
Novit. de
Judiciis.
c De Pot.
Pap. &
Concil.

ont attaquez. a *Albert Pighius*, b *Martin Azpilcueta de Navarre*, c *François Victoria* Espagnol, tout opposez qu'ils sont à nos Théologiens François, leur font la justice de les reconnoître pour de zélés Défenseurs de cette Doctrine, sans néanmoins les noter de la moindre censure. Le premier même nous apprend, qu'elle a été soutenue par le fameux *Nicolas de Catanea* Archevêque de

d Labb de
Script Eccl.
e De Script.
Eccl. de
Cons. ant.
Lib. 2. c. 14.
f T. 12.
Defensorii
P. 2. c. 30.
69. 70.
g Bellarm.
de R. P.
c. 2. Lib.
contra ha-
res. c. 2.

Palerme, connue sous le nom de *Padre*, appelé a *Lucernaturis*, & que *Bellarmin* ne peut s'empêcher de louer comme un très habile Canoniste. En Italie le Cardinal de *Zabarelle*, le Cardinal *Nicolas de Cuza* en Allemagne, en Espagne : *Alphonse* & *Tostat* Evêque d'Avila, & *Alphonse de Castro* ont tous pensé de la même manière, aussi bien qu'un grand nombre d'autres. Il ne paroît pas même que les Papes dans le tems d'Almain & de Major se soient avisés de censurer aucun de leurs Ouvrages.

h Oleris.
Raynald.

9. On voit par l'exemple de *Denys le Chartreux*, dont la h piété & la sainteté égaloient la science, que ceux qui favorisent le plus l'autorité du Souverain Pontife, se réunissent avec les Docteurs de Paris dans ce qui fait le point essentiel & la base de leurs sentimens (*cum Papa possit errare in fide*,

fide, dit ce grave Théologien, *in moribus, ac cæteris quæ sunt de necessitate salutis, ejus judicio non videtur ultimæ ac certitudinaliter standum in istis; cum non sit infallibilis Regula, neque indeviabile fundamentum.* (*b* Idcirco ad generale Concilium pertinere videtur ultima decisio credendorum; quod verum reor.)

^a Edir. Col. 1532.
1. Part.
art. 27.
^f 390.
art. 37.
^f 341.
^b art. 32.
fol. 342.

Il donne au *Rogavi pro te* &c. la même interprétation dont on a parlé ci-dessus.

10°. Quoiqu'il ne soit pas facile, si l'on veut raisonner juste, de concilier la Superiorité du Pape sur l'Eglise prise dans son Universalité avec ce qu'on vient d'entendre, Denys le Chartreux ne laisse pas de vouloir la soutenir; & comme il pense en même tems, que le Concile peut juger le Pape tant pour cause d'Hérésie, que pour d'autres crimes, & que naturellement le Juge est supérieur à celui qui est jugé, il prétend se tirer d'affaire en disant que le Pape est jugé, non pas comme Souverain Pasteur, mais en tant que criminel, en tant qu'il est membre & fils de l'Eglise, voyageur & peccable. C'est, comme on voit, une simple précision de l'esprit inventée par respect pour le Souverain Pontife; mais il ne paroît pas, ni que le sort du Pape en fût réellement bien meilleur, ni que la Superiorité du Concile sur le Pape en soit moins réelle. Le Pape une fois condamné & déposé comme membre de l'Eglise, resteroit-il sur son Siège comme Souverain Pontife? Ou cette qualité prise par abstraction subsisteroit-elle en l'air, ou seroit elle

le personnalisée ? Pour parler donc sérieusement, il faut dire que le Pape ne peut être déposé, qu'il ne le soit réellement & dans le vrai comme Pape, & même on ne le condamne qu'en ce qu'il abuse du Souverain Pontificat, ou de son autorité Papale, *« dicitur ei à Concilio Lex præfigi, ne sua potestate abutatur »* : ce sont les termes de notre Chartreux. Si on ne le regardoit, quand il s'agit de le déposer, que comme simple membre de l'Eglise, on ne le pourroit pas concevoir comme *déposable* (qu'on permette ce terme;) puisqu'un simple fidele pris *reduplicative quatenus talis*, n'a ni autorité, ni siège, dont on puisse le destituer. Il est vrai qu'on ne dépose pas le Pape comme Pape *sine addito*, mais comme Pape Hérétique ou criminel; mais c'est toujours comme Pape; ainsi sous cet égard même il est inférieur au Concile, lequel lui est aussi supérieur en qualité de Juge en dernier ressort des décisions mêmes les plus solennelles du Pape, qualité attribuée au Concile par Denys le Chartreux.

a *Ibid.*

b *Dist.*
art. 10.
n. 132.
& 199.

II. Le Sr. Dubois ignore, ou veut faire semblant d'ignorer quels ont été les véritables sentimens de la Faculté de Louvain, quand il prétend que depuis le commencement de son établissement elle a toujours cru le Pape supérieur au Concile hors le cas du Schisme, & qu'elle a reçu cette opinion des Universitez de Paris & de Cologne, d'où elle tire son origine. La fausseté d'u-

ne

ne telle prétention faute aux yeux des moins clairvoyans. Ce fut en 1438. pendant le Concile de Basle que s'établit l'Université de Louvain. Tout le monde sait, & le Sr. Dubois est obligé d'en convenir, que celle de Paris & même toute l'Eglise Gallicane adhéroit à ce Concile. La même année celle de Cologne déclare dans une réponse, qu'elle fait à son Archevêque Theodore, *que l'Eglise assemblée en Concile a la souveraine Jurisdiction, à laquelle tout membre de l'Eglise, de quelque dignité qu'il soit revêtu, etiam Papalis, est obligé de se soumettre; que le Concile ne peut être dissous, ou transféré sans le consentement du Concile même, (que le Siège Apostolique a la Superiorité sur toutes les Eglises particulieres, & non sur l'Eglise Universelle.)* C'est-là la Doctrine que l'Université de Louvain a reçue de celles de Paris & de Cologne, & qu'elle s'est renduë propre suivant le témoignage * d'*Aeneas Sylvius*, qui rapporte qu'*Amedée* Archevêque de Lion fit avoüer à *Louis de Rome* Prototaire, que les Décisions du Concile de Basle étoient des vérités très-certaines confirmées par l'autorité des Universitez de Cologne & de Louvain; qu'il les y avoit lui-même soutenuës hautement; qu'il les tenoit encore depuis qu'il étoit à Rome; quoiqu'il ne fût pas tout-à-fait sûr, qu'elles fussent de foi, comme le pensoit *Amedée* & les autres Défenseurs du Concile. Il est bon de faire ici attention que les Anciens

* Lib. 1.
Hist. Bas.
su.

Ul.

Ultramontains, qui ne faisoient que commencer à s'écarter de la vérité, ne se donnoient pas alors la liberté de parler avec autant de hauteur que le font aujourd'hui nos Ultramontains modernes.

12°. Depuis ce tems-là Adrien VI. avant d'être élevé au souverain Pontificat, fut un des plus grands ornemens de la Faculté de Louvain; il en fut le Chancelier, après y avoir professé la Théologie avec distinction: on ne peut demander un témoin plus fidele, ni un Défenseur plus célèbre des sentimens de cette Faculté (*a* *Que si par l'Eglise Romaine*, dit ce savant & pieux Théologien, *on entend son Chef, c'est-à-dire, le Pape, il est certain qu'il peut errer dans les choses qui regardent la Foi, & enseigner l'Hérésie par sa décision ou décretale, plusieurs Papes ayant été Hérétiques.*) *b* Pie II. retracte ce qu'il avoit écrit en faveur du Concile de Basle, de peur de paroître approuver comme Pape aussi bien que ceux qui l'avoient élu ses prétendues erreurs: Mais Adrien VI. devenu Pape *c* *merito doctrine & pietatis* en 1521., loin de *d* retracter ce qu'on vient de lire, le fit réimprimer dans ses Ouvrages en 1522.; *e* *Lib. 4.* desorte que *e* *Melchior Canus* & *f* *Bellarmin* *c. 1.* le mettent au rang des Adversaires de l'Infaillibilité du Pape.

13°. La liaison intime, qui a toujours régné entre les Universitez de Paris & de Louvain, & l'attention reciproque à suivre les mêmes seremens, à établir les mêmes Articles

a *In 4.*
Serm. 9.
de Confir.

b *Bull.*
vis. ad
Colon.

c *Bellarmin.*
de Script.
Ecel.

d *Labb. de*
Script. Ecel.

e *Lib. 4.*
c. 1.

f *Lib. 4.*
de R. P.

c. 2.

g *Post*

Tom 3.

Joan. Drie

de. fol.

1701.

cles de Foi, à former les mêmes Censures en 1519, 1521, 1542, 1544. contre Luther & les autres Hérétiques; le respect & l'attachement singulier des Docteurs de Louvain pour Adrien VI. suffiroient pour montrer contre le Docteur Dubois, qu'il n'est nullement vraisemblable qu'ils aient abandonné la Doctrine de ceux de Paris.

14. Mais en discutant tout ce qu'ont dit sur cette matiere les Docteurs de Louvain, qui écrivoient vers le tems d'Adrien VI., entre autres Jacques Latomus & Jean Driedo objectez par le Sr. Dubois & l'Anonyme, on fait voir que sur l'Infaillibilité ils favorisèrent ouvertement les Théologiens de Paris, & ne leur sont nullement contraires sur les autres questions. ^b Latomus en parlant du Pape, l'appelle *Judicem competentem*, son Jugement *Judicium sufficiens*: mais pour le Concile, il l'appelle *Judicem Supremum*, son Jugement *Judicium sufficientissimum*, finale in rebus Fidei. Il est vrai que dans son Ouvrage contre Tyndal, il dit, que le Pape est le Juge Souverain & ordinaire de tous & un chacun des Chrétiens; en quoi il sembleroit se contredire: mais dans un autre endroit il dissipe entièrement la contradiction apparente en expliquant en quel sens il l'entend (*Romanus Pontifex est ordinarius Judex Supremus super unumquemque Christianum, & quodlibet particulare Concilium Ecclesie Catholicae; quidquid fit de universali Concilio plenario.*) Par où l'on voit clairement, qu'il

Tom. XVI. Part. I. K entend

^a Jacob
Latomus
Defen.
Conf. Erov.
Epist.
Dedie.

Ibid. Ad-
mon. ad
Auditor.
Jean. Driedo.
de Praef.
Lib. de
Captiv. &c
Red. Gen.
bum.

^b Lib. de
Prim. R.
P. adv.
Luth. Edit.
Lov. 1550.
fol. 88, 82.

^c Lib. 3.
P. 194.

^d De ver.
gnat.
Gen. cod.
tit. f. 87.

entend que le Pape est Juge Souverain à l'égard seulement de chaque fidele, & Concile particulier, & des autres Ordinaires, le Concile général ne pouvant être regardé que comme un tribunal extraordinaire, qui n'est pas toujours en état de juger comme le Pape.

15. *Jean Driedo*, qui avoit été Disciple d'Adrien VI., & qui s'en faisoit honneur, a dit plusieurs choses de la Primauté du Pape, que l'Anonyme de Louvain a jugé à propos d'interpréter en faveur de l'Infaillibilité contre l'intention marquée de *Driedo*; il ne dit même rien qui approche de la question, que quand il fait voir qu'on peut expliquer de trois manières la promesse de J. Christ en faveur de la Foi de S. Pierre, qui ne doit point manquer; en la prenant ou pour la Foi intérieure de Pierre, de ses Successeurs, & de leur Foi personnelle, ou pour la Foi de l'Eglise Universelle, ou pour la Foi de l'Eglise particuliere, du Diocese de Rome. Quant au premier sens, sans distinguer le Pape comme personne privée, & comme personne publique, mais en parlant de sa personne indistinctement, & prise généralement dans tous ses égards, *quancumque personam gerat*, en l'opposant à l'Eglise Universelle & au Diocese de Rome; il soutient, dis-je, que ce premier sens est contraire à l'intention du Sauveur. Quant au second sens, il prétend avec raison, qu'on doit le croire de Foi. A l'égard du

troi-

Lib. 4.
de Ecol.
Script. c. 3
P. 2. & 3

Ibid. P. 3.
fol. 233.
verso.

troisième, il dit qu'il le croit pieusement ; après néanmoins avoir rapporté les raisons que des Catholiques mêmes ont de le rejeter. Effectivement on ne voit rien ni dans l'Ecriture, ni dans la Tradition, qui prouve suffisamment, que la Foi ne puisse pas manquer dans tout le Diocèse de Rome ; & que le Turc, par exemple, ou quelque autre Puissance Infidèle n'en puisse chasser, ou faire perir tous les Chrétiens. Ce qui n'empêcherait pas que le S. Siège, ou la Chaire de S. Pierre distinguée par *Driedo* du Diocèse de Rome, la Primauté & la suite de ses Successeurs, ne subsistassent toujours dans l'Eglise Universelle. Mais ceci est une autre question tout-à-fait étrangère à celles dont il s'agit. Au reste ^a *Driedo* assure, ^a Tom 2. Lib. 4 c. 4. fol. 240. que le Pape peut enseigner l'Hérésie & être contumace, & qu'en ce cas il faudroit le déposer. ^b *Josse Ravestein*, quoique favorable à ^b *Arrol. contr. II. liv. c. 10. quod est de Ecclesia.* l'Infaillibilité, n'en fait pas cependant un point capital ; & dit que quand on avouerait que quelques Papes sont tombez dans l'erreur, il suffit pour la gloire du S. Siège que l'ancienne Foi se soit conservée dans leur succession perpétuelle, le Pape qui succède, corrigeant aussi-tôt l'erreur de son Prédecesseur.

16. Les Docteurs de Louvain formèrent en 1544. le 6. Decembre leurs Articles de Doctrine, en s'attachant à celle de leur Confrere *Driedo*. Ils déclarent dans le 21., qu'il faut croire qu'il y a une Eglise véritable

Catholique visible , qui tient & reçoit tout ce qui a été , est & sera enseigné au sujet de la Foi de la Religion par la Chaire de Pierre , sur laquelle J. C. l'a fondée , de telle sorte qu'elle ne peut se tromper dans ce qui regarde la Foi & la Religion : Dans le 25. , qu'il faut croire ce qui a été défini sur la Foi & les mœurs par la Chaire de Pierre ou les Conciles Généraux légitimement assemblez. Selon Driedo dans l'endroit cité , la Chaire de Pierre se prend ou pour la Chaire Universelle , c'est-à-dire , l'Eglise Catholique ; ou pour la Chaire particuliere , c'est-à-dire , le Diocèse de Rome , que ces Docteurs pensoient pieusement ne devoir jamais s'écarter totalement de la Foi. Ce qui est énoncé d'une manière disjonctive , par la Chaire de Pierre , ou les Conciles Généraux , marque qu'il n'est pas toujours nécessaire , que l'Eglise s'assemble en Concile pour décider ; mais que tous ses Jugemens sont valides , soit qu'elle les prononce par elle-même dans le Concile , soit par le Pape en consentant à ses Decrets. Or il n'y a rien en cela , qui ne s'accorde très-bien avec les Articles des Docteurs de Paris , qui en disant Article 18. , que l'Eglise Universelle , & Art. 22. que le Concile Général représentant l'Eglise Universelle , ne peut errer , comprennent aussi sous le nom d'Eglise Universelle & de Concile Général , Pierre & sa Chaire , de la même manière , que ceux de Louvain par la Chaire de Pierre entendent l'Eglise Universelle.

171. La

17°. La plupart des Théologiens, qui prétendent que le Pape est Supérieur au Concile, ne sont opposés qu'en apparence à ceux de Paris: ils s'expriment différemment; mais dans le fond ils pensent de la même manière. C'est ce qu'on remarque, dans *Driedo*, qui semble d'abord à nier que le Pape puisse être soumis au Concile: & cependant quand il veut expliquer nettement ce qu'il pense, il assure précisément le contraire. Il dit en mots exprès aussi bien que nos Docteurs François d'après le Concile de Constance, que le Pape dans le cas d'Hérésie, ou de Schisme & soumis au Jugement de l'Eglise Universelle, & que s'il est contumace, il faut le déposer. Que le Concile Général peut régler & limiter l'usage de la Puissance du Pape par des Décrets & des Loix, auxquelles il doit se soumettre. En quoi selon Gerson consiste le fondement de la Réformation générale, que le Concile peut exercer tant à l'égard du Chef que des Membres. On voit par là, dit encore *Driedo*, comment le Concile est au dessus du Pape, & le Pape au dessus du Concile: Le Pape dans le Gouvernement & les cas ordinaires, & le Concile dans les cas extraordinaires. C'est ainsi que *Jean Major* concilie ces deux choses, qui paroissent se contredire.

18°. L'Anonyme de Louvain cite des passages de *Driedo*, pour faire voir qu'il ne reconnoit le Pape soumis au Concile, que dans le cas d'Hérésie, ou de Schisme; mais

comme cet Anonyme ne fait pas conscience de tronquer, mutiler & défigurer souvent les Auteurs, qu'il allegue, on a soin d'y faire attention, de rétablir les passages en leur entier, & dissiper ses fausses conséquences. *Driedo* conformément au Concile de Constance, ^a dit, *que quoique la Primauté du Pape s'étende sur toutes les Eglises particulieres, il ne s'ensuit cependant pas, que dans les causes qui le regardent & qui concernent le Droit Divin, il ne soit point soumis à l'autorité & au jugement de l'Eglise Universelle.* L'Anonyme avoit jugé à propos de ne rapporter que ce qu'on lit auparavant, & d'omettre ces paroles, qui montrent que le Pape a la Primauté, non sur l'Eglise Universelle, mais sur les Eglises particulieres; & qu'il est soumis au jugement de l'Eglise, non seulement dans le cas d'Hérésie ou de Schisme; mais dans toutes les causes, qui concernent le Droit Divin, ce qui comprend plusieurs autres cas. On parle dans la suite de l'Ouvrage, quand l'occasion s'en présente, des autres Docteurs de Louvain, qui ont paru depuis *Driedo* & *Latomus*.

Lib. 4.
d. 2.
c. 2.

LIV. II.

M. de Meaux le II. Livre prouve, que la Déclaration du Clergé est exempte de toute censure, par les Théologiens qui pensent différemment de ceux de Paris.

10. Il s'en falloit bien que les plus ardens Défenseurs de l'autorité du Pape dans le 15. siècle, c'est-à-dire, dans le tems que cette matière s'agitoit avec le plus de chaleur, s'éloignas-

s'éloignassent autant de nos sentimens , & parlaient d'une manière aussi peu mesurée, que les l'Infaillibilistes Modernes. *Jean de Turrecremata* un des principaux Partisans d'Eugene IV., qui ne craignoit pas de l'opposer lui seul à tout le Concile de Basle, ne laissa pas d'avouer en présence de cette Auguste Assemblée par ordre de ce Pape dans l'Apologie qu'il fit exprès pour lui, *Que a Apol. si tous les Peres d'un Concile formoient par seu Resp. un consentement unanime une définition de Foi, in pres. & qui ne fût contredite que par le Pape, in fine Tract. droit s'en tenir au jugement du Concile préfé- Tom. 13. rablement à celui du Pape. Cela revient à ce comm. n. 2. que dit la glose sur le Chap. Anastasius 19. Editio Pa- Il ajoûte, que si le Pape ne vouloit pas ac- rti. ibid x. quiescer ni obéir à la décision unanime du Concile parte resp. sur les Questions de Foi, & qu'il y résistât a- ad 1 art. vec contumace, il deviendrait comme Hérétique soumis au Concile, de même que tout autre qui s'écarteroit de la Foi. C'étoit alors le sentiment commun, & en particulier celui de *Pierre Dumont* Evêque de Bresse *b Tract. grand Partisan d'Eugene IV. Ce Pape mé- de Mon. & refert s'empêcher de le confirmer. Aujourd'hui Jacob. Card. les Défenseurs de la Superiorité du Pape la lui attribuent dans les Questions de Foi; & du tems d'Eugene IV. c'étoit tout le contraire; ils en exceptoient les affaires générales, & principalement celles de la Foi. Cependant quand on leur disoit qu'ils soumettoient en cela le Pape au Concile; quoi-**

a Turre-
crem. loc.
cit.

qu'ils le fissent réellement, ils ne vouloient pas en demeurer d'accord: Ils prétendoient qu'alors le Concile est Supérieur au Pape, non quant à l'autorité de Jurisdiction, mais quant à l'autorité d'un Jugement de discernement & de Critique: en quoi ils se contredisoient visiblement; puisque le Concile ne peut faire acquiescer le Pape à son Jugement, à ses Decrets, ni le punir comme contumace, qu'en vertu d'une autorité Supérieure de Jurisdiction, & que le Jugement définitif qui suppose toujours la Supériorité de Jurisdiction, renferme aussi nécessairement le Jugement Supérieur en discernement.

b Lib. 4:
c. 64.

2. *Turrecremata* devenu Cardinal, publia son Ouvrage intitulé, *summa de Ecclesia*, où il b soutient toujours la même Doctrine, & dit, *que dans une Question de Foi, qui est à décider, ne l'ayant point encore été, si le Concile n'est point d'accord avec le Pape ou son Légat, il faut s'en tenir régulièrement au jugement du Concile plutôt qu'au jugement du Pape.* Il le prouve par S. Bernard, *qui ne conçoit pas d'orgueil plus insupportable, que celui d'un homme qui voudroit préférer son jugement à celui de tout un Concile; & par l'Archidiacre, qui approuvant la Glose du Chap. Anastasius, dit, qu'il seroit très dangereux de confier notre Foi au caprice d'un seul homme, se qu'il entend du Pape.* Dans le même Ouvrage il expose 20. moyens de s'assurer de l'opiniâtreté d'un Pape dans l'Hérésie, & le

17.

17. est de savoir *à s'il a défini solennellement* ^{a Lib. 4. Part. 2. c. 16. fol. 322. versa. Lib. 2. c. 8. ad obj. 6.}
une erreur, la voulant faire tenir pour Catho-
lique. Ces vérités, comme on voit, ne
 peuvent guère s'accorder avec l'opinion de
 l'Infaillibilité du Pape. Il prétend néan-
 moins les concilier par une vaine & ridicule
 défaite; en disant, que dès qu'un Pape est
 Hérétique, quand ce ne seroit même qu'in-
 terieurement, il est *ipso facto* déchu de la
 Papauté, & comme déposé de Dieu. A ce
 prix-là rien n'empêche qu'on attribue éga-
 lement à tout Evêque l'Infaillibilité. Ces
 variations après tout, ces frivoles subtilitez
 de *Turrecremata* ne peuvent que nuire à
 son opinion, en même tems qu'elles font
 pour nous.

3°. *Antoine de Rosellie*, quoique attaché
 au Parti d'Eugene IV., dont il étoit con-
 temporain, ne laisse pas de reconnoître dans
 son Livre de la Monarchie, que si le Pape
 faisoit un Decret contre la Foi, ou le bien gé-
 néral de l'Eglise, ou dans d'autres cas illicites,
 & dans lesquels le Concile est au dessus du Pa-
 pe, quoiqu'on ne pût pas en appeller, on
 pourroit du moins en porter sa plainte au
 Concile, & y avoir recours comme à un Tri-
 bunal Supérieur. ^b Que le jugement du Pape est ^{b Ibid. c. 27. pag. 446.}
 soumis à celui du Concile Universel dans les
 cas où il s'agit de la Foi, du Schisme, ou du
 bien universel de l'Eglise, suivant les Decrets
 du Concile de Constance. Il explique ^{c de la c Ibid. c. 26. pag. 433.}
 Foi de l'Eglise, (*ut non deficiat fides tua;*)
 & ne croit le Pape infaillible qu'à la tête
 du

du Concile général ou de l'Eglise. C'étoit la seule prérogative qu'accordoient au Pape dans leurs écrits les plus zélés partisans d'Eugene IV. dans le tems que la matière étoit agitée avec le plus de chaleur, & leur attachement à ce Pape récompensé d'une affluence de richesses & des dignitez les plus éclatantes. On a vu que c'étoit ainsi que pensoit Denys le Chartreux sous Nicolas V. Successeur d'Eugene : Et rien n'est plus certain que c'étoit là pour lors le commun sentiment.

4. On ne sauroit excuser de mauvaise foi l'Auteur Anonyme du *Traité des Libertez Gallicanes* qui prend la liberté de tronquer un passage de St. Antonin, afin de nous le donner pour le principal Défenseur de l'Infaillibilité du Pape. Il est évident que ce fameux Théologien est dans un sentiment opposé. Il tient premièrement pour Légitimes & Canoniques les Actes du Concile de Basle avant sa translation, qui confirment les Decrets de Constance. Il ajoute que dans les choses qui concernent la Foi, le Concile est au dessus du Pape ; que dans ce qui regarde l'état général de l'Eglise, le Pape ne peut décider contre la Décision du Concile. Que si le Pape étoit Hérétique, ou suspect d'Hérésie, il ne lui appartiendroit point alors d'assembler le Concile ; qui dans ce cas par conséquent s'assembleroit & jugeroit de la Foi sans lui. Il est vrai qu'dans un autre endroit il dit, que quoique le Pape puisse er-

a Lib. 2.
c. 15.
num. 11.

b Sam.
Tom. 3.
liv. 3. P.
L. 2. de
Concordia
univ. C. 1.
c. Capitul.
2. §. 6.

d §. 7.

e Capitul.
2. §. 4

ter dans la Foi comme particulier & agissant de son propre mouvement; il ne le peut cependant point, quand il agit avec le Concile & avec le secours de l'Eglise Universelle. Mais ceci ne favorise en rien l'opinion des Infaillibilistes, & sert au contraire à expliquer le passage mal interprété par l'Anonyme, où ^a il est dit que le Pape comme Pape ne peut se tromper, quoiqu'il le puisse comme particulier. ^a *Parie 4. tit. 8. c. 1. p. 3. 5. 5.* Parce que selon S. Antonin le Pape agissant comme Pape, c'est le Pape agissant avec le Concile & le secours de l'Eglise Universelle, *utens Concilio & requirens adjutorium Universalis Ecclesiae.* Or personne ne refusera au Pape cette sorte d'Infaillibilité.

5°. Le Cardinal Cajetan plus Dialecticien, que savant dans l'Antiquité Ecclesiastique, est celui qui a commencé à rendre plus commune l'opinion de la Superiorité du Pape. Il en soutenoit aussi l'Infaillibilité; mais ^b sans noter d'aucune Censure le sentiment contraire. ^b *In 2. 2. Q. 1. A. 1.* Il s'émancipa un peu davantage quant à la Superiorité, en traitant d'erronée la Doctrine des Théologiens de Paris: mais il ne paroît pas s'être bien tiré de cette entreprise: Et les Ecrivains d'avant lui, non plus que ceux de son tems ne s'étoient point avisés de porter la témérité jusque-là. ^c *Turrecremata à la vérité la censura par rapport à la manière dont elle étoit énoncée & à l'étendue que lui donnoient les Pères du Concile de Basle: mais il ne la censura jamais en elle-même & absolument.* ^c *Apol. 1. Part. sub finem.*

Le

a *De Con.*
L. 5. P.
201. Lib.
4. P. 43.

Le Cardinal ^a Jacobatius aussi bien que la plupart des autres Canonistes Romains, la regardoient comme un sentiment probable & Catholique.

b *Ibid.*
P. 238.

c *P. 240.*

d *Ibid.*
e *Ibid.*

f *Lib. 9.*
P. 389.

g *Ibid.*
P. 390.

6. Tout favorable qu'il étoit à la Supériorité du Pape, il ne laisse pas d'enseigner, ^b *Que si dans les causes de la Foi le Pape veut statuer contre la Foi, il faut s'en rapporter plutôt au Jugement du Concile, c même dans les Questions non encore décidées & douteuses, qui regardent cette matière; & que d le Pape y doit déférer.* Que si ^c cependant il s'agit d'une Question très difficile & très épineuse, il peut suspendre la décision du Concile, mais non pas la définir. Ce qu'il pourroit certainement faire, s'il étoit bien vrai qu'il fût infallible. Que si la ^f Question paroît claire au Concile, Jacobatius ne doute nullement, qu'elle ne puisse être décidée sur le champ; & le Pape déposé, s'il fait tant que d'y résister. Dans ce cas, ^g le Pape selon lui n'ayant point de Supérieur, ne sera point jugé par le Concile: on lui dira de se juger lui-même. Mais s'il ne veut pas le faire, comme il y a bien de l'apparence, alors le Concile le déclarera Hérétique & déposé. On voit par là que ces Canonistes Ultramontains après bien des détours ne peuvent s'empêcher d'en revenir au point essentiel & fondamental de nos sentimens: moins sincères que nous, ils parlent autrement; mais au fond ils pensent de même. Ils voudroient bien ne point reconnoître

nostre d'inferiorité dans le Pape, ils en suppriment le nom ; mais laissent malgré eux subsister la chose.

7°. Jacobatius semble quelquefois panacher du côté de l'Infaillibilité, mais il ne l'a jamais enseignée expressément. Il dit bien que le *S. Esprit vraisemblablement assiste davantage le Pape d's qu'il l'a choisi pour son Vicaire*. Ce verisimiliter marque sa retenue : mais comme cette opinion lui paroît incertaine, il a raison de préférer le Jugement du Concile. Il interprète le *Ragavi pro te* &c. de la Foi de l'Eglise Universelle selon le sens de la Glose, dont on a parlé ci-dessus. Il approuve aussi l'interprétation de ceux, qui l'entendent de la Foi de l'Eglise spécialement commise à Pierre, c'est-à-dire de l'Eglise Romaine.

8°. Mais voici le plus fier & le plus animé de nos Adversaires ; c'est Bellarmin le Coriphée de nos Ultramontains modernes. Il y a deux Questions, savoir si le Pape est Supérieur au Concile, & s'il est infaillible, écoutons notre brave Antagoniste sur la première : *Le Souverain Pontife à parler simplement & absolument, est au dessus de l'Eglise Universelle & du Concile Général, de manière qu'il ne reconnoît au dessus de lui aucun Tribunal*. Cette proposition est presque de Foi, ferè de Fide. Quelle est donc cette espèce de montre-là, s'écrie M. de Meaux, *Quid hoc monstri est ?* Ce qui est presque de Foi, n'est pas tout-à-fait de Foi. Est-ce donc que

a Lib. 2.
d: Co. 6
aut. Co. 17.

que Dieu ne l'a révélée, ou que l'Eglise ne l'a décidée qu'à demi? Y a-t-il donc une demi-Foi, la Foi peut-elle se partager? Ce que Dieu n'a point révélé, ce que l'Eglise n'a point décidé pleinement & entierement, ne l'est point du tout. Jamais personne avant Bellarmin ne s'étoit imaginé une aussi plaisante & aussi ridicule expression, que le *ferè de Fide*. Tout le succès qu'il peut en espérer, c'est de faire voir l'extrême envie qu'il a de décider en maître à tort à travers. Son Eminence seroit-elle plus ferme dans ses preuves? Il tire la plus forte du Decret de Leon X. dans le Concile de Latran; après quoi il ajoute: (*on ne peut*, dit-il, *rien répondre à l'autorité de ce Concile, sinon, ou qu'il n'est point Général, ou qu'il n'est point reçu, ou qu'il n'a point défini cela comme de Foi.*) On s'attend sans doute à le voir détruire & mettre en poudre chaque membre de l'objection; mais qu'on ne s'effraye point, il nous fera quartier. (*Sed non fuisse Generale vix dici potest*) dit Bellarmin. *O certam auctoritatem & ineluctabilem*, réplique notre illustre Auteur, *ô claram decisionem, firmamque censuram! Ferè de fide, vix dici potest.* Que ce Concile ait été reçu, ou non, cela ne doit pas beaucoup embarrasser; puisque selon Bellarmin il n'est point sûr qu'il ait été Oecumenique ni qu'il ait défini la Supériorité du Pape comme de Foi, *dubium est. Et ideo*, continue-t-il, *non sunt proprie Heretici, qui contrarium sentiunt; sed a te-*
me-

a *ibid.*

meritate magna excusari non possunt. On verra par la suite ce qu'on doit penser de cette prétendue témérité : Nous voilà toujours à couvert de l'Hérésie & de l'erreur, de l'aveu même de notre Eminentissime Jésuite. Envain prétend-il après cela pouvoir dire que ce Concile a été Général, parce qu'il étoit ouvert à tous les Evêques, & que tous y avoient été appelez ; puisqu'il n'y en avoit pas même un cent comme il l'avouë, qu'ils étoient presque tous Italiens, que les François se déclarerent contre ouvertement ; qu'ils n'y furent appelez que par Jule II. leur ennemi mortel dans le tems des plus grands troubles & des guerres les plus cruelles, qu'il avoit par tout allumées contre eux, exerçant toutes sortes d'actes d'hostilité pour leur faire sentir les effets de sa haine implacable ; ensuite par Leon X. lorsque les divisions n'étoient pas encore calmées. Il est donc absolument faux que nos Evêques pussent trouver aucun moyen de se rendre au Concile, n'y ayant point du tout de liberté.

Mais pour anéantir absolument l'Oecuménicité de ce Concile, il ne faut que faire attention à la manière foible & chancelante, dont en parle Bellarmin lui-même. Et ce qui est remarquable, c'est que dans la liste des Conciles Généraux au Tome IV. de l'édition de Rome, ce Concile y est mis hors ligne d'un caractère différent de celui des autres, & non point dans le même rang. Il faut

faut ajouter que c'est si peu une définition du Concile, que cela n'y a été dit que comme en passant dans la Bulle de Leon X., qui d'ailleurs ne pouvoit pas être juge dans sa propre cause.

9°. Sur la seconde Question qui regarde l'Infaillibilité, Bellarmin ne fait non plus que vaciller, & prononce d'un air très-peu assuré. Après avoir rapporté le sentiment des Docteurs de Paris, que le Pape même comme Pape peut enseigner l'Hérésie, voici comme il parle: *a Cette opinion n'est pas proprement Hérétique; car nous voyons encore l'Eglise tolerer ceux qui la tiennent, elle semble cependant entièrement erronée & prochaine de l'Hérésie.* Ce Cardinal s'imagine-t-il nous faire grace d'appeller toléré un sentiment qui n'a jamais été condamné, soutenu dans toute l'Eglise par tant & de si grands hommes de son propre aveu, par tout ce qu'il y a eu de plus savant & de plus pieux, par Adrien VI. lui-même, qui l'a publié & fait réimprimer à la face de toute la Terre étant devenu Pape? Qu'appellera-t-il donc Catholique, si une telle Doctrine ne mérite pas ce nom? *Videtur omnino erronea;* c'est-à-dire, qu'il semble à Bellarmin; c'est là son opinion; *verbum VIDETUR*, dit fort judicieusement ^b Melchior Cano, *judiciorum infirmat certitudinem.* S. Thomas & les autres Théologiens se servent du mot *videtur*, quand la chose n'est pas certaine, mais douteuse: Que notre sentiment semble

^a De

Script. Eccl.

^b Lib. 15.

c. 5 p 330.

Lib. 8. c. 5

pag 474

ble erroné à Bellarmin , à la bonne heure ; cela ne nous incommodera pas beaucoup : Mais l'Archevêque de Strigonie, le Sr. Du-bois & l'Anonyme de Louvain en auroient donc dû rester-là , & ne pas metamorpho-ser ce *videtur* en une décision certaine & ir-refragable.

10. * Suarez, autre célèbre Jesuite a la bonté de ménager au peu davantage nos Docteurs de Paris, quand il traite de la Su-periorité du Pape : il rapporte les deux sen-timens opposez , & en parlant comme d'o-pinions diverses que tiennent les Catholiques. Il préfère l'affirmative , mais sans taxer la negative de la moindre censure. Il est un peu moins traitable sur l'Infaillibilité. (*C'est une vérité Catholique* , dit-il , *que le Pape décidant ex Cathedra est une Regle de Foi, qui ne peut se tromper. Ita docent hoc tempo-re omnes Catholici Doctores ; & censeo esse rem de fide certam.*) *Censeo*, Je pense mar-que seulement son opinion particuliere. On ne parle point de la sorte , quand il s'agit d'une vérité , qui appartient véritablement à la Foi de l'Eglise Catholique : on ne dit point *censeo*, je pense , mais *credo*, je crois, ni, *ego*, mais tous, *omnes*. Suarez prétend que tous les Docteurs Catholiques de son tems enseignent cela : il pense donc qu'avant ce tems-là on ne croyoit pas la même cho-se. Mais tous les Catholiques avec Vin-cent de Lerins ne regardent comme Article de Foi, que ce qui a toujours & partout-
Tom. XVI. Part. I. L été

De fide
 Disp. 4.
 Sect. 7.
 num. 11.

été crû de la même manière, *quod ubique, quod semper*. Or le Cardinal d'Ailly, Gerson, Tostat, Almain, Major, Adrien VI. & une infinité d'autres n'étoient pas si fort éloignez du tems de Suarez, & valoient bien la peine de les compter pour quelque chose. Suarez d'ailleurs n'a aucun Jugement Ecclesiastique à nous citer, qui ait établi cette prétendue croyance. Et quand il a dira que Leon X. dans sa Bulle contre Luther a condamné comme Hérétique la proposition 29. (il a voulu dire la 28.) parce qu'elle nioit l'Infaillibilité; il nous permettra de répondre, que rien de tout cela n'est vrai. 1^o. Leon n'a pas condamné un seul mot des Articles de Luther *absolument*; il les a condamnés tous *respectivement* comme Hérétiques ou scandaleux &c. 2^o. il ne s'agit nullement de l'Infaillibilité du Pape dans la proposition, la voici toute entière. (*Si le Pape avec une grande partie de l'Eglise avoit décidé telle & telle chose, &c. que la décision fût véritable, il n'y auroit ni péché, ni hérésie de penser le contraire, principalement dans une chose non nécessaire au salut, jusqu'à ce que le Concile Général eût approuvé un sentiment, & condamné l'autre.*). Or cela est faux pris généralement: Il y a des vérités si claires, qu'il suffit de les connoître pour être obligé de les croire même avant le Jugement du Pape, ou de l'Eglise, à plus forte raison après qu'ils ont prononcé. Telles étoient les vérités opposées à la plupart des erreurs de

a *Ibid.*
132.

de Luther. L'Eglise est infallible absolument & en elle-même sans qu'elle soit assemblée en Concile; puisque le Concile ne l'est que parce qu'il la représente; c'est ce que Luther ne vouloit pas reconnoître, & ce qui l'a fait justement condamner. Mais ces erreurs n'ont jamais entré dans l'esprit de nos Docteurs François; & ne peuvent nullement être confonduës avec leur sentiment contre l'Infaillibilité du Pape, qui n'a jamais été flétri par l'Eglise (ce qui n'auroit pas manqué d'arriver dans ce cas-là,) ni dans le Concile de Trente; ni dans la Profession de Foi de Pie IV.; ni par aucun autre Decret. Qu'une troupe de Moines donc pense autrement ou par envie de chicaner, ou par crainte & par intérêt, ou par flatterie, ou pour payer par là ces énormes privilèges, dont la Cour de Rome les a gratifiés, ou qu'ils s'imaginent par une ignorance populaire avancer de beaucoup les affaires de l'Eglise; & qu'ils ne sauroient trop se déchaîner contre les Hérétiques, qu'il y va même de la pieté; que nous importe? Permis à Suarez de ranger toute cette populace Scholastique & peu judicieuse de son côté; & à nous de nous en tenir avec les plus pieux & les plus savans Théologiens à la Doctrine antérieure & à toute l'Antiquité Sacrée.

110. Il n'y a personne qui ne sache qu'André Duval est le premier des Docteurs de Paris qui se soit écarté de leur sentiment,

L 2

&

a *Elenchus*
p. 9 de
Sup. Rem.
Pont. Potest.
p. 4. Q. 5.
p. 843.
Q. 8.
p. 845.
col. 2.
p. 855.
col. 1.

& qui ait travaillé à introduire dans leur École l'opinion contraire. Cependant après avoir rapporté d'assez bonne foi, que ces Docteurs soutiennent la Superiorité du Concile, & nient l'Infaillibilité du Pape, il leur fait la justice de reconnoître leur Doctrine exempte de toute censure, de toute note d'hérésie, d'erreur & de témérité : Et si dans sa Réponse au Livre de la Puissance Ecclesiastique & temporelle de *Richer* il traite d'erroné son sentiment, il fait entendre en même tems, que ce n'est pas le sentiment en lui-même, mais la manière de l'énoncer; parce que, dit-il, *de fide est Concilium esse* b pag. 11. *supra Papam.* b Duval même prouve très-bien qu'il n'est point de Foi que le Pape soit infallible. Q. 1. p. 75.

c Tom. 3.
Sect. 4.
c. 16. n. 54.
Sect. 5.
c. 2.

12°. Il est à remarquer qu'en Italie même on permet d'y soutenir la même chose. Dominique de la Ste. Trinité Carme Déchaussé a fait imprimer à Rome il n'y a pas longtemps sa Bibliothèque Théologique. Il y enseigne l'Infaillibilité & la Superiorité du Pape; mais il assure qu'elles ne sont décidées clairement & expressement par aucun Decret, ni proposées à croire à tous les Fidéles. D'où il s'ensuit que les Decrets soit de Lion, soit de Florence, soit de Latran, ne doivent point être regardez comme des Décisions claires & formelles; quoiqu'en disent quelques-uns de nos Adversaires. Ce Carme dit que son sentiment est de Foi *quoad se, non quoad nos*; c'est-à-dire, que c'est

c'est selon lui une vérité révélée de Dieu, quoique non déclarée comme telle par l'Eglise.

13. On a vu que les anciens Lovanistes se réunissoient avec nous dans le point essentiel. Ceux qui sont venus après eux, ont comme les autres Scholastiques des derniers tems dégénéré peu à peu, & se sont toujours écartez de plus en plus de la sage modération de leurs Ancêtres & de la pureté de leurs sentimens. Ruard Tappes dont ^a l'Anonyme de Louvain cite quantité ^a *Orat. Th. L. 3.* de passages, se déclare pour l'Infaillibilité Papale; mais s'abstient encore de toute Censure à l'égard de la Doctrine opposée, il se contente de dire la sienne plus vraisemblable, ^b *ut verisimilius sit &c.* Il seroit à ^b *D. B. Lev. Att. 1. n. 7. D. B. Lev.* souhaiter que l'Anonyme & les autres eussent imité sa modestie. ^c Jean Wigers prétend l'opposée *non probable*. Il dit ailleurs ^c *que quelques-uns regardent l'Infaillibilité du Pape comme de Foi; & l'Anonyme l'ayant cité ajoute d'une manière absolue; si quidem de fide est nullum omnino Pontificem, ut talem, errare in fide; sans avoir aucun égard à l'expression plus modérée de Wigers; ab aliquibus habetur de fide.* Stapleton veut, que ce soit une vérité maintenant certaine parmi les Catholiques. Le *nunc* de Stapleton non plus que le *hoc tempore* de Suarez ne sont pas d'une grande force pour bien appuyer une assertion telle que la leur. Des Théologiens aussi voudroient faire tout d'un

& qui ait travaillé
cole l'opinion

avoir rapport

Docteurs sou

cile, & nien

fait la ju

exemte

réfie,

Répo

tique

ro

libre opinion
sans qu'
et

Mais ces
qu'une chose ar.
on n'a aucune connoiss.
otapleton ajoute encore un degré
entièrement erroné, *plaise erronée*, qu'
ent Hæresici sustinerent. Mais en cela plus
outré que Bellarmin, il ne fait qu'décrédi-
ter la cause; & en mêlant impudemment
les Hérétiques tant de pieux & savans
Docteurs, il se rend indigne de toute créan-
ce & de tout égard. Bellarmin décide d'u-
ne manière plus mesurée sur la Supériorité,
& plus rigide sur l'Infaillibilité: Ces Lov-
nistes font tout le contraire; peut-être bien par
respect pour leur ancien Confrere Adrien
VI., dont l'autorité leur étoit plus connue
& plus chere. Mais quoiqu'il en soit des
diverses passions qui ont remué les efforts
de ces différens genies, leurs variations &
leurs contradictions marquées prouvent as-
sez qu'ils ne se conduisoient par aucune Re-
gle fixe ni certaine, & combien ils s'éloi-
gnoient de l'exacte & pure simplicité de la
Foi. Ainsi on ne doit pas s'étonner de voir
les

FRANÇOISE. 165
 scolastiques
 ces de
 piété
 à

165
 ont été établies, sont non seu-
 les hérétiques, qui
 Schismatiques, hors de l'Eglise.
 destituez ipso facto de la Jurisdic-
 tion, séparez de toute Communion,
 pale, éviter, & même brâler tout vif,
 doit, évitez, & même brâler tout vif,
 pareilles extravagances ne mériteroient gu-
 re d'être conservées à la Postérité, si elles
 ne faisoient parfaitement sentir jusqu'où peut
 aller l'ignorance guidée par une fausse piété,
 & un zèle tout-à-fait déréglé & mal en-
 tendu. On fait voir ici par Melchior Cano

14. Quel cas on doit faire de l'autorité des Scho-
 lastiques modernes. On peut très-bien sans
 les mépriser se dispenser de les suivre. Ce
 seroit même aller contre toutes les Regles
 de la Foi & donner dans des erreurs grossie-
 res, que de s'attacher à eux en abandonnant
 toute la suite de la Tradition & ce qu'on
 a pensé dans tous les siècles. Il faut dis-
 tinguer aussi entre opinion commune, & u-
 ne décision certaine de l'Ecole. Celle-ci
 regarde les choses qui appartiennent à la Foi;
 L 4 cel-

coup un Article de Foi d'une opinion qui tout au plus a passé pour libre & douteuse pendant 200. ans: & cela sans qu'il soit depuis intervenu aucun Décret de l'Eglise; comme si la Foi dépendoit de leur caprice. Wigers prononce d'un air plus sévère sur la Superiorité du Pape; il donne la *Conclusion comme prochaine de la Foi, & tenue presque de tout le monde.* Mais ces façons de parler ne marquent qu'une chose arbitraire, douteuse, dont on n'a aucune connoissance certaine. Stapleton ajoute encore un degré de severité, & soutient le sentiment contraire entièrement erroné, *plabe erronea, qualem Hæresici sustinerent.* Mais en cela plus outré que Bellarmin, il ne fait que décréditer sa cause; & en mêlant impudemment avec les Hérétiques tant de pieux & savans Docteurs, il se rend indigne de toute créance & de tout égard. Bellarmin décide d'une manière plus mesurée sur la Superiorité, & plus rigide sur l'Infaillibilité: Ces Lovanistes font tout le contraire; peut-être bien par respect pour leur ancien Confrere Adrien VI., dont l'autorité leur étoit plus connue & plus chere. Mais quoiqu'il en soit des diverses passions qui ont remué les ressorts de ces différens genies, leurs variations & leurs contradictions marquées prouvent assez qu'ils ne se conduisoient par aucune Règle fixe ni certaine, & combien ils s'éloignoient de l'exakte & pure simplicité de la Foi. Ainsi on ne doit pas s'étonner de voir les

les Scholastiques du dernier siècle mettre par un excès de zèle contre les Lutheriens toute leur piété à exagérer & porter plus ou moins au delà de ses justes bornes l'autorité Pontificale, & se disputer comme à l'envi lequel y ajoutera davantage; ni d'entendre dire à un Nicolas de Cevoli, que les Pro-^{a Lib.} positions du Clergé de France sont toutes prises de l'Institution de Calvin, qu'elles sont entie-^{Atlas Au-} rement Hérétiques, que les Evêques qui les ^{tigraphi-} ont établies, sont non seulement Hérétiques, ^{nuper editi} Schismatiques; hors de l'Eglise. Mais même ^{cons'a Dech.} destituez ipso facto de la Jurisdiction Episco-^{Cleri Gall.} pale, séparez de toute Communion, qu'on les ^{Colo. apud} doit éviter, & même brûler tout vifs. De ^{Guill} pareilles extravagances ne mériteroient guère d'être conservées à la Postérité, si elles ne faisoient parfaitement sentir jusqu'où peut aller l'ignorance guidée par une fausse piété, & un zèle tout-à-fait déréglé & mal entendu.

14. On fait voir ici par Melchior Cano quel cas on doit faire de l'autorité des Scholastiques modernes. On peut très-bien sans les mépriser se dispenser de les suivre. Ce seroit même aller contre toutes les Regles de la Foi & donner dans des erreurs grossières, que de s'attacher à eux en abandonnant toute la suite de la Tradition & ce qu'on a pensé dans tous les siècles. Il faut dis-^{b Melch.} tinguer aussi entre opinion commune, & u-^{can. L. 2.} ne décision certaine de l'Ecole. Celle-ci ^{c. 5.} regarde les choses qui appartiennent à la Foi;

a Ibid.
c. 4.

celle-là les choses qui ne sont point de Foi.
1^o. On a n'est point obligé d'embrasser ni l'opinion du plus grand nombre, ni l'opinion commune même des Peres, à plus forte raison des Scholastiques; ni même l'opinion de tous; quoiqu'en matière importante il seroit téméraire de s'écarter du consentement unanime. 2^o. Ce qui marque une opinion, & non pas une décision sûre, c'est quand on n'use point des termes, d'*Hérétique*, d'*erroné*, ou que l'on ne dit point que c'est *un dogme de Foi*, que les Catholiques doivent croire la chose de Foi, ou que l'on se fert de ces notes seulement en opinant, & non pas en décidant absolument. 3^o. car on peut dire, *je pense, j'opine, il semble* que cela est de Foi, ce qui laisse la chose indécise & dans le rang des opinions. 4^o. b La seule marque d'une décision Doctrinale & certaine, c'est d'affirmer & de décider simplement & absolument, que cela est *Hérétique*, *erroné*, *un Dogme de Foi* &c. 5^o. Il ne suffit pas que quelques Théologiens, ou un grand nombre, ou le plus grand nombre d'un même siècle disent d'une manière décisive & absolue, *cela est de Foi, erroné, Hérétique*: mais pour obliger les Fideles à embrasser leur décision comme Catholique, il est nécessaire que les Théologiens prononcent tous de la même façon soit sur la Foi, soit sur les mœurs par un consentement unanime, & qu'ils aient toujours constamment statué de même. L'application de ces

b Lib. 5
c. 5.

Re-

Regles est aisée à faire aux matières présentes. De là il s'ensuit évidemment que nous sommes à couvert de toute censure. Loin-d'avoir contre nous la perpetuelle unanimité des Scholastiques, pour peu qu'on fasse attention à toute la suite des tems, nous l'emportons de beaucoup & par le nombre des Théologiens & par le poids de leur autorité. Ni Eglise, ni les Papes n'ont porté aucun jugement en faveur de nos Adversaires. Ainsi quand les Scholastiques du dernier siècle auroient épuisé contre nous toutes les Censures imaginables, ils n'auroient pu le faire que par la plus téméraire précipitation: Ils ne l'ont point fait du moins par un jugement fixe, certain & unanime; mais quelques-uns seulement en termes qui ne marquent tout au plus que leur opinion particulière. Mais quand nous proposerons pour nous l'autorité irrefragable des Decrets du Concile de Constance, quel cas pourratt-on faire de Théologiens d'un poids infiniment moins considerable, qui feroient assez hardis pour oser la contredire?

150. Il n'est pas difficile de faire voir que les autres notes ou qualifications ne sont nullement applicables à nos sentimens. Gerfon est sans contredit celui qui a donné là dessus les Regles les plus exactes, surtout dans son Livre intitulé, *declaratio veritatum quæ credi debeant*. Après y avoir expliqué les notes d'*Hérétique*, d'*erroné*, il a enseigné d'après Gabriel Biel; qu'une Proposi-

L 5

tion

In 4.
Di. 13. 9.
v. Art. 5.
Dub. 1.

tion qui sent l'Hérésie, est celle d'où l'on tire une conclusion Hérétique, en supposant une chose, qu'on ne peut raisonnablement nier: telle est cette Proposition: *Grégoire le Grand n'a point été le Vicaire de J. C.*: car en supposant comme une vérité, non de Foi, mais certaine d'ailleurs, que S. Gregoire a été élu Souverain Pontife, il s'en suivroit que celui qui a été élu canoniquement Souverain Pontife, n'est point le Vicaire de J. C.: ce qui seroit Hérétique. Or rien de tout cela n'a d'application à la Doctrine des François; puis qu'on n'y peut joindre aucune supposition évidente; qui en fasse conclure une Hérésie.

La Proposition *mal sonnante en matière de Foi* revient selon Mr. de Meaux à celle qui sent l'Hérésie: *Hæc ad aurēs; dicitur, illa ad gustum quendam refertur*: Melchior Cano la confond avec celle qui est capable de blesser les oreilles pieuses. La Proposition *dangereuse dans la Foi* n'est pas non plus fort différente des deux précédentes: c'est celle qui fonde le certain sur le douteux, une vérité de Foi fut une opinion, & expose ainsi la Foi même au danger d'être regardée comme aussi ruineuse, aussi peu solide, aussi susceptible de fausseté, que l'opinion. Telle est cette Proposition de *Vernant* (*Si le Pape n'est point infallible, il faut changer notre Profession de Foi, & ne plus dire que nous croyons la Ste. Eglise Catholique & Romaine.*

Rien n'est plus vain ni plus frivole que la
qua-

qualification de *Schismatique*, employée sans la moindre attention à la valeur des termes par Mr. de Strigonie. Les Cardinaux ^{a Rep. au} Du Perron & Bellarmin reconnoissent eux-mêmes, ^{Roi de la} que leur Doctrine de la Puissance in- ^{Gr. Bret.} directe du Pape sur le Temporel n'est point ^{Edic. d'un} de Foi, ni à croire sous peine d'Anathême ^{Etienn} & d'excommunication; que par conséquent ^{P. 663.} la notre qui est contraire, ne peut en rien fonder aucune division de Communion. Il n'y a point de Schisme, où il n'y a point de séparation.

Le Clergé de France ne se sépare de personne, ni ne sépare personne de sa Communion. L'accusation de Schisme injustement intentée par Mr. de Strigonie contre des Confreres pacifiques, retombe donc à plomb sur son Auteur, il en est seul coupable. C'est aussi la passion & l'extravagance, encore plus que l'envie de censurer, qui lui font traiter à tort & à travers *d'absurde & de détestable* une Doctrine, qu'il n'ose pas même dire contraire à la foi. On donnera la suite de cet Extrait dans le Journal suivant.

ARTICLE VIII.

RECUEIL de Discours sur diverses Matières importantes, traduits ou composez par JEAN BARBEYRAC, Professeur en Droit dans l'Université de GRONINGUE : qui y a joint un *Eloge Historique de feu Mr. NOODT*. En deux Tomes In-12. En tout 761. pages. à Amsterdam chez, Pierre Humbert 1731.

LEs Discours qui composent ce Recueil contiennent effectivement des matières curieuses & importantes ; on en jugera par les Titres que nous allons indiquer. Les deux premiers Discours, qui sont imprimez pour la troisième fois, sont *Du Pouvoir des Souverains & de la Liberté de Conscience* par l'illustre Mr. Noodt. Comme ces Discours sont assez connus & qu'ils ne sauroient l'être trop, nous y renvoyons ceux qui ne les connoissent pas encore ; nous pouvons ajouter que les Souverains & les Sujets y trouveront les maximes les plus sûres & les plus équitables pour former un bon Gouvernement.

Le III. Discours imprimé pour la seconde fois, est du savant JEAN FREDERIC GRONOVIVS sur la *Loi Royale du Peuple Romain* : Le IV. Discours qui paroît en François pour la première fois, est traduit du Latin de Mr. SLICHER & a pour titre,

de

de la juste Défense de l'Honneur : où l'on traite en particulier des Duels. Le V. Discours imprimé pour la troisième fois est de Mr. BARBEYRAC & a pour titre *de l'Utilité des Lettres & des Sciences par rapport au bien de l'Etat*. Le VI. & dernier Discours est du même & agite la Question, *s'il est permis d'échaffauder en Chaire le Magistrat, qui a commis quelque faute*. Ce Discours paroît pour la première fois en François. Il seroit à souhaiter les Prédicateurs observassent dans tous les Etats les maximes de l'Auteur, qui nous ont paru très sages & convenables au bien de la Société.

Mr. Barbeyrac a mis à la tête de ces Discours des Préfaces Instruitives outre un *Eloge Historique* de feu Mr. NOODT, qui ne peut que faire beaucoup de plaisir à ceux qui ont connu cet Illustre Professeur. La *Bibliothèque Raisonnée* a donné un détail circonstancié de cet Eloge & des Discours, aussi bien que le *Journal Littéraire*. Nous y renvoyons le Lecteur.

ARTICLE IX.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DE PARIS.

GReg. du Pays a publié un *Traité d'Horlogerie* traduit de l'Anglois, In-12. pag. 188. dans les Chapitres VIII. IX. X. & XI. on donne l'Histoire des Horloges en général, des Montres & des Pendules. On ne convient pas sur l'invention

tion des Horloges à Pendule ; les uns en font honneur à Riccioli , d'autres à Galilée ; mais le plus grand nombre l'attribue à Mr. Huygens, qui a rendu commun l'usage des Horloges à Pendule ; par son Ouvrage sur cette matière & le dessein qu'il fit graver en 1673. L'Auteur de ce Traité assure que le Docteur Hook inventa vers l'an 1658. les Montres à spirale , & que Mr. Huygens les perfectionna par le ressort spiral qui regle le Balancier. Harlow inventa en 1676. les Pendules à répétition , & appliqua son invention aux Montres de poche ; mais elle fut perfectionnée dans le même temps par le célèbre Horloger *Quare*.

On a donné une *Rélation Historique* de la dernière Révolution arrivée à Constantinople. On y trouve plusieurs particularitez curieuses, mais le stile en est négligé.

Vincent a imprimé le I. Volume de l'*Histoire générale de Languedoc* , avec des notes et des pièces justificatives , composées sur les Actes et les Titres originaux , et enrichies de divers manuscrits ; par deux Bénédictins de la Congrégation de S. Maur. Paris in-8. 1739. On dit beaucoup de bien de cet Ouvrage , qui est une Histoire fort curieuse de l'ancien Royaume d'Aquitaine. On trouve dans ce I. Volume ce qui s'est passé depuis le second siècle de la République Romaine , jusqu'à la mort de Charles le Chauve ; savoir les expéditions & les exploits des *Trois Rois* ; des événemens arrivés dans ce Pais pendant la domination des Romains ; l'invasion des Visigots , leur établissement & leur expulsion ; & enfin comment le Royaume d'Aquitaine fut origé par Charlemagne. Ce Volume fait souhaiter la publication des autres qui doivent le suivre.

2011

Gifart

Giffert & Gauduin débitent la nouvelle *Histoire de l'Eglise de Meaux*, que Mr. le Cardinal de Bissy a fait composer par D. Toussaint du Plessis Bénédictin de la Congregation de St. Maur. On y trouve bien de choses curieuses ; mais on se plaint qu'on en a omis plusieurs importantes, & qu'on n'y rend pas à Mr. Bossuet toute la justice qui est due à cet illustre Prélat ; dans le détail qu'on donne de sa vie, de ses Ouvrages & de ses disputes avec Mr. de Fenelon.

Les mêmes Libraires ont publié en 4. vol. in-8o. & 6. vol. in-12o. les *Sermons de Mr. l'Abbé Anselme*. Ce sont des Discours véritablement Chrétiens, qui édifient autant qu'ils plaisent par la force & l'élevation des pensées, par l'élegance & la pureté du langage. On a aussi imprimé les *Sermons du P. de la Baiffere*, Prêtre de l'Oratoire, qui sont très-estimés. Ce Prédicateur a eu un grand succès dans Paris & dans les Provinces. On trouve quelquefois trop d'esprit & de fleurs dans ses Discours : mais les images en sont belles, les pensées délicates, le stile grand & sententieux, & on est charmé de la clarté & de la sublimité du langage, presque tout emprunté de l'Ecriture.

Rigoles, Libraire à Lyon, publia l'année dernière la seconde & dernière partie de l'*Histoire Littéraire* de la Ville de Lyon par le P. de Colonis, Jésuite. Cette dernière partie commence à l'année 600. & finit à l'année 1730. On loue les recherches du savant Auteur, mais on ne trouve pas dans son Ouvrage autant d'ordre & de goût qu'on en attendoit de cet habile homme.

M. l'Abbé Terrasson a publié un Roman politique qui renferme de belles leçons. Il est intitulé : *Sethos Roi d'Egypte*, in-12. 2. vol. L'Histoire

toire de ce Prince , grand Conquerant & célèbre Législateur , est remplie de réflexions solides , de sages maximes , & d'une érudition choisie. D'abord Sethos reçoit des instructions , & dans le reste de l'ouvrage il montre par sa conduite qu'il en a bien profité. On peut dire que Mr. l'Abbé Terrasson a réussi dans ce Roman à se rendre utile & à plaire à ses Lecteurs.

On a publié un *Abregé de l'Histoire universelle* par M. Claude de Lisle , Historiographe & Censeur Royal , in-12. 7. vol. 1731. Cet Ouvrage peut être utile pour se rappeler certains faits Historiques , mais on n'y trouve aucun des agrémens dont il étoit susceptible. Ce qui regarde l'ancienne Histoire Gréque & Romaine est traité avec une juste étendue & avec soin ; mais l'Auteur n'a pas également réussi par tout ; il a négligé plusieurs morceaux d'Histoire très-curieux , & surtout celle des Empereurs de Constantinople. Son stile déplaît quelquefois , il ne choisit pas toujours les faits les plus importants , & il ignore l'art de les lier d'une manière propre à attacher les Lecteurs.

Briasson , qui donna l'année dernière le *nouveau Théâtre Italien* , a recueilli depuis quelques tems en 3. vol. in-12. toutes les *Parodies* qui ont réussi sur le Théâtre. Ce Recueil est fort amusant & il a été bien reçu.

Chaubert a publié le I. Volume d'un * *Recueil de Pièces d'Histoire & de Littérature* , in-12. dont on promet une suite tous les trois mois. L'Auteur assure qu'il ne s'est proposé d'autre but que de plaire à l'esprit , ou de l'orner de connoissances

* On trouve ce Recueil à Amsterdam chez M. de Sauter.

Ces solides, & qu'il ne donnera aucune pièce où l'on ne puisse trouver quelque chose de singulier & de nouveau. Il ne promet pas que tout sera excellent, un Ecrivain qui redoute le jugement du Public ne contracte pas de pareils engagements. Les Lecteurs judicieux se contenteront de trouver dans chaque pièce des traits qui puissent la faire estimer. On aura soin d'en traduire plusieurs de l'Anglois pour donner plus de variété à cet Ouvrage. L'Auteur déclare qu'il n'aspire point à la gloire des Compilateurs érudits, ni arborer l'en-seigne de Savans, il ambitionne principalement les suffrages des personnes polies, qui sans mépriser le savoir, & sans courir après le frivole, estiment ce qui peut plaire à l'esprit, ou instruire sans causer du dégoût. Voici les pièces contenues dans ce Volume. I. *Lettre de M. D. ****. à un de ses amis sur la nouvelle Edition des Oeuvres de M. l'Abbé de S. Réal.* II. *Panegyrique de la Régence de Madame Royale Marie F. B. de Savoie.* III. *Réflexions nouvelles de M. de la R****.* IV. *Histoire du Mahometisme.* V. *Remarques sur l'administration des Finances des Romains, traduites de l'Anglois.* VI. *Dissertation touchant la part qu'eut le Pape Zacharie à la déposition de Childeric.* VII. *Dissertation si la grandeur temporelle de l'Eglise n'est point contraire à la loi de Dieu, & aux maximes des tems Apostoliques.* VIII. *De la manière de compter par siècles; du commencement & de la fin de chaque siècle, &c.*

M. l'Abbé Gedoy, de l'Académie Française, a publié son *Pausanias, ou Voyage Historique de la Grèce, traduit en François avec des Remarques.* A Paris, chez Quillau, Didot & Nyon. In-40. 1. vol. 1731. Cette traduction fait honneur à cet habile Académicien; on en loué la fidélité & l'élé-

Tome XVI. Part. I.

M

gancé

gance de la diction. Les Remarques qu'on y a jointes sont uniquement destinées à éclaircir le texte de Pausanias & donnent une idée avantageuse de l'érudition & du discernement du Traducteur.

Josse a publié deux parties d'un Ouvrage intitulé, les *Veillées de Thessalie*, in-12. On en promet la suite; ce Livre contient de morceaux fort amusans. On l'attribue à Mademoiselle de Luffan, qui donna il y a quelques années, l'*Histoire de la Comtesse de Gondex*, qui fut très-bien reçue du Public.

On estime peu l'Ouvrage nouveau de M. de Marivaux, qui est intitulé, la *Vie de Marianne*, ou les *Avantures de M^{le} la Comtesse de ****. On n'en goûte ni le stile, ni les réflexions.

P. Gandouin a imprimé la *Catanoise*, ou *Histoire Secrette des mouvemens arrivez au Royaume de Naples, sous la Reine Jeanne I.* In-12. 1631. L'Auteur fait plusieurs digressions galantes qui paroissent étrangers au sujet principal, qui est la vie de cette méchante femme connue dans l'Histoire. La Catanoise étoit une Blanchisseuse, qui ayant beaucoup d'ambition & d'adresse, sut s'insinuer dans l'esprit de la Reine Jeanne & parvint à la gouverner absolument. Ses mauvais Conseils causèrent tous les malheurs de cette Princesse, & elle perit elle-même dans les tourmens que ses crimes avoient mérités. Ce Livre est bien écrit & est propre pour les gens qui ne cherchent qu'à s'amuser.

Louis d'Hotelfort a publié l'*Osteologie de M. Baget*, in-12. 1713. C'est un Traité des Os, où l'on considère chaque Os par rapport aux parties qui le composent, aux cavitez qui s'y trouvent, & à ses jonctions aux autres Os.

D'Houry

D'Houry a imprimé un Livre de M. Deidier Médecin & Professeur de l'Université de Montpellier. Il est intitulé : *Institutiones Medicina Theorica, Physiologiam & Pathologiam complectentes*. In-12. 1731.

On trouve chez Clouzier un Ouvrage Posthume de M. Dazin. Il a pour titre , *Nouveau Système sur la manière de défendre les places par les moyens des Contremines*. In-12. 1731.

On vient de publier une *Histoire de l'Isle Espagnolle ou de St. Domingue*, écrite particulièrement sur des Mémoires manuscrits du P. Jean Baptiste le Pers Jésuite Missionnaire à S. Domingue, & sur les pièces originales qui se conservent au dépôt de la Marine par le P. Pierre François Xavier de Charlevoix de la Compagnie de Jésus. In-4. 2. vol. 1731. On assure que cette Histoire est très-intéressante.

Montalant débite l'Ouvrage suivant que les Savans attendoient depuis longtems : *Bibliotheca Libros & Scriptores ferme cunctos ab initio mundi ad annum 1583. ordine alphabetico complectens. Auctore Fratre Alphonso Ciaconio Ordinis Prædicatorum Doctore Theologo. Nunc primum in lucem prodit studio & cum observationibus Francisci-Dionysii Camusatii, Vesuntini. Lutetiæ Parisiorum, in fol. 1731.*

D'AMSTERDAM.

La Compagnie des Libraires de cette Ville a publié depuis peu les Livres suivans : 1°. *Dictionnaire de la Langue Française, Ancienne & Moderne, de Pierre Richelot, augmenté de plusieurs Additions d'Histoire, de Grammaire, de Critique, de Jurisprudence, & d'une Liste Alphabetique des Auteurs & des Livres cités, dans ce Dictionnaire. Nouvelle Edition augmentée d'un grand nombre d'Articles*. In-4. 2. vol. 1732. Cette Edition imprimée en petits caractères forts nets est très-belle; elle contient non seulement les 3. volumes in folio de l'Edition faite à Lyon en 1728, mais aussi un grand

M 2

nombre

nombre de nouveaux Articles. On en parlera plus au long dans le Journal suivant.

2°. *Histoire de Polybe, avec le Commentaire Militaire de M. le Chevalier de Folard. Tome V. & VI. In-4.* Le Tome V. est rempli d'événemens mémorables & d'observations également curieuses & utiles; il contient le quatrième & le cinquième Livre de Polybe, où le recit de la guerre de Philippe & des Acheens contre les Etoliens & les Lacédémoniens. Il commence par le combat de Caphyes, à l'occasion duquel Mr. de Folard après avoir parlé des grandes qualités & des défauts d'Aratus Préteur des Acheens, traite de l'attaque d'une arrièregarde d'armée dans un détroit de montagnes, & explique les différentes méthodes de combattre dans ces lieux resserrés. Pour joindre les exemples aux préceptes, il donne une relation exacte de la bataille de Senef. On trouve ensuite des Observations sur la Musique des Anciens; on en explique l'origine, les effets & l'usage qu'on en faisoit. La surprise d'Egue par les Etoliens conduit Mr. de Folard à un événement presque semblable; c'est la surprise de Cremone par le Prince Eugene en 1702. & il donne une relation exacte de ce fait mémorable, dont il est mieux instruit que tous ceux qui en ont parlé avant lui. Le passage du fleuve Achelous par l'Armée de Philippe lui donne occasion de parler du passage des rivières de vive force en présence de l'ennemi, lorsqu'elles se trouvent gueables en quelques endroits. La nouveauté des principes & de la méthode dont se sert Mr. de Folard, rend ces Observations très-curieuses. La déroute des Eléens dans les détroits du mont Apeure lui fournit un grand nombre de réflexions & d'exemples, qui prouvent qu'un General d'armée ne doit jamais désespérer dans les plus grandes extrémités; & que dans les lieux resserrés le succès dépend moins du grand nombre que de la bonne disposition des troupes, des mesures & des précautions. L'escalade de Plophis par Philippe est une de plus belles & plus hardies de l'antiquité; elle engage Mr. de Folard à traiter à fonds des attaques des places d'emblée & par escalade; il donne la méthode qu'on doit suivre & les précautions qu'on doit prendre dans ces sortes d'entreprises; il en fait voir la facilité & l'ordre qu'on y doit observer. Les Observations suivantes sur les retraites d'armées, sur la guerre dans les montagnes, sur les courses dans le Pais ennemi, sont propres à donner une grande idée du profond savoir de l'Auteur. On lira avec plaisir les

les Observations sur le passage du Tigre par l'Armée d'Antiochus, sur la bataille d'Apollonie entre Antiochus & Molon, sur les deux batailles de mer & de terre entre les armées de Ptolémée & d'Antiochus, & sur la bataille de Raphie. Celles qu'il fait sur l'attaque & la défense des maisons, cassines ou tentes en plein champ, sont propres à faire juger avantageusement de la conduite & du courage de cet habile Officier. Le Tome VI. devoit être encore plus intéressant, & on auroit raison d'être surpris de n'y trouver que le texte de Polybe, si Mr. de Folard n'avertissoit que des ordres Supérieurs lui ont imposé silence, ou ne lui ont permis de continuer qu'à des conditions qui ne lui convenoient point. Il est à souhaiter que la suite de ce beau Commentaire militaire ne soit pas perdue pour le Public. L'Auteur devoit y traiter & dans les deux Volumes suivans de la Politique & du Gouvernement des différens peuples de la Grèce; des Loix civiles & militaires des Royaumes & des Républiques de l'Orient, particulièrement des Carthaginois, des Espagnols & des Egyptiens; de la discipline militaire des Romains & de leur Castrametation; de la Tactique des Grecs, des Romains & des autres peuples. Les événemens extraordinaires de la seconde & de la troisième guerre Punique devoient fournir un vaste champ à ses réflexions. C'est, dit-il, une suite continuelle de grandes actions, combats, batailles de mer & de terre, surprises d'armées, insultes de camps retranchés, marches forcées & extraordinaires, mutations d'ordres, manœuvres générales, retraites d'armées vraies ou simulées, éscalades de places, sièges mémorables, défenses admirables & au dessus de tout ce qu'on peut imaginer de savant & de courageux. Telle est l'idée générale que Mr. de Folard nous donnoit de la suite de son Commentaire, dans la Préface du Tome V. & il est fâcheux qu'on l'ait arrêté en si beau chemin. On y trouve aussi une Lettre du General Schoulembourg à Mr. de Folard, écrite de Corfou le 29. Novembre 1722. les éloges que ce grand Capitaine donne à notre Auteur, doivent le contoler des Critiques peu honnêtes qu'il a eu à essuyer.

30. *Voyages du P. Labat de l'Ordre des FF. Prêcheurs en Espagne & en Italie.* In 12 2 vol. 1731. Cet Ouvrage est rempli de particularitez curieuses, & l'Auteur se fait lire avec plaisir, lors même qu'il n'a rien de nouveau à nous apprendre. Dans le I. Volume il parle de ce qu'il a

vû à Cadix & aux environs, des mœurs, des coutumes & des usages des Espagnols. Le II. Volume contient le premier Voyage de l'Auteur en Italie, qui ne dura que quelques mois. Les six derniers volumes renferment le second Voyage du P. Labat en Italie, où il demeura près de sept années. Il a joint à la Relation circonfrancée de tout ce qu'il a vû une Traduction Françoisse de trois petits Ouvrages qui avoient paru en Italien. Le I. est une description exacte de Florence & de ses environs. Le II. est la Relation de la Légation du Cardinal Imperiali auprès du Roi Charles III à présent Empereur. Le III. est une Relation très détaillée de tout ce qui regarde la Court de Rome.

4°. *Voyage du Chevalier des Marchais en Guinée, Isles voisines, & à Cayenne &c.* In-12. 4. vol. 1731. C'est au P. Labat que le Public doit cet excellent Voyage, qui contient une description très-exacte & très-étendue de divers Païs de l'Afrique & de l'Amerique, où le Chevalier des Marchais a longtems voyagé & où il a fait des Observations également curieuses & utiles, qui donnent une connoissance distincte & parfaite de ces Païs & de ceux qui les habitent. C'est sur les Mémoires de cet habile homme que le P. Labat a travaillé; & l'Ouvrage est orné d'un grand nombre de Cartes exactes & de figures en taille-douce. On y trouve une description fort étendue du Royaume de Juda, & le détail circonfrancé qu'on donne de cet Etat est des plus intéressans.

5°. *Suite des Mémoires & Aventures d'un Homme de Qualité, qui s'est retiré du monde.* In-12. 3. vol. 1731. Cet Ouvrage est très-amusant & se fait lire avec plaisir, quoique le style ne soit pas également soutenu partout. On y trouve beaucoup de variété, une morale pure, des sentimens fort tendres, & des Aventures fort extraordinaires. On peut mettre dans ce rang celles de Mylady R. De Mylady d'Av... de M. Law, de la Princesse de R... & surtout celles du Chevalier des Grieux, qui paroissent incroyables. L'Auteur n'a pas fait difficulté de publier les fautes de toutes ces personnes, persuadé que l'exemple de leur mauvaise conduite peut devenir utile. *Les vices de cette nature, dit-il, servent pour ainsi parler de fanal à la Vertu; ils l'éclairent; ils lui montrent les bornes qu'elle ne doit point passer, & les précipices qu'elle trouveroit au delà.* M. d'Exiles, Auteur de cet Ouvrage, travaille à une Traduction

tion François de l'*Histoire de M. de Thou*, dont on verra bientôt le I. Volume In-4.

Jean-Frédéric Bernard a sous presse l'*Histoire Critique des Journaux*. Cet Ouvrage annoncé depuis longtems aura plusieurs Volumes In-12. M. Camusat y parle en suivant l'ordre Chronologique de tous les Journaux qui ont paru depuis 1665. jusqu'à présent. Il fait d'abord l'Histoire de la Vie & des Ouvrages du Journaliste dont il parle, il donne ensuite une idée de la méthode qu'il a suivie dans son Journal, il rapporte les jugemens que l'on en a fait, il examine les fautes qui lui sont échappées, & il entre dans le détail des querelles qu'il a eu à soutenir avec les Ecrivains qui n'ont pas été contents de la manière dont il avoit parlé de leurs Ouvrages. Comme de trop longues discussions auroient pû embarrasser le texte de cette Histoire, quelques personnes qui ont vû l'Ouvrage en Mss. disent qu'il les renvoie la plupart du tems dans des notes qui seront à la fin de chaque article. Il y a longtems que le Public souhaitoit un Ouvrage de cette espèce. Il en paroitra quelques Volumes vers le mois d'Avril 1732.

Le même Libraire vient de réimprimer les *Mémoires du Cardinal de Retz*. 4. vol. In-12. Cette édition surpasse toutes les précédentes & est augmentée de quelques petites pièces curieuses.

Les *Mémoires de Retz* seront suivis de près de ceux de *Foly*, augmentés d'éclaircissemens considérables tant sur les *Mémoires de Retz* que sur les affaires de son tems. On y joindra d'autres mémoires & le tout fera trois Volumes in-8. aussi bien imprimez que ceux de *Retz*.

Le même Libraire & Bernard Picart ont publié aussi depuis quelque tems les *Images des Héros & des Grands Hommes de l'Antiquité dessinées sur des Médailles, des Pierres antiques & autres anciens Monumens* par J. A. Canini, gravées par Picart le Romain, avec les observations de J. Ange & Marc Antoine Canini, & les notes du Traducteur. Cet Ouvrage mérite l'attention du Public. Les têtes sont très-bien dessinées, dignes en un mot de Canini & de Picart le Romain. Les observations sont remplies de recherches curieuses.

François Changuion vient d'imprimer 4. volumes nouveaux in douze, de l'*Histoire de l'Académie des Belles Lettres & des Inscriptions*, c'est-à-dire, le troisième de l'Histoire depuis 1718 jusques & compris l'année 1725. & les Tomes 7, 8, 9. des *Mémoires* qui embrassent les mê-

mes années. Ces Volumes renferment des Dissertations savantes & curieuses.

DE LA HAYE.

C. de Regissant & Sœurs débirent depuis quelques jours les *Poësies de Chaulieu & de la Fare*, in-12: considérablement augmentées, & infiniment plus correctes que dans la mauvaie édition qui parut en 1724. in-8 Le nouvel Editeur y a ajouté une lettre adressée à M. d'Orville Professeur en Histoire & en Belles Lettres à Amsterdam, dans laquelle il examine assez en détail les regles du genre de Poësie qui est consacré à célébrer la Volupté & le méchanisme de notre Poësie Lyrique.

DE LEYDE.

Les Freres Verboek ont publié un Volume curieux d'Experiences Physiques, intitulé: *Tentamina Experimentorum naturalium captorum in Academia del Cimento sub auspiciis Serenissimi Principis Leopoldi Magni Etruria Ducis, & ab ejus Academia Secretario conscriptorum: ex Italico in Latinum sermonem conversa. Quibus Commentarias, nove Experimenta, & Orationem de Methodo instituendi Experimenta Physica addidit Petrus van Musschenbroek, L. A. M. Med. & Phil. D. Phil. & Mathes. Profess. in Academia Ultraj. Lugd. Bat. 1731. in-4.*

Samuel Luchtmans vient d'imprimer en Arabe & en Latin une vie du fameux Saladin, dont voici le titre: *Vita & res gesta Sultani, Almalichi Alnasiri, SALADINI, Abi Mdedassiri Josephi F. Fahi. F. Sjadsi. Aufi. Bahadino F. Sjadadi. Nec non Excerpta ex Historia Universalis Abulfeda, eadem res gestas, reliquamque Historiam temporis, compendiose exhibenda. Itemque specimen ex Historia majore Saladini, grandis ætérno conscripta ab Amedoddino Ispahanensi. Ex MSS. Bibliothecæ Academiae Lugduno-Batava Edidit ac Latine vertit ALBERTUS SCHULTENS, &c. in-fol. 1732.* Dans la première partie on parle de la naissance & des belles qualités de Saladin; & dans la seconde on raconte ses grandes actions & ses victoires.

F I N,

BIBLIOTHEQUE
FRANÇOISE.

O U
HISTOIRE LITTERAIRE
DE LA FRANCE,

TOME XVI.
SECONDE PARTIE.



A A M S T E R D A M,
Chez H. D U S A U Z E T.
M. DCC. XXXII.

LIVRES NOUVEAUX

Qui se trouvent chez H. Du Sauzet.

- Dictionnaire de Richelet, N. Edition, 4. 2 vol.
 Histoire de Polybe avec le Commentaire Militaire du Chevalier de Folard, 4. 6 vol. fig.
 Réponse du P. le Courayer au P. le Quien, 12.
 Reflexions Critiques sur la Poësie & la Peinture, 12. 2 vol.
 Mémoires d'un homme de Qualité, 12. 7 vol.
 Histoire des Anciennes Monarchies par Rollin, 12. 3 vol.
 Méthode pour étudier les Belles Lettres par le même, 12. 4 vol.
 Images des Dieux & des Héros de l'Antiquité par Canini, 4.
 Voyages du F. Labat en Espagne & en Italie. 12. 8 vol.
 — Du Chevalier des Marchais en Guinée & à Cayenne, 12. 4 vol.
 Nouveau Théâtre Italien, 12. 8 vol.
 Parodies du Théâtre Italien, 12. 3 vol.
 Vie de Mahomet par Boulainvilliers, 8.
 Zodiaque de la Vie par Palingene, 12.
 Mémoires Anecdotes sur la Constitution, 12.
 Le Maître Italien de Veneroni, N. Edition, augmentée, 8.
 Recueil de Pièces d'Histoire & de Littérature, 8.
 Doctrine de la Trinité par M. Maty, 8. 3 vol.
 Elegies & autres Oeuvres de M. le Blanc, 8.
 Plantes usuelles par Chomel, 12. 3 vol. 1731.
 Mitologie par Du Puis, 12. 2 vol. 1731.
 Traité des Operations de Chirurgie par Garengot, 12. 3 vol.
 Oeuvres de Pasquier, fol. 2 vol.

IMPRIMERIE DE LA RUE DE LA HARPE

ANNUAIRE DE LA BIBLIOTHEQUE

DE LA VILLE DE PARIS



TABLE DES ARTICLES

*Contenus dans la II. Partie du
Tome XVI.*

ARTICLE I. *Supplement aux deux Ouvrages faits pour la Défense de la Validité des Ordinations Anglicanes, pour servir de Réponse au P. LE QUIEN & aux Censures de quelques Evêques de France par le P. LE COURAYER.*

Pag. 188

ART. II. *Second Extrait de la Défense de la Déclaration du Clergé de France de 1682. sur la Puissance Ecclésiastique, par J. B. BOSSUET, Evêque de Meaux,*

233

ART. III. *Le Maître Italien de VENERONI, corrigé & augmenté par M. PHILIBERTI,*

275

ART.

TABLE DES ARTICLES.

ART. IV. *Dictionnaire de la Langue*
Françoise de PIERRE RICHELET,
augmenté d'un grand nombre d'Articles,

292

ART. V. *Mémoires de la Vie de THEO-*
DORE - AGRIPPA D'AUBIGNE', avec
les Mémoires de FREDERIC - MAURICE
Prince de Sedan, une Relation de la Cour
de France par M. PRIOLO, & l'Histoire
de Madame de MUCY.

318

ART. VI. *Dissertation sur le Goût Asi-*
que par M. le Président DU GAS,

341

ART. VII. *Projet de Souscription pour*
l'Histoire Métallique des Pays-Bas par
M. VAN LOON.

353

B I-



BIBLIOTHEQUE

FRANCOISE.

3

ARTICLE I.

SUPPLEMENT aux deux Ouvrages faits pour la Défense de la Validité des Ordinations Anglicanes, pour servir de dernière Réponse au nouvel Ouvrage du P. LE QUIEN, sur cette matiere & aux Censures de quelques Evêques de France par le P. LE COURAYER, Chanoine Regulier de Sainte Geneviève. A Amsterdam aux dépens de la Compagnie; 1732. in-12. pag. 637. sans la Preface.

QUoi qu'il n'y ait rien à ajouter à l'authenticité des monumens & à la force des preuves que le P. le Courayer a employé dans sa Dissertation & dans sa Défense en faveur de la Validité des Ordinations des Anglois, il a été obligé de rentrer encore dans cette Controverse, pour faire connoître au Public l'ignorance de ses Adversaires;
Tome XVI. Part. II. N &

& la foiblesse des difficultez qu'ils lui ont opposées. Il prétend que le P. le Quien n'a pas été plus heureux que ceux qui avant lui se sont ingérez d'écrire sur cette matiere par des motifs peu honnêtes ou par le seul intérêt de parti ; & que l'excès de confiance que ce Pere fait paroître dans une suite perpetuelle d'égaremens & de méprises , montre que la pudeur n'est jointe qu'à la vérité, & qu'on ne rougit plus , quand on s'est livré sans reserve à l'esprit de contention & de dispute. Le P. le Courayer le prouvé dans tous les Chapitres de cette Réponse , & il remarque les faussetez & les bevues dont le nouvel Ecrit de son Adversaire est rempli. Cette methode lui a paru nécessaire pour donner une idée du P. le Quien & de son Ouvrage, & pour s'épargner la peine d'une nouvelle Replique , s'il lui prend encore envie de présenter au Public de nouvelles fables & de nouvelles imaginations.

Notre Auteur suit une autre methode sur les points de Doctrine, moins pour répondre au P. le Quien , que pour se justifier contre les Censures mal fondées de quelques Prélats François , dont il respecte le caractere & l'autorité , lors même qu'il ne découvre , dit-il, ou qu'injustice & prévention dans leur conduite , ou que foiblesse dans leurs raisons. Il s'est borné au principal objet de la condamnation qui regarde le Sacrifice & le Sacerdoce ; & il montre avec force que les imputations que ces Prélats lui ont

ont faites , & le P. le Quien après eux, sont calomnieuses ; qu'on n'a condamné que des erreurs imaginaires , & que l'on veut faire passer pour la Doctrine de l'Eglise les fantaisies de quelques Théologiens, qui n'ont pour s'autoriser que des interprétations forcées de quelques endroits de l'Ecriture ou des Peres.

Le P. le Courayer ne se flatte pas de pouvoir fermer la bouche à la calomnie. Il est persuadé qu'on l'accusera encore de nouvelles erreurs, loin de le tenir quitte des anciennes. Ces erreurs pernicieuses & ces ex-^{Prof.} *Prof. rès intolérables*, si l'on en veut croire le * P. X. *Gazetier* Janseniste & Mr. l'Evêque d'Auxerre dans la Lettre que ses bons amis lui ont dictée, sont d'avoir avancé, 1°. qu'on ne peut rien croire sans en avoir des idées, & que toute idée doit présenter un objet distinct, qui n'ait rien de contradictoire : 2°. que nul le *décision* de l'Eglise ne doit restreindre cette règle : 3°. qu'une erreur de bonne foi & après un *examen sincère* est plutôt une imperfection qu'un crime : 4°. qu'on doit regarder plusieurs *Décisions* du Concile de Trente, moins comme des *Décisions à suivre*, que comme une *exposition des sentimens* qui étoient alors plus suivis : 5°. que la présence corporelle ou organique de J. C. dans l'Eucharistie implique contradiction, & qu'il n'y a que la présence spirituelle, mais véritable pourtant, qui puisse

N 2

concilier

* *Nouvelles Eccl.* du 23. Février & du 18. Mars 1730.

P. IX.

concilier la raison avec l'autorité : 6°. que la
Grace efficace par elle-même est une chimère :
 7°. enfin que la tolerance est conforme à la
 Raison & à l'esprit de l'Evangile. „ Ce
 „ sont là, dit le P. le Courayer, autant de
 „ *sentimens damnables* ; que Mr. d'Auxerre
 „ passé sous la tutelle des Jansenistes ab-
 „ horre après eux. Mais je ne désespere
 „ pas qu'après avoir changé cinq ou six
 „ fois de sentimens comme de Precepteurs,
 „ il ne revienne à me faire plus de justice,
 „ lorsque rendu à lui-même il ne mettra
 „ plus sa Religion à croire sans idées , à
 „ faire de Dieu un tyran , de l'homme une
 „ machine, des mysteres autant de contra-
 „ dictions & de la tolerance un crime. Ce
 „ dernier Article sur tout est encore plus
 „ étrange que tous les autres ; & il est é-
 „ tonnant que les gens du monde , qui
 „ comme les Jansenistes ont plus d'intérêt
 „ de justifier cette tolerance par le besoin
 „ qu'ils en ont , se réunissent avec leurs
 „ Adversaires pour la bannir. Mais, com-
 „ me le dit si judicieusement un Ecrivain
 „ moderne , *l'esprit de persecution est une*
 „ *maladie epidémique passée des Egyptiens &*
 „ *des Juifs aux Chrétiens , & dont les pro-*
 „ *grès ne peuvent être regardez que comme*
 „ *une éclipse entiere de la Raison humaine.*
 „ Il est vrai aussi que dans les partis , où
 „ l'on soutient des sentimens aussi peu rai-
 „ sonnables que ceux de croire sans idées,
 „ & de faire damner tous les hommes , à
 „ qui

„ qui la grace efficace est refusée ; on sent
 „ bien que ce n'est qu'à coups de bâton
 „ qu'on peut faire des proselytes ; & je ne
 „ serois point étonné , qu'on y suivît l'exem-
 „ ble de ces bons *Prêtres de Geneve* , qui
 „ dans le tems de l'introduction du Calvi-
 „ nisme * *s'assemblerent tous bien armez & em-
 „ bâtonnez pour defendre la sainte foi Catho-
 „ lique , ... & vouloient de male mort
 „ faire mourir ceux qui favorisoient les nou-*
 „ veaux sentimens. “ Il y a longtems que
 les Jansenistes ont fait connoître leur aver-
 sion pour la tolerance Chrétienne. Sont-ils
 fondez à se plaindre de la persecution à la-
 quelle ils se trouvent exposez ; & s'ils refu-
 sent de tolerer ceux qui pensent autrement
 qu'eux , méritent-ils qu'on ait à leur égard
 le support & la charité que les Chrétiens se
 doivent les uns aux autres ?

Pour revenir au P. le Quien , il voudroit
 que le P. le Courayer & les Anglois recon-
 nussent une présence *corporelle* dans l'Eucha-
 ristie , fondé sur l'autorité du Concile de
 Trente ; comme autrefois le Jesuite Meynier
 voulut obliger Mr. Arnaud à admettre avec
 le même Concile une *vraye présence locale*.
 Par malheur ce Concile n'a parlé ni de pré-
 sence corporelle ni de présence locale ; &
 son silence sur cet Article nous donne lieu
 d'admirer la temerité de ces deux Peres , qui
 non contents de donner leurs imaginations
 pour des Dogmes , veulent encore sans rai-
 son

N 3

son

* *Relat, de l'Apostasie de Geneve par J. de Jussie, p. 61.*

son rendre le Concile garant de leur hardiesse, & mettre sur son compte une erreur, dont ils sont eux-mêmes les Auteurs. Le P. le Courayer aime mieux s'en tenir à la simplicité dont les Apôtres nous ont donné l'exemple, & aux Décisions de l'Ecriture, que de conserver la réputation d'Orthodoxe en suivant les idées des Scholastiques, gens accoutumés à se nourrir de distinctions & de raisonnemens obscurs & d'idées vagues. Les réflexions qu'il fait sur ce sujet méritent d'être lues avec attention.

Il déclare que ce n'est que par des motifs Chrétiens qu'il a entrepris d'écrire sur le sujet qui lui a suscité tant d'ennemis. Il n'a écrit que ce qu'il a cru véritable, & il n'a eu en vue de servir aucun parti au préjudice de la vérité & de la paix. Dans les faits il n'a parlé que sur l'autorité des Actes & des Registres Publics. Dans la Théologie il ne s'est écarté du langage de l'Ecole, que pour se rapprocher de celui de l'Antiquité. Telles sont les bornes qu'il s'est prescrites dans ses Ouvrages sur la question des Ordinations. La matière est présentement épuisée, & il n'y a plus rien à ajouter de part
 r. xxvi. & d'autre pour l'éclaircir. „ Le P. le Quien,
 „ dit l'Auteur, peut écrire, disputer, embrouiller, inventer, calomnier tant qu'il
 „ lui plaira dorénavant, je lui laisse le
 „ champ libre & me retire. Le Public est
 „ en état de décider, & je soumetts volontiers cet Ouvrage, comme j'ai fait les
 „ pré-

„ précédens à son jugement. Je le respecterai
 „ quel qu'il puisse être, & je ne prétens ni
 „ le combattre s'il m'est contraire, ni m'en
 „ élever s'il m'est favorable. La vie n'est
 „ pas faite pour être employée en contesta-
 „ tions, lorsque les éclaircissemens ne sont
 „ plus nécessaires, & qu'il y a à craindre
 „ que tout ne dégénere en personalitez. “
 Tel est le précis de la Préface du P. le
 Courayer ; nous allons entrer dans l'Ou-
 vrage même qui contient vingt trois Cap-
 itres.

I. Le P. le Courayer nous donne d'abord
 une idée du nouvel Ouvrage du P. le Quien
 & le compare avec le premier. Il fait voir
 que ce n'est qu'une pure & simple repeti-
 tion ; qu'il n'ajoute rien à ses preuves,
 qu'il n'a produit aucun nouvel Acte, qui
 pût servir à fortifier ses préjugés ; qu'il n'a
 opposé aux Actes nombreux dont est rem-
 plie sa *Défense*, que les mêmes témoignages
 de ses Théologiens, ou qui s'expliquent par
 eux-mêmes, ou qui se réfutent assés par leur
 opposition aux Monumens publics ; qu'il y
 dissimule beaucoup plus que jamais il n'a-
 voit fait, tout ce qu'on a opposé à ses ima-
 ginations & à ses sophismes ; en un mot
 que la seule différence de cet Ecrit avec l'au-
 tre ne consiste que dans la fausse confiance
 qu'il substitue aux raisons qui lui manquent
 & que dans la passion qui lui tient lieu de
 force. Le P. le Quien dans son premier
 Ouvrage, après une longue digression sur

Null. T. 1.

p. 191.

Ibid.

p. 194.

l'Histoire de la Reformation, entre en matière en soutenant que l'Histoire de l'Auberge ne doit pas passer pour une fable ridicule, qu'on ne peut la convaincre de faux qu'en démontrant l'authenticité des Registres ; qui sont suspects de fausseté, suivant les témoignages de plusieurs Auteurs dignes de foi & témoins oculaires de ce qui s'étoit passé dans l'Auberge. Il prétend que si ces témoignages ne peuvent former une démonstration du Sacre de l'Auberge, ils forment au moins un doute très-raisonnable. L'Auteur passe ensuite à la Critique des Actes de Lambeth, & il prétend donner une preuve convaincante de leur supposition, au lieu des doutes qu'il s'étoit proposé de faire naître. Il tire cette prétendue preuve ou des variations qu'il croit trouver entre les Registres & les Auteurs qui n'y sont pas conformes, ou du dérangement qu'il suppose avoir vû entre les pièces qu'il en cite. Il tache ensuite d'anéantir par des conjectures l'autorité de la Vie de Parker ; il décrie ce Prélat & les autres Auteurs de la Reforme ; il représente le procès de Bonner avec Horn dans un point de vue tout différent du véritable, il y ajoute du sien toutes les circonstances qu'il ne trouve point dans l'Histoire ; c'est un petit Roman fait pour en défendre un autre, & auquel comme au premier il ne manque que la vraisemblance & la vérité. L'Auteur vient ensuite à Barlow de la consecration duquel il prétend montrer la fausseté, parce que l'Ac-

te

te en est perdu. Il ne reproche autre chose à *Scory & Coverdale* que la nullité de la forme qu'on a employée dans leur Ordination. Il prétend prouver l'insuffisance de cette forme, qu'il croit ensuite avoir *démontré*, soit par le défaut d'intention qu'il suppose dans les Consécrateurs, soit par la différence qui se trouve entre les prières de l'Ordinal & celles du Pontifical Romain, soit enfin par les erreurs des Anglois sur le Sacrifice & le Sacerdoce. Il finit son Ouvrage par une digression sur le sentiment de *Thorn-dick* & par un recueil de pièces peu utiles à éclaircir les points essentiels de la contestation.

Tel est le plan du premier Ouvrage du P. le Quien, où il se flatte d'avoir *démontré la nullité des Ordinations Anglicanes*. Les Connoisseurs en ont jugé moins favorablement; persuadez que ce Pere n'a rien démontré que son peu de connoissance dans l'Histoire d'Angleterre, son peu de goût dans le choix des preuves, son peu de discernement dans l'usage des matériaux qui lui avoient été fournis, son peu de sincérité dans ses citations, ses préventions en faveur de tous les mauvais contes qu'il trouvoit dans les Ecrits des ennemis de la Reforme, & le défaut de jugement qu'il y a à faire valoir contre une multitude de Registres & d'Actes authentiques des témoignages vagues de Théologiens qui ne disent rien, ou qui sont démentis en tout ce qu'ils

disent par la déposition uniforme de tous ceux qui font foi en matière d'Histoire. C'est, dit le P. le Courayer, tout ce que le P. le Quien a démontré dans son premier Ouvrage, & ce qu'il a encore mieux démontré de nouveau dans le second. N'ayant rien à ajouter aux faits, il se contente de redire ce qu'il avoit dit d'abord sur ce sujet. Il répète avec confiance les mêmes témoignages des Théologiens Catholiques, & les oppose de nouveau aux Actes publics & aux Registres; il s'étend sur toutes les calomnies publiées par les ennemis des premiers Evêques; il propose la même critique des mêmes Actes; s'il corrige quelques-unes de ses fautes, il en fait de nouvelles ou de plus grossières. Il montre son ignorance sur les usages d'Angleterre, il fait des Loix du Parlement qui n'existent que dans son Livre; il suppose des règles qui ne subsistent que dans son imagination; & attribue à son Adversaire des choses qu'il n'a point dites, ou qu'il a niées; en un mot on ne trouve aucun éclaircissement nouveau dans cet Ouvrage. Pour les pièces qu'il donne pour la première fois, elles servent à grossir le Livre, mais elles ne font d'aucun usage pour éclaircir ou décider la contestation. Telles sont les Lettres de Doctorat que l'Université d'Oxford envoya au P. le Courayer & le remerciement de ce dernier; le Mémoire de l'Abbé Renaudot; enfin la Censure des Evêques, qui ne dit pas un mot de ce qui regarde les Ordina-

inations Anglicanes. Mais il a laissé les autres Censures du Cardinal de Noailles & de quelques Evêques particuliers, parce qu'elles ne décident rien sur la Validité des Ordinations des Anglois, dont on a laissé le jugement à l'Eglise.

Si le P. le Quien ne produit rien de nouveau dans son dernier Ouvrage, il ne suit pas précisément le même plan que dans le premier. D'abord il trouva l'Histoire de l'Auberge dans tous les témoignages qu'il avoit à produire, tels que ceux de *Stapleton*, *Fulke*, *Bristow*, *Harding*, &c. & ensuite honteux des efforts qu'il avoit faits pour concilier quelque probabilité à ce Roman, il s'est retraint à nier l'Ordination de Lambeth. Il rejette à la vérité cette fable, quoi qu'elle lui paroisse probable, mais il continue à en défendre les inventeurs, qu'il veut faire regarder comme des hommes respectables. Il ne trouve plus dans leurs Ecrits cette Histoire, il y en trouve à présent une toute différente. Il soutient que les premiers Evêques n'ont eu aucune sorte d'Ordination, pas même dans l'Auberge de *Chespside* jusqu'après la révision de l'Ordinal dans la Convocation de 1561. *C'est le milieu*, dit-il, *que* je crois avoir trouvé, en affirmant que si le Sacre de l'Auberge est une fable, celui de Lambeth ne tient pas moins du Roman. Le P. le Courayer fait ici quelques réflexions fort solides sur la variation de son Adversaire, & sur l'usage qu'il fait faire de ses Auteurs.

N. Rep.
T. I. P. 180.

Il fait voir qu'il les décrie lui-même en les abandonnant , qu'on ne peut les regarder que comme des imposteurs qui ont cherché à nous surprendre , ou des insensés qui s'en sont laissé imposer par les fables les plus grossières ; & qu'il réduit à rien par son changement de Système cette tradition sur laquelle étoit fondée l'Histoire de l'Auberge, & qu'il veut faire valoir contre l'Ordination de Lambeth. Il lui reproche de ne pas s'expliquer nettement , en sorte qu'on ne sait à quoi s'en tenir avec cet Auteur. Il paroît abandonner l'Histoire de l'Auberge , & il se restraint , dit-il , à nier la publicité du Sacre de Lambeth ; mais il bâtit de son autorité une Chapelle fort inutile dans l'Auberge , puis qu'il n'y a eu aucune Ordination.

II. Notre Auteur employe le second Chapitre à dépeindre la conduite du P. le Quien dans son nouvel Ouvrage , & à faire voir qu'il est sorti des bornes de la bienveillance & qu'il n'a eu aucun égard pour la vérité. Le P. le Courayer se plaint avec raison que sans aucun respect pour le jugement du Public & la bienveillance , le P. le Quien a employé toute sorte de mauvaises manières pour tâcher de le décrier ; que dans l'impossibilité de refuter ses preuves ou de répondre à ses raisons , il a cru qu'il lui étoit plus utile de le rendre odieux , ou méprisable , & que cela lui tiendrait lieu de refutation. Il n'a pas fait difficulté d'accuser son Adversaire d'ignorance , de dissimulation & de mauvaise foi,

foi. Il le traite d'*Apologiste d'une Secte Hé-
rétique*, dont il s'est chargé de défendre &
de justifier les erreurs. Comme ce n'est R. d. 7.
point sur les injures que le Public éclairé
règle ses jugemens, celles que le P. le Cou-
rayer a eu à effuier ne doivent lui faire au-
cune peine; elles ne peuvent que tourner à
la confusion de celui qui les emploie con-
tre lui avec aussi peu de ménagement, & le
P. le Quien est à plaindre de n'avoir que de
pareilles armes à opposer à la force de ses
preuves. Après tout le style Théologique
est assez connu; un zèle outré pour l'Or-
thodoxie se contient rarement dans les bor-
nes de la politesse & de la charité Chrétien-
ne. Voit-on des Théologiens engagés dans
une controverse, bientôt ils se croiront dis-
pensez des ménagemens les plus communs,
les injures, les calomnies les plus atroces,
tout est mis en usage pour perdre un Adver-
saire ou le rendre odieux. On voudroit sou-
vent justifier ces excès & en imposer à la
multitude par un zèle apparent pour la Re-
ligion; mais cette même Religion ne les
condamne-t-elle pas? & ceux qui en pressent
les devoirs au Peuple se croiroient-ils dis-
pensez de les remplir eux-mêmes?

Le P. le Quien ne se contente pas de mal-
traiter son Adversaire, toute la Nation An-
gloise se ressent de sa mauvaise humeur.
Selon lui les Anglois sont des gens atta-
chez à l'erreur, qui ferment volontairement
les yeux à la vérité, qui favorisent toutes les
Sectes

Sectes à l'exclusion de la véritable Eglise, & qui n'accordent de liberté qu'en faveur de l'erreur, sans que la vraie Religion y ait part. Le P. le Courayer justifie les Anglois contre une accusation aussi injuste; il fait voir que les Catholiques jouissent en Angleterre du bénéfice des Loix, qu'ils y exercent librement leur Religion. Le P. le Quien ne doit pas l'ignorer, puis qu'il y a dans Londres tant de Moines de toute espèce qui y vivent tranquillement, & qui y jouissent de la même liberté que les autres.

„ Y a-t-on vû jamais comme à Paris arrê-
 „ ter les gens au sortir d'une Chapelle, &
 „ les poursuivre criminellement, parce que
 „ leur conscience ou leurs lumières ne sont
 „ pas formées sur celle du Prince ou du Mi-
 „ nistre. Tirons le voile, *ajoute l'Auteur,*
 „ sur une conduite qui ne peut servir qu'à
 „ rendre l'Eglise Romaine odieuse, & puis-
 „ que la Religion ne s'inspire pas par vio-
 „ lence, mais par persuasion, ne faisons
 „ point un crime d'une tolérance que l'E-
 „ vangile & la Raison autorisent, & à la
 „ seule faveur de laquelle la Vérité peut
 „ triompher. “

On reproche ensuite au P. le Quien la manière peu honnête dont il a parlé de Parker, Prélat recommandable par sa modération & sa sagesse, & que son zèle pour conserver les anciens Monumens de l'Histoire devoit rendre respectable à tous les gens de Lettres. Il s'est fait aussi un mérite de ré-
 peter

peù les calomnies inventées pour noircir les premiers Evêques du tems de la Reformation, qu'il traite de scélérats ou de débauchés. Cette conduite est trop odieuse pour faire honneur au P. le Quien, qui croit mal à propos que tout est permis en faveur du Catholicisme. Mais ce n'est pas aux seuls égards de bienfaisance & de justice que ce Père a manqué en toute occasion. Il en a eu encore moins pour la vérité, en avançant avec confiance certains faits, qui regardent personnellement le P. le Courayer, qui en montre la fausseté dans le reste de ce Chapitre, où nous renvoyons le Lecteur.

III. Le Chapitre suivant est employé à prouver l'ignorance du P. le Quien dans tout ce qui regarde l'Angleterre; & à relever les méprises sur lesquelles sa Critique est fondée. La nature des fautes qu'il commet à chaque pas, & la précipitation que l'on remarque dans tout son Ouvrage, sont propres à faire juger du peu de confiance qu'il mérite, & du peu de fonds qu'il y a à faire sur son autorité dans les choses plus difficiles, puisque dans celles dont il lui étoit aisé de s'instruire, il s'est mépris si grossièrement. Il fait de *Lambeth* un Fauxbourg de Londres, ce qui n'est ni vrai ni exact. Il compose le Chapitre de Cantorbery de 80. Chanoines, au lieu que le nombre fixé par la Charte de fondation est de 12. avec un Doyen à la tête, & ce nombre a subsisté jusqu'à ce jour, comme on le voit dans les
fastes

*Pass. Eccl.
Angl.
P. 14.*

fastes de Mr. *Le Neve* , qui donne la suite de tous ces Chanoines depuis l'érection du nouveau Chapitre. Pour les Chanoines qui sont au delà de 12. le P. le Courayer les renvoie dans la Chapelle érigée dans l'Auberge , & c'est au P. le Quien à pourvoir à leur entretien. Cet Auteur pour invalider les Actes de la Consécration & de la Confirmation de Parker , prétend y avoir trouvé des défauts capables d'en prouver la fausseté. On lui fait voir qu'il se trompe , qu'il est peu au fait des usages qui s'observent dans ces occasions , & qu'il veut se mêler de parler à tort & à travers de choses dont il n'a non plus de connoissance , que de ce qui se passe au Japon & à la Chine. Nous n'entrerons point dans le détail. Il n'est pas mieux instruit de l'Histoire que des usages. Il se trompe sur la translation de Bonner à Londres , dont il marque d'ailleurs mal le jour de Sacre , qui se fit non le 21. mais le 4. Avril 1540. sur la mort de Parker qu'il renvoie à l'an 1576. au lieu que tous les Historiens & les Registres s'accordent à marquer cette mort au 17. Mai 1575. On le relève sur divers autres points plus importants , & on conclut de l'énumération de ses beuvées , ou qu'il ne devoit pas parler de choses qu'il n'a ni vérifiées ni examinées , ou que quand il parle il ne mérite aucune créance. Il reproche souvent au P. le Courayer d'avoir *imploré le secours d'Angleterre* pour s'instruire de bien de choses. „ Mais ce
„ re-

„ reproche , *dit ce dernier* fait mon éloge.
 „ J'ai eu honte de rien dire de moi-même
 „ dans des choses où je suis étranger. Sur
 „ les faits anciens j'ai consulté ou fait con-
 „ sulter les Historiens ou les Registres. Sur
 „ les usages je me suis fait instruire par les
 „ personnes que j'ai cru le plus au fait, &
 „ qui ne pouvoient ni me tromper ni être
 „ trompées dans des choses, qui sont d'une
 „ pratique commune. “ Telle est la me-
 thode du P. le Courayer ; son Adversaire
 auroit mieux fait de la suivre , que de nous
 donner ses conjectures & de s'abandonner à
 sa passion contre les Anglois.

IV. On examine ici le Systême que le P.
 le Quien a substitué à la fable de l'Auberge,
 dont il n'est plus question. Il se borne à
 nier la vérité de l'Ordination de Lambeth,
 & à soutenir que les Evêques des trois pre-
 mières années d'Elizabeth ne reçurent aucu-
 ne Ordination , & que ce ne fut qu'après
 l'an 1561 (tems auquel le nouvel Ordinal
 avoit été autorisé par la Convocation,) que
 les Evêques commencerent à se faire ordon-
 ner selon ce nouveau Rit , qui en 1566.
 fut derechef autorisé plus solennellement
 encore par le Parlement. Ce Systême est
 de l'invention du P. le Quien , & on ne
 veut pas lui disputer la gloire de l'avoir ima-
 giné ; mais il ne peut être vrai qu'en suppo-
 sant que presque tous les Registres Episco-
 paux d'Angleterre sont faux & supposez.
 Car, *dit le P. le Courayer*, si jusqu'après la
Tome XVI. Part. II. O Con-

Convocation de 1566 les Evêques n'ont point été ordonnez , tous les Registres qui attestent la Consécration de ces Evêques doivent par conséquent avoir été fabriquez après coup. Or il est certain qu'ils conservent tous la preuve de ces Consécérations , & à la reserve de trois sièges , qui ne furent point remplis alors , c'est-à-dire , *Oxford* qui demeura vacant jusqu'en 1667 , *Bristol* , que *Cheyney* Evêque de *Glocester* tint en commande , & *Landaff* qui fut occupé par *Kitchin* jusqu'en 1566. & de deux autres qui le furent par *Barlow* & *Scory* , tous les Evêchez avoient été remplis avant la Convocation de 1566 ; & l'Ordination de leurs Evêques attestée soit par le Registre de Parker , soit par ceux des sièges respectifs qu'ils ont occupez. Tous ces Registres sont donc faux & supposés. Notre Auteur fait voir que rien n'est plus insensé que de prétendre , que tandis qu'Elizabeth , selon le témoignage de *Sanders* même , prend toutes les précautions possibles pour faire ordonner les Evêques dans les règles , tous éludent de concert ses intentions , & fassent tous fabriquer en même tems des Registres qui certifient des Ordinations qu'ils n'ont point reçues. Il est étonnant qu'un homme de réputation comme le P. le Quien , ose hasarder une imagination à laquelle on ne peut donner la moindre vraisemblance. Le P. le Courayer montre clairement que ce Roman est encore plus outré que celui de *Cheapside* , & que

que c'est en matiere de faits le plus étrange paradoxe qui ait jamais été imaginé. Il détruit ensuite toutes les raisons & les autorités que le P. le Quien allegue pour justifier son Système, & la distinction chimerique qu'il a imaginé entre les Evêques faits sous Elizabeth jusqu'en 1562. & ceux qui ont été nommez apres.

V. Dans le Chapitre suivant notre Auteur prouve qu'il n'y a point de distinction entre tous ces Evêques, & qu'ils ont tous été également ordonnez; & comme le P. le Quien a eu recours au differend survenu entre *Bonner* & *Horn* au sujet du serment de Supremacie, on éclaircit ici les circonstances de ce fameux procès qui détruit les prétentions, bien loin de lui être favorable. *Bonner* refusa de prêter le serment qui lui fut présenté par *Horn*, parce qu'il prétendit qu'il n'étoit pas Evêque. Il ne nia pas que *Horn* n'eût reçu une Ordination., mais il soutint qu'elle étoit nulle & illégale, aiant été faite selon un Rit qui n'étoit point autorisé par les Loix du Royaume. *Bonner* ne contes-
toit donc pas à *Horn* & aux autres Evêques une Ordination, comme il le faudroit suivant le Système du P. le Quien, il se contente d'en attaquer la validité, & veut la faire passer pour illégitime. Il ne fut donc pas question entre *Bonner* & *Horn* d'un deni d'Ordination, mais simplement d'un défaut d'Ordination conforme aux Canons de l'Eglise ou aux Loix du Royaume, ce qui suf-

fisoit à *Bonner* pour éluder les poursuites qu'on faisoit contre lui, & invalider aux yeux de la Loi les Actes de Jurisdiction que *Horn* prétendoit faire en qualité d'Evêque. On faisoit la même difficulté aux autres Evêques, mais on ne leur contestoit pas leur Ordination, & puisqu'ils n'ont point été ordonnez depuis 1566. c'est une preuve qu'ils l'avoient été auparavant. On le confirme par la Déclaration du Parlement qui pourvût à la sûreté de leurs Ordinations, dont on disputoit la validité, mais non pas la réalité; car il ne s'agissoit pas de savoir, si ces Evêques avoient été ordonnez ou non, mais *s'ils avoient été ordonnez selon les loix ou non.* On supposoit qu'il y avoit eu des Consécration, ce qui détruit la prétention du P. le Quien, suivant lequel il étoit de *notoriété publique* que ces premiers Evêques n'avoient reçu aucune Ordination.

VI. & VII. Après avoir montré la fausseté du Système du P. le Quien, on examine dans ces deux Chapitres s'il y a quelque chose dans les Théologiens Catholiques du tems d'Elizabeth ou ceux qui les suivirent, qui ait pû lui faire imaginer rien de pareil. Cet Auteur le prétend, & le P. le Courayer lui fait voir qu'il se trompe. Ceux des Théologiens qui vivoient sur la fin du regne d'Elizabeth, & le commencement de celui de Jaques I. n'ont rien connu de cette imagination.

Ils s'en tinrent à l'Histoire de l'Auberge,
les

les uns soutenant que tous les Evêques y avoient été ordonnez, les autres qu'il n'y avoit eu que le seul *Parker*, qui ensuite avoit ordonné tous les autres. C'est à cette Histoire que se fixerent *Holywood*, *Parson*, *Fitz Simon*, *Kellison*, *Fitz Herbert*, *Champney*, & ceux qui après eux voulurent attaquer le Ministère des Anglois par le défaut de succession; & l'on ne voit pas qu'aucun d'eux se soit avisé pour le faire, de dire que les premiers Evêques n'avoient reçu nulle Ordination. Mais si les premiers Ecrivains Catholiques le marquoient si clairement, comment cela a-t-il pu être inconnu à ceux qui les ont suivis immédiatement, & qui ont même vécu avec eux? Ou s'ils l'ont connu, pourquoi ont-ils changé de Système, & inventé une Histoire ridicule, & dont toutes les circonstances démontrent la fausseté? Si les derniers Théologiens ont connu le Système du P. le Quien, & l'ont puisé comme lui dans les Ecrits des premiers, pourquoi l'ont-ils abandonné pour y substituer une fable? Et s'ils ne l'ont point connu & n'en ont rien trouvé dans les Ecrits de leurs Prédecesseurs, comment le P. le Quien peut-il y découvrir ce qui a été inconnu à tous les autres? c'est à lui à se tirer de ce détroit fâcheux. „ Car, dit le P. le Courayer, si „ ces derniers Ecrivains, n'ont point reçu „ l'Histoire de l'Auberge de la main des „ premiers, il doit malgré les éloges dont „ il les a honorez, les regarder comme des

„ imposteurs. Si au contraire cette tradition
 „ vient de nos premiers Auteurs ; il s'expo-
 „ se en y en cherchant une toute contraire
 „ à ne passer pour rien moins que pour un
 „ visionnaire.“

Notre Auteur ne s'en tient pas à un pré-
 jugé aussi peu favorable à son Adversaire, il
 examine ce qu'on trouve dans ces Ecrivains,
 de l'autorité desquels le P. le Quien abuse
 pour prouver que les premiers Evêques n'a-
 voient reçu aucune Ordination. Il pourroit
 se dispenser d'entrer dans cette discussion,
 mais il est persuadé qu'elle ne peut être qu'a-
 vantageuse à la vérité. Nous ne le suivrons
 pas dans ces éclaircissémens, qui regardent
 les Ecrits de *Stapleton*, *Harding*, *Sanders*,
Rastall, *Bristow*, *Alain*, *Oforius*, & *Weston*.
 Ce sont les principaux Auteurs sur lesquels
 le Pere le Quien prétend prouver que *Parker*
 n'a jamais reçu aucune Ordination, non
 plus que tous les premiers Evêques d'Éliza-
 beth. On lui démontre par leur témoignage
 que puisqu'ils ont contesté la validité de
 l'Ordination de ces Evêques, ils ont recon-
 nu qu'il y en avoit eu une; que s'ils refu-
 sent de reconnoître *Parker* & ses Collegues
 pour Evêques, c'est uniquement parce qu'ils
 avoient été consacrez selon le Rit d'Edouard
 & non suivant l'ancien usage, & qu'ils cro-
 yotent que leur Ordination n'avoit rien de
 conforme aux loix & aux canons. On entre
 dans un grand détail sur les passages alle-
 gués de *Stapleton* & de *Sanders*, on reproche
 au

au P. le Quien une habitude constante à falsifier tout ce qu'il raporte, ou à dissimuler de ces Auteurs tout ce qui lui paroît contraire, & on donne plusieurs exemples de ses supercheries & des infidelitez dont son livre est rempli.

Comme le P. le Quien rempli d'un zèle *N. 207.* enthousiaste se recrie sur la violence de l'Hérésie, & traite souvent son Adversaire d'Apologiste d'une Secte hérétique, voici ce que ce dernier lui répond à la fin du VII Chapitre. *T.I. p. 117.*

„ Quelque violence que l'Auteur reproche *P. 202,*
 „ à l'Hérésie, elle n'a point approché jus-
 „ qu'ici ni des horreurs de l'Inquisition, ni
 „ du zèle persecuteur des Missionnaires Ca-
 „ tholiques; & l'on n'a point vû aucun A-
 „ pologiste d'une Secte hérétique justifier les
 „ fureurs de la persecution par une Tradition
 „ de violences & d'injustices, comme l'ont
 „ fait plusieurs Ecrivains Catholiques. Je
 „ déteste la violence en fait de Religion dans
 „ quelque parti qu'elle se trouve, mais je
 „ n'aurois jamais crû qu'un tel reproche pût
 „ venir d'un Membre d'un Ordre qui s'est
 „ consacré par Religion, à exterminer tous
 „ ceux que le parti où il est prendroit fan-
 „ taisie de traiter d'hérétiques. Et quoi d'ail-
 „ leurs de plus odieux que de me traiter
 „ d'Apologiste d'une Secte, parce que je
 „ soutiens que l'Ordination est valide? Ceux
 „ qui defendoient le Baptême des hérési-
 „ ques, étoient-ils les Apologistes de l'Hé-
 „ résie? Si les Anglois sont dans l'erreur,
 „ O 4 „ c'est

„ c'est à notre Auteur qui le leur reproche
 „ à les en convaincre. Mon objet est tout
 „ différent, & renfermé dans l'examen de
 „ ce qui concerne le fait ou la Validité de
 „ leur Ordination, je me suis toujours re-
 „ servé la liberté ou de les justifier s'il étoit
 „ nécessaire contre les fausses imputations,
 „ dont on les charge, ou de desapprouver
 „ en matiere de discipline ou de doctrine,
 „ les choses où je pourrois croire qu'ils se
 „ feroient éloigner de la vérité ou de l'An-
 „ tiquité. De tels sentimens font honneur
 au P. le Courayer; nous souhaiterions pou-
 voir les reconnoître dans les Ecrits du P. le
 Quien, & n'y point trouver des traits de ce
 zèle amer, & furieux qui deshonne si sou-
 vent les Théologiens, & que le véritable
 Christianisme doit faire détester.

VIII. Le P. le Courayer a cru qu'en
 matiere de faits on doit s'en tenir au raport
 des Historiens, des Actes & des Registres
 publics. Le P. le Quien suit des principes
 tout différens. Il s'inscrit en faux contre
 tous les Monumens qui peuvent faire foi en
 matiere d'Histoire, & veut s'en tenir au té-
 moignage des Théologiens, & surtout des
 Controversistes. Notre Auteur soutient avec
 raison que ces Ecrivains doivent être les
 plus suspects; parce qu'outre que ce ne sont
 pas les recherches Historiques, qui font l'ob-
 jet de leurs Ouvrages, il est rare d'ailleurs
 que le zèle de parti laisse à ces Auteurs as-
 sez de desintéressement, pour ne pas altérer

on défigurer les faits qu'ils rapportent, & assez d'impartialité pour ne chercher dans ces faits que la vérité, soit qu'ils soient favorables ou contraires à leurs Systèmes. Le témoignage des Théologiens Catholiques, comme on l'a vu ci-dessus, est inutile au P. le Quien, puisqu'ils n'ont point nié le fait de l'Ordination. Il veut tirer avantage du silence des Ecrivains Protestans qui les ont combattus, pour affoiblir la déposition constante & uniforme de tous les Actes publics; on lui fait voir ici, qu'il n'est ni plus judicieux, ni plus sincère dans le rapport qu'il fait de ces derniers Auteurs, ou dans les conséquences qu'il en tire pour autoriser son Système. Il ne peut tirer aucun avantage de ce prétendu silence, 1. parce qu'il n'est point général; 2. parce que les Auteurs qui l'ont gardé avoient des raisons essentielles de le faire, & la cause qu'ils avoient à défendre n'exigeoit point qu'ils le rompi-
sent.

IX. & X. Le P. le Quien a prétendu détruire l'authenticité des Actes de Lambeth, en repétant les remarques Critiques, qu'il avoit avancées dans son premier Ouvrage, quoiqu'on les eût anéanties dans la *Défense*; on donne ici de nouvelles preuves de la fausseté de ces remarques, & on fait voir qu'elles n'ont d'autre fondement que l'ignorance ou la malignité. Le P. le Courayer fonde tout ce qu'il avance sur les Actes publics, & les Historiens; son Adversaire au con-
traire

traire appuye ses accusations de faux sur des suspensions, des conjectures, des faits faux, & des conséquences encore plus fausses; c'est au Public à décider, & il est aisé de voir de quel côté se détermineront les gens qui suivent les lumieres du bon sens, & qui n'ignorent pas les regles de la Critique. Le P. le Quien ne réussit pas mieux sur les Actes qui concernent *Parker*, on fait voir la foiblesse de ses objections, ou pour mieux dire de ses chicanes.

*Déf. l. 1.
ch. 2.*

XI. Notre Auteur dans sa Défense avoit prouvé la Consécration de *Parker* à Lambeth, par le témoignage de sa Vie écrite avant sa mort & jointe aux autres Vies des Archevêques de Cantorbery. Le P. le Quien a contesté d'abord l'existence du livre même ou plutôt de la premiere Edition de ce livre faite en 1572, mais ensuite il s'est retraint à prouver que la *Vie de Parker est postérieure d'un an à l'Edition des Antiquitez de 1572.* Et comme notre Auteur a rendu cette preuve inutile, puisqu'il n'a mis cette Vie qu'en 1573. son Adversaire ne se borne plus à fixer comme lui l'époque de cette Vie, il prétend faire douter qu'elle ait existé du vivant de ce Prélat. Ainsi il est question entr'eux de savoir si cette Vie a été écrite, & imprimée du tems de *Parker*, ou si elle ne l'a été que longtems après. C'est ce que le P. le Courayer examine après avoir fait remarquer les nouvelles méprises ou les faussetez que le P. le Quien avance avec confiance.

*N. Rep.
T. I p. 276.*

Ibid. p. 288.

Il prouve 1. que la petite Vie & la longue Vie écrite pour être jointe au livre des Antiquitez de *Parker*, ont été écrites avant sa mort, puisqu'il n'est point parlé de sa mort dans l'une ni dans l'autre, & qu'au contraire on y parle de ce Prélat comme d'un homme vivant. 2. Que la Traduction Angloise de la petite Vie a été publiée du vivant même de *Parker* avec la Table des Consécrations qui s'étoient faites depuis le commencement du regne d'Elizabeth, puisque le Puritain qui a traduit cette Vie parle de ce Prélat comme d'un homme vivant. 3. Que l'impression de la longue Vie s'est faite aussi pendant la vie de *Parker*, & même deux ans au moins avant sa mort, puisque le plus grand nombre des exemplaires imprimez de cette Vie finissent avec l'Histoire de 1572, & que les Additions qui se trouvent dans quelques autres exemplaires, ou l'Histoire est poussée jusqu'au commencement de 1574, prouvent que les premiers exemplaires avoient été imprimez auparavant, sans quoi ils seroient tous uniformes. Il est clair que ces dernières feuilles ne sont qu'une Addition faite depuis l'impression de la Vie, parce qu'elles ne sont point chiffrées comme les autres; car quoique la Vie en entier comprenne 29 pages d'impression, les chiffres ne vont que jusqu'à la 22 page, & les Additions qui comprennent les 7 dernières pages sont absolument sans chiffre dans les exemplaires où elles se trouvent. Ces deux Vies

Vies prouvent la Consécration de *Parker*, puisqu'elles ont été publiées de son vivant, qu'elles marquent son Ordination, trop conquë alors pour pouvoir en imposer sur un fait aussi essentiel, qui n'a été ni desavoué par lui, ni contredit par ses ennemis. L'Ordination de *Parker* a donc été connue & maintenue pendant sa vie, & si l'on l'a attaquée ce ne peut être par rapport au fait, mais uniquement par rapport à la légalité, ou à la validité de sa Consécration. Le témoignage que l'Auteur de la Vie de *Parker* a rendu à sa Consécration en est une preuve certaine; & cette Vie ne contient rien qui ne s'accorde avec tous les Monumens publics, les Registres & les Historiens. Ce que l'on y oppose n'est fondé que sur des raisonnemens, où l'on a bien tâché de prouver qu'on ne doit pas avouer pour une véritable Consécration celle qu'il a reçue, mais non qu'il n'en ait reçu aucune. Enfin on ne combat ce témoignage important que par des fautes grossières, des faussetez sensibles & des observations Chimeriques, qui ne peuvent ni en ruiner l'autorité, ni les conséquences décisives qu'on en tire.

XII. Le P. le Quien a fait plusieurs Remarques sur l'Article de *Barlow* qu'on rend inutiles dans ce Chapitre. Il est vrai que l'Acte de la Consécration de cet Evêque s'est perdu, mais on a donné de si fortes preuves de cette Ordination, qu'on ne peut faire que de vains efforts pour la rendre dou-

douteuse. Nous ne parlerons point des Actes & des preuves que le P. le Courayer a produit en faveur de *Barlow*. On les trouvera dans sa *Défense*. Ce qu'il ajoute ici confirme de plus en plus ce qu'il a déjà dit de l'Ouvrage & du caractère du P. le Quien, qui s'appuye toujours sur des Auteurs qui ne disent rien en sa faveur, ou dont le témoignage est démenti par des faits connus & incontestables.

XIII. Les quatre Chapitres suivans sont employez à justifier l'Ordinal d'Edouard que le P. le Quien a attaqué. Notre Auteur montre d'abord que cet Ordinal ne differe en rien d'essentiel des anciens Pontificaux. L'imposition des mains est la seule matiere essentielle de l'Ordination, suivant tous les Savans & les gens éclairés ; *car*, dit-il, *il n'est pas ici question de ces Scholastiques, qui semblent ne parler de Théologie qu'en dépit des faits & du bon sens.* On convient que le Rituel d'Edouard a conservé comme le reste des Eglises cette imposition des mains ; que les Cérémonies ajoutées à l'imposition des mains & les paroles qui les accompagnent, ne sont point essentielles. La seule difficulté regarde donc la forme de l'Ordination, que le P. le Quien attaque, en soutenant que dans l'Ordinal d'Edouard il n'est point fait mention de Sacrifice, que les idées du Sacerdoce sont différentes, & que les prieres ont été changées & ne sont pas conformes aux autres Rituels. Notre Auteur répond
1. que

1. que s'il n'est point fait mention expresse du Sacrifice, on ne voit pas que dans les anciens Pontificaux Grecs & Orientaux, il en soit fait plus de mention, & qu'ainsi l'Ordinal d'Edouard n'est pas plus défectueux en ce point que les autres. 2. Qu'il est faux qu'on ait changé les véritables idées du Sacerdoce dans l'Eglise Anglicane, puisqu'on y a conservé tout ce qui appartient aux fonctions spirituelles du Sacerdoce, & à l'exercice du culte Ecclesiastique. 3. Que la priere, qui est la forme essentielle de l'Ordination a été retenuë dans l'Ordinal, que cette priere n'ait rien de fixe & de déterminé, comme la comparaison des differens Pontificaux le démontre, il suffit qu'on en ait conservé l'esprit; & qu'ainsi ce n'est point un défaut essentiel dans l'Ordinal, si cette priere n'est pas tout-à-fait conforme à celle du Pontifical Romain. L'Eglise Anglicane a pu aussi bien que les Eglises Grecques, & les Orientales dresser ses propres formules de prieres. On conclut avec raison qu'il ne peut manquer à l'Ordinal d'Edouard, sinon quelques Cérémonies, qui ne sont pas essentielles, puisque l'usage n'en a été ni universel ni perpétuel.

XIV. L'Auteur montre ensuite qu'il n'y a eu ni en Angleterre, ni à Rome aucun jugement Ecclesiastique, où l'on ait prononcé contre la suffisance de cet Ordinal, & la Validité des Ordinations; & qu'il est inutile de faire valoir le sentiment de quelques

ques Théologiens particuliers contre les Ordinations faites selon le Rit d'Edouard, puisqu'il n'y a aucun indice de reordination prescrite ni de jugement qui ait déclaré ces Ordinations nulles.

XV. Après avoir examiné cet Article on prouve contre le P. le Quien, que l'Ordinal & la Liturgie d'Edouard étoient l'Ouvrage du Clergé d'Angleterre, & nullement de l'autorité seculiere; & on répond à ce qu'il avance de nouveau sur ce point, & sur la Supremacie des Rois d'Angleterre. La Liturgie & l'Ordinal avoient été dressez par un Committé d'Evêques & d'autres Ecclesiastiques tirez de la Convocation, & aucun Laique n'y avoit eu part. Dans la seconde revision qui se fit de la Liturgie il y eut quelque contestation entre les deux Chambres de la Convocation, comme on le voit dans *Collier & Heylin*. Mais le P. le Quien pour montrer que l'autorité Laique décide de tout, met cette contestation non dans les deux Chambres de la Convocation, mais dans celles du Parlement, d'où il conclut que c'étoit le Roi avec les deux Chambres haute & basse de son Parlement, qui dispoient de tout ce qui concernoit la Religion, & il s'appuye mal à propos de l'autorité de *Collier* qui lui est contraire. Il ignore sans doute qu'il y a dans la Convocation, comme dans le Parlement, une Chambre haute composée des Evêques, & une Chambre basse composée du Clergé inférieur;

Hist. Eccles.

T. 2. p.

310.

Hist. of Ref.

p. 107.

ferieur; & il se fera imaginé que parce qu'il étoit parlé de Chambre haute & basse il s'agissoit du Parlement. Nous nous bornons à cette remarque qui prouve que le P. le Quien se trompe grossièrement, mais nous ne le croyons pas capable d'avoir employé l'équivoque pour en imposer à ses lecteurs.

P. 427: Comme le P. le Quien se forme une fautive idée de la Supremacie des Rois d'Angleterre, ou du pouvoir que les Loix leur attribuent dans les affaires Ecclesiastiques, on explique ici en peu de mots en quel sens ils sont Chefs de l'Eglise Anglicane: sens qui n'a rien de choquant pour quiconque sait distinguer la difference qu'il y a entre la Puissance spirituelle & l'autorité, qui peut servir à la régler. L'Auteur en a donné des preuves démonstratives dans sa Défense. Par le titre de Chef de l'Eglise Anglicane & le pouvoir attaché à cette qualité, on n'a prétendu exclure que le pouvoir des Papes, qui regarde non le Spirituel, mais la Jurisdiction sur les affaires extérieures, dont la connoissance n'appartient à l'Eglise que par la concession des Princes, & qui peut par conséquent leur revenir sans confondre les fonctions essentielles des deux Puissances. En ôtant aux Papes la superiorité de Jurisdiction, on a conservé aux Evêques & aux Ministres inférieurs tous les pouvoirs spirituels, qu'ils exerçoient avant la Reformation; on n'a donc rien changé à la nature du Ministère Ecclesiastique, & à l'exclusion
près

*Def. l. 5.
chap. 2.*

près de la Jurisdiction du Pape tout reste toujours dans la même condition. Les Loix n'ont pas transféré aux Princes les fonctions du Sacerdoce, elles ont seulement substitué l'autorité Royale à celle du Pape qui ne regardoit que la Jurisdiction extérieure. Elles n'ont donc jamais confondu la Puissance spirituelle avec la temporelle, & cette Supremacie si reprochée aux Anglois n'a rien au fond d'odieux que pour Rome, mais laisse le Ministère dans la même condition où il étoit auparavant. Les Rois comme Chefs de l'Eglise Anglicane n'ont pas prétendu confondre les deux Puissances; ils ne se regardent pas comme la source du pouvoir qui fait exercer les fonctions spirituelles, mais comme autorisez à empêcher que les Ecclesiastiques ne s'écartent des regles, qui leur sont prescrites, & n'abusent du pouvoir qui leur est donné pour l'édification, & non pour leur propre intérêt. Le P. le Courayer ajoute qu'Elizabeth dans ses Injonctions, & les Evêques dans leur Synode de 1562 ont déclaré, que par le pouvoir attaché à la Couronne les Rois ne prétendoient point s'attribuer l'exercice du pouvoir Ecclesiastique dans le service public, mais simplement être seuls Souverains de toutes les personnes tant Ecclesiastiques que Laïques de leur Royaume, sans qu'elles fussent soumises à aucune autre Puissance étrangère; que par cette prérogative ils ne s'arrogent que le pouvoir que Dieu attribué à tous les

bons Princes dans ses Ecritures, & qui consiste à en tenir tous les Ordres tant Ecclesiastiques que Civils dans leur devoir par la crainte des peines temporelles. Telle est l'idée qu'on doit se former de la Supremacie attachée à la Couronne d'Angleterre, qui n'est exclusive que de la Jurisdiction des Papes.

XVI. L'Ordination de *Parker* à Lambeth étoit d'abord le seul objet de la controverse, & ce fait a été démontré par les Monumens qui seuls peuvent faire foi en matière d'Histoire. On a voulu embarrasser cette question de fait par une dispute Théologique; on a attribué à l'Auteur des hérésies frivoles; on a exagéré les sentimens des Anglois sur le Sacrifice & le Sacerdoce; & on a soutenu que ces prétendues hérésies aneantissoient entièrement la Validité de l'Ordination. Le P. le Courayer montre ici, comme il l'avoit déjà fait dans sa *Défense*, que la question du Sacrifice n'a nul rapport à celle de l'Ordination & de l'Ordinal, & que l'une est indépendante de l'autre. Il prouve ensuite que l'Eglise n'a jamais rien défini de contraire à son sentiment sur l'idée du Sacrifice, & que s'il est entré dans cette discussion, c'est pour éclaircir une matière sur laquelle les idées bizarres des Théologiens Catholiques ont répandu beaucoup d'obscurité, & nullement pour assurer la Validité des Ordinations Anglicanes.

XVII. Ce Chapitre & les suivans regardent

Disf. 4. 4.
ch. 4.

dont le Sacrifice Eucharistique, & pour justifier la doctrine de l'Eglise sur ce point, on fait voir qu'elle nous vient des premiers tems du Christianisme; & qu'il n'y a eu sur cela ni interruption ni variation. Le P. le Courayer le prouve par le témoignage des Peres en commençant par S. Justin, S. Irénée; Tertullien; S. Cyprien, & les autres qui parlent tous le même langage, & donnent à l'Eucharistie le nom de Sacrifice. Les Protestans conviennent aussi que ce nom a été adopté par toute l'Antiquité, & ils ne peuvent condamner que les sens absurdes; que des Théologiens peu éclairés ont donnés à cette expression, en faisant de l'Eucharistie un Sacrifice propitiatoire par sa propre vertu, un nouveau Sacrifice, comme si celui de la Croix eût été insuffisant, au lieu de le regarder comme la représentation, & la commémoration du Sacrifice de la Croix.

L'Auteur convient de bonne foi que plusieurs Théologiens de l'Eglise Romaine ont abusé du nom de Sacrifice donné à l'Eucharistie, pour nous parler de nouvelle immolation & de mort, pour y attacher une efficacité qui y est propre, pour y supposer un nouveau mérite, pour nous y faire mettre une confiance, qui ne peut être que superstitieuse, si elle ne se raporte au Sacrifice de la Croix.

L'Eglise Anglicane dans son 31. Article n'a voulu condamner ni le nom de Sacrifice

P 2

donné

donné à la Messe, ni le dogme même expliqué dans le sens de l'Antiquité; mais les faux sens que certains Théologiens de l'Eglise Romaine ont substitué à ceux des Pères, & qui n'ont rien de commun avec la doctrine ancienne de l'Eglise. On blâme ces Théologiens d'avoir osé donner pour la doctrine de l'Eglise leurs visions, & des opinions frivoles qui conduisoient à l'erreur; & les Protestans qui sous prétexte de ces chimeres vouloient proscrire la doctrine même de l'Eglise, & condamner le langage de l'Antiquité. „ Peut-être, *dit l'Auteur*, eût-il été aussi prudent de faire des Canons „ contre les extravagances des Scholastiques „ que contre les innovations des Réformez; „ & les premiers mêmes eussent pû rendre „ les autres inutiles, puisqu'en condamnant „ les mêmes erreurs que les Protestans se „ croyoient en droit d'attribuer à l'Eglise, „ on leur ôtoit le prétexte qu'ils prenoient „ de l'attaquer, & ils n'avoient plus de raison de s'écarter, ni de son langage, ni de „ sa doctrine.“ Il explique les raisons d'un sentiment aussi judicieux, & ensuite il expose ce que les Théologiens Catholiques enseignent, ce que l'Eglise propose, & ce que les Anglois attaquent. Parmi ces Théologiens il n'oublie pas l'Evêque de Marseille, qui parle avec eux d'une immolation réelle dans le Sacrifice de la Messe. Les Anglois traitent cette doctrine de blasphème, puisque J. C. ne meurt plus, & ne peut plus mourir.

Vir. Le Concile de Trente l'enseigne de *seff. 22.* même en disant qu'il n'est plus immolé qu'en *1.* représentation, & qu'il n'a pu l'être réellement qu'une seule fois. Ce n'est donc pas condamner le Sacrifice, ni ce qu'enseigne l'Eglise Catholique, que de rejeter les erreurs qu'elle condamne elle-même, & l'Auteur est persuadé qu'il ne faudroit que s'entendre, & proscrire unanimement les imaginations de certains Théologiens pour se concilier sur l'article. Ce n'est plus, *dit-il*, qu'une dispute de mots qui n'intéresse plus le fonds du dogme, & qui par conséquent ne devoit ni former un objet de séparation, ni suffire pour justifier des anathèmes.

XVIII. Le Concile de Trente a déclaré, il est vrai, que le Sacrifice Eucharistique étoit un Sacrifice *propre*. L'Auteur prétend que cette expression, quoique peu exacte, peut se ramener à un sens raisonnable; il avoue que le Concile n'auroit pas dû attacher le mot de *propre* à un Sacrifice qui n'a rien de sanglant, & que les Réformez s'expriment d'une manière plus conforme aux idées communes. Il croit également vrai, & que le Sacrifice Eucharistique est un *Sacrifice propre* dans le sens Catholique; & qu'il ne le peut être dans le sens des Protestans, quoique les uns & les autres conviennent presque dans le fond de la chose. Ils ne paroissent opposés sur ce dogme, que parce qu'ils attachent à une même expression des sens très-différens, & ce ne sera plus qu'une question

de nom, si l'on développe les idées qui sont renfermées dans la chose qu'on propose à croire. Nous ne suivrons pas l'Auteur dans cette discussion, où regne l'amour de la vérité & de la paix, très-propre à terminer les contestations, si les différens partis en étoient animés.

XIX. L'Auteur se justifie ici contre la mauvaise foi des Auteurs des Censures, qui lui ont imputé d'avoir exclus la présence de J. C. du Sacrifice Eucharistique. Il auroit volontiers souscrit, à la condamnation des erreurs qu'on avoit cru voir dans ses Ouvrages, mais on a exigé que contre ses lumières, & la vérité, il se reconnût coupable de les avoir enseignées, pour justifier la passion qu'ils avoient de le flétrir, & afin que l'aveu de ses prétendus égaremens fit l'apologie de leur zèle, & la preuve de la justice de sa condamnation.

Le P. le Courayer rejetta un aveu qu'il ne pouvoit faire sans lâcheté, puisqu'on lui attribuoit des doctrines qu'il a expressément desavouées, & qui se trouvent contredites dans ses Ecrits. Toute son hérésie est d'avoir soutenu qu'on le calomnioit, & la défense de son innocence lui a été reprochée comme la conviction de son crime. Une conduite aussi odieuse n'est pas sans exemple, les hommes se conduisent par tout par les mêmes motifs, ils exigent une soumission aveugle à leurs jugemens, & quoiqu'on leur en démontre l'injustice, on ne peut se sou-

soustraire à leur persécution que par un aveu forcé de son hétérodoxie, ou par une sage retraite. Le reproche le plus essentiel qu'on ait fait au P. le Courayer est d'avoir détruit l'essence du Sacrifice, en soutenant qu'il n'étoit point nécessaire que J. C. y fût présent, & qu'on pouvoit l'offrir sans cette présence. Toute la condamnation n'est fondée que sur la supposition qu'il exclut cette présence, non simplement de l'idée du Sacrifice, mais du Sacrifice même. Or cette supposition est fautive, puisque l'Auteur en une infinité d'endroits a eu soin de joindre toujours la présence de J. C. au Sacrifice ou du moins de la supposer. Sa justification Vol. la Déf. l. 4. ch. 4. p. 160. & suiv. & le ch. 5. consiste en faits, comme il paroît par les endroits de ses Ouvrages qu'il rapelle, & que ses Censeurs ont affecté de ne point voir ou de supprimer, pour se faire un prétexte de le condamner avec quelque apparence de justice. Voici comme il s'exprime au Chap. V. de sa Défense, pag. 165. *Quoique J. C. soit réellement présent sous les Symboles Eucharistiques, ce n'est point de cette présence, mais de la représentation & de la mémoire de sa mort, que les Pères & les Théologiens tirent l'idée du Sacrifice dans l'Eucharistie.* On trouvera plusieurs autres passages dans sa Défense, qui établissent la vérité de la présence.

S'il avoue d'avoir dit que le Sacrifice Eucharistique, *n'est qu'un Sacrifice représentatif & commémoratif*, il a déclaré que cette qua-

1
l
q
v
g
de

ne
att
des
dar
voi
fen
cor
con
ple,
les
fion
leur

convienne que l'une n'est jamais séparée de l'autre , & il s'agit ici non de savoir si J. C. est présent dans l'Eucharistie , ce qui n'est point contesté , mais si l'idée de Sacrifice doit se tirer de la présence de J. C. ou de l'offrande , & de la représentation de sa mort. Il se déclare pour le dernier sentiment qu'il apuye sur des raisons très-solides ; & il répond aux difficultez qu'on peut lui opposer ; il fait voir que la présence n'a point une liaison nécessaire avec la représentation, & l'offrande de la mort de J. C. & que si l'une est jointe à l'autre , c'est par une union qui laisse les idées de ces deux choses dans une indépendance reciproque l'une de l'autre.

XXI. Les Théologiens du Cardinal de Noailles ont eu recours à la voye de l'Autorité pour combattre le sentiment du P. le Courayer , qui leur montre ici qu'ils ont accumulé citations sur citations , mais sans choix & quelquefois sans sincérité. Ils ont trouvé dans les Auteurs qu'ils ont citez ce qui n'y étoit point , ou ils ont tiré de leurs témoignages des conséquences qui n'avoient de liaison ni avec les raisonnemens dont ils les tiroient , ni avec la thèse qu'ils avoient à défendre. Il ne s'agit pas de savoir si les Peres de l'Eglise ont cru que le Sacrifice Eucharistique supposoit la présence de J. C. mais si c'étoit de cette présence que se tiroit l'idée du Sacrifice. Les Théologiens dont on vient de parler , en confondant ces deux questions ont fait une fausse application de

P 5

l'au-

l'autorité des Peres, & ont accusé en même tems l'Auteur d'avoir donné à leurs témoignages des interprétations contraires à leur esprit. Il reproduit ici les autorités alléguées de part & d'autre, afin que le Public puisse juger de leur fidélité, de la justesse des conséquences qu'ils en ont tirées, les uns & les autres. La longueur de cet Extrait ne nous permet pas de nous y arrêter; contentons nous de rapporter ici les propositions suivantes de l'Auteur qui feront juger de ses sentimens, & qui sont propres à terminer toute cette contestation.

P. 558.

„ 1. Dans l'offrande d'une victime l'im-
 „ molation est proprement ce qui forme l'i-
 „ dée de Sacrifice.

„ 2. La mort de J. C. est le propre &
 „ unique Sacrifice de la nouvelle Loi, fi-
 „ guré par l'immolation des anciennes vic-
 „ times, & représenté dans la célébration
 „ de l'Eucharistie.

„ 3. La mort de J. C. ne se renouvelle
 „ plus, & elle ne peut être que représen-
 „ tée.

„ 4. J. C. quoique présent ne s'immole
 „ donc plus qu'en représentation.

„ 5. Si la mort de J. C. est proprement
 „ son Sacrifice, & qu'il ne meure plus qu'en
 „ représentation, le Sacrifice de l'Autel
 „ n'est proprement Sacrifice qu'en représen-
 „ tation.

„ 6. Une victime peut être présente, &
 „ n'être immolée qu'en figure.

„ 7. La

„ 7. La présence n'est point nécessaire
 „ par la nature de la chose pour une immo-
 „ lation figurative,

„ 8. Si la présence n'est point nécessaire
 „ pour une immolation figurative, ce n'est
 „ donc point de la présence que se tire l'i-
 „ dée de Sacrifice, puisque l'idée se tire
 „ toujours d'une chose nécessaire.

„ 9. Ce n'est pas exclure la présence du
 „ Sacrifice, que de dire que l'idée du Sa-
 „ crifice ne s'en tire pas.

„ 10. Puisqu'une victime peut être pré-
 „ sente & n'être immolée qu'en figure, on
 „ n'exclut pas cette présence en disant, que
 „ le Sacrifice n'est que figuratif, puisque
 „ le figuratif n'exclut que l'immolation, &
 „ non la présence.

„ Par cette suite de propositions, dit l'Au-
 „ teur, qui sont proprement l'analyse de
 „ tout ce que j'ai enseigné sur la matière
 „ du Sacrifice, il est visible que je n'ai point
 „ exclus la présence de J. C. du Sacrifice,
 „ & que je me suis borné à prouver, que
 „ quoiqu'elle s'y trouvât ce n'étoit point
 „ de cette présence que devoit s'en tirer l'i-
 „ dée.

XXII. L'Auteur justifie ici la citation des
 Théologiens & des Controversistes, qu'il a
 alleguez dans sa Défense en faveur de son
 sentiment sur le Sacrifice. Le P. le Quien
 lui a fait produire ces Théologiens pour
 prouver que la présence réelle n'est pas es-
 sentielle au Sacrifice de J. C. changeant
 ainsi

ainsi l'état de la question, au lieu que le P. le Courayer n'en a fait d'autre usage que de montrer qu'ils y croyoient que quoique J. C. fût présent dans le Sacrifice, ce n'étoit point de cette présence, mais de l'idée de sa mort qu'ils tiroient l'idée du Sacrifice Eucharistique. Après avoir ainsi rétabli l'état de la question, il entre dans l'examen des citations alleguées, & il en prouve la justesse. Il parcourt divers passages de *Scot*, du Cardinal *du Perron*, de *Mr. de Marca*, qui dit deux choses sur l'Eucharistie, 1. que J. C. y est toujours présent ; 2. que c'est par relation à sa mort que l'Eucharistie est regardée comme Sacrifice. Ce Système est clairement établi dans *Vasquez*, dont on cite ici divers passages, dans lesquels cet Auteur met l'essence du Sacrifice Eucharistique dans la représentation de celui de la Croix. Il dit même à la p. 416. que cette essence se tire de cette représentation seule : *Essentia hujus Sacrificii ex sola mortis Christi representatione colligitur*. *Mr. Bossuet* tire aussi toujours l'idée de Sacrifice de la représentation de la mort de J. C. comme on le voit dans son Exposition de la Messe. Tous les Savans du XVI. Siecle ont suivi constamment le même sentiment, comme on le voit par les écrits de *Cassander*, d'*Erasme*, de *Casanbon*, & de plusieurs autres. Cela paroît sur tout par la * Lettre de *Catherine de Medicis*, au Pape

* Voici le passage Latin de cette Lettre. que l'Au-

De Sac.

Mis. p. 96

Vasq. in 3.
Part. Disp.
222. 67.
p. 415. &
sq. Edit.
Lugd.
1631.

Pape Pie IV. écrite en 1561, où on fait au nom de cette Princesse un détail des abus qui s'étoient glissez dans le culte public, & des Controverses avec les Protestans. On voit d'abord que plusieurs doutoient de ce qu'assuroient quelques Prêtres ignorans, & corrompus qu'on offroit J. C. dans le Sacrifice de la Messe, c'est-à-dire, qu'ils ne pouvoient concevoir une oblation de J. C. de la nature que l'enseignoient ces Ecclesiastiques, qui par leurs explications la confondoient presque avec celle de la Croix, en supposant que J. C. étoit là présent pour être immolé. On ajoute ensuite que les plus habiles croyoient, que le Sacrifice offert par les Prêtres étoit seulement le signe & le mémorial du Sacrifice de la Croix, *tantum esse signum*. On ne nioit pas pourtant que J. C. fût présent à l'Autel, mais que ce-

l'Auteur raporte ici. *In Sacrificio itidem, quod ab imperitis Sacrificulis ac vita perdita nebulonibus plerumque non sine piorum offensione prostituatur ac vendetur gravissime peccari: multos etiam de eo ambigere. quippe qui non admittant, quod Ecclesiastici affirmant Christum in eo offerri, nec a quo animo ferant pluris illos suum illud quam Christi Sacrificium aestimare: sed doctiores sic censere. Sacrificium illud quod à Sacerdotibus fit tantum esse veri illius Sacrificii semel pro nobis à Christo peracti signum ac monumentum, & perperam facere imperitos Presbyteros, qui male imperitam plebem imbuant, ut eos pro sacrificiis habeant, qui aliter quam ipsi sentiunt.*

cela entrât pour rien dans l'idée du Sacrifice. Enfin on y taxe d'ignorance & de temerité ceux qui traitoient d'hérétiques les personnes qui avoient des sentimens différens des leurs ; & on justifie par-là même ceux que ces prétendus Orthodoxes condamnoient. „ C'est, *dit l'Auteur*, à mes Censeurs à voir qui d'eux ou de moi se reconnoîtront au portrait de ces *Prêtres ignorans*.“ Il remarque qu'on a fait disparaître cet endroit dans toutes les Editions de *Mr. de Thou* qui ont suivi celle de *Drouart*. Mais la Lettre où il se trouve n'en est pas moins certaine, & le soin qu'on a eu d'en supprimer cette partie prouve, que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on cherche à dissimuler la vérité, & qu'elle offense toujours ceux dont elle offense les préjugés.

Le Cardinal de *Richelieu* pour ramener les Protestans, leur propose la même doctrine qui est exposée dans cette Lettre. Non
Math. pag. 567. seulement il enseigne que la mort mystique de *J. C.* ou la représentation mystique de sa mort à l'Autel . . . est proprement ce qui constitue l'essence du Sacrifice ; mais encore que l'Encharistie est une oblation propitiatoire, soit qu'elle contienne réellement & véritablement le Corps & le Sang de *J. C.* soit qu'elle ne les contienne pas : & les *Prétendus Réformez* en soutenant, comme ils font, que par la fraction du corps & l'effusion du Sang de *J. C.* . . . on doit entendre une oblation, & une immolation figurée, & mystique en l'Encharistie, nous accordent
ibid. p. 574. abso-

absolument tout ce que nous leur demandons au sujet dont il s'agit. Malgré les efforts des Théologiens du Cardinal de Noailles, pour éluder cette autorité, le P. le Courayer fait voir clairement que les aveus du Cardinal de Richelieu excluent visiblement la présence de J. C. non du Sacrifice même, mais de son idée; & qu'on doit conclure de ses expressions & de son raisonnement, que l'idée de présence n'a point une connexion essentielle avec l'idée de Sacrifice, puisqu'il convient que les Réformez peuvent reconnoître l'un sans l'autre. Nous renvoyons au livre même pour les autres observations de l'Auteur, qui prouvent la fausseté & la malignité des reproches qui lui ont été faits, & que l'Orthodoxie n'est pas toujours incompatible avec la passion & l'injustice.

XXIII. Le P. le Courayer termine son Ouvrage, & la contestation par quelques Reflexions sur la maniere dont le P. le Quien élude certains faits ou dont il en propose plusieurs autres. Ce dernier pour égayer son livre a cru devoir faire la Satyre de la Réforme, & des Chefs en faire autant de scelerats; l'Auteur laisse à d'autres le soin de faire leur Apologie, & il se contente de repasser sur quelques-uns des faits, qui ont un raport moins éloigné à sa Dispute.

Pour finir cet Extrait où nous avons exposé fidelement les sentimens du P. le Courayer, qu'il nous soit permis de dire ce que nous pensons de son Ouvrage. Plus on le
lit,

lit, & plus on le trouve propre à confondre la calomnie, & à justifier les bonnes intentions de l'Auteur qui n'ont d'autre objet que l'amour de la vérité & de la paix. On doit lui rendre ce témoignage, que peut-être jamais personne n'a pris plus de soin de s'instruire de la matière qu'il avoit à traiter, & plus de peine pour empêcher que les autres se trompassent. Les Monumens publics sont toujours les preuves des faits qu'il avance, & il n'emploie que des raisonnemens solides, & des autorités respectables dans les Questions Théologiques qu'il entreprend d'éclaircir. On voit par tout une supériorité de génie qui enlève, une raison éclairée qui le met au dessus des préjugés vulgaires, une vaste érudition, de grandes recherches, une beauté & une élégance de style qui charme ses Lecteurs. Nous souhaiterions qu'il eût supprimé quelques traits trop vifs & quelques expressions trop dures qui lui ont échappé, & qui conviennent peu à un Ecrivain aussi supérieur à ses Adversaires, dont la foiblesse mérite plus d'indulgence. Nous avons que sa patience a été mise à une rude épreuve dans la réfutation de tant de rauffetez & de Sophismes qu'il a été forcé de relever; qu'il étoit difficile de modérer l'indignation qu'excitent la mauvaise foi, & l'obliquité, & de se contenir dans les bornes que la politesse exige. Mais son feu l'a quelquefois emporté trop loin, quelque effort qu'il ait fait pour se retenir; il le reconnoit lui-même,

me, & pour n'en plus courir le risque, il est résolu de ne plus disputer avec des gens qui dans toute cette Controverse n'ont montré ni sincérité, ni lumières, ni charité. Au reste, si ce trait de censure nous est échappé, on en doit seulement conclure que nous désapprouvons l'aigreur, & les termes peu ménagés dans les Disputes des gens de Lettres, & sur tout des Ecclesiastiques, & que nous voyons avec peine la plus légère imperfection dans les Ecrits d'un homme aussi estimable que le P. le Courayer.

ARTICLE II.

* SECOND EXTRAIT du Livre intitulé : *Defensio Declarationis celeberrimæ, quæ de Potestate Ecclesiastica sanxit Clerus Gallicanus*, &c. C'est-à-dire, *Défense de la célèbre Déclaration du Clergé de France de 1682. sur la Puissance Ecclesiastique*, par J. B. BOSSUET, Evêque de Meaux, &c. in 4°. 2 vol.

NOTRE illustre Auteur démontre dans le LIV. III. III. Livre par l'état même de la Question, qu'on ne peut noter d'aucune censure la Déclaration du Clergé : 1. ceux qui censurent avec des notes infamantes les anciens sentimens des Docteurs de Paris, & la Déclaration du Clergé qui y est conforme, ne le font que parce qu'ils en ont de fausses idées.

* On a donné le 1. Extrait dans la Partie précédente de ce Journal, pag 128.

Tome XVI. Part. II.

Q

^a Lib. 5. c. dées. ^a Ainsi l'Anonyme qui a écrit des *Libertez Gallicanes*, ^b Schellstrate & les autres c. 5. 6. c. se trompent, quand ils disent qu'il s'agit de 11. n. 13. savoir; si l'Autorité Souveraine est dans les Evêques séparés du Pape, ou dans le Pape séparé des Evêques. c Le vrai point de la Question est de savoir, si les Decrets du Pape sur la Foi, & les autres matieres de ce genre sont tels qu'ils puissent & doivent quelquefois être revus & réformez par le Concile; & si le jugement du Concile assemblé même par l'autorité du Pape, (comme les Canons le veulent présentement pour l'ordinaire) doit prévaloir sur celui du Pape.

Tout le monde convient que dans certains cas extraordinaires le Concile peut être assemblé sans le Pape, non seulement dans le cas de Schisme, où le Pape seroit douteux, mais aussi hors le cas de Schisme dans celui, où il seroit Hérétique, ou prisonnier, ou tombé en démence, ou notoirement Simoniacque, ou perturbateur de l'Eglise Universelle, ou dans d'autres cas qui demanderoient un prompt remede; autant de differens cas que tous les Théologiens & Canonistes, ^d Lib. 5. ^d l'Anonyme même avoient pouvoir arriver, & dans lesquels personne ne disconvient que le Concile ne doive l'emporter sur le Pape.

On impute fausement aux François de nier qu'il ait reçu de J. C. le Souverain pouvoir dans l'Eglise, & que l'Eglise Romaine soit un Etat Monarchique, ou pour parler comme

comme les Peres, qu'il y ait un centre parfait de l'unité où doit aboutir tout le gouvernement de l'Eglise ; de ne reconoitre conséquemment aucun moien de terminer les controverses, que dans le Concile assemblé, & de donner ainsi lieu à plusieurs inconveniens. A ces imputations calomnieuses les Adversaires ajoutent dans tous leurs Ecrits de fausses conséquences, qu'ils prétendent injustement pouvoir tirer de nos principes : par où ils font voir qu'ils ne veulent pas seulement entendre l'Etat de la Question.

« Comme c'est le Concile de Constance ^a Sess. 2.^e & le Pape Martin V. ^b qui se sont servis les ^b Bulla *In-*
 premiers de ces expressions, (*Romana Ecclesia est suprema inter alias Ecclesias*) *Papa*
habens supremam auctoritatem in Ecclesiâ Dei);
 & que c'est d'eux que les emprunte ^c Cajetan pour nous les objecter ; ce sont eux ^{ant. Pap.}
 aussi qui doivent nous en donner l'intelli- ^{et Conc.}
 gence. Or voici en quel sens ils les enten- ^{c. 5. inter}
 dent ; *Quatenus Primatum habet super omnes* ^{Opusc.}
Ecclesias particulares. Ce qui n'exprime que ^{S. Thom.}
 la Primauté du Pape & de l'Eglise Romaine, ^{c. 12.}
 sa supériorité sur toutes les Eglises particu-
 lieres, & non sur toute l'Eglise assemblée
 ou prise universellement ; comme le veulent
 sans la moindre aparence de raison Cajetan,
 Dubois & les autres, contre ce que dit le
 Concile de Basle, *Papa in Ecclesia major,*
non tamen totâ Ecclesiâ major. Ainsi l'Au-
 torité Souveraine convient au Pape & au

a 1. Part.
Traité. de
Potest. Eccl
confid. 10
Traité. de
infaillibil.
Pape.

Concile, mais à differens égards ; au Pape dans les cas ordinaires, au Concile dans les cas extraordinaires ; dans lesquels seuls nous soutenons avec celui de Constance qu'on doit y avoir recours. Quant à la Puissance Monarchique, nos Théologiens ne se font nulle peine de l'attribuer au Pape. * Gerson l'admet formellement en plusieurs endroits, & Richer même en un sens ; quoiqu'il y paroisse opposé.

2. De ce qu'on nie que le Pape soit Infaillible^{1.}, nos Adversaires s'imaginent qu'il s'ensuit par une conséquence inévitable, qu'au moins dans les causes de Foi il est toujours nécessaire d'avoir recours au Concile ; qu'ainsi les Hérésies prévaudront dans les tems, où il ne peut s'assembler, que très difficilement. Vaines clameurs d'imaginations échauffées, fausses conséquences rejetées par nos François, qui ont chargé Luther de toutes sortes d'Anathêmes, pour avoir voulu suspendre tous les Decrets de Foi jusqu'au Concile Général ; & ont condamné dans de la Milletiere les mêmes erreurs avec les qualifications les plus rigoureuses. Gerson & les autres attribuent l'infailibilité non seulement au Concile Général ; mais aussi à l'Eglise dispersée, ou non assemblée, l'Eglise étant par elle-même Infaillible, & le Concile autant qu'il la représente. La Déclaration établit aussi que le consentement de l'Eglise est valide sans Concile.

Lo

Le Docteur Dubois auroit pû s'épargner à lui-même un ridicule, qu'il veut jeter injustement sur cet endroit de la Déclaration, *nisi Ecclesie consensus accesserit*; en demandant par une fade plaisanterie, *s'il faut avoir le consentement généralement de tous & un chacun des Evêques, Prélats, Chapitres des Cathedrales, Collegiales, de tous les Evêques du Japon, des Indes, de ceux qui vivent cachés parmi les Hérétiques, les Infidèles; si quelques-uns d'eux mourant pendant ce tems-là sans avoir constaté authentiquement leur témoignage, il faudra attendre celui de leurs successeurs*; prenant plaisir à se faire illusion & aux autres, & à exagérer ainsi quantité de difficultez qui lui semblent insurmontables, les grandes peines, les dépenses excessives de tous les Evêques à faire venir de toutes les Eglises des certificats en forme de leur acquiescement &c.

2 Dispt.
Art. 2. p.
1. Refut.
Anonyma.

Mais deux mots vont dissiper tout ce vain épouventail. Pour constater l'usage, ou le non usage d'une Loi, doit-on demander à notre Sage Docteur, est-il besoin d'une ordonnance du Peuple, qui l'approuve, ou la contredise? ou plutôt comme c'est au Prince à abroger sa Loi, & non à ses sujets, s'il n'y consent, doutera-t-on de l'abrogation jusqu'à ce qu'on ait en main une Déclaration qui la statuë?

Et tout ce que les Théologiens, les Philosophes, les Jurisconsultes nous aprenent du consentement explicite, implicite, inter-

Q 3

pretatif,

pretatif, sera-t-il inutile & sans application? Un consentement notoire authentique n'est donc pas constaté précisément, en ce qu'il est déposé dans un Acte commun & public. Très-souvent dans l'Empire de J. C., comme dans tous les Empires du Monde, ce qui n'est porté par aucun Acte particulier, mais se trouve gravé dans l'esprit de tous, consacré par le langage de tous, enseigné dans l'usage de tous, a beaucoup plus de force, de vigueur, de poids & d'autorité. C'est là ce qui arrive ordinairement dans l'Eglise, & lorsque le Pape explique la véritable Doctrine, la Doctrine de tous, sans que personne reclame, il n'est nullement nécessaire que l'Eglise s'assemble pour expliquer par elle-même ce qu'elle pense.

a Véritable
idée du
consente-
ment ou
accepta-
tion tacite.

3. Quand un ou deux Papes jugeant mal une question de Foi, quelque Eglise seroit obligée de s'y opposer, la Foi, l'Eglise Romaine ne periroit pas pour cela, ni ne cesseroit d'être la véritable Eglise & la Foi Romaine. La Foi Romaine ou la Foi indefectible de Pierre est celle qui de Pierre a passé jusqu'à nous par la suite de ses Successeurs, & non pas celle qui se trouve seulement dans quelques Papes : autrement à la mort du Pape elle seroit éteinte. Le S. Siege vacant la Foi Romaine subsiste, & sans doute subsisteroit de même, quand le Pape seroit plus que mort en s'écartant de la Foi, de quelque manière qu'il le fît ; comme elle n'a pas laissé de subsister pendant ce détestable Schis-

Schisme de 40. ans, ou suivant Bellarmin, & les autres il n'y avoit point de Pape, n'y en aiant que de douteux. De là vient que Turrecremata, Jacobatius & les autres Canonistes les plus favorables au Souverain Pontife soit anterieurs, soit posterieurs, le distinguent à leur maniere du Siege Apostolique, de telle sorte que les Papes tombant dans l'erreur, le S. Siege peut demeurer inébranlable. Il paroît ici comme dans le 15. & le 16. Chap. du I. Livre, que l'illustre M. Bossuet ne se seroit pas fort embarrassé de voir une Bulle erronée soutenue par 2, 3, ou 4. Papes plus ou moins, qui ne font pas un si grand objet par raport à toute la suite des Successeurs de S. Pierre; puisqu'il n'y a, selon lui, que cette succession prise dans une totalité morale, & non absolue & metaphysique, qui ne doive point abandonner la Foi; & qu'il ne regarde comme dogme de Foi, que ce qu'a toujours tenu & enseigné comme tel par une perpetuelle & constante profession la Chaire de Pierre; c'est-à-dire, non quelques Papes en particulier, mais l'Eglise Romaine, & toute la suite des Papes ses Successeurs.

4. Rien ne prouve mieux le peu de solidité de l'opinion de nos Adversaires sur la supériorité du Pape, que la maniere embarrassée, dont ils prescrivent certaines Regles pour le déposer, en prétendant toutefois la lui conserver. Ils soutiennent d'abord à cor & à cri, que le Pape est au-dessus de tous les

Conciles, qu'il ne peut en aucun cas être jugé par ses sujets, qu'il est impossible qu'il y ait deux Puissances Souveraines, que le sentiment contraire est erroné: Ainsi parle

a De Sump.² Cajetan un des plus emportez & le premier, qui ait osé le qualifier de cette note flétrissante. Mais tout d'un coup il est contraint de s'arrêter à cet endroit du Canon *si Papa* Dist. 4., *nisi fuerit à Fide devius*: & d'avouer bon gré malgré qu'alors le Pape est accusé, condamné & déposé. Dira-t'il que ce n'est

que *Declarativè*, & non pas *Destitutivè* suivant quelques-uns, qui veulent que le Pape est par l'Hérésie déchû de droit de la Papauté, & qu'il n'y a plus qu'à le déclarer tel? Mais Cajetan les abandonne, & convient que cette idée n'est fondée ni sur le droit divin, ni sur le droit humain. Il déci-

b 1. Part. de donc, b qu'un Pape Hérétique n'est point déposé, ipso facto, mais à déposer. C'est ici que le pauvre Canoniste se trouve dans une étrange perplexité; Car comment, dit-il, & par qui sera-t'il jugé? Tout Juge en qualité de Juge étant supérieur à celui qui doit être jugé. Il y en a qui disent, continuë-t'il, qu'en cas d'Hérésie l'Eglise Universelle lui est supérieure, & c'est là véritablement la voie commune. Cependant il ne laisse pas de la rejeter par une mauvaise crainte, qui ne l'empêche pas de faire la chute suivante. On peut dire que le Pape, même en cas d'Hérésie n'a point de supérieur en terre; mais il est soumis à la Puissance ministérielle de l'Eglise

Ant. Pap.
& Concil.
c. 1. Poff.
inter Opus.
S. Thom.
Tom. 12.
Ibid. c. 17.
18. 19. 20.

b 1. Part.
Opus. Gerl.
An licet a
Sanc. Pont.
appellare.

glise Universelle quant à la seule déposition.
 Voilà toujours une manière d'être soumis
 reconnu, *subest*: & Cajetan ne fera jamais,
 que celui qui est soumis pour être déposé, ne
 soit point soumis pour être convaincu &
 pour être jugé; ni que celui, qui a un Ju-
 ge, n'ait point de supérieur; ni que la Puif-
 sance qui juge & dépose le Pape, soit Mi-
 nistérielle à son égard, ne l'étant qu'à l'é-
 gard de J. Christ. Il faut voir toutefois
 comme il se met à la torture pour expliquer
 cette Puissance ministérielle. Il y a trois cho-
 ses, dit-il, dans un Pape; la Papauté; la
 personne qui est Pape, Pierre par exemple,
 & l'union de l'un & de l'autre, d'où il résulte
 Pierre Pape. Et comme la destitution d'un
 Pape soit par la déposition, soit autrement,
 n'est point l'altération ni de la Papauté, ni de
 Pierre; mais la séparation de l'un d'avec l'aut-
 re, il faut bien prendre garde de tenir pour
 Règle, que lorsqu'il s'agit de destituer un Pa-
 pe, il n'est point nécessaire qu'il y ait une
 Puissance supérieure au Pape; mais seulement
 à l'union de Pierre & de la Papauté..... Et ibid. c. 21.
 quoique cette Puissance soit inférieure à la
 Papauté, elle a cependant force coercitive, non
 sur Pierre Pape; mais sur l'union de la Pa-
 pauté & de Pierre en cas d'Hérésie, & par
 rapport au Pape elle est ministérielle; mais elle
 a autorité sur l'union de Pierre & de la Pa-
 pauté. Voilà ce qui s'appelle de rares décou-
 vertes; aussi Cajetan n'emploie-t-il que trois
 Chapitres, mais très-long, pour détailler des

connoissances si sublimes. Mais cependant si l'on vouloit raisonner à sa maniere, il se trouveroit que le Concile d'Ephese n'auroit point été supérieur à l'Evêque Nestorius, & que ce n'auroit point été en qualité de supérieur qu'il l'auroit déposé. La déposition n'altéroit en rien ni l'Episcopat, ni la personne de Nestorius, mais seulement l'union des deux. Mais un raisonnement si vain, si absurde, fait compassion; & Cajetan a beau s'alambiquer l'esprit dans ces fadaïses de la Scholastique Aristotelicienne, il ne réduira jamais la gravité de la Théologie, pour ne pas dire l'Autorité de la Foi, à de pareilles minuties.

a De Fide
Disp. 10.
Sect. 6.
n. 2.

a 5. Suarez ne se tire pas mieux d'affaire, en disant qu'un Pape Hérétique est dès-là même déposé *ipso facto*; mais que cet *ipso facto* n'a point d'effet, qu'après la Déclaration de l'Eglise. Car si le Pape peut être accusé, cité, jugé, il a donc un supérieur; & cette Déclaration de l'Eglise ne peut être qu'un Acte de l'Eglise qui juge le Pape. Mais l'Eglise, répond Suarez, ne déposeroit point un Pape Hérétique comme ayant sur lui la supériorité, elle déclareroit juridiquement du consentement de J. C. qu'il est Hérétique, indigne de la Papauté, & alors il seroit *ipso facto* immédiatement déposé par J. C. Suarez devoit bien nous apprendre ce que c'est que déclarer Hérétique du consentement de J. C., ce que c'est que ce consentement, s'il est général ou special, & de quelle maniere

piere il nous est connu. Nous reconnoissons bien que ce qui se fait dans l'Eglise légitimement & selon les Regles, se fait, je ne dis pas, du consentement; mais par l'autorité de J. C. même immédiatement, entant que J. C. dirige tout dans l'Eglise par son Esprit; mais non pas immédiatement en ce sens, que l'Eglise n'interpose en aucune façon son autorité. *Declararet Juridicè*, dit Suarez, l'Eglise exerceroit donc quelque *Jurisdiction* à l'égard du Pape, par conséquent quelque autorité: autrement il est inconcevable qu'elle pût le citer, le convaincre, le déclarer inhabile &c, tous actes qui renferment essentiellement *Jurisdiction*, *autorité*, *superiorité* dans celui qui les fait, & *sujetion*, *dépendance*, *inferiorité*, dans celui à l'égard de qui ils sont faits. D'ailleurs suivant Driedo & la Glose sur le Chap. *si Papa* Dist. 4. & de l'aveu de tous les plus habiles Théologiens, l'Eglise peut & doit juger, condamner ou absoudre, non seulement un Pape notoirement Hérétique; mais aussi un Pape qui seroit suspect: En ce cas on ne pourroit pas dire, qu'il est déposé *ipso facto*; mais qu'il doit être accusé, convaincu, déposé s'il est jugé contumace & incorrigible. Ainsi nos Adversaires, qui cherchent plutôt des mots, que les choses & la vérité même, après tous leurs vains détours, leurs frivoles subtilitez, sont obligez à la fin d'en revenir à ce que nous disons d'une manière plus simple & plus naturelle.

6. Ils

a Lib. 6.
c. 14. 16.

6. Ils nous reprochent que nous n'avons que le cas d'Hérésie, dont nous puissions prendre avantage contre eux. Mais quand réellement nous n'en aurions pas d'autres, ce qui est faux, c'en est toujours un, & qui suffit pour aneantir ce pouvoir absolu & sans bornes, dont ils veulent flatter le Pape dans toutes sortes de cas. Albert Pighius l'a très-bien senti & se moque des idées creuses de Cajetan : *plane contradictionem implicat, ut Index non sit supra reum, atque eum in quem profert damnationis sententiam*. Et selon lui citer un coupable, le soumettre à l'examen, le contraindre de répondre, sont des choses qui ne se peuvent faire sans une puissance coactive.

Mais ce qu'il y a de merveilleux, c'est que Pighius n'évite l'écueil que pour se précipiter dans une plus grande absurdité; en disant, que le Pape même comme particulier, ne peut être Hérétique. Ainsi voyons nous tous les Adversaires tomber à nos pieds, tandis que nous demeurons fermes & immobiles en nous attachant à la Doctrine pure, simple & naturelle de nos Ancêtres.

b Ibid. c. 18.

Les Canonistes & les Théologiens conviennent que si le Pape tomboit en captivité, ou en démence, le Concile alors s'assembleroit sans le Pape pour en statuer le sort. Pighius dit qu'il faudroit attendre dans le premier cas: Et le second n'étant point arrivé pendant 15. Siècles, il espere qu'il n'arrivera jamais. L'espérance singulière de Pighius

ghius n'empêchera point du tout, que ce ne soient là deux cas outre l'Hérésie, dans lesquels le Concile auroit la suprême autorité. Pour lui il n'en admet qu'un, c'est lorsque l'Élection du Pape est douteuse. Mais il ne prouve nulle part, que les autres soient moins possibles, ni sujets à plus d'inconvénients. Au contraire il n'en peut guère être de plus dangereux, que ceux qui résultent de son cas, & dont on a une trop funeste expérience dans l'horrible Schisme du XIV^e siècle.

7. Il y a encore un 5. cas, où le Concile assemblé de lui-même par l'autorité de l'Eglise Universelle juge le Pape, quoique légitime & non douteux; c'est lorsqu'il devient Schismatique. ^a André Duval, Turrecremata, & Cajetan, Auteurs non suspects, ^a *Traité de* ^{Supr.} *Supr.* ^{Pont. potest.} *Pont. potest.* ^{Sum. Pont.} *Sum. Pont.* ^{s. 4. p 815.} *s. 4. p 815.* assurent qu'il le peut devenir en trois cas. ^{col. 2.} *col. 2.*

1. S'il se séparoit pour cause injuste de la Communion de toute l'Eglise & de tous les Evêques, & ne vouloit communiquer qu'avec quelques-uns, qui lui seroient attachez.

2. S'il prétendoit se décharger de la Fonction de Pape, en refusant de se soumettre à celui qui seroit élu en sa place, & en se joignant aux Conventicules des Schismatiques.

3. S'il vouloit changer les anciens usages, qui viennent de Tradition Apostolique. Alors il seroit à destituer, de même que s'il étoit Hérétique, non par une Puissance que J. C. établiroit de nouveau; mais par celle qu'il a donnée à l'Eglise dès sa naissance.

8. Ici

2. Ibid. p. 4. 8. Ici se presente une Question , que
 3. 4. p. 83. Duval se fait , savoir si le Concile légitime-
 1. q. 10. ment assemblé , & qui agit canoniquement ,
 2. c. p. 338. le Pape y presidant par ses Légats , est infail-
 col. lible dans une décision de Foi formée par le
 consentement unanime des Légats & des
 Peres , *avant la Confirmation du Pape , quoi-
 qu'il n'ait donné aucune instruction pour ce
 Decret.* Bellarmin & quelques Lovanistes
 modernes le nient, fondez sur ce qu'ils en-
 seignent, que les Peres reçoivent du Pape
 le Don de bien décider , & qu'il ne peut
 communiquer son Infaillibilité à ses Légats.
 Mais Duval soutient le contraire avec Scot
 & les autres ; parce que le Concile represen-
 te toute l'Eglise quant à l'autorité qu'elle a
 d'établir des Loix sans pouvoir se tromper ,
utpote columna & firmamentum veritatis ,
& qu'il tient son Infaillibilité , non du Pape ,
mais du S. Esprit en vertu de la promesse de
J. C. Et le Pape est obligé de consentir au
Jugement de ce Concile tant sur la Foi , que
sur les Mœurs ; non pas comme un inferieur ,
qui obéisse à son Superieur , mais comme obéis-
sant à la verité révélée par le S. Esprit. Ces
 derniers mots de Duval marquent un hom-
 me , qui ne cherche qu'à faire illusion. Il
 avouë que le Pape doit s'en tenir aux De-
 crets de ce Concile, c'est ce que nous disons
 aussi. Obéira-t'il donc au Concile comme
 à son Superieur ? Gardez-vous bien de le
 dire , ce seroit une chose abominable. Il
 faut dire qu'il obéira à la verité revelée par
 le

le S. Esprit : comme si tous les Fideles obéissent autrement au Concile, qu'en croiant d'une Foi certaine que le S. Esprit leur a révélé par le moien de ces Conciles la verité à qui ils obéissent.

Quoiqu'il en soit l'autorité du Concile en question, selon Duval, ne vient point de l'Infaillibilité du Pape, qu'il ne peut transférer à ses Légats ; mais de celle de toute l'Eglise, qu'elle ne tient point du Pape, mais de J. C. Et les Légats n'étant point infaillibles, ni le Concile obligé de s'en rapporter à eux ; quand même ils ne consentiroient point à ses Decrets, ils ne laisseroient pas d'être valides. Autrement cette formule du Concile de Trente, *Sacrosancta œcumenica & generalis Tridentina Synodus in Spiritu Sancto legitime congregata, præsidentibus in ea Sedis Apostolica Legatis, statuit &c.* ne seroit pas suffisante, si on n'y ajoutoit *consentientibus*.

9. Du tems d'Eugene IV. il y eut entre ceux de son obéissance des contestations très-vives, dont l'objet étoit de savoir pour quels crimes un Pape légitime peut être accusé. Ils convenoient la plupart, que ce ne pouvoit être que pour cause d'Hérésie : Sur quoi néanmoins ils ne laissoient pas encore de se diviser. ^a Les uns disoient, que quand un Pape se montre *scandaleux & incorrigible*, ^{inc. si Pape dir. Dist. 40.} il est dès-lors suspect d'Hérésie, cesse d'être légitime, & qu'on a par là droit de le punir même par la déposition ; ils s'appuioient sur

la Glose, qui dit, *que la Contumace est une Hérésie*. C'est ce qu'enseignoient à la Cour même d'Eugene IV. Louis de Rome, Antoine de Rosellie, & plusieurs autres, qui
 a Supl. c.
 10. 16. s'accordent en cela du moins quant au point capital avec Denys le Chartreux & Jean Driedo.

Les autres, qui sembloient favoriser davantage le Pape, avançoient bien des choses, qui ne lui étoient guere moins dures à digérer, & qui ne rendoient pas son sort de beaucoup meilleur. Quoiqu'ils ne voulussent pas qu'on pût déposer un Pape notoirement scandaleux même contumacé, ils assurèrent cependant, que les Cardinaux peuvent malgré lui assembler le Concile, & au défaut des Cardinaux les Peres s'assembler eux-mêmes, l'avertir & le corriger; que s'il veut les empêcher, il leur est permis de le mépriser sans avoir rien à craindre. S'il les excommunie, on doit le regarder comme Schismatique, étant obligé de communiquer avec des Evêques & un Concile légitime, & ensuite le déposer. S'il entreprend de troubler le gouvernement de l'Eglise, de renverser la discipline, d'avilir le Clergé, d'annuller par un Décret le Canon de *Periculis Clericorum*, de faire autre chose qui aille à défigurer la face de l'Eglise, d'exempter les Hérétiques des peines portées contre eux au préjudice du Tribunal de la Ste. Inquisition, d'accorder des dispenses nuisibles & contraires aux Canons; non seulement,

ment, suivant Jacobatus, Duval, & tous les autres, on ne doit point lui obéir, admettre des ordonnances déraisonnables, ni des excommunications injustes mais on peut implorer contre lui le secours du bras séculier, & repousser la force par la force. Ainsi il vaudroit sans doute beaucoup mieux pour le Pape s'en remettre une bonne fois à l'Équité & au Jugement Canonique du Concile; que de souffrir de la part de ses sujets tous ces traitemens extraordinaires, & s'exposer à la risée & au mépris de tout le monde, sans toutefois éviter d'être déposé & déclaré Schismatique, s'il s'opiniâtre à se défendre par l'excommunication. C'est-là cependant ce qui les fait tant crâner contre le Clergé de France, comme si tout étoit perdu & la Foi renversée : ou plutôt il s'en faut beaucoup qu'il ait jamais rien avancé de si dur que ce qui se trouve par tout établi dans les Canoniques.

Qu'on dise que le Concile est supérieur au Pape, ils crieront à l'erreur; qu'on se serve d'autres termes, de circonlocutions, d'adoucissimens, mais qui reviennent à la même chose, ils l'admettront sans peine. Tant il est vrai qu'ils ne se repaissent que d'un vain son de paroles. Mais après tout ils ne feront jamais que ce soit une erreur d'expliquer la pensée en termes simples & naturels, ni d'appeler supérieur celui qui est juge.

Ils ne veulent point que J. C. ait donné immédiatement l'Autorité aux Conciles Oc-

Tome XVI. Part. II.

R

eu-

cumeniques dans toutes sortes de cas en général. Comment accorder cela avec ce qu'ils disent, que c'est avec justice que le Concile de Constance a prononcé que J. C. la leur a donnée immédiatement dans certains cas; comme quand le Pape est Hérétique, Schismatique, ou douteux? Dans quel endroit J. C. a-t'il plutôt spécifié ces sortes de cas-là, que les autres? J. C. n'a donné d'autorité aux Ministres de l'Eglise soit dispersés, soit assemblez, que dans ces Passages; *Quodcumque ligaveritis, quodcumque solveritis &c. si Ecclesiam non audierit, &c. Qui vos audit, me audit, &c.* autres semblables. Et qui voudroit les appliquer uniquement à ces trois cas, se rendroit ridicule. Il est donc hors de doute que ces passages ne les comprennent, qu'autant qu'ils sont énoncés d'une manière générale, & s'étendent à toutes sortes de cas; que J. C. a donné l'Autorité en général, & que c'est des Peres & de la Tradition, qu'il faut apprendre la manière dont elle doit être administrée.

10. Les Défenseurs de l'Infaillibilité du Pape s'autorisent de ces Passages, *Rogavi pro te &c. Confirma fratres tuos. Super hanc Petram aedificabo Ecclesiam meam, & portae inferi non prevalebunt adversus eam;* en disant que S. Pierre & ses Successeurs doivent fortifier leurs Freres par la fermeté de la Pierre, que les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre l'Eglise, parce qu'elle est fondée

fondée sur cette Pierre. Mais si cela doit s'entendre dans le sens qu'ils veulent, il s'ensuit nécessairement que le Pape est une Pierre plus ferme, que l'Eglise même, qui en est soutenue. Or rien n'est plus contraire à l'Ecriture & à la Tradition & même au bon sens. Il est à propos de se rappeler l'origine même de la Question, & de faire bien attention à ce qu'il y a de certain parmi les Catholiques. Ils conviennent tous d'un consentement presque unanime, à l'exception d'Albert Pigbius, mais Auteur sans conséquence, qu'un Pape peut non seulement croire intérieurement l'erreur, mais l'enseigner & la prêcher publiquement, comme fit Jean XXII., & même la prêcher avec une telle opiniâtreté, qu'on soit obligé de le déposer, comme Hérétique & Infidèle. Mais ce seroit une impiété & une Hérésie d'oser dire, que l'Eglise puisse jamais devenir Hérétique & Infidèle. C'est donc la plus grande absurdité du monde de s'imaginer que l'Eglise ne soit pas plus ferme que le Pape. De plus c'est une vérité de Foi crüe par tous les Catholiques, contenue dans le Symbole, que l'Eglise ne peut errer. Que le Pape ne le puisse quand il porte un Jugement séparément de l'Eglise même comme Pape, c'est ce qui est encore aujourd'hui en contestation parmi les Saints & les Catholiques : les uns l'affurent, les autres en doutent, d'autres le nient : & la Question, quoiqu'agitée depuis plusieurs siècles, est au moins une de celles,

R 2

que

que l'Eglise n'a point encore décidées. C'est donc une fausseté, une chimere, pour ne rien dire de plus fort, qu'il y ait plus de fermeté & de solidité dans le Pape que dans l'Eglise.

Il est indubitable que dans ce Passage, *Rogavi pro te* &c, il s'agit de la Foi interieure eu J. C. " S. Augustin, & ensuite tous les Interprètes, & Cajetan lui-même l'entendent en ce sens. Cette promesse par conséquent ne regarde que celui dans le cœur duquel il est certain que la Foi ne doit point manquer. C'est ce qu'on ne peut point dire du Pape. Ainsi cette promesse ne le regarde point. Ce n'est point ici le lieu de distinguer entre Personne privée & publique, en sorte que le Pape ne pût être Infidele & Hérétique dans le cœur, du moins quand il juge une Question de Foi. Les Infaillibilistes n'osent lui attribuer ce privilege. Ils prétendent seulement, que Dieu tire la verité d'un Infidele, comme il fût tirer une prophetie de la bouche de Caïphe & des sons de voix de l'âne de Balaam. C'est pourquoi les Interprètes expliquent cette indefectibilité de Foi, ou de Pierre confirmé dans la Foi, ou de l'Eglise Universelle, ou du Diocese de Rome representez & figurez par S. Pierre. Duval dit en termes formels qu'on peut l'entendre dans le second sens, & que cette interpretation ne peut être notée d'erreur. Ce qui nous suffit présentement pour anéantir tous les vains raisonnemens de nos Adversaires.

Als

Ils répondent à cela, qu'il est vrai qu'à l'égard de Pierre la promesse ou priere de J. C. marque sa foi interieure; mais qu'à l'égard de ses Successeurs, elle marque la Profession de Foi, par laquelle ils affermissent leurs Freres. Mais rien n'est moins solide, qu'une pareille Réponse; c'est donner un sens purement arbitraire, & s'écarter visiblement de la simplicité de la Lettre: Comme si un Pape ne pouvoit pas manquer au devoir d'affermir ses Freres, lui qui de l'aveu même des Adversaires peut enseigner & prêcher l'Hérésie jusqu'à la contumace, & au point d'être déposé de droit, ou du moins à déposer. Et on ne peut pas douter que dans l'Eglise de Pierre, dans l'Eglise Romaine la Mere & la Maîtresse de toutes les Eglises, enseigner & prêcher la Foi de Pierre ne conviennent au Pape comme personne publique, & ne fasse partie du devoir d'affermir ses Freres. On est obligé d'avouer, que le Pape peut manquer à ce devoir: ou bien il faudra dire que le Pape peut bien de lui-même enseigner & prêcher l'Hérésie; mais qu'il ne le peut consulté comme Pape: absurdité s'il y en eut jamais, qui n'a pas la moindre aparence de fondement dans les Paroles de J. C., où il n'est nullement parlé de *Consultation*; foible retranchement que rendent inutile Melchior Cano, Bellarmin, Odoric Raynaldus, & les autres Infaillibilistes. Ils tombent tous d'accord, sans en excepter le Sr. Dubois, qu'il y a dans le *Disq. art. 1.*

R 3

Corps

Corps du Droit plusieurs Réponses, ou Rescrits des Souverains Pontifes tout-à-fait contraires à la Tradition de l'Eglise, & à la Vérité de l'Evangile. Tels sont les Rescrits

a Respon. c. a
2. Tom. 2
Conc. Gall.
b Resp. Ad-
vers. conf.
T. 2. Conc.
Gall. c. 11.
c Ad Con-
firm. Epist.
9. Tom. 1
Conc. Gall.

d'Etienne II. qui permet la dissolution du mariage, d'user de vin au lieu d'eau dans le Baptême; de Gregoire II. qui en répondant à S. Boniface c Archevêque de Mayence décide une erreur semblable à la première d'Etienne II., & attribuë à sa décision toute l'autorité & la vigueur d'une Doctrine Apostolique; de Célestin III., qui permet aussi le divorce en cas d'Infidélité survenuë dans une des Parties; & dont la définition se trouve contredite & annullée par celle d'Innocent III. cap. *Quanto te novimus de divortiiis*. Il est fort inutile à Bellarmin de nous rebattre sans cesse, que le Pape a enseigné toutes ces erreurs comme Docteur privé. Il est constant, que ceux qui l'interrogeoient, ne le consultoient point comme tel; mais comme le Successeur de S. Pierre assis sur la Chaire Apostolique: Et s'il avoit alors répondu comme Docteur particulier, ç'auroit été se jouer manifestement de la dignité & de l'Eglise, & manquer à l'essentiel de son devoir de Pontife. Mais ces Rescrits, diront-ils, ne regardoient que des personnes & des Eglises particulieres. Ridicule défaite, puisque dans le Pape la Fonction d'affermir les freres ne renferme pas seulement le devoir d'enseigner l'Eglise Universelle, mais aussi celui d'instruire chaque Eglise & cha-
que

que homme en particulier, qui le consultent sur l'affaire du salut; Dieu l'ayant à cette fin proposé à un chacun des hommes aussi bien qu'à tous en général.

Le principal fort où ils se retranchent, c'est qu'il ne peut arriver, qu'un Pape manque à son devoir, lorsqu'il s'agit de proposer la Foi à toute l'Eglise; c'est à cela qu'ils réduisent le *Confirmā fra tes tuos*. Quoiqu'il fût plus à propos d'abandonner une bonne fois ce passage, que de le détournér à tant de sens étrangers, & visiblement éloigner de l'intention du Sauveur. Il est aisé de faire voir que la chose est entièrement décidée par le propre aveu de nos Adversaires. On suppose un cas. Il s'agit d'établir une Question de Foi: le Concile Général s'assemble à cet effet; il ne faut que se souvenir de ce que disent Tutrecremata, Jacobatius, & tout ce qu'il y a de plus ardens défenseurs de l'autorité Pontificale: Qu'alors il se peut faire que le Pape contredise le Concile, même jusqu'à la fin, & que le Concile définisse malgré lui, & méprise son jugement, que le Décret du Concile demeure valide, & le Pape soit déposé. Dira-t-on que dans ce cas l'obligation d'affermir les Freres n'est point remplie? Elle l'est sans doute par le Concile, & non par le Pape, qui aura très-certainement manqué à s'en acquiter en définissant un Point de Foi. En vain repliquera-t-on, qu'alors il n'est point nécessaire que le Pape remplisse la fonction, le Concile y

supléant. Car si le Concile n'est pas toujours présent, l'Eglise l'est toujours & le S. Esprit pour empêcher de prévaloir une définition fautive & erronée du Pape, quelque solennelle qu'elle puisse être.

Ils insistent, & le croient même victorieux, en disant, qu'il faut obéir au Decret du Pape, lorsqu'il n'y a point de Concile pour l'infirmer; de sorte que si le Pape se trompoit, toute l'Eglise seroit induite en erreur. Cela pourroit être vrai, s'il étoit bien sûr, qu'il n'est permis dans aucun cas de desobéir aux Ordonnances du Pape. Mais vous dites-vous mêmes, pouvons nous répondre aux Adversaires, qu'il est nécessaire d'obéir au Pape, en y joignant cette restriction, à moins que ce qu'il ordonne ne soit contre la Loi de Dieu, contre les Canons, contre la tranquillité publique de l'Eglise. Or à combien plus forte raison en sera-t-on dispensé, si son ordonnance est contre la Foi même. Mais c'est une chose impossible, direz-vous. J'entens fort bien ce que vous voulez établir; mais je demande où en est la preuve. Vous nous faites un cercle vitieux, en un mot vous supposez ce qui est en Question. Il faut obéir au Pape en matiere de Foi, parce qu'il est Infaillible; & il est Infaillible parce qu'il lui faut obéir en matiere de Foi. Pour nous nous disons nettement, que ses Décrets sur la Foi souffrent la même restriction, que les autres; qu'il faut y acquiescer, à moins qu'ils ne soient contre la Loi

Loi de Dieu, ou la Tradition. Que s'il fait un pareil decret, il faut pour éviter le scandale, lui obéir, de maniere qu'on use de modération & de respect à son égard, en attendant le Jugement du Concile, dont il faut poursuivre efficacement la tenue; mais non pas en ce sens, qu'on doive regarder comme certain & décidé ce qui n'est encore qu'incertain & indécis.

Pour prouver la chose encore d'une autre maniere, je demande si un Pape Hérétique qui professe l'Hérésie, & qui par là, comme ils disent communément, est déposé de Droit, jouit du Privilege du Concile jusqu'au point de ne pouvoir définir par un Decret l'Hérésie, qu'il professe. Si vous dites qu'il ne la peut définir, certainement vous nous aprenez-là un Privilege bien grand dans un Pape déposé de Droit. Si vous dites qu'il le peut, mais que la Decretale d'un Pape, qui a déjà professé l'Hérésie, sera nulle, comme venant d'un Pape, qui quoique non effectivement déposé, l'est cependant de Droit; je vous répondrai moi à mon tour, que s'il manifeste tout d'un coup son Hérésie par un Decret, un tel Decret n'en sera pas plus valide, au contraire que tous les Decrets de cette sorte, en quelque tems, en quelque maniere qu'ils soient portez, sont dans l'instant même nuls, sans aucune force, valeur, ni autorité, n'appartiennent point à la Chaire, méritent encore moins d'être publiez par les Evêques, ou

qu'on leur rende une obéissance de Foi.

Je fais donc, direz-vous, non seulement le Concile, mais chaque Evêque juge du Pape. Moi? reprend Mr. de Meaux; pas plus que vous même, quand vous dites, qu'on ne doit point obéir au Pape, lorsqu'il annulle les Canons, qu'il est Simoniaque, qu'il ordonne contre la Loi de Dieu, qu'il refuse la tenue du Concile dans une occurrence nécessaire, & qu'il excommunie indistinctement tous ceux qui lui résistent. Nous disons également comme vous, que la chose en ce cas demeure nécessairement en suspens, indéterminée, & non pas que le Pape soit jugé sans le Concile Oecuménique. Mais cependant, ajoutez-vous, quoiqu'il pense, il sera traité comme un Hérétique. Mais aussi s'il n'obéit point dans ces autres cas que vous admettez, il sera traité, qu'il le veuille ou qu'il ne le veuille pas comme un contumace & un rebelle. Savoir si c'est avec raison, ou injustement, ce sera précisément le point de la difficulté à décider par l'Eglise Universelle, l'affaire étant aussi importante qu'on la suppose. Mais la Foi, insisterez vous encore, lorsqu'il s'élève une contestation, ne peut rester en suspens. Comme si de votre aveu même elle n'y restoit pas quelque tems, avant que le Pape ait pu prononcer. Tant il est vrai que nos Adversaires ne nous peuvent rien opposer, que nous ne soions en état de retorquer aussitôt contre eux d'une manière invincible.

C'est

C'est pourquoy si l'on y fait bien attention, on verra qu'Albert Pighius étant celui de tous qui ait avancé là-dessus les plus grandes absurditez, il est aussi le seul qui ait parlé & raisonné conséquemment. Après avoir expliqué ce Texte, *ne deficiat fides tua* de la vraie foi non seulement extérieure, mais aussi de celle qu'on dans le cœur, & en avoir fait l'application à tous & un chacun des Successeurs de S. Pierre, il soutient par une suite de ses principes, que jamais aucun Pape n'a pu être Hérétique, ni même tomber en démence, & qu'on ne sauroit autrement lui conserver la supériorité sur le Concile. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il ne l'ait pas en même tems fait impeccable. * Il a Lib. 14. n'a point honte d'avouer, qu'il est le pre- c. 14. 16. mier qui pense ainsi contre tous les Canonistes & tous les Théologiens. Bellarmin & Suarez sous le specieux prétexte d'une probabilité & d'une piété entendues à leur manière, ont donné dans cette opinion. Comme s'il pouvoit jamais y avoir une vraie probabilité ou piété à s'écarter du sentiment de tous les Docteurs Catholiques.

b Les autres Défenseurs de l'Infaillibilité b Lib 6. avec Melchior Cano rejettent communément la nouvelle opinion de Pighius. c. 23. C'est cependant trahir & ruiner leur propre cause. Rien ne prouve mieux qu'ils s'éloignent tous du véritable sens des Paroles de J. C., que de les voir mépriser & abandonner celui de tous qui ait dit des choses plus suivies, plus liées,

liées, & qui se contredisent moins. Pighius aura raison d'insister, que J. C. n'a pas promis à Pierre & à ses Successeurs le don de professer toujours la Foi à l'extérieur plus que celui d'une Foi perpétuellement intérieure; ni d'affermir plutôt leurs Freres d'une maniere infallible quand ils enseignent toute l'Eglise sur la Foi, que quand ils en instruisent chaque fidele en particulier: que s'il y a un seul de ces points qui ne soit pas clairement renfermé dans la promesse, il faut dire qu'il n'y en a aucun, & qu'en admettant une fois sur ce Texte quelque interpretation arbitraire, on fait perdre au Texte même toute sa force, & on le rend susceptible de tous les autres sens qu'on voudra lui donner. Tout cela supposé il doit demeurer constant par l'Etat même de la Question, que notre sentiment est en sûreté & inébranlable; que nos Adversaires s'abusent eux-mêmes en reduisant un grand mystere de notre Foi à des idées vaines & ridicules, & que *a* Duval a très-grande raison d'affirmer qu'il n'y a aucun passage de l'Ecriture, aucun Decret de l'Eglise, qui prouve comme il faut soit la Superiorité, soit l'Infaillibilité du Pape.

Disent.

II. Ce n'a été encore jusqu'ici que sur ces deux Chefs que notre Doctrine s'est montrée invulnérable aux traits de la Censure. Les autres Art. de la Déclaration n'ayant rien à craindre, tandis que ceux-là seront hors de prise. Cependant ce qu'on va dire les

les regarde tous également. En 1663. le 8. Mai la Faculté de Paris fit une Déclaration des plus solennelles, où elle établit en 6. Articles les mêmes maximes, que celle du Clergé. Elle fut présentée à Louis XIV. par M. Hardouin de Péréfixe nommé à l'Archevêché de Paris en présence d'un grand nombre de Docteurs. Ces 6. Propositions ne diffèrent en rien de la Doctrine du Clergé : Quant à celles qui regardent l'indépendance absolue de la Puissance Royale, il n'y a aucune difficulté, ni même sur les deux dernières quoiqu'énoncées ainsi en forme negative ; *Non est doctrina Facultatis, quod summus Pontifex sit supra Concilium, aut sit Infallibilis, nullo accedente Ecclesie consensu.* Cela marque seulement l'éloignement que la Faculté avoit toujours eû pour l'opinion de la Superiorité & de l'Infaillibilité du Pape, que quelques-uns vouloient lui attribuer, & non pas que l'Affirmative & la Negative de l'une ou de l'autre lui fussent également indifferentes. Or une Faculté si célèbre, ces Excellens Maîtres de la Théologie n'auroient eû garde de rejeter avec un zèle si marqué des sentimens, qui auroient été, je ne dis pas de Foi, ou liez avec la Foi, ou nécessairement à soutenir de quelque maniere que ce fût ; mais toujours sûrs & innocens. Que la Faculté fasse cette Déclaration ; *Non est doctrina Facultatis Ecclesiam esse infallibilem* ; ce seroit une impiété & une Hérésie. Qu'elle fasse cette autre par
exem-

exemple, *Non est Doctrina-Facultatis, gratiam per se efficacem stare cum libero arbitrio, veraque & activi indifferentia*; ce seroit une absurdité de vouloir se disculper d'une Doctrine, qui de tout temps a été sûre & innocente (nos Ultramontains Molinistes pourront remarquer en passant ce que l'Illustre Auteur a toujours crié de la Grace efficace par elle-même).

Ainsi quelque sens qu'on donne aux Propositions de la Faculté, personne ne pourra nier, qu'elle n'ait voulu par-là se justifier de l'opinion de la Supériorité & de l'Infaillibilité du Pape comme d'un crime, qui l'est deshonorée; bien loin de penser que la Doctrine contraire pût être flétrie d'aucune censure, ce qui nous suffit pour le présent. Bien plus on doit tirer de-là une conséquence très-certaine, qu'il est absolument impossible, que le Jugement du Pape en matière de Foi soit Souverain & Définitif, cela ne pouvant convenir à une Infaillibilité douteuse. Jésus-Christ n'auroit accordé à personne une telle prérogative, que pour être utile à son Eglise. Or de quelle utilité lui seroit une Infaillibilité, qui ne lui auroit point été révélée, & tellement révélée, qu'elle pût être définie par les Conciles & les Souverains Pontifes. La Faculté regarde donc comme nulle une Infaillibilité douteuse, & se réunit en tout avec le Clergé; quoique les Evêques dans leur célèbre Assemblée, assistez d'un nombreux cortège du
second

second ordre aient été de leur devoir de
l'expliquer d'une manière plus simple, plus
naturelle & plus exacte.

Cette Déclaration de la Faculté, présen-
tée de sa part au Roi très-Chrétien par son il-
lustre Précepteur Archevêque de la Capitale,
qui par-là même lui donnoit d'autant plus
d'autorité, qu'il passoit sans contredit pour
un des plus grands Vénérateurs du St. Siège,
fut encore enregistrée au Parlement de Paris
avec un applaudissement universel, confirmée
par un Arrêt de cette Cour Souveraine du
30. Mai 1669. & par un Edit de sa Majesté
du 4. Août de la même année, envoyée &
requê dans tous des Parlemens du Royaume;
n'a été desapprouvée ni par Alexandre VII.,
ni par aucun des Souverains Pontifes, qui
ne s'en sont jamais plaints: quoique Alexan-
dre VII. ait donné une espèce de Bulle con-
tre quelques Censures postérieures de la Fa-
culté; mais qui n'a été envoyée, ni connue
dans le Royaume selon la forme usitée; &
qui par conséquent y est regardée comme
nulle & non avenue, ce qui est un grand
point. Mais ce qui est beaucoup plus fort,
c'est que ce Pape & les autres suivans aient
voulu laisser en son entier une Déclaration de
la Faculté si fameuse & si solennellement
promulguée, sans y toucher le moins du
monde par aucun Décret. Il n'en faut pas
d'avantage pour prouver évidemment, que
notre Doctrine n'est nullement rejetée par
le

le S. Siège, & ne peut être noircie ni prohibée par aucune censure.

12. Mais en voici encore une autre preuve des plus solides, appuyée de toute l'autorité d'Innocent XI. *L'Exposition de la Doctrine de l'Eglise* de M. de Meaux est un livre connu & approuvé non seulement dans tout le Roïaume, mais dans tout le Monde Chrétien; dans toute l'Eglise: Après avoir été traduit en un grand nombre de Langues, imprimé en Italien l'an 1678. à l'Imprimerie de la Congregation de *Propaganda Fide*, muni des Aprobations des Cardinaux Bona, Chigi, & de quantité d'autres des premiers Prélats de Rome & d'ailleurs en piété & en savoir, il a enfin été approuvé par le Pape même de la manière la plus authentique & la plus expresse, qu'on pût attendre par deux Brefs consécutifs. L'Auteur y propose les vrais sentimens de l'Eglise, & les distingue exactement de ceux qui lui ont été fausement imputez: Quand il vient à parler du S. Siège & de tout ce qu'on en doit croire comme de Foi, il ne dit rien autre chose,

a Art. 21. si non, *Que le Fils de Dieu ayant voulu que son Eglise fût une, & solidement bâtie sur l'unité, a établi & institué la Primauté de S. Pierre pour l'entretenir & la cimenter: c'est pourquoi nous reconnoissons cette même Primauté dans les Successeurs du Prince des Apôtres, auxquels on doit pour cette raison la soumission & l'obéissance, que les SS. Conciles & les*

les SS. Peres ont toujours enseigné les Fideles: Voilà à quoi il réduit ci-dessus toute la Foi de l'Eglise; c'est-à-dire, aux seules choses, qui sont unanimement reconnues par tous les Catholiques. Quant aux choses, ajoute-t-il, dont on sait qu'on dispute dans les Ecoles, quoique les Ministres ne cessent de les alleguer pour rendre cette Puissance odieuse, il n'est pas nécessaire d'en parler ici, puis qu'elles ne sont pas de la Foi Catholique. Il suffit de reconnaître un Chef établi de Dieu, pour conduire tout le troupeau dans les voies. M. de Meaux, les Docteurs Romains, les Cardinaux, le Pape même, qui ont confirmé toute la Doctrine de son Livre, toutes les Nations Chrétiennes qui y ont applaudi, n'exigent donc rien au delà: ils regardent comme suffisant ce dont tout le monde convient: De leur aveu ni la Superiorité, ni l'Infaillibilité, ni cette Puissance directe ou indirecte sur le Temporel, dont on dispute dans les Ecoles, ne sont donc nullement nécessaires.

Longtems auparavant Pie IV., les Conciles de Trente, de Florence, Eugene IV., le Cardinal du Perron & les meilleurs Controversistes n'en ont point demandé davantage, & n'ont fait consister la Foi, que dans ce qui est consenti par tous les Catholiques. M. de Meaux repete encore la même chose dans l'Avertissement, qui lui attira le second Bref approbatif d'Innocent XI: ou ce Pape comme dans le premier donne à son

Ouvrage les plus magnifiques éloges, & lui

*a Réponse
au Roi de
la Gr. Bret.
Entre à
Cassanov.
Ibid l. 4.
Edit.
d'Esien.
p 864.*

Tome XVI. Part. II: S mar-

marque combien il en espere toujours de plus en plus d'avantages pour l'Eglise, & pour le retour des Brebis égarées. Il savoit que par là il levoit lui-même autant qu'il étoit en lui tous les obstacles à leur conversion; & qu'écarter du S. Siège toutes les fausses & inutiles prérogatives, en ne lui attribuant, que celles que J. C. lui a réellement accordées, & dont tous les Catholiques conviennent; c'est lui conserver sa véritable gloire, affermir son Pouvoir, faire aimer la Doctrine Catholique, dissiper tous les vains ombrages, dont on fait peur à nos Freres errans. Aussi ce grand Pape ne fut-il pas trompé dans ses esperances. Un nombre infini d'Hérétiques charmez de sa conduite, d'être obligez de céder à son autorité, & aux solides lumieres de l'*Exposition*, sont heureusement revenus, & reviennent encore tous les jours à l'Unité.

Mais si présentement on s'avisoit d'aller contre une si sage Oeconomie, & d'exiger plus que n'ont fait les Souverains Pontifes, surtout Pie IV & Innocent XI., qu'en arriveroit-il ? On donneroit sans doute à tant de milliers d'hommes lieu de se plaindre d'avoir été trompez par l'Eglise Catholique; on rendroit, ce qu'à Dieu ne plaise, leur Foi chancelante, on exciteroit la haine des autres, sans pouvoir la calmer par aucune réponse satisfaisante : on causeroit la perte de ces ames malheureuses; enfin on ébranleroit l'autorité

l'autorité du Siège Apostolique , qui doit demeurer ferme & inébranlable.

13. Après avoir entierement dissipé les fausses imputations d'Hérésie , d'erreur, & de Schisme, dont quelques-uns s'efforcent vainement de nous flétrir , il paroîtroit peut-être inutile de parler des autres qualifications, étant aisé de comprendre par tout ce qu'on a dit, qu'une déclaration aussi exacte, aussi solidement appuyée; que celle du Clergé, ne renferme rien d'outré, d'injurieux, rien qui resente la nouveauté, rien de téméraire, ou de scandaleux, ni qui soit capable de blesser les oreilles pieuses. Cependant pour ne rien omettre, on examine ces différentes Notes en particulier. Il n'y a que l'ignorance des affaires de l'Eglise, & des premiers Elemens de la Théologie, qui puisse porter à accuser les Evêques de France de témérité, sous le faux prétexte qu'ils se mêlent de décider sans aucune nécessité de l'Autorité du premier Siège. Comme on parle en Théologie de Dieu, des Personnes Divines & de nos autres Mystères sans altérer le moins du monde le profond respect dû à la Divinité; le Clergé de France de même en respectant avec tous les Catholiques le grand Mystère d'Unité & de Paix dans le S. Siège, sans s'écarter en rien de cet humble respect, ne fait que déclarer conformément à la Tradition des Peres; en quoi précisément J. C. a voulu faire consister l'autorité qu'il lui a donnée; pour empê-

S x

cher

pêcher qu'on ne lui attribué de pernicieuses, d'étrangères, d'odieuses Prérrogatives. On appelle téméraire suivant les Théologiens, ce qui est avancé d'une manière nouvelle, inusitée, hardie, & sans l'autorité d'aucun Docteur; ou selon Melchior Cano, *une*

Lib. 12. Proposition en matiere de foi contraire à la
c. 2. Décision de quelque célèbre Université, comme celle de Paris, dont l'Eglise a toujours si fort estimé les Decrets. C'est ce qu'on ne peut point du tout affirmer de nos sentimens, qui de l'aveu de nos Adversaires, ont des Défenseurs d'un très-grand Poids, surtout cette fameuse Université de Paris, dont le nom a toujours été en si grande vénération; de sorte que c'est bien plutôt l'opinion opposée, qu'on peut justement qualifier de téméraire. C'est ce qu'on portera jusqu'à l'évidence, quand on montrera que nos Articles sont fondez sur les Définitions les plus claires des Conciles & des Souverains Pontifes.

Notre Doctrine a été traitée, agitée, discutée par nos Ancêtres dans toute l'Eglise sans en être condamnée, il y a au moins 300. ans; elle a été au contraire approuvée, décidée comme une Doctrine Capitale & nécessaire par le Concile de Constance & par d'autres: attaquée & obscurcie dans ces derniers tems par toutes sortes d'artifices; elle a été confirmée de nouveau par nos Evêques François, qui se sont vus obligez d'assurer par là nos libertez; précieuses Maximes, Régles invariables; que l'Eglise, de France a puisées

puissées dans les Canons les plus anciens , & les plus authentiques , dans lesquelles elle a toujours eû la gloire de se maintenir , & dont les 4. Articles sont le fondement & l'abrégé. Il est donc absolument impossible que notre Doctrine puisse passer pour une Doctrine nouvelle , inutile , téméraire , censurée par l'Eglise , qui l'ayant fait exprès examiner sous ses yeux , n'y a jamais trouvé rien à rédire : Elle ne peut donc par la même raison être soupçonnée le moins du monde de causer du scandale , ou de blesser la Pieté ; ayant été depuis tant de siècles toujours paisiblement , toujours favorablement entenduë des oreilles de l'Eglise si chastes , si délicates , si pleines de discernement & d'équité.

Pour juger sainement de Propositions bien ou malsonantes , scandaleuses , capables de blesser la Pieté , ou autres , *ce n'est pas* , dit Melchior Cano , *aux oreilles d'un Vulgaire ignorant , foible , imprudent , aisé à prévenir que l'Eglise s'en rapporte ; mais à celles d'un Public instruit , prudent , pieux , sincère , incorruptible , dégagé de tous faux préjugés : Ce n'est pas assez pour cela de savoir la Théologie , il faut y joindre la Prudence & une sage Pieté.* Bien des gens se croient habiles & Théologiens , qui font souvent partie de la multitude grossière. Combien par exemple en voions nous s'imaginer qu'il est de la Pieté de porter l'opposition contre Luther & Calvin jusqu'aux excès & aux extremitez

les plus déraisonnables? Nous faisons gloire bien certainement d'être très éloignés d'une telle disposition. Et si des Docteurs particuliers ont crû devoir presser quelques points de Doctrine contre les Lutheriens, ce n'est pas une obligation pour nous de les embrasser aussi-tôt comme des Articles de Foi. *Nous croions*, comme disoit le Pape S. Celestin, *qu'il suffit de nous en tenir à ce que nous enseignent les Decrets de la Chaire Apostolique*, telle qu'est la Profession de Foi de Pie IV., qui est une condamnation exacte & parfaite des Hérétiques. C'est à quoi s'en sont tenus au grand avantage de l'Eglise, les Théologiens, les Docteurs les plus distinguer, le Cardinal du Perron, l'Evêque de Meaux, grand nombre de Cardinaux & de Prélats de l'Eglise Romaine & Innocent XI. lui-même. La vraie Pieté ne conseilla jamais d'en exiger davantage. Comme il n'est pas permis de rien retrancher de la Foi, aussi n'y doit-on rien ajouter: Et vouloir extorquer des Hérétiques, plus que n'en demande la Foi commune de tous; c'est se rendre coupables de la perte de ces âmes. Il n'est pas moins absurde de prétendre exiger autre chose des Docteurs Catholiques, à moins qu'on ne veuille porter l'extravagance jusqu'à dire, que la Foi qu'on enseigne dans l'Eglise ou dans les Ecoles, est une autre Foi que celle que nous avons à soutenir contre les Hérétiques.

La vraie Pieté ne fait point se laisser conduire

duire par un zèle aveugle ; elle a pour Règle de suivre l'autorité respectable des Anciens & de la Tradition. Tout ce qui s'éloigne de ces justes limites , ne peut que devenir excessif & outré ; & par les fausses & superstitieuses idées d'une Pieté arbitraire obscurcir & ternir la véritable Pieté. Ce n'est que par un effet de cette Pieté arbitraire & indirecte , que plusieurs se sont imaginé , que tous les Successeurs de S. Pierre mènent nécessairement une vie sainte & irréprochable. ^a Othon de Frisingue homme d'ailleurs assez habile trouvoit fort mauvais, qu'on osât reprocher des vices à Jean XI., ou aux autres Papes , qu'il croïoit tous impeccables d'après Ennodius de Pavie. ^a Lib. 5. c. 2, 3.

Gregoire VII. avoit donné cours à cette opinion prétendue pieuse autant qu'il avoit pu. Nouveau genre de Pieté , qui n'iroit pas à moins qu'à nous forcer ou de nier les choses les plus manifestes , ou non seulement de taire les plus horribles crimes ; mais même de les approuver. ^b Baromius veut bien recon- ^b Tom. X. noître que le Pape puisse être de mœurs cor- ^a denr, rompuës ; mais non pas qu'il puisse être im- 777. pie dans la Foi. Comme si cette autre opinion étoit plus essentielle à la Pieté , & que nous fussions obligez de nous ranger contre tous les Canonistes & les Théologiens du côté d'un Albert Pighius pour soutenir que le Pape ne peut être Hérétique. Est-ce donc Pieté que de promettre comme au nom & de la part de J. C. à tous & un chacun des

Papes toutes ces Prérogatives imaginaires ; & de faire par là qu'une seule d'entre elles venant par un secret jugement de Dieu à manquer à quelqu'un d'eux , la Foi des personnes simples trompée par une vaine espérance commence à s'ébranler & à se persuader , que les véritables promesses de J. C. sont aussi incertaines & aussi peu solides. Nous avons vu que cette prétendue Pieté a été aussi du goût de Bellarmin & de Suarez. En nommant toutefois ici ces Doctes Scholastiques , on est bien éloigné de vouloir insulter à leur mémoire , ou diminuer rien de leur véritable Pieté ; nous souscrivons d'ailleurs volontiers , aux justes loüanges qu'on leur donne : Mais c'est seulement pour remarquer , qu'il est arrivé aux plus grands hommes de donner dans les plus ridicules imaginations , toutes les fois qu'ils se sont laissez aller à ces mouvemens d'un zèle peu éclairé , qu'ils veulent faire passer pour des traits de Pieté.

On ne pouloit sans la plus vive douleur détailler tous les maux que cette fausse Pieté a causez à l'Eglise. De là ces énormes excès , qui ont fait & font encore tant de bruit dans le monde : *Que le Pape tient en sa main le Glaive des deux Puissances ; qu'il donne & ôte à qui & comme il lui plaît les Roiaumes & les Diadèmes , qu'il est le Souverain Monarque de l'Univers même quant au Temporel , qu'il a une Toute- Puissance même directe sur tous les Empires , que toutes ces choses sont de Foi ,*

a Theses
Malag.
Carol. An-
sigraphi.

Et Héretique quiconque les nie , que les Rois n'en ont pas pour cela rien à craindre , celui dont ils dépendent , ne pouvant se tromper , ni faire rien d'injuste. Quelque mince Théologien qu'on dise avoir été le Marquis de Cevoli , qui a écrit nouvellement toutes ces impertinences , le Sr. Dubois un premier Professeur en Théologie ne laisse pas de nous y renvoyer gravement & d'un air sérieux & de nous le citer avec éloge. Le Sr. Dubois se rabat cependant à la Puissance indirecte , comme Bellarmin & M. de Strigonie , qui traite l'Article de la déclaration qui la rejette , de détestable de schismatique. Mais cette Puissance indirecte ne fait que changer de nom pour revenir en effet à la même chose que la Puissance directe , & n'en seroit pas un joug moins insupportable aux Têtes Couronnées. Nous ne pouvons par conséquent sous prétexte de Pieté admettre une telle Puissance ; loin de nous cette Pieté inouïe dans les premiers siècles , si préjudiciable à toute conciliation entre les Chrétiens , à la propagation de l'Evangile , à la tranquillité publique , si fort onéreuse même à la Chaire de S. Pierre , en accablant ses Successeurs de titres non moins odieux & incommodes , que vains & inutiles ; funeste Pieté , qui tendroit à faire revivre une Doctrine , qu'on n'a jamais pû réduire en pratique sans remplir tout le monde Chrétien de séditions , d'horribles troubles , de guerres sanglantes , d'affreux carnages.

S 5

Loin

Loin de nous encore ces superstitieux complimens , fruits steriles d'une Pieté mal entendue , que font tant valoir la plupart des Canonistes ; *qu'un Souverain Pontife est tout puissant sur la terre , qu'il peut tout ce qui est en la Puissance Dieu , excepté le péché ; que personne n'est en droit de lui demander , pour quoi en agissez vous ainsi ; qu'il peut légitimement contrevenir à toutes les Loix , à toutes les Régles , à celles mêmes des Conciles Généraux ; & autres pareilles sottises , qui font souffrir la modestie des bons Papes , & leur font autant en horreur qu'à nous autres François. Les Canonistes eux-mêmes devroient en rougir , à moins qu'ils ne prétendent qu'on les adoucisse par quelque interprétation favorable. Mais la Pieté encore une fois ne fait ce que c'est que d'exagérer par un verbiage ampoulé les Privilèges de S. Pierre , comme si sans cela ils étoient peu considérables , quoiqu'ils soient en effet très-grands par eux-mêmes. Elle ne fait point non plus inventer de ces flateuses expressions , qui réduites à leur propre signification se dissipent en l'air , s'en vont en fumée sans avoir d'application ; mais qui ne laissent pas de donner lieu à la calomnie , de tendre des pièges aux ignorans ; de porter les personnes audacieuses à s'en faire un mérite auprès des Papes pour leur demander , & en obtenir même par surprise tout ce qu'il y a de plus extraordinaire & de plus contraire aux Régles , & qui par là vont à énerver toute la force des Canons*

nous & la vigueur de l'Ancienne Discipline sans laisser aucune esperance de la voir jamais rétablir. Au reste n'y ayant point de Pape qui ait enseigné ou approuvé des choses de cette nature, l'unique devoir que la vraie Pieté peut ici exiger de nous, c'est d'admirer la majestueuse gravité, la profonde sagesse du S. Siège, la visible protection de Dieu sur lui, d'avoir su se maintenir dans ses bornes au milieu d'un si grand nombre d'Adulateurs. Enfin comme il n'y a qu'une Pieté déréglée qui soit capable de porter à tous ces excès, le plus sûr pour nous est de ne reconnoître pour vraie Pieté, que celle qui est toujours éclairée des lumieres pures & infailibles de la Verité & de la Tradition. Nous finirons ici l'Extrait de la I. Partie de cet Ouvrage.

A R T I C L E III.

Le MAITRE ITALIEN dans sa dernière perfection, revu, corrigé & augmenté par l'Auteur, contenant tout ce qui est nécessaire pour apprendre facilement & en peu de tems la Langue Italienne. Avec un Abregé de la prononciation Françoisse pour les Etrangers, un Dictionnaire pour les deux Langues, & quelques Lettres à la fin. Par le Sieur de VENERONI, Secrétaire Interprète du Roi dans la Langue Italienne. Nouvelle Edition,

tion, exactement corrigée & augmentée. A Amsterdam, chez H. Du Sauzet 1731. in-8. pagg. 645. sans les Avertissemens.

IL y a peu de Grammaires qui aient eu autant de succès que celle de Veneroni, comme on peut s'en convaincre par le grand nombre d'Editions qui en ont été faites, soit à Paris, soit en Hollande. Elle est en effet très commode pour apprendre la Langue Italienne, même sans le secours d'aucun Maître. Cependant on doit convenir qu'elle étoit défectueuse en beaucoup de choses, soit que le Sr. Veneroni n'eût qu'une connoissance mediocre de la langue, comme la plupart des Maîtres qui font profession d'enseigner ce qu'ils entendent très-peu; soit par l'incapacité des Editeurs qui ont multiplié les fautes de l'Auteur. Pour remédier à cet inconvenient le Libraire a eu recours à Mr. *Philiberti*, le même qui a augmenté & corrigé une partie du Dictionnaire de Veneroni, réimprimé à Amsterdam. Cet habile Italien, qui a fait une étude particulière de sa Langue, a moins cherché à grossir cette Grammaire, qu'à la rendre plus correcte & plus utile à ceux qui doivent en faire usage. Voici les changemens qu'il a faits dans cette Edition, qui est sans contredit la meilleure qui ait encore paru.

1. On a substitué la nouvelle Ortographe à la vieille qu'on a suivie dans les autres Editions, & qui n'est plus en usage.

2. On

2. On a fixé la double prononciation des voyelles *e* & *o* par des accens différens, afin de faciliter aux Etrangers la prononciation de la Langue Italienne.

3. La même raison a obligé de marquer d'un accent les syllabes, qui doivent être longues, sur tout dans les mots qui sont véritablement Italiens, & qui n'ont aucun rapport avec les autres Langues.

4. On a retranché plusieurs articles inutiles, & l'on a expliqué ceux qui étoient trop obscurs.

5. On a retranché aussi plusieurs règles incertaines & malfondées, & on en a donné d'autres plus solides, par des additions courtes & utiles.

6. On a corrigé toutes les Conjugaisons qui n'étoient pas conformes aux règles, & on a taché d'ôter toutes les équivoques qui auroient pû se rencontrer en conjugant les Verbes de la manière dont on les trouve conjugez dans les autres Editions.

Pour juger du travail de Mr. Philiberti il n'y a qu'à comparer quelques endroits de cette Edition avec les précédentes, & on trouvera à chaque page non seulement des corrections pour les fautes qui défiguroient les mots Italiens, mais aussi des additions utiles. Voici ce qu'il ajoute dès le commencement de l'Introduction, sur l'Orthographe qu'il employe pour fixer aux Etrangers la véritable prononciation.

„ La difference ne consiste que dans les *accens*, &

„ accens, que j'y ai mis, sans lesquels il est
 „ impossible qu'on puisse apprendre à bien
 „ prononcer.

„ L'accent donc marque premièrement
 „ les syllabes sur lesquelles il faut appuyer,
 „ en prononçant les mots, de sorte qu'on
 „ doit prendre garde de ne pas appuyer sur
 „ celles qui ne sont pas accentuées. En
 „ second lieu, lorsque l'accent est sur les
 „ voyelles *e* & *o*, qui en Italien ont double
 „ son, dont l'un s'appelle *ouvert*, & l'autre
 „ *fermé*, il vous montre qu'il faut ap-
 „ puyer sur cette voyelle accentuée, & il
 „ vous marque au même tems le son qu'il
 „ le doit avoir.

„ Lorsque vous trouverez l'accent (')
 „ vous prononcerez ces deux voyelles *fer-*
 „ *mées*. La voyelle *e fermée* a le même son
 „ qu'en François dans le mot, *malgré*. Pour
 „ ce qui regarde la voyelle *o fermée*, il fau-
 „ droit l'entendre prononcer par quelque
 „ Italien même, parce qu'il est fort mal
 „ aisé d'en fixer la prononciation. Je ta-
 „ cherai cependant de le faire autant qu'il
 „ est possible.

„ A cet effet je vous dirai que le son
 „ qu'on doit faire sentir dans l'*o fermée*, &
 „ qui approche le plus de la véritable pro-
 „ nonciation, est celui que les François
 „ donnent à cette voyelle, lorsqu'ils la pro-
 „ noncent dans les mots, *boté*, *fossé*, *som-*
 „ *bre*, *songer*, *rompre*, *ronde*, & autres
 „ semblables; & remarquez que pour bien
 „ pro-

„ prononcer l'*o fermé*, il faut fermer la bouche & pousser les lèvres en dehors, beaucoup plus que lors qu'on prononce l'*o* dans les mots *bôte*, *colasse*, *orient*, &c. où cette voyelle a le son ouvert.

„ Lorsque vous trouverez les voyelles *e* & *a* marquées de l'autre accent (') on doit les prononcer *ouvertes* de la même manière qu'en François, dans les mots *près*, *prèsque*, *après*, *bôte*, *colasse*, *orient*, &c. Exemple, dans *mêle*, *bôte*, *torre*, miel, coups, oter, prononcez l'*e* & l'*o* ouverts ; dans *mêle*, *bôte*, *torre*, pommes, tonneau, tour, prononcez les fermes.

„ Pour ce qui regarde les autres voyelles *a*, *i*, *u*, elles ont toujours le même son, ou si (comme d'autres prétendent) il y en a quelqu'une qui ait plusieurs sons, la différence est si petite, qu'il n'est pas nécessaire d'en parler. Prononcez les donc comme en François, & souvenez-vous seulement d'appuyer sur les syllabes, qui sont accentuées.

Veneroni ne compte selon quelques-uns Pag. 71 que vingt lettres dans la Langue Italienne. Mr. Philiberti reforme cet article & ajoute : „ Selon quelques autres, il y en a vingt-deux. Les lettres que ces derniers y ajoutent, sont I & U consonnes. Le sentiment de ces derniers est le meilleur. “ Il retranche ensuite l'article de Veneroni sur ces deux consonnes.

L'Ar-

M.

L'Auteur dit que l'H ; au commencement d'un mot ne se prononce pas en Italien : cependant, dit l'Editeur , l'usage qu'on en fait n'est pas si petit que l'on s'imagine, comme il le fait voir plus bas en parlant de la prononciation des consonnes.

Pag. 6.

Sur les Noms Adjectifs on ajoute, „ Le
 „ Nom Adjectif, qui doit s'accorder avec
 „ le Substantif, lorsqu'il est terminé en *e*,
 „ est masculin ; & lorsqu'il est terminé en
 „ *a*, est féminin ; & remarquez que de tous
 „ les Noms Adjectifs masculins, terminez
 „ en *a* ; on en peut former le féminin en
 „ changeant l'*o* en *a*.“ A la page suivante
 on a ajouté cet article : „ Les noms qui

Pag. 7.

„ peuvent changer l'*o* en *a*, sont aussi ad-
 „ jectifs, parce que de *dòtto*, savant, on
 „ peut bien dire *dòtta* savante ; mais de *Lu-*
 „ *na*, *Giardino*, *Terra* ; &c. qui sont des
 „ noms substantifs, on ne dit point, *Luna*,
 „ *Giardina*, *Tèrro*, &c. Exceptez *mano*,
 „ & fort peu d'autres noms, qui sont ter-
 „ minez aussi en *a*, parce que l'on dit fort
 „ bien *mana* &c., quoique *mano* soit un nom
 „ substantif. “

Pag. 17.

Veneroni explique à l'article des Verbes la différence du passé défini avec le passé parfait, mais il confond ce qui regarde ces deux tems avec les participes. Ces remarques utiles pour les Etrangers sont mises à leur place dans la nouvelle Edition. On trouvera bien d'autres changemens ou additions dans l'Introduction de l'Auteur, qui est

est d'un grand secours pour apprendre l'Orthographe & à parler correctement.

A l'article de la Prononciation on dit qu'il n'y a point de K, X, Y, dans la Langue Italienne, à quoi l'Editeur ajoute que du moins Pag. 10. on ne s'en sert pas, si ce n'est lorsqu'il s'agit de quelques noms Etrangers, comme *Stokolm*, *Xenocrate*, &c. où on prononce le premier mot comme s'il y avoit un *c* à la place du *k*, & l'autre comme s'il y avoit une *s*. On peut aussi écrire *Stocolm* & *Senocrate*.

Voici quelques remarques sur la prononciation des consonnes. P. 12. „ Les syllabes *che*, „ *chi*, soit au commencement, soit à la fin „ d'un mot, se prononcent comme les syllabes *que*, *qui* en François, ou comme „ *ke*, *ki*. Exemple. *Cherubino*, cherubin, „ *chiòdo*, clou, *giouvèchi*, jeunes bœufs. Prononcez *querubino*, *kiòdo*, *giouvèki*. “

G devant *e* ou *i*, se prononce comme s'il ibid. y avoit un *d* devant le *g*. Exemple : *Gèlo*, gelée; *giro*, tour; lisez, *dgèlo*, *dgiro*. Lors qu'il y a deux *g* devant *e*, *i*, le premier *g* se prononce comme un *d*. Exemple. *Oggetto*, objet; *oggi*, aujourd'hui; lisez, *odgetto*, *odgi*. „ Mais, ajoute l'Editeur, tant „ dans *gèlo*, & *giro*, que dans *oggetto*, & „ *oggi*, &c. il ne faut pas beaucoup appuyer „ sur le *d*. Il faut même le prononcer si „ doucement, qu'on ne doit presque pas le „ faire sentir. “

Veneroni veut qu'on prononce *giardino*, Pag. 11.
Tome XVI. Part. II. T *giór-*

giorno, *giudice*. comme *jardino*, *jorno*, *joditche*. „ C'est-là, dit Mr. Philiberti, la „ prononciation des Florentins. Mais j'ai „ me mieux prononcer comme les Romains, „ *dgiardino*, *dgiorno*, *dgiudice*. “

ibid.

„ Les Italiens non seulement ne pronon- „ cent point la lettre *H*, mais aujourd'hui „ ils ne s'en servent point dans l'écriture, „ excepté lorsque cette lettre est précédée de „ *c* ou *g* comme dans les mots *chiaro*, clair, „ *chiave*, clef, *piaghe*, playes, &c. Au reste „ il y a fort peu de mots, où ils se servent de „ *h*, & ils écrivent *uomo*, onore, umano; „ &c. & non pas *huomo*, honore, humano, „ &c.

„ La lettre *J*, n'est pas la même que la „ voïelle *I*, comme d'autres prétendent, „ mais elle est une véritable consonne, par „ ce qu'elle s'écrit différemment; & qui „ plus est, étant seule, elle ne peut former „ aucune syllabe. Exemple: *aiuto*, aide. „ On ne dit pas *a-i-u-to*, mais *a-ju-to*. La „ prononciation de cette lettre n'est pas la „ même qu'en François. On doit la pro- „ noncer comme la lettre *i*, dans les mots „ voïelle & baïonnette, & non pas comme „ dans *jardin*, *ajouter*, &c. Exemple: *a- „ juto*, prononcez *aiù-to*.

Page 34

„ Sa dans les mots *cosa*, chose, & *rosa*, ron- „ gée, doit être prononcé comme la premiè- „ re syllabe de *salut*. „ Il en est de même „ dans tous les adjectifs terminez en *oso*, „ comme, *glorioso*, glorieux, *vittorioso*, „ victo-

„ victorieux &c. , tant au singulier, qu'au
 „ pluriel ; & tant au féminin , qu'au mas-
 „ culin. Dans les adjectifs terminez en *ese*,
 „ & dans les mots en *uso* , il faut pronon-
 „ cer la lettre *s* , comme on la prononce en
 „ François dans les mots *oser* , *exposer* , *com-*
 „ *poser*. Exemple : *palése* , *confuso* , &c.
 „ excepté *fuso* , fuseau , où il faut pronon-
 „ cer la lettre *s* comme dans le mot *salut*.

La syllabe *ti* , que les Latins prononcent *fi* , doit être prononcée en Italien , dit Ve-
 neroni, comme *tifi*. Exemple : *Natione* , na-
 tion , *gratia* , grace ; lisez , *natione* , *grat-*
sia. L'Editeur remarque qu'on „ écrit au-
 „ jourd'hui tous ces mots , & tous les au-
 „ tres semblables avec *z* à la place de la
 „ lettre *t* , comme , *nazione* , *grazia* , *vizio* ,
 „ *silenzio* , &c.

Sur la lettre *z* on ajoute ce qui suit. Pag. 35.

„ Remarquez que le *z* simple, ou le double
 „ *zz* , se prononcent toujours comme *ds* ,
 „ lorsqu'on les trouve après la voyelle *e* ,
 „ de son ouvert , comme *mezzo* , milieu ,
 „ & la voyelle *o* de son fermé, comme *rozzo* ,
 „ *zo* , grossier.

„ *Z* se prononce comme *s* en François dans
 „ le mot *salut* , dans tous les mots termi-
 „ nez en *enza* , comme *prudenza* prudence ,
 „ *diligenza* diligence , *pazienza* patience , &c.
 „ prononcez *prudensa* , *dilignsa* , *patsiensa* ,
 „ &c.

„ Il en est de même dans les mots termi-
 „ nez en *anza* , & en *onza* , & lorsque *z* est

T 2

„ devant

„ devant la lettre *l*. Exemple : *ignoranza*,
 „ *marónza*, *pólzo*, *bólzo*, &c. On trouve
 „ même ces mots écrits avec la lettre *f*. Ce-
 „ pendant la plus grande partie se servent
 „ du *z*. “

P. 67.

Nous n'en dirons pas davantage sur la Pro-
 nonciation Italienne : on trouve aussi des
 additions à chaque page pour les autres par-
 ties de cette Grammaire, comme sur les Ar-
 ticles, les Noms, les Pronoms, les Adver-
 bes, les Verbes, &c. Sur les Superlatifs
 l'Editeur remarque „ que quelquefois le Po-
 „ sitif est employé dans la Langue Italienne
 „ pour le Superlatif, comme *é la bella dél e*
 „ *belle*, c'est la belle des belles, comme si
 „ l'on disoit c'est la plus belle de toutes les
 „ belles. Nous avons aussi une autre espe-
 „ ce de Superlatif. Nous disons *un uomo*
 „ *dòtto dòtto*, un homme docte docte, pour
 „ dire un homme très-savant.

P. 103.

Sur les Verbes on remarque „ que les In-
 „ finitifs des Verbes qui viennent du Latin,
 „ retiennent la même quantité qu'ils ont en
 „ Latin. Le mot *cantare* en Latin a la deu-
 „ xième syllabe longue, il a aussi la même
 „ syllabe longue en Italien. Au contraire
 „ *crédere*, *créscere*, qui en Latin ont la
 „ deuxième syllabe breve, l'ont aussi en Ita-
 „ lien. Si l'on observe cette règle en pro-
 „ nonçant les Infinitifs, on ne fera pas les
 „ fautes que font presque tous ceux qui ap-
 „ prennent la Langue Italienne. Cette ré-
 „ g e cependant a plusieurs exceptions.

Voici

Voici une observation utile sur le *présent* de l'Indicatif, le *passé défini* & le *présent* du Subjonctif. „ Pour former ces trois tems „ il faut toujours ôter la première syllabe „ de l'Infinitif, & après il faut changer la „ dernière voyelle qui reste. Pour le présent „ de l'Indicatif on la change en *o* dans toutes „ les Conjugaisons, & de *amare*, *crédere*, „ *sentire*, on en forme *amo*, *crédo*, *sento*. „ Pour le passé défini de l'Indicatif on la „ change en *ái* dans les Verbes de la première Conjugaison, & de *amare* on en „ forme *amái*; pour les Verbes de la seconde Conjugaison on la change en *éi* & de „ *crédere* on en fait *credéi*; pour ceux de la „ troisième on la change en *íi* & de *sentire* „ on dit *sentíi*. Pour le présent du Subjonctif on change la voyelle qui reste en *i* pour „ la première Conjugaison, & en *a* pour les „ autres & on dit *ami*, *créde*, *senta*. “

Les Accens sont d'une grande importance dans la Langue Italienne, & les règles que Veneroni prescrit sur cette matiere avoient grand besoin d'être éclaircies & corrigées. C'est ce que Mr. Philiberti a fait avec soin, & il y en a ajouté d'autres qui nous ont paru nécessaires. En voici quelques exemples.

„ Tous les Noms en *ante*, *anto*, *ente*, „ *unte*, *unto* ont la penultième longue, comme, „ *amante*, *ammanto*, *incanto*, *languente*, „ *serpente*, *compunte*, *compunto*, *apunto*, „ &c. Souvenez-vous, comme d'une règle

„ générale , que tous les participes ont la
 „ penultième longue.

„ Tous les mots en *zione* , comme , *orazione* , *invenzione* , *convenzione* , &c. ont
 „ la penultième longue.

„ Les mots , qui en François sont terminés en *té* ; en Latin en *tas* , & en Italien en *tà* , ont la dernière longue ; comme , *bontà* , *irregolarità* , *parità* , &c.

„ Ceux qui sont terminés en *u* ont tous la dernière longue , & sans aucune exception il faut les accentuer tous. Exemple : *Virtù* , *corfù* , *più* , à moins que ce ne soit quelque mot d'une seule syllabe , où il n'est pas nécessaire de mettre l'accent. Exemple : *fu* , *tu* , *su* . Dans ces mots , que l'accent y soit ou qu'il n'y soit pas , vous prononcez toujours de même. Remarquez cependant qu'il faut accentuer *più* , *giù* & autres mots semblables , où quoique les mots soient d'une syllabe , néanmoins , à cause des voyelles qui s'y trouvent , on en pourroit former deux syllabes & dire par exemple , *pi-ù* , *gi-ù* , &c. ce qu'il faut éviter. ”

A la fin de la seconde partie de cette Grammaire on a supprimé ce que Veneroni dit contre ceux qui veulent retrancher la lettre *b* du verbe *havere* & de plusieurs autres mots , & qui substituent la lettre *z* au *ti* dans les mots *gratia* , *nazione* , &c. en écrivant *grazia* , *nazione* , &c.

Mr. Philiberti qui approuve en partie ces chan-

changemens, a mis ici quelques pages pour les justifier. Nous nous contentons d'abréger ce qu'il dit là-dessus. Il s'agit de savoir si on doit retrancher la lettre *b* dans les mots où l'on ne la prononce point. Les uns prétendent qu'il ne faut pas l'ôter à cause de la confusion que ce changement peut causer dans plusieurs mots. Par exemple, si on écrit sans *b* les mots *hánno*, ils ont, & *bámo*, hameçon, *ánno*, *ámo*, on ne sauroit les distinguer de *ánno*, année, & *ámo*, j'aime. La même difficulté se rencontre dans plusieurs autres mots.

Les autres, du nombre desquels sont les Académiciens de la *Crusca*, soutiennent qu'il faut absolument ôter la lettre *b*, parce qu'ils croient inutile de l'employer dans les mots où elle ne se prononce pas; & qu'en l'employant sans nécessité, on ne fait qu'embarrasser les Etrangers, sur tout les Allemans & les Suisses, qui accoutumés à la prononcer lorsqu'ils la trouvent, la prononcent aussi en Italien. Cette raison paroît bonne à Mr. Philiberti, qui souhaiteroit que les Italiens voulussent dans leur Orthographe s'accommoder à la capacité des Etrangers, que les difficultés rebutent d'ordinaire de l'étude de la Langue Italienne. Il se propose de montrer dans un petit Traité la nécessité d'introduire dans cette Langue une nouvelle manière d'orthographier.

Cependant il ne souscrit pas entièrement au sentiment des Académiciens de la *Crusca*.

Il croit qu'on doit avant toutes choses éviter les équivoques que le retranchement de la lettre *b* pourroit causer, & ensuite fixer la véritable prononciation. Il vaut mieux, selon lui, s'éloigner de la véritable prononciation, qui n'est à proprement parler qu'une qualité accidentelle du discours, que de manquer dans le sens qui en forme l'essence. Ainsi il croit qu'il faut retrancher la lettre *b*, lorsqu'elle ne se prononce pas & qu'elle est inutile, mais il ne voudroit point l'ôter dans les mots qui deviendroient équivoques si on les écrivoit sans cette lettre. On prétend remédier à cet inconvénient en mettant un accent sur la voyelle qui est après l'*b* que l'on ôte. Mais comme on emploie les accens pour marquer la quantité des syllabes & montrer comment les voyelles doivent être prononcées, il est d'avis qu'on laisse la lettre *b* à ces sortes de mots. Car si on écrit *ò* au lieu de *bò*, on ne fait pas si l'accent est la marque de la lettre *b* qu'on a retranchée, ou s'il marque qu'on doit prononcer la voyelle *o* d'un son ouvert; & si *ò* signifie *j'ai*, ou s'il est une interjection, une particule disjonctive, ou l'article qui marque le vocatif. Ainsi il ne sauroit approuver cette manière d'écrire dans les cas pareils.

Pour ce qui regarde la lettre *z* employée au lieu de la lettre *z* suivie de deux voyelles, dont la première est *i* dans les mots qui viennent du Latin, comme *grátia*, *vítio*, qu'on écrit à présent *grázia*, *vízio*, il y a des gens qui

qui condamnent ce changement , & qui prétendent qu'on doit écrire ces mots avec un *z* comme en Latin. L'Editeur croit qu'on a raison de se servir du *z* , parce qu'autrement on ne sauroit jamais bien prononcer les mots en question. On dira qu'il y a une règle suivant laquelle on doit prononcer la syllabe *zi* devant une voïelle , comme s'il y avoit un *s* au milieu. Exemple : *grát-sia* , *vis-sio* ; mais comment connoîtra-t-on que l'on ne doit pas prononcer cette syllabe de la même manière dans les mots *natío* , natif , *simpatía* , simpathie , *partío* , il s'en alla , & plusieurs autres ? Pourquoi ne doit-on pas dire , *natsío* , *simpatsía* , *partsío* ? Il est inutile de répondre que ces mots ne viennent pas du Latin , ou qu'ils tirent leur origine du Grec ; cette raison , si elle est solide en elle-même , n'est bonne qu'à embarrasser ceux qui ne savent pas le Latin , & qui ne sont pas en état d'avoir recours à l'étymologie des mots. Ainsi lorsqu'on peut faciliter la prononciation par une manière différente d'écrire , qui ne cause aucune équivoque , & qui d'ailleurs répond parfaitement à la bonne prononciation , on doit hardiment le faire , sans que personne soit en droit de s'y opposer.

Quelquefois on double la lettre *z* dans les mots en question , ce qui peut embarrasser ceux qui n'ayant aucune règle pour fixer l'orthographe , & qui d'ailleurs n'étant pas en état d'en connoître la différence par la pro-

T 5

non-

nouciation même, pourroient souvent doubler la lettre *z* lorsqu'il ne faut pas, ou la mettre simple lorsqu'il la faut double. Mr. Philiberti avoue que tous ceux qui ont écrit sur la Langue Italienne, n'ont rien dit de solide sur cette difficulté. Voici son sentiment qui nous paroît bien fondé. Il est d'avis qu'on ne doit doubler cette lettre que lorsque dans les mots Latins on trouve *c* ou *p* devant *z*. Ainsi parce que dans les mots *irruptio*, *collectio*, &c. il y a *c* ou *p* devant *z*, on écrit, *irruzzione*, *collazzione*, &c. & les autres mots où ces lettres ne se trouvent pas, doivent être écrits avec un *z*, comme, *vizzio*, *ozio*, *silenzio*, &c.

L'Editeur explique ensuite une difficulté qui regarde la première personne du singulier de l'Imparfait de l'Indicatif de tous les Verbes. On la termine communément en *a* & non pas en *o*, & on dit *amava*, au lieu de *amavo*. Mais c'est un abus qu'on ne sauroit justifier par aucune bonne raison; & si-on en trouve des exemples dans *Boccaccio*, *Villani*, & plusieurs autres bons Auteurs, ce sont des fautes qu'on doit attribuer aux Imprimeurs, ou des licences poétiques que la rime & la mesure du vers font excuser, mais qu'on ne peut souffrir dans la prose. Ainsi Mr. Philiberti soutient qu'on doit se servir de la terminaison en *o* & non pas en *a*, à moins qu'on ne produise quelque raison qui autorise ce changement. Il en allègue trois pour justifier son sentiment. La première est,

est, que dans tous les Verbes pour quel tems que ce soit, on n'a jamais employé la troisième personne pour la première. La seconde raison est que ce changement cause une équivoque dans le discours, ce qu'on doit toujours éviter avec soin, à moins que l'on joigne au Verbe le pronom personnel *io*, afin d'ôter l'équivoque. La troisième, qui paroît décisive, c'est qu'on trouve dans les meilleurs Auteurs l'une & l'autre terminaison, & s'ils disent *amavo*, *avévo*, aussi bien qu'*amáva*, *avéva*, on en doit conclure qu'ils les trouvoient également bons, supposé que les derniers ne soient pas des fautes d'impression; & on a tort de dire que *amávo*, *avévo*, &c. sont des mots bas qui ne conviennent qu'au peuple.

Tout ce que nous venons de remarquer suffit pour faire connoître le travail de l'Editeur, & le mérite de la nouvelle Edition de cette Grammaire. Nous croïons qu'il seroit inutile de nous étendre sur les nombreuses corrections qui ont été faites dans le petit Dictionnaire qui y est joint, & dont on a changé les termes qui ne sont pas en usage parmi les Italiens qui entendent leur langue.

AR.

ARTICLE IV.

DICIONNAIRE *de la Langue Françoisse Ancienne & Moderne* de PIERRE RICHELET; *augmenté de plusieurs Additions d'Histoire, de Grammaire, de Critique, de Jurisprudence, & d'une Liste Alphabetique des Auteurs & des Livres citez dans ce Dictionnaire. Nouvelle Edition augmentée d'un grand nombre d'Articles.* A Amsterdam, aux dépens de la Compagnie, in-4. 2 vol. Tom. I. pag. 837. sans les Préfaces & la Liste Alphabetique qui contiennent 52. pages. Tom. II. pag. 939.

CETTE Edition du Dictionnaire de Richelet a été faite sur celle qui parut à Lyon en 1728. en 3 vol. in folio, avec les Additions curieuses & savantes de Mr. Aubert célèbre Avocat de cette Ville, & fort connu parmi les gens de Lettres. Cet Ouvrage méritoit d'être réimprimé en Hollande, & le Public saura bon gré aux Libraires qui l'ont entrepris, de la maniere dont ils l'ont executé : pour rendre ce Dictionnaire plus commode & en diminuer le prix, on l'a réduit à deux volumes in-4. d'une impression fort belle & fort nette, malgré la petitesse des caracteres qu'on y a employez. On rend un compte exact dans l'Avertissement de tout ce qu'on a fait pour rendre cette Edition utile,

tile, & on jugera facilement qu'elle est beaucoup meilleure que toutes celles qui avoient paru auparavant,

On a conservé en entier toutes les Additions de Mr. Aubert qui regardent la Langue Françoisse & les Décisions des grands Hommes qui ont travaillé à en éclaircir les principales difficultez. On en a usé de même à l'égard des Additions qui roulent sur l'Histoire, la Fable, les Antiquitez, les Arts & les Sciences ; on s'est contenté d'en abréger quelques-unes surtout de celles où l'on explique divers points du Droit Coutumier des Provinces de France, du Droit Canonique, des Questions Théologiques &c. qui n'intéressent que peu de gens, & qui paroissent peu convenables dans ce Dictionnaire ; mais on n'en a rien retranché d'essentiel.

L'Editeur a cru aussi devoir supprimer plusieurs Inscriptions Latines, en indiquant seulement les Auteurs où on pourra les trouver. Peut-être trouvera-t-on qu'il a été trop réservé, & qu'il auroit pu faire encore divers retranchemens ; mais il est à été sans doute retenu par le Jugement avantageux que Mr. Lancelot a porté des Additions de Mr. Aubert. Cet habile Académicien chargé en 1724. de les examiner, déclara que la plupart de ces Additions *sont curieuses, instructives & écrites avec netteté* ; que l'Auteur lui paroît sçavant, non seulement dans les matieres de Droit, mais encore dans les belles

belles Lettres. On peut voir le sentiment de Mr. Lancelot mis au long dans la Préface de l'Edition de Lyon, qu'on a conservée ici, de même que celle de l'Edition de Rouen, & celle de la première Edition faite à Genève en 1680.

Pour rendre ce Dictionnaire plus complet, on l'a augmenté d'environ 6000. Articles qu'on a eu soin de distinguer par une double croix (‡). Ceux qui regardent la Langue Françoisé sont pris presque tous du Dictionnaire de l'Académie, le seul guide qu'on a cru devoir suivre. En ajoutant les termes qui manquoient dans le Richelet, on en a distingué les sens propre & figuré, & on a averti dans quel genre d'écrire il convient de les employer. De plus l'Editeur a pris la peine de comparer les Décisions de Richelet avec celles de l'Académie Françoisé, & il a remarqué les différences de leurs sentimens; en sorte que lorsque cet Auteur approuve un terme, ou une manière de parler, que l'Académie rejette, ou ne souffre que dans quelques cas particuliers, on en a averti sans rien changer à l'article du Richelet. Ainsi les Lecteurs peuvent choisir le sentiment qui sera de leur goût. Nous allons donner des exemples de ces Additions, qui se présentent en grand nombre. En voici deux sur le mot *Abord*.

Abord, f. m Il se dit de l'affluence des personnes ou des marchandises qui arrivent dans un même

embouché. lieu. (Paris, Londres & Amsterdam sont des Villes de grand abord.)

Abord. Attaque, soit par mer, soit par terre. (L'abord des Vaisseaux est terrible. L'abord des François est à craindre; on ne peut soutenir leur premier abord, lorsqu'ils chargent avec l'arque blanche.)

Abuser, signifie aussi interpréter mal la pensée de quelqu'un, & donner un mauvais sens à ses paroles. (On ne doit pas abuser de quelques paroles ambiguës qui sont dans les Ouvrages d'un Auteur, lorsqu'elles sont susceptibles d'un bon sens.)

Acompagnement. Terme de *Musique*. On le dit de la modulation & des accords des instrumens dont on acompagne la voix. (Apprendre l'acompagnement, savoir l'acompagnement, l'acompagnement du Clavessin, l'acompagnement de la Viole, &c.)

Acompagner, se dit pour assortir, convenir; mais alors il ne s'emploie guère qu'avec l'adverbe bien. Ainsi on dit, cette garniture acompagne bien cet habit; cette tapisserie acompagne bien ce lit; ces deux pavillons acompagnent bien ce corps de logis, pour dire, que toutes ces choses s'assortissent bien, & conviennent parfaitement les unes avec les autres.

Acompagner. Terme de *Musique*. C'est jouer la basse, & les autres parties, sur un ou plusieurs instrumens, pendant qu'une ou plusieurs voix chantent, ou que quelque instrument joue le sujet. (Si vous voulez chanter, je vous acompagnerai avec le Tiorbe. Il chante bien, & s'acompagne lui-même avec la Viole.) En ce sens il se met d'ordinaire absolument. (Il acompagne bien, il acompagne mal, il acompagne

pagne sur le champ & sans être préparé.) *Acad. Franç.*

s' Accompanyer, v. n. p. Mener quelques gens avec soi, pour quelque dessein. Il se prend le plus souvent en mauvaise part. (Il s'accompagne toujours de méchans garnemens. Il s'accompagna de gens de main pour faire ce coup-là.) *Ibid.*

Actuel, adj. On se sert de ce terme dans le stile dogmatique en différentes phrases, & par opposition à diverses choses. Ainsi *Chaleur actuelle* se dit par opposition à chaleur en puissance. *Intention actuelle* par opposition à intention virtuelle. *Grace actuelle* par opposition à grace habituelle. *Péché actuel* par opposition à péché habituel, &c. *Acad. Fr.*

Actuellement, signifie présentement. (On juge son proces actuellement. Il demeure actuellement dans sa maison.)

Administration. On dit l'administration de la Justice, pour dire, l'exercice de la Justice. (N'avoir aucun égard aux personnes dans l'administration de la Justice.) *Acad. Fr.*

Adresse. On appelle *Bureau d'adresse*, un lieu où l'on s'adresse pour diverses choses qui regardent la Société & le Commerce. Il est principalement en usage en parlant du lieu où l'on reçoit les nouvelles pour la Gazette, & où on la debite. On dit fig. d'une maison où l'on debite ordinairement beaucoup de nouvelles, que c'est un vrai Bureau d'Adresse.

Adresse, se dit en Angleterre d'une requête qu'on présente. On dit souvent dans les Gazettes, que le Parlement a présenté une adresse au Roi de la Grande Bretagne, c'est-à-dire, un placet, une requête, ou un mémoire.

A-

A l'article *Adulateur*, on dit dans le Richelet que ce mot n'est pas reçu généralement, que son destin ne sera pas de longue durée ; & qu'au lieu d'*Adulateur*, on dit d'ordinaire, *Flateur*. L'Editeur a ajouté l'observation suivante :

L'Académie admet ce terme, & dit que l'*Adulateur* est celui, qui par bassesse & par intérêt, donne des louanges excessives à une personne qui ne les mérite pas. Il semble que l'adulation renferme quelque chose de plus odieux que la flatterie.

Richelet dit que le mot *Affectueux* est vieux. L'Editeur de Lyon fait voir par l'autorité du P. Bouhours que ce mot est fort bon, & se dit en matière de Piété, pour marquer ce qui vient du cœur. L'Editeur d'Amsterdam ajoute :

L'Académie admet ce mot ; ce qui confirme le jugement du P. Bouhours. On dit, Discours affectueux, mouvement affectueux, paroles affectueuses.

Agacerie, *f. f.* Terme par lequel on exprime les petites choses que dit ou que fait une femme, & les petites manières dont elle se sert pour s'attirer l'attention de quelqu'un qui ne lui déplaît pas. (Il paroît qu'elle a quelque dessein sur lui, elle lui fait des *agaceries* continuelles. *Acad. Franç.*

Agrégation, *f. f.* Terme de Philosophie. On appelle corps par *agrégation*, un corps qui n'est formé que de l'amas de plusieurs choses, qui n'ont point entre elles de liaison naturelle. *Acad. Fr.*

Aigre-doux, *adj.* Il ne se dit guère au propre ;
Tom. XVI. Part. II. V que

que des fruits qui ont un goût mêlé d'aigre & de doux. Un fruit *aigre-doux*. Des Oranges *aigres-douces*. Dans cette phrase & dans les autres semblables, *aigre* ne se décline point.

Aigre-doux, adj. Il se dit figur. de la voix & du stile, quand on parle ou qu'on écrit, d'une maniere entre aigre & douce. Un ton de voix *aigre-doux*. Acad. Fr.

Aigrefin. Terme ironique & burlesque, qui veut dire un escroc, un escamoteur. (Prenez garde à cet aigrefin. Cet aigrefin vous trompera.)

Aigrefin, se dit aussi dans le stile bas & par mépris, d'un jeune étourdi. (Cet aigrefin fait l'important.)

Aigu, adj. Terme de Géométrie. On dit un *Angle aigu*, c'est-à-dire, qui est moins ouvert que l'Equerre.

Ajouter au conte, c'est-à-dire, l'amplifier par des circonstances inventées. On dit aussi ajouter foi à quelcun, ajouter foi à quelque chose, pour dire, croire ce que quelcun dit, croire quelque chose, &c. Acad. Fr.

Richelet ne donne d'autre signification au Verbe *Airier*, que mettre en bel air, airier une maison. L'Editeur ajoute, que ce verbe ne se dit guère qu'en parlant d'une maison infectée, dont on chasse le mauvais air en y allumant un grand feu, & en y brûlant des parfums. *Airier une maison infectée*. Acad. Fr.

Alégoriseur, s. m. Celui qui alégorise. Il ne se dit guère qu'en mauvaise part, en parlant d'un homme qui s'atache à chercher un sens allégorique

que à toutes choses. (C'est un *Alégoriseur* per-
petuel.) *Acad. Fr.*

Analise Terme de *Géométrie* & de *Chimie*.
On dit l'*analise* d'un probleme ; l'*analise* d'une plan-
te ; faire une *analise* chimique.

S'apauvrir, *v. n.* Devenir pauvre. On le dit
au propre & au figuré. (Une famille s'apau-
vrit par les dépenses excessives. Les Etats s'a-
pauvrissent par la guerre & par le luxe. Les lan-
gues vivantes s'enrichissent & s'apauvrissent, se-
lon la différence des tems & des esprits.)

On avoit souvent oublié dans ce Diction-
naire de marquer le sens figuré des termes
François ; l'Éditeur y a suppléé, comme on
en peut juger par les exemples suivans , où
le sens figuré est marqué par une étoile.

* *Accès*, se dit aussi des choses morales, & si-
gnifie alors un mouvement intérieur & passager
qui produit des actions. (Il a rarement des ac-
cès de libéralité. Il a quelquefois des accès de
dévotion, des accès de fureur.)

* *S'Acrocher*. On le dit de ceux que le mau-
vais état de leurs affaires oblige de s'atacher à
la fortune d'un Prince, d'un grand Seigneur. (Il
ne savoit où donner de la tête, il s'est acroché
à ce grand Seigneur. Quand on est mal dans
ses affaires, on s'acroche à tout, on s'acroche
à ce qu'on peut.) *Acad. Fr.*

* *Adorer*. On dit prov. & fig. *Adorer le veau
d'or*, pour dire, faire la cour à un homme de peu
de mérite, à cause de ses richesses, ou à cause
de son credit. *Acad. Fr.*

* *S'aguerrir*, *v. n.* On dit fig. s'aguerrir à la
raillerie ; pour s'accoutumer à la raillerie ; & on

le dit de tout ce qui est pénible & difficile au commencement.

* *Alambic*, *f. m.* On dit fig. qu'une affaire a passé par l'alambic, pour dire, qu'elle a été examinée avec un grand soin, qu'elle a été discutée & approfondie. *Acad. Fr.*

* *Ameuter*, *v. a.* On le dit fig. pour exciter à la sédition, animer contre quelqu'un. Ameuter le peuple. Il a ameuté toute la Ville. On dit aussi *s'ameuter*, pour s'assembler, s'attrouper.

* *Anatomie*, *f. f.* Ce mot se dit fig. de la discussion exacte de quelque sujet que ce soit. Faire l'anatomie d'un Ouvrage. d'un Discours, &c.

* *Antipatie*, se dit aussi fig. de l'aversion qu'on a pour quelque chose. (Cet homme a de l'antipatie pour la Musique.)

* *Aporter*, signifie fig. annoncer, faire savoir. (On a aporté la nouvelle d'une grande victoire. Ce courier apporte de bonnes nouvelles.)

* *Aporter*, se dit aussi pour employer. Aporter ses soins, apporter beaucoup de précautions dans une affaire, apporter des facilitez, des difficultés, & des obstacles dans une affaire, pour dire, en faciliter le succès, y former, y faire naître des difficultés & des obstacles. On dit aussi dans le même sens, apporter des adoucissements, des temperamens dans quelque affaire.

* *Arrérages* se dit aussi fig. en galanterie. *Paier les arrérages*, c'est réparer le tems de l'absence, & en dédommager l'objet aimé. On dit prov. d'un homme vigoureux, que c'est un bon paieur d'arrérages.

* *Atraper*. On dit fig. atraper le sens d'un passage, la pensée d'un Auteur; atraper les caractères des hommes, des passions, des Anciens.

Un

Un peintre atrape bien l'air du visage, la ressemblance des gens qu'il peint.

* *Avare.* On dit fig. Le ciel, la nature, la fortune, a été avare de ses dons à quelqu'un. Cet homme est avare de ses louanges, de ses visites, de son tems. Cette femme n'est point avare de ses faveurs. La terre est avare de ses biens. Dieu n'est point avare de ses graces.

* *Bourrasque*, signifie aussi au figuré, un accident impreveu, une persecution qu'on excite contre quelqu'un. (J'ai essuié une violente bourrasque.) On le dit encore des caprices d'un homme bourru. (On se lasse de souffrir les bourrasques de cet homme.)

On n'a pas négligé les termes de *Pratique*, dont l'intelligence est souvent nécessaire. En voici quelques-uns.

Accumulation de Droit. Une augmentation de Droit sur quelque chose. - C'est quand quelqu'un prétend un Héritage, un Bénéfice, en vertu de plusieurs droits de différente nature, comme par mort, par resignation, &c.

Adhérer, v. n. Terme de *Pratique*. Il signifie infirmer un premier acte par un subsequent; interjetter une nouvelle appellation en adhérant à la première. On dit, la Cour adhérant aux Conclusions du Procureur Général *Acad. Fr.*

Adjonction. On dit aussi, adjonction de nouveaux moïens. (Cette adjonction de moïens fortifie beaucoup votre cause.) *Acad. Fr.*

Administrer, v. a. Terme de *Pratique*. On dit, administrer des témoins, des preuves, des titres, pour dire, fournir des témoins, des preuves, des titres. (Il a administré les témoins nécessaires, pour vérifier la dénonciation qu'il avoit faite.) *Acad. Fr.*

Arrêt de défenses. C'est un Arrêt qu'un Négociant, ou autre, obtient du Souverain, pour empêcher que ses créanciers ne le fassent arrêter, & pour lui donner la sûreté & le tems pour traiter avec eux.

Arrêt de surseance. Il y a peu de différence entre cet Arrêt, & l'Arrêt de défenses.

Arts &
Métiers,

Nous n'en dirons pas d'avantage pour ce qui regarde la Langue, les Additions que nous venons de rapporter suffisent pour faire juger du mérite des autres. L'Editeur paroît avoir recueilli un grand nombre de termes des Arts & Métiers, qui devoient entrer dans ce Dictionnaire. On peut s'en convaincre en parcourant les Articles suivans que nous ne faisons qu'indiquer : *Abatre, Abîme, Adoucir, Adoux, Afiche, Asinage, Agrafe, Aigre, Ailes, Ailerons, Ais, Amander, Amitié, Amorcer, Ampasteler, Aplaniisseur, Aplique, Aprêt, Aprocher, Apurer, Arbre, Archet, Argent, Aspirante, Assortiment, Attaches, Aube de Moulin, Auge, Avives, Balancier, Balistique, Bande, Barre, Bas, Basane, Bavocher, Boite, Bosse, Boule, Bras, Carreau, Chassis, &c.*

Commer-
ce.

Le Dictionnaire de Savary a fourni à l'Editeur beaucoup de termes de Commerce. Nous nous bornons à quatre, & nous ne ferons qu'en indiquer quelques autres.

Action. Ce mot se dit des Obligations, Contrats & Reconnoissances que les Directeurs des Compagnies de Commerce délivrent à ceux qui ont porté leurs deniers à la caisse, & qui y sont interez. Ainsi, délivrer une Action, c'est donner

ner & expedier en forme le Titre qui rend un Actionnaire propriétaire de l'Action qu'il y a prise. Les Actions haussent ou baissent suivant que les Compagnies prennent faveur , ou perdent de leur credit. *Nourrir une Action* , c'est paier exactement à leur échéance , les sommes pour lesquelles on a fait sa soumission à la Compagnie. Ainsi une *Action nourrie* est celle dont tous les paiemens sont faits , & qui peut avoir part aux repartitions des profits de la Compagnie. *Fondre des Actions* , c'est les vendre & s'en défaire , suivant le besoin que l'on a de fonds. Ces manieres de parler sont usitées dans le négoce des Actions. Voï. *Savary*.

Actionnaire ou *Actionniste*. Celui qui a des Actions dans une Compagnie de Commerce. En France on dit *Actionnaire* & en Hollande *Actionniste*. Il est permis à un Actionnaire de vendre ses Actions en tout ou en partie , à perte ou à gain. (Les Actionnaires se plaignent beaucoup quand on ne paie pas.)

Aler en Traite. Terme usité dans le Commerce des Castors & autres Pelleteries de Canada. Il y a différence entre aler en Traite , & faire la Traite. Le premier signifie aler porter aux Sauvages jusques chez eux des marchandises qui leur conviennent , pour les échanger avec leurs pelleteries. Faire la Traite signifie , attendre de traiter avec les Sauvages , lorsqu'ils viennent eux-mêmes apporter leurs marchandises aux habitations des François , pour les y troquer , & y choisir en échange les choses dont ils ont besoin.

Armateur. On appelle Armateurs , les Marchands , Négocians & autres , qui font des armemens , ou qui s'y intéressent , quoi qu'ils ne

montent point les bâtimens , & qu'ils en com-
mettent le soin à des Capitaines dont ils font le
choix. Ainsi l'on dit Mrs. N. N. Négocians
d'Amsterdam ou de S. Malo, sont les Armateurs
d'un tel Vaisseau. Armateur se dit aussi du Mar-
chand, qui équipe un Vaisseau pour aler en mar-
chandises, particulièrement si c'est pour les voïa-
ges de long cours.

Ce dernier article étoit d'autant plus né-
cessaire, que dans le Richelet on ne donnoit
d'autre explication du mot *Armateur*, que cel-
le de Corsaire. *Pirata*. Le Lecteur trouvera
d'autres Additions utiles aux mots , *Accep-*
tant, *Acceptation*, *Acceptator*, *Acheter*, *Afré-*
tement, *Agent de Banque*, *Agio*, *Aliage*,
Alonger, *Aquit*, *Aquiter*, *Arbitrage*, *Ar-*
gent, *Avanture*, *Balance*, *Billets*, *Borde-*
reau, *Chargement*, *Credit*.

On trouve aussi plusieurs nouveaux Arti-
cles dans ce Dictionnaire sur les Drogues
Médicinales & autres, on en donne une
courte description, on indique les endroits
d'où on les apporte & les usages qu'on en
fait. Voïez *Abel-mosc*, *Acacia Vera*, *Aca-*
jou, *Adraganth*, *Agallochum*, *Alipon-Mon-*
tis-Ceti, *Alun*, *Ambre*, *Amiante*, *Amidon*,
Amomi, *Anacardes*, *Armoniac*, *Asphaltum*,
Azur, &c. On trouvera beaucoup d'Addi-
tions au mot *Pierre*.

Botani-
que.

Pour la Botanique, on a rectifié souvent
les Articles qui étoient dans le Richelet, on
y en a ajouté un grand nombre d'autres ti-
rez des meilleurs Auteurs; il y en a même
qui

qui regardent des plantes peu connues , ou dont aucun Botaniste n'avoit encore parlé. On a soin de marquer les usages & les vertus de toutes ces plantes, & on ne s'en tient pas à ce qu'il y a de curieux dans la Botanique. Il est vrai qu'on ne donne pas ici des descriptions complètes de ces plantes, pour ne point sortir des bornes qu'on s'est prescrit dans cet Ouvrage. On a soin d'expliquer les termes de cette science, qui avoient été négligés, comme on peut le voir aux mots, *Aile*, *Alvéole*, *Bassin*, &c. Voici quelques-unes des Additions qui regardent la Botanique, & qui pourront faire juger du reste. Nous commencerons par le *Cachou*, qui est une chose fort inconnue, la plupart des Médecins croyant que c'est une terre. Mr. Chomel est du même sentiment & appelle le Cachou *Terra Japonica*, dans son Histoire des *Plantes usuelles*. Le Lecteur sera bien aise de voir l'Article suivant.

Cachou Le Cachou est le suc de l'écorce d'un arbre qui croît dans le Japon, & les gens du Païs l'appellent *Catechu*. Il ressemble au poirier sauvage épineux, excepté qu'il a son écorce beaucoup plus verte & succulente. Ce suc est d'un goût amer & austère au commencement, laissant néanmoins dans la bouche une impression douce & agréable. Il est propre pour fortifier le cerveau, les poumons, l'estomac, pour les catarrhes, pour l'enrouement de la voix, pour corriger la mauvaise haleine, pour arrêter les flux immodérés, & pour fortifier le système des fibres qui se trouve affoibli & relâché. Mr. le

Docteur Pingré a vû cet arbre chez le Grand Prince des Arabies, & il en donne la description dans son Voïage. *

Thora, f. m. Espèce d'Aconit qui vient sur les plus hautes montagnes, & dont le poison est très-dangereux. On donne le nom d'*Anthora* à une autre espèce d'Aconit, qu'on croit être le contre-poison du Thora; mais c'est une erreur dont les habiles Botanistes sont desabusez.

Thora des Vaudois. Espèce de Renoncule; qui croît sur les montagnes des Vaudois. Elle contient beaucoup de sel âcre & corrosif & d'huile. C'est un grand poison.

Fasâir. Plante des Arabies d'un goût très-acide, dont les Arabes font grand cas contre la peste.

Camomille. [*Chamæmelum*.] C'est une plante médicinale dont il y a plusieurs espèces. Il y en a une simple & une double, qui est odoriférante. Cette dernière s'appelle Camomille Romaine. La première sert pour les lavemens & les fomentations, & la double se prend intérieurement. Elle convient à toutes sortes de coliques, en infusion, chasse les vents & adoucit les aigres.

Camomille puante. [*Parthenium Laptophyllon*, vel *Cotula sylvestris vel foetida*.] Cette plante a une odeur forte & très-puante, & on la trouve dans les champs. Elle contient beaucoup de sel

* L'Editeur pouvoit ajouter qu'on conserve à Rome un morceau d'une branche de l'arbre Catechu, long d'environ 9 pouces. Il étoit en 1703. dans le Cabinet de Mr. Sabbatino. Le Catechu a une odeur aromatique. On assure que le suc qu'on tire de son écorce brûletoit la langue, si les Japonnois ne l'adoucissoient par le mélange de plusieurs drogues.

sel & d'huile exaltée. Outre les qualitez des précédentes Camomilles, elle est particulièrement histerique; elle abat les vapeurs, & excite les mois. On s'en sert en fomentation & en lavement. On l'aplique sur le nombril.

Camomille, qui n'a pas d'odeur, [*Cotula non foetida*.] Cette plante n'est pas en usage dans la Médecine. Cependant Mr. P. s'en est servi avec succez pour apaiser les douleurs causées par les cancers, &c.

Corchorus, *f. m.* Plante dont les feuilles ressembtent à celles de la Mercuriale. On la cultive en Egypte, & en Judée, où elle sert dans les alimens; elle est émolliente, digestive, resolutive & pectorale.

Eraway, *f. m.* C'est une espèce de petit Ricinus de l'Amerique, dont la semence est menue. Elle est fort purgative, & propre pour l'hydropisie & pour l'apoplexie.

On trouvera dans ce Dictionnaire un grand nombre d'autres Articles curieux sur la Botanique; on peut voir les mots, *Coru*, *Daucus de Candie*, *Datura*, *Diosanthos*, *Euphorbe*, *Faba purgatrix*, *Gebuph*, *Mahalep*, *Niorbe*, *Pareira-brava*, *Pavate*, *Pyrethre*, *Rhasyt*, *Rhodia radix*, *Rbus*, *Saamouna*, *Sabdariffa*, *Turritis*, *Tal*, *Tambul*, *Xeranthemum*, & divers autres Articles où l'on parle de quantité de plantes étrangères, dont les usages ne sont pas communs. Il n'étoit pas possible que l'Editeur n'en oubliât quelques-unes, aussi nous n'y trouvons rien sur les plantes apellées *Cuci*, *Juncago*, *Nisi*, &c. Voici aussi un Article qui a échapé à ses

les recherches : *Carambolas*, fruit des Indes gros comme un Oeuf de Poule. On trouve au milieu de ce fruit des semences tendres d'un goût aigre & agréable. Il croît sur un arbre qui porte de belles fleurs sans odeur, mais d'un goût aigret. On se sert de ce fruit dans la Médecine & dans les alimens. Il est spécifique pour les dissenteries & les fièvres bilieuses. Sa décoction est excellente pour ôter les taches des yeux. Il est aussi propre pour faire sortir l'arrière-faix qui est retenu par une inflammation.

*Médecine
& Chimie.*

La Médecine & la Chymie ont fourni divers Articles qui avoient été omis dans les précédentes Editions du Richelet, ou qui avoient besoin d'explication, comme, *Aborbans*, *Absterfis*, *Adminicule*, *Æs-ustum*, *Alterant*, *Ambrosie*, *Attenuant*, *Aveugle*, *Bain-marie*, *Beurre de Saturne*, *Beurre de nitre*, ou de *Salpêtre*, *Beurre d'Antimoine*, &c.

Marine.

Nous ne nous arrêterons pas à ce qui regarde la Marine, dont les termes sont en plus grand nombre que dans les autres Editions. On en a tiré plusieurs du Dictionnaire de Mr. Aubin, qui est estimé ; tels sont les suivans : *Afourcher*, *Afranchir la pompe*, *Aileures*, *Aloigne*, *Alonge*, *Alonger*, *Amener*, *Ange*, *Araignée*, *Aramber*, *Arborer*, *Arbitraver*, *Armer un canon*, *Aube*, *Balancier*, *Barbeier*, *Bardis*, *Bigot*, *Bordaier*, *Bout*, *Brider l'ancre*, &c.

Guerre.

L'Éditeur a eu une attention particulière pour tout ce qui regarde la Guerre. Il avertit

vertit que le *Polybe* de Mr. le Chevalier de Folard lui a fourni une infinité de choses très-curieuses, soit sur les termes militaires, soit sur les Machines & les Evolutions des Anciens & des Modernes ; il en a aussi tiré divers morceaux instructifs sur l'Art militaire. „ On fait, *dit-il*, jusqu'à quel point v. l'Avant.
 „ cet habile Officier a poussé la science des P. II.
 „ Armes, & de quelle maniere il a traité
 „ toutes les grandes parties de la Guerre.
 „ L'estime que les Savans militaires & les
 „ premiers Généraux de l'Europe font de
 „ son beau Commentaire sur *Polybe*, est une
 „ preuve qu'on ne pouvoit puiser dans une
 „ meilleure source. ” On ne peut qu'aprouver un choix aussi judicieux, & les endroits que nous allons rapporter font voir qu'on ne pouvoit prendre un meilleur guide.

Abatis d'arbres. C'est un retranchement fait avec des arbres abatus, fortement liez ensemble, & dont on présente les branches à l'ennemi. Mr. de Folard en parle dans plusieurs endroits de son *Polybe*, comme du retranchement le plus fort & le plus redoutable qu'on puisse opposer à l'ennemi : car de toutes les fortifications de campagne, il n'y en a point qui puisse être comparée à celle-là, & sur tout sur les brèches.

Aborder. Terme de Guerre. Aborder l'ennemi avec une contenance ferme. Aborder un retranchement, un bataillon, c'est l'attaquer.

Arme, se dit aussi de la cavalerie & de l'infanterie. Dans toute sorte de combats une arme doit être soutenue par l'autre, c'est-à-dire, que la cavalerie & l'infanterie doivent se soutenir réciproquement.

ciproquement. Celui qui n'observe pas cette maxime , est surmonté par l'ennemi qui la suit. *Polybe de Mr. de Folard.*

Arme blanche. On donne ce nom à l'épée , à la baïonnette , à la pique , &c L'arme blanche est la plus redoutable lorsqu'on a le courage de joindre l'ennemi. La cavalerie n'est à craindre que lorsqu'elle emploie l'arme blanche , c'est-à-dire , lorsqu'elle attaque l'épée à la main. L'infanterie doit avoir des armes de longueur mêlées avec les courtes , pour combattre avec avantage. Il y a une certaine proportion dans les armes blanches , qui en fait le fort ou le foible , particulièrement dans la pique. On peut voir ce que dit Mr. de Folard sur ce sujet dans le Tome I. de son *Polybe*.

Assaut. Il y a une grande différence entre le terme d'*assaut* , & celui d'*escalade* ou d'*attaque d'insulte* , comme un savant Officier l'a remarqué. Cependant nos Historiens modernes , & nos Traducteurs les plus habiles confondent ces termes comme s'ils étoient Synonymes. Les Dictionnaires les plus approuvés font la même faute , & appellent *assaut* toute sorte d'attaque violente. Voici la véritable idée qu'on doit se former de ce terme militaire. *Assaut est une attaque vive & violente , faite à une brèche des murs d'une Ville , soit par le Bélier , soit par la sappe à la manière des Anciens ; soit par le canon , par les mines , ou par tout autre moyen.* Lorsqu'on s'est rendu maître d'une place par escalade ou par une attaque d'emblée , on ne doit pas employer le terme d'*assaut* , qui suppose toujours une brèche. On insulte un poste , un camp retranché , on ne le prend pas d'*assaut*. Les Anciens fortifioient leurs camps comme des Villes de guerre. On les escaladoit souvent ;

vent ; & quelquefois on emploïoit les machines pour battre les retranchemens. Si on ataquoit les brèches pendant qu'on escaladoit de toutes parts, c'étoit une escalade accompagnée d'un assaut, comme celle du Pirée par Sylla. César & Tacite nous en fournissent divers exemples remarquables. D'Ablancourt, Arnaud d'Andilly, Mezeray, le P. Daniel & beaucoup d'autres Ecrivains célèbres, ont confondu ces termes militaires , qu'on doit distinguer avec soin. Voïez le *Commentaire du Chevalier de Folard sur Polybe, Tome III. p. 20. de l'Edit. d'Amsterdam.*

Baterie à ricochet. C'est lorsque les canons sont chargez de telle maniere que les boulets en tombant dans un Ouvrage , ou dans une tranchée, font plusieurs bonds ou ricochets. Ces bateries sont meurtrieres & fort incommodes. Mr. de Valiere s'en servit au Siège d'Aire, & désola les Alliez. Voïez le *Polybe de Mr. de Folard. Tome II.*

Retraite. On ne qualifie jamais de ce nom le mouvement d'un corps d'armée , qui se retire sans combat & sans être suivi. Une retraite, proprement dite , est lorsqu'une armée, ou un grand corps de troupes se trouve suivi, harcelé & ataqué à son arriere-garde , pris en flanc, en queue , ou en tête dans des pays difficiles & dangereux ; ou lorsqu'on s'échape à toutes ces attaques par la ruse , par l'artifice & par des mouvemens bien concertez , qui donnent le change à l'ennemi : toutes les autres n'ont rien , qui méritent qu'on en fasse mention. On a admiré la conduite de Mr. d'Albergotti , qui après l'action de Turin se retira à Pignerol ; ses Panegyristes comparerent sa retraite aux plus mémorables. Mr. de Folard s'en moque , il fait voir que ce
ne

ne fut qu'une marche très-accelerée , qui ne mérite pas le nom de retraite. Tout ce qu'on en peut dire , ajoute ce savant Officier , c'est qu'après la levée du Siège de Turin , Mr. d'Albergotti se retira heureusement depuis la hauteur des Capucins jusqu'à Pignerol , sans aucune mauvaise rencontre. *Polybe de Folard ; T. I. p. 61. de l'Edit. d'Amst.*

Surprise, f. f. Terme de Guerre. On appelle surprise, lorsqu'une armée est ataquée sans être informée de la marche de l'ennemi , & sans avoir le tems de se préparer au combat. L'art des surprises d'armées est une des parties de la science militaire, aussi rare dans la pratique, que facile & aisée dans l'exécution. Ces sortes d'entreprises demandent de grandes qualitez dans un Général. Voyez le *Polybe de Mr. de Folard*. On dit la surprise d'une Ville , la surprise d'une armée, d'un camp , d'un poste , d'un quartier , &c.

Surprise de place. C'est une ataque qu'on peut appeller sourde ou cachée. Elle se fait par le moyen des intelligences qu'on a dans la Ville qu'on veut surprendre , soit avec les habitans, soit avec ceux de la garnison , soit par le peu d'experience ou la négligence du Gouverneur, soit enfin en faisant entrer des soldats déguisez qu'on introduit secretement dans la place. *Ibid.*

Nous ne nous étendrons pas d'avantage sur les termes militaires , passons à diverses choses qui concernent la Guerre , & qui ne sont pas moins curieuses qu'utiles , soit pour les gens de guerre , soit pour l'intelligence des Auteurs de l'Antiquité , dont il est nécessaire de connoître les usages. Plusieurs Ecrivains ont
parlé

parlé des Machines des Anciens , comme la Baliste , la Catapulte , le Belier , le Corbeau , la Tortuë , &c. & ne nous en ont donné que des idées fausses , qu'on peut rectifier avec le secours de ce Dictionnaire , dont nous allons extraire quelques morceaux.

Académies militaires. Les Romains avoient établi de fameuses Académies dans toutes les Villes d'Italie ; on les apelloit le *Champ de Mars*. Tous les jeunes gens propres pour la guerre y étoient reçus indifferemment , pour y être dressez & exercez aux dépens du Public. Ils y apprenoient à faire des armes , à monter à cheval , à tirer de l'arc , à nager , à sauter , à voltiger , à se retrancher , & toutes les évolutions de cavalerie & d'infanterie. Il paroît que les Romains ne poussèrent pas plus loin dans ces écoles militaires. Les Grecs comme plus habiles ne s'en tinrent pas là , ils établirent , outre les Académies , des écoles & des Professeurs militaires , qu'on apelloit *Tactiques* , qui enseignoient toutes les grandes parties de la Guerre , qui regardent le Général d'armée. Voïez le *Polybe de Mr. de Folard* , T. II. p. 19. de l'*Edis d'Amst.* Voïez aussi le mot *Tactiques*.

Architecture militaire , f. f. C'est l'art de fortifier les places. On ne sauroit trouver l'origine des fortifications des Anciens. Varillas dit que le fameux Zisca donna la première idée de notre maniere de fortifier les places ; mais le Chevalier de Folard fixe l'époque de la fortification moderne à l'an 1480. & en attribue l'invention à Achmet Pacha , qui fit faire à Otrantè des Ouvrages nouveaux , que les Ingenieurs Chrétiens imiterent & perfectionnerent dans la

suite. *Vitruve* entendoit fort peu l'Architecture militaire, comme Mr de Folard le prouve très-bien. Ce savant Officier fait voir, que les fortifications des places modernes, sont infiniment au-dessus de celles des Anciens, autant par la force que par la beauté & le nombre des Ouvrages. *Polybe de Folard*, T. III. Chap. 1.

Ataque des places. Cette science est plus aisée à aquerir que celle de la Défense. Mr. de Folard prétend que les attaques d'aujourd'hui ne sont presque fondées que sur la routine; & il explique différentes méthodes dont se servoient les Anciens pour attaquer & prendre les places. Voyez *Polybe de Folard*, T. II.

Baliste. La plupart des Auteurs ont confondu cette machine avec la Catapulte. Mais Polybe & les autres Historiens militaires distinguent avec soin ces deux machines; & ils nous apprennent que la Baliste jettoit des dards, & la Catapulte des pierres. Mr. de Folard en a donné la description dans son *Commentaire sur Polybe*, où il montre les effets de la Baliste. Il prouve en même tems que *Lipse*, *Perrault*, le *P. Daniel*, & plusieurs autres Auteurs n'ont rien compris dans cette machine. C'est à ce savant Officier qu'on doit cette découverte; & les expériences qu'il en a fait, ont surpris tous ceux qui en ont été les témoins. Voyez son *Polybe*, T. II. p. 234. de l'Edit. d'Amst.

Catapulte. Cette machine étoit surtout employée à jeter des pierres d'une grosseur extraordinaire. On pouvoit aussi s'en servir comme d'une Baliste pour lancer de gros dards & un faisceau tout entier de flèches, en y ajoutant un canal, qui la rendoit propre à cet usage; ce qui peut avoir trompé ceux qui ont confondu la

la Catapulte avec la Baliste. La première étoit d'un plus grand usage , & les effets en étoient terribles. La moindre chassoit un corps de cent pesant , & il y avoit de Catapultes qui pouissoient des corps de douze cens. Tout, ce qui regard de cette machine est expliqué dans le *Polybe du Chevalier de Folard* ; où l'on verra que tous les Modernes qui en ont parlé avant lui, n'ont rien produit que d'imaginaire. Les tirs de la Catapulte étoient directs comme ceux de nos canons; on s'en servoit aussi de la même manière qu'on se sert à présent des Mortiers, sur lesquels la Catapulte a de grands avantages. Les exemples que l'Histoire fournit à Mr. de Folard justifient la justesse de ses raisonnemens. Le Lecteur peut consulter le Tome II. de son beau *Commentaire sur Polybe*.

Les deux derniers Articles qu'on vient de lire étoient nécessaires pour rectifier ce qu'on avoit dit dans le Richelet de la Baliste & de la Catapulte sur l'autorité de quelques Savans modernes. Au mot *Bélier*, on fait deux Articles pour distinguer le *Bélier suspendu*, & le *Bélier non suspendu* des Anciens. Nous nous bornons au second, dont on n'avoit rien dit dans ce Dictionnaire.

Bélier non suspendu. Ce Bélier étoit posé sur des cylindres parallèles, qui rouloient autour de leur axe. Ces cylindres étoient attachez par leurs centres près à près les uns des autres, & sans se toucher pour éviter le frottement. Le Bélier posé sur ces cylindres agissoit avec plus de force & de violence que le *Bélier suspendu*. Ses coups étoient directs & plus souvent redoublez, & il falloit une force moindre pour le pousser en avant & en arrière. Comme les Anciens sont fort obscurs dans ce qu'ils disent de cette machine, nos Savans modernes

ont douté de son existence. *Lipfe*, le *P. David* & *Perrault* n'y ont rien compris, & on doit cette découverte aux recherches de Mr. de Folard, qui explique dans son *Polybe* la structure & les forces mouvantes du *Bélier non suspendu*, d'une manière aussi simple qu'elle est ingénieuse.

On trouvera de pareils Articles sur les autres Machines des Anciens, que les Lecteurs pourront consulter. Il y en a dix au mot *Corbeau*, pour en expliquer les différentes espèces, comme le *Corbeau de C. Duilius* pour accrocher les vaisseaux; le *Corbeau* appelé *Dauphin*, le *Corbeau Démolisseur*, le *Corbeau à Grifes*, le *Corbeau à tenaille*, le *Corbeau double*, pour abaisser la tête du *Bélier* & en rompre le coup, le *Corbeau des Tyriens*, le *Corbeau à laqs courans* & à pincés, le *Corbeau* appelé *Tellenon*, & le *Corbeau d'Archimede*. Sur le mot *Tortuë* on en explique les diverses sortes, dont les Savans qu'on a déjà indiquez ont parlé peu exactement. On explique ce qui regarde la *Tortuë de comblement* dans les sièges, la *Tortuë de terre*, la *Tortuë Béliere*, & la *Tortuë d'hommes*, soit la simple, soit la surmontée. La *Tortuë de l'insulte de Cremone* est célèbre dans l'Histoire; & on croit que Marc-Antoine est le premier, qui dans sa retraite contre les Parthes, forma la *Tortuë* de toute son infanterie en bataille, pour se garantir des flèches de l'ennemi. Tout ce qu'on vient de lire suffit pour donner une idée du travail de l'Éditeur d'Amsterdam, dont les

Ad-

Additions sont d'ordinaire curieuses , utiles & fort courtes , quoi qu'il lui eût été facile de leur donner une grande étendue.

Nous ne devons pas oublier en finissant cet Extrait , qu'on a supprimé dans cette Edition la *Bibliothèque des Auteurs* inserée dans la dernière Edition de Lyon en 3 volumes. *in-folio* ; parce qu'on la croit peu propre à orner ce Dictionnaire , & à contribuer à l'utilité des Lecteurs , quoi qu'on convienne qu'elle contient plusieurs recherches curieuses. „ Cette Bibliothèque est , dit-on , si mal *Avertis.*
 „ digérée , si remplie de fautes & des traits R. II.
 „ passionnez qui sentent l'esprit de parti ,
 „ qu'on a cru devoir la rejeter , & on a
 „ suivi en cela le conseil que plusieurs per-
 „ sonnes d'un mérite distingué ont donné
 „ aux Libraires sur ce sujet. D'ailleurs l'Au-
 „ teur de cette Bibliothèque ne s'est pas bor-
 „ né aux Auteurs citez dans le Richelet ,
 „ il a jugé à propos de la grossir par les
 „ Eloges de divers Savans dont on n'a rien
 „ emprunté , & dont on chercheroit inutile-
 „ ment le nom dans ce Dictionnaire. ” La
 Lettre de Dom le Cerf Bénédictin sur cette
 Bibliothèque , justifie le jugement de l'Edi-
 teur ; nous avons inseré cette Lettre dans
 le Journal précédent. A la place de la Bi-
 bliothèque qui a été retranchée , on a mis
 la *Liste des Auteurs* qui avoit paru dans l'E-
 dition de Rouen ; mais comme elle étoit fort
 défectueuse , on a eu soin d'en reformer la
 plupart des Articles , & d'en ajouter beau-
 coup

coup de nouveaux. Nous avons remarqué beaucoup de changemens & d'Additions aux Articles d'*Abbadie*, *Basnage*, *Bayle*, *Charpentier*, *Jean le Clerc*, *Cotin*, *Furetiere*, *Godeau*, *Gomberville*, *Malebranche*, *Mezeray*, *la Mothe le Vayer*, *Nicole*, *Pelisson*, &c. Les Articles ajoutez surpassent en nombre ceux qui étoient déjà dans cette Liste; nous nous contentons d'indiquer les suivans: *Aubert*, *Aubin*, *Baillet*, *Baltus*, *Boizard*, *le Bossu*, *Boubier*, *Brantôme*, *Cassini*, *Catelan*, *Chapelle*, *Chardin*, *Cailleres*, *Camus*, *Campistron*, *Comines*, *Conrart*, *Coras*, *André Dacier*, *Mad. Dacier*, *Descartes*, *Desbonlières*, *Du Hamel*, *Huet*, *Lemery*, *Loret*, *le Maître*, *Meziriac*, *la Monnoye*, *Papin*, &c. On y trouvera bien de choses curieuses sur plusieurs de ces Auteurs, & on ne parle de quelques-uns que d'une manière fort abrégée. Enfin on a moins cherché à grossir ce Dictionnaire, qu'à le rendre plus utile & meilleur qu'il n'étoit auparavant. Il nous paroît que l'Editeur a réussi, & que le Public peut profiter de ses recherches.

A R T I C L E V.

MEMOIRES de la Vie de THEODORE-
 AGRIPPA D'AUBIGNE', *Ayeul de Madame*
de Maintenon, écrits par lui-même, avec
 les Mémoires de FREDERIC MAURICE,
 PRIN.

PRINCE DE SEDAN , *une Relation de la Cour de France en 1700. par M. PRIOLO, Ambassadeur de Venise , & l'Histoire de Madame de MUCY.* Amsterdam , JEA.-FREDERIC BERNARD. 1731. 2 vol. in-12. pag. 222. pour le premier volume & 236. pour le second.

LE Titre de ce Recueil nous instruit suffisamment du nombre & de la Nature des Pièces dont il est composé. Les trois premières sont des morceaux importans & qui peuvent répandre un grand jour sur divers points de notre Histoire ; la quatrième, qui semble d'abord ne contenir qu'un tissu d'avantures Romanesques finit par un événement si peu attendu , & qui a eu tant d'influence dans le succès de la dernière guerre, que la plus grande partie des Lecteurs pourra bien lui donner la préférence sur tous les autres. Nous allons rendre compte de chaque pièce en particulier.

1. La première parut il y a deux ans à la tête des Aventures du Baron de Fœnesté, dont d' Aubigné est l'Auteur , aussi bien que de la Confession de Sancy. C'est la Vie du même Theodore-Agrippa d'Aubigné, fameux dans son tems par une grande valeur , par un attachement sincere à la Religion Protestante , par un zèle qui ne s'est jamais démenti en faveur du Roi Henri IV. & enfin par une grande liberté de parler & d'écrire, laquelle en le rendant souvent incommode,

& quelquefois même suspect , l'a empêché de retirer tout le fruit qu'il devoit attendre de ses longs services. Cependant les différences que l'on remarque entre les deux Editions de ces Mémoires d'Aubigné sont assez grandes , pour qu'on ne doive pas se plaindre d'une réimpression si subite. La principale différence est que dans la première Edition de ces Mémoires, d'Aubigné parle toujours en tierce personne , au lieu que dans la dernière il adresse d'un bout à l'autre la parole à ses enfans , pour l'instruction desquels il dit d'abord qu'il a entrepris cet ouvrage ; mais pour peu qu'on le lise avec attention , on s'apercevra bientôt que sa principale vûe a été de conserver quantité de traits anecdotés , qu'il n'avoit pas osé insérer ou qui n'avoient pu trouver place dans son Histoire générale de France. Une différence qui n'est pas moins remarquable est celle du style , beaucoup meilleur dans cette dernière Edition que dans celle de 1729, comme il est aisé de s'en convaincre en confrontant au hazard quelques pages de l'une & de l'autre. Il faut pourtant observer que les changemens sont plus fréquens au commencement qu'à la fin. Peut-être que d'Aubigné entreprit de revoir ses Mémoires avec soin , qu'il s'y employa d'abord avec ardeur , & qu'il se dégouta dans la suite d'un travail ennuyeux en lui , & principalement insupportable pour un génie aussi vif que le sien. Quant à des différences essentielles , il y en

à peu, & nous sommes persuadés que si les Miss. qui ont servi à l'impression de Bruxelles eussent été plus exacts, il n'y en auroit point du tout, puisque celles que nous y avons trouvées ne sont guères que des fautes de Copistes : En voici quelques exemples qui suffiront.

Edition de Bruxelles p. 7.

La porte de la prison fermée, chacun se mit en prières & deux heures après vint un Gentilhomme. Dachon qui avoit été sé Moine & qui étoit chargé de la garde des prisonniers, celui-ci vint baiser la joue d'Aubigné, puis se tourna vers Beroalde disant, il faut que je meure, ou que je vous sauve tous pour l'amour de cet enfant.

Edition d'Amsterdam p. 9.

Mais deux heures après un Officier des troupes de Dachon qui avoit été chargé de notre garde & avoit été Moine, nous vint trouver & m'ayant baisé à la joue dit à Beroalde, il faut que je meure, ou que je vous sauve tous pour l'amour du jeune enfant.

Qui ne voit que si le point qui est avant *Dachon* dans l'Edition de Bruxelles étoit changé en un *de* comme il le faut absolument pour que cette phrase ait un sens raisonnable, elle s'accorderoit avec celle d'Amsterdam. Il en est de même de l'endroit suivant.

Edition de Bruxelles

P. 3. 4.

Dès quatre ans accom-

Edition d'Amsterdam

P. 4. 5.

A peine avois-je qua-

X 5

plis

II. Le Discours sur la Vie de Frederic-Maurice de la Tour, Prince de Sedan, est précédé d'un avant-propos où l'on fait passer en revê & dans lequel on caractérise les hommes illustres qui sont sortis depuis un siècle de la maison de Bouillon. Il y en a trois principalement dont la réputation ne mourra jamais; c'est à sçavoir, Henri, premier Duc de Bouillon, & ses deux fils, Frederic-Maurice & le Vicomte de Turenne. Comme il s'agit principalement de Frederic-Maurice, c'est aussi sur ses vertus, que l'Auteur s'arrête plus longtems, c'est celui dont il s'attache davantage à mettre dans le plus beau jour les qualitez Héroïques; & comme elles ne l'ont pas empêché d'être malheureux, on trouve ici une belle Apologie de sa conduite. Les liaisons qu'il prit avec M. de Cinq-Mars & qui lui coûtèrent la Principauté de Sedan, sont la demarche de sa vie, qui a eu le plus de Censeurs, cependant, vient-on à l'examiner de près, on voit que toutes les règles de la Prudence l'autorisoient à se jeter dans ce parti.

„ Lorsque M. de Bouillon prit ces liaisons,
 „ dit on ici, „ M. de Cinq-Mars possédoit
 „ absolument les bonnes grâces du Roi, il
 „ avoit un puissant parti à la Cour, & la
 „ Reine favorisoit secrettement ses desseins.
 „ De plus la mauvaise santé du Roi faisoit
 „ entrevoir une Régence prochaine & le
 „ Cardinal de Richelieu visoit publiquement
 „ à cette Régence. Il y avoit deux partis
 „ à

à prendre: l'un de s'attacher uniquement
à la fortune de ce Ministre, mais il étoit
lui-même moribond ; l'autre d'épouser aveuglement les intérêts de la Reine , qui
avoit de bien plus justes prétensions à la
Régence que le premier, & dont l'administration devoit selon toutes les apparences
être d'une plus longue durée. M. de
Bouillon avoit tout à craindre si le Cardinal de Richelieu qui ne pardonnoit jamais les injures qu'il avoit reçues, étoit
une fois revêtu de la souveraine puissance,
& tout à espérer de la Reine , qui étoit
naturellement bienfaisante , si elle devenoit Régente. Cette réflexion jointe à la
haine déclarée que le Roi avoit pour son
premier Ministre fut ce qui déterminâ M.
de Bouillon à se lier d'intérêt avec le favori. Quelques autres démarches de M.
le Duc de Bouillon trouveront leur place
dans l'extrait des Mémoires de sa vie , que
nous ferons après avoir observé qu'il y a sur la
fin de l'Avant-propos un éloge magnifique
& que les personnes instruites ne trouveront
pas outré du jeune Prince de Turenne petit-fils de Frédéric - Maurice , tué à Steinkerke dans la fleur de ses plus belles années. Cette perte fut non seulement sensible à sa maison , elle le fut à toute la Cour de France , elle attira même les regrets de tant d'étrangers qui avoient été témoins à la bataille de Gran en Hongrie , d'une valeur & d'une sagesse qui le rendoient les délices

&

& l'admiration de toute l'armée. On voit ici un trait singulier de l'impression que ses grandes qualitez avoient faites sur les Esclavons : „ Je vis une preuve bien certaine, dit „ M. de V***. de l'extrême affection que „ cette nation portoit à M. le Prince de „ Turenne à son départ de Venise, car m'é- „ tant trouvé auprès de lui lorsque le Gé- „ néral des Esclavons vint lui dire adieu, „ ce Général lui dit en ces propres termes, „ *Monsieur, votre Altesse s'en va en France :* „ *je souhaite de tout mon cœur qu'elle y soit* „ *aussi bien reçue qu'elle le mérite ; mais si* „ *elle a besoin un jour de ses Serviteurs, je* „ *lui offre au nom de tous mes Compatriotes* „ *de mener dix mille hommes en quelque en-* „ *droit qu'elle me l'ordonnera pour la servir* „ *envers & contre tous, fût-ce contre Dieu-* „ *même.* “ Cette dernière expression est sans doute impie, mais elle est un témoignage bien assuré de l'affection & de l'estime que ces troupes avoient conquë pour ce jeune Prince, dont on peut voir encore un beau portrait dans les Mémoires de M. le Marquis de la Fare, homme extrêmement réservé à donner des louanges.

L'Auteur des Discours sur la Vie de Frederic-Maurice, qui avoit été son Ecuyer & qui se montre par tout extrêmement passionné pour la Mémoire de son Maître & la grandeur de sa maison, remarque d'abord une faute qui est échappée à Langlade qui a écrit les Mémoires de ce Prince : c'est de
l'avoir

L'avoir fait entrer au service en qualité d'enseigne dans le Regiment de Maisonneuve. Frederic-Maurice y fut d'abord simple soldat, & la Princesse sa mere se faisoit un plaisir sensible de montrer 35. livres argent de Hollande provenant de sa paie. Il fut ensuite Colonel de Cavalerie au service de Hollande & il y apprit la guerre sous son Oncle le Prince d'Orange, l'un des plus grands Capitaines qu'il y ait jamais eu en Europe. Le Duc de Bouillon se distingua en diverses occasions ; la République lui dû en partie la reddition de Mâstricht, le succès du Siège d'Hulst, & elle lui auroit dû celui du Siège important de Louvain, si l'on avoit eu plus de déférence pour ses avis : Enfin l'on ne sçauroit lui refuser la principale gloire de la prise de Bolduc. Ce fut pour reconnoître tant de services que les Etats Généraux le nommerent Gouverneur de Mâstricht, poste important & qui le mit en état de se distinguer par de nouvelles actions de valeur & de prudence, mais les conférences qu'il eut à la Haye avec un Jesuite travestil'ayant gagné, il alla à Liège faire dans un grand secret abjuration de la Religion Reformée, & quitta peu de tems après le service de la Hollande pour aller joindre le Comte de Soissons auquel il avoit donné retraite à Sedan.

Le reste de la Vie de M. le Duc de Bouillon n'a guères été, qu'une suite d'intrigues, où quoiqu'il se soit conduit avec toute la prudence imaginable, il a rarement été heureux.

teux. A examiner cependant de près les circonstances où il s'est trouvé, on sera forcé de convenir, qu'il lui étoit impossible de prendre d'autres partis que ceux qu'il a pris. On peut voir dans tous les Mémoires de ce tems-là combien les raisons de ceux qui s'attachèrent à M. le Comte de Soissons étoient plausibles; M. de Bouillon agissoit outre cela par un principe d'honneur. La Cour de France avoit agréé qu'il donnât une retraite à ce Prince, & changeant tout à coup d'avis, elle lui commanda avec hauteur de le faire sortir, ce qu'il ne pouvoit exécuter qu'en se couvrant d'infamie. Il résolut donc de soutenir le Comte de Soissons malgré la Cour, & il commença par gagner sur le Maréchal de Chatillon la bataille de la Marfée; action que le Cardinal de Richelieu auroit mis, dit-il, au-dessus de tout ce qu'avoit fait le Prince Maurice, si elle eût été en faveur du Roi. M. de Bouillon étoit le Maître de la France si le Comte de Soissons n'eût pas été tué après le combat, sans que l'on ait jamais sçu par qui, ni comment. Cette mort qui fut suivie du manquement de parole du Duc de Guise déranger tous les projets du parti, & obligea M. de Bouillon de sortir du Royaume. Dans sa retraite il trouva le moyen de faire sa paix; non d'une manière avantageuse, mais d'une façon extrêmement honorable, puisqu'il obtint par son Traité que le Corps de son ami seroit porté en France, & inhumé dans le tombeau
de

de ses ancêtres, avec tous les honneurs dûs à un Prince du sang, & que tous ceux qui s'étoient déclarez en sa faveur aussi bien que ses domestiques, pourroient retourner en France, & y seroient retablis dans leurs charges & dans leurs biens.

On sçait que le Cardinal de Richelieu ne pardonnoit point, M. de Bouillon d'un autre côté n'étoit guères propre à la dépendance que cette Eminence altiere exigeoit de ceux qui vouloient être ses amis. Cette disposition mutuelle ne leur permit gueres de bien vivre ensemble, & jointe aux liaisons que Madame de Bouillon avoit toujours conservées en Espagne l'engagea dans l'affaire de Cinq-Mars, dont la fin lui fut funeste. Après une prison assez rigoureuse & dont il ne put sortir que par la cession de Sedan, il fut obligé de se confiner à Turenne jusqu'à-cé que l'Echange étant réglé, il pût reparoître dans le monde avec bienséance.

Dans le tems que M. le Duc de Bouillon attendoit l'effet des promesses de la Cour, un Evêque envoié par Urbain VIII. vint lui offrir de la part de ce Pontife le commandement des troupes de l'Eglise dans la guerre des Barberins. Dans la crainte que le Cardinal ne s'opposât à ce voyage il partit secrètement avec sa famille; on trouve ici toutes les circonstances de ce qui arriva à Frederic-Maurice tant sur la route que durant son séjour en Italie, lequel fut d'environ trois ans. Il n'y gagna autre chose que

Tome XVI. Part. II. Y des

des indulgences & des reliques, & quoique puisse dire son Panegyriste, tous les honneurs qu'il reçut ne dûrent pas le consoler de l'inutilité d'une pareille démarche.

Il y deux ou trois remarques assez curieuses à tirer de la relation de ce voyage d'Italie ; la première est que le Pape, les Cardinaux, & la République de Venise donnerent toujours de l'Altesse à M. & à Madame de Bouillon & aux Princes leurs enfans, & que les Papes Urbain VIII. & Innocent X. firent donner un fauteuil à ce Duc dans le tems qu'ils n'accorderent qu'un tabouret au Duc de Guise ; la seconde que M. de S. Chamont, Ambassadeur de France, exigea d'abord d'Innocent X. que l'*Altesse* fût retranchée & qu'il ne s'opposa pas dans la suite à ce que ce Pape donnât ce titre aux Bouillons.

Une aventure assez plaisante qui arriva en chemin à la Duchesse servira ici de delassement aux Lecteurs. „ En arrivant à „ Nyon (proche Geneve) elle envoia chercher un Chirurgien qui se trouva François & fort ignorant, & lui ayant demandé d'où il étoit, il dit qu'il étoit de Turenne. Qu'est-ce que c'est que Turenne, continua t-elle ? c'est, répondit-il, une terre à M. de Bouillon. Et quel est ce M. de Bouillon, répliqua-t-elle ? Quel est ce M. de Bouillon, repartit-il ! C'est un fort bon Prince, mais qui a épousé une sorciere qui l'a induit à changer de Religion. „ Aussi Dieu les a-t-il abandonnez, & ils „ cr-

errent à présent par pais , comme vous faites. “ Il est parlé peu après d’une coutume qui s’observe à Berne & qui est fort particulière. C’est que le plus grand honneur que le Magistrat puisse faire à un Etranger est de le prier à dîner dans le cabaret où il loge , de mettre à table deux valets de Ville avec les livrées & de lui faire paier son écot.

De retour en France, M. de Bouillon ne fut pas longtems sans entrer dans de nouvelles intrigues. Les Barricades de Paris y donnerent lieu, il fut un des Généraux du Parlement , & l’Auteur du Discours sur sa Vie dit qu’ayant presque toujours eu la goute , il ne fit pas de grands exploits : il faut certainement que cet Auteur, quel qu’il soit, n’ait pas été fort instruit de ce qui se passa dans ce tems-là ; que l’on ouvre les Mémoires du Cardinal de Retz , ceux de Madame de Nemours , disons mieux tous les livres qui traitent de la première guerre civile, & l’on apprendra que personne n’eut plus de part à tout ce qui se fit que M. le Duc de Bouillon ; il se conduisit en grand homme au rapport du Cardinal de Retz , qui avoit examiné de près ses démarches & son caractère.

La Paix de Ruel ayant fait prendre une nouvelle face aux affaires & changer tous les intérêts des Auteurs , M. de Bouillon s’attacha à M. le Prince & lui rendit des services considérables pendant & après sa prison.

Il en fut mal récompensé & prit enfin le parti de s'attacher inviolablement à la Cour, qui de son côté en usa de meilleure foi avec lui qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. Il obtint un échange avantageux pour Sedan; & le Cardinal Mazarin s'étant retiré après le combat du Fauxbourg S. Antoine, il prit sa place auprès de la Reine, mais la mort qui l'enleva peu de tems après, l'empêcha de jouir longtems de sa nouvelle faveur. L'Auteur du Discours sur sa Vie, prétend que les soupçons qu'on a eus qu'il avoit été empoisonné n'ont pas été trop mal fondés.

III. Nous voici arrivez au fragment d'une relation de la Cour de France faite en 1700. par M. Priolo Ambassadeur de Venise en cette Cour. On sçait que c'est la coutume des Ministres de cette sage République de rendre compte au Sénat de ce qu'ils ont fait dans le cours de leur Ambassade & des dispositions où il ont laissé les affaires dans la Cour d'où ils reviennent. La succession à la Couronne d'Espagne qui devoit bientôt être ouverte, étoit alors l'objet des spéculations de toutes les Puissances de l'Europe. M. Priolo démêle avec assez d'habileté les prétentions des concurrens, & les intérêts des Princes qui pouvoient entrer dans cette querelle. Il pose pour fondement de sa relation que la France n'abandonnera jamais les droits qu'elle a sur l'Espagne & qu'il soutient être légitimes. Il passe ensuite aux cabales que le Roi de Portugal faisoit alors pour

pour obtenir que les Espagnols l'élisant pour Roi prévinsent la guerre que l'on prevoïoit assez que les prétentions opposées des maisons de France & d'Autriche feroient naître infailliblement ; & il remarque que si la maison de Portugal ne peut pas réussir dans ce dessein , elle doit par reconnoissance & par intérêt se déclarer pour la France , de qui elle n'a rien à apprehender , tandis qu'elle a tout à craindre du voisinage des Autrichiens , qui ne perdront jamais de vûë l'envie de rendre le Portugal une Province d'Espagne , comme il l'a été pendant quelque tems.

M. Priolo vient ensuite au caractère de M. le Dauphin : il fait un grand éloge de sa bonté , & il regarde comme une *marque de son bon entendement* la soumission qu'il avoit pour Louis XIV , Pere & Maître excessivement jaloux de son autorité. Ses favoris étoient M. le Prince de Conti , *brave , spirituel & ambitieux* , dit l'Ambassadeur , & qui n'auroit pas moins prétendu après la mort du Roi qu'à être premier Ministre. Le Duc de Vendôme , *un des meilleurs hommes du monde , & qui faisoit les délices de la Cour* , partageoit la faveur de Monseigneur avec M. le Prince de Conti , & cette rivalité les rendoit ennemis secrets. M. Priolo revenant à M. le Dauphin dit qu'il étoit impossible de n'avoir pas une idée avantageuse de son esprit après la maniere dont il s'étoit conduit dans l'affaire de la déclaration du mariage du Roi avec Madame de Maintenon.

Quand le Cardinal de Noailles lui en fit la proposition, il fit ouvrir une fenêtre & lui dit : „ si un autre qu'un Prêtre & un Evêque m'en „ faisoit la proposition, je le ferois jeter „ par la fenêtre : Réponse véritablement „ très-juste, ajoûte M. Priolo, qui peint ensuite les Ducs de Bourgogne, d'Anjou, & de Berry, tous les trois, mais principalement le premier avec de très belles couleurs. Nous ne sçavons cependant si ceux qui ont connu ce jeune Prince ne trouveront pas le portrait flatté. M. le Duc de Bourgogne avoit à la vérité quelques grandes qualitez, mais ses défauts dont ce n'est pas ici le lieu de faire le détail, en obscurcissoient bien l'éclat. Il n'y a que Madame la Duchesse de Bourgogne dont l'Ambassadeur de Venise parle avec plus de sincérité : „ elle est fine, dit-il, spirituelle & méchante : Elle hait à la mort „ & sans sujet la Duchesse du Lude sa Dame d'honneur, elle la contrefait & s'en „ mocque à chaque instant. “ Cette haine étoit très forte, il est vrai, & toute la Cour admiroit la patience excessive de la Duchesse; mais cette haine avoit un sujet, la Duchesse du Lude étoit une surveillante trop sévère pour Madame de Bourgogne. Elle s'accommodoit infiniment mieux de ses autres Dames du Palais beaucoup plus complaisantes; mais ce n'est pas de quoi il s'agit. M. Priolo ajoute qu'elle avoit une complaisance servile pour Madame de Maintenon qu'elle appelloit en particulier *sa bonne*

se maman, & qu'il regnoit un grand froid entre les jeunes époux.

Le reste de ce fragment contient des réflexions sensées sur les intérêts des Puissances de l'Europe dans les circonstances où elles se trouvoient alors. L'Ambassadeur étoit persuadé que le bien public demandoit que la succession d'Espagne tombât entre les mains d'un Prince François, & convaincu qu'elle y tomberoit tôt ou tard. En général ces réflexions sont plus solides que profondes; & elles sont exprimées avec une force qu'il est rare de trouver, même dans nos Négociateurs François. Il y en a quelques-unes que l'événement n'a pas justifiées; c'est un malheur auquel tout Politique doit s'attendre; il faut si peu de chose pour déranger le projet le mieux concerté, qu'il n'est pas possible de prévoir entièrement toute la marche d'une affaire.

IV. L'Histoire de Madame de Mucy fait la dernière pièce de ce Recueil, & en est certainement le morceau le plus amusant. Madame de Mucy, mariée à un Conseiller du Parlement de Dijon, qui préféroit à ses charmes une bouteille de vin de Bourgogne, étoit une femme née avec beaucoup d'agrémens & plus encore de coquetterie. Les mépris de son mari ne contribuèrent pas peu à entretenir en elle le penchant qu'elle avoit pour la galanterie, & elle n'opposa aux attaques de M. le Duc qui l'avoit trouvée aimable, qu'autant de résistance qu'il en fal-

loit pour assurer une conquête aussi illustre. Ce Prince facilita à Madame de Mucy les moyens de quitter Dijon & de venir occuper un rang distingué parmi les Dames galantes de Paris. Son mari sentit à la vérité quelque regret de perdre une femme si aimable, mais dans la triste nécessité de perdre de vue le bouchon de * Montdesert, s'il vouloit venir la rechercher, il prit son parti, & la laissa entre les bras de M. le Duc qui en usa généreusement avec elle & lui procura toutes sortes de plaisirs. Madame de Mucy estima toujours ce Prince, mais elle ne l'aima pas longtems. M. Stanhope, qui a depuis commandé en Espagne étoit alors à Paris, il vit Madame de Mucy, l'aima, le lui écrivit, reçut une réponse assez favorable & auroit sans doute poussé l'aventure où elle pouvoit aller, si des ordres positifs ne l'eussent pas rappelé à Londres dans les premiers jours de cette intrigue. Du caractère dont étoit Madame de Mucy, elle ne se désespéra pas, ou en tout cas, elle se consola bientôt avec le Comte d'Albert. Le Comte devoit aller en Espagne & sa nouvelle Maîtresse lui étoit trop attachée pour s'en séparer. Elle prit donc les devans en habits d'homme, & partit par le Carosse de Bordeaux. Il n'y avoit dans cette voiture qu'une femme dont elle fit semblant d'être amoureuse pour se donner le divertissement de la surprise, quand après s'en être fait vé-

ti,

* Fameux Marchand de vin de Dijon,

ritablement aimer, elle viendrait à la reconnaissance. La femme qu'elle cajoloit se rendit encore plutôt qu'elle n'eût espéré & lui donna rendez-vous pour cette première nuit. Elle l'accepta, mais quelle fut sa surprise quand elle se trouva entre les bras d'un homme & qu'elle eut reconnu que cet homme étoit Stanhope. En vain voulut-elles s'arracher d'auprès de lui, l'amoureux Anglois lui parla de sa passion avec tant d'ardeur & il lui offrit de si bonne grace sa bourse & son credit, circonstance que l'Historien de Madame de Mucy avouë avoir été d'un grand poids, qu'elle consentit à demeurer, pour s'éclaircir actuellement de ce qui leur étoit arrivé depuis qu'ils ne s'étoient vus; la réflexion de l'Auteur est singulière : „ Vous „ me demanderez peut-être, *dit-il*, s'ils pas- „ serent toute la nuit en conversation, que „ voulez-vous que je vous réponde; c'é- „ toit une nuit d'hiver, on ne peut pas tou- „ jours parler, Madame de Mucy n'avoit „ point haï Stanhope; il étoit amoureux, „ l'occasion tentante, & elle pouvoit avoir „ besoin de son assistance. Bref, pour ne „ vous point mentir, s'ils passèrent toute „ la nuit à parler, ils avoient bien des cho- „ ses à se dire, car toutes celles qui suivi- „ rent celle-là, ils les passèrent ensemble „ jusqu'à Pampelune.“

L'aventure qui avoit obligé Stanhope à traverser toute la France déguisé en femme, étoit une aventure de galanterie qui lui avoit

fait manquer l'embarquement de la flotte Angloise, & il n'avoit point trouvé d'autre expédient pour rejoindre les troupes que la Reine Anne envoioit au secours de l'Archiduc, sans que la Cour pût être informée de son absence. Quoiqu'il en soit Stanhope & Madame de Mucy se quitterent contens l'un de l'autre, & ils se rendirent lui à Barcelonne, elle à Madrid, où elle attendit inutilement le Comte d'Albert.

Tout ce que l'on avû jusqu'ici n'est qu'un tissu d'avantures, qui quoique légèrement écrites & mêlées de traits naïfs, ne nous auroient pas arrêtez, s'il eût été possible d'entendre ce qui reste à dire & qui est fort important, sans ce préambule. La bataille de Sarragosse reduisit comme l'on sçait Philippe V. à la dernière extrémité ; il fut obligé de se retirer à Valladolid, & l'auroit été peut-être d'abandonner pour jamais l'Espagne, si l'Archiduc au lieu d'aller à Madrid se convaincre de la haine d'un peuple qui ne l'aimoit pas, eût sçu profiter de sa victoire & marcher droit au Roi vaincu. C'étoit l'avis du Comte de Staremberg, mais ce ne fut pas celui de Stanhope, qui souhaittoit avec ardeur de rejoindre Madame de Mucy. Cette Dame n'étoit pas de son côté médiocrement embarrassée du parti qu'elle avoit à prendre. Il n'y avoit plus lieu de se flatter que le Comte d'Albert vint à Madrid ; devoit-elle retourner en France pour y être exposée à toute la brutalité de son Epoux, & à l'indignation

gnation de M. le Duc? mais aussi si elle restoit, Stanhope n'abuseroit-il pas de son pouvoir pour l'emmener malgré elle en Angleterre? Cette extrémité lui parut encore moins fâcheuse que la première, & elle avoit droit d'espérer qu'usant avec quelque adresse du foible de l'amoureux Anglois pour elle, elle resteroit maîtresse de le suivre, ou de rester en Espagne. Après bien des réflexions elle se détermina à attendre Stanhope, qui lui témoigna autant de plaisir de la retrouver, qu'il lui en avoit marqué la première nuit de leur voyage.

Cependant, Philippe V. aiant eu le tems d'assembler une nouvelle armée, & M. de Vendôme dont la réputation ne servit pas moins à retablir les affaires que l'armée même, étant arrivé de France, l'Archiduc sortit de Madrid & se retira vers le Royaume d'Arragon. Madame de Mucy suivit Stanhope, moitié de gré, moitié de force, mais une lettre qu'elle reçut peu de jours après du Comte d'Albert, qui promettoit de venir bientôt la rejoindre, aiant achevé de lui rendre l'Anglois odieux, elle résolut de tout hazarder pour se tirer de ses mains, & elle rendit en exécutant ce projet un service signalé à Philippe V.

Stanhope étoit à Brihuega, petite Ville à dix ou douze lieues de Madrid, & il devoit aller joindre le lendemain, avec sept ou huit mille hommes de troupes Angloises & Hollandoises qu'il commandoit, le Comte de Staremberg

remberg campé à trois lieues de là. M. de Vendôme en étoit à sept. C'est là-dessus que Madame de Mucy forma son projet. Elle fit semblant d'être malade, & aiant enfin obtenu de son amant qu'il resteroit un jour de plus, elle avertit M. de Vendôme de l'état où étoient les troupes & la place. Elle engagea en même tems Stanhope & les Officiers dans un grand souper & se servit si habilement de toutes les manieres qu'une femme aimable sçait mettre en usage pour les faire boire, que quand le Général François arriva il trouva toutes les facilitez qui lui avoient été promises. Stanhope & ses troupes furent prisonniers de guerre, & cet événement entraîna la perte de la bataille de Villaviciosa qui se donna le jour suivant, & obligea l'Archiduc à abandonner l'Espagne.

Il n'y avoit point de recompense que Madame de Mucy ne dût attendre après un si grand service. Mais à peine fut-elle de retour à Madrid, qu'elle tomba dans une melancholie noire & dans une fièvre qui la conduisit au tombeau. On l'a attribuée à l'idée qu'elle se fit de n'être plus aimée du Comte d'Albert, peut-être à la trahison qu'elle avoit faite à Stanhope.

C'est ainsi que les plus grandes révolutions ont leur source pour l'ordinaire dans des événemens peu connus. Tel étoit celui dont on vient de voir le secret. Ce n'est point au reste un Roman revêtu de circonstances vraisemblables. C'est un fait connu de toutes

tes les personnes qui connoissent un peu l'Histoire moderne & qui se rapporte parfaitement tant avec les Gazettes qu'avec la Lettre que le Comte de Staremberg écrivit au Prince Eugene le lendemain de la bataille de Villaviciosa.

En voilà assez pour faire sentir combien ce Recueil est important , combien il est amusant. Il seroit à souhaiter que les Libraires nous en donnassent souvent de pareils.

A R T I C L E VI.

DISSERTATION sur le Goût Attique , lue à l'Académie de Lyon dans la séance publique d'après Pâques de l'année 1730. par M. le Président DU GAS, ancien Prevôt des Marchands, & Commandant de cette Ville.

LEs Athéniens , entre tous les Grecs , excelloient dans l'art de bien parler , & de bien écrire ; les Romains , Maîtres du Monde , ne dédaignoient point de se faire leurs Disciples , & bientôt ils devinrent leurs rivaux. J'essayerai de faire à cet égard un parallèle de ces deux célèbres Nations & de la nôtre , & de comparer l'Atticisme & l'Urbanité Romaine au goût François. Ce dessein pourra paroître téméraire , & je sens que , pour l'exécuter parfaitement , il faudroit une main plus habile que la mienne , mais je vous prie , Messieurs , de ne regarder ce que je vais vous dire , que comme un essai , qui peut vous donner

donner lieu de faire des réflexions plus justes & plus solides. Comme le sujet est trop vaste pour être renfermé dans un seul Discours, je me contenterai de donner aujourd'hui l'idée & le caractère du goût Attique.

Les Langues les plus riches & les plus polies, n'ont pas atteint tout d'un coup le point de perfection : il faut commencer par défricher un champ, enlever le roc, arracher les ronces & les broussailles, & la préparer par une longue culture, pour en faire un Jardin agréable, qui produise des fleurs, des fruits, & des plantes utiles. Les Langues ont leur enfance, leur adolescence, leur âge parfait, & enfin leur vieillesse & leur caducité. Il semble que leur destinée est attachée à celle des Nations, qui s'en servent. On n'a jamais vu de peuple pauvre, sans commerce, malheureux, opprimé, exceller dans l'art d'écrire. Rien n'est si stérile que les Langues des divers peuples sauvages de l'Amérique; comme ils ont à peine le nécessaire à la vie, ils n'ont aussi que les termes propres, pour signifier ce qui tombe sous leurs sens, & ils ne sauroient exprimer les choses, dont ils ne connoissent pas l'usage. Il en est de même des idées, des sentimens, & des divers mouvemens de l'ame, parce qu'ils réfléchissent peu, & qu'occupés continuellement de la chasse, ou à de longs voyages, ils ont entr'eux peu de conversation. J'ai lu dans une Lettre écrite par le R. P. Lombard, Jésuite, Missionnaire depuis plusieurs années chès les Galibis, qui habitent le continent voisin de l'île de Cayenne, qu'il ne se trouva dans leur langue aucun terme propre à exprimer *je crois*, en sorte qu'il fut obligé de leur traduire ainsi le symbole de la foi : *Dieu est le Père tout puissant,*

puissant, cela est vrai; Jesus Christ est son fils unique, cela est vrai. Ces peuples n'expriment pas autrement leur persuasion d'une vérité; ce zélé Missionnaire est frere du R. P. Lombard, digne Membre de cette Académie.

Ce n'est donc que dans un état florissant, au milieu du commerce mutuel que forment entr'eux les hommes dans les divers besoins, & la recherche des commoditez, enfia dans les conversations, où la douceur de la Société nous engage, qu'on s'accoutume à faire bien entendre ses pensées, qu'on choisit les termes propres, qu'on donne à ses expressions un tour vif & agréable. Alors ceux qui se distinguent par les talens de l'esprit, & qui jouissent d'un loisir tranquille, veulent amuser celui des autres, ou les instruire, & par là se rendre utiles à la Société; ils méditent, ils écrivent avec soin, & composent des Ouvrages dignes d'être lus.

La Ville d'Athenes étoit dans cette heureuse situation, quand elle devint la patrie des beaux Arts, le domicile des Muses, le théâtre de l'Eloquence, & le centre de la politesse; au seul nom d'Athenes, toutes ces idées se reveillent encore dans nos esprits; je parle du siècle, qui vit fleurir Socrate, Platon, Aristote, Thucydide, Xenophon, Euripide, Sophocle, Aristophane, Isocrate, Demosthene, Eschine, & plusieurs autres célèbres Auteurs, tous Athéniens, environ 400. ans avant la naissance de Notre Seigneur. Athènes autrefois gouvernée par des Rois, ou des Tyrans, avoit depuis longtems sécoüé le joug, & s'étoit formée en République Démocratique, c'est-à-dire, où le peuple avoit la suprême autorité. Chaque particulier se croyoit souverain, & l'étoit en effet, puis qu'il decidoit par son suf-

suffrage de la Guerre ou de la Paix, & qu'il ne reconnoissoit d'autre supérieur, que des Magistrats qu'on élevoit tout les ans. Une égalité parfaite regnoit entre tous les Citoyens; on ne connoissoit ni le faste, ni le luxe, dans cette grande Ville; on n'y voyoit ni équipage, ni suite nombreuse de domestiques! Vouloir se distinguer par cet endroit, & s'élever au dessus du commun, ç'auroit été se rendre suspect; un mérite extraordinaire, la vertu même, quand elle étoit trop éclatante, exposoit à de fâcheux inconveniens, chès cette nation jalouse à l'excès de sa liberté. Tout le monde connoit la severe loi de l'Ostracisme, qui condamnoit au bannissement les Citoyens, qui s'élevoient trop, & qui pouvoient être soupçonnez de viser à la tyrannie. L'injustice & l'ingratitude du peuple étoient extrêmes dans ces occasions. Miltiade. Themistocle, Periclès, après des Victoires signalées, après de longs services rendus à la patrie, Aristide, le juste Aristide, Cimon, dont la libéralité alloit jusques à la profusion, éprouverent ce malheureux sort.

Les Athéniens étoient courageux & braves, toujours prêts à s'exposer aux plus grands périls, quand il s'agissoit de défendre leur liberté; les célèbres Victoires qu'ils remportèrent sur les Perses à Marathon & à Salamine, en font foi, de même que les longues guerres qu'ils soutinrent contre Philippe Roi de Macédoine, Pere d'Alexandre. Mais s'ils vouloient aussi dominer, c'est-à-dire, être les Chefs de la Grèce, & tenir les premiers rangs entre les divers Etats qui la composoient, cette prééminence qu'ils vouloient conserver à tout prix, leur coûta souvent bien cher, & la fortune ne leur fut pas toujours favorable,

vorable, dans les guerres qu'ils eurent avec les Megariens , avec les Lacédémoniens , & d'autres peuples du Peloponèse, célèbres dans l'Histoire.

Les plus grandes affaires se traitoient en Public, & les Orateurs étoient les mobiles de toutes les délibérations. Ceux-ci dans leurs harangues , exposoient aux peuples les affaires dont il s'agissoit , propoisoient les divers partis qu'on pouvoit prendre , & conseilloyent ce qu'ils croyoient convenir au bien Public , au bien commun. On peut juger de là , quel credit donnoit l'Eloquence dans Athènes , quelle considération elle attiroit aux Orateurs , non seulement dans la patrie , mais aussi dans les Etats qui avoient quelque intérêt à démêler avec cette République: L'amitié des Orateurs étoit recherchée ; on leur faisoit des présens , & quelquefois ils se laissoient corrompre. C'est le reproche ordinaire , que les Antagonistes se faisoient même publiquement les uns aux autres. On concevra naturellement que le talent de la parole devoit être cultivé avec grand soin , aussi le vœu commun de tous les parens étoit , de voir leurs enfans devenir Orateurs , & se distinguer dans cette profession. C'étoit l'ambition des jeunes gens , quand ils se feroient des talens que la nature leur avoit donnez. Nous en voyons un exemple dans la personne d'Alcibiade , & c'est sur ce sujet que Socrate lui donne de si utiles leçons , dans les Dialogues que Platon a intitulés du nom de ce jeune Athénien.

Il faut avouer que ce Peuple avoit sur nous un grand avantage ; il n'employoit pas comme nous les huit ou dix années de la première jeunesse , à apprendre des langues étrangères , toute

Tome XVI. Part. II.

Z

leur

leur Grammaire consistoit à parler & à écrire correctement leur langue maternelle, que l'usage d'ailleurs, leur rendoit familière; & ils pouvoient employer à l'étude des choses, tout le tems que nous mettons à apprendre les mots. Ajoutons quelques réflexions sur le genie naturel, & sur les coûtumes des Athéniens.

Nez dans un air pur, sous un ciel serain, menants d'ordinaire une vie assez frugale, ils avoient l'esprit vif, subtil, pénétrant, des mœurs douces, de l'humanité & de la politesse entr'eux, & beaucoup d'affabilité pour les étrangers, ils étoient envieux, avides de nouveauté, & même un peu légers, suite naturelle de la vivacité. Ces défauts leur étoient reprochez par les Orateurs les plus sages, qui avoient quelquefois le courage de s'exposer à leur déplaire, pour les ramener à leurs véritables intérêts.

Presque tous les Athéniens, si l'on excepte ceux qui étoient obligés de travailler pour vivre, passaient la plus grande partie de la journée dans les places, dans les Temples, dans les portiques. C'est là que se traitaient également les affaires politiques & les particulières; c'est là qu'on s'entretenoit avec les étrangers, qu'on écoutoit les Philosophes, qui avoient chacun leurs cantons, où ils assembloient leurs disciples; en un mot tout se passoit en Public. Les manières étant simples & populaires, chacun achettoit dans les boutiques, ou dans les marchez, ce qui lui étoit nécessaire, & ne croïoit point s'abaisser par là. La police étoit exacte, on étoit soumis aux Loix; tous avoient un intérêt égal à les faire observer, ce qui entretenoit le bon ordre.

Comme il n'y avoit point de différence & de distinction, entre les honnêtes gens & le Peuple,

ple , tous étoient égaux , ainsi que je l'ai dit, tous parloient également bien , & rien n'approcha jamais de la douceur & de la politesse du langage , les Romains l'avoient eux-mêmes, nous pouvons les en croire. La prononciation étoit agréable & vive , sans être précipitée ; elle n'étoit point simple & unie comme la nôtre, mais variée par des accens ; leur oreille étoit si délicate , qu'ils reconnoissoient un étranger , au moindre mot qu'il prononçoit. Theophraste l'éprouva , il avoit vieilli dans Athènes , il possédoit toutes les graces & toutes les fineses du langage Attique ; personne n'écrivoit mieux que lui , cependant une simple femme , de qui il achettoit des herbes au marché , reconnut qu'il n'étoit pas Athénien. Etranger , lui dit-elle , je ne puis vous les donner au prix que vous m'offrez ; ce mot l'étonna & le mortifia beaucoup.

S'il échappoit à un Orateur quelque mauvaise prononciation , il étoit aussi-tôt relevé par les Auditeurs. Demosthene le savoit bien ; lorsque pour attirer une confusion publique à Eschine son adversaire , il demanda au peuple qui l'écoutoit , s'il n'étoit pas persuadé , que cet Orateur étoit Pensionnaire de Philippe ? Il plaça mal à dessein , l'accent du mot *Pensionnaire* ; aussi-tôt il s'éleva cent voix , qui repéterent le mot comme il falloit le prononcer. Demosthene en triompha , comme si ç'eût été une approbation de ce qu'il avoit avancé.

Les Athéniens étoient passionnez pour la Musique , & la regardoient comme une partie de la bonne éducation. Themistocle un de leurs plus grands Capitaines , passa pour un ignorant , & pour un personnage grossier , parce qu'il ne l'avoit pas aprise. Elle faisoit le principal agré-

ment de leurs repas: la Lyre passoit de main en main, & chacun à son tour chantoit des vers au son de cet instrument.

Athènes perdit la superiorité des armes; elle éprouva bien des vicissitudes à cet egard. Il ne lui resta plus qu'une ombre de liberté, après que les Romains eurent subjugué la Grèce; mais elle conserva toujours l'empire des Lettres. Les Romains qui vouloient donner à leurs enfans une éducation distinguée, les y envoyoient faire leurs études, & se former à l'Eloquence & à la Philosophie. Le fils de Cicéron étudioit à Athènes, quand son Pere lui adressa ses trois Livres des Offices. Les Athéniens, au tems de St Paul, avoient conservé le même goût, & la même passion pour les Lettres. S. Luc, dans les Actes des Apôtres, observe que les Citoyens, comme les étrangers qui se trouvoient dans cette grande Ville, ne s'occupoient qu'à dire, ou à entendre quelque chose de nouveau. Plus de 300. ans après, nous voyons S. Bazile & S. Gregoire de Nazianze, ces illustres Peres de l'Eglise, que leur éloquence seules rendoit recommandables, aller à Athènes perfectionner leurs études.

J'en ai dit assez pour faire connoître les mœurs, les coûtumes, le genie & les talens des Athéniens, & l'on pourroit juger de là quel goût ils cultivoient, & quel genre d'Eloquence pouvoit leur plaire. Le vrai & le naturel dans les pensées; la justesse dans les raisonnemens; la pureté & la précision dans le stile, distinguoient particulièrement l'Atticisme & le goût Attique; c'est à ces traits qu'on les reconnoissoit. *Attici, dit Quintilien, limari quidam ex emuncti, nihil inane ex redundans offerebant.* Ils ne souffroient ni vuide, ni superflu. Les termes étoient propres, les

les expressions justes; on n'usoit point de vaines locutions pour exprimer, ce qu'on pouvoit dire simplement; on ne souffroit pas un synonyme qui n'ajoutoit rien.

Aristophane, dans sa Comedie des Grenouilles, introduit sur la Scene Eschyle & Euripide aux champs Elysées, qui se reprochent les défauts de leurs Tragedies. Quel verbiage que vos Prologues, dit Euripide à Eschyle! " Je viens & .. j'arrive en ce Pais, entendez, écoutez, mon .. Pere; n'est-ce pas là dire deux fois la même .. chose?"

Les Athéniens n'aimoient pas ces figures, qui ne consistent que dans les mots, & qui ne servent que d'un vain ornement; mais ils aimoient les grandes & les vehementes figures, quand elles naissoient du sujet & de la vive émotion de l'Orateur, tout pénétré de ce qu'il disoit; tel est le fameux Discours de Demosthene, pour les manes de ceux qui périrent à Marathon. Toute affectation leur déplaisoit, & ce qui est très remarquable, on ne trouve dans leurs Auteurs aucun de ces traits brillans, qu'on ne recherche que trop aujourd'hui, & qui ne produisent d'autre effet que celui de montrer, que l'Orateur, ou l'Ecrivain a beaucoup d'esprit. De quel air pense-t-on que cette Nation libre, fiere, spirituelle, auroit écouté un Orateur, qui dans des affaires graves, importantes, où il s'agissoit quelquefois du salut de l'Etat, se seroit avisé de vouloir briller, de débiter des antitheses, de hasarder de nouveaux mots, des expressions bizarres, de courir après ce qu'on appelle esprit? Ils se seroient bientôt aperçus, qu'un tel Orateur étoit moins occupé de son sujet que de soi-même. Au contraire ils souffroient sans peine les reproches, &

même les invectives de Demosthene , parce qu'ils en sentoient la justice , & qu'ils étoient persuadez que cela partoît d'un vrai zèle du bien Public. Les Athéniens vouloient du nouveau, mais qui fût vrai, ou sensé; de l'agréable, mais qui fût solide & utile; tout ce qui étoit puerile, frivole , hors de propos , les choquoit à coup sûr.

Le style Asiatique étoit bien différent : autant que l'Attique étoit exact & précis , autant l'autre étoit vague & diffus. L'un exprimoit les choses par les termes , & n'employoit de mots qu'autant qu'il en falloit , pour bien peindre une idée , ou un sentiment. Il se contentoit d'une manière , quand elle étoit bonne ; l'autre , au contraire , entassoit des synonymes, répétoit en plusieurs façons une chose déjà bien entendue, exprimoit par une périphrase ce qu'on auroit pu dire en un seul mot : l'un alloit au but par le plus droit chemin , & l'autre par de longs circuits. *Hi pressi & integri* , dit Quintilien , *contra inflexi illi , & inanes : in his nihil superfluum , illis judicium , maxime , ac modus desset.*

Ce judicieux Auteur ne croit pas qu'on doive chercher d'autre raison de cette différence de goût , que la diversité des genies , qui se trouvoit entre ces deux Nations : l'une d'un sens droit , & d'un esprit juste ; l'autre naturellement vaine , & d'une imagination peu réglée. Il ajoute , néanmoins , que d'autres Critiques en assignoient une cause , qui me paroît mériter beaucoup d'attention. La Langue Gréque, disoient-ils, s'étant introduite peu à peu dans les Villes maritimes de l'Asie , on voulut y cultiver l'Eloquence , avant que de savoir parfaitement la langue ; de là vint qu'ignorant les termes propres,

près, ils usèrent de periphrases. Voilà aussi le défaut ordinaire de la plupart de ceux, qui écrivent aujourd'hui en Latin; ils font des phrases, parce qu'ils ne connoissent pas l'expression juste qui conviendrait, pour rendre leur pensée; & en assemblant de grands mots, ils s'imaginent écrire élégamment. Il suit de ce même principe, que toute traduction doit être nécessairement plus longue, que son original, du moins quand l'original est bon. En effet, chaque Langue a ses expressions particulières, qui renferment des idées composées, & diversement modifiées, & dont on ne peut rendre toute la force dans une autre Langue, sans employer plus de paroles. Combien trouveroit-on parmi nous d'Orateurs & d'Ecrivains, qui ont donné dans le style Asiatique, pensant s'élever, qui ne sauroient rien dire simplement, & qui auroient cru s'abaisser, en nommant les choses par leurs noms?

Mais il faut bien se garder de croire, que le style Attique fût sec & sans ornement; il tenoit un juste milieu, entre le style Asiatique, dont nous venons de parler, & le style Laconique. Pour ce dernier, il n'a guères eu de lieu dans l'Eloquence, que les Lacédémoniens méprisoient: Ils étoient avares de paroles, & auroient voulu s'exprimer par signes. Dans un tems de famine un peuple voisin envoya à Lacédémone demander quelque secours de grains. Les Députés introduits au Senat, firent une harangue. On l'écouta, mais on la trouva trop longue. Le Président répondit, „ La dernière partie de vo-

„ tre Discours nous a fait oublier le milieu & le

„ commencement, dites en quatre mots ce que

„ vous voulez. Nous manquons de bled, di-

„ rent les Députés, & nous venons vous en de-

„demander. Il suffisoit reprint-il, de montrer „vos sacs.” Il faut avouer que ce peuple avoit un talent merveilleux pour les sentences, & pour les reparties pleines de sens & d'énergie. L'Histoire nous en a conservé d'admirables

M'est-il permis de me servir d'une comparaison familière? Les peuples d'Asie s'habilloient pour l'ostentation, ils donnoient dans le luxe & dans le superflu, jusqu'à être embarrassés de leurs ornemens: Les Lacédémoniens paroissent craindre d'employer plus d'étoffe qu'il n'en falloit précisément pour couvrir leurs corps. Les Athéniens propres & modestes, cherchoient principalement dans leurs habits, la commodité & l'utilité, sans négliger la bienséance & la bonne grace.

Cicéron, & après lui Quintilien, se recrient extrêmement contre la prétention de certains Orateurs de leurs tems, qui se donnoient pour Attiques, parce qu'ils étoient froids, secs & sans agrémens. Hé quoi! disent-ils, ce Periclès qu'Aristophane compare aux tempêtes & à la foudre, étoit-il froid? Isocrate n'étoit-il pas orné? Ne remarque-t-on pas dans Eschine une noble audace? Mais quelle véhémence & quelle élévation dans Demosthène! Croira-t-on que ce sel Attique tant vanté, fût absolument insipide? Platon & Xenophon ne semblent-ils pas avoir voulu embellir la raison, & nous la faire paroître sous la figure des grâces?

Finissons par deux passages, l'un de Cicéron, l'autre de Quintilien, qui montrent bien le sentiment de ces deux grands hommes, sur le sujet que j'ai traité. Tout ce qui est dit avec grace, tout ce qui est judicieux, & dans le goût Attique,

que , dit le premier. * *Quidquid est falsum , aut salubre , in oratione , id proprium Atticorum est.*

Croyez , dit le second , que parler Attiquement , n'est autre chose que parler excellemment. *Credant , Atticè dicere , esse optimè dicere.*

* CICER. *Orat.* 2 26.

ARTICLE VII.

PROJET de Souscription pour l'Histoire Metallique des XVII^e Provinces des Païs-Bas , depuis l'Abdication de Charles-Quint , jusqu'à la Paix de Bade en 1716. Traduite du Hollandais de Mr GERARD VAN LOON. A la Haye chez P. Goffe , J. Neaulme , & P. de Hondt , in fol. 5 vol. 1732. 4

Cet Ouvrage doit être regardé , non seulement comme une simple *Histoire Metallique* , mais encore comme une *Histoire Civile , Militaire , Ecclesiastique , & Généalogique* des XVII^e Provinces des Païs-Bas , tirée des Historiens les plus fideles & les plus exacts , tant généraux que particuliers , & confirmées par les Monumens les plus certains & les plus authentiques , tels que les Révolutions des Etats Généraux des Provinces-Unies , les Résolutions des Provinces particulières , les Statuts & Ordonnances des Villes , les Reglemens de leur Police , les Chartres & Diplomes des Eglises & des Monastères , les Donations & Testamens des Souverains & autres Seigneurs , les Mémoires Généalogiques des principales Familles , les Vies & Eloges de leurs Hommes illustres ; en un mot , de tous les Actes & Documens tant publics que particuliers , dont l'Auteur a pu tirer quelque secours. Et lorsqu'on voudra bien prendre la peine de faire quelque attention à l'étendue considérable du tems que cette Histoire embrasse , à l'abondance des événemens éclatans qu'elle renferme , à l'authenticité des Preuves qu'elle employe , à la réputation & au mérite des Auteurs choisis qu'elle cite . & particulièrement au nombre en quelque sorte étonnant de Médailles qui lui servent de base , à la rareté notable de quelques-unes d'entre elles , & enfin à la difficulté presque insurmontable de les rassembler ainsi des divers Cabinets

où elles sont renfermées; nous ne faisons aucun doute qu'on ne la préfère de beaucoup à toutes les *Histoires des Pays-Bas* qui ont paru jusqu'à ce jour, & peut-être même à tout ce qu'on a encore vu plus curieux en ce genre.

Le grand succès qu'elle a eu dans la Langue originale nous ayant poné à la faire traduire en François, nous proposons aujourd'hui au Public l'Edition de cette Traduction, sous les Conditions suivantes.

I Cette Edition sera divilée en 5 Volumes in folio, & elle consistera en 675 Feuilles de papier semblable à celui de ce Projet, imprimées avec de Caracteres neufs; en 2945 Médailles & leurs Revers, gravées par les meilleurs Maîtres du País, & expliquées par l'Auteur avec toute la netteté & toute la précision possibles; & en divers autres petits Ornaments nécessaires.

II Ces 675 Feuilles, estimées à 1 sol chacune, font 93 fl. 15. f.
Ces 2945 Médailles estimées à un demi sol, font 73 12 8
La Planchette du Titre. I

Le Portrait de l'Auteur. I

Cinq Vignettes au commencement de chaque Volume. 2

Le Gobelet *Vivens les Gueux*. 10.

La Clef d'or scordée à la Ville de Louvain en 1710. 8

Cinq Titres rouges & leurs Vignettes. I

Ce qui fait en tout f 113 5 8

Mais que le Public pourra avoir, par voye de Souscription, pour 90 Florins courans de Hollande, pour le *petit Papier*; & pour 135 pour le *grand Papier*, ce qui est un tiers de plus que le *petit Papier*, suivant la coutume.

III Ces Soucriptions se pourront faire chez les principaux Libraires, tant de ces Provinces que des País Etrangers; & ne se payeront qu'en quatre Termes, de la maniere suivante.

Pour le petit Papier.

- | | |
|---------------------------------------|--------|
| 1. En recevant les 2 premiers Volumes | 40 fl. |
| 2. En recevant le 3. | 20 |
| 3. En recevant le 4. | 15 |
| 4. En recevant le 5. | 15 |

f 90

Pour

Pour le grand Papier.

| | |
|--|-------|
| 1. En recevant les 2 premiers Volumes. | 60 |
| 2. En recevant le 3. | 30 |
| 3. En recevant le 4. | 22 10 |
| 3. En recevant le 5. | 22 10 |

f 135

IV. Ceux qui n'ont point souscrit, seront obligés de
payer pour le petit Papier f 113 , 5

Et pour le grand Papier 170

suivant l'Estimation ci dessus donnée.

V. Les 2 premiers Volumes paroîtront le premier jour
d'Avril 1732 ; le 3. le premier jour d'Octobre suivant ; &
les deux derniers dans le courant de l'année 1733.

T A B L E

D E S M A T I E R E S.

*Contenuës dans le Tome XVI. de cette
Bibliothèque.*

A.

| | |
|--|--------------|
| A cadémie des Belles Lettres, suite de son Histoire & de
ses Memoires , 185. <i>Del Cimento</i> , les Experiences, | 184 |
| <i>Anglois</i> , injustement traitez par le P. le Quien , | 197 |
| <i>Anselme</i> (L'Abbé) ses Sermons , | 175 |
| <i>Antoine</i> (S.) Généralissime des Portugais , ses appointe-
mens , | 112 |
| <i>Aristophane</i> , ses <i>Oiseaux</i> trad, par M. Boivin, 11. Plan de
cette Comedie , | <i>ibid.</i> |
| <i>Affaut</i> , explication de ce terme , | 310 |
| <i>Athenes</i> , devient illustre par les sciences , | 343 |
| <i>Atheniens</i> , leur courage , 344. Réflexions sur leurs mœurs
& leurs coutumes , | 346 |
| <i>Atticisme</i> , ce qu'on doit entendre par ce terme , | 348 |

T A B L E

| | |
|---|-----|
| <i>Advert</i> (M.) des Additions au Dictionnaire de Richelieu, | 292 |
| <i>Aurelian</i> (L'Empereur) rétablit la discipline militaire, 84 | |
| <i>Amorre</i> (M. l'Evêque d') Reproches qu'il fait au P. le Comte, | 187 |

B.

| | |
|---|-----|
| B <i>Agar</i> , (M.) son Officologie, | 178 |
| <i>Basile</i> des Anciens, | 314 |
| <i>Baryrac</i> (M.) Recueil de ses Discours, | 172 |
| <i>Bavle</i> , les réflexions sur la coutume, | 35 |
| <i>Bellesme</i> , ce qu'il dit sur la Supériorité du Pape relevé par Mr. Boffet, 157. Comment il s'explique sur l'Infaillibilité, | 160 |
| <i>Bibliothèque</i> du Richelieu de Lyon critiquée par D. le Cerf, | |
| 86. Supprimée dans l'Edition d'Amsterdam, | 317 |
| <i>Bersure</i> (M. P. de la) ses Sermons, | 175 |
| <i>Barnes</i> (M.) la traduction de l'Oedipe de Sophocle & des Oeuvres d'Aristophane, p. 1. Justifie Sophocle contre les Censeurs, 2. & <i>suiv.</i> Eloge de sa traduction, 10. Vient justifier les Objections d'Aristophane, 16. Ce qu'il pense du style de ce Poète, | 17 |
| <i>Basset</i> (M.) la Défense de la Déclaration du Clergé sur la Puissance Ecclesiastique, 128. Second Extrait de son Livre, | 233 |
| <i>Burton</i> (Frederic Maurice Duc de) Discours sur la Vie, & plusieurs de ses aventures, | 324 |

C.

| | |
|---|-----|
| C <i>Ajaton</i> (Le Cardinal) se déclare pour la Supériorité & l'Infaillibilité du Pape, 155. Ses excès sur cette matière, | 240 |
| <i>Camusat</i> (M.) son Edition de Ciceronius, 179. Son Histoire Critique des Journaux, | 183 |
| <i>Cassini</i> (J. A.) les Images des Héros de l'Antiquité, | 183 |
| <i>Catapacte</i> des Anciens, | 314 |
| <i>Cavaliers</i> , moins utile que l'Infanterie, | 81 |
| <i>Cerf</i> (Dom le) la Lettre Critique contre la Bibliothèque du Bachelier par M. le Clerc, | 86 |
| <i>Chartréux</i> (Le P. de) son Histoire de S. Domingue, | 179 |
| <i>Combes</i> , Edition de ses Poésies, | 184 |
| <i>Ciceronius</i> , Edition de la Bibliothèque par M. Camusat, | 179 |
| <i>Clerc</i> (M. le) la Bibliothèque critiquée par D. le Cerf, | 86 |
| <i>Colinus</i> (Le P. de) son Histoire Littéraire de Lyon, | 175 |
| <i>Colonne</i> de M. de Folard critiquée en Hollande & défendue par | |

DES MATIERES.

| | |
|---|--------------|
| par cet Officier, | 32 |
| <i>Concile</i> , sa Superiorité sur le Pape, 137. 151. 234 | <i>suiv.</i> |
| <i>Contremines</i> , Traité sur cette matiere, | 179 |
| <i>Corbeaux</i> , machines des Anciens, | 316 |
| <i>Cornille</i> , son <i>Oedipe</i> critiqué par M. de Valincour, | 25 |
| <i>Courayer</i> (Le P. le) sa Réponse au P. le Quien, 185. Calomnie par le P. le Quien & divers Prélats, 186. Reproches que lui font les Jansenistes, 187. Justifie avec force les Anglois, 207. L'Ordinal d'Edouard, 213. Explique la question du Sacrifice, 218. Justifie ses sentimens contre ceux qui les ont censurez, 220. Jugement sur cet Auteur & sur son Ouvrage, | 231 |
| <i>Couronne</i> , quelle est la force chez toutes les Nations, 34. Réflexions de M. Bayle sur ce sujet, | 35 |

D.

| | |
|---|-----|
| D acier (M.) entreprenoit d'expliquer aux autres ce qu'il n'entendoit pas lui-même, | 22 |
| <i>Dame Portugaise</i> , don extraordinaire qu'on lui attribué, | 114 |
| <i>D'Aubigné</i> (Theod. Agrippa) les Mémoires. | 318 |
| <i>Dazin</i> (M) son Traité des Contremines, | 179 |
| <i>Déclaration</i> du Clergé de 1682. attaquée, 130. & Défendue par M. Bossuet, <i>ibid.</i> Second Extrait de cet Ouvrage, | 233 |
| <i>Description</i> de la Ville de Lisbonne, | 107 |
| <i>Dictionnaire</i> de Richelet, on en fait une N. Edition, | 179 |
| <i>Discours</i> de M. Barbeyrac, | 172 |
| <i>Driedo</i> (Jean) son sentiment sur l'autorité du Pape, | 146 |
| <i>Du Bois</i> (Nicolas) attaque la Déclaration du Clergé de 1682, 131. Vint soutenir la Superiorité du Pape, | 142 |
| <i>Du Gas</i> (M. le Président) sa Dissertation sur le Gout Attique, | 341 |
| <i>Du Val</i> (André) abandonné les sentimens de la Faculté de Paris, | 136 |

E.

| | |
|---|-----|
| E xperiences de l'Académie des Sciences, | 184 |
|---|-----|

F.

| | |
|---|-----|
| F ayite (Mad. de la) les Mémoires, | 117 |
| <i>Folard</i> (M. le Chev. de) sa Réponse à deux Officiers Hollandois, 27. A essuïé un grand nombre de mauvaises Critiques, 28. Loué les deux Officiers qui l'ont critiqué en Hollande, 29. Son Polybe, 180. Morceaux curieux qu'on en a tiré pour le Richelet, | 309 |

G.

| | |
|--|-----|
| G edyn (M. l'Abbé) son <i>Pausanias</i> , | 177 |
|--|-----|

T A B L E

H.

| | |
|---|--|
| H istoire de Languedoc, 174. | De l'Eglise de Meaux, 171 |
| Littéraire de la Ville de Lyon, 175. | Universelle par de |
| Lisle, 176 De la Catalogne, 178. | De St. Domingue, 179. |
| De Polybe, 180. Critique des Journaux, 183. | De l'Académie des Belles Lettres, 183. |
| Metallique des Pays Bas, 353 | |
| Hollandais élogé que M. de Folard en fait, | 31 |
| Horlogerie, Traité sur ce sujet, | 173 |

I.

| | |
|--|-----|
| I nsexistens, blament la Tolerance dont ils ont besoin eux-mêmes. | 188 |
| Jacques II. Caractere peu honorable qu'on fait de ce Prince, | 125 |
| Images des Heros de l'Antiquité par Casini, | 183 |
| Insaisissabilité du Pape, examen de cette question, | 138 |
| Injures, deshonoreroient ceux qui les emploient, 197. Sont en usage parmi les Théologiens, | 197 |

L.

| | |
|--|-----|
| L abat (Le P.) ses Voyages en Espagne & en Italie, 181. | |
| Publie les Voyages du Chev. des Marchais, | 182 |
| Languedoc, Histoire de cette Province, | 174 |
| Lisbonnes, sa Description, | 107 |
| Liste (M. de) son Histoire universelle, | 176 |
| Loon (M. van) son Histoire Metallique des Pays-Bas, | 353 |
| Lussan (M. de) les Veillées de Thessalie, | 178 |

M.

| | |
|---|-----|
| M abillon (Dom) la querelle avec le P. Germon, 98. Sa Préface de l'Edition de S. Augustin, bruit qu'elle faisoit, | 100 |
| Machines des Anciens, | 313 |
| Maison du Roi de France, son éloge, | 81 |
| Maître Italien de Venetoni, N. Edition augmentée, | 275 |
| Marchais (Le Chevalier des) ses Voyages en Guinée & à Cayenne, | 182 |
| Marseille (M. l'Evêque de) ce qu'il avance sur le Sacrifice de la Messe, 210. Son autorité en matière de Doctrine; peu respectable, | 224 |
| Mémoires de Mad. de la Fayette, 177. D'un Homme de Quatre, 182. De Retz N. Edition, | 183 |
| Mucy (Mad. de) ses Aventures galantes, | 335 |
| Muffelshausen (M.) publie les Expériences de l'Académie du Cimento. | 184 |

O.

| | |
|--|----|
| O Edipe de Sophocle, traduit par Mr Boivin, p. 1. Analyse de cette pièce, 2. & suiv. Observations de M. | de |
|--|----|

DES MATIERES.

| | |
|---|-----|
| de Valincour sur l'Oedipe, | 21 |
| <i>Oſeaux</i> d'Aristophane, traduction de M. Boivin, p. 1. | |
| Plan de cette pièce, | 11 |
| <i>Orateurs</i> , estime qu'on en faisoit à Athènes, | 345 |
| Ordinal d'Edouard justifié par le P. le Courayer, | 213 |
| <i>Oſtologie</i> de M. Baget, | 178 |

P.

| | |
|--|-----|
| P ape, questions sur sa Superiorité & son Infaillibilité, 137. 237. & suiv. S'il est impeccable, | 271 |
| <i>Parker</i> , maltraité par le P. le Quien, 198. Remarques sur sa vie, | 210 |
| <i>Parodies</i> du Théâtre Italien, | 176 |
| <i>Pausanias</i> de l'Abbé Gedoy, n, | 177 |
| <i>Peste</i> , maladie épidémique, | 188 |
| <i>Philberti</i> (M.) son travail sur la Grammaire de Veneroni, 275 | |
| <i>Pie IV.</i> la profession de Foi conforme à la Doctrine du Clergé de France, | 135 |
| <i>Pieté</i> , idée qu'on doit se former de la véritable, 270. | |
| Maux que la fausse piété a causez à l'Eglise, | 272 |
| <i>Piphus</i> , absurdez qu'il avance en faveur du Pape, | 244 |
| <i>Poësies</i> de Chaulieu & la Fare, | 184 |
| <i>Portugal</i> , les revenus & les forces, | 111 |
| <i>Puissance Ecclésiastique</i> , Ouvrage de M. Bossuet sur cette matiere, 128. & suiv. En quoi elle consiste, | 133 |

Q.

| | |
|--|-----|
| Q uien (Le P. le) Répond que lui fait le P. Courayer, 185. Idée de les deux Ouvrages contre cet Auteur, 191. | |
| M. litraite son Adversaire, 196. Se dechainé contre les Anglois, 197. Contre Parkes & les autres Evêques de la Reforme, 198. Ses Bevuës, 199. Substitué à la Fable de l'Auberge un Système aussi faux, 201. Reproche mal à propos la violence à l'Hérétique, | 207 |

R.

| | |
|---|-------------|
| R acine (M.) le fils condamne les libertez d'Aristophane, 16 | |
| <i>Recueil</i> de Pièces d'Histoire & de Litterature, | 176 |
| <i>Reflexions</i> de M. Bayle sur la coutume, | 35 |
| <i>Reponse</i> de M. de Folard à deux Officiers Hollandois, | 27 |
| <i>Reponse</i> du P. le Courayer au P. le Quien, | 183 |
| <i>Retraite</i> d'armée, ce que c'est, | 311 |
| <i>Richetel</i> , N. Edition de son Dictionnaire, 179. 292. Additions qu'on y a fait, | 294 & suiv. |

S.

| | |
|--|--|
| S acrifice & Sacerdote, dispute sur ce sujet, 218. Sentimens de divers Théologiens sur cette matiere, 225 & suiv. | |
|--|--|

TABLE DES MATIÈRES.

| | |
|--|--------------|
| <i>Saladin</i> , vie de ce Prince, | 184 |
| <i>Savernin</i> (M. de) on lui attribue une Critique du <i>Polybe</i> de M. de Folard: Réponse qu'on lui fait, | 29 |
| <i>Scholastiques</i> modernes, méritent peu d'égards, 167. Réflexions sur ce sujet, 190. Leurs extravagances, | 220 |
| <i>Schulzeus</i> (M. Albert) publie la Vie de <i>Saladin</i> , | 184 |
| <i>Sermons</i> de l'Abbé Anielme, 175 Du P. de la Boissière, <i>ibid.</i> | |
| <i>Sethes</i> , Roman politique de l'Abbé Terrasson, | 175 |
| <i>Sophocle</i> défendu par M. Boivin, 2. Critiqué par M. de Valincour, | 20 & suiv. |
| <i>Stanhope</i> (M.) ses Aventures galantes, | 337. & suiv. |
| <i>Strigono</i> (George Archev. de) attaque la Déclaration du Clergé de 1682. 131. Injustice de son accusation, | 171 |
| <i>Style</i> Attique & style Asiatique, leur différence, | 350 |
| <i>Suarez</i> , comment il parle de la Supériorité & de l'Infaillibilité du Pape, | 161. 242 |
| <i>Supériorité</i> du Concile sur le Pape, | 138 |
| <i>Suprématie</i> des Rois d'Angleterre, idée qu'on doit s'en former, | T. 216 |
| T <i>errasson</i> (l'Abbé) son Roman intitulé, <i>Sethes</i> , | 175 |
| <i>Terfen</i> (M.) habile Officier Hollandois, critique M. de Folard avec politesse, Réponse qu'on lui fait, | 29 |
| <i>Théologiens</i> , employent volontiers les injures dans leurs Disputes, 197. Ses deshonnorent par un zèle amer & furieux, 208. Abusent dans l'Eglise Romaine du nom de Sacrifice, 219 | |
| <i>Tolérance</i> , conforme à la Raison & à l'Evangile; les Jansenistes en font un crime au P. le Courayer, | 188 |
| <i>Tortuè</i> des Anciens, les diverses sortes, | 316 |
| <i>Turrecremata</i> (Jean de) met l'autorité du Concile au dessus de celle du Pape, | 151 |
| <i>Turenne</i> (M. de) estimoit peu la cavalerie, | 81 |
| U. | |
| <i>Valincour</i> (M. de) ses Observations Critiques sur l'Oedipe de Sophocle, 20. Ce qu'il dit sur M. Dacier, 22. Releve diverses fautes échappées à Terence, à Racine & à plusieurs Peintres, 23. Critique de l'Oedipe de Corneille, 25 | |
| <i>Vallées de Thessalie</i> par Mad. elle. de Lussan, | 178 |
| <i>Vancroni</i> , N. Edition de son <i>Maître Italien</i> , | 275 |
| <i>Vie</i> de Parker, remarques sur ce sujet, | 210 |
| <i>Université</i> de Paris, la Doctrine sur la Supériorité du Concile, 138 | |
| <i>Voyages</i> du P. Labat en Espagne & en Italie, 181. Du Chevalier des Marchais en Guinée & à Cayenne, | 182 |
| Z. | |
| Z <i>èle</i> amer & furieux deshonnore les Théologiens, | 208 |
| F I N. | |





